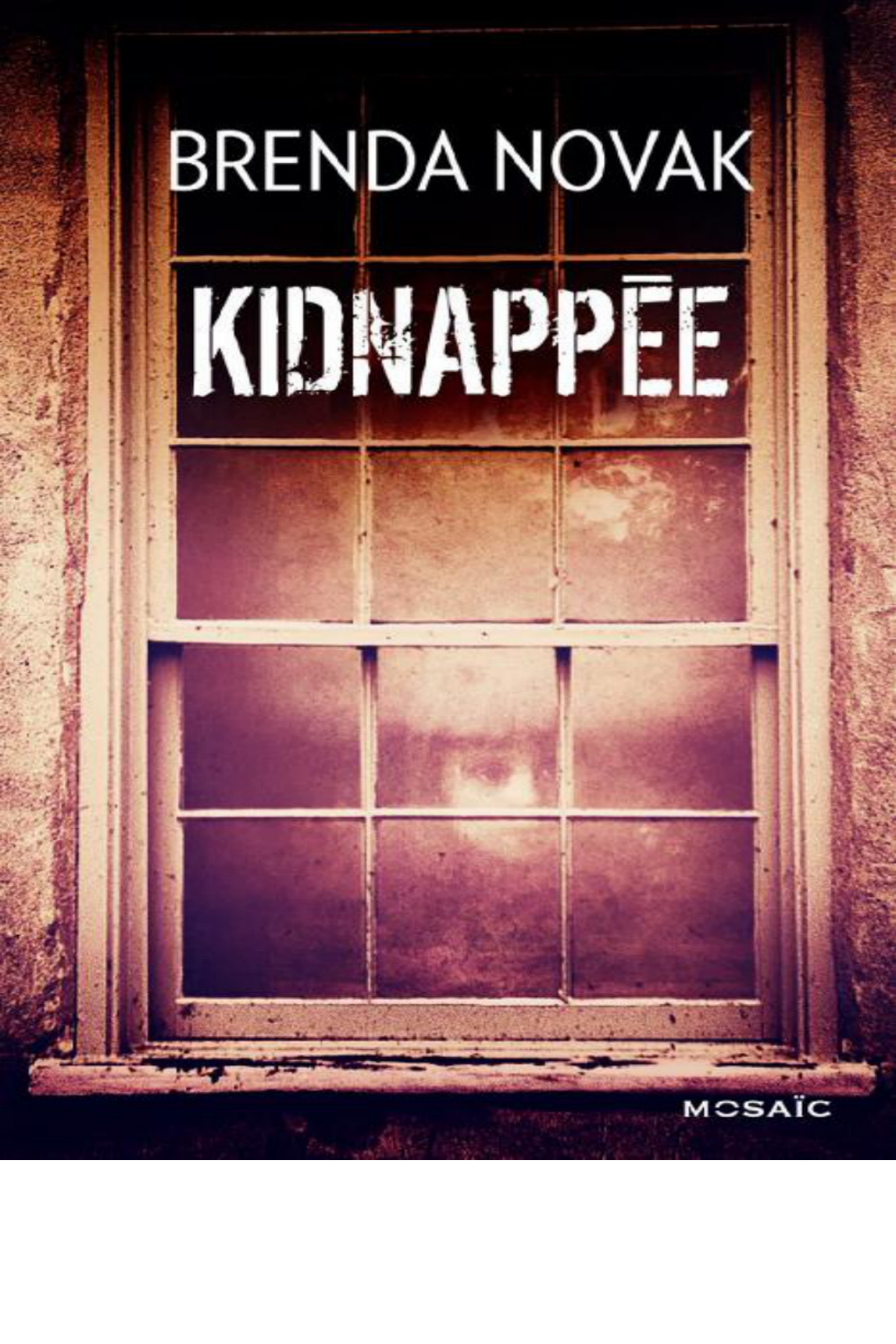


Que nul n'entre iciía

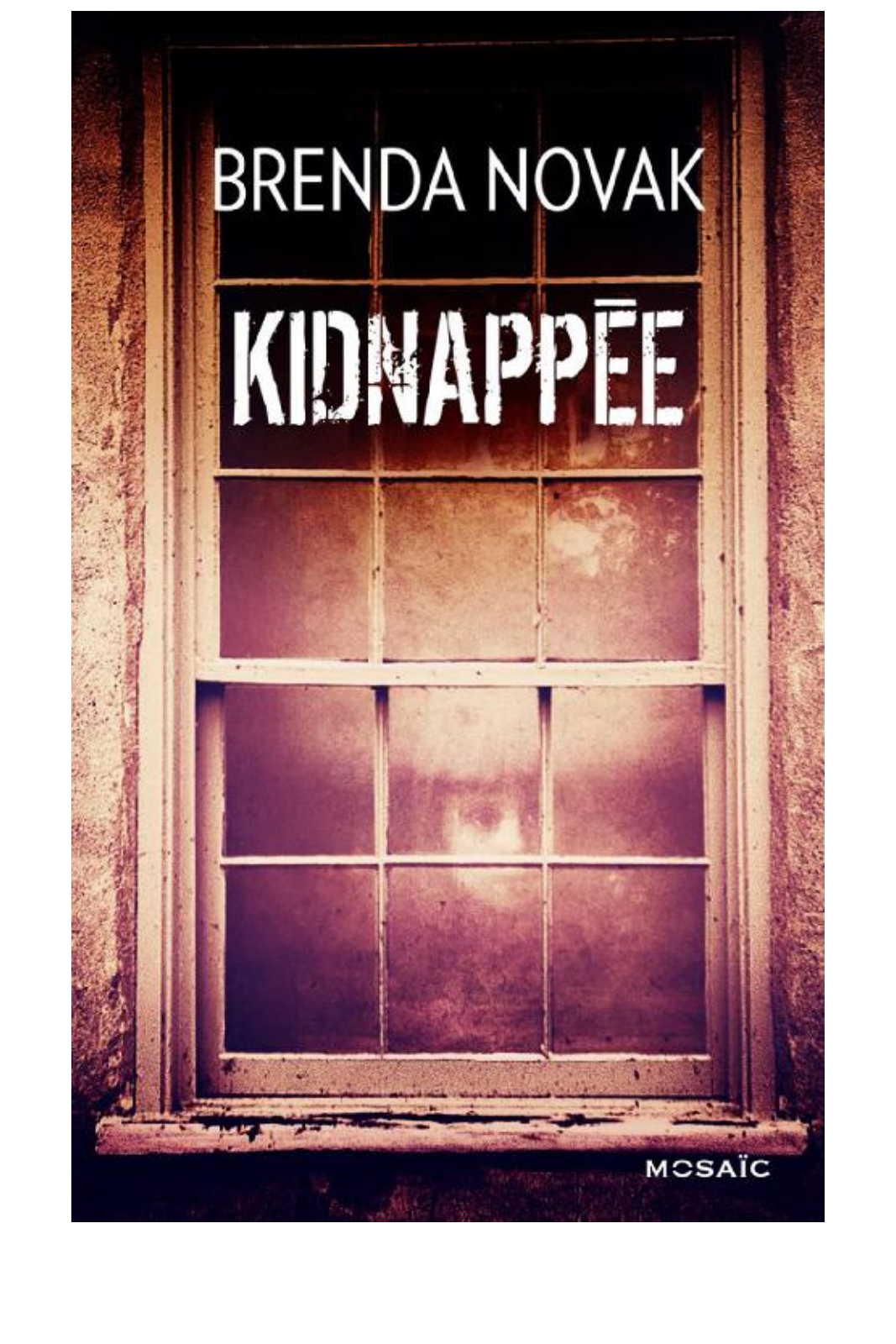
Novak



BRENDA NOVAK

KIDNAPPÉE

MOSAÏC



BRENDA NOVAK

KIDNAPPÉE

MCSAÏC

BRENDA NOVAK

Kidnappée

Roman

MCSAÏC

A Channie...
Pour avoir cru en moi.
Merci d'être là, depuis le début.

« L'amour est un démon. Il n'y a pas d'autre mauvais ange que l'amour. »

WILLIAM SHAKESPEARE

Peines d'amour perdues

DÉJÀ PARUS DU MÊME AUTEUR

DANS LA SÉRIE LA CONTRE-ATTAQUE

Face au danger
Les disparues du bayou
Mémoire à vif

Autres publications

Noir secret
Noire révélation
Noirs soupçons

Sacramento, Californie

Un bruit sourd s'échappa du coffre. Horrifiée, Tiffany fit une brutale embardée sur la droite, évitant de justesse une des maisons situées en bord de route. Que se passait-il ? « Rover », comme son mari et elle l'avaient baptisé, était censé être mort. Que ferait-elle, s'il ne l'était pas ?

Elle crispa les mains sur le volant. Il fallait qu'elle s'arrête pour évaluer la situation. Un mort pouvait-il revenir à la vie ? C'était manifestement le cas. Rover venait de reprendre conscience. Il était en proie à la panique, enfermé dans cet espace sombre et confiné. Peut-être cognait-il pour essayer de casser le feu arrière et attirer ainsi l'attention de la voiture qui les suivait ?

Impossible. Il n'avait que quatorze ans, bon sang ! Où aurait-il pêché l'énergie et la lucidité nécessaires pour exécuter un tel plan ? Sans compter qu'il devait être bien trop effrayé pour les défier... Mais il savait désormais que sa vie ne tenait qu'à un fil. N'était-ce pas suffisant pour tenter le tout pour le tout ?

Elle n'arrivait pas à y croire. Les gamins que son mari ramenait à la maison étaient si timides, si malléables ! Elle s'en étonnait toujours, d'ailleurs. Mais Colin avait l'œil pour les choisir. Il repérait ceux qu'il pouvait enlever.

Elle sursauta tandis qu'un autre coup faisait trembler le coffre de la voiture. Ses mains moites glissèrent sur le volant. Bon sang ! Cela n'aurait pas dû se passer comme ça.

Le boucan que faisait Rover finirait pas attirer l'attention des autres conducteurs. Tiffany jeta un coup d'œil nerveux dans son rétroviseur. La berline noire, conduite par une femme d'âge moyen, qui la suivait depuis quelques kilomètres était toujours là. La brise printanière qui s'engouffrait par la vitre ouverte balayait ses cheveux sombres, révélant ses lèvres pleines et l'ovale parfait de son visage. Impossible de voir ses yeux, dissimulés par des lunettes de soleil, mais c'était le genre de femme que Colin trouverait probablement

séduisante, malgré leur différence d'âge. Rien dans son attitude ne laissait supposer qu'elle s'était rendu compte de quoi que ce soit.

Mais elle se rapprochait dangereusement...

Les coups, les bruits accompagnés de cris étouffés reprirent de plus belle et Tiffany sentit ses nerfs se tendre.

Il faut que je m'arrête.

Mais si la conductrice de la berline se doutait de quelque chose, elle s'arrêterait également. Et ne manquerait pas d'entendre les appels au secours de Rover. Comment Tiffany expliquerait-elle la présence d'un garçon dans son coffre ? Salement amoché, en plus !

Réfléchis ! Trouve une idée ! Il était préférable de continuer à rouler. Elle tournerait au prochain feu, en espérant que la berline continuerait tout droit. Peu importait l'itinéraire, du moment qu'elle atteignait l'autoroute 50. Dès qu'elle aurait dépassé Placerville, elle prendrait le premier chemin de terre suffisamment isolé et boisé.

Et après, que ferait-elle ? C'était une chose de se débarrasser d'un corps, c'en était une autre d'ôter la vie à quelqu'un. Les cris et les coups du gamin devenaient de plus en plus forts et soutenus. Elle avait l'impression de n'entendre que ça — un vrai tam-tam. C'était à se demander comment la conductrice de la berline ne l'entendait pas ! En tout cas, il n'échapperait pas au premier piéton qu'elle croiserait à une intersection.

Tiffany prit une profonde inspiration. Si elle ne réglait pas rapidement le problème, Colin serait de très mauvaise humeur. Pire, ils iraient en prison, si elle faisait tout foirer.

Le cœur battant, elle attrapa son sac. D'une main, elle fouilla à la recherche de son téléphone portable et réussit à appuyer sur la touche correspondant au numéro préprogrammé de son mari.

— Allô !

— Colin, il est en vie ! lâcha-t-elle sans réfléchir.

« Je suis désolé de ne pas pouvoir vous répondre... » poursuivit la voix enregistrée de son époux.

Frustrée, elle coupa la communication. Colin trouvait désopilant de faire croire à ses interlocuteurs qu'il était en ligne. Elle-même en riait de bonne grâce quand elle se faisait prendre, mais là... Elle avait besoin de lui parler. *Tout de suite.*

— A l'aide ! Maman ? Papa ? Au secours, aidez-moi ! criait l'enfant.

Tiffany appuya à fond sur l'accélérateur et vira à droite dans un crissement de pneus. Deux hommes, qui sortaient d'une boutique de luminaires, levèrent les yeux d'un air surpris. Quelle idiote ! Si elle cherchait à se faire remarquer, elle ne s'y prendrait pas mieux !

Au moins la berline noire avait continué sur Madison, songea-t-elle, soulagée.

Elle composa le numéro du bureau de Colin d'une main tremblante.

— Allez, vite. Je dois parler à mon mari, marmonnait-elle tandis que les sonneries se succédaient.

— Scovil, Potter & Clay, avocats, énonça une voix féminine.

— Misty ? C'est Tiffany Bell à l'appareil, s'exclama-t-elle tout en visualisant la standardiste aux cheveux roux et frisés. Est-ce que mon mari est là ?

— Une minute, je vais voir.

Il y eut une longue pause, puis de nouveau un bruissement indiquant qu'elle reprenait le combiné.

— Il est en réunion.

— Vous pouvez aller le chercher ?

— Eh bien... Je ne suis pas sûre. Il est avec le patron.

Jeune diplômé, Colin travaillait pour le cabinet depuis moins d'un an. Elle savait combien il était désireux de faire bonne impression sur les autres avocats, et particulièrement sur Walter Scovil, l'associé principal. Son appel tombait mal, mais rien n'était plus important que ce qui était en train de se produire.

— Je suis désolée d'insister, mais c'est vraiment urgent.

— Oh ! Est-ce que tout va bien ?

Tiffany cligna des yeux à plusieurs reprises pour refouler les larmes qui lui piquaient les paupières.

— Pas vraiment. Sa mère... est tombée et... et elle s'est blessée.

Colin haïssait sa mère. Il n'aurait même pas daigné traverser la rue pour aller la secourir s'il l'avait aperçue en train de mourir — mais ça, personne ne s'en doutait. Il n'en parlait jamais, conscient qu'il risquait d'en choquer plus d'un.

— Je suis vraiment navrée de l'apprendre... Je vais le chercher, reprit la standardiste.

Plus loin, le feu passa au rouge et le flot de voitures ralentit devant elle. Elle scruta l'intersection avec angoisse. Pouvait-elle prendre à droite ? Ou tourner à gauche si une flèche verte l'y autorisait ? Tout était préférable à un arrêt total. Malheureusement, trop de véhicules lui bloquaient le passage. Elle n'eut d'autre choix que de piler et d'attendre.

Elle se mordillait la lèvre, essayant de calmer sa respiration, quand elle s'aperçut brusquement que Rover ne faisait plus de bruit. Était-il mort pour de bon, cette fois ?

— Tiffany, qu'est-ce que te prend de m'appeler ?

En entendant la voix de son mari, elle ne put contenir ses larmes, qui ruisselèrent sur son visage. Tandis qu'elle s'essuyait les yeux, elle surprit le coup d'œil insistant de l'homme installé au volant de la camionnette de la file d'à côté, et se tourna pour se soustraire à son

regard.

— C'est Rover, murmura-t-elle au bout du fil.

— Quoi, Rover ?

— Il est en vie.

— *Quoi ?*

— Il est en vie !

— C'est impossible !

— Si. Il donne des coups dans le coffre et il appelle au secours.

— Alors arrête-toi et fais ce qu'il faut !

— Ici ? Au milieu de Fair Oaks ?

— Bon sang ! Non, bien sûr que non.

Il resta silencieux quelques secondes.

— Tu es dans quelle rue ? reprit-il.

— Je suis sur Hazel et je roule vers le sud pour rejoindre l'autoroute 50.

— Parfait. Dès que tu seras sortie de la ville, tu régleras le problème.

Elle avait effectivement l'intention de sortir de la ville, mais ce qu'il impliquait après la mit mal à l'aise.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « régler le problème » ?

Il baissa la voix pour lui répondre.

— Tu m'as bien entendu : tu finis le travail.

Tuer Rover ? Elle-même ? Elle sentit son estomac se soulever à cette pensée. Le garçon avait été le jouet de Colin. C'était dur d'effacer les traces, à présent.

— Mais... je n'ai pas d'armes, balbutia-t-elle.

— Utilise un bâton ou... une pierre, s'il le faut. Ce n'est quand même pas sorcier !

Tiffany sentit sa mâchoire se contracter. Comment ce qui n'était d'abord qu'un simple amusement avait-il pu dégénérer à ce point ? Parfois, la nuit, elle restait éveillée, parfaitement immobile entre les draps, cherchant à comprendre pourquoi elle était impuissante à mettre un terme à cet engrenage infernal. Quant à Colin... Il était bien trop accroc à la poussée d'adrénaline que lui procuraient l'excitation sexuelle et le sentiment de toute-puissance pour avoir envie d'arrêter. Il lui faisait toujours la même vieille promesse : « Encore une fois. Une toute dernière fois et j'arrête ! » et, chaque fois, elle le croyait et cédait.

Sauf que maintenant elle ne se contentait plus d'être spectatrice. Elle prenait part à ses « jeux », réglant, à sa demande, les détails qui restaient.

— Tu plaisantes, n'est-ce pas ? Tu sais que je n'ai pas le cran pour... pour faire ça.

— Je ne te demande pas ton avis !

Le feu passa au vert. Le conducteur de la camionnette lui décocha un sourire enjôleur avant d'accélérer. Elle n'y prêta guère attention. Il ne pouvait rien soupçonner : Rover était silencieux depuis de longues minutes.

— Mais...

— Fais-le ou je jure devant Dieu, Tiffany, que...

Il ne prit pas la peine de finir sa phrase. Il n'en avait pas besoin : elle savait ce que cela entraînerait si elle ne réglait pas le problème. Il la punirait sévèrement — d'autant qu'il n'aurait plus son « petit animal de compagnie » à sa disposition.

— D'accord, j'ai compris. Je... il ne bouge plus...

— Pourquoi tu me déranges pour rien, alors ?

Il laissa échapper un long soupir.

— Tu es pathétique.

— Ne dis pas ça, je t'en prie... Est-ce que je ne fais pas tout ce que je peux pour toi ?

— Ne commence pas. Tu ne serais rien sans moi. Tu n'étais qu'une plouc quand je t'ai rencontrée.

Il baissa la voix, chuchotant presque, mais elle comprit qu'il était revenu dans son bureau et qu'il en avait fermé la porte.

— Quel type aurait posé les yeux sur toi avec tes cheveux gras et tes vêtements informes ? Je t'ai appris à t'habiller, à te coiffer, à te maquiller. J'ai fait de toi un sex-symbol ! Et maintenant tous mes amis te dévorent du regard...

C'était vrai et elle en connaissait le prix : il exigeait de sa part des efforts constants, sans cesse renouvelés. Il contrôlait sa nourriture, lui imposait deux heures de sport par jour et la pesait régulièrement pour s'assurer que l'aiguille de la balance ne dépasse pas les cinquante kilos. Une taille fine pour mettre en valeur ses seins refaits, qu'il voulait « de la taille de pastèques ». Heureusement pour elle, sa nouvelles poitrine n'était pas si imposante. Colin était plus soucieux de conserver les apparences que d'assouvir ses fantasmes d'amateur de porno : il avait modéré ses exigences auprès du chirurgien plastique, en optant pour un généreux bonnet D. Une rhinoplastie et une augmentation des pommettes avaient complété la transformation. Il devait encore près de neuf mille dollars à la clinique pour toutes ces opérations esthétiques, mais il ne semblait pas affecté par ces dépenses. Seule comptait l'admiration que son couple suscitait à son travail et dans le quartier.

— Je me moque de ce que pensent les autres hommes, se défendit-elle.

C'était vrai. Il était le seul qui comptait à ses yeux. Le seul qui l'ait jamais aimée. Et c'était cet amour qu'elle ne voulait pas perdre.

— Si je compte autant que tu le prétends, fais ce que tu as à faire !

Le gamin était toujours silencieux. Plus aucun bruit ne s'échappait du coffre. Reprenant courage, Tiffany baissa sa vitre pour laisser entrer un peu d'air frais et tira sur le chemisier mouillé de sueur qui lui collait à la peau.

— Oui. Oui, c'est d'accord !

— Voilà qui est mieux.

L'accès à l'autoroute 50 se profila sur sa droite et elle accéléra pour s'engager sur la bretelle. Personne ne pourrait plus entendre le gamin, une fois qu'elle s'y serait lancée à vive allure.

— J'ai paniqué, mais c'est fini maintenant.

— Je sais, bébé. Tu es plus forte que tu ne le crois. Tu es à moi, tu le sais ? Chacune de tes pensées, chacun de tes gestes sont à moi et c'est comme ça que je veux que ça se passe.

Il était très possessif, mais elle s'estimait chanceuse d'être aimée avec une telle virulence. Avec lui, elle se sentait séduisante, désirable, épanouie. Il lui avait donné tant de preuves de son amour ! Récemment il l'avait même emmenée dans un salon de tatouage pour lui faire tatouer « A Colin » sur chacun de ses seins, chacune de ses fesses et à l'intérieur de ses cuisses... Investirait-il autant de temps et d'argent sur elle si elle n'était pas si importante dans sa vie ? Et puis, pourquoi s'opposer à sa volonté et risquer de s'attirer ses foudres ?

Un frisson la parcourut lorsqu'elle pensa à l'incident qui avait sonné la fin de la présence de Rover chez eux. C'était la faute du gamin, se dit-elle. Il connaissait Colin et savait ce qu'il attendait de lui. S'il avait obéi, comme d'habitude, il aurait peut-être souffert pendant un moment, mais il s'en serait remis. Et il serait encore vivant à l'heure actuelle.

Mais Rover avait voulu jouer au plus malin et... il avait échoué, bien sûr. Maintenant, elle roulait à la recherche d'un coin reculé pour se débarrasser de son corps.

— Qu'aimerais-tu manger ce soir ? demanda-t-elle, espérant l'amadouer en changeant de sujet.

— Je ne sais pas. Il faut que je retourne à ma réunion.

— D'accord.

Elle était donc seule face à cette effroyable tâche. Mais, au moins, elle avait pu parler à Colin, et il lui avait expliqué ce qu'elle devait faire.

— Merci de couvrir mes arrières, Tiff. Je te montrerai combien je t'aime, ce soir, dit-il plus doucement, avant de raccrocher.

Elle sourit en remettant son téléphone dans son sac. Une fois débarrassés de Rover, ils se retrouveraient de nouveau en tête à tête, et c'était le moment qu'elle préférait. Elle savait qu'elle n'avait aucune raison d'être jalouse des jouets de son mari — de « ses animaux de compagnie », comme il les appelait —, mais elle n'aimait pas

beaucoup le plaisir qu'il semblait prendre avec eux. En particulier avec les garçons. Avec ses nouveaux seins, ses tatouages et même les jeux de domination auxquels ils avaient commencé à se livrer, elle le satisfaisait, certes... mais pas autant qu'eux. Parfois, il lui arrivait de penser qu'elle n'était qu'un trophée bon à agiter devant ses voisins, ses amis et ses collègues avocats. Un reflet dans lequel il aimait se contempler, une image qui le flattait.

Mais non... Elle se faisait des idées. Colin partageait tout avec elle, même ses animaux de compagnie. Ainsi, Rover s'occupait des tâches ménagères depuis des semaines.

Elle sécha ses larmes, monta le volume de la radio et se mit à fredonner. Elle se faisait une montagne de rien. Elle pouvait le faire. Elle roulerait jusqu'à la cabane que le père de Colin louait avant d'acheter sa propre maison et dans laquelle ils avaient passé une fois les fêtes de Thanksgiving. Elle s'enfoncerait dans les bois et se débrouillerait pour tirer le corps sur le sol et, quand tout serait terminé, elle irait acheter de quoi préparer un dîner romantique. Elle laisserait Colin l'attacher et la fouetter, et se donnerait à fond pour qu'il atteigne l'orgasme. Avec un peu de chance, il oublierait toute cette histoire et lui pardonnerait de l'avoir dérangé au bureau.

Quand elle coupa le moteur, elle avait repris ses esprits. Elle n'avait plus entendu Rover depuis qu'il avait appelé ses parents à l'aide. Il devait être mort. Ce n'était pas étonnant, après ce que son mari lui avait fait.

Pourtant, quand elle ouvrit le coffre, il en jaillit comme un automate sur son ressort — il ressemblait plus à une sorte de monstre sauvage, tout nu avec son œil gauche tuméfié et fermé, ses lèvres fendues, ses vilaines coupures, les hématomes sombres qui bleuissaient sa peau pâle. Il la bouscula si violemment qu'elle tomba à terre. Le temps qu'elle se redresse, il était déjà loin.

Elle resta pétrifiée en le regardant courir, plus vite qu'elle ne l'aurait cru possible. Il poussait des cris, entrecoupés de sanglots. Il était si bruyant qu'elle prit peur et regagna précipitamment l'habitable. Elle démarra en trombe et reprit à toute allure le chemin de terre cahoteux. La BMW n'était pas faite pour ça, mais Tiffany s'en fichait. Pas question de traîner là une seconde de plus.

Mais comment annoncerait-elle la nouvelle à Colin ?

2

Samantha Duncan s'ennuyait comme un rat mort. Elle avait pourtant cru que ce serait sensas de ne pas aller en cours. Mais rien de très « amusant » n'avait conclu la première semaine. Sa mère travaillant toute la journée, elle se retrouvait seule dans une maison vide et bien trop silencieuse. Cette maison en particulier. Elle était de loin, et sans conteste, la plus belle de toutes celles dans lesquelles elles avaient vécu, mais elle se fichait des « équipements » comme sa mère les appelait. En réalité, elle s'y sentait comme un bagage excédentaire — un bien petit désagrément, somme toute, qu'Anton Lucassi devait accepter pour avoir le privilège de partager le lit de sa mère.

Elle s'empressa de chasser cette pensée désagréable de son esprit. Ça lui donnait mal au ventre... Or elle était censée être en convalescence. Et se « consacrer à une occupation constructive » — encore une phrase que sa mère avait sans cesse à la bouche depuis qu'elle s'était installée avec Lucassi. Ils s'étaient bien gardés de lui dire laquelle, évidemment ! On était lundi et si elle ne trouvait pas une façon de passer les quatre prochains jours, elle ne survivrait pas jusqu'au week-end. La pensée d'une troisième semaine, puis d'une quatrième du même acabit lui donna envie de pleurer. Elle était si désœuvrée qu'elle en arrivait presque à envier ceux qui étaient coincés au collège.

La sonnerie du téléphone rompit le fil de ses pensées. Soulevant sa tête du fauteuil où elle s'était installée, elle plaqua une main en visière pour se protéger de la réverbération du soleil sur la surface de la piscine. Qui cela pouvait-il être, à part le fiancé de sa mère ? *Encore*. Anton était un maniaque psychorigide. Que lui voulait-il cette fois-ci ?

Elle faillit ne pas répondre, mais elle savait que cela ne servirait à rien ; il insisterait jusqu'à ce qu'elle décroche.

— Pourquoi ma mère s'est-elle installée avec toi ? grommela-t-elle en attrapant le combiné. Allô !

Elle prit une voix ensommeillée, pour lui faire penser qu'il la tirait d'une sieste, mais il ne parut pas s'en soucier.

— Sam ?

— Oui ?

— Dis, tu ne laisses pas le vidéoprojecteur allumé toute la journée ?

C'était donc pour ça qu'il appelait ?

— Non.

— Tant mieux. La lampe s'use rapidement et ça coûte plus de trois cents dollars pour la remplacer.

— Ah bon ? J'le savais pas, ironisa-t-elle.

L'ironie était sa seule façon de faire la maligne sans en subir les conséquences : Anton n'avait aucun sens de l'humour. Il ne comprenait donc rien à ses allusions. Elle se moquait pourtant clairement de lui et de sa propension à lui répéter le prix des choses... Comment aurait-elle pu oublier celui du fameux projecteur ? Il le lui avait rabâché des centaines de fois, au point de rendre sa mère tellement nerveuse qu'elle avait fini par lui acheter son propre lecteur DVD afin qu'elle n'utilise pas le vidéoprojecteur. Heureusement qu'elle aimait les films. Et la lecture. Mais regarder une émission télévisée de temps à autre lui aurait changé les idées, tout de même...

— Ce n'est pas un jouet, insista-t-il.

Parce qu'elle avait joué avec, peut-être ?

— J'ai compris.

— Alors, qu'est-ce que tu fais de beau ?

— Je m'amuse à casser tout ce que je touche ! marmonna-t-elle entre ses dents

— Quoi ?

— Je disais que j'étais en train de dormir, reprit-elle.

Elle n'avait aucune envie de lui donner une raison de prolonger son sermon. Il fit une nouvelle fois la sourde oreille, sans manifester la moindre gêne pour l'avoir dérangée.

— Tu n'es pas près de la piscine, au moins ?

Trouvait-il quelque chose à redire à ça aussi ?

— En fait, si. Je pensais que ce serait aussi bien de bronzer en dormant.

— Fais attention à ne pas mettre de la crème solaire sur les coussins. Ils sont chers...

Elle le mima tandis qu'il prononçait ces mots qu'elle connaissait par cœur et se retourna sur son fauteuil sans réprimer une grimace de mépris.

— Je ne mets pas de crème, répliqua-t-elle avec humeur.

— Tu n'es pas fâchée ? J'essaie simplement de te faire comprendre la valeur des choses.

Nul doute qu'il avait perçu son agacement. Elle ferma les yeux, mettant toute son énergie à refouler l'irritation qu'elle sentait monter en elle.

Comme elle aurait aimé lui crier : « Dégage et ne m'adresse plus jamais la parole ! » mais il y avait Zoé, sa mère, si excitée d'avoir enfin *trouvé* un homme susceptible de lui offrir une vie stable et la possibilité de s'élever sur l'échelle sociale. Elle ne voulait pas tout gâcher ; elle lui avait déjà gâché assez de choses en venant au monde, non ?

— Je ne suis pas fâchée, affirma-t-elle platement.

— Tu es gentille. Ta mère t'a appelée ?

Non. C'était dommage, d'ailleurs. Elle aimait quand Zoé l'appelait.

— Elle le fait dès qu'elle le peut. S'ils n'étaient pas aussi nuls à son boulot, on pourrait se parler plus souvent.

Le mardi de la semaine précédente, sa mère était rentrée à la maison pour déjeuner avec elle, et elle avait failli se faire renvoyer parce qu'elle était arrivée un peu plus tard que d'habitude dans l'après-midi.

— Ils ne sont pas nuls, Sam. C'est le vrai monde. Zoé a des obligations. Elle doit se montrer responsable vis-à-vis de ses employeurs, comme tu devras l'être un jour.

Merci pour la leçon de morale. Comment sa mère faisait-elle pour supporter ce type ? C'était incompréhensible.

— Sam ? reprit-il. Tu m'écoutes ?

— Bien sûr, mais là, je... suis vraiment fatiguée.

— D'accord. Je ne te retiens pas plus longtemps.

— Merci. Au fait, j'ai éteint toutes les lumières, lança-t-elle.

Elle n'avait pas pu s'empêcher de prendre un ton moqueur. C'était plus fort qu'elle, mais il ne sembla pas s'en apercevoir.

— Content de savoir que tu écoutes, s'exclama-t-il. On se voit plus tard.

Ce ne serait jamais *assez tard*, songea-t-elle — mais elle termina la conversation sur une note exagérément aimable, parce qu'elle trouvait amusant d'en faire des tonnes.

— Merci d'avoir appelé, Anton.

Elle sourit. Il n'avait aucune idée de ce qu'elle ressentait réellement pour lui. Et elle était convaincue qu'il ne l'aimait pas davantage, malgré ce qu'il prétendait devant sa mère.

Quand elle raccrocha, un claquement de porte du côté du jardin des voisins attira son attention. Bizarre. Tiffany et Colin Bell n'étaient généralement pas chez eux pendant la journée.

A l'affût du moindre signe de vie, Samantha céda à la curiosité et se leva. Bien que tirée d'affaire, elle n'était pas encore complètement remise de sa mononucléose. Elle traversa lentement la pelouse fraîchement tondue. Encore deux semaines de convalescence, et elle pourrait retourner au collège. C'est ce que le médecin avait affirmé, en tout cas.

Si Anton la voyait marcher sur la platebande que le jardinier avait plantée il y a un mois... ça le rendrait fou, c'est sûr. Elle n'avait aucun mal à imaginer le sermon qu'il lui ferait, mais elle s'en fichait. A cause de ces foutues fleurs et de tout ce qui était planté dans ce foutu jardin, il l'avait obligée à se séparer de son chien. Il lui avait trouvé une famille, mais elle n'arrivait toujours pas à croire que sa mère avait pu accepter ça.

Approchant son œil d'une fente de la palissade, elle aperçut Tiffany Bell. Avec son mari, ils formaient un couple séduisant qu'elle croisait, de temps en temps, devant la maison. Mais, à sa surprise, sa voisine, qui était aide-soignante dans une maison de retraite, n'était pas en tenue de travail. A la place de la blouse fleurie, du pantalon bleu et des sabots blancs qui constituaient son uniforme, elle portait un jean troué, des tennis pas très propres et un T-shirt qui la boudinait tellement que ses seins paraissaient encore plus gros que d'habitude.

— Je parie qu'ils sont faux, murmura Samantha en jetant un coup d'œil dépité à sa poitrine encore plate.

A treize ans, il n'y avait pas de raison de perdre espoir, mais elle n'était pas très précocce. Alors que sa meilleure amie, Marti Seacrest, remplissait un bonnet B, Sam, elle, n'avait pas besoin de soutien-gorge. Sa mère dédramatisait les choses en l'appelant mon « petit bourgeon tardif ». N'empêche que les garçons ne la regardaient pas comme ils regardaient Marti et...

— Qu'est-ce que je vais faire ? gémit Tiffany de l'autre côté de la barrière.

Samantha balaya le jardin du regard, mais ne vit personne d'autre. Est-ce qu'elle s'adressait à elle ?

— Pardon ? intervint-elle.

La tête de sa voisine tourna si vite dans sa direction que Samantha crut presque entendre craquer les os de son cou.

— Qui est-ce ? Qui est là ?

Samantha regretta aussitôt d'être intervenue, mais il était trop tard pour faire machine arrière. Elle se colla à la barrière, les paumes posées contre le bois brut. Elle parvenait à voir la silhouette de Tiffany, mais son visage disparaissait dans l'ombre du patio et se dérobaît à son regard.

— C'est moi ! Sam. Samantha Duncan. Je ne suis pas au collègue aujourd'hui. En fait, je suis à la maison depuis quelques jours.

— Pourquoi ?

— J'ai été malade.

— Tu n'as pas l'air d'aller mal.

— Je vais mieux, maintenant.

— Qu'est-ce que tu fais, derrière cette haie ?

— Je m'ennuie... Je ne sais pas trop quoi faire.

Ses amies lui manquaient, en fait. Sa mère aussi. Terriblement.

Tiffany resta silencieuse. Samantha remarqua qu'elle faisait distraitemment claquer ses doigts.

— Vous avez un problème ? s'inquiéta-t-elle.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Ce n'était pas seulement son comportement étrange qui éveillait sa curiosité, mais aussi sa tenue négligée qui contrastait avec les jeans de marque, les talons, les beaux pulls et les jolis chemisiers qu'elle portait habituellement.

— Vous semblez... nerveuse. D'habitude, vous n'êtes pas à la maison à cette heure de la journée.

— Tu connais donc mon emploi du temps ? s'emporta sa voisine.

— Pas vraiment. Je...

— Tu viens juste de dire que je n'étais pas chez moi à cette heure de la journée.

— Parce que... vous ne travaillez pas aujourd'hui ?

— A toi de me le dire, puisque tu sembles connaître mon emploi du temps mieux que moi !

— Ce n'est pas ce que je voulais dire...

— Alors, qu'est-ce qui te fait dire que je suis nerveuse ?

C'était palpable. Mais, comme tout ce qu'elle disait était pris de travers, Sam préféra s'arrêter là.

— Excusez-moi, je ne voulais pas vous déranger.

— Attends !

Elle n'avait plus envie de parler, mais l'injonction la fit hésiter et elle s'immobilisa.

— Depuis quand tu ne vas plus à l'école ?

La méfiance qui perçait dans la voix de Tiffany Bell la mit mal à l'aise. Les adultes prenaient souvent ce ton — Anton en particulier. Pourtant, elle n'avait rien fait de mal. Elle ferma un œil pour mieux voir par le trou de la palissade.

— Depuis une dizaine de jours, répondit-elle.

Sa voisine sortit de l'ombre du patio et Samantha vit qu'elle avait pleuré. De larges coulures de mascara noircissaient ses yeux rougis et gonflés.

Voilà qui expliquait son agressivité... Personne n'aimait être surpris en train de pleurer.

— Est-ce que je peux vous aider ?

Elle vit Tiffany traverser son jardin pour s'approcher de la palissade. Les Bell ne possédaient pas de piscine, ni même de barbecue.

— Tu fais souvent ça ?

— Faire quoi ?

Elle fit un mouvement de tête en direction de sa maison.

— Nous espionner.

Son alarme intérieure se mit à clignoter.

— Je ne vous... *espionne* pas !

— C'est pourtant ce que tu faisais à l'instant, derrière cette barrière, non ?

— Non. Pas vraiment. Je veux dire que je vous ai entendue sortir et je m'ennuyais, alors...

Elle s'éclaircit la gorge.

— J'ai pensé que ce serait sympa de vous dire un petit bonjour.

Tiffany était proche maintenant, assez proche pour que Samantha remarque une traînée rouge foncé sur son T-shirt. Cela ressemblait à... du *sang*. S'était-elle coupée ? Peut-être... Était-ce pour cette raison qu'elle avait pleuré ?

— Vous êtes blessée ?

Les yeux de Tiffany se rétrécirent.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Samantha se mordilla la lèvre inférieure.

— Ce n'est pas du sang, là, sur votre poitrine ?

Sa voisine baissa les yeux, et vacilla en prenant conscience de l'état de son T-shirt.

— Zut ! Zut ! Zut ! Je... Je n'avais pas vu ! s'emporta-t-elle en se frottant nerveusement le front.

— Vous avez besoin d'aide ?

— Je ne peux pas... Je ne sais pas quoi faire. J'ai passé une mauvaise journée. Une *très* mauvaise journée.

— Vous voulez que j'appelle un médecin ?

— Non, n'appelle personne !

Ses larmes ruisselèrent de nouveau, maculant ses joues de mascara.

— Dis juste à mon mari que je... qu'il faut qu'il rentre à la maison.

— Où est-il ? A son travail ?

Tiffany ne répondit pas et ôta son T-shirt qu'elle jeta par terre, comme si le simple contact du tissu rougi de sang la répugnait.

Bien que surprise de voir sa voisine en soutien-gorge, Samantha insista :

— Quel est son numéro ?

— Son... quoi ? Je ne peux pas... Je ne me les rappelle pas, là tout de suite.

Elle se plia brusquement en deux, comme si elle cherchait à reprendre son souffle et vomit dans l'herbe.

Qu'est-ce qui avait bien pu se passer ? Sam n'en avait pas la moindre idée, mais, manifestement, c'était sérieux. Elle devait joindre son mari au plus vite. Il saurait quoi faire.

— Son numéro est dans le répertoire de votre téléphone ?

— Oui..., haleta Tiffany. Tu peux l'appeler pour moi ?

Le souffle court, elle s'essuya la bouche et renversa la tête en arrière.

— D'accord. Restez ici.

Samantha courut vers le portillon qui menait au jardin de devant, avant de s'immobiliser en entendant les pleurs de la jeune femme redoubler d'intensité.

— Je m'en veux, gémissait-elle dans le vide. Je m'en veux tellement !

Percevant l'angoisse de sa voisine, Sam revint sur ses pas.

— Pourquoi ? Tout va bien aller.

Tiffany se tut et se laissa choir sur le sol.

— Oui, tout ira bien. Ce n'était pas ma faute. Il ne peut pas m'en vouloir, répéta-t-elle en se balançant d'avant en arrière.

— De quoi parlez-vous ?

Tiffany renifla et se frotta les yeux, étalant un peu plus son mascara.

— De rien. Je ne me sens pas bien, c'est tout. Je n'ai pas les idées... très claires.

— Ne vous inquiétez pas. J'arrive, assura Samantha en courant vers le portail.

3

Une vive tension assombrit les traits de Zoé tandis qu'elle décrochait le téléphone. Cela faisait deux heures qu'elle essayait de joindre sa fille, mais les sonneries s'enchaînaient dans le vide et Sammie ne répondait pas. N'entendait-elle pas sonner ? Peut-être s'était-elle endormie avec la radio...

— Zoé ?

Elle tressaillit et leva les yeux vers celle qui venait de l'interpeller. Jan Buppa, sa responsable, se tenait debout devant son bureau. Aux prises avec l'angoisse qui menaçait de la submerger, elle ne l'avait même pas entendue approcher. A force de travailler dans un espace ouvert, qu'elle partageait avec les réceptionnistes, les secrétaires et les assistants de gestion, elle avait appris à faire abstraction des bruits et des allées et venues du personnel pour rester concentrée sur son travail.

— Je ne voudrais pas interrompre votre rêverie, lança Jan, mais vous avez l'intention de finir ces contrats de location avant de rentrer chez vous, n'est-ce pas ?

Sa responsable accompagna ses propos d'un geste emphatique vers la pile de dossiers qui encombrait le bureau. Zoé s'y était attelée dès le début de la journée, mais il y en avait assez pour la tenir occupée jusqu'au milieu de la semaine... Impossible de tout boucler avant 17 heures, en tout cas.

Elle retint un soupir. Anton lui répétait souvent qu'elle avait une chance folle. Sans lui, comment aurait-elle pu décrocher un entretien avec le patron de Tate Commercial, dont il était le conseiller fiscal ? C'était à lui qu'elle devait ce job, et elle lui en était reconnaissante. Ne devait-elle pas se montrer digne de la confiance qu'il lui avait accordée ? Elle força un sourire.

— Bien sûr. Vous avez promis aux agents immobiliers qu'ils les auraient pour demain, et ils les auront.

— Je suis contente de vous l'entendre dire. Je voulais m'assurer que nous nous étions bien comprises, vous et moi.

La mâchoire serrée, Zoé regarda Jan rejoindre son propre bureau.

Si seulement elle n'avait pas autant besoin de ce travail ! Elle allait devoir rester encore plus tard que d'habitude pour finir ces maudits contrats. Or elle détestait l'idée de laisser sa fille seule aussi longtemps.

Pendant un bref instant, elle s'imagina envoyer Jan au diable, mais elle revint très vite à la réalité. Si Anton avait été près d'elle, il n'aurait pas manqué de lui faire la leçon. *« Calme-toi, Zoé, aurait-il déclaré. Jan est un peu remontée contre toi parce que tu as eu le poste à la place de sa belle-fille, mais ça lui passera, je t'assure ! De toute façon, la première année ne sera pas évidente, mais tu dois travailler le temps d'obtenir ta licence. Et tu ne pouvais espérer meilleure agence pour faire tes armes dans l'immobilier. C'est la branche dans laquelle tu souhaites t'investir, n'est-ce pas ? Il faut savoir faire des sacrifices pour réussir. »*

Que savait-il du sacrifice, lui qui avait toujours vécu dans une maison splendide sans manquer de rien ? Zoé n'appréciait pas le ton condescendant qu'il prenait avec elle, bien sûr, mais il lui fallait admettre que, pour le reste, il n'avait pas tout à fait tort. Elle devait se donner les moyens de réussir ! Le mauvais caractère de Jan n'était qu'une petite concession sur le chemin du succès... Et puis elle était heureuse de travailler chez Tate Commercial. C'était une belle opportunité. Le tremplin idéal. Elle voulait donner le meilleur d'elle-même, se prouver qu'elle pouvait faire mieux que son père et qu'elle n'était pas condamnée à une vie d'expédients. Mais elle se faisait tant de souci pour Samantha...

Passant outre la surveillance de Jan, elle attrapa le téléphone et composa le numéro de son compagnon.

— Allô ! répondit-il aussitôt.

— Anton ? Est-ce que tu as parlé à Sammie aujourd'hui ?

— Je l'ai appelée vers midi. Pourquoi ?

— Elle ne décroche pas.

— Elle doit dormir. Je l'ai réveillée quand j'ai appelé.

Zoé jeta un coup d'œil vers la pendule murale. C'était il y a trois heures.

— Elle n'est pas encore remise de sa mononucléose.

— C'est pour ça qu'elle faisait une sieste, argua-t-il. C'est tout à fait normal, tu ne crois pas ?

Au ton de sa voix, elle comprit qu'il trouvait sa réaction excessive. C'était peut-être le cas, mais elle n'arrivait pas à faire taire son inquiétude.

— A quelle heure comptes-tu rentrer ce soir, Anton ?

— 18 ou 19 heures.

— Pourquoi si tard ? La période des déclarations d'impôt est terminée.

— Oui, mais il reste les clients qui ont obtenu des délais.

— S'il te plaît, est-ce que tu peux prendre vingt minutes pour passer à la maison et me dire si tout va bien ?

— *Tu veux que j'aille jusqu'à la maison ?* marmonna-t-il, visiblement déconcerté.

Elle se frotta distraitement la tempe gauche pour soulager le mal de tête dont elle souffrait depuis le début de la journée.

— Oui, je suis vraiment inquiète.

— C'est ridicule. Qu'est-ce qui aurait pu lui arriver ?

— Je ne sais pas. C'est pour ça que je voudrais que tu fasses un rapide aller-retour... Elle aurait pu décider de se baigner... et se cogner la tête.

— On le lui a interdit. De toute façon, l'eau est encore trop froide.

Un rayon de soleil traversa la baie vitrée, inondant son bureau.

— Il fait particulièrement doux pour la saison ces dernières semaines.

— Mais pas assez chaud pour se baigner. Je ne vois pas ce qu'elle irait faire toute seule dans la piscine !

— Anton, j'irais moi-même si je le pouvais, mais je suis coincée ici ! insista-t-elle en haussant le ton. Et je ne sais pas à quelle heure je vais rentrer ce soir.

Après un long silence, il finit par lâcher un soupir.

— Bon, d'accord... Je vais faire un saut à la maison. Mais je ne te rappelle que s'il y a un problème. Ils t'ont dit de passer tes appels personnels pendant ta pause déjeuner.

Zoé se raidit. Que lui importait son travail ou la réputation d'Anton ? A cet instant, seule Sammie comptait.

— Non. Appelle-moi dans tous les cas. Du moment que je termine mon travail avant de rentrer, cela devrait aller.

— Très bien. Je te recontacte dans dix minutes.

Après avoir raccroché, Zoé reporta son attention sur son ordinateur et tenta de se concentrer sur un bail commercial de sept ans, destiné à une galerie marchande, dans le sud de Natomas. Elle inséra quelques clauses particulières, puis elle l'imprima, avant de se plonger dans le suivant. Pourquoi Anton ne rappelait-il pas ? S'était-il replongé dans son travail, malgré ce qu'il lui avait promis, repoussant le moment d'aller vérifier que Sam allait bien ?

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge. Vingt-cinq minutes s'étaient écoulées depuis qu'ils s'étaient parlé.

Il va le faire. Il va appeler d'une seconde à l'autre.

Elle décida de lui accorder dix minutes supplémentaires. Si elle n'avait toujours pas de nouvelles d'ici là, elle le rappellerait. Et tant pis si cela se soldait par une dispute.

Les secondes s'égrenèrent. Lentement. Pesamment. Une angoisse sourde lui comprimait la poitrine.

Encore deux minutes et elle l'appellerait... A cet instant, son téléphone se mit à vibrer sur son bureau. Elle s'en saisit vivement. Le numéro d'appel indiquait celui de la maison. *Enfin*.

— Anton ? Est-ce qu'elle va bien ?

Un silence lourd suivit.

— Anton ? Qu'y a-t-il ?

— Je ne la trouve pas.

Elle aurait tant voulu que ce soit sa façon à lui de se moquer de son inquiétude, mais elle le connaissait assez pour savoir qu'il était trop sérieux pour ça. Ses mots lui firent l'effet d'un coup de poing dans l'estomac, si violent qu'il lui fallut quelques secondes avant de retrouver son souffle.

— Comment ça, tu ne la trouves pas ?

— J'ai regardé partout. La porte du fond était ouverte, j'ai trouvé un livre près de la piscine, mais elle n'est pas là.

Son cœur se mit à battre plus vite et plus fort. Si fort que les battements semblaient résonner tout autour d'elle, étouffant le cliquetis des claviers, le bourdonnement des imprimantes, les voix des deux agents qui discutaient près de la photocopieuse, dans un recoin de la pièce.

— Elle n'a pas laissé un mot ?

— Non. J'ai cherché partout.

— Ça n'a pas de sens. Où peut-elle être ? Elle sait qu'elle ne doit pas quitter la maison ! Le docteur lui a dit qu'elle était encore contagieuse.

— Elle est peut-être allée jusqu'au supermarché pour s'acheter des sucreries. Je vais aller y faire un tour.

— Tu as bien regardé dans la piscine ?

— Oui. C'est ce que j'ai fait, bien sûr.

Grâce à Dieu, le corps de sa fille ne flottait pas sans vie à la surface de l'eau...

— Tu n'as rien remarqué d'inquiétant ? Je ne sais pas, des traces de lutte...

— Non, rien. Ne laisse pas ton imagination s'emballer, Zoé. Tu sais que le quartier est sûr.

Rocklin était l'une des plus belles banlieues de Sacramento, et son taux de criminalité figurait parmi les plus bas de Californie. Rien à voir avec Los Angeles et le camping miteux dans lequel elle avait grandi. Kidnapping, vol et meurtre ne faisaient plus partie de son quotidien.

— Une de ses amies est peut-être passée la voir en sortant du collège, avança Anton. Ne tirons pas de conclusions hâtives.

— Je vais appeler les parents de Marti.

— Ne le fais pas du travail ! s'exclama-t-il.

— Tu plaisantes ? Je crois justement que la situation l'impose.

— Je vais le faire. Inutile de te faire virer pour ce qui n'est sûrement qu'une lubie d'adolescente !

Une lubie ? Non. Ça ne ressemblait pas à Samantha. Mais Zoé savait que si elle s'engageait dans cette discussion, Anton ne manquerait pas d'évoquer le soir où Sam avait prétendu aller à un concert alors qu'elle s'était rendue avec sa meilleure amie à une fête, chez un garçon. « *Bienvenue dans le monde de l'adolescence, Zoé. Tu n'as encore rien vu !* » lui avait-il dit.

Etait-elle trop protectrice ?

— Je ne serais pas si inquiète si elle était rétablie. Mais elle est censée se reposer toute la journée.

C'était un argument raisonnable, qu'Anton pouvait entendre, mais elle savait, au plus profond d'elle, que son inquiétude était fondée. Elle voulait tellement protéger Sam de ce qu'elle avait subi quand elle avait son âge ! A la seule pensée de sa fille entre les mains d'un homme, comme celui qui l'avait violée sur le sol du mobile home de son propre père, elle sentit son corps se glacer et des gouttes de sueur couler le long de son dos. Elle avait quinze ans, à l'époque. Et, quelques semaines plus tard, elle avait découvert qu'elle était enceinte...

Elle prit une profonde inspiration pour se calmer.

En vain.

Et si, en allant au supermarché, Sam avait attiré l'attention d'un pervers ? songea-t-elle brusquement. La trouvant jolie, il aurait pu la suivre jusqu'à la maison...

Elle avait raccroché si distraitemment qu'elle sursauta en entendant de nouveau la voix de Jan l'apostropher.

— Que va-t-il falloir pour vous mettre au travail aujourd'hui, madame Duncan ?

— Je...

La gorge serrée, elle leva les yeux.

— J'ai des problèmes personnels.

— Ce n'est ni le lieu ni le moment pour les régler.

— Je suis désolée, mais je ne peux pas faire autrement. Je sais bien que ces... contrats sont importants.

Mais en quoi étaient-ils si importants ? Et surtout plus importants que Samantha ? Cette paperasse semblait si vide de sens comparée à l'angoisse qui l'étreignait ! Allons ! Anton avait peut-être raison. Elle imaginait le pire, mais Samantha était en pleine adolescence, et n'importe quoi pouvait lui être passé par la tête.

— Est-ce que je pourrais... prendre une heure ou deux et revenir terminer dans la soirée ?

— Vous voulez partir en plein après-midi, alors que les dossiers

s'entassent sur votre bureau ?

— Oui, dit-elle d'une voix atone.

Elle n'avait, de toute façon, pas la tête au travail et ne pensait qu'à Sam.

Jan secoua la tête en levant les yeux au ciel.

— Les femmes de votre genre sont toutes les mêmes !

— Les femmes de mon genre ? répéta Zoé, interdite.

— Vous vous présentez à l'entretien d'embauche en battant des cils, en portant une minijupe pour vous mettre en valeur...

Elle se mit à tortiller son derrière plat comme une galette, caricaturant ce qu'elle pensait être la démarche de Zoé et des « femmes de son genre ».

— ... et une fois que vous avez obtenu ce que vous vouliez, vous passez votre temps au téléphone ou à vous faire les ongles.

— Pendant qu'une option plus méritante, mais moins séduisante se languit à la maison, c'est ça, Jan ? la coupa Zoé. Et quand je dis « une option », je pense à une belle-fille obèse !

Elle n'aurait su dire qui fut la plus surprise, de Jan ou des secrétaires assises près d'elle. Toutes trois se figèrent, leur bouche ouverte formant un O parfait.

Jan s'empourpra.

— Qu'avez-vous dit ?

— Vous m'avez bien entendue, lança Zoé. Et pour votre information, je n'ai pas battu des cils, ni passé l'entretien en minijupe. Et je n'ai jamais fait mes ongles au travail.

— Ni fait le travail pour lequel vous avez été engagée. Vous vous cherchez toutes les excuses, depuis le premier jour !

Zoé sortit son sac de son bureau, claqua le tiroir et se dirigea vers la sortie.

— Ne vous avisez pas de sortir, cria Jan dans son dos. Si vous partez maintenant, ne comptez pas remettre les pieds ici !

Arrivée à la porte, Zoé se retourna pour lui répondre :

— Je n'en avais pas l'intention.

Elle sentit peser sur elle le regard des employés qui discutaient dans le coin de la grande salle, puis celui des réceptionnistes à l'accueil. C'était comme une brûlure. La tête haute, elle s'interdit de se retourner et s'efforça d'afficher un calme qu'elle était loin d'éprouver. En fait, elle tremblait comme une feuille. Sa relation avec Anton survivrait-elle à son coup de tête ? S'ils rompaient, elle devrait partir avec Samantha. Elle n'aurait pas les moyens de rester dans ce quartier — d'autant qu'elle n'aurait plus de travail. Samantha devrait encore changer d'établissement scolaire, et le cycle infernal des déménagements, auquel elle essayait de mettre un terme, recommencerait comme autrefois. Elle venait peut-être de tomber de

l'échelle dont elle avait gravi avec obstination quelques échelons.

— Pourquoi ai-je laissé cette garce me pousser à bout ? s'écria-t-elle en marchant vers sa voiture.

Laisser libre cours à sa colère l'empêchait de penser à l'absence de Sam et au silence inquiétant d'Anton. Pourquoi n'appelait-il pas ?

Elle essaya de le joindre à quatre reprises, mais sa ligne était occupée.

A qui parlait-il ?

« C'est simple », songea-t-elle en tentant de reprendre ses esprits. Il avait probablement retrouvé Sam, et il était au téléphone avec un client. Sinon, il lui aurait répondu.

Pourtant, quand elle arriva devant la maison et qu'elle le vit assis sur les marches du perron, la tête baissée, elle sentit son cœur se contracter douloureusement. En se rapprochant, elle comprit qu'il était en pleine conversation téléphonique.

Avec un policier auquel il signalait une disparition.

Elle porta la main à sa gorge.

— Non !

Il leva les yeux vers elle. Deux profondes rides lui barraient son front.

— Je ne la trouve pas, annonça-t-il. Elle n'est nulle part.

Effarée, Zoé sentit ses jambes se dérober.

— J'ai tout de suite signalé sa disparition, insista-t-il.

Il semblait sincèrement désolé d'avoir d'abord pris la situation à la légère.

— C'est pour ça que je n'ai pas essayé de te joindre. Je voulais... avoir quelque chose de positif à te dire. Il fallait avertir la police aussi vite que possible.

— La police ? répéta-t-elle, sous le choc.

— Essaie de ne pas paniquer.

Il demanda à son interlocuteur de patienter quelques secondes, puis il posa le téléphone et se leva pour la prendre dans ses bras. Il la soutint jusqu'à l'intérieur de la maison.

— Tout ira bien, chuchota-t-il en la faisant s'asseoir sur le canapé.

Elle le regarda ressortir pour reprendre l'appel. Il paraissait déterminé à prendre la situation en main et à la régler. Mais s'il n'y parvenait pas, rien n'irait plus jamais bien.

Samantha colla une nouvelle fois son œil à la serrure. Mais qu'espérait-elle apercevoir par ce trou de la taille d'un confetti ? Elle n'entendait aucun bruit non plus. Est-ce que Tiffany était partie ?

Elle espérait bien que non. Elle avait envie de faire pipi. Elle en avait envie depuis que sa voisine l'avait enfermée dans cette pièce, mais cette dernière ne répondait pas à ses appels. Quelle ingrate, tout de même ! Car Sam avait simplement voulu l'aider... Elle était entrée dans la maison, Tiffany sur ses talons, pour aller chercher le téléphone que cette dernière prétendait avoir laissé dans la pièce au-dessus du garage. En découvrant le matelas posé à même le sol, elle s'était retournée sans cacher sa surprise... et c'est à cet instant que Tiffany l'avait poussée à l'intérieur, avant de fermer la porte à clé derrière elle.

Pourquoi avait-elle fait ça ? Mystère. Elle avait visiblement pété un câble. Peut-être même venait-elle de sombrer dans la folie...

Sam soupira. Pour un peu, elle se serait crue en plein thriller. Quand elle raconterait cette histoire rocambolesque au collègue — comment elle s'était retrouvée enfermée par une voisine maboule, que des hommes en blouses blanches avaient ensuite dû emmener de force à l'asile psychiatrique —, personne ne la croirait ! Elle s'y voyait déjà... Au moins cette mésaventure aurait eu le mérite de rompre la monotonie de sa convalescence. Mais tout de même... pourquoi Tiffany ne la laissait pas rentrer chez elle ? Et où était son mari ? Ne devrait-il pas être revenu du boulot à cette heure-ci ?

Il serait bien embarrassé en découvrant ce que sa femme avait fait. En attendant, Sam craignait de ne pas pouvoir se retenir encore longtemps.

Laissant échapper un grognement de dépit, elle se détourna de la porte et fit pour la énième fois le tour de la pièce. Avec leur jardin coquet et bien entretenu, leurs vêtements élégants, et la BMW qui complétait le tableau, ils étaient l'image même du bon goût. Elle ne pouvait pas en dire autant de cette pièce. Mis à part le parquet massif, le même que chez Anton, et le beau ventilateur accroché au plafond,

tout était laid : le matelas maculé d'une tache douteuse en plein milieu et les planches de bois solidement clouées au mur, recouvertes de dessins d'enfants aux couleurs criardes.

Elle s'immobilisa devant, observant les taches, d'un jaune plus citron que doré, qui devaient représenter des bottes de foin et le ciel bleu envahi de nuages joufflus, qui faisaient penser à de la barbe à papa. Elle se rapprocha, essayant de voir si elle pouvait glisser la main entre la planche et le mur. Il devait y avoir une fenêtre dessous ; de l'allée, on la voyait. Si elle atteignait la vitre, il serait possible de la casser et d'appeler au secours. Et bonjour les problèmes pour Tiffany !

Elle déchanta rapidement. Les planches étaient épaisses et trop solidement fixées au mur pour qu'elle espère les détacher. Elle n'y gagnerait qu'un ongle cassé.

— Aïe !

Ou une écharde. Elle donna un coup de poing rageur contre la planche, puis suça son doigt, gagnée par la frustration. Pourquoi condamner ces fenêtres ? Il y avait aussi une pièce au-dessus du garage chez Anton, mais il y avait installé un billard, une table de poker et un minibar.

— A quoi pouvait bien servir celle-ci ? marmonna-t-elle en retirant l'écharde.

Des notes de musique s'échappaient faiblement du rez-de-chaussée. Quelqu'un était à la maison. Était-ce Colin ?

Oubliant son doigt, elle se colla contre la porte.

— Colin ? appela-t-elle.

Elle se mit à tambouriner contre le battant.

— Hé ! J'ai besoin d'aller aux toilettes ! Ça urge... Il faut que je sorte de là !

Elle ne savait pas depuis combien de temps elle était enfermée là, mais il devait être tard. Si elle ne partait pas maintenant, sa mère trouverait la maison vide.

— Ma mère va rentrer d'une minute à l'autre. Il faut que j'y aille ! cria-t-elle.

Il n'y eut pas de réponse.

— Tiffany ? hurla-t-elle de toutes ses forces.

Elle entendit des pas dans le couloir. Son cœur se mit à cogner dans sa poitrine.

— S'il vous plaît... Il faut que j'aille aux toilettes, s'exclama-t-elle en reprenant courage.

— Samantha ?

C'était la voix de Tiffany... Enfin !

— Oui ?

— Je suis en train de préparer un dîner romantique pour Colin, et tu me tapes sur le système. Tu ne veux pas la fermer ?

Un dîner romantique ? Elle avait dit ça avec un naturel et un calme déconcertants ... Où était passée la femme déboussolée qui pleurerait dans son jardin un peu plus tôt dans l'après-midi ?

— Laissez-moi sortir, comme ça je ne vous gênerai plus. Ma mère va se mettre en boule si elle ne me voit pas en arrivant.

— Je suis désolée, mais c'est impossible.

— Pourquoi ? On voit bien que vous ne la connaissez pas. Elle est hyperprotectrice : je n'ai même pas le droit de regarder la télé quand j'ai cours le lendemain !

— C'est une bonne mère, si je comprends bien.

« Oh ! ça oui ! » songea Sam, soudain assaillie par une sorte de vague à l'âme. Il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis la dernière fois qu'elle avait vu Zoé. Bon sang... Elle avait tellement envie de rentrer chez elle que même l'idée de voir Anton ne lui déplaisait pas !

— Alors, vous ouvrez la porte ?

Il y eut une légère pause.

— Je ne crois pas.

— Mais je vais faire dans ma culotte.

— Oh... *je vois* ! Attends une minute, d'accord ?

Enfin ! Elle patienta, passant d'un pied sur l'autre, et ne put contenir un gros soupir de soulagement en entendant de nouveau du mouvement dans le couloir.

— Vite, je ne tiens plus, insista-t-elle.

— J'arrive, j'arrive.

La serrure cliqueta et la porte s'ouvrit, si vite et si brutalement que Samantha n'eut pas le temps de s'écarter, et qu'elle la prit de plein fouet sur son épaule. Sans comprendre ce qui lui arrivait, elle reçut un récipient en métal sur la tête. Sous le choc, elle tomba au sol et vit, impuissante, la porte se refermer violemment.

Elle frotta sa tempe douloureuse et gémit en entendant le verrou s'enclencher.

— Tiffany ?

La panique faisait vibrer sa voix sans qu'elle puisse la contrôler. Elle se fit l'effet d'un gros bébé.

— Je ne comprends pas. Pourquoi faites-vous ça ? Vous n'allez pas me laisser sortir ?

— Je te l'ai dit, je prépare à dîner, répondit-elle derrière la porte. Nous parlerons du règlement plus tard. Fais pipi dans le récipient que je t'ai donné.

Le règlement ? Mais de quoi parlait-elle ?

Son regard se posa sur la coupe en métal qui continuait à tourner comme une toupie sur le sol. Elle ne l'utiliserait pas. Elle n'en avait plus besoin : elle avait déjà fait dans son maillot de bain.

Tiffany se sentit mieux à l'instant où elle entendit la voiture de son mari remonter l'allée. Elle s'était douchée, changée, puis elle s'était débarrassée du T-shirt taché du sang de Rover, qu'elle avait brûlé dans la cheminée. Juchée sur des talons de quinze centimètres, elle ne portait rien d'autre qu'un soutien-gorge en dentelle noire, trop petit pour sa poitrine, et un string. Elle s'était parfumée, et cette fragrance capiteuse — la préférée de Colin — se mêlait à l'odeur chaude du pain à l'ail qu'elle venait de sortir du four et à celle de la cire des bougies, qu'elle avait allumées sur la cheminée.

Elle jeta un dernier regard à ses préparatifs et esquissa un sourire. Tout était parfait. Elle avait même eu le temps de nettoyer les casseroles et les poêles pour ne pas imposer à Colin la vision d'une pile de vaisselle sale.

Elle désirait tant le satisfaire !

— Tiff ?

Alors qu'il franchissait la porte d'entrée, elle prit une pose suggestive à l'entrée de la cuisine.

— Oui ? fit-elle en prenant sa voix la plus sensuelle.

— Waouh... Quel accueil ! s'exclama-t-il en haussant les sourcils.

Un sourire lascif aux lèvres, il la détailla sans aucune retenue.

— Qu'est-ce qui me vaut ce plaisir ?

— J'ai pensé que tu aimerais faire une autre vidéo.

Il adorait filmer leurs ébats et prétendre qu'il était une star du porno. Elle le soupçonnait de visionner ces films maison avec ses meilleurs amis, et bien que cette idée lui fût très désagréable, elle préférait feindre l'ignorance et ne pas y penser. Poser des questions ou émettre la moindre plainte ne ferait que déclencher une dispute. Et pourquoi se plaindre, après tout ? Il aimait épater ses copains et faire l'étalage de son bonheur conjugal. C'était plutôt flatteur pour elle, non ? D'ailleurs, à la fin de chaque séance, il lui demandait de montrer à la caméra les parties de son corps où son prénom tatoué la marquait dans sa chair. Et, somme toute, elle pouvait bien lui accorder ce plaisir.

Ce soir, elle ferait tout ce que Colin voulait. Tout pour qu'il soit de bonne humeur et bien disposé à son égard quand elle lui parlerait de Rover.

— Je commence par le dessert ? demanda-t-il.

Elle se caressa les seins d'un geste suggestif.

— Tu pourras en prendre deux fois si tu veux...

— C'est ma fête, alors ?

Aussi impatient qu'il semblât être, il prit néanmoins le temps de déposer son attaché-case dans le bureau qui jouxtait l'entrée.

Elle en profita pour s'éclipser dans la cuisine. Ce n'était pas le

moment de faire brûler les pâtes fraîches !

— Tu as faim ? cria-t-elle sans se retourner, tout en remuant la sauce Primavera.

— De toi.

Elle tressaillit. Elle ne l'avait pas entendu se glisser derrière elle. Il plaqua ses mains sur sa poitrine, qu'il se mit à malaxer.

— Tu sens si..., commença-t-il, avant de s'interrompre brutalement.

Son silence mit Tiffany en alerte. Elle sentit son estomac se contracter. Qu'est-ce qui lui avait échappé ? Elle n'avait quand même pas fait l'étourderie d'utiliser la crème qu'il détestait ? Non, bien sûr. Alors, quoi d'autre ?

— Tu ne t'es pas épilée ?

— Ep-épilée ? balbutia-t-elle, abasourdie.

Elle avait été bien trop prise par le temps.

— Si, répondit-elle. Ce matin. Tu étais sous la douche avec moi, tu te souviens ?

— Combien de fois faudra-t-il que je revienne sur ce sujet ? Tu dois le faire matin et soir !

— C'est ce que je fais généralement, mais ça prend du temps... Et je ne sentais pas de repousse. Rien.

Elle se frotta les aisselles pour lui prouver sa bonne foi. Sa peau était douce. Comment s'en était-il rendu compte ? La vue, l'odorat, le goût... tout était exacerbé chez lui ! Rien ne lui échappait.

— Je ne te demanderais pas de le faire si ce n'était pas indispensable.

— Je le sais bien. C'est juste que ... je craignais de ne pas avoir fini de cuisiner avant ton retour.

— Epargne-moi tes jérémiades. J'ai dit : aucun poil sur *tout* le corps. On ne revient pas dessus.

— Je suis épilée là où c'est important.

Elle essaya de se faire pardonner en se frottant contre lui, la main sur la fermeture Eclair de son pantalon, mais il se dégagea de son étreinte.

— Arrête. Tu crois que j'ai envie de caresser un porc-épic ?

Tiffany blêmit. La ferait-il encore dormir par terre pour la punir ?

— Je...

Comment détourner sa colère ? Elle avait bien sa petite idée, persuadée de lui faire plaisir en lui apprenant que Samantha Duncan était en haut, mais elle devait garder cette carte maîtresse pour plus tard. Il lui faudrait quelque chose de bien, de *mieux* que bien, quand elle lui parlerait de Rover et qu'il lui faudrait se faire pardonner pour l'avoir laissé s'échapper.

— Je t'ai préparé ton plat préféré.

Elle lui offrit sa moue la plus aguicheuse.

— Tu es content, n'est-ce pas ? insista-t-elle.

— Je l'aurais été si tu t'étais rasée.

Et, sans autre forme de procès, il se dirigea vers le salon, où il alluma la télévision.

Tiffany lui lança un coup d'œil de biais.

— Je te sers un verre de vin ?

— Bien sûr, lâcha-t-il. Et ôte-moi tes nichons de ma vue, ajouta-t-il avec une grimace, alors qu'elle lui tendait son verre. Tu m'as coupé l'envie de te toucher.

Elle se mordit la lèvre. Ils se retrouvaient enfin rien que tous les deux, et elle venait de tout gâcher ! Qu'est-ce qui clochait avec elle ? Pourquoi était-elle incapable de répondre à ses attentes ?

— Je suis désolée. Si... si tu veux, tu pourras me fesser plus tard.

— Pour te voir faire la tête pendant deux jours ? Non merci !

— Je ne ferai pas la tête. Promis.

Il leva son verre ballon et le fit lentement tourner, avant d'avaler une gorgée de vin.

— O.K. Mais seulement si tu me laisses te filmer.

— D'accord.

— ... et montrer le film à mes potes quand ils viendront demain soir. Je veux aussi que tu sois là, ajouta-t-il, après une brève pause pour ménager son effet.

Elle chercha son regard. Jusqu'à présent, il ne lui avait jamais demandé d'être présente quand ils les visionnaient entre eux. Bien sûr, il lui avait laissé entendre que Tommy Tuttle et James Pearson, qu'il connaissait depuis le lycée, ne seraient probablement pas contre une petite sauterie entre adultes. Bien au contraire ! En se les représentant tous les deux, le premier, trop empoté pour oser approcher une femme, et le second, incapable de faire durer son mariage plus de quelques mois, elle sentit un frisson la parcourir.

Non, décidément, elle n'aimait pas cette idée. Cela l'effrayait même. Où cela les mènerait-il ? Mais si elle y mettait du sien, peut-être lui en serait-il assez reconnaissant pour faire preuve de clémence quand elle lui parlerait de Rover.

— Si c'est ce que tu veux..., finit-elle par consentir.

Il lui demanda de la main un dessous-de-verre et, dans sa précipitation à le satisfaire, elle se tordit presque la cheville.

— C'est ce que je veux. Maintenant, sers le dîner, si tu veux te rattraper.

Elle retourna dans la cuisine, le laissant devant les infos.

— C'est prêt ! appela-t-elle fièrement cinq minutes plus tard.

Tandis qu'il s'asseyait à la table, elle le servit, s'appliquant scrupuleusement à ce que la salade ne touche pas les pâtes dans

l'assiette. La fois où il lui avait jeté son verre au visage, lui fracturant la pommette, restait gravée dans sa mémoire.

Puis elle s'assit à son tour et attendit qu'il goûte le plat. Elle ne commençait jamais avant qu'il ne lui en donne la permission. Quelquefois, il mangeait seul jusqu'au dessert sans la laisser toucher un seul morceau de son assiette. Il aimait la tester et voir jusqu'où allait son obéissance.

Ce soir, il lui importait peu qu'il lui donne le signal ou pas : elle était bien trop nerveuse pour avaler quoi que ce soit ! Et même si l'odeur du pain à l'ail donnait l'eau à la bouche, elle n'avait pas l'intention d'y toucher. Elle ne tenait pas à avoir mauvaise haleine.

— Comment ça s'est passé aujourd'hui ? demanda-t-il en portant une fourchette de fettucini à ses lèvres.

Tiffany sentit sa gorge se serrer. L'envie de lui avouer ce qui était arrivé à Rover la submergea, mais elle s'interdit d'y céder. Si elle lui racontait tout maintenant, il lui reprocherait, en plus, de lui avoir gâché son repas.

— Bien, mentit-elle.

— Bien ?

Sa fourchette s'immobilisa en l'air.

— Ce n'est pas l'impression que tu m'as donnée au téléphone. Tu étais complètement paniquée !

— Je me suis calmée.

Elle lui désigna le plat de pâtes.

— Comment sont-elles ?

— Délicieuses. Tu as faim ?

Non seulement elle ne voulait pas le priver du plaisir qu'il prenait à nier ses besoins, mais elle aspirait plus que tout à lui prouver combien elle l'aimait. Aussi se contenta-t-elle de hocher la tête.

— A quel point ? insista-t-il.

— Je suis *affamée*.

— Lève-toi.

Surprise, elle bondit aussitôt sur ses pieds.

— Approche-toi, que je puisse te regarder.

Elle retint son souffle tandis qu'il l'attirait à lui. Il l'examina avec minutie tout en la faisant tourner sur elle-même.

— Quelque chose ne va pas ? finit-elle par demander.

— Tu t'es empâtée.

Dans sa bouche, *empâtée* était pire que *moche*. Sous la violence du mot, elle ne put retenir une grimace.

— Mais je... je fais le même poids qu'hier.

— Ne discute pas ! Personne ne connaît mieux ton corps que moi.

Il balaya du regard la salade Caesar, le pain à l'ail et la sauce Primavera qu'elle avait préparés.

— Cette bouffe est bien trop calorique pour toi. Va chercher un plat protéiné et réchauffe-le au micro-ondes.

Les « menus diététiques » constituaient sa nourriture de base, ces dernières années, et ils lui semblaient tous avoir un goût de carton, mais cela ne la dérangeait pas. Comme son mari aimait qu'elle ne finisse pas son assiette, elle n'aurait aucun mal à le contenter ce soir.

Quand elle revint de la cuisine, il avait fini. Il s'étira, avant de se servir un verre de vin, tout en la regardant picorer dans son assiette.

— Très bien, dit-il. J'aime ça. Délicat. Féminin. Tant de femmes mangent comme des truies de nos jours !

Quand elle lui sourit, il se pencha vers elle.

— Montre-moi de nouveau tes lolos.

Elle marqua une brève hésitation.

— Tu ne préfères pas que je me rase d'abord ?

— Non. J'ai besoin de sentir que ça pique, ou je ne pourrai pas te punir comme j'en ai envie.

Si ça, ce n'était pas la preuve de son amour... Il tenait tellement à elle qu'il avait besoin d'être en colère pour pouvoir la frapper.

— Je comprends, Maître.

Elle dénuda ses seins et se caressa pour l'exciter, puis elle se leva, impatiente. Elle n'avait pas faim. Plus vite elle aurait fait la vaisselle, plus vite elle pourrait le satisfaire, songea-t-elle.

Il l'arrêta alors qu'elle se dirigeait vers la cuisine.

— Laisse tomber ça. C'est maintenant que je veux. Je suis prêt.

Mais il détestait ça, quand la vaisselle sale traînait...

— Il faut que je débarrasse la table, que je range...

— Tu t'en occuperas plus tard.

Il avait quand même envie d'elle. L'espoir la reprit et lui donna la force et le courage de lui révéler l'impensable. Elle reposa les assiettes sur la table.

— Je... Il faut que je te dise quelque chose d'abord, murmura-t-elle.

— Quoi ?

Elle serra les poings, ses faux ongles s'enfonçant dans ses paumes.

— Euh... Tu sais, quand je t'ai dit que tout s'était bien passé aujourd'hui...

Il plissa les yeux, l'air méfiant.

— Oui ?

— En fait, ça ne s'est pas passé si bien que ça.

C'était à peine si elle parvenait à soutenir son regard.

— Comment ça ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle se laissa tomber à genoux, les mains levées vers lui, suppliante.

— Ce... Ce n'était pas ma faute, Colin. Essaie de comprendre... Il

était encore en vie !

Il l'attrapa par le poignet.

— Tu *savais* qu'il était en vie. Tu m'as appelé pour me le dire.

— Mais je ne m'attendais pas... Je veux dire... il avait cessé de crier. Et... quand j'ai ouvert le coffre...

La tenant toujours par le poignet, il lui pinça un téton de sa main libre, si fort qu'elle ne put retenir un cri de douleur.

— Quoi, Tiffany ? *Qu'as-tu fait ?* demanda-t-il d'une voix rocailleuse. Tu ne l'as pas laissé s'échapper, quand même ? Dis-moi que tu n'as pas fait ça ! Je pourrais tout te pardonner, mais ça...

Il accentua encore sa pression sur son sein. Les larmes ruisselèrent sur les joues de Tiffany, mais elle ne lui opposa aucune résistance et ne laissa plus échapper aucun son. Par expérience, elle savait que cela ne faisait qu'empirer la situation.

— Je n'ai rien pu faire, murmura-t-elle. Il... il a bondi du coffre, m'a sauté dessus et...

Elle ravala un cri tandis qu'il la secouait et la mordait à l'épaule.

— Et puis quoi, sale garce ! Et puis *quoi* ?

La douleur et la peur s'entremêlaient, lui coupant le souffle. Elle haletait, cherchant à garder les pensées claires.

— Et il s'est enfui. Il... m'a fait tomber. Il hurlait. Il...

— Et pourquoi ne lui as-tu pas couru après ? Tu étais dans les bois, bon sang ! Il ne pouvait pas aller bien loin. Tu as vu dans quel état il était. Tu étais là... Tu m'as même aidé !

Seulement parce qu'il l'y avait contrainte, songea-t-elle. Et chaque minute de cet horrible scénario lui avait fait horreur.

— Je ne pouvais pas lui courir après parce que...

Colin attrapa ses cheveux et tira si fort qu'elle bascula en arrière. Elle tenta quand même de s'expliquer, le souffle court, le débit haché.

— Il hurlait au meurtre. J'ai paniqué, Colin. S'il te plaît, s'il te plaît, ne te mets pas en colère. Je ferai *tout* ce que tu veux. Tout. Je suis d'accord pour tes amis demain soir, je te l'ai dit. Si tu veux, nous le ferons en vrai, devant eux.

Il la pinça encore plus fort.

— Et toi, bien sûr, tu n'avais pas prévu qu'il te bondirait dessus...

Elle battit des paupières, à plusieurs reprises, pour refouler les larmes qui lui brouillaient la vision.

— C'est vrai. Je ne m'y attendais pas.

— Et ça ne t'a pas empêchée de m'affirmer sans ciller que tout s'était bien passé !

— Je ne voulais pas gâcher le dîner.

La douleur envahissait toutes les parcelles de son corps. Elle ferma les yeux pour lutter contre le vertige.

— Je savais que cela te contrarierait.

— Tu crois peut-être que tes mensonges ne me contrarient pas ?

Anticipant le coup qui allait venir, elle recula instinctivement, ce qui le mit en rage.

— Tourne-toi, lâcha-t-il en débouclant sa ceinture.

Bien qu'elle sût ce qui l'attendait, elle fut soulagée quand il lui lâcha le sein. Profitant de ce répit, elle rajusta son soutien-gorge et obéit à sa demande. Elle reçut un violent coup de pied qui la fit se recroqueviller. Elle y survivrait, se dit-elle. Il la fouettait, même sans être en colère. Il aimait ça. Elle ne s'en plaignait pas vraiment. Sauf que, ce soir, les coups de ceinture pleuvaient, plus forts que jamais. Il s'acharnait sur elle, incapable de s'arrêter, tirant une profonde jouissance de sa soumission.

Un reflux de bile envahit sa gorge et elle déglutit frénétiquement pour la contenir. Si elle vomissait sur le tapis, il n'hésiterait pas à le lui faire lécher. Comme il avait forcé Rover à le faire.

— Espèce d'idiot !

Chlac ! La lanière de cuir lui cingla le dos. Il n'élevait jamais la voix, soucieux de ne pas attirer l'attention des voisins. Il savait garder son calme en toute situation

— Est-ce que — Chlac — tu veux que j'aille — Chlac — en prison ?

Chlac ! Chlac !

— C'est ce que tu veux, dis ? insista-t-il.

Il s'appliquait à la frapper au même endroit sur son dos. Elle n'était pas sûre de pouvoir résister longtemps à ce traitement. En désespoir de cause, elle se retourna et leva le bras pour l'arrêter. Elle comprit aussitôt son erreur : jetant sa ceinture, il entoura son cou de ses mains.

— Je devrais te tuer ! Tu le sais ça ? Tu ne me mérites pas. Regarde cet endroit ! Regarde tout ce que je t'ai donné ! Tu n'en es pas digne, continua-t-il en serrant sa gorge.

Des taches noires se mirent à danser devant ses yeux, comme la fois où il avait utilisé sur elle la chaîne d'étranglement de Rover. Son sang cognait à ses oreilles. C'était le moment de lui parler de Samantha Duncan... Oui, elle devait le faire avant de perdre connaissance. C'était la seule façon de l'arrêter ! Encore fallait-il qu'elle puisse respirer...

Elle ne résista pas, se forçant à rester inerte entre ses mains, en dépit de l'instinct de survie qui la poussait à se débattre. Il ne la tuerait pas. Une fois sa colère passée, il pleurerait et se confondrait même en excuses. Demain, plus tendre que jamais, il lui appliquerait du baume sur ses blessures.

Enfin, il ôta ses mains de son cou, mais, à l'expression de son visage, elle sut qu'il n'en avait pas fini pour autant. En le voyant

fermer le poing, elle leva une main pour l'arrêter, ouvrit la bouche, sans parvenir à articuler le moindre mot.

— Attends... Ne me fais pas mal.

Elle aspira une nouvelle bouffée d'air qui lui brûla les poumons.

— J'ai... un... cadeau pour toi.

La curiosité le fit hésiter, mais la lueur dans ses yeux restait glaciale.

— Qu'est-ce que c'est ? Inutile de me proposer ton corps répugnant, il ne m'intéresse plus.

— Ne dis pas ça ! Je t'aime tant...

— Tu m'aimes, mais tu es incapable de suivre mes consignes !

— Rover ne sait *rien*.

En reprenant son souffle, elle retrouvait ses esprits.

— Tu... tu l'as ramené à la maison dans ton coffre. Tu lui avais bandé les yeux. Il ne sait pas qui nous sommes ni où nous vivons.

Il la frappa au visage, ce qu'il s'abstenait habituellement de faire pour ne pas laisser de traces qui l'auraient empêchée d'aller au travail le lendemain.

— Qu'est-ce que tu as pour moi ? Il vaut mieux pour toi que ça en vaille le coup, vociféra-t-il.

Sonnée, elle essaya de rassembler ses idées. Qu'essayait-elle de lui dire, au juste ? C'était quelque chose de bien, quelque chose qui arrêterait tout ça...

Ah oui. Elle avait capturé Sam. Samantha Duncan.

— Tu... tu te souviens de la gamine d'à côté ?

Elle passa une main sur ses joues mouillées.

— La fille de la voisine..., reprit-elle.

Elle avait capté son attention à présent. Tous ses sens étaient en alerte, elle le savait. Zoé Duncan, la mère de Samantha, l'avait intrigué dès son arrivée dans le quartier, probablement parce qu'elle lui manifestait une certaine indifférence.

— Oui ?

— Elle est en haut, dans la pièce de Rover.

Il la lâcha et se releva en vacillant.

— Tu plaisantes !

— Non. Et..., commença-t-elle, la gorge serrée, espérant que cela serait suffisant, elle est toute à toi. C'est ton nouvel animal. Je ne me plaindrai pas... et je... n'essaierai pas de t'empêcher... de lui faire du mal.

— Tu l'as kidnappée ?

Elle passa la langue sur la commissure de ses lèvres et sentit le goût du sang lui envahir la bouche. Elle hocha la tête, heureuse de confirmer son méfait.

— T'es cinglée ou quoi ? glapit-il. Elle habite la porte d'à côté !

Tiffany vacilla. La terreur la paralysa comme un puissant venin. S'était-elle méprise sur les nombreuses allusions qu'il avait faites sur Zoé ? Elle ne comptait plus le nombre de fois où il lui avait dit qu'elle était sexy et que sa fille le serait aussi en grandissant... Pourquoi était-il mécontent ?

— Personne ne sait où elle est, je t'assure, murmura-t-elle.

Se frottant le menton, il marcha jusqu'au canapé, avant de se retourner vers elle.

— On ne peut plus la laisser partir, maintenant.

— La laisser partir ?

Tout son corps lui faisait mal — son épaule, sa tête, son dos, ses jambes — mais elle redoutait tant ce qui allait se passer dans les minutes à venir qu'elle n'y prêtait pas attention.

— Tu m'as toujours dit que c'était trop risqué de les laisser en vie, reprit-elle. C'est bien pour ça que tu m'en veux d'avoir laissé échapper Rover, non ?

Il ne répondit pas.

— Est-ce que quelqu'un t'a vue entrer dans la maison avec elle ? demanda-t-il en articulant lentement.

La prudence donnait à sa voix un calme apparent.

— Personne, assura-t-elle. Je le jure.

— Parfait.

Il l'enjamba et s'élança dans l'escalier, dont il gravit les marches deux par deux.

Samantha se redressa en entendant des bruits de pas résonner dans le couloir. Était-ce Tiffany ? Non, les pas étaient trop lourds. C'était forcément Colin. Il était enfin rentré !

Génial ! Elle allait sortir d'ici et il ferait enfermer sa cinglée de bonne femme... C'est ce qu'elle se répétait depuis une bonne heure, en tout cas. Sans parvenir à s'en persuader, hélas. A force d'être assise dans cette pièce aveugle, à même le sol, dans son maillot de bain trempé d'urine, elle sentait d'affreux doutes s'insinuer en elle. Pourquoi y avait-il un matelas dans cette pièce ? Et pourquoi était-il dans cet état ?

Elle n'était pas sûre de vouloir le savoir et s'en était écartée, préférant rester sur le plancher. Mais sans oreiller, ni couverture pour se couvrir, la fraîcheur de la soirée commençait à la pénétrer. En fait, elle se sentait gelée jusqu'aux os.

Le verrou céda.

Elle vit la porte s'ouvrir et Colin apparaître sur le seuil. Son corps obstruait le passage, lui donnant l'impression d'occuper tout l'espace.

Plus grand qu'Anton, qui prétendait mesurer un mètre quatre-vingts, Colin avait les yeux foncés, d'épais cheveux bruns et bouclés qu'il coiffait en arrière avec du gel. Elle l'avait toujours trouvé beau, surtout quand il était en costume, comme aujourd'hui. Elle l'avait même confié une fois à Marti alors qu'elles discutaient au téléphone : *« Tu verrais mon voisin, il est tellement sexy. J'espère que j'aurai un mari comme lui, un jour... »*

« Tu parles du type dont la femme a de gros seins ? »

« Exactement. Lui et elle, c'est... le couple parfait... le couple idéal... »

Pourtant, en cet instant, elle se demanda ce qu'elle avait bien pu lui trouver. Il ne souriait pas, comme il le faisait habituellement quand ils se croisaient à l'extérieur, et se tenait immobile dans l'embrasure de la porte, la jugeant d'une façon qui la fit instinctivement se recroqueviller.

— Est-ce que je peux, *s'il vous plaît*, rentrer chez moi ?

— Nous en reparlerons plus tard. Debout.

Il n'avait pas élevé la voix, mais il n'y avait aucune équivoque : c'était un ordre. Terrorisée, le corps parcouru de tremblements incontrôlables, et malgré l'odeur piquante d'urine qui l'embarrassait, elle s'exécuta.

Il porta immédiatement le regard à la tache sombre qui ombrait le plancher.

— Tu ne vas pas encore au pot ?

Pourquoi se montrait-il si méchant ? Elle noua ses bras autour d'elle et les frotta vivement pour se réchauffer.

— C'était... c'était un accident. J'étais coincée ici.

Il lui montra le récipient qu'elle avait reçu en pleine tête, un peu plus tôt.

— Et ça, c'est pour faire joli, d'après toi ?

Elle resta silencieuse. A quoi bon répondre ? Il se fichait pas mal de ce qu'elle pensait, apparemment.

— Tu t'en souviendras la prochaine fois ? demanda-t-il.

Elle dut se forcer pour expulser les mots coincés dans sa gorge serrée.

— Je ne veux pas faire pipi ici, comme ça. Je veux juste rentrer chez moi.

— Je suis navré, mais cela ne va pas être possible.

Elle renifla. La panique lui nouait l'estomac et elle avait l'impression de perdre le contrôle de ses émotions. Les nerfs à fleur de peau, elle ne savait si elle allait rire, pleurer ou hurler. Elle passa nerveusement sa langue sur ses lèvres et sentit le goût salé de ses larmes.

— Pourquoi ? parvint-elle à demander.

Il lui décocha un sourire radieux qui la surprit.

— Nous avons besoin d'un animal de compagnie.

— Un... un animal de compagnie ?

— Exactement, confirma-t-il.

— Mais... je ne suis pas un animal ! s'exclama-t-elle, tandis que les larmes inondaient ses joues.

— Oh ! non. Tu vaudrais mieux que ça, d'une certaine façon. Toi, tu peux faire davantage que rapporter un bâton, tendre la patte ou te rouler par terre, n'est-ce pas ?

Il fit la grimace en regardant la marque mouillée sur le sol.

— Mais tu as besoin d'être dressée. Alors je vais te le dire une bonne fois pour toutes : je ne tolérerai plus ce genre de dérapage dans l'avenir. Je ferme les yeux pour cette fois, parce que c'est ton premier jour avec nous, mais, si tu le refais, tu seras privée de nourriture et d'eau jusqu'à ce que j'en décide autrement.

Samantha le dévisagea avec horreur. Était-il sérieux ? Ou nageait-elle en plein cauchemar ?

— Vous ne pouvez pas me garder ici !

— C'est ce qu'ils disent tous.

— Qui ça, tous ?

— Crois-tu vraiment être la première ? Tu penses que je ne sais pas ce que je fais ?

Une terreur indicible la submergea. Que voulait-il dire ?

— Vous ne comprenez pas ! Je suis malade ! cria-t-elle. Je dois rentrer chez moi...

— Toi, malade ? Tu m'as l'air en grande forme, au contraire. Bon... Tu as les genoux un peu cagneux et tu n'es pas encore formée, mais tu as quoi... treize ans ?

Elle acquiesça.

— C'est l'âge parfait.

— Pour...

— Pour s'adapter. J'adore tester la résistance de la psyché humaine. C'est absolument fascinant. D'ici à quelques semaines, tu te seras habituée à tes nouvelles conditions de vie. Tu commenceras même à aimer cet endroit, et à m'aimer, moi, comme un bon petit animal.

Ça, jamais !

— J'ai une mononucléose et je suis encore contagieuse, insista-t-elle, consciente d'avoir une carte à jouer. C'est pour ça que je n'étais pas au collège.

Colin s'assombrit.

— Pardon ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Je n'ai plus aucune énergie, plus aucune force. C'est terrible. Si vous l'attrapez, vous ne pourrez pas aller travailler ou... ou tondre votre pelouse ou...

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je travaille dans un grand cabinet d'avocats, moi ! Je ne peux pas m'arrêter comme ça. Tu crois que ça se paie comment, une maison comme celle-ci ?

— C'est bien ce que je dis... Vous n'avez pas intérêt à l'attraper. Et puis ça dure *longtemps*.

— Cette stupide garce ne peut rien faire correctement, marmonna-t-il.

Samantha fit un pas vers la porte.

— Vous feriez mieux de me laisser partir.

— C'est trop tard, aboya-t-il en se dépêchant de sortir, comme si l'air était soudain devenu irrespirable.

Le battant se referma derrière lui dans un bruit sinistre.

— Attendez ! cria Samantha.

Elle s'apprêtait à lui dire qu'elle voulait se laver, mais elle se ravisa à la dernière seconde. Inutile de lui rappeler qu'elle avait uriné sur le plancher : il risquait de se remettre en colère.

— J'ai froid. Et faim !

— Tu n'en mourras pas !

La réponse avait fusé. Un instant plus tard, elle entendit le bruit de ses pas décroître dans l'escalier. Terrassée par l'angoisse, elle éclata en sanglots.

Maman.

Elle se jeta sur le matelas, sans plus se soucier de sa propreté. Il y avait pire qu'une tache, pire que la mononucléose, pire que de vivre avec un beau-père dirigiste qu'elle n'aimait pas. Elle n'avait jamais été séparée de sa mère. Elles avaient toujours compté l'une sur l'autre pour surmonter les difficultés — quand il fallait déménager, ou payer les cautions du grand-père pour le faire sortir de prison, ou se rendre à la soupe populaire pour avoir quelque chose dans le ventre.

Sa mère était là, tout près... mais Samantha avait le terrible pressentiment qu'elle ne la reverrait plus.

* * *

Colin ne fut pas surpris d'entendre frapper à la porte. Il s'y attendait : la disparition d'une enfant provoquait toujours du remue-ménage. La police ne manquerait pas de quadriller le quartier et d'interroger le voisinage.

— Ils sont là, murmura-t-il.

Tiffany sortit de la cuisine pour se poster derrière lui.

Il posa la télécommande de la télévision sur la table basse et se leva, balayant la pièce du regard. Tout était en ordre. Il avait ordonné à Tiffany de se rhabiller et de se remaquiller. Puis il était allé porter à Samantha un verre de jus de fruits dans lequel il avait mis un somnifère. Le « parc », comme il appelait la pièce où il enfermait ses animaux de compagnie, était insonorisé — il avait fait faire les travaux sous le prétexte de se mettre à la batterie —, mais il tenait à ne prendre aucun risque. Le calmant avait dû faire effet, car elle avait cessé de crier. Il n'entendait plus aucun bruit depuis une trentaine de minutes.

Bientôt, elle n'oserait plus du tout hurler...

— Et s'ils demandent à me voir ? s'inquiéta Tiffany en le regardant s'approcher de la porte d'entrée.

Il lui jeta un coup d'œil. Sa lèvre était tuméfiée et fendue. Mais ça arrive à tout le monde de se cogner, non ? Ce n'était pas comme si on la voyait régulièrement couverte d'ecchymoses et de plaies — en tout cas pas depuis qu'il lui avait fracturé la pommette avec son verre. Et cet incident avait coïncidé avec son opération esthétique, ce qui leur avait fourni une bonne excuse pour expliquer les bandages qui enveloppaient son visage.

— Tu leur diras que tu t'es cognée.

Leur regard se porta sur la porte, alors qu'un nouveau coup venait

d'être frappé.

— Maintenant, va dans la cuisine et termine la vaisselle, lâcha-t-il. N'en sors pas avant que je t'en donne la permission.

Il attendit que l'eau coule dans l'évier, puis il ouvrit la porte. Et se trouva nez à nez avec la mère de Samantha et l'homme avec lequel elle vivait. Ce qui signifiait que la police viendrait plus tard. *C'était reculer pour mieux sauter...* Les prochains jours ne s'annonçaient pas faciles, mais il savait se montrer patient quand c'était nécessaire. Tout ce qu'il fallait maintenant, c'était faire profil bas.

— Oh ! Mais ce sont nos voisins... Bonsoir !

Il plaqua une expression amicale sur ses traits, feignant l'étonnement devant les larmes qui mouillaient le joli visage de Zoé Duncan. Grande et élancée, dotée de seins qui devaient à peine remplir un bonnet C — mais qui étaient vrais, ça il l'aurait juré —, elle était radicalement différente de Tiffany. On devinait à son attitude, à son port de tête élégant, que Zoé n'avait jamais souffert de complexes. Colin avait bien essayé de flirter avec elle, mais elle n'avait cessé de ramener Tiffany dans la conversation, ce qui l'avait profondément agacé. Comme s'il pouvait oublier qu'il avait une femme !

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il. Vous semblez bouleversée.

Elle avait tellement pleuré et s'était tellement essuyé les yeux qu'il n'y avait plus aucune trace de maquillage sur son visage.

— Auriez-vous vu ma fille, Samantha ?

Il se gratta la tête.

— Non. Pourquoi ?

— Elle...

Sa voix se brisa et l'homme qui se tenait à son côté — Anton Lucassi, s'il se souvenait bien — lui effleura le coude. Plus âgé que Zoé, plus vieux qu'eux aussi, ce type était certain d'avoir de la classe. Il prenait de grands airs, mais, au fond, ce n'était qu'un sale con prétentieux.

— Elle n'était pas à la maison quand nous sommes rentrés du travail, expliqua-t-elle. Nous l'avons cherchée partout.

— Avez-vous appelé la police ?

— Oui, nous leur avons parlé au téléphone pendant près d'une heure.

— Il faut éviter de paniquer. Elle a disparu depuis cet après-midi, intervint Anton. Ils pensent qu'elle a pu faire une fugue.

— Elle ne s'est pas enfuie, s'obstina Zoé.

— Sam a récemment dit à son grand-père qu'elle voulait quitter la maison... Nous ne pouvons pas éliminer cette possibilité, insista Anton.

Zoé, qui tentait visiblement d'éviter une dispute, ne put contenir son irritation.

— Pour aller où ?

Anton se renfrogna.

— Les fugeurs n'ont généralement pas de plan. C'est pour ça qu'ils finissent dans les rues.

Relevant le menton, Zoé s'adressa à Colin.

— La police a été prévenue. Ils vont inspecter les environs, mais... nous voulions déjà savoir si quelqu'un, dans le voisinage, l'avait aperçue, ou avait une idée... de l'endroit où elle pourrait être.

— Je vois.

Il se frotta le cou, gardant le silence quelques secondes pour donner à sa réaction le plus de crédibilité possible.

— Seigneur... Je suis terriblement désolé. J'aimerais tant pouvoir vous aider ! Serait-il possible qu'elle soit seulement allée au cinéma ? ou sortie avec des amies ?

Zoé secoua la tête.

— Elle n'est pas du genre à partir sans rien dire, sans laisser de mot...

— Ce n'est pas tout à fait vrai, interrompit Anton.

— Elle m'aurait appelée pour me le dire, enchaîna-t-elle fermement.

— Je ne sais pas ce qu'il en est, mais elle semble être une chouette gosse, tempéra Colin pour court-circuiter la dispute qu'il sentait poindre entre eux.

— C'est vrai qu'elle l'est. Et...

La voix de Zoé se brisa de nouveau, mais elle leva une main pour indiquer à son fiancé qu'elle allait finir sa phrase.

— ... et elle se remet à peine d'une mononucléose. Elle est censée ne pas faire d'efforts et... ça m'inquiète aussi beaucoup.

— C'est normal.

Colin fit claquer sa langue pour marquer son empathie.

— Et votre femme ? demanda Zoé en se penchant pour jeter un coup d'œil à l'intérieur de la maison. Pensez-vous qu'elle...

— Tiffany ? la coupa-t-il. Je doute qu'elle ait vu quelque chose. Elle n'était pas très en forme et elle est restée au lit toute la journée. Mais je vais lui en parler et je viendrai vous voir si j'apprends quelque chose.

— Merci, fit Anton en lui tendant sa carte. Appelez-nous, à n'importe quel moment du jour ou de la nuit.

— Comptez sur moi. C'est inquiétant.

Anton essaya d'entraîner Zoé, mais elle ne bougea pas.

— Je suis désolée d'insister, balbutia-t-elle, les yeux mouillés de larmes. Mais est-ce que cela vous gênerait, si je parlais à votre

femme ? J'ai besoin de l'entendre de sa bouche à elle. Sinon...

Sa voix mourut sur les derniers mots.

Cette insistance irrita Colin, mais il se força à lui sourire comme s'il comprenait sa demande.

— Bien sûr. Il ne faut rien laisser au hasard. C'est moi qui suis désolé. J'aurais dû vous le proposer.

Il appela par-dessus son épaule :

— Tiffany ? Bébé, tu peux venir ici une minute ?

— Oui ? répondit-elle en passant la tête dans la pièce.

Tiffany veilla à rester dans l'ombre du couloir, mais il eut l'impression de ne voir que sa lèvre enflée et fendue. Rien, cependant, dans l'attitude de Zoé ou dans celle de Lucassi ne lui indiqua qu'ils l'avaient remarquée.

— As-tu vu la petite voisine ? Quel est son nom déjà...

Zoé prit la parole, sans lui laisser le temps de répondre :

— Samantha.

— Non, je ne l'ai pas vue aujourd'hui. Pourquoi ? Il s'est passé quelque chose ? répliqua Tiffany.

— Nous espérons bien que non, répondit Anton.

Zoé s'avança sur le seuil.

— Si vous pensiez à quelque chose, un détail, n'importe lequel, cela pourrait nous aider à la trouver...

— Nous appellerons, bien évidemment, acquiesça Tiffany.

D'un sourire, Colin remercia sa femme.

— Qu'est-ce qui se passe, exactement ? reprit-elle.

Surpris de l'entendre engager la conversation, il lui lança un regard réprobateur, avant de se ressaisir. Après tout, c'était une question légitime. N'importe quelle personne dotée d'un minimum de sensibilité l'aurait posée. Tiffany avait raison de le faire... à condition de ne pas jouer avec le feu trop longtemps !

— Je vais t'expliquer, éluda-t-il, comme s'il voulait épargner à ses voisins la douleur d'avoir à répéter toute l'histoire.

— Merci, murmurèrent-ils en s'éloignant.

— Si vous lancez des recherches dans le quartier, faites-le-nous savoir, leur lança Colin. Nous voulons y participer.

Quand ils le remercièrent de nouveau, il les gratifia d'un énième sourire compréhensif et ferma la porte.

— Tu crois qu'ils ont tout avalé ? murmura Tiffany.

Il sourit.

— L'hameçon, la ligne et le bouchon.

— Elle ne sera pas toujours contagieuse, affirma-t-elle, espérant le rassurer.

Certes — mais il devait admettre qu'il avait ressenti une vive déception en apprenant la maladie de Samantha. Il ne pouvait pas se

permettre de tomber malade. Mais la gamine était là ; ils avaient tout le temps.

— Tu as raison. Elle fait partie de la famille maintenant. Je peux attendre.

6

— Salut, toi ! Où étais-tu passé ? Ça fait des siècles que j’essaie de te joindre.

Jonathan Stivers étouffa un juron en reconnaissant la voix qui venait de l’interpeller. Il n’avait vu personne en arrivant dans le hall de réception de La Contre-Attaque, l’association pour laquelle il travaillait depuis quelques années, et s’était penché sur son courrier, l’esprit tranquille. Mais sa solitude avait été de courte durée... et l’instant qu’il redoutait était arrivé. Il se tourna vers la jeune femme qu’il avait mis toute son énergie à éviter. Sheridan Cole — ou plutôt Sheridan Granger depuis trois semaines — se tenait dans l’encadrement de la porte de son bureau, encore plus belle et radieuse que d’habitude, avec ses cheveux noirs ramenés en queue-de-cheval. Pas de doute : le mariage lui seyait bien, songea-t-il avec une pointe d’amertume.

Si seulement il pouvait faire taire ses sentiments ! Hélas, c’était plus facile à dire qu’à faire. Il s’était plongé à corps perdu dans ses enquêtes, passant beaucoup de temps à l’extérieur. Depuis qu’il savait qu’elle était revenue de son voyage de noces, il avait limité sa présence dans les bureaux de La Contre-Attaque à de brefs contacts avec les bénévoles qui le déchargeaient de l’administratif et des tâches courantes. Ce dispositif lui avait permis de garder ses distances — jusqu’à maintenant. En passant au bureau après 17 heures, il avait espéré que Sheridan serait déjà partie.

Il s’était trompé.

— Désolé, j’ai été très occupé, lâcha-t-il platement.

— Tu n’es pas sur une de nos affaires, en ce moment ? C’est à peine si je t’ai aperçu depuis mon retour d’Hawaii.

— J’ai des enquêtes en cours de mon côté.

Comme il travaillait bénévolement pour l’association, il devait gagner sa vie avec sa clientèle privée et s’assurer qu’il prenait assez de dossiers pour couvrir ses frais et ses dépenses. Sheridan le savait.

Elle croisa les bras sur sa poitrine.

— Une enquête importante ?

Jonathan baissa les yeux sur son courrier pour éviter de la dévisager — et court-circuiter les images sensuelles qui lui venaient à l'esprit.

— Une sœur qui cherche son petit frère adopté à sa naissance. Un créancier qui veut mettre la main sur son débiteur, un tocard qui a mis les voiles. Un chasseur de primes qui veut mon aide pour retrouver un prisonnier, énuméra-t-il.

Il haussa les épaules.

— La routine, en somme.

— J'ai l'impression que tu es victime de ton succès... et j'en suis ravie pour toi. Mais si tu es trop sollicité, tu n'auras bientôt plus de temps à nous consacrer !

« Si cela pouvait être vrai ! » lui cria une petite voix intérieure. Il ne plaçait pas l'argent au-dessus de tout — loin de là : du moment qu'il avait de quoi couvrir ses frais, il s'estimait heureux. Et il n'avait nullement l'intention de mettre un terme à sa participation bénévole auprès de l'association. Mais sa vie serait tellement plus simple s'il n'avait pas à côtoyer Sheridan ou à s'inquiéter à l'idée que Skye Willis ou Ava Bixby, ses deux associées, devinent ses sentiments ! Par chance, elles étaient très occupées par leur travail et n'avaient guère de temps à lui consacrer. En fait, il n'avait jamais rencontré de femmes aussi passionnées que ces trois-là. Elles étaient portées par les combats qu'elles menaient et s'y consacraient corps et âme. Leur énergie et la force de leurs convictions permettaient d'améliorer jour après jour le sort des victimes de violence. Jonathan était fier d'œuvrer à leur côté. Il n'était pas question de les laisser tomber !

— Ouais, je serai bientôt assis sur un tas d'or !

Il reporta son attention sur une note que lui avait laissée Skye. Celle-ci avait également laissé trois messages sur sa boîte vocale, qu'il avait ignorés. C'était pour ça qu'il avait fini par venir au bureau. En espérant éviter Sheridan.

Ou en désirant inconsciemment la croiser, au contraire ?

— J'hésite encore pour la Ferrari...

— Ça m'étonnerait. Même si tu avais la somme nécessaire, tu la distribuerais aux sans-abri croisés dans la rue avant d'arriver chez le concessionnaire.

Il se frappa le front.

— C'est donc *pour ça* que je suis toujours fauché !

— Exactement, répondit-elle en gloussant. Trop de SDF dans ta vie.

— Je ne fais pas exprès de tomber sur eux, marmonna-t-il.

— Non, mais toi, tu les regardes, alors que la plupart des gens passent sans les voir.

Quand elle lui faisait des compliments, il ne doutait pas de l'amitié

qu'elle nourrissait à son égard. Mais il était bien placé pour savoir que cette *amitié* n'avait rien à voir avec de l'amour. Il travaillait avec elle depuis quatre ans, bon sang ! — et elle n'avait jamais eu le moindre geste équivoque envers lui.

— Tu disais que tu avais cherché à me joindre ?

— Tu n'as écouté aucun des messages que j'ai laissés sur ta messagerie ?

Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi ne réponds-tu pas ? C'était ce qu'elle voulait savoir, mais il ignora ces questions sous-jacentes en feignant d'avoir la tête ailleurs.

— Donc... pourquoi ces appels ? reprit-il.

Elle le dévisagea avec stupeur.

— Mais... tu ne comprends pas ? murmura-t-elle. C'est juste que... tu me manques. C'est difficile de laisser passer tant de temps sans parler à son meilleur ami.

Ami. Cela serait plus facile s'ils étaient ennemis. Au moins, il ne se sentirait pas coupable de désirer la femme d'un autre !

— Oui, mais tu es pas mal occupée de ton côté, toi aussi. Démasquer l'homme qui t'a attaquée il y a seize ans. Trouver l'amour de ta vie. *L'épouser.*

— Ne serait-ce pas une pointe de jalousie que je perçois dans ta voix ? le taquina-t-elle.

Il eut l'impression de manquer d'air... jusqu'à ce qu'elle reprenne la parole, levant ainsi l'ambiguïté qui planait sur ses propos.

— Toi aussi tu trouveras l'amour. Il te tombe dessus au moment où tu t'y attends le moins, crois-moi !

Elle venait de le trouver, en tout cas. Elle était partie dans le Tennessee pour découvrir l'identité de l'homme qui lui avait tiré dessus quand elle était lycéenne, et elle était revenue fiancée à Cain Granger, le demi-frère de l'adolescent qui avait été tué au cours de cette agression.

— Je ne suis pas branché mariage.

Elle esquaissa un sourire, la mine rêveuse.

— Tu le serais, si tu savais comme c'est bien.

Seigneur, allait-il devoir rester là, à l'écouter parler de son bonheur conjugal ?

— Je veux bien te croire. Excuse-moi, il faut que je te laisse. Skye m'attend.

Il passa devant elle et se dirigea vers l'une des quatre portes qui donnaient sur l'accueil. En percevant la voix de Skye, il ressentit un vif soulagement. Il allait pouvoir penser à autre chose.

— Nous avons trouvé un chalet près d'Auburn... et nous pensons l'acheter ! insista Sheridan sans lui laisser le temps de s'esquiver. Ce sera parfait pour Cain. Il y a de la place pour ses chiens. De l'espace.

Les montagnes tout près.

— Ça semble idyllique.

Si seulement elle pouvait retourner dans son bureau et le laisser tranquille !

— Cain et moi y allons ce soir, poursuivit-elle. Ça te dirait de venir avec nous pour le voir ? Nous pourrions dîner ensemble après.

Il faillit éclater de rire.

— J'adorerais voir ton mari, mais je pense que je vais passer mon tour, cette fois-ci.

Il ignora le trouble qui se lisait sur son visage et frappa à la porte de Skye, qui venait manifestement de mettre fin à sa conversation téléphonique. Elle lui cria d'entrer, mais il s'immobilisa quand Sheridan reprit :

— Tu n'acceptes pas Cain, c'est ça ? Tu ne veux pas le rencontrer, avoue-le ! C'est pour ça que tu ne réponds pas à mes appels ?

Jonathan fit la grimace.

— Peu importe que j'accepte Cain ou pas, Sheridan. Tu n'as plus besoin de moi, c'est tout.

Et, sans mot de plus, il pénétra dans le bureau de Skye, fermant la porte sur lui.

— C'est quoi ces messages mystérieux ? lança-t-il, sans préambule dès qu'elle leva les yeux vers lui.

Elle haussa un sourcil en accent circonflexe.

— Bonjour à toi aussi.

Se pinçant l'arête du nez, il prit une profonde inspiration.

— Désolé, je suis pressé.

— Je serai brève, dans ce cas. Réponds-moi par oui ou non : est-ce que tu es sur une affaire qui peut attendre ou que tu peux refuser ?

— *Refuser* ? répéta-t-il sans cacher sa surprise. Tu veux que je refuse une affaire ?

— J'ai besoin du meilleur détective privé. Et c'est toi, expliqua-t-elle.

Il baissa les yeux sur le message écrit qu'elle avait glissé dans son courrier :

« J'ai besoin de te parler. S'il te plaît, s'il te plaît, appelle-moi, aujourd'hui. Skye. »

Il haussa les sourcils. Il y avait urgence, manifestement.

— Je bosse sur quelques affaires en ce moment, mais rien qui ne puisse être remis à plus tard, concéda-t-il en se laissant tomber dans l'un des deux fauteuils rose fuchsia qui faisaient face au bureau. Alors, dis-moi... Quel est le problème ?

Elle repoussa les documents sur lesquels elle travaillait et se carra contre le dossier de son siège.

— J'ai reçu l'appel d'une amie. Une femme que j'ai rencontrée

dans le groupe de soutien aux victimes après mon agression.

Le groupe de parole où elle avait fait la connaissance de Sheridan et de Jasmine, les deux associées avec lesquelles elle avait fondé La Contre-Attaque.

— Qui est-ce ? Je la connais ?

— Je ne pense pas. Elle s'appelle Zoé Duncan. Elle n'a jamais été impliquée dans l'association. Nous nous étions perdues de vue, mais elle m'a appelée ce matin. Elle a trouvé une publicité sur La Contre-Attaque dans un magazine local il y a quelques semaines, et elle a reconnu mon nom. Elle avait prévu de reprendre contact ces temps-ci, mais les événements ont précipité les choses.

Skye glissa ses doigts dans ses cheveux, qu'elle venait de faire couper à hauteur des épaules.

— Sa fille a disparu.

Il l'observa un moment.

— Depuis quand ?

— Hier après-midi.

— Quel âge a-t-elle ?

— Treize ans.

— Elle avait des problèmes ? Est-ce qu'elle pourrait avoir fugué ?

— Je ne crois pas. D'après sa mère, c'est une très bonne élève.

— Les bons élèves fuguent aussi, Skye.

— Pas ceux qui se remettent d'une mononucléose... Sam était encore convalescente et passait ses journées à la maison. Si elle avait voulu partir, elle aurait attendu d'être complètement guérie.

Il acquiesça.

— Elle vivait avec sa mère, alors ?

— Oui.

— Et son père ?

— Il est sorti de prison il y a trois mois.

Jonathan posa ses coudes sur ses genoux.

— C'est une coïncidence troublante. Pourquoi était-il en prison ?

— Pour viol. La fille qu'il a agressée avait quinze ans. Il a été condamné à vingt ans et en a fait treize.

Le doute s'insinua en lui.

— Ne me dis pas...

— Si, Zoé était sa victime. Et elle s'est retrouvée enceinte de Samantha.

Il la regarda bouche bée.

— *Parce qu'elle a gardé l'enfant ?*

— Oui.

L'information était de taille et lui causa un tel choc qu'il en oublia un instant sa conversation avec Sheridan.

— Mince alors !

— Je ne te le fais pas dire !

— Je suppose qu'elle a témoigné contre lui.

— Tu as bien deviné.

— Tu imagines si ce salopard a fait une petite recherche, en sortant de prison, et qu'il a enlevé l'enfant pour se venger.

Skye se saisit du cadre photo qui était posé sur le coin de son bureau et fixa l'image de son mari et de ses deux enfants.

— On ne peut pas écarter cette hypothèse.

— Est-ce que Zoé sait qu'il est en liberté ? demanda-t-il.

— Elle ne me l'a pas signalé, je suppose donc que non. Comme la plupart des victimes, elle évite autant que possible de se retourner sur son passé.

— Cela le place en bonne position dans la liste des suspects.

— En effet. Mais, si c'est le cas, j'espère que c'est le désir de faire connaissance avec sa fille qui l'a poussé à cette mesure extrême... et non un plan nettement plus pervers.

— En tout cas, c'est une piste sérieuse.

Il se leva.

— Je suppose que la police est déjà sur le coup ?

— Oui. Ils prennent cette disparition au sérieux du fait de l'âge de Sam, mais ils ne sont pas complètement convaincus qu'il s'agisse d'un enlèvement.

— Nous avons déjà au moins deux raisons de croire qu'il s'agit plutôt d'un kidnapping que d'une fugue.

— En effet... et je ne t'ai pas encore parlé du grand-père de Samantha ! Il a enchaîné les séjours en prison pour de petits larcins et pour du trafic de drogue, mais comme il est le seul parent de Zoé, elle n'a jamais coupé les ponts avec lui. Le policier de Rocklin affecté à cette disparition est tombé, en fouillant dans les affaires de Sam, sur une lettre qu'elle avait écrite à son grand-père la semaine dernière, et qu'elle n'avait finalement pas envoyée.

— Et...

— Sam confie à son grand-père à quel point elle déteste Anton Lucassi.

— Qui est... ?

Skye prit une inspiration.

— L'homme avec lequel elles vivent. Le fiancé de Zoé.

— Quelqu'un a-t-il parlé au grand-père ? Il a peut-être des nouvelles de la gamine ?

— Zoé n'a pas réussi à le joindre. Elle lui a laissé plusieurs messages, mais il habite Los Angeles, ce qui complique les choses.

Jonathan s'approcha distraitement de la fenêtre et laissa courir son regard sur le parking.

— Qu'est-ce que Zoé a dit au sujet de la lettre ?

— D'après elle, Sam n'a pas sauté au plafond quand Lucassi est entré dans leur vie, mais ils n'ont pas une *mauvaise* relation à proprement parler.

— Donc, pas de mauvais traitements.

— C'est ce que je lui ai demandé. Elle m'a assuré que non.

— Tu l'as rencontré ?

— Non. Mais d'après Zoé, il est très gentil. Il dirige un cabinet d'audit et d'expertise comptable. C'est la première fois qu'un homme la traite correctement, et elle lui en est reconnaissante.

Jonathan fit la moue, peu convaincu.

— Il a un casier judiciaire ?

— Pas même une amende pour excès de vitesse.

Skye s'éclaircit la gorge.

— Alors... qu'est-ce que tu en dis ? Tu peux nous aider ? Nous prendrons en charge tous tes frais sur cette affaire, Jon.

Elles étaient toujours juste côté trésorerie — parfois, il les aidait même à récolter des fonds — mais quand elles le pouvaient, elles le dédommageaient pour le travail qu'il effectuait pour l'association, surtout quand il y consacrait autant d'heures qu'elles.

— Ça va pour le moment. Je t'en reparlerai quand on viendra saisir ma voiture.

Elle lui décocha un sourire amusé, le premier depuis qu'il était entré dans son bureau

— Tu parles de ton épave ? Qui en voudrait ?

— Eh ! Elle marche encore très bien, fit-il d'un air outré. De toute façon, si mes clients me voyaient rouler en grosse cylindrée, ils penseraient que je gonfle mes tarifs.

— Qui pourrait croire une chose pareille ? C'est à peine si tu n'oublies pas de présenter tes factures.

— C'est parce que je n'ai pas de secrétaire.

— Ou plutôt que l'argent n'est pas ta priorité.

Elle redevint sérieuse.

— Donc... tu marches avec nous sur cette affaire ?

Il ajusta les persiennes.

— Pourquoi pas ?

— Merci, Jon.

Se levant à son tour, elle contourna son bureau pour lui tendre un Post-it.

— Voilà le nom et la dernière adresse connue du géniteur.

— Franky Bates, lut-il. Dis donc... Le tueur que joue Anthony Hopkins dans *Psychose* ne s'appelait pas Bates, lui aussi ?

Elle était si préoccupée qu'elle ne releva pas sa tentative pour détendre l'atmosphère.

— J'ai appelé la prison de Lancaster, où Bates a purgé sa peine,

pour savoir quel type de prisonnier il était, ajouta-t-elle.

— Et...

— Il a trouvé Dieu en prison.

Jonathan leva les yeux au ciel.

— C'est le cas pour la plupart d'entre eux. Mais le démon redevient leur ami à la minute où ils sortent.

Skye poussa des dossiers pour s'asseoir sur le bord de son bureau.

— Zoé est à bout. J'espère que nous allons pouvoir l'aider avant...

Elle n'eut pas besoin d'achever sa phrase. *Avant qu'il ne soit trop tard.* C'était ce qu'ils espéraient chaque fois.

— Je vais aller lui parler.

— Merci. Je suis sûre que ça lui fera du bien.

Skye se contorsionna pour attraper son bloc-notes, qu'elle lui tendit.

— Voilà son adresse et son numéro de téléphone.

Il sortit son Smartphone de la poche avant de son jean et y enregistra les coordonnées de Zoé. C'était son unique objet de valeur, et il ne s'en séparait jamais.

— O.K. Je vais voir ce que je peux faire, conclut-il en lui rendant le bloc-notes.

Elle le raccompagna jusqu'à la porte.

— Que vas-tu dire à Zoé quand vous aborderez les probabilités de retrouver Sam en vie ?

— J'espère ne rien avoir à lui dire.

— J'ai réussi à éluder, mais je sais qu'elle te le demandera.

Il posa la main sur la poignée de la porte, soudain pris d'hésitation.

— Il s'est déjà écoulé plus de vingt-quatre heures, Skye. Si Samantha a été enlevée par un étranger — ce dont on peut qualifier le père, il me semble, malgré ton joli scénario de relation père-fille —, nous savons tous les deux que cela n'augure rien de bon. C'est probablement déjà fini. Mais je te promets de retrouver le kidnappeur.

Skye posa la main sur son avant-bras.

— Zoé a déjà subi tant d'épreuves... Je ne suis pas sûre qu'elle tienne le coup.

— Alors je me contenterai de lui dire que plus vite j'aurai les informations dont j'ai besoin, plus grandes seront les chances de Sam.

— Merci.

Il sortit, gardant ostensiblement la tête baissée, afin d'éviter toute autre rencontre avec Sheridan. Pourtant, une fois installé au volant de sa voiture, il se demanda s'il ne devrait pas revenir sur ses pas et s'excuser. D'accord, Sheridan ne serait jamais amoureuse de lui, mais souhaitait-il pour autant perdre son amitié et la relation qu'il partageait avec elle avant son départ pour le Tennessee ?

— Pas sûr que son mari soit d'accord, marmonna-t-il en collant sur

son rétroviseur le Post-it que Skye venait de lui donner.

La vie d'une adolescente était en jeu. Au cours des prochains jours, ses petits problèmes de cœur passeraient au second plan, non ?

A peine eut-il donné un petit coup sur la porte qu'il se retrouva face à une jeune femme en survêtement bleu et marron, chaussée de pantoufles de velours. Elle était plus jeune qu'il ne s'y était attendu — plus jolie aussi. Grande et élancée, le teint pâle sous ses longs cheveux bruns, elle se tenait dans l'entrebâillement, encore chancelante, comme si elle s'était jetée fébrilement contre le battant au premier signe indiquant la présence d'un visiteur. Nul doute qu'elle avait espéré voir quelqu'un d'autre sur son palier. Quelqu'un qui lui ramenait sa fille.

— Madame Duncan ?

— Oui ?

— Je suis Jonathan Stivers, annonça-t-il en lui tendant sa carte professionnelle. Je travaille avec Skye Willis et je viens pour parler avec vous de Samantha.

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, un homme apparut derrière elle.

— Bon sang, Zoé, qu'est-ce que tu fais là ? Je m'en occupe, tu le sais bien. Tu dois te reposer.

Les cernes qui ombrayaient ses yeux — des yeux mordorés qui auraient été envoûtants s'ils n'avaient pas été ternis par un voile de douleur — indiquaient clairement qu'elle avait besoin de se reposer. Mais Jon savait qu'elle ne trouverait plus le sommeil. Le drame, comme une lame de fond, venait de la submerger. Sous le choc, les sens engourdis, elle flottait dans un espace-temps cotonneux où elle continuait d'évoluer, de respirer, mais cessait peu à peu de *vivre*.

Elle résista aux tentatives de l'homme qui voulait la ramener là où elle « se reposait », et ouvrit largement la porte.

— Merci d'être venu si vite. Entrez, s'il vous plaît, dit-elle en ramenant nerveusement une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Laisse-moi faire, je t'en prie, insista l'homme.

Vu leur différence d'âge, Jonathan s'imagina un instant qu'il s'agissait du père ou du frère de Zoé Duncan, mais son empressement suggérait une tout autre relation et il identifia ce « Monsieur-je-gère-

tout » comme l'homme que Samantha n'aimait pas : Anton Lucassi.

— Zoé ? insista celui-ci.

Son visage pâle s'anima brièvement.

— Non, Anton ! *Je veux m'en occuper.*

Il secoua la tête, exprimant ouvertement son mécontentement.

— Tu vas finir à l'hôpital, et tu ne seras plus d'aucune aide à Sam.

— Vous êtes... ? intervint Jonathan.

— Le fiancé de Zoé, répondit l'homme.

Jon lui sourit poliment. Il ne s'était pas trompé.

— Parfait, monsieur Lucassi, reprit-il. Oublions la sieste pour le moment, d'accord ? Nous devons nous concentrer sur la disparition de Samantha. Pouvez-vous m'accorder un peu de votre temps ?

Anton crispa la mâchoire, mais parvint à ravalier sa contrariété. Il acquiesça d'un bref hochement de tête, avant de le guider vers le salon. Jonathan découvrit un vaste espace blanc et noir, décoré de quelques sculptures Arts déco, qui lui fit davantage penser à une salle d'exposition qu'à une pièce à vivre.

— Souhaitez-vous boire quelque chose ? demanda Zoé, le regard absent.

Elle agissait par automatisme, mais il sentit que, sous cette politesse convenue, la jeune femme était à fleur de peau. Tout son être se fissurait et son apparente normalité menaçait à chaque instant de voler en éclats. Il comprit aussi que l'attitude de Lucassi n'arrangeait rien : même s'il semblait évident qu'il faisait de son mieux, il régnait entre eux une tension palpable, aussi destructrice que le désespoir de Zoé.

— Non, merci.

Jonathan prit place sur un luxueux canapé en cuir. Il sortit de sa poche un petit Dictaphone et le posa en évidence sur le plateau de verre de la table basse devant lui.

— Cela ne vous gêne pas si j'enregistre la conversation ?

— Eh bien... si, ça me gêne, déclara Anton.

— Pour quelle raison ? s'étonna Jonathan en haussant les sourcils.

Lucassi s'assit dans un fauteuil, en face du canapé.

— Je me fais énormément de souci pour Sam et pour Zoé. Mais tout le monde sait que, dans une situation comme celle-ci, les proches sont toujours les premiers soupçonnés. J'ai été la dernière personne à lui parler et c'est moi qui ai constaté son absence. Je suppose que cela fait de moi un suspect. Avouez qu'il y a de quoi être un peu nerveux, non ?

— Avez-vous fait du mal à Sam ? répliqua Jonathan du tac au tac.

— Absolument pas ! s'exclama Lucassi en se redressant d'un bond.

— Alors, détendez-vous et laissez-moi faire mon travail. J'ai été policier ici, à Sacramento, pendant six ans, avant de devenir détective

privé. J'ai déjà mené des centaines de conversations comme celle-ci, et je sais par expérience qu'il vaut mieux les enregistrer pour ne pas passer à côté d'une information. Un simple détail peut se révéler d'une importance capitale. Et je suis plus libre pour observer les gens qui parlent, ce qui n'est pas possible quand on prend des notes.

— Au cas où ils mentiraient, commenta Lucassi, visiblement mal à l'aise.

— Oui. Si l'on n'a rien à cacher, il n'y a pas d'inquiétude à avoir.

— Sauf qu'il n'y a pas que des coupables en prison...

— Je ne cherche à piéger personne, affirma Jonathan en soutenant son regard. Tout ce qui m'importe, c'est de retrouver Samantha.

Lucassi cilla, puis hocha la tête.

— Je suis là pour vous aider, d'accord ? conclut-il, enfonçant le clou.

Zoé Duncan se percha sur le bord de son siège, le dos droit, les mains croisées sur ses genoux.

— N'écoutez pas Anton. Il est juste... Nous sommes tous les deux si... paniqués et angoissés.

— Je comprends.

Qu'est-ce qu'une jeune femme aussi belle faisait avec un type aussi déplaisant ? « *C'est le premier homme qui la traite correctement* », avait affirmé Skye. Ses précédentes relations avaient vraiment dû être mauvaises ! songea-t-il en notant l'expression condescendante qui se peignait sur le visage de Lucassi. Sam avait raison : le compagnon de sa mère était imbuvable.

— Bien... Nous allons commencer, dit-il en réglant le Dictaphone. Pouvez-vous tous les deux énoncer vos noms et âge ?

— Zoé Elisabeth Duncan. J'ai trente ans, dit-elle lentement.

Jon avait trente ans, lui aussi. Il se revit au lycée et tenta brièvement d'imaginer l'une de ses camarades de classe, victime d'un viol et enceinte à quinze ou seize ans — puis décidant de garder le bébé. Ils n'étaient que des gosses, à l'époque ! Et d'après ce que Skye lui avait dit du père de Zoé, elle n'avait pas pu compter sur un environnement familial stable pour la soutenir. Comment s'en était-elle sortie ?

Troublé, il reporta son attention sur Lucassi.

— Et vous, monsieur ?

— Anton Kenneth Lucassi. J'ai quarante-cinq ans.

Jon nota mentalement la différence d'âge qui les séparait — quinze années.

— Monsieur Lucassi, vous dites que vous êtes la dernière personne à avoir parlé à Samantha et le premier à être rentré à la maison après sa disparition. Pouvez-vous me dire comment cela s'est passé ?

— J'ai appelé Sam à l'heure du déjeuner pour voir comment elle

allait. Elle m'a dit qu'elle se sentait bien et...

Jonathan l'interrompit en levant une main.

— Attendez une seconde... vous venez de parler du déjeuner ? Hier, nous étions lundi. Pourquoi n'était-elle pas au collège ?

— Elle se remet d'une mononucléose, expliqua Zoé. Le médecin avait prescrit un repos de trois ou quatre semaines, et cela faisait une semaine qu'elle n'allait pas en cours.

— Je vois.

— Alors, chacun de nous l'appelait à tour de rôle, poursuivit Anton. Trois heures environ après mon coup de fil, Zoé m'a téléphoné au bureau, morte d'inquiétude, parce qu'elle n'arrivait pas à la joindre.

— Où étiez-vous ? demanda Jonathan à Zoé.

— Au travail.

— C'était autour de 15 heures ?

— C'est ça, répondit Lucassi. Zoé m'a demandé de faire un aller-retour à la maison pour vérifier.

— Ce que vous avez fait...

— A contrecœur, admit-il. Je ne pouvais pas imaginer que quelque chose de grave ait pu lui arriver. C'est un quartier tranquille, avec un bon voisinage... Mais quand je suis arrivé...

Il secoua la tête, son impuissance se reflétant sur son visage.

— ... elle n'était pas là.

Jonathan croisa ses chevilles et se pencha en arrière. S'il se montrait détendu, cela encouragerait peut-être ses hôtes à lui parler plus librement ? Il l'espérait, en tout cas.

— Et vous, madame Duncan ? Quand avez-vous vu votre fille pour la dernière fois ?

— Hier matin, avant de partir travailler. Je suis allée dans sa chambre pour lui dire au revoir, comme je le fais toujours.

— Où travaillez-vous ?

Elle se mordit la lèvre d'un air dépité.

— Je travaillais chez Tate Commercial, mais plus maintenant. J'ai démissionné hier.

— Au moment où vous avez découvert la disparition de votre fille ?

— Non. Avant. Enfin juste avant, rectifia-t-elle. Je ne parvenais pas à la joindre, j'étais angoissée, et j'ai fini par perdre mon calme.

— Je vois.

Elle était donc impulsive. Ou, du moins, elle l'était avant que la disparition de sa fille ne la transforme en pâle fantôme d'elle-même.

— Est-ce qu'il arrive à votre fille de partir toute seule ?

— Non.

Lucassi se racla la gorge, signalant son désaccord.

— Zoé, dis-lui tout.

Elle enfouit son visage dans ses mains, comme si elle cherchait à se ressaisir. Mais lorsqu'elle releva la tête, ses yeux étaient pleins de larmes.

— Elle était en colère quand j'ai décidé d'emménager avec Anton, parce que cela l'obligeait à se séparer de son chien.

— Elle est partie en courant dans la rue et nous avons dû prendre la voiture pour la rattraper, compléta Lucassi.

— Où avait-elle l'intention d'aller ?

— Nulle part, répliqua Zoé. Elle s'est juste enfuie... parce qu'elle était bouleversée. Comme n'importe quel enfant l'aurait été s'il avait dû se séparer de son chien.

— Elle a quand même dit qu'elle préférerait vivre dans la rue plutôt que de se séparer de Cacahuète ! fit remarquer Lucassi.

Zoé essuya ses larmes.

— Mais nous avons beaucoup parlé ce soir-là. Je lui ai redit à quel point ce déménagement était important pour nous. Elle a compris et elle a fini par se calmer.

— Elle a tout de même évoqué une fugue dans un mot qu'elle a écrit à sa meilleure amie ! insista Lucassi.

Jon haussa les sourcils, intrigué. Skye ne lui avait pas parlé de ce mot : elle avait juste mentionné la lettre écrite au grand-père.

— Où l'avez-vous trouvé ?

— Dans son sac à dos.

— Ses intentions vous ont-elles paru sérieuses ?

Lucassi haussa les épaules.

— Comment le savoir ? C'est possible. Mais elle était si cachottière... Je n'étais même pas au courant de ses sentiments à mon égard !

S'était-il assez intéressé à la gamine pour le savoir ?

— Et que ressentait-elle pour vous, exactement ?

— Nous avons parlé à Marti Seacrest hier soir. C'est sa meilleure amie, la seule dont elle est proche. Quand elle est arrivée au collège du quartier, Samantha n'a fait aucun effort. Elle refusait de s'intégrer. En fait, elle nous en voulait encore, à cause de son chien. Puis elle est devenue copine avec Marti. Bref... quand nous avons montré ce mot à Marti, elle a fini par admettre que Sam se plaignait beaucoup, me reprochant d'être... maniaque.

— Vous vous trouvez « maniaque » ? lui demanda Jonathan.

— Bien sûr que non.

Il pressa le genou de Zoé.

— Tu penses que je suis maniaque, toi ?

Quand elle le regarda sans répondre, il fronça les sourcils.

— Je ne suis pas maniaque. J'aime que la maison soit en ordre,

c'est tout. Et Sam n'a pas l'habitude d'avoir des règles.

Il se tourna vers Jonathan et baissa la voix, prenant le ton de la confiance.

— Elles ont toujours vécu dans des taudis, alors prendre soin des meubles et des appareils ménagers n'était pas leur priorité...

— Au moins, dans ces *taudis*, Sam pouvait garder son chien avec elle ! rétorqua Zoé.

— Tu m'en veux, toi aussi ? Mais c'est toi qui as tenu à t'installer ici. Tu aimais les écoles, le quartier.

Une lueur de colère passa dans les yeux de Zoé.

— Tu m'as forcée à choisir.

— Et tu as fait ce qu'il fallait. Son éducation est plus importante que de garder un chien à la maison, avec tous ces poils... Sans parler de *l'odeur* !

Il plissa le nez, manifestement incapable de réprimer son dégoût à l'idée qu'un chien puisse s'asseoir sur son canapé.

— Le chien va bien, soit dit en passant, ajouta-t-il. Je me suis assuré de lui trouver une bonne maison.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi on n'aurait pas pu installer Cacahuète au fond du jardin ! insista-t-elle.

— Au fond du jardin ? Mais c'est totalement contraire aux conseils du paysagiste ! Sans compter que cette bête n'aurait pas cessé d'aboyer... Tu as pensé aux voisins ?

Jonathan toussa discrètement.

— Pouvons-nous continuer ?

Ils se turent, mais leurs mines fermées indiquaient que la querelle était loin d'être terminée.

— Dans quel état avez-vous trouvé la maison quand vous êtes rentré hier après-midi, monsieur Lucassi ? poursuivit Jon.

— Tout était normal. La maison était comme vous la voyez aujourd'hui.

Jonathan promena un regard circulaire autour de lui. Tout était impeccable. Rien ne traînait — pas un magazine, pas le moindre papier ou paquet de biscuits ; il y avait une place pour chaque chose et chaque chose était à sa place. Difficile d'imaginer une adolescente vivant dans un tel décor... Et rien d'étonnant à ce qu'un chien n'y ait pas eu sa place ! songea-t-il en retenant un soupir.

— Avez-vous trouvé la porte d'entrée ouverte ? reprit-il. Un robinet ouvert dans la cuisine ou la salle de bains ? La télévision était-elle allumée ? Bref, avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel ? Décrivez-moi la scène.

Lucassi fit distraitemment glisser ses mains le long des accoudoirs de son fauteuil tout en répondant :

— Les portes étaient fermées et verrouillées, à l'exception de celle

qui mène à la piscine. Sam prenait le soleil quand j'ai appelé à l'heure du déjeuner. Je suis donc sorti, m'attendant à la voir endormie sur son transat. Et je n'ai trouvé que le lecteur mp3 que nous lui avons offert pour Noël, une serviette et un livre.

— De la nourriture ?

— Comment ça, de la nourriture ?

— Une bouteille de soda que vous n'auriez pas achetée ? La présence d'un gobelet de café à emporter qui pourrait indiquer qu'elle a eu une visite ?

— Non, rien de tout ça.

Rien n'était pas une réponse satisfaisante. Etouffant un soupir, Jonathan se leva.

— Est-ce que vous pouvez me montrer le reste de la maison ?

Anton Lucassi bondit sur ses pieds, prêt à s'exécuter, mais Zoé l'arrêta.

— Je m'en charge.

Il s'apprêtait à protester, quand la sonnerie du téléphone fit diversion. Après avoir jeté un coup d'œil vers une porte à double battant qui devait probablement ouvrir sur un bureau, il s'excusa et s'éclipsa pour aller prendre l'appel. Zoé le regarda s'éloigner, puis elle entraîna Jonathan vers la cuisine qui ouvrait sur la piscine.

— C'est un joli endroit, apprécia-t-il, tandis qu'ils s'avançaient dans le patio.

— C'est ce que je pensais. J'y ai vu tout ce que je n'ai pas eu, enfant, et que je voulais donner à Sam — toutes les chances de réussir, les meilleures écoles, l'environnement protégé...

Elle laissa échapper un rire lourd d'amertume.

— L'environnement protégé ! répéta-t-elle sur un ton désabusé.

Il lui effleura le bras.

— Ce n'est pas votre faute. Cela aurait pu arriver n'importe où.

Elle se figea, luttant manifestement contre les larmes.

— Mais ici... Ce n'était pas censé arriver ici ! C'est pour ça que j'ai accepté d'abandonner Cacahuète.

— Je sais, assura-t-il.

Elle inspira profondément.

— Je voudrais que vous soyez honnête avec moi.

Jon sentit un frisson d'avertissement courir le long de sa colonne vertébrale. Elle était sur le point de lui poser la question qu'il redoutait, et à laquelle il ne souhaitait pas répondre.

— Si je connais la réponse.

— Cela fait vingt-quatre heures. Quelles sont les chances de retrouver ma fille en vie ?

Il scruta les abords de la piscine, plissant les yeux dans la lumière du soleil couchant. Il avait besoin d'un détail, d'un indice. Si Sam

avait été enlevée, ses chances s'amenuisaient d'heure en heure.

— Cela dépend d'un certain nombre de facteurs.

— Comme...

Ce fut à son tour d'inspirer profondément.

— Pensez-vous possible que l'homme qui vous a violée puisse chercher à se venger ?

Le visage de Zoé se vida du peu de couleurs qu'il avait encore.

— Non ! Il est en prison.

Hésitant à dissiper ses certitudes, Jonathan s'éclaircit la gorge.

— Plus maintenant.

Zoé le regarda, bouche bée, pendant de longues secondes.

— Il est dehors ? *Déjà* ?

— Il y est resté treize ans. C'est déjà plus que la moyenne.

Elle secoua la tête.

— Il n'est même pas au courant pour Samantha.

— Aurait-il pu le découvrir ?

— Non.

— Et votre mère ?

— Elle n'a jamais fait partie de ma vie.

— Où Bates vous a-t-il connue ?

— On ne se connaissait pas. Pas vraiment. De toute façon, je ne tiens pas à parler de ça. Il ne sait pas que Sam existe, d'accord ? S'il vous plaît, n'en parlons plus.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, puis se mit à chuchoter.

— Anton ne sait rien. Personne ne sait rien, d'ailleurs — à part mon père, et seulement parce que je n'avais que quinze ans et que je vivais avec lui, à l'époque. Sam croit que son père est mort dans un accident de voiture, avant sa naissance. Je... je ne veux pas qu'elle apprenne la vérité. Elle pourrait croire que...

Sa voix se brisa, mais elle se força à continuer.

— ... croire que je ne l'ai jamais voulue.

Elle porta une main à sa gorge, forçant les mots à travers les larmes.

— Elle pourrait douter... de mon amour... ou penser qu'elle n'est pas... aussi bien que...

Jonathan l'observait, bouleversé, tandis qu'elle achevait sa confession.

— ... aussi bien que les autres filles... ou d'autres bêtises du genre... Vous comprenez ?

Quelle audace le poussa à la prendre dans ses bras ? Il n'aurait su le dire. Peut-être avait-il simplement senti qu'elle avait besoin de réconfort. Toujours est-il qu'il l'enlaça et l'attira contre lui comme l'aurait fait un ami ou un proche parent.

— Nous la retrouverons, murmura-t-il tandis qu'elle sanglotait doucement au creux de son épaule. Il faut que vous vous accrochiez à cette pensée... Faites-le pour elle, madame Duncan.

Ils se connaissaient à peine, certes — mais rien ne lui paraissait plus naturel que cette étreinte. Ils seraient sans doute restés ainsi de longues minutes si Lucassi n'avait pas rompu le charme.

— Dites-moi... Vous reconfortez tous vos clients comme ça ?

Jonathan sentit Zoé se raidir. Elle se dégagea en chancelant, et il regretta de ne pas avoir réussi à lui communiquer davantage de force.

— Seulement ceux qui ont besoin de soutien, répondit-il en se dirigeant vers la piscine.

— Demandez-nous ce que vous voulez et restez aussi longtemps que vous le souhaitez, lui lança Zoé.

Il s'apprêtait à la remercier, mais, quand il se retourna, Anton Lucassi était seul au milieu du patio.

Incapable de s'éloigner de la fenêtre, Colin semblait hypnotisé par le spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Il avait passé une partie de la nuit précédente, tapi derrière les persiennes, à observer l'agitation qui régnait chez les Lucassi, et sa fascination ne faiblissait pas. Il avait eu du mal à aller travailler ce matin, et il était revenu dès qu'il l'avait pu. Jamais il n'avait été au premier plan pour assister au chaos qu'il avait créé.

Enfin, techniquement parlant, il s'agissait plutôt du chaos que *Tiffany* avait créé, mais elle avait enlevé Samantha pour lui et il devait bien avouer qu'il n'en était pas mécontent. Bien au contraire. Il en avait presque oublié la fuite de Rover et la menace qu'il faisait peser sur leur vie. De toute façon, s'il avait parlé, les flics auraient déjà frappé à leur porte. Or, le seul policier qu'il avait vu était l'inspecteur qui s'était arrêté, un peu plus tôt dans la soirée, pour leur poser des questions au sujet de Samantha Duncan.

— Il y a du nouveau ? demanda Tiffany.

Colin haussa la voix pour couvrir le son de la télévision qui résonnait en arrière-fond.

— Oui. Il y a quelqu'un avec eux.

— Un autre flic ?

— Non, je ne crois pas.

— Probablement un ami ou un membre de la famille. Les gens ont défilé toute la journée pour leur apporter des petits plats ou leur témoigner leur soutien.

Elle le gratifia d'un sourire entendu qu'il trouva forcé. Elle voulait lui montrer qu'elle partageait son enthousiasme pour le drame qui se jouait dans la maison voisine, mais il n'était pas dupe : au fond, toute cette histoire l'incommodait. Et alors ? Il se fichait royalement de ce qu'elle pouvait penser, du moment qu'elle se pliait à ses règles.

— Des voisins sont passés les voir ? s'étonna-t-il.

— Quelques-uns. Pourquoi ?

Il prit appui contre le mur, afin de mieux distinguer ceux qui se trouvaient à l'intérieur de la maison.

— Zoé a emménagé deux mois après nous. Je ne pensais pas qu'elle avait déjà noué des liens avec les voisins. Elle n'a jamais été très chaleureuse avec nous.

— Elle n'a pas été inamicale non plus.

— Tu plaisantes ? Elle s'est comportée comme une sale garce froide et distante ! C'est à peine si j'ai pu lui soutirer deux mots depuis qu'elle habite ici.

Tiffany parut sur le point de lui répondre, mais se ravisa au dernier moment.

— C'est la situation qui veut ça. Ils bénéficient d'un élan de solidarité. Tout le monde veut les aider... Et puis Anton vit ici depuis bien plus longtemps que nous tous, ajouta-t-elle d'une voix atone.

— Qui d'autre est venu les voir ?

— Le pasteur de la paroisse d'Anton, ses parents et sa secrétaire.

— Comment sais-tu que c'était le curé ? A son costume ? railla-t-il.

— J'ai entendu Anton lui parler quand il l'a raccompagné à sa voiture.

Colin se redressa et la toisa avec méfiance.

— Tu étais assez proche pour les entendre ?

— Comme j'étais ici, j'en ai profité pour désherber et jardiner devant la maison.

Il était le premier à penser aux apparences et il est vrai qu'il n'aurait pas été judicieux d'attirer l'attention sur eux à cause d'un jardin mal entretenu... mais il ne tenait pas non plus à ce que les voisins s'aperçoivent qu'il battait sa femme !

— Si j'ai voulu que tu restes ici, c'est pour éviter que ta bande de collègues fasse toute une histoire à propos de ta lèvre abîmée. Et toi tu parades devant les voisins...

L'incertitude voila le regard de sa femme. Comme toujours, l'impuissance et la confusion qu'il lut sur son visage suffirent à l'exciter. Sa mine défaite lui donna presque envie de prendre ce qu'elle avait voulu lui offrir la nuit précédente... Mais, depuis qu'ils avaient kidnappé Samantha, il n'avait la tête à rien, pas même à toucher sa femme.

Plus tard, se promit-il. Il y aurait forcément une séance de rattrapage. C'était l'avantage d'être marié à une fille qui souffrait d'insécurité affective. Elle avait tant manqué d'amour et d'attention qu'elle lui vouait une reconnaissance sans bornes, une gratitude qui la rendait plus soumise qu'un chien. Elle ne le quitterait jamais, quoi qu'il arrive.

— Personne n'a vu mon visage, assura-t-elle. J'ai fait attention à garder la tête baissée tout le temps, et je n'ai parlé à personne.

Elle lâcha un petit rire, avant de poursuivre :

— Je ne crois même pas qu'ils aient remarqué ma présence... Ils se

font bien trop de souci pour Samantha !

Une nouvelle bouffée d'excitation le traversa, et il sentit son sexe se tendre. Néanmoins, l'agitation qui régnait chez les Lucassi demeurait plus attirante que la perspective d'une séance de bondage avec sa femme — et il reporta son attention sur la maison voisine.

— A qui est cette vieille Mercedes garée en face ? C'est une vraie épave, ce truc !

Tiffany s'approcha de la fenêtre située près de la cheminée, et jeta un œil à travers les persiennes.

— Aucune idée. Elle n'était pas là tout à l'heure.

Un grand type émergea brusquement du jardin des voisins et franchit le portail.

— Tiens... J'te parie que c'est le conducteur de la vieille Mercedes, murmura Colin. Viens voir... Bon sang ! Ce mec est bien bâti, mais il a sérieusement besoin d'aller chez le coiffeur !

Tiffany, qui s'était éloignée, revint sur ses pas.

— C'est l'inspecteur ? demanda-t-elle.

Colin laissa échapper un grognement d'exaspération.

— Tu étais là quand il s'est pointé la nuit dernière, Tiff. Tu sais à quoi il ressemble.

— Mais... il pourrait y en avoir d'autres, non ? La police a peut-être mis toute une équipe sur l'affaire !

— Ça m'étonnerait. Je pense qu'ils n'ont pas encore écarté l'hypothèse de la fugue.

Elle haussa les épaules.

— Ils ne vont pas tarder à changer d'avis.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ils comprendront vite qu'elle n'avait aucune raison de fuir une mère qui l'aime autant.

Il perçut sans mal la note mélancolique qui teintait sa voix. Sa mère, tuée d'une balle par le frère de Tiffany, cinq ans plus tôt, était une garce, qui l'avait ignorée et privée d'amour. Et en matière de mauvaise mère, il savait, lui, de quoi il parlait : la sienne le battait comme plâtre. Mais il avait pu constater, tout au long de leur adolescence, lorsqu'ils allaient ensemble au collège de Modesto, les dégâts que l'absence de soins avait causés à Tiffany. Il en était venu à penser que l'indifférence était pire que les sévices corporels. En fin de compte, il s'en était mieux sorti qu'elle. D'autant qu'il n'en avait pas gardé de séquelles physiques.

— Ils ne connaissent pas Zoé, argua-t-il. Et toi non plus. Ma mère veillait à ce que ses coups ne laissent aucune trace. Peut-être qu'elle fait pareil ? Peut-être qu'elle n'est pas aussi gentille que tu voudrais le croire.

— Elle est gentille, j'en suis sûre, insista-t-elle.

La sonnerie du téléphone les interrompit, mais il ne fit aucun mouvement. Tiffany irait répondre. Elle était aux petits soins, prête à tout pour lui rendre la vie agréable. C'était le prix à payer pour être désirée.

— Allô !

Colin l'écouta distraitement, tout en observant le grand type qui inspectait maintenant les abords de la maison de Lucassi. Il leva brusquement les yeux dans sa direction, et Colin fit un bond pour s'écarter de la fenêtre. Le gars ne l'avait sûrement pas vu, mais il devait se montrer plus prudent s'il ne voulait pas attirer l'attention sur eux.

— Colin ? appela Tiffany.

Il serra les dents. Ce n'était pas le moment. Il ne voulait pas être dérangé.

— Quoi ?

— Tommy veut te parler. Tu ne lui as pas dit à quelle heure passer ce soir.

Partagé entre sa curiosité pour l'invité des voisins et la nécessité de répondre à son ami, il hésita quelques secondes, avant de s'avancer vers Tiffany. Continuer à espionner ce type ne lui en apprendrait pas plus sur son identité.

— Allô ! lança-t-il en se saisissant du combiné.

— Salut, vieux. Alors, quoi de neuf ?

— Rien.

— C'est toujours poker, ce soir ?

Il se serait bien amusé avec Tiffany et peut-être même les aurait-il laissés s'amuser avec elle. Il fallait les entendre parler de son corps sensuel, s'extasier sur ce qu'elle était devenue depuis qu'il l'avait épousée. A croire qu'ils fantasmaient tout le temps sur elle. Mais le moment était mal choisi à cause de sa lèvre fendue. En plus, si l'effet des drogues qu'il avait administrées à Samantha s'estompait et qu'elle se mettait à hurler, il aurait du mal à expliquer les cris. Colin ne s'était jamais laissé aller à leur parler de ses animaux de compagnie et il n'avait pas l'intention de commencer.

C'était prendre un trop grand risque, avec tout ce qui se passait à côté.

— Non, je suis débordé. J'ai ramené une tonne de boulot à la maison.

— T'es sûr que tu ne peux pas prendre une heure ? J'ai loué le meilleur porno que t'aies jamais vu, mec.

— Pas possible ce soir.

Tommy eut du mal à cacher sa déception et un silence pesant s'ensuivit, qu'il fut néanmoins le premier à rompre.

— D'accord, on remet ça.

— Vous pourriez venir vendredi, proposa Colin.

D'ici là, les choses seraient revenues à la normale.

— Et j'aurai bien mieux qu'un film, ajouta-t-il.

— Quoi de mieux qu'un porno ? s'esclaffa Tommy.

— Du *porno* pour de vrai. Tu apportes les pizzas et la bière... Dis à James d'apporter de quoi fumer, et je me charge du divertissement.

Il sentit le regard réprobateur de Tiffany peser sur lui lorsqu'il raccrocha. Son appréhension était évidente, mais il n'en avait rien à faire. Elle y prendrait du plaisir. Il ferait en sorte que ses amis se plient à ses moindres désirs, et il la laisserait les dominer. Oui, elle y prendrait du plaisir. Et lorsque ce serait fini, elle en redemanderait !

— Quoi ? fit-il en la défiant du regard.

Elle baissa la tête.

— Rien.

Il retourna vers la fenêtre. Il ne voyait plus l'homme, mais la vieille Mercedes était toujours dans la rue.

Qui était ce type ? Il y avait quelque chose chez lui qui l'agaçait prodigieusement. Il était plus jeune que le policier en civil qu'il avait rencontré et il semblait si... sûr de lui. Si déterminé.

— Il n'y a *aucune* raison pour que quelqu'un remonte la piste de Sam jusqu'à nous, n'est-ce pas ?

Il lui avait déjà posé la question, mais il voulait encore s'assurer qu'elle ne lui avait rien caché.

— Aucune, affirma-t-elle. C'est elle qui est venue.

— Personne ne l'a vue entrer chez nous ?

— Je ne crois pas. Mais même si quelqu'un l'a aperçue, nous n'aurons qu'à dire qu'elle n'a fait que passer. Elle est venue, mais cela ne signifie pas que nous lui avons fait du mal. Nous n'avons pas de casier judiciaire, ni de raison d'être soupçonnés. Tu es un jeune avocat prometteur, spécialisé dans l'immobilier. J'ai un travail tout ce qu'il y a de plus respectable. Nous avons une bonne réputation. Nous ne faisons pas parler de nous. Ils n'ont aucune raison de demander et d'obtenir un mandat de perquisition, n'est-ce pas ?

Elle ne faisait qu'énumérer ce qu'il lui avait maintes fois répété par le passé, mais elle avait raison. Les policiers ne pourraient pas fouiller la maison sans mandat de perquisition. Et ils n'obtiendraient pas de mandat sans mobile. Or quel mobile les flics pourraient-ils leur prêter ?

N'empêche. Ce grand type l'agaçait.

— Quand es-tu montée voir Sam pour la dernière fois ? demanda-t-il.

— Je lui ai apporté à manger avant que tu ne rentres.

Il se retourna, levant un sourcil en accent circonflexe.

— Qu'est-ce que tu lui as donné ?

Elle répondit d'une voix si basse, proche du chuchotement, qu'il dut tendre l'oreille.

— Que lui as-tu donné ? répéta-t-il en haussant le ton.

Son expression penaude et sa lèvre fendue lui donnèrent un air presque enfantin.

— Les restes d'hier soir, répondit-elle lentement.

— Mon repas ? s'indigna-t-il en plaquant ses poings sur ses hanches.

— Tu n'aimes pas manger la même chose deux jours de suite.

— Et alors ? Elle n'est pas dans un hôtel de luxe.

— Je... je ne savais pas si je devais lui donner ce que l'on donnait à Rover ou... ou si elle allait être un animal de compagnie différent.

— C'est les chiens que je préfère, tu le sais bien, lâcha-t-il.

— Donc... tu veux que je la nourrisse avec les croquettes qui restent dans le garage ?

— Evidemment. Pourquoi les gaspiller ?

Il reporta son attention sur la fenêtre. Il commençait à faire sombre, mais la lumière inonda soudain la cuisine de Lucassi, et Colin aperçut ce dernier en train de discuter avec l'homme. Où était la jolie Zoé ?

— Quand il n'y en aura plus, dis-le-moi. J'achèterai un autre sac, ajouta-t-il.

Tiffany se percha sur le bord du canapé.

— D'accord.

— Est-ce qu'elle va mieux ?

— Je ne sais pas. Elle n'a pas dit grand-chose. Quand je lui ai apporté son repas, elle a demandé si elle pouvait rentrer chez elle. C'est tout. Quand j'ai répondu non, elle s'est retournée et a fermé les yeux.

— Elle n'a pas mangé ?

— Non, rien.

— Elle va le regretter, tu peux me croire.

Il ne voyait plus personne dans la cuisine des voisins. Ils avaient quitté la pièce, sortant de son champ de vision.

Abandonnant son poste de surveillance, il décida de monter et de jeter un œil à son nouvel animal de compagnie. Puisqu'il avait annulé sa soirée, il disposait du nécessaire pour commencer le dressage.

* * *

En termes d'ordre et de rangement, la chambre de Samantha était un modèle du genre. Ses vêtements étaient rangés dans sa penderie par couleurs, ses chaussures soigneusement alignées en dessous. Le lit était fait ; les tiroirs de la commode étaient soigneusement fermés, ses bijoux reposaient dans un coffret de bois, posé sur la coiffeuse. Le seul indice qui trahissait la présence d'une adolescente était le cadre posé

en appui contre le miroir de la coiffeuse — un cadre que Lucassi n'avait sans doute pas voulu qu'elle accroche au mur. L'homme était trop maniaque pour accepter de percer un trou à seule fin d'afficher ce qu'il devait considérer comme des « enfantillages ».

Jonathan s'immobilisa devant et examina les nombreuses photographies que Samantha y avait collées : sur l'une, elle posait souriante avec une jeune fille ; sur une autre, elle était à Disneyland entourée de sa mère et d'un homme plus âgé, qui arborait une moustache à la Sam Eliott. Il y en avait aussi plusieurs montrant la mère et la fille, ensemble, avec Lucassi, mais elles avaient été positionnées de telle façon que ce dernier n'apparaissait jamais en entier. Cela aurait pu être involontaire, mais Jon comprit intuitivement que ce n'était pas le cas. Masquer l'image de son beau-père en révélait beaucoup sur l'état d'esprit de la gamine et sur son refus de l'intégrer à sa vie.

— Vous voyez ? Il n'y a rien d'anormal ici, murmura Lucassi.

Il s'était assis derrière le bureau, sur lequel trônaient un manuel scolaire et une feuille de cahier où étaient notés la date de la veille et plusieurs problèmes d'algèbre. Il se demanda si les tiroirs contenaient des affaires plus personnelles — il fallait bien qu'elles soient quelque part. En tout cas, ce livre était le seul objet de la maison qui ne soit pas « à sa place ». Manifestement, Samantha avait pris le temps pour faire ses devoirs, avant d'aller à la piscine.

— Qui est-ce ? demanda Jonathan en montrant l'homme plus âgé qui se tenaient à côté de Sam.

— C'est son grand-père, Ely Duncan. Et si vous ne l'aviez pas deviné, malgré ces moustaches ridicules et tous ces tatouages, il n'est pas ce qu'on appelle un grand-père banal.

— En quoi est-il différent ?

Grâce à Skye, il en savait déjà un peu sur le personnage, mais l'opinion de Lucassi l'intéressait. Qu'avait-il à dire sur le sujet ?

— C'est un ancien motard. Son casier judiciaire est long comme mon bras et il semble incapable de séjourner ailleurs qu'en prison.

— Est-ce qu'il se soucie de Sam ?

— Je ne crois pas qu'il se soucie de quelqu'un d'autre que de lui, sinon il aurait donné à Zoé une meilleure enfance.

— Il s'en soucie.

Jonathan se tourna vers la porte. Zoé se tenait dans l'encadrement. Elle s'était rafraîchi le visage et avait attaché ses cheveux en queue-de-cheval. Elle semblait plus calme qu'auparavant. Plus maîtresse d'elle-même.

— Mon père est très..., commença-t-elle, cherchant ses mots. Il ne sait pas vivre autrement.

Jonathan scruta de nouveau la photo du grand-père.

— Où est-il maintenant ?

— Il vit à Los Angeles.

— S'il n'est pas en prison quelque part. Elle n'a pas eu de nouvelles de lui depuis qu'elle a emménagé ici, ajouta Lucassi.

— Il n'est pas en prison. L'inspecteur Thomas, qui est chargé de la disparition de Sam, a déjà vérifié. Il a même demandé à un policier de Los Angeles de faire un tour jusqu'au mobile home, mais... jusqu'ici, mon père reste introuvable. Personne ne sait où il est.

Jonathan s'adressa à Zoé.

— A quand remonte votre dernier contact ?

— Neuf mois.

— C'est normal ?

Elle fit un geste indiquant que cela pouvait tout aussi bien être normal qu'anormal.

— La communication entre nous est en pointillé depuis des années. Mais, cette fois, c'est plus long que d'habitude.

Elle s'interrompt.

— Nous nous sommes disputés l'été dernier.

— Au sujet de...

— Il voulait faire venir Sam une semaine chez lui pour l'emmener à Disneyland.

— Elle y est déjà allée avec lui, je vois.

Elle inclina la tête.

— Une fois. Il y a deux ans, mais je l'avais accompagnée.

— Et l'été dernier, vous avez refusé qu'elle y aille ?

— Je ne voulais pas qu'elle voyage seule jusque dans le sud de la Californie. Et..., commença-t-elle, avant de s'interrompre quelques secondes, ... je commençais un nouveau travail. Je ne pouvais pas prendre de congé.

Vu le genre de vie que menait son père, Jon comprenait qu'elle n'ait pas souhaité lui confier Sam.

— Lui avez-vous signalé ce qui vient d'arriver ?

— Je lui ai laissé des messages. Plusieurs, en fait. Je n'ai pas encore... eu de réponses.

— Il est sûrement ivre mort, dans une allée.

Jonathan ne releva pas l'intervention de Lucassi.

— Et ça, c'est Marti, la meilleure amie de Sam ? demanda-t-il en pointant une autre photo.

— Oui, c'est elle.

— Pouvez-vous me donner le téléphone et l'adresse de ses parents ? J'aimerais lui parler et j'ai besoin de leur consentement.

— Bien sûr.

Elle les lui dicta de mémoire, et il les enregistra sur son Smartphone.

— La police l’a déjà questionnée. D’après elle, Samantha n’a pas eu de comportement étrange ces jours-ci, et elle n’a pas non plus fait de nouvelles connaissances. Elle est convaincue qu’elle n’avait pas l’intention de fuguer.

— La police a-t-elle entrepris des recherches dans le quartier ?

Elle hocha la tête.

— Cet après-midi.

— Personne n’a rien vu, intervint Lucassi. Rien entendu. C’est comme si elle s’était... volatilisée.

— Vous m’avez dit tout à l’heure que le portail était ouvert quand vous avez constaté sa disparition ?

— Oui. C’est exact.

— Elle ne s’est donc pas volatilisée. Soit elle est partie à pied, soit elle connaissait son kidnappeur et l’a fait entrer.

— Qu’est-ce qui vous fait dire ça ?

— Elle n’a pas été emmenée de force. Aucun meuble n’a été bousculé et il n’y a aucune trace de lutte dans la maison.

— Et elle ne serait pas sortie dans le quartier sans nous prévenir ou nous laisser un mot, fit observer Zoé.

Jonathan acquiesça. C’était ce qui l’inquiétait. Rien de ce qu’avait dit ou fait Sam ne permettait d’imaginer qu’elle ait décidé de fuguer. Il n’y avait pas eu d’événement déclenchant. Elle n’avait pas confié une quelconque intention de partir à sa meilleure amie, et n’avait emporté aucun vêtement. Si elle avait prévu de fuguer, se serait-elle donné la peine de finir ses devoirs de maths ? Sans compter qu’elle était encore souffrante...

Si elle connaissait son agresseur et lui avait fait confiance au point de le suivre, il semblait logique d’orienter les recherches vers le père... ou le fiancé trop parfait de sa mère.

Jonathan en vint presque à espérer que le kidnappeur était Ely Duncan. Si c’était Anton Lucassi — un homme qui pouvait s’asseoir dans la chambre de l’adolescente en affichant la plus vive inquiétude —, il y avait du souci à se faire pour Samantha.

— Alors, qu'en penses-tu ? s'enquit la voix de Skye à l'autre bout de la ligne.

Jonathan était chez lui, dans sa cuisine. Comme il mangeait souvent en travaillant, la pièce lui tenait aussi lieu de bureau — il y passait plus de temps, en tout cas, que dans l'espace aménagé à cet effet dans l'angle de la chambre d'amis. Spacieuse et ensoleillée, dotée de deux salles de bains, la maison située sur Broadway Avenue avait du potentiel, mais, depuis qu'il en était devenu propriétaire, treize mois plus tôt, il n'avait toujours pas trouvé le temps de faire les travaux de rénovation et de rafraîchissement dont elle avait besoin.

— Je pense que le géniteur de Samantha n'est pas mêlé à sa disparition.

— Qu'est-ce qui te permet de le penser ?

Jonathan flatta la tête de son chien, un akita japonais répondant au nom de Kino. Très affectueux, il lui donnait des coups de museau, quémandant son attention et ses caresses. Il n'aimait pas rester seul trop longtemps et c'était généralement la voisine de Jon qui s'occupait de lui pendant qu'il travaillait ; mais Veronica — Ronnie pour ses proches — avait dû se rendre à San Francisco et Kino avait passé la journée enfermé.

Il était presque 23 heures, mais Jon avait prévu de le sortir pour qu'il se dégourdisse les pattes, après avoir mangé un morceau.

— Attends une seconde ! lança-t-il au chien, avant de revenir à sa conversation. Samantha *connaissait* sûrement celui qui l'a emmenée.

— Il n'y a donc aucune trace de lutte ? demanda Skye.

— Aucune.

Jonathan se pencha, inspectant le contenu de son réfrigérateur.

— Comme Samantha croit que son père a été tué dans un accident de voiture, je ne pense pas qu'elle aurait accueilli à bras ouverts un étranger se présentant comme son cher papa, poursuivit-il.

— Ah... Je n'ai jamais interrogé Zoé à ce sujet, mais je me suis toujours demandé ce qu'elle avait raconté à sa fille, au sujet de sa naissance. Seulement, je ne voulais pas paraître indiscreète... Est-ce

qu'elle t'en a dit plus ?

Il jeta dans la poubelle deux des trois boîtes à emporter dont la date de péremption était passée, et prit les restes de lasagnes, qu'il fit réchauffer au micro-ondes. Il n'en avait pas spécialement envie, mais la fraîcheur de ce qui se trouvait dans son frigo ne lui inspirait pas confiance — à moins de se faire un plateau de ketchup, de moutarde et de piments.

— Non. Elle est restée muette sur cet épisode. Seul son père est au courant.

— Anton Lucassi ne sait rien ?

— Non. Et je n'ai pas l'impression que Zoé souhaite le mettre en courant.

— Elle cherche sans doute à protéger sa fille. Si elle informe son entourage des circonstances de sa naissance, Sam finira par découvrir la vérité.

Il se pencha vers la vitre du micro-ondes et regarda le plateau tourner.

— Tout de même... Le fait que Zoé n'ait pas confié ce drame à l'homme qu'elle aime en dit long sur leur relation, tu ne crois pas ?

— Ils ne sont peut-être pas si proches que ça, commenta Skye.

— Ils sont *fiancés*, quand même.

— Et alors ? Ça ne veut plus dire grand-chose, de nos jours !

Il s'adossa au plan de travail et croisa les bras.

— Je crois surtout qu'elle n'a aucune envie de lui parler de ce viol parce qu'elle craint une réaction de mépris ou de pitié de sa part. Elle ne veut pas lui donner trop d'ascendant sur elle.

Il sortit le plat du four et, constatant qu'il était encore froid, le remit à chauffer deux minutes supplémentaires.

— Ou peut-être qu'elle n'a pas voulu en rajouter, tout simplement, compléta-t-il. Lucassi n'a aucun respect pour son père... Ce serait pire s'il apprenait ce qui lui est arrivé quand elle vivait avec lui !

— Sam aurait pu ouvrir la porte à Franky Bates, argumenta Skye. Certains gosses ouvrent la porte à n'importe qui, sans avoir conscience du danger qu'ils courent. On leur apprend à être polis et ils ouvrent avec le sourire.

— La porte de devant était fermée à clé quand Lucassi est rentré. C'est le portail arrière qu'il a trouvé ouvert.

— Alors, tu en penses quoi ? demanda-t-elle de nouveau.

Une vague de fatigue le traversa — pas étonnant après les quinze heures de travail qu'il venait d'effectuer ! Il posa les yeux sur la machine à café. Il aurait du mal à s'endormir s'il succombait à la tentation. Mais, d'ici là, la caféine lui serait bien utile pour retrouver un semblant d'énergie...

— Je penche plus pour Lucassi que pour Bates.

— Il n'a pas de casier judiciaire.

— Ça ne suffit pas à faire de lui un innocent... Si Sam s'était trouvée face à un inconnu, elle aurait crié pour appeler à l'aide. Il est raisonnable de penser que *quelqu'un* l'aurait entendue. La voisine d'à côté est restée chez elle toute la journée.

Ignorant ostensiblement la lumière qui clignotait sur son répondeur — probablement des appels concernant ses autres affaires, dont il n'avait plus le temps de s'occuper —, il s'empara de la photo de Sam que Zoé lui avait donnée.

— Si quelqu'un l'avait emmenée de force, poursuivit-il, ou si elle avait essayé de s'échapper, on aurait trouvé des traces de lutte : une chaise renversée, une table de travers, un objet cassé.

Il regarda plus attentivement la photo, observant l'adolescente avec attention.

— Sa canette de soda n'a même pas été renversée. Son lecteur mp3 posé sur la table, bien en vue, n'a pas intéressé celui qui l'a enlevée.

— Bon, d'accord... J'admets que la piste Lucassi tient la route, mais n'élimine pas Bates de la liste des suspects !

— Si je passe les prochains jours à enquêter sur lui et que je n'arrive à rien, nous aurons perdu un temps précieux. Tu sais ce qu'on dit sur les premières quarante-huit heures...

Il songea à Zoé, si belle, si fragile, et à la manière dont elle s'était apaisée entre ses bras. Cela faisait des années qu'il n'avait pas pensé à une femme de cette façon — abstraction faite de Sheridan — et il sentit un frisson le parcourir de la tête aux pieds tandis qu'une vague d'espoir le submergeait. Que lui arrivait-il ? Zoé Duncan était *fiancée*, bon Dieu !

— Ne laisse pas Bates de côté, insista Skye. C'est trop risqué.

Il posa la photo sur une pile de dossiers.

— Je sais. Mais tout est risqué dans cette affaire. Je dois suivre mon instinct — et agir vite.

— Donc, tu crois que c'est Lucassi ?

— Ou le grand-père. Sam a une bonne relation avec lui, même si sa mère et lui s'étaient brouillés.

— Zoé a rayé son père de sa vie ?

— Non. Rien d'aussi définitif. Elle n'a pas autorisé Sam à aller passer quelques jours chez lui, l'été dernier, et Ely Duncan en a pris ombrage. C'est tout.

La sonnerie du micro-ondes tinta. Il ouvrit la porte pour sortir son dîner — et manqua de lâcher la barquette en se brûlant avec la sauce tomate.

— Merde ! grogna-t-il.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Skye.

Kino inclina la tête, l'air de dire : « Comment peux-tu être aussi

maladroit ? »

— Ça te fait rire ? marmonna-t-il à son chien.

— Pardon ? répéta Skye, avant de s'esclaffer.

— Je parlais à Kino. Je me suis brûlé en sortant un plat du four.

— Jon... Il faut vraiment que tu te dégotes une femme.

L'image de Sheridan dans les bras de son mari lui traversa brutalement l'esprit.

— Je n'ai pas le temps.

— Maintenant que Sher est mariée, reprit-elle plus sérieusement, tu peux peut-être passer à autre chose.

Jonathan étouffa un juron. Skye était bien plus perspicace qu'il ne l'avait cru — et souhaité.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Ah bon ? Qu'est-ce qui ne va pas entre vous, alors ?

Il lança un regard de travers à Kino, qui reposa sa tête sur ses pattes de devant.

— Rien.

— Jonathan, ça lui brise le cœur.

Il haussa les épaules. Et lui, alors ? Ne lui avait-elle pas brisé le cœur en épousant Cain ? Il sortit une fourchette d'un tiroir et la planta rageusement dans ses lasagnes.

— Elle est mariée et heureuse. Elle s'en remettra.

— Et toi ? insista Skye.

Il tendit un morceau de pain à son chien.

— Je m'en remettrai aussi.

* * *

En entendant la clé tourner dans la serrure, Sam tenta de se glisser sous le matelas. C'était le seul endroit où se cacher pour éviter que Colin ne promène son regard sur ses jambes et ses bras nus... puisqu'elle était toujours en maillot de bain.

Elle avait entendu parler des prédateurs qui s'en prenaient à des enfants ou à des adolescents de son âge, et elle ne cessait d'y penser depuis que Colin avait fait irruption dans la pièce la veille au soir. Anton les appelait des pédophiles. Sa mère employait un vocabulaire plus dur, les traitant de « rebuts de la société », de « barbares de la pire espèce ». Colin lui paraissait franchement barbare, certes... mais était-il pédophile pour autant ? Est-ce que les pédophiles pouvaient être de jeunes et séduisants avocats ? Étaient-ils mariés à de jolies femmes comme Tiffany ?

Elle n'arrivait pas à se sortir de la tête cette histoire qui était passée aux infos : des filles de son âge s'étaient fait piéger sur internet par de vieux bonshommes. Certains d'entre eux étaient vraiment moches. Elle n'y avait prêté qu'une oreille distraite, à l'époque, certaine qu'un tel drame ne lui arriverait jamais. Elle n'avait même

pas encore envisagé de coucher avec un garçon. D'ailleurs, elle n'avait pas de petit copain... Et puis sa mère refusait qu'elle ait sa propre page sur MySpace ou sur Facebook.

La porte s'ouvrit et la large silhouette de Colin se découpa dans l'embrasure.

— Qu'est-ce que tu cherches à me cacher ? demanda-t-il en appuyant sur l'interrupteur.

Elle cligna des yeux pour s'accoutumer à la lumière qui jaillit brutalement du plafonnier, tandis qu'il entra et fermait la porte à clé derrière lui. Il avait quelque chose à la main...

Son cœur manqua un battement. C'était un fouet !

— C'est... c'est pour quoi faire ? demanda-t-elle en sentant les larmes lui brûler les paupières.

Il caressa la lanière de cuir

— Ça ? C'est pour s'amuser un peu. Tu ne trouves pas que c'est amusant ?

— N-on. Pas si... si vous voulez me frapper avec.

— C'est la bonne nouvelle. Tout va dépendre de toi.

Elle pressa les paumes de ses mains sur ses yeux, essayant d'arrêter les larmes. Elle n'allait pas rester assise là, à pleurer comme un gros bébé... Elle devait trouver les mots pour le convaincre de la libérer !

— Comment... Comment ça peut dépendre de moi ?

— Si tu es obéissante, je ne serai pas obligé de m'en servir.

Elle sentit une énorme boule d'angoisse obstruer sa gorge. Ce type était un pédophile. Elle aurait pu le jurer aux regards qu'il lui jetait, au petit sourire qui plissait ses lèvres.

— S'il vous plaît, murmura-t-elle, laissez-moi tranquille. Je ne vous ai jamais rien fait. Si vous me laissez partir, je ne dirai pas que c'est vous et Tiffany qui... qui m'avez enfermée, je le jure. Je dirai que c'était quelqu'un d'autre, quelqu'un qui... qui portait un masque.

— Mais bien sûr ! Tu balanceras tout à la minute où tu te sentiras en sécurité.

— Non, je le jure !

— Arrête avec ces fadaises. Tu n'iras nulle part. Lève-toi et laisse-moi te regarder.

Elle ne bougea pas. Elle sentit ses poils se hérissier à la pensée de ce qu'il ferait s'il appréciait ce qu'il voyait.

— Pourquoi... pourquoi est-ce que vous voulez me g-garder ici alors que votre femme est si belle ?

— C'est une bonne question. Je me la suis souvent posée, figure-toi. Et... je n'en sais rien. Je suppose que c'est pour la même raison que j'ai un fouet. Parce que cela m'amuse. Allez, maintenant, debout !

— Je ne peux pas. Je suis m-malade. Et si... si vous vous rapprochez trop...

— Tu m’as déjà prévenu. Laisse-moi te prévenir à mon tour.

Il poussa le matelas d’un coup de pied, et elle se recroquevilla instinctivement, comme si elle voulait disparaître ou se fondre dans le mur.

— Si tu refuses encore d’obéir à un ordre aussi simple, tu n’auras plus à t’inquiéter de ta maladie parce que tu seras morte.

Il fit claquer le fouet contre le mur. Si près qu’elle ne put retenir un cri.

— Silence ! ordonna-t-il. Voilà la première règle que tu vas devoir apprendre. Tu dois te taire, quelle que soit la situation.

Y avait-il la moindre chance pour que quelqu’un l’entende si elle hurlait au secours ?

Il fit claquer son fouet une nouvelle fois — plus près encore. Bien que terrorisée, elle ne laissa échapper qu’un faible gémissement. Mais c’était encore trop pour lui.

— J’ai dit silence total !

L’injonction était menaçante.

La lanière décrivit un arc au-dessus d’elle. Persuadée qu’elle allait l’atteindre, elle se recroquevilla, ramenant ses bras autour de sa tête. *Ne dis rien. Ne fais aucun bruit. Ne fais aucun bruit...*

Elle l’entendit claquer et se raidit, persuadée qu’il l’avait touchée à l’épaule. Mais il l’avait manquée. Lui-même ne cacha pas sa surprise.

— Tu as de la chance. Je ne suis pas en forme, ce soir, lâcha-t-il tout en faisant glisser la lanière entre ses mains pour l’enrouler sur elle-même.

Samantha sentit les larmes ruisseler sans retenue sur son visage. Elle n’aurait pas pu les arrêter même si elle l’avait voulu.

— Pourquoi voulez-vous me faire mal ? murmura-t-elle.

— Tu ne devines pas ?

Elle secoua la tête.

— Non.

— Et dire que je te croyais intelligente !

Un méchant rictus tordit sa bouche comme il reprenait :

— Je te donne un indice : c’est pour la même raison que celle qui me pousse à avoir un fouet.

— P-parce que c’est *amusant* ? demanda-t-elle d’une voix chevrotante.

— Tout juste ! acquiesça-t-il, hilare.

Il coinça le fouet sous son bras pour pouvoir applaudir.

— Excellent. Je sens que nous allons bien nous entendre, toi et moi.

— Colin ? interrompit Tiffany en cognant à la porte.

— Qu’est-ce que tu veux ? brailla-t-il.

— Ton père est au téléphone.

— Dis-lui que je le rappellerai plus tard.

Il y eut un silence.

— Tu es sûr ? Je me disais qu'il valait mieux faire comme d'habitude, comme si ce soir était un soir comme un autre, et que tu lui parles. Tu sais... jusqu'à ce que la situation redevienne normale... et que l'agitation retombe dans le quartier.

Colin croisa les bras et resta immobile quelques secondes, en dévisageant Sam.

— Il lui arrive parfois de me surprendre en me prouvant qu'elle a un cerveau, railla-t-il.

Samantha ne répondit pas.

— Je ne devrais pas être là, de toute façon. Cette petite visite ne fait que me donner envie de ce que je ne peux avoir... pas encore.

— Colin ? insista Tiffany.

— J'arrive.

Ensuite, Sam n'entendit plus Tiffany et supposa qu'elle était partie. Manifestement pressé, Colin se mit alors à débiter une série de règles, terminant sur une promesse qui lui fit froid dans le dos — plus encore que la perspective du fouet.

— Je te donne deux semaines pour te remettre... de ce truc.

— De ma mononucléose ?

— Oui.

— Ou bien quoi ? murmura-t-elle.

Il rit doucement

— Tu veux réellement savoir ?

— Non.

— C'est bien ce que je pensais, conclut-il en fermant la porte derrière lui.

Que lui avait-il dit ? Qu'il vérifierait qu'elle connaissait par cœur chaque règle et qu'elle ferait mieux dans son propre intérêt de n'en oublier aucune ? L'estomac noué de terreur, elle commença à se les réciter pour ne pas lui donner de raisons de « s'amuser » avec son fouet. Plusieurs minutes, puis de longues heures s'écoulèrent. Et, à son grand soulagement, elle ne le vit pas revenir.

* * *

Il était minuit passé, mais Zoé savait qu'elle ne trouverait pas le sommeil. Elle était assise sur le seuil de la maison, le téléphone portable posé sur ses genoux, le regard rivé sur la rue plongée dans le noir. Elle ferma les yeux, prêtant l'oreille. Peut-être allait-elle entendre le bruit des pas de sa fille sur le trottoir ou le son de sa voix dans l'obscurité ?

Son attente fut vaine. Comme la nuit précédente, seul un silence pesant lui répondit.

Anton était allé se coucher — c'était déjà ça. Sa compagnie lui

était de plus en plus pénible à supporter. Malgré toute la bonne volonté dont il faisait preuve, ce qu'il disait ou faisait l'irritait profondément. La disparition de Sam n'avait fait qu'exacerber les rancœurs qu'elle nourrissait contre lui — bien souvent sans s'en rendre compte, d'ailleurs. Elle lui en voulait pour tout, désormais : le chien de Sam, sa manière de ne penser qu'à lui, ou de tout ramener à ses affaires. Le souci maniaque avec lequel il veillait sur cette maison. Même sa façon de parler d'Ely l'agaçait : ce qu'il disait n'était pas faux, mais de quel droit se permettait-il de critiquer aussi ouvertement son père devant un étranger ?

Le drame qui s'était abattu sur eux faisait apparaître des fissures dans leur couple. Des failles dont elle n'avait pas pris conscience, ou qu'elle n'avait pas voulu voir. Était-elle moins amoureuse de lui ? Ou plus susceptible que d'habitude à cause de la disparition de Sam ? Elle n'osait pas s'attarder sur la première possibilité, car cela compliquait tout. Si elle n'aimait plus Anton, elle devrait le quitter. Mettre un terme à cette relation comme à toutes les autres...

Où irait-elle, cette fois ? En venant s'installer ici, elle avait vendu tous ses meubles. Les frais de la maison, auxquels elle participait, étaient bien plus importants que ceux qu'elle avait assumés par le passé, ce qui ne lui laissait aucune possibilité de faire des économies. Elle avait tant voulu voir en lui l'homme idéal et le père dont elle rêvait pour Sam qu'elle n'avait pas pensé à ce qu'elle ferait en cas d'échec.

Occupée à réaliser son rêve, elle avait baissé sa garde, perdant son sens de la combativité, se défaisant de sa capacité à se débrouiller par elle-même. Elle avait même lâché son travail...

Elle poussa un long soupir. Pour l'instant, il était hors de question de partir — ou même d'y songer. Pas sans sa fille. Et si Sam revenait et ne la trouvait pas ? A cette pensée, un frisson la parcourut, et son cœur déjà endolori se contracta douloureusement.

Elle laissa les larmes couler sur ses joues, trop épuisée pour les essuyer, trop épuisée pour lutter contre l'émotion qui la submergeait. L'impuissance et la peur se mêlaient étroitement en elle, lui donnant l'impression de s'enfoncer dans des sables mouvants : si elle partait à la recherche de sa fille, elle risquait de manquer le coup à la porte ou l'appel téléphonique. Mais si elle restait assise là, l'inaction la rendrait folle.

Que faire, alors ?

Elle avait l'impression d'errer dans les limbes, coincée dans un paysage de grisaille, déchirée entre la peur de s'éloigner et celle d'attendre, horrifiée par le tunnel d'angoisse qui menaçait de l'engloutir.

Tout à coup, elle bondit sur ses pieds et se précipita dans la maison

pour prendre ses clés. Si elle ne luttait pas contre la sidération et la panique qui l'étreignaient, elle serait bientôt incapable de faire quoi que ce soit. Le tic-tac de la pendule murale rompait le silence figé de la maison. Si elle roulait au hasard des rues, à cette heure de la nuit, Anton lui reprocherait de ne pas s'en tenir à ce qu'ils avaient décidé. Il lui avait promis d'aller, aux premières lueurs du jour, imprimer des avis de recherche avec la photo de Sam et d'organiser une battue dans le quartier. Il avait insisté sur le fait que la police faisait tout ce qu'elle pouvait, et qu'ils devaient faire confiance à l'inspecteur Thomas. Les médias avaient déjà relayé l'affaire. Une annonce était même passée au journal télévisé, demandant à quiconque ayant aperçu Samantha d'entrer en contact avec la police de Rocklin.

Zoé secoua la tête. Rien ne lui paraissait suffisant face à l'horreur de la situation. Il fallait faire plus, ne rien omettre. Le moindre détail comptait et pouvait la lancer sur une piste.

Pas question de s'éparpiller, songea-t-elle en s'approchant de la balancelle. D'une certaine façon, Anton avait raison : il fallait s'en tenir au plan initial. Ne pas gaspiller inutilement leur énergie. Mais comment survivrait-elle jusqu'au lever du jour ?

Il flottait dans l'air une odeur de cigarette qui attira son attention. Elle tourna la tête vers la maison d'à côté. Il y avait quelqu'un... qui n'était pas là un instant plus tôt.

Les nerfs à vif, elle sonda l'obscurité, cherchant à déterminer d'où pouvait provenir cette odeur, et finit par repérer Colin, son voisin, assis sur les marches de sa maison.

— Je ne savais pas que vous fumiez.

Elle n'eut pas besoin d'élever la voix. Les mots étaient clairs, portés par l'air frais de la nuit.

Colin se leva et s'avança jusqu'à la barrière qui séparait leurs deux jardins. Il portait un jean usé, un sweatshirt qu'il avait enfilé à l'envers et des chaussons fourrés. Elle ne l'avait jamais vu aussi décontracté. Ainsi vêtu, il était totalement différent de l'avocat élégant qu'elle croisait parfois en allant travailler le matin.

— Je ne fume pas d'ordinaire, confia-t-il en tapotant distraitement son index sur sa cigarette pour en faire tomber la cendre. Mais je n'arrive pas à dormir... Tiffany et moi voulons fonder une famille, et avec ce qui vient de se passer... Je n'aurais jamais cru que le quartier n'était pas sûr.

Elle hocha la tête. La disparition de Sam avait provoqué la consternation dans la communauté.

— C'est...

Les mots se pressaient dans sa tête, mais aucun ne lui semblait approprié.

— ... un tel choc, finit-elle par murmurer.

— Ça c'est sûr. Et si moi, je suis bouleversé, je n'ose pas imaginer ce que vous ressentez... Vous devez être effondrée. J'ai vu les infos ce soir.

Ce mouvement de sympathie et la compassion qu'elle perçut dans sa voix agirent comme un baume sur son cœur. Elle en avait besoin — mais pourquoi ne l'acceptait-elle pas d'Anton ? Elle ne supportait même plus qu'il la touche.

— Je suis complètement...

Elle s'interrompit une nouvelle fois, cherchant le mot qui décrivait au mieux ce qu'elle ressentait. Et le trouva.

— ... perdue.

Il contourna la barrière et s'approcha du porche.

— Je suis vraiment désolé de ce qui vous arrive.

Elle fut si touchée par sa sollicitude que les larmes lui montèrent aux yeux.

— Merci. J'apprécie.

Elle voyait le bout rougeoyant de la cigarette flotter dans le noir, éclairant le bas de son visage tandis qu'il la portait à sa bouche.

— Qu'est-ce que je peux faire pour aider ?

— Nous imprimerons des affichettes demain matin. Est-ce que vous pourriez en distribuer autour de vous ?

Elle avait dû fixer sa cigarette en parlant, car il la lui tendit et elle se surprit à la prendre.

La fumée lui brûla les poumons, mais elle inhala profondément, cherchant à faire remonter les sensations de bien-être qu'elle éprouvait autrefois, quand elle fumait encore. Il y avait si longtemps de cela...

Elle avait alors dix-neuf ans et vivait avec Johnny Ruzzo, un fumeur invétéré qui avait l'insulte facile et qu'elle avait quitté pour le bien de Sam.

— Bien sûr, fit-il. Je n'irai pas au boulot s'il le faut.

En le voyant jeter un coup d'œil vers la maison où Anton dormait, elle sentit resurgir la rancœur qu'elle nourrissait à son égard. Comment pouvait-il dormir, quand ce voisin, presque un étranger, ne parvenait pas à trouver le sommeil, trop inquiet pour Sam ? Anton avait-il jamais été un soutien pour elle ? Ou avait-elle fermé les yeux sur ce qu'elle n'aimait pas chez lui pour continuer d'offrir à Sam la vie dont elle rêvait pour elle ?

Difficile à dire. Tout s'embrouillait : ses actions à lui, les siennes... Tout était si confus !

Colin passa une main dans ses cheveux bouclés.

— Pourquoi attendre demain ?

Surprise, Zoé s'immobilisa.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Manifestement, vous ne pouvez pas dormir. Moi non plus, enchaîna-t-il. Allons jusqu'au magasin de photocopies — celui qui se trouve sur Douglas Street — et faisons les avis de recherche. C'est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre !

— Mais...

— Comme ça, les affichettes seront prêtes à l'heure où les gens partiront travailler. Vous gagnerez un temps précieux.

Si incongrue soit-elle, sa proposition la tentait. Au moins, elle aurait l'impression d'agir... et de se soustraire à la torture de l'attente.

— Vous m'accompagneriez ? s'étonna-t-elle.

— Bien sûr.

— Mais il est tard... Je ne peux pas vous demander de...

— Arrêtez, la coupa-t-il. Cela ne me gêne pas du tout.

Avec un hochement de tête, Zoé lui rendit sa cigarette. Elle appréciait son efficacité, son attitude volontaire. Cette attente interminable, pendant qu'Anton dormait, la rendait folle.

— D'accord. Je vais chercher mes clés de voiture.

— Pas besoin.

Il tira une dernière fois sur sa cigarette, puis jeta le mégot sur l'allée en ciment, l'écrasant du pied. Il sortit ses clés de voiture de sa poche et les fit tinter devant elle.

— Je conduis.

Zoé regarda le mégot de cigarette devant sa porte. Anton serait furieux, c'est sûr.

— Il faut que j'aille chercher mon sac et la photo de Sam...

— Allez-y. Pendant ce temps, je démarre la voiture.

Elle s'élança dans la maison, le cœur gonflé de gratitude.

— Merci, mon Dieu ! Quelle chance d'avoir un voisin pareil ! marmonna-t-elle, un sanglot de soulagement dans la gorge.

* * *

Colin était assis près de Zoé devant un ordinateur, au fond du magasin de photocopies.

— Est-ce qu'on a pensé à tout ? demanda-t-il.

Zoé observa l'affichette qu'ils venaient de créer. Jamais elle n'aurait pensé se retrouver dans cette situation. Ce qu'elle vivait depuis deux jours lui semblait surréaliste, et l'amitié qui avait surgi entre son jeune voisin et elle renforçait cette impression. Avant ces vingt dernières minutes, sa relation à Colin Bell se résumait à un geste de la main et à des banalités sur la météo. Et maintenant elle se sentait plus proche de lui que d'Anton !

— Je crois qu'il ne manque rien.

Ils avaient inséré la photo de Samantha dans le fichier, indiqué sa date de naissance, son poids et sa taille, une description du maillot de bain qu'elle portait, la date de sa disparition et l'endroit où elle avait

été vue pour la dernière fois, ainsi que les coordonnées du service de police à contacter en cas d'information. Zoé avait également ajouté son numéro de téléphone portable.

— Vous êtes sûre de vouloir laisser votre numéro de téléphone ?

— Je suis prête à faire tout ce qu'il faudra pour retrouver sa trace.

— On ne sait pas de quoi sont capables les personnes mentalement instables. J'ai entendu parler d'une mère qui avait reçu des appels téléphoniques. La personne au bout du fil lui assurait que sa fille était encore en vie, alors qu'en fait on a découvert plus tard que le type qui l'avait enlevée l'avait tuée presque tout de suite.

Zoé ne put retenir une grimace.

— Vous voulez dire que la femme qui appelait était liée au *tueur* ?

Elle eut du mal à prononcer ce mot, comme s'il lui écorchait les lèvres. Elle refusait de penser à ce qui arrivait aux enfants qui se faisaient enlever par un inconnu.

— Non. Je ne pense pas qu'ils étaient liés entre eux.

— Comment peut-on harceler une mère dans le chagrin ?

— Vous n'êtes pas seule, heureusement... Vos voisins vous soutiennent — la preuve ! ajouta-t-il en souriant gentiment. Je veux juste dire que ce genre de choses peut arriver. Il faut que vous y soyez préparée.

Pour la première fois, depuis qu'elle avait appris la disparition de sa fille, Zoé sentit sa gorge se dénouer un peu. Elle se laissa aller contre le dossier de son siège. Elle aurait dû imprimer ces affichettes plus tôt dans la soirée, avant même qu'Anton décide d'aller se coucher.

— Cela m'aide... de l'avoir fait, murmura-t-elle.

Il lui décocha un sourire.

— C'est trop bête qu'il faille une tragédie comme celle-ci pour que des voisins fassent plus ample connaissance, hein ?

Elle posa la main sur son avant-bras.

— Je ne pourrai jamais assez vous remercier, Colin.

— Je vous en prie.

Il lui couvrit la main.

— C'était le moins que je pouvais faire.

Zoé sourit, puis retira sa main et jeta un œil à l'horloge murale. Le seul autre client était parti, à présent. Il ne restait plus qu'elle, Colin et l'employée, occupée à remettre du papier dans les imprimantes.

— Le jour se lève, fit-elle.

— Nous ferions mieux de les faire imprimer si nous voulons les distribuer avant que les gens partent au boulot, déclara Colin en se levant.

— Et votre travail ?

Il réprima un bâillement.

— Je voulais appeler pour dire que je serai absent, mais j'ai un rendez-vous important ce matin. Je prendrai le temps de distribuer quelques tracts avant de me rendre au bureau.

— Prendre une demi-journée ne vous causera pas de problèmes au cabinet ?

Il haussa les épaules.

— Vous plaisantez ? Ils ne tiennent pas à me perdre.

— Vous allez être épuisé.

— Ne vous inquiétez pas.

Le manque de sommeil la terrassa brusquement, et elle chancela en voulant se redresser. Colin la retint, une expression inquiète sur le visage.

— Vous allez bien ?

Elle hocha la tête. Elle avait survécu à un viol quand elle avait quinze ans — son agresseur en avait vingt et un. Cette épreuve avait été si traumatisante qu'elle ne pouvait toujours pas y penser sans être prise de nausées — puis Samantha était arrivée, et elle s'était juré de ne jamais la mêler à l'horreur qui avait présidé à sa venue au monde.

— Ça va aller, dit-elle doucement.

— On va la retrouver, vous verrez.

Elle l'arrêta avant qu'il ne s'éloigne.

— Vous le pensez vraiment ?

— Bien sûr.

Il l'étreignit brièvement.

— Et je ferai tout ce que je peux pour vous aider.

D'ordinaire, les regards dont la gratifiait Colin la mettaient mal à l'aise. Elle les trouvait trop suggestifs pour un homme marié. L'avait-elle jugé trop vite, se méprenant sur ses intentions ? Certainement. Il venait de l'aider à traverser la nuit la plus éprouvante de sa vie. Même la nuit précédente n'avait pas été si terrible, parce qu'elle avait réussi à se convaincre que la disparition de Sam serait vite élucidée. Mais le temps passait, et elle ne pouvait continuer à se leurrer.

— Merci encore.

Il se dirigea vers le comptoir.

— Pas de problème. Vous les voulez en noir et blanc ou en couleurs ?

— En couleurs.

Ce serait cher, mais il était important que la photo soit nette et que les gens puissent reconnaître Sam au premier coup d'œil.

Il siffla en penchant la tête sur le côté.

— En couleurs, c'est un dollar la photocopie.

— Tant pis. Cela n'a pas d'importance.

— C'est une fille chanceuse...

Zoé hésita. *Chanceuse ?*

— ... d'avoir une maman qui l'aime autant, précisa-t-il.

— Merci, murmura-t-elle.

Elle eut soudain envie de lui révéler les circonstances de la conception de Samantha. Elle avait besoin de parler... de raconter ce qu'elle avait ressenti quand c'était arrivé. Des doutes qui l'avaient assaillie jusqu'au jour où elle s'était rendue à la clinique pour se faire avorter. Une fois devant l'équipe médicale, elle avait hésité, puis s'était ravisée au dernier moment. Rongé par la culpabilité, son père avait respecté sa décision. Et Samantha était née, *son* enfant, qu'elle chérissait plus que tout. Il était difficile de croire quand on les voyait si proches qu'elle avait failli mettre un terme à sa grossesse. C'était peut-être pour cela qu'elle voulait en parler. Après les heures qu'ils venaient de passer ensemble, elle avait l'impression de pouvoir faire confiance à ce jeune avocat. Et...

— Que puis-je faire pour vous ? intervint l'employée, rompant le fil de ses pensées.

— Je voudrais mille photocopies de ça, répondit Colin en poussant l'affichette vers elle.

L'employée paramétra une des imprimantes, tandis que Zoé s'approchait de la caisse.

— Comment comptez-vous payer ?

Elle fouilla dans son sac.

— Par carte.

Elle n'avait pas la somme sur son compte en banque, hélas. Et Anton, qui n'approuverait pas son choix de les tirer en couleurs, refuserait probablement de l'aider. Sa première femme l'avait escroqué avant de le quitter pour un autre homme, et cette mésaventure l'avait rendu plus que prudent vis-à-vis de l'argent. Il dirait qu'elle était folle, comme il le lui avait déjà dit quand elle avait acheté de nouveaux vêtements à Sam, dépensant plus qu'elle ne pouvait se le permettre.

Bah ! il serait toujours temps de s'en soucier dans trente jours, quand elle serait débitée !

Une fois Sam revenue, elle trouverait bien une façon d'honorer sa dette. Et si Sam ne revenait pas... qu'est-ce qu'elle en aurait à faire ?

Anton était assis sur le seuil, une tasse de café à la main, quand la BMW de Colin s'engagea dans l'allée. Zoé lui fit un signe de la main auquel il ne répondit pas.

— Oh, oh ! murmura Colin. Je pense qu'il y a un problème.

— Il n'a vraiment pas l'air content, renchérit-elle.

Un vif ressentiment l'envahit, sans qu'elle puisse en donner la raison. Était-elle agacée par la mine reposée d'Anton ? ou par l'irritation qui brillait dans ses yeux ?

Colin posa une main sur son genou.

— Je peux lui expliquer, si vous voulez.

— Non... Vous avez déjà fait beaucoup pour moi. Merci, répondit-elle, un peu gênée par ce geste trop intime.

— Cessez de me remercier. On dirait que vous n'avez jamais eu d'amis.

Il ne croyait pas si bien dire ! Quand elle était enfant, le mode de vie trop instable de son père la séparait des autres ; devenue adulte, elle avait multiplié les déménagements, ne restant jamais assez longtemps au même endroit pour nouer des relations durables. De toute façon, elle refusait de s'attacher réellement à quiconque, pour s'épargner la douleur des séparations. Seules comptaient Sam et la complicité qui les unissait.

A cette pensée, l'image de sa fille s'imprima sur sa rétine, balayant le soulagement passager qu'elle avait éprouvé au cours des heures précédentes.

Elle descendit de voiture et ouvrit la portière arrière pour y prendre un carton d'affichettes. Colin insista pour porter le deuxième et grimpa les marches du perron à son côté. Il le tendit à Anton.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda celui-ci en pinçant les lèvres.

— Des avis de recherche. Nous les avons fait tirer au magasin de photocopies.

Colin se frotta les mains d'un air satisfait.

— Nous sommes tombés l'un sur l'autre au milieu de la nuit. Comme nous n'arrivions pas à dormir, nous avons décidé d'en tirer

profit, expliqua-t-il.

Anton posa les yeux sur le mégot de cigarette écrasé dans l'allée avant de dévisager Zoé.

— Cela ne t'est pas venu à l'idée de me prévenir ? Tu n'as pas pensé que je serais mort d'inquiétude en découvrant que tu n'étais plus là, alors que ta voiture était devant la maison ?

Zoé se troubla, brusquement consciente de la peine qu'elle lui avait infligée. Que cherchait-elle à lui faire payer ? songea-t-elle, prise de remords. Sa peur et son angoisse ? C'était possible.

— Je suis désolée. Je... Je n'ai pas pensé que tu pouvais te réveiller et que tu t'inquièterais en ne me voyant pas.

Deux rides se creusèrent sur son front, révélant le combat intérieur qu'il se livrait pour réprimer ses émotions. Il tendit les bras vers elle et l'attira maladroitement contre lui.

— Ne me refais plus jamais ça.

— Promis, murmura-t-elle.

Colin s'éclaircit la gorge pour leur rappeler sa présence.

— Je vais y aller. J'ai beaucoup de choses à faire aujourd'hui.

Il tourna les talons, avant de s'immobiliser, et de revenir sur ses pas.

— J'allais oublier les avis de recherche. Je m'occuperai des rues que j'emprunte pour aller au bureau, et j'en déposerai aussi dans les boutiques qui se trouvent entre ici et le centre-ville.

— Vous êtes sûr que ça ne vous ennuie pas ?

Réconfortée à l'idée que l'information allait être diffusée rapidement, Zoé sourit. Elle était sincèrement désolée d'avoir fait peur à Anton, mais l'aide de son voisin avait été précieuse.

— Bien sûr. Donnez-m'en la moitié.

— Tant que ça ?

— J'en laisserai aussi à Tiffany ; elle fera les magasins dans lesquels je ne me serai pas arrêté.

Zoé lui tendit sa boîte.

— Vous avez été super, Colin. Merci.

— N'en jetez plus ! fit-il en lui décochant un clin d'œil. Je vous tiens au courant.

Zoé le regarda regagner sa maison. Quand il eut disparu, Anton se baissa pour ramasser le mégot.

— Il fume ?

Elle haussa les épaules.

— Ça lui arrive, apparemment.

Il descendit les marches et se dirigea vers la poubelle sur le côté de la maison pour y jeter le mégot.

— Tu es prêt à commencer la distribution des affichettes ? demanda-t-elle lorsqu'il revint vers elle.

— Oui, bien sûr.

— Alors, allons-y ! lança-t-elle en remontant la lanière de son sac sur son épaule.

Il secoua la tête.

— Je vais m'en charger. Il faut que tu ailles dormir. Tu n'as pas fermé l'œil depuis presque quarante-huit heures et tu n'as pratiquement rien avalé. Je ne sais pas comment tu tiens encore sur tes jambes.

Elle secoua la tête. Lorsqu'elle agissait, elle parvenait tant bien que mal à tenir l'angoisse à distance. En s'arrêtant, elle laisserait la voie libre au doute et à la peur. Anton était bien intentionné, mais il aggravait son malaise en essayant de la retenir.

— C'est impossible. Ne me parle pas d'aller dormir. Je dois faire tout ce que je peux, au contraire... Je me fiche d'être épuisée. Et je me fiche de ce que cela me coûte. Tu comprends ?

Elle s'accrocha à son bras.

— Je dois trouver Sam. C'est tout ce qui compte !

Le visage de son fiancé, qu'une rougeur avait envahi un moment plus tôt, devint livide.

— Et moi, je ne compte pas ?

Elle se força à desserrer sa pression sur son bras. Une fois de plus, elle lui avait fait de la peine sans le vouloir.

— Je... je suis désolée. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Elle n'était pourtant pas très loin de la vérité. Et elle le savait.

* * *

En arrivant chez lui, Colin trouva Tiffany assise à la table de la cuisine, en peignoir et chaussons. Tout son corps s'affaissa quand elle le vit, témoignant de la tension qui l'avait habitée, mais il n'en éprouva aucun remords. Il avait enfin réussi à attirer l'attention de sa séduisante voisine, passant même plusieurs heures seul en sa compagnie, et il se sentait d'excellente humeur.

— Où étais-tu ? demanda-t-elle.

Un profond désarroi faisait vibrer sa voix. Elle avait si peur de le perdre ! Jamais elle ne parviendrait à surmonter la croyance, profondément enracinée en elle, qu'elle n'était pas digne d'être aimée. Une croyance qu'elle devait à Nancy, l'être haïssable qui lui avait servi de mère, et à Seth, son frère, qui, en tuant Nancy, s'était retrouvé en prison, renforçant le sentiment d'abandon de Tiffany.

Colin ne se faisait pas d'illusions. Il était clair que sa façon de la traiter n'arrangeait rien. Mais elle pouvait s'estimer heureuse d'être avec lui. Il aurait pu choisir une femme plus sûre d'elle-même — mais il aurait alors dû fournir des efforts pour la garder. Le jeu en valait-il la chandelle ? Il avait décidé que non. Et avait épousé Tiffany.

— Je suis allé faire un tour.

Il laissa tomber le carton d'avis de recherche sur le plan de travail.

— Le petit déjeuner est prêt ?

— Je ne savais pas si tu rentrerais, alors je n'ai rien préparé.

Il plaqua ses poings sur ses hanches et la détailla des pieds à la tête.

— Tu veux que je voie combien tu es moche ?

— Non, murmura-t-elle en évitant son regard.

— Alors pourquoi n'es-tu pas encore douchée ?

Il l'avait rarement vue au saut du lit, sans maquillage et les cheveux en bataille. Pourtant, il avait été clair dès le début : il attendait d'elle qu'elle soit séduisante vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ce qui obligeait Tiffany à se doucher deux fois par jour— le matin au réveil et le soir, après sa séance de gym. Certains hommes toléraient peut-être que leurs femmes ressemblent à des mégères, mais il tenait, lui, à ce que Tiffany soit à tout instant la bombe sexuelle qu'il avait créée.

— Il n'est que 6 heures, répliqua-t-elle en se renfrognant.

— Et alors ? Allez, ne perds pas de temps !

Elle se leva, mais s'immobilisa devant la porte, tenaillée par la curiosité.

— Pourquoi ne me dis-tu pas où tu étais ?

Il sortit la boîte de céréales du placard et s'en versa un bol.

— D'après toi ? Parce que j'étais avec une autre femme.

Il la vit chanceler, et ne résista pas au plaisir de la torturer davantage. Il esquissa un sourire lascif en ouvrant le réfrigérateur.

— Et c'était *terrible* !

Elle balbutia, cherchant ses mots, le menton tremblant.

— Est-ce que c'est la standardiste de ton cabinet ?

— Tu parles de Misty ?

Qu'elle était crédule ! C'en était risible. Il lutta contre une furieuse envie de rire.

— Cette grosse vache ? Tu es insultante ! Pitié !

— Alors, qui ?

Elle ouvrait grand la bouche, comme si le souffle lui manquait. Bon sang ! S'il faisait durer cette plaisanterie, elle allait finir par s'évanouir. Il ne manquerait plus qu'elle se fasse un traumatisme crânien en s'effondrant sur le carrelage !

— Calme-toi, Tiffany. Je te faisais *marcher*. Tu sais bien que tu es la seule. J'étais avec Zoé !

— La... La voisine ? hoqueta-t-elle.

— Oui. Nous avons fait imprimer des avis de recherche.

Il tapota le carton qu'il venait de rapporter.

— Tu n'es pas curieuse ? Tu ne t'es pas demandé ce que c'était ?

— Je ne comprends pas.

Elle chercha son regard, un voile d'incompréhension assombrissant ses yeux.

Il posa sur la table ses céréales et la brique de lait, puis il s'approcha d'elle, l'entourant de ses bras.

— Tout doux, d'accord ? Je suis là. Je ne te quitterai jamais. Nous sommes allés chez Kinko pour faire des affichettes avec la photo de Sam. Tu ne trouves pas ça drôle ?

— Oh ! si, parvint-elle à dire avec un semblant de rire.

— Tu as de la chance que je t'aime, parce que ton insécurité affective me rend dingue ! Tu t'en rends compte ?

Il lui administra une claque sur les fesses.

— Va prendre une douche, avant que je ne change d'avis et que je ne me mette vraiment en colère.

— D'accord, j'y vais.

— Quoi encore ? aboya-t-il en voyant qu'elle ne bougeait pas.

— Comment as-tu fait pour te retrouver avec Zoé ? Tu étais au lit avec moi quand je me suis endormie.

— Je me suis levé pour aller jeter un coup d'œil à Samantha et je suis sorti fumer une clope. Zoé était dehors.

— Alors tu lui as proposé de l'aider ?

Il s'autorisa un sourire complaisant.

— C'est brillant, hein ?

Elle toucha le carton d'affichettes.

— Pourquoi les as-tu rapportées à la maison ?

— Je lui ai dit que nous l'aiderions à les distribuer.

Elle cligna des yeux, ne sachant quoi penser.

— Et... nous allons le faire ?

Il versa du lait sur ses céréales.

— Je veux, mon neveu ! Pourquoi on ne le ferait pas ? Qu'est-ce qui pourrait être plus convaincant que deux voisins sympathiques faisant tout ce qu'ils peuvent pour rendre service ?

Tiffany lui offrit un sourire tendu. Manifestement, elle ne comprenait rien à ce qu'il venait de faire. Tout ce qu'elle ressentait, c'était un immense soulagement en comprenant que son inquiétude n'était pas fondée — et qu'il ne l'avait pas trompée avec une autre pendant la nuit.

— Tu es tellement intelligent ! s'extasia-t-elle.

— Je ne te le fais pas dire !

— Colin ?

— Hmm ? marmonna-t-il en portant une cuillère de céréales à ses lèvres.

— Cela fait longtemps que...

Elle dénoua sa ceinture et laissa son peignoir s'entrouvrir.

— Je ne te manque pas un peu ?

Après les heures délicieuses qu'il venait de passer auprès de Zoé, il trouva sa tentative de séduction un peu décevante.

— Tu ne vois pas que je mange ? lâcha-t-il en la fusillant du regard.

Elle baissa la tête comme s'il venait de la gifler.

— Mais... tu n'as jamais passé toute une journée sans... encore moins deux.

— Je me réserve.

— Pour quelle raison ?

— Mes potes viennent vendredi soir.

— Tu veux que... je me donne à eux ? s'indigna-t-elle en refermant son peignoir.

— C'est juste du sexe, Tiff. N'en fais pas toute une histoire ! Je veux qu'ils t'admirent, parce que je suis fier de toi.

— Mais je n'ai aucune envie de... de faire ça avec eux.

— Je ne te parle pas de sentiments, mais de partouze. Tu fumeras un joint ou deux et tu trouveras ça génial, tu verras.

Elle ne répondit pas.

— Allez, ne sois pas rabat-joie ! J'ai déjà promis aux gars.

Une expression de détresse altéra ses traits.

— Est-ce qu'il *faut* vraiment que je le fasse, Colin ? gémit-elle.

Il poussa un juron et renversa le bol sur le comptoir, envoyant valser les céréales sur le sol.

— Pourquoi fais-tu ça ? Pourquoi faut-il que tu me gâches toujours tout ?

Face à l'explosion, elle avait instinctivement protégé son visage avec ses bras.

— Il n'y a qu'avec toi que je veux faire l'amour, murmura-t-elle en lui jetant un regard furtif.

— Je te jure que si tu ne fais pas passer un bon moment à mes potes, tu n'en passeras plus aucun avec moi. Maintenant, nettoie ce bordel. Je vais prendre ma douche, sinon je vais être en retard au boulot.

* * *

— Regarde ce que je t'apporte...

Samantha se recroquevilla sur elle-même pour échapper à Tiffany, qui s'avavançait vers elle après avoir refermé la porte. Elle tenait à la main une couverture bleue en piteux état, de celle que l'on donne à un chien. Mais, en cet instant, même un vieux chiffon lui aurait fait plaisir. Elle n'avait aucune idée du temps qu'il faisait à l'extérieur. Comment aurait-elle pu le savoir dans cette pièce sans fenêtre ? Et elle était glacée. Tiffany avait refusé de lui donner des vêtements, probablement pour la punir d'avoir mouillé son maillot de bain.

— Quel jour on est ? demanda-t-elle.

Elle avait perdu la notion du temps. Les heures s'écoulaient dans une angoisse interminable. Roulée en boule sur le matelas, elle essayait de résister au froid, à la faim qui lui contractait en permanence le ventre, et à l'angoisse qu'Anton ait pu convaincre sa mère qu'elle serait bien mieux sans elle.

— On est mercredi. Colin vient de partir au travail.

Colin. Elle ne voulait pas en entendre parler, mais elle ressentit tout de même une bouffée de soulagement en apprenant qu'il n'était pas là. Elle avait eu si peur, la veille, quand il était entré avec son fouet !

— Tu n'es pas contente que je t'apporte une couverture ?

Tiffany fronçait les sourcils, manifestement déçue par le manque de réaction de Samantha.

— Colin m'a dit que je pouvais te récompenser si tu me récitais les règles, poursuivit-elle.

La *récompenser* ? Encore ce délire d'animal de compagnie. Si Tiffany était dérangée, Colin, lui, était bon à enfermer.

Samantha rapprocha ses genoux de sa poitrine, autant pour tenter de se réchauffer que pour se soustraire au regard de Tiffany.

— Pourquoi n'êtes-vous pas au travail ?

— Colin préfère que je prenne un jour supplémentaire, le temps que ma lèvre cicatrise, expliqua-t-elle. On ne voit pratiquement plus rien, tu ne trouves pas ?

— Vous devriez le quitter.

Le sourire s'effaça de son visage.

— Ne dis pas ça. C'est mon mari.

— Je m'en fiche. Il n'est pas gentil avec vous. Avec personne, d'ailleurs.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles. Il m'aime... Il se ferait tuer pour moi.

Samantha releva le menton.

— Et votre lèvre ?

— Nous nous sommes cognés sans le faire exprès, c'est tout.

— Il m'a dit qu'il m'écraouillerait le visage comme il l'avait fait avec vous, si je ne cessais pas de crier.

Tiffany arrangea en minaudant une boucle qui s'était échappée de sa coiffure apprêtée.

— Tu parles trop, tu le sais ? Je viens te voir, je suis gentille avec toi et c'est comme ça que tu me remercies...

Elle roula la couverture sous son bras.

— Colin ne voudrait sûrement plus que je te la donne maintenant.

Regrettant instantanément son attitude, Samantha crispa ses doigts autour de ses genoux.

— Attendez... Je connais les règles !

Elle se détestait de céder si vite. Peut-être ne l'aurait-elle pas fait si elle avait été habillée, mais elle mourait d'envie de se couvrir. Presque plus que de manger.

Tiffany la scruta d'un air soupçonneux.

— Es-tu en train de me demander une seconde chance ?

— Oui.

Les sourcils de Tiffany se relevèrent.

— Oui, *Maîtresse*, articula-t-elle lentement.

— Oui, *Maîtresse*, répéta docilement Samantha.

Tout en elle se raidit tandis qu'une voix intérieure hurlait : « *Je te déteste, je te déteste, je te déteste !* »

— Parfait.

Tiffany avait retrouvé le sourire.

— Alors, vas-y. Récite-les.

Samantha déglutit pour avaler l'afflux de salive. La faim lui soulevait l'estomac — mais il était hors de question qu'elle touche aux croquettes que Tiffany avait versées dans la gamelle posée près de la porte.

— Je dois vous appeler Maître et Maîtresse.

Tiffany se mit à rire.

— Je crois que je t'ai aidée pour celle-là. Et quoi d'autre ?

Samantha scruta le bac à litière installé près de la gamelle.

— Je dois utiliser ça, reprit-elle en le désignant du doigt. Pour mes besoins et... et le nettoyer moi-même tous les deux jours.

— Et ?

— Si je me comporte bien, je serai récompensée.

— Avec quoi ?

— Je serai nourrie normalement, je pourrai me laver et m'habiller. Et j'aurai le droit de voir le soleil.

Plissant le nez, Tiffany éloigna du bout de sa chaussure le bac à litière pour chat.

— Il a dit ça ? Pour le soleil ?

— Il a dit que je devrai m'acquitter de travaux ménagers.

Ce qui signifiait qu'elle pourrait sortir de cette pièce. Elle s'était promis d'y parvenir. De tout faire pour apercevoir le monde extérieur : sa rue, sa maison, sa mère.

— Et si tu essaies de t'échapper ?

— Il me tuera, répliqua Samantha. Si je fais du bruit, il me tuera. Si je ne fais pas exactement ce qu'il me dit de faire, il me tuera. Et si je ne fais pas ce que vous dites, il me tuera aussi.

— Parfait.

Avec un soupir, Tiffany lui tendit la couverture. L'adolescente se rua dessus pour s'envelopper avec.

Elle jeta un coup d'œil à la gamelle.

— Tu ne manges pas ?

Samantha leva son regard brillant vers elle.

— Vous en mangeriez ?

— Il faut que tu te forces. Au moins *un peu*.

Le contact de la couverture lui procura un tel soulagement qu'elle faillit fondre en larmes. Mais elle avait déjà tant pleuré qu'elle n'était pas certaine d'en être encore capable.

— Sam ? Je te parle. Est-ce que tu veux que je te reprenne cette couverture ?

Non ! Elle aurait fait n'importe quoi pour la garder, pour ne plus avoir froid. C'était son seul rempart contre la peur.

— N-non, Maîtresse, bredouilla-t-elle, le corps secoué de tremblements incontrôlables.

— Regarde-toi, murmura Tiffany d'un air réprobateur. Tu te mets dans un tel état... Tu vas encore te faire dessus si tu ne te calmes pas.

Les larmes ruisselaient sur le visage de Samantha, tombaient sur le sol.

— Je ne p-peux p-pas m-m'a-arrêter.

Une lueur de bienveillance s'alluma dans le regard de sa geôlière.

— Je vais te dire... Si tu manges un peu de ces croquettes, juste pour les goûter, je t'apporterai un sandwich.

Etait-ce une autre ruse destinée à l'humilier ? Elle le crut jusqu'à ce que Tiffany reprenne :

— Mais si tu dis à Colin que je t'ai donné autre chose que des croquettes, tu pourras toujours courir pour obtenir quelque chose de moi, tu m'entends ?

Sam sentit une bouffée d'espoir gonfler sa poitrine. Etait-il possible que Tiffany devienne son alliée dans cet endroit infernal ?

— Je ne dirai rien. Je le jure.

— C'est entendu, alors. Et tu dois me promettre autre chose...

— Quoi ?

Tiffany se rapprocha et chuchota :

— Tu n'opposeras aucune résistance à Colin, quoi qu'il veuille faire.

Samantha tortilla la couverture déchirée entre ses doigts.

— Pourquoi ?

Tiffany plongea son regard dans le sien.

— Parce qu'il te *tuera*, sinon, articula-t-elle sans ciller. Et je ne plaisante pas, je t'assure.

Jonathan se réveilla en sursaut.

Il cligna plusieurs fois des yeux pour reprendre pied dans la réalité. La veille au soir, après avoir sorti Kino, il s'était installé à la table de la cuisine, devant son ordinateur portable, pour faire des recherches... et il avait fini par s'assoupir. Il se gratta machinalement le menton et jeta un coup d'œil à sa montre. Il était 9 heures.

— Bon sang, marmonna-t-il, stupéfait.

Quand s'était-il endormi ? Il n'en avait aucun souvenir. Et il avait mal partout, maintenant ! Kino, qui dormait à ses pieds, se redressa en laissant échapper un gémissement. Il était sans doute impatient de sortir, mais c'est Ronnie qui devrait s'en charger. Jon, lui, devait mettre la main sur le père de Zoé Duncan. Et vite. Il était engagé dans une course contre la montre et le compte à rebours avait commencé...

Les heures qu'il avait passées à consulter les bases de données et les moteurs de recherche — à commencer par LexisNexis, le plus performant de tous — pour trouver des informations sur Ely Duncan n'avaient rien donné. Rien de récent, en tout cas, se rappela-t-il en posant les yeux sur son carnet de notes.

Il ne lui restait plus qu'à se rabattre sur le téléphone. S'il contactait un maximum de personnes gravitant autour du père de Zoé, il finirait bien par tomber sur quelqu'un qui savait quelque chose, ou qui lui indiquerait un ami ou un proche à joindre pour en savoir plus.

Il utilisa un annuaire électronique pour se procurer les numéros de téléphone des voisins d'Ely Duncan. Mais ceux qu'il parvint à joindre, méfiants, refusèrent de répondre à ses questions et il ne réussit pas à les convaincre de parler, même après leur avoir dit qu'il travaillait pour sa fille. Il se promit de persévérer, mais cela s'annonçait mal. Même s'il parvenait à dégoter les coordonnées de certains amis d'Ely, il aurait affaire à des gars qui avaient dû passer une bonne partie de leur vie à éviter les conseillers d'éducation et les professeurs, puis les flics et les agents de probation, peut-être même les chasseurs de primes. Garder le silence était devenu chez eux une seconde nature.

Et si Ely ne s'était pas présenté à une convocation du tribunal ?

Cela expliquerait pourquoi ses voisins étaient peu disposés à parler ! Il consulta par internet le calendrier des audiences publiques du tribunal de Los Angeles, mais n'y trouva aucune affaire liée à Ely Duncan.

Il bâilla, puis composa le numéro de Zoé.

Elle décrocha à la première sonnerie.

— Oui ?

Il se contracta en percevant l'espoir qui teintait sa voix. Il n'était pas encore en mesure de répondre à ses attentes.

— Bonjour, Zoé. C'est Jonathan.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demanda-t-elle sans préambule.

Hélas, rien à se mettre sous la dent concernant Ely, mais une petite enquête, en fin de nuit, sur Franky Bates, le type qui avait violé Zoé autrefois, lui avait permis de dénicher l'adresse de sa mère, à San Diego. Ce qui pouvait constituer un point de départ : il était rare qu'une mère ne sache pas où trouver son fils. Il avait aussi découvert que Bates avait postulé pour une place dans un restaurant dans la même ville que sa mère — travail qu'il n'avait pas décroché — et qu'il avait essayé d'obtenir une carte de crédit chez Macy's, le grand magasin local.

— Je crains que non, dit-il laconiquement.

Il attendit quelques secondes pour lui laisser le temps de surmonter sa déception, avant de poursuivre :

— J'ai contacté une dizaine de voisins de votre père. La plupart d'entre eux n'ont pas décroché.

— Il est trop tôt pour obtenir quoi que ce soit, lui répondit-elle. Ces types-là ne sont jamais levés avant midi.

— J'ai quand même réussi à réveiller un certain R. Butler.

— R ? C'est-à-dire ?

— R pour Rhett, et je vous passerai ses ricanements.

— Rhett Butler. En voilà un qui a le sens de l'humour !

— Oui, il a semblé trouver ça très drôle, lui aussi.

Jonathan se leva et se mit à arpenter la pièce, le téléphone plaqué contre son oreille.

— J'imagine qu'il n'a pas été très coopératif..., reprit-elle.

Elle semblait si découragée qu'il s'en voulut de devoir poursuivre cette conversation, mais il avait besoin de son aide.

— En effet. Il m'a dit qu'il n'avait jamais rencontré votre père. J'ai aussi parlé à une Tilly Smith et à une certaine Heather Hatfield. Ces deux noms vous disent quelque chose ?

— Non. Que vous ont-elles dit ?

— Elles n'ont pas été plus loquaces.

— Ça ne m'étonne pas. Mon père vit dans un parc de mobile homes, ne l'oubliez pas ! Les gens qui habitent là n'aiment pas les

curieux. Ni les questions. Tous ont des choses à cacher.

Il s'immobilisa devant l'évier pour regarder par la fenêtre et prit soudain conscience de l'état du jardin. Depuis quand était-il en friche, envahi par les mauvaises herbes ? Quand avait-il tondu la pelouse pour la dernière fois ?

Il se détourna en grimaçant. Son laisser-aller ne plaisait probablement pas aux voisins, mais ils devraient encore patienter quelques jours.

— C'est l'impression que j'ai eue, confirma-t-il.

— Donc, vous n'avez pas réussi à trouver mon père.

Ni Samantha.

— Pas encore. Mais je n'abandonne pas. Je vais à Los Angeles.

— Vous pensez vraiment que ça va donner quelque chose ?

— Oui, si vous venez avec moi.

Il y eut un silence au bout du fil. Sa surprise était palpable.

— Mais... j'en suis partie depuis des années ! Je ne connais plus personne là-bas.

— Même s'ils ne vous connaissent pas, les gens vous parleront plus facilement qu'à moi ou à la police.

— Ils risquent de me dire la même chose qu'à vous. Il est possible qu'ils ne connaissent pas mon père. Personne ne s'installe jamais longtemps dans ce genre de campement. Les allées et venues des résidents sont rythmées par les descentes de flics qui viennent chercher de la drogue.

Et dire qu'elle avait grandi dans cet environnement ! Il avait du mal à l'imaginer. Impossible de deviner son passé en la voyant aujourd'hui, si posée, si élégante... Une lueur de méfiance voilait parfois son regard et elle semblait tenir le monde à distance — mais n'était-ce pas le cas de beaucoup de femmes victimes d'agression ? Depuis quand avait-elle fui ce camping ? De nombreuses années, manifestement. Elle vivait maintenant dans un quartier respectable, où les mères de famille conduisaient des monospaces et emmenaient leurs enfants à leurs activités extrascolaires — un quartier à l'opposé de celui où elle avait grandi.

— Je comprends, mais je pense qu'il faut tenter le coup. Ce n'est qu'à une heure de vol. Sautons dans un avion, frappons à quelques portes pour tenter d'obtenir des réponses.

— Je ne peux pas quitter Sacramento. Si Sam... Je veux dire qu'elle pourrait rentrer à la maison et...

— Anton et les flics pourront vous joindre à tout instant sur votre portable. Et il dirigera les recherches en votre absence. Vous lui faites confiance, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas.

— C'est votre fiancé, non ? insista-t-il.

— Mais nous parlons de *ma* fille. Personne ne s'en soucie plus que moi !

— Le temps presse, Zoé. Vous devez faire confiance à Anton ainsi qu'à la police sur ce point. Rejoignez-moi à l'aéroport. Nous prendrons le premier vol en partance pour Los Angeles. Vous êtes la seule à pouvoir m'aider à retrouver votre père.

— D'accord, finit-elle par dire.

— Y a-t-il quelqu'un, un ami ou un proche, qui peut aider Anton ?

— Il y a Colin Bell, je suppose.

— Colin ?

— Mon voisin. Il est vraiment très serviable.

— Parfait. S'ils la retrouvent, ils vous appelleront aussitôt.

— Je sais. C'est juste que... c'est très difficile pour moi de m'éloigner d'ici.

— Ne vous inquiétez pas. Nous reviendrons immédiatement s'il y a du nouveau. Mais je crois que nous devons aller à Los Angeles.

Et peut-être à San Diego aussi. C'est là que vivait Bates et Jon tenait à s'assurer qu'il n'était pas impliqué dans la disparition de Samantha. Mais comme il n'avait pas l'intention d'emmener Zoé dans cet autre périple, il ne jugea pas utile de l'inquiéter en le mentionnant.

— Pouvez-vous être à l'aéroport dans quarante-cinq minutes ?

— Je vais essayer. Que dois-je emporter ?

— Des vêtements. Au cas où nous serions obligés de dormir sur place, selon ce que l'on trouvera et l'horaire des vols de retour.

— Vous comptez dormir sur place ?

— Tout dépend de ce que nous découvrirons, répéta-t-il.

— Espérons que cela ne sera pas nécessaire.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit une voix masculine derrière elle.

Il devina qu'elle couvrait le combiné pour répondre :

— Je vais à Los Angeles avec le détective privé que m'a envoyé Skye.

— Celui qui te serrait dans ses bras, près de la piscine ? répondit son interlocuteur.

Jonathan se raidit. C'était la voix d'Anton.

* * *

Anton gara son 4x4 Cadillac devant l'aéroport, au niveau du nouveau terminal, là où Jonathan leur avait demandé de le retrouver. Il s'était déjà chargé d'acheter les billets, apparemment.

Zoé retint un soupir. Anton, qui n'approuvait pas sa décision de partir, avait à peine ouvert la bouche pendant le trajet. Et voilà qu'il se fermait maintenant comme une huître à la vue de Jonathan ! Seigneur ! Pourquoi fallait-il qu'il complique la situation ? Elle sortit

de la voiture tandis qu'il faisait le tour du véhicule, mâchoire contractée, pour lui tendre son bagage.

Elle dut de nouveau lutter contre l'agacement qu'il lui inspirait. Tout était si confus... Elle n'était même pas certaine d'avoir pris la bonne décision en acceptant d'aller à Los Angeles. Sam était peut-être tout près d'ici... Pourquoi quitter Sacramento ?

Elle scruta la foule. Au cas où. Elle n'était plus capable de penser. Le manque de sommeil lui embrouillait les idées.

Jonathan la dévisagea longuement, notant ses cheveux tirés en arrière et les cernes qui ombrayaient ses yeux lourds de fatigue.

— Vous êtes à bout de force, constata-t-il en fronçant les sourcils.

— Merci de me faire remarquer ma mauvaise mine ! marmonna-t-elle.

Il ne s'excusa pas.

— Avez-vous réussi à dormir un peu cette nuit ?

Elle fit un effort immense pour esquisser un sourire fantomatique.

— J'aurai tout le temps de dormir quand on l'aura retrouvée.

Anton l'étreignit brièvement.

— Nous surmonterons cette épreuve, affirma-t-il en croisant son regard.

Pourquoi avait-elle l'impression qu'il cherchait surtout à s'en convaincre ?

Son étreinte, trop rapide, ne lui apporta aucun réconfort. Il y avait tant de monde, tant de silhouettes autour d'elle, tant de visages à sonder ! Elle ne devait en laisser passer aucun. Malgré son épuisement, elle s'efforçait de les regarder un à un — les hommes d'affaires, les touristes, les mères de famille, les adolescents. Surtout les adolescents.

— Zoé ? l'interpella Anton.

Elle cligna des yeux, reportant son attention sur lui.

— Je t'appelle en arrivant, promet-elle.

Sa réponse lui sembla machinale, dictée par la seule bienséance. Mais qu'y pouvait-elle ? Elle devait tenir ses émotions à distance, s'efforcer de ne rien ressentir pour ne pas s'effondrer. Elle devait tenir à tout prix. Pour Sam.

Il lui pressa le bras et s'éloigna sans même s'adresser au détective. L'affront était si évident que Zoé, embarrassée, feignit d'observer les voyageurs qui se trouvaient derrière elle.

— Allons-y, décréta Jonathan en se mettant en marche.

Elle courut presque pour le rattraper et, lorsqu'elle arriva à sa hauteur, elle fut tentée de glisser sa main dans la sienne. Quelque chose lui disait — peut-être était-ce dû à son manteau usé qu'il ne semblait jamais quitter — qu'il avait vu le désespoir plus souvent qu'à son tour. Il ne la repousserait pas, lui ! Il savait ce qu'elle ressentait. Troublée, elle chassa aussitôt cette pensée de son esprit. Ce n'était ni

le lieu ni l'heure pour analyser l'étrange émotion qui la poussait vers un homme qu'elle venait de rencontrer — alors qu'elle était fiancée à un autre, qui plus est !

— J'espère que nous réussirons à retrouver mon père.

— Nous allons tout faire pour, affirma-t-il en jetant un coup d'œil à la file de voyageurs qui attendaient de franchir les contrôles de sécurité.

— Comment avez-vous fait pour acheter mon billet ? demanda-t-elle soudain. Vous n'avez pas eu besoin d'une pièce d'identité ?

— J'ai parlé à un porteur.

— Et ?

— Je lui ai dit que vous aviez oublié votre pièce d'identité et je lui ai fait imprimer votre carte d'embarquement sur la mienne.

— Ils peuvent faire ça ?

— Tout dépend du degré de motivation.

Et il n'avait pas dû se priver de parler du désespoir d'une mère pour obtenir ce qu'il voulait ! Elle avait déjà dépensé mille dollars pour faire imprimer les avis de recherche... A combien s'élèverait le coût de ce voyage à Los Angeles ?

Elle sentit sa gorge se serrer.

— Combien je vous dois ?

Il tourna la tête vers elle.

— Rien du tout.

En elle, le soulagement le disputa à l'amour-propre.

— C'est La Contre-Attaque qui prend cette dépense à sa charge ?

Elle prit son absence de réponse pour un oui. Après tout, c'était déjà le cas pour les honoraires de Jonathan et ses frais de déplacement. C'était la principale mission de l'association : aider les personnes dans sa situation, se dit-elle en cherchant à faire taire ses scrupules. Elle y parvint — mais en partie seulement. Il lui était difficile d'accepter l'aide de quiconque, en fait. Quelques années auparavant, elle s'était juré de ne plus dépendre de personne, et s'efforçait de s'y tenir.

— Réjouis-toi d'avoir retrouvé Skye Willis et laisse tomber, marmonna-t-elle pour elle-même.

Outre le fait qu'elle ne lui coûtait rien, la présence de Jonathan avait un autre atout : elle permettait à Zoé de s'impliquer personnellement dans l'enquête — même si elle savait par l'inspecteur Thomas, avec qui elle avait parlé à plusieurs reprises le matin même, que la police avait affecté d'autres agents sur son dossier.

Ils empruntèrent un escalier roulant pour rejoindre la file de passagers qui serpentait jusqu'à l'entrée de la salle réservée aux contrôles de sécurité.

— L'homme qui vous a vendu mon billet a-t-il fait une entorse au

règlement ? insista-t-elle, toujours perplexe quant à la façon dont il avait obtenu sa carte d'embarquement.

— Pas vraiment.

Il sortit de la file pour évaluer leur avancée.

— Ils vérifieront votre carte d'embarquement avec votre pièce d'identité ici.

— Vous semblez nerveux.

— Je ne veux pas rater ce vol.

— On pourrait le rater ?

— Ça risque d'être serré, mais on y arrivera.

Avaient-ils vraiment besoin de faire ce déplacement ? Sans doute, mais penser que son père pourrait lui être d'une aide quelconque lui arrachait presque un sourire. Quelle ironie ! Ely n'avait jamais été là pour elle quand elle avait eu besoin de lui. Et la perspective de le voir ne la réjouissait pas — surtout dans l'état où elle se trouvait. Elle n'avait pas oublié la terrible dispute qui les avait opposés, la dernière fois qu'ils s'étaient parlé au téléphone.

— Tu n'as aucun droit d'exiger de voir Sam, lui avait-elle dit.

— C'est ma petite-fille ! avait répliqué Ely.

— Comment peux-tu dire ça ? Tu ne voulais pas que je la garde !

— Je voulais te protéger.

— C'était un peu tard pour me protéger, tu ne crois pas ? Tu aurais mieux fait de me protéger le jour où Franky Bates est venu, au lieu de me laisser seule avec lui !

Sa pique avait fait mouche, et son père avait aussitôt changé de ton :

— Tu étais trop jeune pour assumer la responsabilité d'un enfant, avait-il argué d'une voix rauque d'émotion.

— Dis la vérité pour une fois, papa, avait-elle rétorqué. Ce n'est pas pour moi que tu t'inquiétais. Tu ne t'es jamais inquiétée pour moi. Tu voulais juste continuer à dépenser l'argent des courses pour t'acheter ta came, sans te sentir coupable de priver un bébé de nourriture !

Ces propos amers résonnaient encore à ses oreilles. Mais pourquoi avait-elle poursuivi cette conversation téléphonique alors qu'elle était en voiture ? Elle le regrettait tant ! Si elle n'avait pas été seule au volant, elle aurait sûrement mesuré ses propos. De plus, le moment ne pouvait pas être plus mal choisi : elle s'apprêtait à commencer un nouveau travail et sa nervosité s'était ajoutée au regret de ne pas autoriser sa fille à se rendre à Disneyland et à la colère de ne pas pouvoir faire assez confiance à son propre père. Résultat : elle avait perdu son sang-froid.

La voix de Jonathan rompit le fil de ses pensées.

— Avez-vous votre pièce d'identité à portée de main ?

Elle ouvrit son sac et présenta son permis de conduire à l'homme de la sécurité. Elle posa sa valise sur le tapis roulant, avec ses chaussures, son sac et son chandail. Serrant le paquet d'avis de recherche contre sa poitrine, elle regarda ses affaires passer aux rayons X, les gens parler et évoluer autour d'elle comme si tout était normal — alors que Samantha avait disparu depuis plus de quarante-huit heures.

Et si l'une de ces personnes avait vu Sam ? songea-t-elle brusquement, tétanisée d'angoisse.

Jonathan venait de récupérer ses chaussures, quand il remarqua qu'elle n'avait pas franchi le portique. Ses yeux se posèrent sur ses mains crispées sur les affichettes, son seul lien à sa fille.

— Nous allons rater l'avion, l'avertit-il.

— Il faut que je montre sa photo.

C'était si important qu'elle avait du mal à respirer. Il dut comprendre qu'elle ne bougerait pas, car il ne chercha pas à la dissuader. Prenant à part un membre de la sécurité, il pencha la tête vers lui et lui murmura quelques mots.

Quelques minutes plus tard, des avis de recherche étaient accrochés dans différents endroits et elle se retrouva au centre de l'attention des voyageurs de la file. Elle entendit certains d'entre eux murmurer : « Est-ce que c'est *son* enfant ? »

— Oui ! cria-t-elle à la ronde. C'est ma fille unique. Je dois la retrouver. Aidez-moi, je vous en *supplie* !

Son appel déclencha diverses réactions — choc, sympathie, franche curiosité — mais personne ne s'avança vers elle.

Quelques minutes plus tard, elle courait vers la porte d'embarquement, sa main dans celle de Jonathan, son sac frappant son épaule à chaque mouvement. Ils atteignirent la passerelle d'embarcation et pénétrèrent dans l'appareil au moment où le steward fermait la porte.

12

Concentré sur la finalisation d'un accord d'achat pour un promoteur immobilier, Colin ne s'interrompt pas quand Misty, la standardiste du cabinet d'avocats, frappa à la porte de son bureau.

— Quoi ? aboya-t-il.

— J'ai un message pour vous, annonça-t-elle en passant la tête par l'entrebâillement de la porte.

Il tendit la main sans lever les yeux de son écran. Habitée à ses façons de faire, elle posa sans un mot le bout de papier dans sa paume ouverte.

Il le plaqua sur son bureau et continua à travailler. Ça attendrait, songea-t-il. Il devait rattraper le retard qu'il avait accumulé depuis le week-end précédent. Il avait eu la tête ailleurs, à cause de Rover qui avait commencé à lui poser problème, et il s'était montré moins productif. S'il était obligé de ramener du travail à la maison ce soir, il ne serait pas disponible pour consoler Zoé.

— Qu'est-ce que c'est ?

Surpris d'entendre la voix de Misty qu'il croyait sortie, Colin s'arracha enfin à son ordinateur et pivota sur son siège. D'habitude, elle ne s'éternisait jamais plus que nécessaire, mais, là, elle n'avait pas bougé, montrant du doigt la pile d'avis de recherche posés sur le coin de son bureau.

— C'est la fille de ma voisine.

— Elle a disparu ?

— Quelle perspicacité ! se moqua-t-il.

Elle ne parut pas prendre ombrage de son ironie, trop occupée à lire l'affichette. Elle fronça les sourcils, creusant des rides peu attractives sur son visage rond.

— Comme c'est triste ! commenta-t-elle d'un air éploré.

Son ton plaintif lui porta sur les nerfs. L'avis de recherche provoquait la même réaction chez presque tout le monde, et particulièrement chez les femmes. Mais le ton bêtifiant de Misty l'agaça prodigieusement. Elle était toujours célibataire à trente-cinq ans et plutôt enrobée. C'était aussi une incorrigible sentimentale qui

ne pouvait s'empêcher de recueillir tous les chiens et les chats errants de son quartier ou de s'enflammer chaque semaine pour une nouvelle cause. Le lundi, elle essayait de refourguer des cookies pour les jeannettes, le mardi des coupons de réduction pour les joueurs de base-ball de l'équipe de juniors, et le jeudi des magazines au bénéfice de l'école primaire.

La seule manifestation à laquelle il avait accepté de participer, c'était une marche contre le diabète. Pas parce qu'il souhaitait sauver des vies ! Il ne connaissait pas grand monde qui aurait mérité d'être sauvé. Non, il avait juste trouvé amusant d'inciter Misty à participer à la marche, dans l'espoir qu'elle ait une crise cardiaque.

Malheureusement, elle avait tenu le coup. Il avait failli se réjouir quand elle s'était aperçue qu'elle n'avait collecté au final qu'une centaine de dollars — qui n'étaient même pas pour elle, en plus —, mais elle avait éprouvé une telle fierté quand les organisateurs l'avaient félicitée qu'il s'était juré qu'on ne l'y reprendrait plus.

Si cela ne tenait qu'à lui, il la virerait parce qu'elle était grosse et qu'elle lui tapait sur le système. Mais son départ n'aurait pas été du goût des autres avocats du cabinet qui, pour une raison qui lui échappait, l'aimaient bien, elle et son « gros cœur », comme ils disaient. Si son cœur était gros, c'était parce qu'elle était grosse tout court, ce que n'avaient pas dû voir les avocats qui persistaient à lui apporter des gâteaux pour la fête des Secrétaires ou pour Noël. Elle recevait aussi des peluches, qu'elle entassait autour de son bureau — sans parler des bibelots ornés de petits proverbes niais qu'elle achetait à la pelle ! Son favori étant : « Trois choses sont essentielles au vrai bonheur : quelque chose à faire, quelque chose à aimer, quelque chose à espérer. »

Si elle savait ce qu'il lui souhaitait, lui...

— Alors... vous les aidez ? demanda-t-elle.

Il sourit en percevant son changement de ton. Était-ce du respect qu'il percevait dans sa voix ? C'était une date à marquer d'une pierre blanche. Ce n'était un mystère pour personne que Misty et lui ne s'aimaient guère, mais ce qu'elle prit pour une bonne action parut modifier son opinion. Seigneur, quelle idiote !

— Exactement.

— Ah ! s'exclama-t-elle d'un ton approbateur.

Elle pointa le doigt sur le coin de la pile.

— Vous n'êtes peut-être pas aussi froid et insensible que vous voulez le laisser croire...

Il pencha la tête.

— Ne me dites pas que vous portez un jugement sur votre prochain ? Vous, une si bonne chrétienne !

Elle se mordilla la lèvre inférieure.

— Quand j'ai affiché dans la salle de repos l'annonce sur ce chaton abandonné, quelqu'un a écrit dessus : « A mort, le minou, à mort ! » et Marnie m'a dit qu'elle vous soupçonnait de l'avoir fait.

Il eut toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire.

— C'était moi. Je reconnais que c'était une plaisanterie de mauvais goût. Qui pourrait être aussi cruel envers un adorable rominet ?

Sa réponse enfantine fit son petit effet. Misty pensait avoir enfin trouvé un point commun entre eux et affichait un vrai soulagement de le voir agir d'une manière qu'elle comprenait. Son monde était si petit, si prévisible...

— Je me disais aussi..., déclara-t-elle.

Colin s'éclaircit la voix. Maintenant qu'il avait impressionné la Mère Teresa du cabinet, il était temps qu'il se remette au travail.

— Vous avez trouvé une maison pour le chaton, n'est-ce pas ?

— Oui, assez vite.

— Tant mieux.

Il sourit aimablement.

— Il y a... autre chose, Misty ?

— Je m'inquiète pour la fille de votre voisine. Si je peux aider... j'en serai heureuse.

Colin faillit lui crier d'aller se faire voir. Il n'avait aucune envie de partager avec elle l'attention de Zoé. En même temps, ce brutal retournement d'opinion à son égard lui donna des idées. Peut-être tenait-il là l'occasion d'améliorer son image au sein du cabinet et de faire fructifier son capital sympathie vis-à-vis des gens du quartier. Et des flics. Qui soupçonnerait un voisin qui se donnait autant de mal pour ramener la petite Sammie chez elle ?

— J'organise une battue ce week-end, si vous avez quelques heures, annonça-t-il, conscient qu'elle ne se ferait pas prier pour y participer.

— Où avez-vous l'intention de concentrer les recherches ?

— Autour de notre quartier et dans le terrain vague qui jouxte la zone pavillonnaire.

D'ailleurs, il veillerait à ce que Misty fasse partie de l'équipe qui irait parcourir ce terrain vague : c'était plein de ronces, là-dedans !

— Vous pensez qu'elle est morte ?

— J'espère que non, mais on fouillera quand même le terrain... au cas où, ajouta-t-il en baissant la voix.

— Je viendrai, bien sûr. Vous pouvez compter sur moi.

Vraiment ? Quelle surprise...

— Merveilleux !

— Certains de nos collègues accepteraient peut-être de nous donner un coup de main. Cela vous gêne si je leur demande ?

— Pas du tout. Moi, je vais y passer la journée, mais dites-leur

qu'ils peuvent rester le temps qu'ils veulent. Nous serons reconnaissants à tous ceux qui viendront nous aider, ne serait-ce qu'une demi-heure.

La vache ! Il parlait comme un héros ordinaire... Peut-être même que les médias se feraient l'écho de ses efforts !

Il s'imagina passer à la télé, jouer l'émotion. Il en aima soudain Tiffany, qui avait rendu tout cela possible, ajoutant une autre dimension à un jeu déjà excitant.

— Voulez-vous que les gens vous contactent directement ? demanda-t-elle.

Pourquoi être dérangé sans cesse alors qu'il pouvait faire une forte impression en une seule fois ?

— Non. Retrouvons-nous sur le parking du Sierra Collège samedi, à 8 heures.

Elle fronça les sourcils.

— Mais ce n'est que dans deux jours ! Et si elle est retrouvée d'ici là ?

Samantha ne serait pas retrouvée. Pas en vie, en tout cas, songea-t-il. Mais il avait déjà péché par excès de confiance. Il devait se montrer plus prudent à l'avenir et jouer en finesse.

Il poussa un carnet vers elle.

— Que tous ceux qui veulent participer marquent leur nom et leur numéro de téléphone. Je les contacterai si la recherche devait être abandonnée.

— J'espère qu'elle sera de retour dans sa famille avant cela !

Il s'imagina la réaction de Zoé quand elle le verrait arriver avec la grosse cavalerie... Un sourire lui vint aux lèvres. Elle lui avait témoigné tant de reconnaissance la nuit dernière ! Il n'oublierait jamais la décharge électrique qui l'avait traversé quand ils s'étaient touchés.

— Moi aussi, acquiesça-t-il.

* * *

L'épuisement eut raison de Zoé, qui s'endormit avant même que l'avion ait quitté la piste de décollage. Il ne leur fallut qu'une heure pour atteindre Los Angeles et Jonathan regretta d'avoir à la réveiller. Il l'aurait volontiers portée pour descendre de l'avion et lui faire gagner ainsi quelques minutes de sommeil supplémentaires.

— Zoé ? murmura-t-il en lui tapotant doucement l'épaule. Nous sommes arrivés.

Elle ouvrit grand les yeux, révélant deux iris brun sombre, bordés de différentes nuances d'ambre clair. Il s'attendait à ce qu'elle manifeste une certaine confusion en émergeant d'un sommeil profond et trop court — mais ce ne fut pas le cas. Elle grimaça à la pensée de ce qui l'attendait, puis se leva vivement, se mêlant aux passagers qui

descendaient de l'avion.

Jonathan la conduisit directement vers le comptoir des locations de voiture.

— Pourquoi ne prenons-nous pas un taxi ? demanda-t-elle.

— Nous serons plus libres de nos mouvements.

— Vous avez l'intention d'aller ailleurs après notre virée au parc de mobile homes de Mount Vernon ?

— Il le faudra peut-être. Et puisque nous sommes ici... Je ne sais pas si cela sera facile ou compliqué, mais nous devons nous préparer à tout.

Il loua une berline et prit la direction de Mount Vernon sous un ciel uniformément bleu. Il faisait vingt-sept degrés dehors, et il se demanda brusquement pourquoi il ne s'était pas installé là, en Californie du Sud.

La voiture était équipée d'un GPS, qui prévoyait un trajet d'une trentaine de minutes, mais Zoé semblait nerveuse. Comme si le trajet lui semblait trop long. Ou qu'elle appréhendait les moments à venir.

— Ça ne va pas ? demanda-t-il en la voyant se ronger les ongles.

— Pas vraiment, répondit-elle en lui jetant un regard oblique.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? En dehors de ce pour quoi nous sommes ici, ajouta-t-il.

Elle parvint à lâcher un rire.

— Cela fait longtemps que j'ai quitté la région, et pourtant...

Elle s'interrompit et tourna la tête vers la vitre, laissant glisser son regard sur les palmiers qui bordaient la route.

— ... mes souvenirs sont aussi vifs que si j'étais partie hier, acheva-t-elle.

Des souvenirs douloureux, songea-t-il. C'était la mort dans l'âme qu'elle revenait ici, et elle ne le faisait que pour sa fille. Il regretta soudain d'être celui qui lui demandait cet effort, mais il devait poursuivre l'enquête — et elle passait forcément par Ely Duncan.

— D'où est originaire votre mère ? demanda-t-il, espérant détendre l'atmosphère.

— De l'Alabama.

Il jeta un coup d'œil au GPS tandis qu'ils arrivaient à hauteur de l'échangeur.

— Où vos parents se sont-ils rencontrés ?

— Ici, dans une discothèque.

— Quel âge avait-elle ?

— Dix-huit ans.

— Qu'est-ce qui l'avait fait quitter l'Alabama ? Les études ?

Elle eut un petit rire sans joie.

— Non. Le même rêve qui pousse tant de filles à venir à Los Angeles : devenir une star de cinéma.

Il perçut une note de fatalisme dans sa voix, mais si la mère avait le physique de la fille, Jonathan pouvait comprendre pourquoi elle avait cru avoir une chance...

— A-t-elle eu des rôles ?

— Deux fois. Elle a eu deux répliques à dire dans un épisode de « Shérif fais-moi peur » et elle a été figurante dans « La petite maison dans la prairie ».

Pas ce que l'on pouvait qualifier de CV impressionnant.

— Ça n'a pas suffi à lancer sa carrière ?

— Non.

— De quoi vivait-elle, alors ?

— D'après ce que mon père m'a raconté, elle enchaînait les petits boulots et s'acoquinait à n'importe quel homme qui voulait bien l'héberger.

Il sentit sa gorge se nouer. Quelle triste vie ! Il regrettait presque d'avoir posé la question.

— C'est comme ça qu'elle a rencontré votre père ?

— Oui. Il gagnait de l'argent, à l'époque.

— Que faisait-il ?

Elle haussa les épaules.

— Il prétend qu'il exploitait un garage et une affaire de pièces détachées parfaitement légale.

— Mais...

— Je suis sûre que c'était un trafic de voitures volées. De toute façon, il a fait deux ans de prison pour vol qualifié pendant tout mon CM2 et ma sixième, alors... je doute que son histoire de garage ait été si innocente que ça !

— Eh bien dites donc, s'exclama Jonathan avec un sifflement. Alors, avec qui êtes-vous restée pendant toute son incarcération ? Votre mère ?

Zoé remua sur son siège et, tirant sur la ceinture de sécurité, elle l'écarta de sa poitrine comme si elle lui coupait la respiration.

— Non, elle était partie depuis longtemps. Je suis restée avec la petite amie de mon père.

Le GPS les avertit qu'ils n'étaient plus qu'à dix minutes de leur destination.

— Était-elle gentille avec vous ?

— Assez... mais c'est elle qui a entraîné mon père dans la drogue, alors je n'ai pas une grande estime pour elle.

— Elle se camait ?

— Oui. Elle était complètement accro. Je ne serais pas surprise d'apprendre qu'elle est morte d'une overdose.

— Leur relation n'a pas duré, je parie.

— Non. Ils se sont séparés peu de temps après sa sortie de prison.

Jonathan garda le regard fixé sur la route. Au bout de quelques longues secondes, il rompit le silence et demanda :

— Combien de temps vos parents sont-ils restés ensemble ?

— Je doute qu'ils aient été officiellement un couple. C'était un genre d'échange : il lui offrait un endroit où dormir et elle...

Elle baissa la voix.

— Enfin, je ne vais pas vous faire un dessin... C'est comme ça qu'il s'est retrouvé coincé avec moi.

Coincé avec elle ?

— Quand est-elle partie ?

— Avant ma naissance. Mais elle est revenue, juste le temps de me laisser devant sa porte, avec un mot indiquant qu'elle n'était pas prête à laisser une grossesse imprévue ruiner sa carrière.

Apparemment, la mère de Zoé était aussi immature que son père.

— Et que lui est-il arrivé depuis ?

— Aucune idée. Nous n'avons plus jamais entendu parler d'elle.

— Vous n'avez jamais été tentée de la rechercher ? de voir ce qu'elle était devenue ?

C'était le genre d'histoires pour lesquelles on faisait appel à ses services. Il pouvait l'aider, si elle le souhaitait, mais sa réponse fusa, ne lui laissant aucun doute sur son état d'esprit.

— Non.

Sa vie à lui avait été l'exact opposé de la sienne : il avait eu la meilleure grande sœur du monde et des parents aussi aimants qu'un type pouvait rêver d'avoir.

— Et la famille élargie ? s'enquit-il.

Elle glissa ses doigts dans ses cheveux pour tenter de les discipliner.

— Mon père a deux frères avec des enfants, mais nous ne nous sommes jamais fréquentés. Je crois qu'ils n'avaient pas envie de se sentir responsables de moi. Quand je suis née, ils en avaient déjà marre de réparer ses erreurs !

— Vous ne les connaissez pas ?

Zoé reporta son attention sur la route.

— J'ai dû les rencontrer une fois ou deux, mais ils ont quitté la Californie peu de temps après la mort de ma grand-mère. Il y en a un qui s'est installé dans l'Idaho ; l'autre est dans le Kentucky.

— Votre père est de Los Angeles, alors ?

— De Bakersfield, plus précisément.

— Est-ce que vos oncles et vos cousins connaissent Sam ?

— Non. Je pense qu'ils doivent connaître son existence, mais ils ne la connaissent pas, elle.

— Et qu'est-il arrivé aux parents de votre père ?

Elle plongea la main dans son sac et en sortit ses lunettes de soleil.

Il eut l'impression qu'elle se détendait, comme si elle se sentait protégée du monde, de ses propres angoisses, derrière ses verres fumés.

— Le père d'Ely est mort dans un accident de chasse quand il était petit. Sa mère travaillait dans une bibliothèque, et elle a fait de son mieux pour les élever, ses frères et lui. Elle est morte quand j'avais huit ans : un caillot de sang après une opération de la vésicule biliaire.

— Etiez-vous proche d'elle ?

Elle sentit les muscles autour de sa bouche se relâcher.

— Très. Elle ne pouvait pas nous donner beaucoup financièrement. Mais elle m'aimait et elle me gardait chaque fois que mon père avait des ennuis. Ça lui brisait le cœur de voir ce que son aîné était devenu.

Ils étaient à moins d'un kilomètre du parc de mobile homes. Zoé posa ses mains à plat sur son sac — pour s'empêcher de se ronger les ongles, peut-être.

— Cela n'a pas beaucoup changé, fit-elle, tandis qu'il dépassait le panneau de Mount Vernon, tordu et maladroitement accroché au poteau par des fils de fer.

Jonathan quitta la route nationale et prit un chemin cahoteux.

— Depuis quand ce panneau est comme ça ? demanda-t-il.

— Je l'ai toujours connu comme ça.

Il fit encore quelques mètres et s'arrêta devant une rangée de mobile homes délabrés, aux façades métalliques sales et rouillées. Le spectacle était si désolant qu'il secoua la tête.

— Quoi ? souffla-t-elle.

— Je n'arrive pas à imaginer qu'une enfant puisse grandir ici.

— Je ne suis pas restée une enfant très longtemps, murmura-t-elle.

— Il n'est pas venu ici depuis un petit moment.

Debout devant le mobile home en mauvais état où elle avait grandi, Zoé laissa son regard courir sur l'espace laissé à l'abandon qui aurait pu passer pour un jardin aux yeux des gens extérieurs au campement. Elle avait déjà frappé à la porte verrouillée et n'avait pas obtenu de réponse.

Elle lança un regard à Jonathan. Elle n'aurait su dire à quoi il pensait derrière ses lunettes de soleil, mais elle le trouva terriblement séduisant ; avec son visage mince aux traits bien marqués, on l'aurait cru sorti d'une affiche de recrutement pour les marines. Avait-il son âge ? Était-il plus jeune ?

Il était probablement plus jeune, décida-t-elle. Elle se sentait si vieille, tout à coup !

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda-t-il.

— Les mauvaises herbes.

Elle désigna le coin où son père avait l'habitude de garer sa camionnette.

— Si Ely était venu récemment, il n'y en aurait plus aucune, elles auraient été écrasées par les pneus.

— C'est un moyen de désherber.

Jonathan retira ses lunettes et jeta un coup d'œil par la vitre, une main en visière pour faire écran à la forte luminosité.

— Dans le coin, je n'en connais pas d'autres.

— Je devrais peut-être faire ça pour mon jardin.

Zoé souleva le paillason, dans l'espoir que son père y ait laissé sa clé, comme il le faisait quand elle était jeune, mais elle ne trouva rien.

— Il ne nous reste plus qu'à forcer la porte, annonça-t-elle sans se démonter.

Il baissa la voix.

— Plutôt expéditif comme solution...

— Je n'ai pas fait tout ce chemin pour rien.

Il laissa échapper un sourire.

— J'aime votre façon de voir les choses. Donnez-moi une seconde.

Il contourna le mobile home. Après quelques minutes de silence, elle entendit un craquement, suivi d'un bruit de pas provenant de l'intérieur — et la porte s'ouvrit en grand sur Jonathan, qui lui fit signe d'entrer.

— Il n'y a qu'à demander...

— Vous avez fait vite ! murmura-t-elle en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que personne ne les regardait.

— La porte des toilettes n'était pas très solide.

Elle promena un long regard autour d'elle, s'attardant sur les meubles hétéroclites que son père avait récupérés au fil des années et sur le tapis usé jusqu'à la corde dont elle ne se souvenait que trop bien. Il régnait dans le salon une impression d'ordre et de rangement. Et, surtout, c'était *plus propre*. Bien plus propre que lors de leur dernier séjour avec Sam, quand ils étaient allés à Disneyland. Autrefois, c'était Zoé qui faisait la cuisine, la lessive et le ménage.

— Tu n'aurais pas pu te prendre en charge *plus tôt* ? marmonna-t-elle.

Jonathan surgit derrière elle.

— Que dites-vous ?

— Rien.

Rien d'important, en tout cas. Le sarcasme était sa seule défense face à la vague de nostalgie qu'elle sentait monter en elle. Une nostalgie qui menaçait de la submerger, de l'emporter comme un vulgaire fétu de paille. Ce retour sur les lieux de son passé l'obligeait à affronter une crainte nouvelle, dont elle se serait bien passée dans ces circonstances et qu'elle avait refoulée jusqu'à présent : et si son père n'était plus en vie ? Si cet homme qu'elle prétendait détester gisait quelque part, victime d'une overdose ? S'il avait dérapé avec sa camionnette au bas d'une falaise ?

Les reproches terribles qu'elle lui avait lancés au téléphone lui revinrent à la mémoire. Pourvu que cette conversation n'ait pas été la dernière...

Elle aurait dû le rappeler pour essayer d'arranger les choses. Mais elle désirait tant se fondre dans l'univers d'Anton, à l'époque ! Elle aspirait à la normalité, à la réussite, à une vie de mère de famille dans une banlieue normale. Or elle ne pouvait y parvenir qu'en posant le même regard critique et méprisant qu'Anton sur les faiblesses de son père.

Avait-elle bien agi ? Elle n'était même pas certaine de se reconnaître dans la personne qu'elle était devenue... Voulait-elle vraiment devenir un copié-collé d'Anton, de sa famille ou de ses amis ? Ressembler à ceux qui n'avaient aucune idée du combat quotidien que devaient livrer les gens qui vivaient dans ces mobile homes ? Comment oublier qu'elle venait de ce milieu ?

— Zoé ? l'interpella Jonathan.

Elle cligna des yeux pour se ressaisir et reporta son attention sur Jonathan.

— Hmm ?

— Si votre père était blessé — ou pire —, vous auriez été avertie.

Sa perspicacité lui arracha un sourire. Il était si attentif, si prévenant ! Elle appréciait aussi le fait qu'il ne semblait porter aucun jugement... En fait, il était différent d'Anton à tout point de vue. Il n'avait pas besoin, lui, d'avoir recours à des vérités absolues et d'arborer un air sentencieux pour...

Ça suffit ! Arrête ! Pourquoi s'en prenait-elle systématiquement à Anton, ces jours-ci ? Elle ne pouvait quand même pas lui faire endosser la responsabilité de la disparition de Sam ?

Non, bien sûr. Ce serait terriblement injuste.

Elle avait appris à ne compter que sur elle-même pour régler les problèmes. Mais, cette fois, c'était trop dur. Elle n'y arriverait pas tout seule...

Elle fronça les sourcils, brusquement frappée par une évidence. Le mobile home appartenait à Ely depuis longtemps, mais il ne possédait pas le terrain où il était posé. Il devait s'acquitter d'un loyer mensuel, comme tous les habitants du parc.

— Si mon père avait cessé de payer son loyer, il y aurait des avis d'expulsion sur la porte, s'exclama-t-elle.

Jonathan appuya sur l'interrupteur. La lumière inonda la pièce.

— L'électricité n'a pas été coupée non plus. Où arrive le courrier ? Si nous pouvons déterminer la dernière fois qu'il l'a pris, cela nous donnerait des réponses.

— Il y avait une fente prévue pour ça, à côté de la porte de devant. Mais, il y a deux ans, le bureau de poste a installé des boîtes aux lettres au bord de la route. Je les ai découvertes lors de ma dernière visite.

Quand elle était venue avec Sam, ils avaient passé un si bon moment à Disneyland, tous ensemble — jusqu'à ce fameux soir où Ely était rentré salement alcoolisé, braillant à tue-tête qu'il ne voulait plus les voir. Elle avait tiré Sam du lit et elles étaient parties avant l'aube.

— Il a peut-être chargé un de ses voisins de relever son courrier ?

Elle acquiesça, puis fit quelques pas dans le mobile home. Pourquoi se laisser envahir par la peur ? Après tout, rien ne prouvait qu'il soit arrivé malheur à son père. Hormis le sérieux coup de propre, elle ne nota aucun changement depuis sa dernière visite. Ely n'avait pas touché à sa chambre d'enfant : la pièce demeurait telle que Zoé l'avait laissée quand elle était partie, à dix-sept ans, avec son bébé ; elle observa sa coiffeuse blanche aux tiroirs dépourvus de poignées, ses vieux bijoux encore accrochés au cadre du miroir et le poster de

David Hasselhoff toujours punaisé au-dessus de son lit. Seuls les autocollants qui ornaient la porte des toilettes avaient été enlevés.

Son regard s'attarda sur la parure de lit rose aux motifs de princesse. Dire qu'elle était tombée enceinte deux ans à peine après que son père la lui eut offerte... Guère plus âgée que Sam aujourd'hui. Ça lui paraissait à peine concevable aujourd'hui.

— Votre chambre est joliment décorée, commenta Jonathan en glissant ses lunettes de soleil dans sa poche.

Zoé esquissa un pâle sourire.

— Merci.

Il lui effleura le coude.

— Vous tenez le coup ?

— Oui, assura-t-elle d'une voix blanche.

Il ne parut pas convaincu.

— A quoi pensez-vous ?

Elle se souvenait du jour où son père lui avait acheté ce dessus-de-lit. Elle en avait tellement envie ! Il s'était plié à ses désirs — mais ils avaient mangé des pâtes et du pain sec la semaine suivante.

Peut-être s'était-elle montrée trop intransigente envers lui...

— Rien qui changera la face du monde, répondit-elle d'un ton désabusé.

— Personne n'est tout blanc ni tout noir, Zoé.

— Je le regrette presque...

Elle prit une inspiration.

— La vie serait beaucoup plus simple si nous pouvions classer une bonne fois pour toutes les gens dans des catégories nettes et définitives.

— Cela faciliterait surtout le travail de la police.

Il longea le petit couloir pour jeter un coup d'œil à la chambre de son père. Elle lui emboîta le pas.

— Est-ce que quelque chose d'étrange vous saute aux yeux ? l'interrogea-t-il.

— Les lits sont faits, constata-t-elle.

— C'est tout ?

— Cela ne sent pas l'herbe.

— Votre père en prend ?

— C'est moins cher que le reste, donc... Il en fume par nécessité, je suppose.

Il contourna le lit et s'arrêta pour prendre la photo qui était plaquée contre le miroir.

— C'est vous ?

C'était sa photo de classe de CE1, celle où il lui manquait ses deux dents de devant. Les bords en étaient cornés et déchirés — à l'image de tout ce qui se trouvait dans le mobile home.

— Oui.

— Votre père a peut-être fait du nettoyage dans sa vie.

C'était ce qu'Ely lui affirmait régulièrement, en tout cas. Quand ils s'étaient disputés au sujet de la venue de Sam chez lui, il avait assuré à Zoé qu'il était clean depuis des mois et qu'il avait l'intention de le rester : « Allez, Zoé. Fais-moi confiance, cette fois ! Ton ancienne chambre est prête. J'ai acheté les biscuits préférés de Sammie. J'ai de l'argent et je travaille, figure-toi ! »

Elle avait secoué la tête. Ne savait-elle pas mieux que quiconque que son père n'avait jamais été capable de garder un emploi plus de trois mois d'affilée ?

Jonathan quitta la pièce et Zoé le laissa retourner seul dans le salon. Elle ressentit un pincement au cœur en entendant sa propre voix résonner entre les cloisons : il venait d'appuyer sur le bouton du répondeur.

« *Papa ? Papa, où es-tu ? J'ai besoin de te parler. S'il te plaît, rappelle-moi.* » Bip. « *Quelque chose est arrivé, papa. A Sam. Ne sois plus en colère. Décroche.* » Bip. « *Bon sang, si tu veux un jour me revoir, décroche ce foutu téléphone !* » Dans les messages suivants, la colère avait disparu, remplacée par les larmes. « *Papa ? S'il te plaît. J'ai besoin de toi.* »

Elle se frotta les tempes pour soulager son mal de tête. Elle aurait bien pleuré pour se décharger de cette tension, mais les larmes qu'elle avait mis toute son énergie à refouler, au cours de ces derniers jours, ne venaient pas. Quelle ironie !

— Où es-tu ? marmonna-t-elle dans le vide, s'adressant à son père. Pourquoi n'es-tu jamais là quand j'ai besoin de toi ?

Elle se figea soudain, retenant son souffle. Quelqu'un venait de frapper à la porte. Elle fit volte-face et se précipita vers le salon. Qui était-ce ?

Jonathan tendit une main pour la retenir à l'instant où elle émergeait du couloir. Il se dirigea vers la porte.

— Qui êtes-vous ? demanda une voix féminine. C'est vous qui avez appelé de bonne heure ce matin ?

Zoé s'avança pour se montrer à son tour.

— *Sharon ?* s'exclama-t-elle sans y croire.

Elle écarquilla les yeux devant la femme d'une cinquantaine d'années qui se tenait sur le seuil, vêtue d'un peignoir usé.

— Zoé ! Tu es plus jolie que jamais, jeune demoiselle. Pas étonnant que ton père soit sacrément fier de toi. Mais... que fais-tu ici ?

— Je pourrais te poser la même question. Aux dernières nouvelles, tu t'étais installée dans le Mississippi pour vivre avec ton fils aîné.

Zoé la dévisagea, notant que la chevelure de Sharon Thornton, qu'elle teignait autrefois en noir corbeau, avait pris une teinte gris argenté. Ses rides s'étaient marquées, mais une gaieté sincère

illuminait ses traits.

— J'y suis restée huit longues années. Mais le climat est pourri — Dieu ! que c'est humide là-bas ! Et il y avait bien trop de monde dans cette maison, si tu veux mon avis. La femme que Danny a épousée, poursuivit-elle en secouant la tête, m'a remise sur le droit chemin, mais je te le dis, quelle peau de vache !

Amusée par l'étrange relation qui semblait unir les deux femmes, Zoé ne put s'empêcher intérieurement de nuancer l'affirmation de Sharon selon laquelle sa belle-fille l'avait « remise sur le droit chemin » par un « pour le moment » dubitatif.

— Alors tu es revenue habiter ici ?

— La porte d'à côté.

Elle désigna le mobile home déginglué, peint rouge et blanc, qui se trouvait à quelques pas de là.

— Sharon habitait au numéro 10 quand j'étais petite, expliqua Zoé à Jonathan. Elle me gardait de temps en temps.

— Quand j'étais moins stone que ton papa, ajouta cette dernière d'un air navré. Pauvre petite ! C'est un miracle que tu aies survécu au milieu de nous deux.

Sharon n'était pas la femme qui avait entraîné son père dans les paradis artificiels — elle se contentait de se shooter avec lui. Et Zoé l'aimait bien, malgré tout.

— Qu'est-ce qui t'a fait revenir ? demanda-t-elle.

Elle resserra son peignoir autour d'elle.

— Ton père ne te l'a pas dit ?

— Dit quoi ?

— C'est lui qui m'a demandé de revenir.

— Parce que vous vous... *fréquentez* tous les deux ?

Le visage de Sharon s'empourpra.

— Oui..., avoua-t-elle. Mais je ne l'épouserai pas avant qu'il ait remis sa vie sur les rails. C'est fini pour moi toutes ces bêtises, et je ne laisserai ni lui ni personne m'entraîner de nouveau vers le fond.

— Tu aurais mieux fait de ne pas revenir, dans ce cas ! ne put s'empêcher de répliquer Zoé.

— Je n'ai pas réellement eu le choix. Il a bousillé sa camionnette, il y a quelques mois, et il ne pouvait plus aller bosser. Il avait le moral à zéro quand il a appelé et je n'ai pas eu le cœur de lui refuser mon aide. A nos âges, c'est maintenant ou jamais, hein ? Et moi, où serais-je si la femme de mon fils, cette peau de vache, ne m'avait pas remis les idées en place ?

Zoé n'avait jamais entendu les mots *peau de vache* prononcés avec autant de respect.

— Depuis quand as-tu décroché ?

— Un an et trois mois.

Au moins, elle tenait ses comptes !

— C'est merveilleux, Sharon.

Celle-ci, les yeux brillants, pencha la tête vers Jonathan.

— Est-ce que c'est Anton ? Ton père m'a dit que tu avais un homme dans ta vie. Quelqu'un qui a sa propre affaire. Eh bien dis donc ! Quelqu'un de *respectable*.

— Non, ce n'est pas Anton.

Son sourire s'élargit.

— Tu en as changé ?

— Ce n'est pas mon petit ami, assura Zoé en sentant le rouge lui monter aux joues.

— Mais j'ai ma propre affaire, si ça peut vous rassurer ! intervint Jonathan, visiblement amusé.

Sharon l'évalua d'un coup d'œil.

— Pas autant que ce qui doit se trouver sous vos vêtements.

— Seigneur, ne la provoquez pas, prévint Zoé à l'intention de Jonathan.

— Que veux-tu dire ? répliqua Sharon. Je ne fais qu'énoncer l'évidence. Quelle fille normale refuserait un homme comme ça dans son lit ?

— Il est détective privé, précisa Zoé en sentant une nouvelle fois la chaleur envahir son visage.

Le sourire équivoque de Sharon s'effaça.

— C'est donc vous qui m'avez appelée.

— Oui.

— Qu'est-ce que tu fais avec un privé ? demanda-t-elle, redevenant méfiante.

— Il faut que nous parlions à papa. C'est urgent. Peux-tu nous dire où il se trouve ?

Sharon ne répondit pas.

— Ça n'a rien à voir avec lui. C'est de Sam qu'il s'agit ; elle a disparu. C'est pour ça que je suis ici.

Le sang quitta le visage couperosé de la femme.

— Disparue ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Elle était un peu malade et le médecin préférait qu'elle n'aille pas en classe. Elle se reposait sur une chaise longue dans le jardin et on ne... l'a pas retrouvée quand on est rentrés du travail, Anton et moi.

Sharon posa une main sur son cœur.

— C'était quand ?

— Lundi.

Zoé sentit brusquement la tête lui tourner. Depuis quand n'avait-elle rien avalé ? Son corps se rebellait, lui faisant payer le traitement qu'elle lui faisait subir.

— Tu ne crois pas..., reprit-elle. Tu ne crois pas qu'Ely aurait pu...

— Non ! s'exclama Sharon. Il n'aurait jamais pris ta fille sans ta permission.

— A ton avis, est-ce qu'ils se sont parlé récemment ?

— Non.

— Aucun appel ? Aucune lettre ?

— Non. Il est en cure de désintoxication.

Zoé se figea.

— Depuis quand ?

— Presque un mois.

— Alors qui paie ses factures ?

L'absence de réponse de Sharon la conforta dans ce qu'elle avait pensé.

— C'est toi, n'est-ce pas ?

— Pour l'instant...

Zoé secoua la tête, navrée.

— Oh ! Sharon.

— Je le fais pour lui ! Il ne m'a rien demandé.

— Ce n'est pas sa première cure. Qu'est-ce qui te fait croire que ce sera différent, cette fois ?

— Parce que ça l'est. Il a passé des moments difficiles — je ne vais pas te mentir. Même après mon retour, il a fait rechute sur rechute. Du coup, je l'ai menacé de t'appeler pour te dire qu'il avait replongé. Il s'est inscrit à la clinique le lendemain.

— Pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé ? demanda-t-elle en prenant appui contre le mur pour ne pas chanceler.

Elle sentit le regard inquiet de Jonathan posé sur elle. Son étourdissement ne lui avait sans doute pas échappé, mais elle prit sur elle, se concentrant sur la réponse de Sharon.

— Il avait peur que tu ne le croies pas. Il voulait te prouver qu'il était capable de décrocher pour de bon. Il disait qu'il te devait au moins ça.

Un espoir diffus s'insinua en elle.

— Il espérait que tu te laisserais fléchir à l'approche de l'été et que tu accepterais que Sam vienne passer quelques jours avec lui. Il parle tout le temps de vous deux, poursuivit Sharon.

Elle fit un mouvement de la main vers la cuisine.

— Il a même mis de l'argent de côté pour ça. Et je sais qu'il n'y touchera pas. Pour rien au monde. Il n'arrête pas de répéter que c'est « pour le voyage de Sam à Disneyland ».

Zoé sentit sa gorge se nouer. Elle ne pouvait en entendre davantage. C'était au-dessus de ses forces. Combien de fois avait-elle vécu cette scène, alternant espoir et déception ?

— Comment es-tu sûre qu'il est toujours là-bas ?

— Je prends de ses nouvelles presque tous les jours. Et nous nous écrivons. Il n'a pas rompu *une seule* règle. Pas une seule.

Elle afficha un sourire plein de fierté.

— Et surtout il est motivé. Je le sais parce qu'ils ont le droit de recevoir des visites le mardi. Et je suis justement allée le voir hier.

— Il faut qu'on appelle — juste pour être sûrs qu'il est toujours là-bas, la coupa Zoé.

— Ils ne vous donneront aucune information s'ils ne vous connaissent pas. Laissez-moi faire, proposa Sharon à l'adresse de Jonathan quand elle le vit sortir son Smartphone de sa poche.

Elle pianota sur les touches — et ils attendirent, retenant leur souffle.

— Ça va le tuer quand il saura pour Sam, marmonna-t-elle.

Zoé fit claquer ses doigts pour attirer son attention.

— Si tu l'as au bout du fil, ne lui dis rien pour Sam.

Les yeux de la femme se rivèrent aux siens.

— Comment lui cacher que son unique petite-fille a disparu ?

— Comme tu l'as dit, à son âge, c'est maintenant ou jamais. Il est là où il doit être.

Son vertige s'intensifia alors qu'elle tentait de résister aux émotions contradictoires qu'elle éprouvait à l'égard de son père — gratitude pour l'avoir gardée quand sa mère l'avait abandonnée, déception face à ses mauvaises décisions, inquiétude, dégoût, amour. C'était si compliqué !

— Si nous lui disions pour Sam, il...

Zoé n'eut pas le temps de finir sa phrase : quelqu'un venait de décrocher à l'autre bout de la ligne, et Sharon lui adressa un hochement de tête pour lui faire savoir qu'elle avait compris.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

Il y eut un silence.

— Salut, Doug. C'est Sharon Thornton... Bien et vous ?... Comment va Ely aujourd'hui ?... Merveilleux.

Elle baissa les yeux vers ses chaussons, avant de poursuivre :

— Je suis contente de vous l'entendre dire... Non, ne lui dites pas que j'ai appelé — il serait déçu de m'avoir manquée. Je lui écrirai... Merci, nous faisons tout ce que nous pouvons... Vous avez deviné... Je sais, plus très longtemps.

Après quelques échanges du même acabit, Sharon finit par prendre congé, et raccrocha.

— Alors ? demanda Zoé.

Sharon tendit le téléphone à Jonathan.

— Il est bien là-bas. C'est l'heure des consultations médicales — c'est pour ça que le type de la réception ne pouvait pas me le passer. Et il ne sait rien pour Sam, sinon il aurait piqué une crise.

Zoé s'accrocha au bras de Jonathan, mais, au contact de ses muscles fermes, de sa peau chaude, elle laissa retomber sa main comme si elle s'était brûlée.

— Vous entendez ? murmura-t-elle. Sam n'est pas avec lui. Rentrons à Sacramento.

Jonathan ne parut pas aussi décidé qu'elle.

— Nous partirons demain matin.

— Pourquoi demain ? Si nous retournons directement à l'aéroport, nous pourrons attraper un des derniers vols de la journée.

— Nous devons passer par le magasin de bricolage... Il faut que je répare la serrure.

— Un de mes amis s'en occupera, intervint Sharon en les guidant vers la sortie. C'est un menuisier à la retraite... Alors pour lui, une porte cassée, ce n'est rien. Ne perdez pas de temps : allez chercher la petite.

Zoé la serra dans ses bras.

— Merci, Sharon.

— Je garde un œil sur ton père, et je te tiens au courant. J'espère... j'espère de tout cœur que tu vas retrouver ta fille.

— Merci encore pour tout.

Elle suivit Jonathan et lui attrapa de nouveau le bras en arrivant près de la voiture.

— Alors, nous rentrons ?

— Vous rentrez. Je vous ramène à l'aéroport.

— Vous ne venez pas avec moi ?

— Il faut que j'aie encore quelque part.

Que pouvait-il faire de plus ici ? Aller au centre de désintoxication ? Quel intérêt ?

— Où ça ?

— A San Diego, répondit-il lentement en évitant son regard.

Un long frisson la parcourut. L'homme qui l'avait violée était originaire de San Diego.

— Pourquoi voulez-vous aller là-bas ? reprit-elle, tendue.

Jonathan ne répondit pas.

— Pour Franky Bates ? interrogea-t-elle, l'estomac noué.

— Oui, concéda-t-il. Maintenant que nous avons écarté la piste d'Ely, j'aimerais m'assurer que Bates n'a rien à voir avec la disparition de Sam.

C'était parfaitement logique. Mais, à la simple idée que Bates refasse irruption dans sa vie, Zoé sentit ses jambes se dérober. Le sol se mit à tourner autour d'elle et elle perdit connaissance.

* * *

Samantha s'était forcée à avaler quelques croquettes pour chien et Tiffany avait tenu sa promesse : elle lui avait apporté un sandwich au

beurre de cacahuète et à la confiture. Mais cela n'avait pas suffi : elle avait toujours affreusement faim et souffrait de crampes d'estomac de plus en plus fortes et douloureuses.

Où était Tiffany ? Et Colin ? Partis travailler, sans doute. Elle détestait être à moitié nue, mais ce qui était le plus dur, c'était de ne pas voir sa mère. Elle lui manquait tant !

Samantha jeta un coup d'œil au bol de croquettes posé sur le sol. Si elle voulait quitter cet endroit, il fallait qu'elle mange pour reprendre des forces. Prier et résister ne suffirait pas — et personne n'était encore venu la délivrer de cet enfer.

— Je suis vraiment toute seule, murmura-t-elle.

Lâchant la couverture élimée, elle rampa vers la gamelle. Pouvait-elle encore en manger ? N'allait-elle pas tomber malade ?

En même temps, elle ne voyait pas comment les croquettes pouvaient la rendre plus malade qu'elle ne l'était déjà. Mais avoir à lécher son propre vomi si son estomac se révoltait lui ôta toute envie d'essayer. Colin l'avait avertie, et elle ne doutait pas qu'il serait ravi de mettre ses menaces à exécution.

Pressant son oreille contre la porte, elle tenta de percevoir ce qui se passait au rez-de-chaussée. Tiffany et Colin étaient-ils à la maison ? Apparemment non, mais elle ne l'aurait pas juré. Elle ignorait pourquoi, mais aucun son ne franchissait les murs de cette pièce. Les Bell étaient peut-être en train de dîner et, si elle faisait du bruit, Colin monterait pour la punir.

Il te tuera. Crois-moi, il était sérieux quand il te l'a dit... Les paroles de Tiffany résonnaient lugubrement à ses oreilles.

Un flot de larmes roula sur ses joues. Elle se sentait si faible ! C'est à peine si elle parvenait à relever la tête... Elle finit par fermer les yeux, puis elle attrapa les croquettes à pleines mains et les fourra dans sa bouche.

Après avoir mastiqué aussi vite que possible, elle avala cette bouillie compacte avec l'eau de la seconde gamelle. De l'eau qui venait peut-être des toilettes, qui sait ? En tout cas, ça ne la surprendrait pas de la part de son « maître » : il était assez tordu pour faire ça. Mais qu'importe ! Elle devait reprendre des forces, coûte que coûte, si elle voulait tenter de s'échapper...

En rouvrant les yeux, elle aperçut une série de petites marques le long de la plinthe. Elles avaient dû être gravées avec un objet pointu, ou peut-être juste du bout des ongles. Elles n'étaient pas tracées au hasard, mais groupées par petits paquets de cinq. Quatre bâtonnets barrés en travers par un cinquième ; c'était de cette façon que sa mère tenait le compte des affichettes qu'elle emballait pour les agents de son agence immobilière. « L'animal de compagnie » qui avait été enfermé dans cette pièce avant elle, celui qui avait probablement

laissé cette tache sur le matelas, avait voulu compter quelque chose. Et elle était presque sûre de savoir ce dont il s'agissait.

Ces barres représentaient des jours. Les jours passés ici, enfermé et traité de la même manière qu'elle l'était — comme un chien.

Allongée sur le ventre, elle laissa son regard courir de groupe en groupe, les comptant et les recomptant — puis fixant la dernière barre, isolée au bout de la ligne.

Trente-six bâtonnets au total. Sept groupes de cinq et un tout seul.

Que s'était-il passé le trente-sixième jour ?

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Tiffany.

Colin s'était rendu directement chez Zoé en sortant du travail, impatient de lui faire savoir qu'il avait organisé une battue samedi matin avec des employés du cabinet. Mais Anton Lucassi lui avait répondu qu'elle « n'était pas en ville », sans lui fournir plus de précisions.

— Elle n'est pas en ville, répéta-t-il en arpentant le salon comme un fauve en cage. Elle n'est pas en ville.

C'était absurde. Où pouvait-elle être allée ?

Tiffany finit par murmurer une phrase qu'il entendit à peine.

— *Quoi ?* rugit-il en l'entendant marmonner.

Il l'agrippa par son chemisier et la souleva jusqu'à ce que leurs nez se touchent.

— Si tu as quelque chose à dire, dis-le à voix haute.

— Je disais que... tu semblais plus te soucier de Zoé que de Sam.

Il la lâcha.

— La gamine est malade. Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, tant qu'elle est contagieuse ? Tu crois que j'ai envie de choper une mononucléose ?

— Non, bien sûr.

— Alors, ferme-la !

— Mais tu pourrais la dresser. Tu passais des heures à le faire avec Rover, et tu aimais ça.

— Ouais, mais elle est plus maligne que Rover. Ce ne sera pas aussi marrant.

Qui plus est, l'agitation causée par la disparition de Sam finirait par retomber — même chez les voisins. Il voulait profiter de ce moment de tension et d'émotions pour se rapprocher de Zoé.

Il la revit accepter sa cigarette, la porter à ses lèvres...

— Je parie qu'il ment, fit-il en tirant sur son pantalon, devenu soudain trop étroit.

Tiffany cligna des yeux, déstabilisée par l'intérêt manifeste de son mari pour Zoé.

— Qui ?

— Anton. Qui d'autre ?

— Je ne comprends pas... Il n'a aucune raison de mentir au sujet de Zoé.

— Bien sûr que si ! Il veut se débarrasser de moi. Je représente une menace pour lui.

— Pourquoi te verrait-il comme une menace ?

— D'après toi ? Parce que je suis bien plus jeune que lui, tiens, voilà pourquoi ! Je peux satisfaire Zoé, moi, tandis que lui... Je parie qu'il n'arrive à bander qu'un jour sur deux !

Une vive angoisse altéra les traits de Tiffany.

— Pourquoi tu parles comme ça, Colin ? Tu te moques encore de moi ?

Il n'avait jamais été aussi sérieux, au contraire. Mais il n'avait rien à gagner à laisser Tiffany savoir combien Zoé lui plaisait. Il l'avait d'abord jugée prétentieuse et n'avait été tenté que par le défi qu'elle représentait, mais, après avoir passé du temps avec elle, il réalisait que ce qu'il avait pris pour de l'arrogance n'était en fait que de la... prudence.

Qu'est-ce qui l'avait rendue comme ça ? songea-t-il, gagné par la curiosité.

— Colin ? insista Tiffany.

— Bien sûr que je plaisante, aboya-t-il. Qu'est-ce que tu crois ? Tu es d'une telle crédulité.

Elle releva le menton.

— Alors pourquoi es-tu en colère contre Anton ?

— Parce que j'essaie de l'aider et qu'il me rembarre.

— Tu essaies de l'aider ? répéta-t-elle, en écho. Tu es la raison pour laquelle il nage en plein cauchemar !

— Non, c'est toi la responsable, rectifia-t-il avec un sourire narquois. Et il n'en sait strictement rien, de toute façon.

— Il ne fait pas exprès de te tenir à l'écart. Il souffre de la disparition de sa belle-fille et...

— Ce n'est *pas* sa belle-fille !

— Elle le deviendra quand il sera marié avec Zoé.

Colin secoua la tête.

— Eh bien, ça n'est pas encore fait ! Elle n'est pas stupide — elle ne l'a pas encore épousé. Il ne lui arrive pas à la cheville.

Il vit apparaître une lueur familière dans les yeux de Tiffany — celle qu'il avait déjà vue dans les yeux de son frère, qui attendait son exécution depuis plusieurs années. L'angoisse du condamné.

— Pourquoi t'intéresses-tu tant à la voisine ? demanda-t-elle avec une audace qu'il ne lui connaissait pas. Qu'est-ce qui te prend, tout à coup ? Je vais finir par regretter d'avoir enlevé Sam.

Cet acte de défi provoqua en lui une flambée de colère. Il serra les poings, prêt à laisser libre cours à cet accès de tension. Les doigts enfoncés dans ses paumes, il sentit la chaleur familière du plaisir l'envahir, tandis qu'il anticipait le moment où sa main s'abattrait sur le visage de sa femme — quand un petit visage familial apparut à la télévision, derrière elle.

— Monte le son ! cria-t-il en se figeant.

Tiffany s'empressa d'obéir, puis elle fit un pas de côté pour lui permettre de voir l'écran.

— « ... le calvaire effroyable d'un jeune garçon d'Antelope, retrouvé nu et violemment battu. Son histoire ? Il dit avoir été enlevé par un homme qui l'a torturé pendant des semaines. Nous reviendrons sur cette terrible affaire dans notre journal de 23 heures », annonça le présentateur avec un sourire crispé.

* * *

Zoé se tenait près de Jonathan, devant l'accueil d'un hôtel deux étoiles situées dans le centre de San Diego. Après son évanouissement, il n'avait pas voulu la laisser reprendre l'avion toute seule. L'idée de passer la nuit à l'hôtel ne la réjouissait pas, mais ils avaient perdu beaucoup de temps dans les embouteillages, et il était trop tard pour aller voir la mère de Bates. De toute façon, l'inspecteur Thomas, qui l'avait appelée pour la tenir au courant des avancées de l'enquête, ne lui avait pas donné d'informations nouvelles et lui avait assuré que lui et quelques autres policiers continuaient les recherches. Rien ne l'obligeait donc à rentrer ce soir — hormis le désir d'être près de sa fille. Si Sam était encore à Rocklin, bien sûr.

— Voulez-vous des chambres doubles ou simples ? demanda le réceptionniste de l'hôtel.

Jonathan se tourna vers Zoé.

— Nous prenons deux chambres ? s'étonna-t-elle.

Il parut surpris.

— Ce n'est pas ce que vous voulez ?

Absolument pas. Rester seule lui semblait au-dessus de ses forces. L'angoisse et la peur qu'elle avait réussi à tenir à distance dans l'après-midi menaçaient à présent de la consumer entièrement.

— Non.

Elle n'aurait été qu'à moitié surprise qu'il énonce à voix haute la question qu'ils avaient tous deux en tête — que penserait Anton s'il l'apprenait ? —, mais il n'y avait aucune arrière-pensée dans sa démarche, et aucune intention de franchir la ligne blanche. Elle se disait juste qu'il lui serait plus facile d'affronter les longues heures à venir si elle était avec Jonathan.

Il ne chercha pas à la faire changer d'avis et ne fit aucun commentaire. Se tournant vers le réceptionniste, il se chargea de la

réserve comme s'il n'y avait rien d'anormal à partager une chambre. Elle lui en sut gré, convaincue qu'il ne s'était pas mépris sur ses motivations.

L'homme consulta son écran d'ordinateur, les sourcils froncés.

— Nous sommes en pleine saison touristique. Je doute qu'il nous reste une chambre à deux lits, fit-il en faisant défiler un tableau à l'écran.

Son sourire revint quelques secondes plus tard.

— Ah ! Vous avez de la chance. Un client vient d'annuler par internet.

Zoé posa spontanément sa carte de crédit sur le comptoir. Elle avait conscience qu'elle n'était pas la seule à qui l'association venait en aide, et elle ne voulait surtout pas exagérer pour les frais. Elle était déjà si reconnaissante à Skye de lui avoir envoyé Jonathan !

— C'est pour moi, intervint-il en écartant sa carte de crédit pour tendre la sienne au réceptionniste.

— Je ne peux pas continuer...

Il haussa les sourcils.

— Continuer à quoi ?

— A vous laisser payer.

— Et pourquoi pas ?

— Je me sens tellement coupable— au-dessous de tout...

— Je m'apprêtais à dormir ici, de toute façon, l'interrompit-il. Et si, pour changer, vous cessiez de vous mettre la pression ?

Il la gratifia d'un sourire qu'elle lui rendit — son premier vrai sourire depuis que Samantha avait disparu.

— Vous êtes si...

Elle s'interrompit juste avant de dire « charmant ». L'adjectif avait failli lui échapper, sans doute parce qu'elle le pensait. Il lui avait souvent traversé l'esprit au cours de la journée. Mais que lui arrivait-il ? N'avait-elle pas mieux à faire ? Surtout dans cette situation ! C'était l'épuisement qui la faisait déraisonner.

Il chercha son regard.

— Je suis si quoi ?

Zoé se sentit rougir.

— Gentil.

Elle détourna les yeux, embarrassée. Par chance, il ne fit aucun commentaire. Il signa le feuillet que lui tendait le réceptionniste et prit un plan de l'hôtel.

— Restez ici. Je vais chercher les bagages, annonça-t-il en s'éloignant.

Quand il revint avec leurs sacs, la gêne de Zoé s'accrut. L'étrange attirance qu'elle éprouvait pour lui devait se voir comme le nez au milieu de la figure. Où avait-elle la tête, bon sang ?

— Alors, comment ça s'est passé aujourd'hui ? demanda Skye.

— Bien.

En entendant l'eau couler dans la cabine de douche, Jonathan s'efforça de ne pas imaginer Zoé, nue sous le jet. Que lui arrivait-il ? Il se trouvait minable de se laisser aller ainsi à fantasmer sur une cliente — et une cliente qui vivait un drame atroce, qui plus est — mais rien n'y faisait. Il était incapable de chasser les images érotiques qui lui passaient par la tête.

L'instant où elle s'était interrompue au beau milieu d'une phrase avait mis en évidence la forte attirance, impossible à nier, qui les poussait l'un vers l'autre. Ils en avaient été conscients dès le premier regard, mais ils avaient réussi à la laisser en arrière-plan... jusqu'à leur arrivée à l'hôtel.

— Bien ? répéta Skye, manifestement surprise de ne pas l'entendre se lancer dans un compte rendu détaillé des événements de la journée. Est-ce que tu soupçonnes toujours Ely Duncan d'avoir enlevé la petite ?

— Non, Ely est à cent lieues de se douter de ce qui est arrivé. Il est en cure de désintoxication depuis un mois.

— Ah bon ? Te voilà revenu à la case départ, alors ?

— Oui. Je m'étais vraiment imaginé qu'il avait enlevé Sam. Les autres pistes ne me semblaient pas aussi convaincantes...

— Il n'a rien pu vous dire ? Il n'a pas eu de ses nouvelles ?

— D'après la femme qui lui prend son courrier, il n'a pas reçu de lettres de sa petite-fille depuis des semaines.

— Donc, tu ne l'as pas rencontré ?

Il s'empara du radio-réveil, qui avançait de plus de quatre heures, et se mit en devoir de le régler correctement.

— Non. Zoé craignait qu'il abrège sa cure et qu'il replonge dans la dope en apprenant la disparition de sa petite-fille.

— Elle avait sans doute raison... Elle le connaît mieux que personne !

— Je pense que sa décision a plus à voir avec ce qu'elle ressent qu'avec ce qu'il est réellement. Elle n'est pas en état de gérer sa relation avec son père en plus de la disparition de sa fille.

— Tu devrais commencer à enquêter sur le père biologique, Jon.

— Je sais, acquiesça-t-il en reposant le radio-réveil. J'y travaille.

— Tu l'as trouvé ?

Il posa ses coudes sur ses genoux, le regard fixé sur le tapis coloré.

— Pas encore, mais, d'après mes renseignements, je crois savoir qu'il vit à San Diego.

L'eau s'arrêta de couler dans la salle de bains et il se représenta Zoé en train de se sécher. Il leva les yeux au ciel en prenant

conscience de sa réaction. Qu'est-ce qui se passait ? N'était-il pas amoureux de Sheridan depuis des années ?

Pour tout dire, la beauté, la vulnérabilité de Zoé l'attiraient comme un aimant. Et il en avait marre de poursuivre une chimère.

Il se pinça l'arête du nez, cherchant à refouler cette attirance grandissante.

— Dès que nous serons réveillés, je...

— Qui ça, *nous* ? le coupa-t-elle.

— Zoé est ici avec moi.

Il se garda bien de préciser qu'ils dormaient dans la même chambre. Inutile d'éveiller l'attention de Skye sur ce point, jugea-t-il avec embarras.

La voix de la jeune femme grimpa dans les aigus.

— Ne me dis pas que tu l'emmènes voir Franky Bates !

— Bien sûr que non !

— Je préfère ça.

Il y eut un court silence.

— Alors, comment vas-tu t'y prendre ?

D'abord essayer de voir Zoé comme une simple cliente et nier mon attirance pour elle. Puis essayer de me rappeler qu'elle veut seulement partager ma chambre d'hôtel parce qu'elle se sent en sécurité avec moi. Enfin essayer de ne pas interpréter son « vous êtes si... gentil » comme une invitation...

Parce que, même si c'était une invitation, Zoé était bien trop fragile pour se lancer dans une aventure sentimentale. Et il n'était pas du genre à profiter lâchement de la situation.

— Je fais tout ce qui est à faire ici.

La porte de la salle de bains s'ouvrit, laissant échapper un nuage de vapeur, et Zoé apparut. Jonathan ne put s'empêcher de lui lancer un rapide coup d'œil, entr'apercevant ses épaules, ses bras et son décolleté dévoilés par un débardeur, assorti au pantalon de pyjama rose qui lui descendait bas sur les hanches. Elle avait enveloppé ses longs cheveux dans une serviette.

Il prit une profonde inspiration, s'accrochant aux mots qu'il se répéta en boucle : *Elle est fiancée. Elle est fiancée. Elle est fiancée !*

— Je peux réserver un vol pour elle demain matin, mais on perdrait moins de temps — que l'on ne peut se permettre de gaspiller — si elle m'attendait à l'hôtel pendant j'irai voir la mère de Bates.

Il avait parlé à Skye, mais Zoé se tourna pour le regarder.

— Vous ne me laisserez nulle part.

Il ne pouvait se permettre de lui répondre sans révéler sa présence à Skye. A son soulagement, cette dernière continuait de parler et ne l'avait pas entendue.

— Tu crois que la mère de Bates acceptera de te dire où trouver

son fils ?

— Tout est possible.

— Elle risque de chercher à le protéger, au contraire.

— Il faut bien commencer quelque part.

Fronçant les sourcils, Zoé enleva sa serviette et passa un peigne dans ses cheveux mouillés.

Pressé de raccrocher, Jon tenta d'écourter la conversation.

— Je vais te laisser. Je suis claqué.

Mais Skye n'en avait pas fini.

— Attends une seconde, fit-elle. Où est Zoé, en ce moment ? J'aimerais lui parler.

Il hésita sur la réponse à donner — avant de se décider à lui mentir, ce qu'il n'avait jamais fait avec elle. Excepté sur le chapitre de ses sentiments pour Sheridan, bien sûr.

— Elle est dans sa chambre, mentit-il. Essaie de la joindre sur son portable.

— C'est ce que je vais faire. Bonne nuit.

Il raccrocha, soulagé qu'elle n'ait pas insisté, et jeta le téléphone sur son lit. Il lui suffisait maintenant de se diriger vers la salle de bains en faisant mine de ne pas voir Zoé. Simple comme bonjour, n'est-ce pas ? Mais, lorsqu'il passa devant elle, il leva les yeux... et croisa son regard dans le miroir.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas dit que j'étais là ? s'enquit-elle.

Il prit appui contre le mur et s'autorisa à détailler sa silhouette. Elle avait baissé les paupières, mais à ses lèvres entrouvertes et à sa respiration rapide, il sut qu'ils étaient tous deux traversés par la même pensée.

Pour le lui prouver, il se glissa derrière elle et, posant une main sur sa taille fine, il effleura son cou de sa bouche.

Elle ne se tourna pas. Elle ne se laissa pas aller contre lui, — mais elle ne fit rien pour l'arrêter.

— Vous voyez, murmura-t-il en la sentant frissonner sous ses doigts.

La gorge nouée, elle leva vers lui un regard empreint de désir.

— C'est pour cette raison qu'il valait mieux que je ne dise rien.

Elle hocha la tête en silence. Il se dirigea vers la salle de bains et referma la porte derrière lui.

* * *

— Qu'allons-nous faire ? gémit Tiffany.

Colin lui lança un regard exaspéré. Depuis qu'ils avaient compris que la police enquêtait sur l'enlèvement de Rover, ils n'avaient cessé de zapper d'une chaîne à l'autre, à l'affût de la moindre information supplémentaire. Maintenant que le journal de 23 heures venait de s'achever et qu'ils avaient entendu et réentendu toute l'histoire, vu et

revu les photos de Rover, qui avait depuis sombré dans le coma, Tiffany semblait au bord de la crise de nerfs.

— Colin, je ne *veux pas* aller en prison comme mon frère !

— Tu n'iras en prison, O.K. ? Alors, ferme-la, s'emporta-t-il. Rover est dans le coma !

— Il pourrait en sortir.

— C'est impossible. Tu as entendu ce que le médecin a dit ? Le cerveau du gosse est endommagé, son pronostic vital est engagé... Il n'a que vingt pour cent de chances de survie.

Colin étendit les jambes et posa les pieds sur la table basse. Il avait encore des recherches à effectuer sur une affaire de litige qu'il n'avait pas pu finir au bureau, mais il n'avait vraiment pas la tête à ça.

— Et s'il parvient à donner la description de notre voiture ? Je te rappelle que son école se trouve dans la rue où habite ton père !

— Va me chercher une bière.

Elle ne bougea pas, mais, en le voyant plisser les yeux, elle se leva et se précipita dans la cuisine sans demander son reste. Il l'entendit ouvrir le frigo, puis le placard. Quelques secondes plus tard, elle revint avec une bière fraîche. Elle la lui tendit et se mit à lui caresser les cheveux.

— Fous-moi la paix, grogna-t-il en repoussant sa main.

— Je suis ta femme, se plaignit-elle. Tu n'aimes plus quand je te touche ?

— Je ne suis pas d'humeur.

— Tu es inquiet, c'est pour ça.

Pas vraiment. Même si Rover sortait du coma, il y avait peu de risques qu'il puisse donner une description précise de ses agresseurs ou même qu'il se souvienne de son propre nom. En fait, Colin était plus furieux qu'effrayé. Il s'était attendu à voir Zoé ce soir. Il s'en était fait une joie, planifiant jusqu'aux mots qu'il lui dirait. Il s'était imaginé partager une autre cigarette avec elle, une étreinte amicale, un baiser innocent — peut-être même des caresses un peu moins innocentes...

— Colin ? Nous n'allons rien faire ?

— Qu'est-ce que tu veux faire ? Nous ne sommes pas dans un film où nous pourrions nous faufiler dans sa chambre d'hôpital et l'étouffer. En plus, ce n'est pas nécessaire. Il ne s'en sortira pas. Je l'ai frappé avec une batte. Son cerveau doit être en bouillie.

— Tu devrais quand même envisager la possibilité qu'il s'en sorte !

— Pourquoi ? Il n'y a que le présent qui compte, non ? Et on ne peut pas s'amuser sans prendre de risques...

— Mais je ne veux pas aller en prison, répéta-t-elle d'une voix plaintive.

Tiffany commençait à lui taper sur le système. Rover ne

l'intéressait plus. Rover, c'était de l'histoire ancienne. Il avait Samantha maintenant, ce qui mettait Zoé à genoux — métaphoriquement parlant pour le moment, mais il était impatient de voir le jour où elle le serait vraiment.

— Colin ?

— *Quoi ?* aboya-t-il.

— Tu n'as pas peur de te faire arrêter ?

— Pourquoi tu paniques ? On ne se fera pas arrêter — pas si facilement, en tout cas.

— Rover connaît nos prénoms. Il nous appelait Maître et Maîtresse, mais je suis sûre qu'il nous a entendus quand nous discutons entre nous.

— Il ne s'en souviendra pas. Il était shooté la plupart du temps ! Il peut toujours essayer de nous décrire, mais tu sais comment ça se passe : les flics sont incapables de résoudre ce genre d'enquête. Ils font leur petit boulot de flic et rentrent tranquillement chez eux à la fin de la journée. Ils n'en ont rien à faire de tous les Rover du monde. Il n'y a que leur salaire qui les intéresse.

— Tous les flics ne sont pas comme ça.

— Mais si ! Ils n'arrivent jamais à rien. Combien de fois avons-nous entendu dire que sans un indice trouvé par hasard, tel ou tel tueur s'en serait sorti ? Un indice qui était dans le dossier depuis le début et qui avait été négligé !

Il aspira la mousse de sa bière.

— Ça tient du miracle quand ils arrivent à coincer quelqu'un, Tiff. Et même s'ils sont persuadés de ta culpabilité, ils doivent la prouver. Or ils ne trouveront jamais de preuve formelle pour étayer les accusations de Rover.

Il se renfrogna.

— De toute façon, je ne l'aurais pas frappé s'il n'avait pas refusé de quitter son pantalon. Tu sais ce qui se passe quand je me mets en colère. Quelquefois, c'est plus fort que moi.

Elle se laissa tomber sur le canapé à côté de lui.

— Il a passé beaucoup de temps avec nous. Il a forcément accumulé des renseignements, des indices... Nous ne faisons pas attention, puisque nous ne pensions pas qu'il s'échapperait !

— Même s'il arrivait à mettre la police sur notre piste, ils devraient prouver notre culpabilité.

— Ils pourraient venir ici et fouiller — et s'ils trouvaient Sam ? Nous devons nous en débarrasser !

— Nous le ferons. Mais il n'y a pas d'urgence.

— Comment saurons-nous que le moment est venu ?

— Parce que je le saurai.

Elle mordilla sa lèvre gonflée.

— Je me demande si Rover peut leur fournir la marque et le modèle de la voiture.

— Arrête de t'inquiéter.

— Nous pourrions peut-être la revendre ?

— Et par quoi la remplacerait-on ?

Leur budget était serré. Il gagnait bien sa vie, mais pas aussi bien que les associés principaux. Quant à Tiffany, elle rapportait un salaire de misère.

— Si tu avais fait des études, tu vaudrais plus que dix dollars de l'heure et on pourrait s'en acheter une autre, rétorqua-t-il méchamment.

Il lui attrapa le menton pour examiner sa blessure.

— Puisqu'on parle d'argent... Demain, tu retournes au boulot.

— Mais ma lèvre n'est pas complètement guérie.

— Je m'en fous. C'est nettement moins moche qu'il y a deux jours. Inutile de prolonger ton arrêt maladie.

Elle ne protesta pas.

— Est-ce que tes amis viennent vendredi ? demanda-t-elle.

— Bien sûr.

La question l'agaça, mais elle lui rappela aussi qu'il y avait de meilleures façons de passer une soirée qu'à s'ennuyer sur un canapé.

— Enlève ça, ordonna-t-il en tirant sur son chemisier.

Obéissante, elle le fit passer par-dessus sa tête, laissant apparaître un des soutiens-gorge en dentelle qu'il lui avait choisis dans la boutique de lingerie de la galerie marchande, la dernière fois qu'ils avaient fait les magasins. Il les achetait toujours une taille en dessous pour que sa poitrine déborde sur les côtés.

— Très joli.

Il fit courir un doigt sur le galbe de son décolleté, sur son prénom tatoué sur ses deux seins. Pourquoi ne pas s'offrir un petit plaisir avant d'aller se coucher ? Il pouvait attacher Tiffany au lit et, s'il la retournait sur le ventre, il s'imaginerait qu'il était avec Zoé.

Zoé se glissa dans son lit, encore frémissante d'émotion. Qu'est-ce qui venait de se passer, au juste ? En sortant de la salle de bains, elle pensait à Franky Bates — et son estomac se contractait douloureusement, comme chaque fois qu'elle pensait à lui. L'instant d'après, une onde de bien-être se répandait en elle... comme si Bates n'avait jamais existé ! Quand Jonathan l'avait effleurée avec douceur, elle avait senti son corps vibrer au diapason du sien. Infiniment troublée, elle s'était laissé gagner par un désir puissant, incoercible.

Était-ce seulement l'attrait de l'interdit ? Qu'aurait-elle fait s'il avait continué ? Si cette main, qui s'était posée si légèrement sur sa taille, était remontée vers sa poitrine ?

Étouffant un son rauque, elle tira les couvertures sur sa tête. Elle l'aurait repoussé, évidemment. Et s'il y avait la moindre possibilité qu'elle ne l'ait pas fait, elle ne voulait pas le savoir. La seule pensée d'avoir apprécié sa caresse la rendait malade de culpabilité.

Arrête. De quoi était-elle coupable ? Et quelle importance, face à l'angoisse qui la rongait ? Tout ce qui comptait, c'était de retrouver Sam saine et sauve. Elle n'était pas dans son état normal et ne le serait pas tant qu'elle n'aurait pas retrouvé sa fille.

— Laisse tomber, murmura-t-elle.

Plus facile à dire qu'à faire, hélas... Comment oublier le contact des muscles fermes de Jonathan, quand elle lui avait touché le bras plus tôt dans l'après-midi ? Il lui suffisait de fermer les yeux pour sentir la chaleur de son souffle dans sa nuque, les frissons qui l'avaient traversée de part en part quand ses lèvres avaient glissé sur sa peau...

Elle repoussa les couvertures et prit son portable sur la table de chevet. Il fallait qu'elle appelle Anton. Ils s'étaient échangé de petits messages tout au long de la journée et elle savait qu'il n'aurait pas manqué de l'avertir s'il y avait eu un changement, mais elle avait besoin de lui parler, ne serait-ce que pour se réinscrire dans leur relation. Depuis que Sam avait disparu, elle se sentait si étrangère au monde et aux gens qui l'entouraient ! A la dérive. Mais ce n'était pas

une excuse... N'avait-elle pas décidé de mettre un terme à la spirale des regrets, des ruptures et des déménagements ?

De la stabilité. Voilà ce qu'elle recherchait. Anton était un homme bien, digne de confiance. Elle s'était promis en emménageant avec lui que ce serait pour toujours et elle tiendrait ses engagements.

Il y eut un bip lui indiquant qu'elle avait un appel en attente. Elle n'eut pas besoin de regarder le numéro de l'appelant pour savoir qu'il s'agissait de Skye. Elle la rappellerait dans la matinée. Pour le moment, elle voulait seulement parler à Anton.

Quand son fiancé finit par décrocher, elle devina au ton de sa voix qu'il était aussi fatigué qu'elle.

— Désolé, j'étais sur l'autre ligne avec l'inspecteur Thomas, expliqua-t-il pour justifier le temps qu'il avait mis à répondre.

— Tu veux peut-être me rappeler plus tard ?

— Non, c'est bon. Nous avons fini.

Zoé s'appuya contre la tête de lit.

— Que t'a-t-il dit ?

— Pas grand-chose de plus.

Il soupira bruyamment.

— Il semble aussi dérouté que nous. Il a suivi quelques pistes, mais aucune n'a abouti.

Elle se sentit soudain glacée et se mit à frissonner.

— Je n'en peux plus, murmura-t-elle en s'enveloppant dans la couverture.

— Je comprends, Zoé. Personne ne devrait avoir à vivre un tel cauchemar, mais cela arrive quelquefois... hélas !

On aurait dit un père, pas un amant. Pourquoi ne lui exprimait-il pas un soutien plus chaleureux ? Ne pouvait-il pas lui dire qu'il était là pour elle et qu'il le serait toujours ? Qu'ils traverseraient cette épreuve ensemble ?

Elle regretta soudain d'avoir appelé, et n'eut plus qu'une envie : écourter la conversation.

— Ecoute... Je suis épuisée. Je te rappellerai demain.

— Où es-tu ?

— A Los Angeles.

Elle se crispa en s'entendant mentir, mais elle ne tenait vraiment pas à mentionner San Diego.

— Je le sais bien, mais où es-tu installée ?

Craignant un instant qu'il ait perçu la culpabilité qui la tenaillait, elle se recroquevilla entre les draps.

— Dans un hôtel, finit-elle par avouer du bout des lèvres.

Se souvenant de son manque d'enthousiasme à la voir suivre Jonathan dans le sud de la Californie, elle se préparait déjà à la question suivante, qui allait immanquablement porter sur

l'arrangement de la nuit. Mais, à sa grande surprise, il n'en fut rien.

— Comment vas-tu payer la chambre ? demanda-t-il.

Elle faillit s'esclaffer. Elle allait passer la nuit dans la même chambre qu'un détective privé beau comme un dieu et il s'inquiétait du prix de l'hôtel ? C'était absurde !

— La Contre-Attaque s'occupe de tout, se contenta-t-elle d'affirmer.

C'était du moins ce qu'elle espérait — bien que la carte de crédit que Jonathan avait utilisée semblât être la sienne.

— Heureusement ! Il faut surveiller nos dépenses... au cas où cela durerait plus longtemps que nous le pensons.

— Tu m'en veux parce que j'ai choisi de faire imprimer les avis de recherche en couleurs ?

— Un peu, oui. Je comprends tes raisons, mais ce n'était pas la façon la plus judicieuse d'utiliser nos ressources... D'autant que l'inspecteur est convaincu que nous devrions offrir une récompense.

Une récompense ? L'idée n'était pas mauvaise... Pourquoi n'y avait-elle pas pensé elle-même ?

Parce que tu n'as pas l'argent, Zoé.

— Combien ?

— Dix mille dollars.

Elle frémit. Elle aurait été prête à donner tellement plus pour revoir sa fille, mais elle n'en avait pas le premier centime. Et elle savait parfaitement ce qu'une telle somme représentait pour un homme aussi économe qu'Anton.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda-t-elle.

— Il se peut que nous ayons à le faire.

Elle crispa les doigts sur la couverture. Il n'hésitait pas à lui offrir l'argent nécessaire pour retrouver Samantha... alors que, dix minutes plus tôt, elle envisageait de le quitter ! Quel genre de femme était-elle donc ?

— Merci, Anton.

Elle déglutit pour essayer de faire passer le nœud qu'elle avait dans la gorge. Si son argent ramenait Sam à la maison, elle serait une épouse parfaite à son côté, aussi longtemps qu'il le souhaiterait.

— Je... je ne te laisserai pas tomber, bredouilla-t-elle.

— Quoi ?

L'eau de la douche cessa de couler et son cœur se mit à battre plus vite.

— Rien, Anton, rien du tout.

— Dors un peu. Tu n'arrives même plus à parler correctement.

— Bonne nuit.

— Je t'aime, dit-il simplement.

— Moi...

Le dernier mot resta coincé dans sa gorge, quand la porte de la salle de bains s'ouvrit et qu'elle vit Jonathan en sortir, une serviette autour de la taille.

— Bonne nuit, reprit-elle avant de raccrocher.

* * *

Zoé était convaincue qu'elle ne pourrait pas trouver le sommeil... et ce fut le cas. Elle était épuisée mais, comme la nuit précédente, l'angoisse ne lui accorda aucun répit, l'entraînant dans une nouvelle nuit blanche.

Bien que Jonathan n'ait pas dit un mot depuis qu'il était sorti de la douche, elle était certaine qu'il ne dormait pas, lui non plus. Allongé dans le lit voisin, il avait remis son jean, n'ayant probablement rien apporté d'autre.

Il était peut-être gêné par leur proximité, et elle aurait dû s'en sentir coupable, mais la peur de rester seule l'emportait sur les remords qu'elle aurait pu éprouver. Les bruits qui s'échappaient des chambres voisines, l'obscurité, les ombres, tout était source d'angoisse — et rien, pas même d'avoir sa propre chambre, n'aurait changé le fait que le détective l'attirait irrésistiblement. L'étincelle avait jailli dès la première rencontre, quand il l'avait prise dans ses bras alors qu'ils se connaissaient à peine. Elle était alors bien trop paniquée pour s'en rendre compte. Mais elle était plus lucide, à présent. Et ne pouvait nier l'alchimie qui existait entre eux.

Après avoir arrangé une nouvelle fois les couvertures, elle rajusta son débardeur et se tourna vers le mur. Anton allait offrir une récompense pour Sam. Elle devait se concentrer sur cet acte généreux et non sur la sollicitude que Jonathan lui témoignait. Anton était celui qui voulait l'épouser et adopter Sam, il était tout ce que son père n'avait jamais été, le genre de père qu'elle voulait pour sa fille.

Zoé tapota son oreiller. Sam... Quand la reverrait-elle ? Franky Bates pouvait-il avoir appris son existence ?

L'homme qui l'avait violée semblait capable de tout, mais...

La voix de Jonathan déchira l'obscurité, rompant le fil de ses pensées.

— Voulez-vous que j'aille à la pharmacie de garde ?

Dans son esprit se matérialisa soudain une boîte de préservatifs.
Oh ! mon Dieu...

— Pour quoi faire ?

— Pour acheter des somnifères.

Elle lâcha le souffle qu'elle retenait. Ce n'était que ça ! Allons... Elle n'allait pas si mal. Elle avait seulement froid et n'arrivait pas à se réchauffer, alors qu'il régnait une douce chaleur dans la pièce.

— Pour moi ? Non, je n'en veux pas.

Elle se retourna une nouvelle fois.

— Je ne peux pas me le permettre : je dois garder les idées claires.

— Il faut que vous dormiez, Zoé. Un peu.

Elle ne répondit pas. Mais, après s'être tournée et retournée dans son lit pendant quelques minutes, elle finit par avouer :

— Jonathan ?

— Quoi ?

— Je ne peux pas dormir. Je n'arrive pas à me réchauffer.

En l'entendant se lever, elle crut qu'il avait finalement décidé d'aller à la pharmacie. Mais il tira sur la couverture et s'allongea contre elle, dans le lit. Stupéfaite, elle voulut le repousser. Il le fallait. Maintenant qu'elle avait pris conscience de l'attraction qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, elle ne pouvait plus permettre ce genre d'attitude. Ce serait déloyal envers Anton.

Mais Jon ne tenta aucun geste ambigu. Il passa ses bras autour d'elle et la serra contre lui.

Très vite, son souffle lent et régulier agit sur elle comme un métronome. Pour la première fois, depuis le jour où elle avait quitté son travail, un sentiment de sécurité l'enveloppa. Dans ce marasme, elle avait enfin trouvé un point fixe et solide auquel elle pouvait s'arrimer. Jonathan ne s'éloignerait pas. Il resterait près d'elle jusqu'à ce qu'ils retrouvent Sam.

Accordant sa respiration sur la sienne, elle se laissa gagner par une douce chaleur, et finit par sombrer dans le sommeil.

* * *

Quand la sonnerie du réveil résonna dans la chambre, au petit matin, Tiffany émergea d'un demi-sommeil avec un mal de tête qui lui martelait les tempes et une douleur terrible au niveau des seins. Colin l'avait laissée attachée toute la nuit. Il avait pris du Viagra et avait voulu faire l'amour à plusieurs reprises — sans jamais parvenir à la jouissance. Quand elle le pensait sur le point d'atteindre l'orgasme, elle gémissait et se débattait, faisant ce qu'elle pouvait pour l'y aider. Mais rien n'y avait fait. Il avait fini par s'affaler à côté d'elle, épuisé, la laissant attachée aux colonnes du lit au cas où il se serait réveillé avec l'envie de recommencer. Il n'avait dormi qu'une heure et devait déjà se préparer pour aller au travail.

— Colin ?

Il souleva les couvertures.

— Quoi ?

— C'est l'heure de se lever.

— Bon sang !

Il parvint difficilement à se mettre debout et tituba jusqu'à la salle de bains sans même lui jeter un seul regard.

— Est-ce que tu peux me détacher ?

— Pourquoi le ferais-je ? demanda-t-il au bout de quelques secondes tout en tirant la chasse d'eau. Tu m'as fait perdre mon temps cette nuit.

Elle se força à ne pas relever. Il était de mauvaise humeur et elle s'y attendait. Il ne pouvait en être autrement.

Il s'approcha du lit, se positionnant au-dessus d'elle, les yeux injectés de sang, la bouche tordue en un rictus mauvais.

— Tu m'as entendu ? grommela-t-il.

— Ce n'est pas ma faute. Je t'ai laissé utiliser tout ce que tu voulais.

Même les pinces, qu'il avait laissées accrochées à ses seins. Il les lui avait rarement infligées aussi longtemps et la douleur intense lui donnait envie de vomir.

— « Tout ce que tu voulais », répéta-t-il en maugréant comme si ce n'était pas vrai. Demain soir, je ferai vraiment ce que je veux.

Elle espéra qu'il lui embrasse la poitrine ou la caresse pour soulager la douleur qu'il avait causée, mais il se contenta de lui enlever les pinces, qu'il jeta sur la table de chevet.

— Je trouve que tu devrais retoucher tes nibards, ajouta-t-il en lui détachant les poignets.

— Ils ne sont pas assez gros ? s'inquiéta-t-elle en frottant sa poitrine endolorie.

— Non, et de loin.

Il plissa le nez avec un air de dégoût tandis que son regard courait sur son corps.

— C'est peut-être le poids que tu as pris. Comme tue-l'amour, on ne peut pas faire pire !

Elle n'avait pas grossi. Elle s'en assurait chaque jour.

— Tu veux que je pèse moins de cinquante-quatre kilos ?

— Je veux pouvoir jouir rien qu'en te voyant.

Sur ce, il haussa les épaules et s'éloigna, la laissant détacher seule ses chevilles encore arrimées aux montants du lit.

— Dépêche-toi d'aller à la gym. Tu feras trente minutes supplémentaires de cardio aujourd'hui.

Elle lâcha ses seins, mais ses mains tremblaient tellement qu'elle eut du mal à défaire les liens.

Trop serrés, ils lui avaient coupé la circulation et elle fut incapable de marcher pendant de longues minutes. Elle n'aurait pas accordé d'importance à ces petits désagréments si la soirée s'était passée normalement. Quand Colin était heureux, personne ne pouvait être plus charmant, et elle aimait le satisfaire. Elle aimait quand il posait sa tête sur son ventre nu et se mettait à pleurer en lui disant combien son amour et sa patience comptaient pour lui.

— Tu n'es pas encore habillée ? cria-t-il de la salle de bains.

— Presque.

— Quand tu seras dehors, achète un collier étrangleur pour Sam, comme celui que nous avons pour Rover.

Tiffany oublia aussitôt ses douleurs. Elle avait espéré que Colin ne remarquerait pas que l'ancien avait disparu.

— Où est celui de Rover ? demanda-t-elle innocemment.

— C'est ce que je cherchais la nuit dernière, mais je ne l'ai pas trouvé. C'est pour ça que je me suis rabattu sur la cire.

Elle avait des marques rouges sur le ventre et entre les cuisses, aux endroits où il avait fait couler la cire chaude, mais elle préférerait encore ça au collier étrangleur. La dernière fois qu'il le lui avait fait porter, elle avait perdu connaissance. Elle en gardait un si mauvais souvenir qu'elle avait profité du chaos qui avait suivi la fuite de Rover pour le cacher. Quand Colin s'excitait, il pouvait perdre tout contrôle.

— Tu as prévu de t'amuser avec elle ? demanda-t-elle soulagée de revenir en terrain familier.

— Ouais. J'ai décidé de vous emmener toutes les deux à la cabane de mon père, samedi soir. Nous y passerons la fête des Mères. Ça nous fera oublier Rover.

— Comment ferons-nous sortir Sam de la maison ?

— Comme on le faisait avec Rover. On lui filera un grosse dose de somnifères et on la transportera dans une malle, comme si c'était un panier de pique-nique.

— Et on en fera quoi, une fois que nous serons là-bas ? On ne peut pas la toucher à cause de sa mononucléose, tu te rappelles ?

— On peut la faire planer. Tu te souviens comme Rover était drôle quand nous lui avons fait fumer du crack ?

Oh ! ça oui ! Qu'est-ce qu'ils avaient pu rire ! Un fou rire mémorable.

— O.K., dit-elle. Ça me semble un bon programme.

Elle finit de lacer ses tennis.

— Je vais à la gym.

— Tiffany ?

Elle s'immobilisa devant la porte.

— Oui ?

— Désolé pour la nuit dernière. Je crois que j'étais plus inquiet au sujet de Rover que j'ai bien voulu l'admettre.

— Je comprends.

— Tu m'aimes ?

Soudain, la douleur qui irradiait sa poitrine s'envola.

— Bien sûr.

— Si tu ne veux pas que les gars viennent demain soir, je comprendrais.

Elle n'aimait pas entrer en compétition avec les copains de Colin

pour capter son attention, mais puisqu'elle était responsable de la fuite de Rover, et que la nuit précédente avait tourné au fiasco, elle devait se rattraper. Et prouver à son mari qu'elle était encore capable de lui donner du plaisir. Peut-être qu'après ce *gros* sacrifice il ne penserait plus à Zoé.

— Ça ira. Je vais leur faire passer un si bon moment qu'ils te remercieront pendant des mois.

— *Vraiment ?*

L'intérêt qu'elle perçut dans sa voix élimina ses dernières réserves. Ça ne durerait qu'une soirée, après tout. Et comme le disait Colin, elle s'amuserait probablement aussi. Elle passait toujours un bon moment quand son mari était au mieux de sa forme.

— Vraiment, confirma-t-elle.

* * *

Une douzaine de roses l'attendaient sur le seuil quand elle revint de la gym.

Et sur la carte qui accompagnait le bouquet, elle lut :

*Comment ferais-je sans toi ? Tu es parfaite. Avec tout mon amour,
Colin.*

— Je viens avec vous, annonça Zoé d'une voix ferme en le voyant prendre les clés de la voiture de location.

Jonathan se tourna vers elle. L'expression déterminée qu'il lut sur le visage de la jeune femme ne laissait aucun doute sur ses intentions. Même Skye, qu'elle venait d'avoir au téléphone, n'avait pas non plus réussi à la dissuader.

— Et si nous tombons sur lui ? demanda-t-il.

La nuit de sommeil lui avait fait du bien : elle avait meilleure mine. Il la trouva plus jolie que jamais dans sa robe d'été, sur laquelle elle avait enfilé un chandail blanc. S'il n'avait pas été si conscient de son charme et de l'attrait qu'elle exerçait sur lui, tout aurait sans doute été plus facile — mais il pouvait d'autant moins les ignorer qu'il venait de passer la nuit près d'elle. Il sentait encore son parfum, la douceur de sa peau sous ses lèvres...

Zoé était la plus jolie femme qu'il ait jamais rencontrée.

Mais aussi hors d'atteinte que Sheridan.

— Mettre la main sur Franky Bates, c'est bien ce que nous voulons, non ?

— Ce sera difficile pour vous de vous retrouver face à lui.

— Depuis trois jours, tout est difficile, de toute façon.

Elle rangea sa trousse de toilette dans son sac de voyage et le ferma.

— Prêt ?

Il fit un pas vers elle et posa une main sur son bras. Ce simple geste, qu'il aurait pu faire pour attirer l'attention de n'importe qui, lui fit un tel effet qu'il se raidit, presque inquiet. Elle représentait *vraiment* bien plus à ses yeux qu'une simple cliente. Il ne pouvait plus faire machine arrière. Mais il ne voulait surtout pas que cette confrontation avec Bates la blesse ou l'effraie plus qu'elle ne l'était déjà.

— Zoé, laissez-moi gérer ça. Faites-moi confiance...

— Ce n'est pas la question. Nous savons tous les deux que ma décision n'a rien à voir avec la confiance.

Il laissa retomber sa main pour ne pas céder à la tentation de la

prendre dans ses bras.

— Vous *tenez réellement* à l'affronter ?

— Il faut que je lui parle. J'ai besoin d'entendre ce qu'il dira, sinon il me restera toujours un doute. Personne ne peut le faire à ma place, vous comprenez ? Il le faut... Je le sens comme ça... C'est... mon instinct de mère qui me le dit. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? répéta-t-elle.

Hélas oui, mais il aurait préféré qu'il en fût autrement ! Pourtant, l'enquête avait tout à gagner à ce qu'elle l'accompagne. Elle connaissait Bates... Enfin, façon de parler !

Il vit son regard s'assombrir et, malgré le sourire dont elle le gratifia, il perçut l'angoisse que cette terrible démarche suscitait en elle.

— Le temps a passé, reprit-elle avec gravité. Le moment est peut-être venu pour moi de poser sur lui un regard adulte... Je dois cesser d'avoir peur de lui et me libérer de son ombre.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Quand j'ai témoigné contre lui au tribunal.

— Vous ne craignez pas de faire resurgir des souvenirs trop pénibles ?

Elle secoua la tête et eut un petit rire bref.

— J'ai eu un bébé. Comment oublier quoi que ce soit ? Les souvenirs sont gravés de façon indélébile dans ma mémoire.

Cet argument acheva de le convaincre. Laissant échapper un soupir, il la laissa passer. Il espérait ne pas regretter sa décision. Elle avait déjà tant souffert ! Il aurait voulu la protéger, mais il n'avait pas la prétention de penser qu'il savait mieux qu'elle ce dont elle avait besoin.

— C'est vous qui décidez.

Ils se dirigèrent en silence vers la voiture. Après avoir mis leurs sacs dans le coffre, Jonathan chaussa ses lunettes de soleil et s'installa derrière le volant.

— Pas de regrets ? lança-t-il, les clés sur le contact.

Elle secoua la tête, cachée, elle aussi, derrière ses verres fumés.

— Non. Allons-y !

Il marqua une hésitation au moment d'enclencher la marche arrière.

— Il y a un risque dont on n'a pas parlé...

— Lequel ?

— Si Bates n'a rien à voir avec la disparition de Samantha et qu'il n'était pas au courant de sa venue au monde, il le sera après notre passage.

Il aurait donné cher pour avoir accès à son regard et savoir ce qu'elle pensait en cet instant — mais son expression demeura

indéchiffrable.

— J'en ai bien conscience, murmura-t-elle.

* * *

Intuitivement, Zoé avait toujours su que le jour viendrait où il lui faudrait affronter l'homme qui l'avait violée. Elle avait vécu toutes ces années dans l'angoisse de le revoir et il figurait dans tous ses cauchemars. Elle n'avait jamais retrouvé la paix, même en se répétant en boucle que son agresseur n'avait pas prémédité son acte, que c'était la faute à « pas de chance » s'il s'en était pris à elle. Il l'avait violée parce qu'elle était seule dans le mobile home et qu'il était sous l'emprise de la drogue. C'est ce qu'avait fait valoir son avocat au cours du procès, insistant sur le fait qu'il n'avait pas suivi Zoé avant l'agression, et qu'il n'avait pas essayé de la contacter après.

Le procureur qui avait inculpé Bates avait, lui aussi, paru sensible aux remords que ce dernier avait exprimés. Mais qu'est-ce qu'elle en avait à faire, elle, de ces remords ? Elle n'avait que quinze ans quand il s'était jeté sur elle, lui arrachant sa jupe avant de l'entraîner dans sa chambre. Après ça, la peur qu'il recommence ou qu'il la harcèle si l'envie le reprenait ne l'avait pas quittée.

Ils arrivèrent devant la maison de la mère de Franky Bates. Jonathan se gara le long du trottoir et coupa le contact. Zoé essuya ses paumes moites sur sa robe et posa la main sur la poignée de la portière.

— Et si j'y allais en premier ? proposa Jonathan en tentant de la retenir.

— C'est gentil de le proposer, mais non, répondit-elle en sortant du véhicule.

Située dans un quartier défavorisé de la ville, la maison jouxtait un pavillon mitoyen délabré. Le jardin était en friche, envahi de mauvaises herbes. Un vieux divan, affaissé au milieu, était installé sous la véranda. Un cendrier trônait sur l'accoudoir.

— Depuis combien de temps sa mère vit-elle ici ? demanda-t-elle en s'engageant dans l'allée.

— D'après l'acte notarié que j'ai déniché sur internet, elle l'a achetée en 1964, donc... ça fait un sacré bail. Qu'est-ce que Bates faisait chez votre père ?

— Sa petite amie habitait le parc — au numéro 5.

— Il s'est introduit chez vous parce qu'il savait que vous y étiez ?

— Non, je ne crois pas. Il était complètement défoncé... Il espérait sans doute trouver de la drogue. Mais, quand il m'a vue, il... il a changé d'idée.

— Votre père dealait, à cette époque ?

— Il n'avait pas de boulot fixe, en tout cas.

— Je vois...

Quand il tendit la main vers la sonnette, elle faillit tourner les talons. Elle ne se sentait pas prête. Encore une minute... Une petite minute...

Non ! Elle était venue pour sauver Samantha. Et chaque minute comptait.

Une petite femme, vêtue d'un T-shirt violet en polyester et d'un pantalon assorti, leur ouvrit la porte. La bouche soudain sèche, Zoé fut incapable d'émettre le moindre mot. Elle se contenta d'observer la mère de son agresseur, notant la paire de verres à double foyer, les chaussures orthopédiques, le visage parcheminé... Elle devait avoir au moins quatre-vingts ans.

— Mme Bates ? s'enquit Jonathan d'un ton aimable.

La vieille femme secoua la tête.

— Je suis Eva Norris, la mère de Sandra Bates.

— Nous cherchons Franky.

Ses yeux, de la couleur d'un lavis japonais, s'assombrirent sous le coup de l'inquiétude.

— Mon petit-fils ? Que lui voulez-vous ?

— Nous aimerions lui poser quelques questions. Une adolescente a disparu et...

— Il n'a rien à voir avec ça, interrompit-elle. Il ne risquerait pas sa liberté conditionnelle... Il veut vraiment se réinsérer.

— Nous voulons juste lui parler, insista Jonathan. Pouvez-vous nous dire où le trouver ?

Comme elle demeurait silencieuse, il reprit :

— La vie d'une enfant est en jeu, madame Norris !

La vieille dame réfléchit un instant, puis elle tourna la tête par-dessus son épaule et cria :

— Franky !

La réponse de ce dernier fusa aussitôt :

— Quoi, mamy ?

— Viens ici.

Zoé sentit tous ses muscles se tendre. Le moment était venu. Elle ne pouvait plus reculer. Elle allait se retrouver face au père de Samantha. A l'homme qui l'avait violée.

Submergée par la panique, elle faillit glisser sa main dans celle de Jonathan. Sans doute l'aurait-elle fait si elle n'avait pas été fiancée.

Il lui jeta un regard plein de sollicitude, mais, avant qu'ils aient pu échanger le moindre mot, l'homme qu'ils étaient venus voir apparut derrière la vieille dame. Zoé sentit le souffle lui manquer. Il était si différent de celui de son souvenir — il était plus grand, plus costaud, mieux habillé aussi. Cette bouche, ce menton... C'était Sam !

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il en regardant Jonathan.

Il prit distraitemment la carte que ce dernier lui tendait et reporta

son attention sur Zoé. Il écarquilla les yeux.

— Toi ? Que fais-tu ici ? souffla-t-il, incrédule.

Jonathan prit la parole.

— Je suis un détective privé de Sacramento. Je suis là pour...

— Est-ce que tu l'as enlevée ? le coupa Zoé, n'y tenant plus.

Bates haussa les sourcils.

— Enlevé qui ?

— Ma fille.

Malgré leur ressemblance troublante, il ne lui vint pas à l'idée de préciser que cette enfant était aussi la sienne.

Il leva les mains comme si elle l'avait menacé d'un revolver.

— Je ne sais pas de quoi tu parles. Oui, je t'ai fait du mal il y a treize ans. J'ai... j'ai souvent espéré te voir pour pouvoir m'excuser et te dire mes regrets. *Vraiment*, insista-t-il.

Un peu rassurée par la tournure que prenait leur rencontre, elle s'efforçait de rassembler ses idées pour lui répondre, mais il poursuivit :

— Je ne m'attends pas à ce que tu me pardonnes, mais... je veux que tu saches que je n'ai pas passé un seul jour en prison sans regretter ce que je t'ai fait. C'est la dope qui m'avait tourné la tête... Sans ça, je ne t'aurais jamais agressée, tu peux me croire !

Sensible à la contrition qui perçait dans la voix de son petit-fils, Eva Norris passa un bras autour de sa taille. Il répondit à son geste par un sourire triste.

— Je ne me cherche pas d'excuses... J'ai purgé ma peine et... et j'espère juste avoir une seconde chance.

— Vous êtes-vous rendu dans le nord de la Californie depuis votre sortie ? lui demanda Jonathan.

— Non, affirma-t-il en secouant énergiquement la tête. Je n'ai pas bougé d'ici. Demandez à Eva. Mon grand-père est mort il y a dix jours. On l'a enterré la semaine dernière. Depuis, je cherche du travail.

Il désigna le pick-up Ford, relativement récent, garé dans l'allée.

— Papy m'a donné sa voiture pour que je puisse me présenter à des entretiens d'embauche. Il voulait m'offrir toutes les chances de prendre un nouveau départ.

Un vif soulagement éclaira le visage de la vieille dame.

— C'est vrai, acquiesça-t-elle, manifestement convaincue de la sincérité de son petit-fils.

Franky semblait extrêmement anxieux. Son débit était rapide et haché, et il voulait tellement les convaincre qu'il en devenait maladroit. De le voir ainsi conforta Zoé dans l'idée qu'il n'avait rien à voir dans la disparition de Sam.

— Je n'éprouve aucune colère, insista-t-il en cherchant timidement à croiser son regard. Je ne te veux aucun mal. Jamais je ne m'en

prendrais à toi. Je ne savais même pas que tu avais une fille...

Soudain pris d'un doute, il fit quelques pas en chancelant, comme si une idée venait de s'insinuer dans son esprit.

— Attendez... Ce n'est pas la mienne, n'est-ce pas ? s'exclama-t-il. Je veux dire : est-ce la raison pour laquelle vous êtes là ?

Pivotant sur elle-même, Zoé s'éloigna vivement, avant que les larmes qui lui piquaient les paupières ne se mettent à couler. Il n'avait pas enlevé Samantha. D'ailleurs, il n'était même pas au courant de son existence. Ce voyage n'avait servi à rien ! Sa poitrine se contracta violemment, bloquant sa respiration. Cela faisait trois jours que sa fille avait disparu. Où était-elle ?

— Madame... ? cria Franky. Ecoute, je ne sais même pas comment tu t'appelles aujourd'hui... Je ne veux pas te manquer de respect en t'appelant par ton prénom, mais je suis désolé. Vraiment désolé.

Zoé ne répondit pas. Jonathan échangea quelques mots avec Bates, avant de se diriger à son tour vers leur véhicule.

— Est-ce que c'est ma fille ? l'interpella encore Franky au moment où Jonathan atteignait la berline de location.

— Bien sûr que non, répondit-elle sans le regarder.

Elle ne voulait plus le voir et ne lui devait aucune explication.

— J'ai deviné juste, c'est ça ? insista-t-il.

— Non ! cria-t-elle en s'asseyant sur le siège passager.

— Alors pourquoi êtes-vous venus jusqu'ici ?

— Parce que nous explorons toutes les pistes possibles, répondit calmement Jonathan.

Franky s'avança dans l'allée.

— Qu'est-il arrivé à votre fille ? Est-ce qu'elle va bien ?

Si elle le savait...

— Bonne chance pour votre recherche de travail, lança Jonathan en montant en voiture.

— Dites-moi ce qui se passe ! Qu'est-ce que je peux faire pour aider ? poursuivit Bates.

— Rien. Absolument rien ! cria Zoé en claquant la portière.

Franky Bates retira ses mains de ses poches. Ses épaules s'affaissèrent. Ses propos parvinrent à Zoé par la portière encore ouverte de Jonathan.

— Vous ne pouvez pas lâcher une bombe comme celle-là et remonter dans votre voiture sans une explication !

— Si vous êtes aussi désolé que vous le dites, vous laissez Zoé en paix, conclut Jon en s'installant au volant. Elle n'est pas en état de répondre à vos questions.

— D'accord, mais... tenez-moi au courant, insista Bates.

Elle le vit ouvrir la bouche, forcer sa voix pour se faire entendre.

— Si je peux vous aider... N'hésitez pas, l'un ou l'autre, à

m'appeler !

La musique jaillit dans l'habitacle quand Jonathan démarra. Il parcourut quelques centaines de mètres, avant de baisser le son.

— Ça va ? s'enquit-il.

— Il faut que nous retournions à Sacramento.

— Nous filons directement à l'aéroport.

Zoé s'éclaircit la gorge.

— Il vous a donné son numéro ?

— Oui. Vous le voulez ?

— Non, bien sûr que non.

Elle n'avait plus rien à craindre de Franky Bates. Elle pouvait refermer ce chapitre sombre de sa vie. Mais ce qui aurait dû être un soulagement inespéré ne lui procurait qu'une petite consolation. Elle n'était pas plus avancée. Pourquoi était-elle venue jusqu'ici ? Elle avait perdu un temps précieux !

Elle sentit la main de Jonathan se refermer sur la sienne. Le lien qui les unissait, si troublant soit-il, lui semblait vital, et elle ne fit rien pour le rompre. Elle se tourna vers lui et fut surprise par l'intensité de son regard.

— Nous pouvons être amis, souffla-t-il comme si le simple fait de le dire rendait son geste plus anodin.

— Nous pouvons être amis, répéta-t-elle.

Elle n'en était pas convaincue, hélas. La manière dont il entremêlait ses doigts aux siens était si intime... si sensuelle ! Oui, c'était une très bonne chose qu'ils rentrent à Sacramento. Tétanisée par la disparition de Samantha, elle n'était pas en état de lutter contre l'attirance qui les poussait l'un vers l'autre. Sans sa fille, elle n'avait plus aucun repère. Plus aucune forme de lucidité.

Lorsque Jonathan s'arrêta devant chez elle, le retour apparut soudain à Zoé plus difficile que le départ pour l'aéroport, la veille. Elle ne parvenait plus à faire taire le sentiment d'être étrangère à cette maison, comme à toutes celles de la rue, dont la plupart étaient plongées dans le noir. Elle y avait pourtant vécu dix mois. Elle était si fière d'emménager dans ce quartier et d'appartenir à cette communauté qu'elle n'avait pas ménagé ses efforts pour se « fondre dans le décor ». Elle avait lu des dizaines de magazines de décoration, surveillé son langage, soigné son apparence — et elle pensait être parvenue à son but.

Quelle erreur ! Un sourire amer lui vint aux lèvres. Elle prit son sac et se tourna vers Jonathan. Elle avait accepté qu'il la reconduise jusque chez elle, en prétextant épargner ainsi un déplacement à Anton. Mais la vérité était ailleurs : en fait, elle cherchait à repousser le moment de lui dire au revoir...

Et à retarder celui de revoir Anton ? lui susurra une petite voix intérieure.

Elle leva les yeux, troublée. La fenêtre du salon était éclairée. Anton l'attendait, manifestement. C'était gentil de sa part, mais elle ne pouvait s'empêcher de regretter qu'il se soit donné cette peine. Si seulement elle pouvait monter se coucher et éprouver pour l'homme qu'elle avait accepté d'épouser le désir qui la poussait vers Jonathan...

Voyait-elle en lui son sauveur ? Le seul homme capable de lui ramener Samantha ? Ou n'était-ce qu'une question d'attrance physique ?

Elle n'aurait su le dire. Une telle confusion régnait dans son esprit ! Tout juste savait-elle qu'elle désirait Jonathan comme elle n'avait jamais désiré aucun homme avant lui.

Comment cette étincelle avait-elle pu jaillir dans un moment aussi douloureux et réussir à percer son engourdissement ? C'était ce qui la troublait le plus.

— Bonne nuit, murmura-t-elle en sortant de la voiture.

Il ne tenta aucun geste vers elle. Il n'avait plus cherché à la

toucher depuis qu'il lui avait pris la main juste après qu'ils avaient quitté la maison de Bates.

— Gardez espoir, l'encouragea-t-il.

Mais si sa fille était toujours en vie, pourquoi n'avait-on pas trouvé la moindre trace de son passage à tel ou tel endroit ? Et pourquoi personne n'avait demandé de rançon ?

— Merci pour tout.

— Je serai dans le quartier demain. J'ai un rendez-vous de bonne heure, concernant une autre affaire. Après, j'irai de nouveau interroger vos voisins, ses professeurs, ses camarades de classe. Je ne renonce pas, Zoé : s'il y a quelqu'un qui sait quelque chose, je le trouverai.

Serait-il trop tard, alors ? L'appellerait-on pour lui dire qu'on venait de retrouver son corps sans vie, abandonné dans un terrain vague ou dans un container ?

Assaillie par ces images macabres, Zoé parvint néanmoins à esquisser un sourire, avant de refermer la portière. Elle regarda le véhicule s'éloigner, et attendit que les feux arrière disparaissent au coin de la rue pour se diriger vers la porte d'entrée.

— C'était qui ?

La voix venait de la maison voisine — en bas des marches, lui sembla-t-il en fouillant le jardin du regard.

— Colin ?

— Oui. C'est moi. Je vous ai fait peur ? J'ai entendu le bruit du moteur et j'ai pensé que vous aviez peut-être trouvé Samantha.

Il articulait avec difficulté. Avait-il bu ?

— Non, hélas !

— Pas de nouvelles pistes ?

— Aucune. En tout cas, l'inspecteur Thomas n'en a pas écarté une seule.

Engager la conversation avec Colin était la dernière chose dont elle avait envie. Elle garda sa valise à roulettes à la main et fit un pas de plus vers la porte. Elle ne souhaitait pas s'attarder, surtout s'il avait bu. Et puis Anton l'attendait.

Il fit claquer sa langue.

— C'est trop bête.

— Si nous reportions cette conversation à demain ? Ne m'en veuillez pas, mais... il est plus de minuit et je suis épuisée.

Zoé fit un autre pas dans l'allée.

— Hé ! Pas si vite, l'interpella-t-il. J'ai attendu toute la soirée, moi !

— Pour... ?

Il ne prit pas la peine de développer son point de vue, et revint à son idée fixe.

— C'était qui, ce type ?

Pas de doute : il avait bu. Tiffany et lui avaient peut-être reçu des amis... Des éclats de voix et de musique s'échappaient parfois de chez eux tard dans la nuit, mais cela n'arrivait pas très fréquemment et ils invitaient rarement plus d'une ou deux personnes à la fois.

— Jonathan est détective privé, expliqua-t-elle. Il participe aux recherches.

— Alors comme ça, il s'appelle Jonathan ?

Elle marqua une hésitation, ne sachant comment réagir au ton soupçonneux de son voisin.

— Oui. Jonathan Stivers. Vous le connaissez ?

— Non, je n'en avais pas entendu parler jusqu'à maintenant. C'est un homme séduisant, il faut bien le reconnaître.

Que voulait-il dire ?

— Vous ne l'avez pourtant qu'entraperçu ?

— Je l'ai vu l'autre nuit quand il traînait dans le coin.

— Oh ! je comprends, murmura-t-elle en faisant passer sa valise dans l'autre main.

Il sortit de l'ombre, et elle s'aperçut qu'il était pieds nus. Il n'avait pas de T-shirt et ne portait qu'un pantalon de survêtement. Ses cheveux étaient ébouriffés comme s'il n'avait cessé d'y passer la main.

— Vous ne faites pas confiance à la police pour mener l'enquête ? demanda-t-il.

— Ils font tout ce qu'ils peuvent, mais je préfère mettre toutes les chances de mon côté.

— Ils ne servent à rien.

Il se gratta l'épaule.

— Ce Jonathan... c'est un bon détective ?

— Je pense, oui. Il a de l'expérience, il est organisé et déterminé.

— Vous venez pourtant de dire qu'il n'avait trouvé aucune piste exploitable, répliqua-t-il en se caressant le torse.

Son geste était si incongru qu'elle fut prise de l'envie irrésistible de mettre le maximum de distance entre eux. Elle ne l'avait jamais vu si négligé. Que lui arrivait-il ? Pourquoi était-il sorti à moitié dévêtu pour lui parler ? Sans doute s'était-il dépêché pour ne pas la manquer... Mais était-il obligé de se toucher devant elle ?

— C'est une disparition, s'entendit-elle répondre. L'enquête s'annonce difficile, même pour un professionnel.

— Pourquoi êtes-vous sur la défensive ?

Elle l'était dès qu'il s'agissait de Jonathan — ce qui était bien la preuve de son béguin pour lui, d'ailleurs.

— J'essaie plutôt d'être objective.

Il laissa retomber sa main et elle préféra oublier ce qu'il venait de faire.

— Je ne vois pas en quoi cette disparition est compliquée ? railla-t-il. Votre fille a probablement été enlevée par un délinquant sexuel du quartier... Il faudrait peindre une grosse croix rouge sur la porte de tous ceux qui sont enregistrés sur le fichier des flics !

Se pouvait-il que Sam soit si proche d'eux ? Cela lui apparut soudain possible, maintenant qu'ils avaient éliminé Franky Bates et Ely de la liste des suspects.

Elle jeta un coup d'œil vers la rue enténébrée.

— D'après la police, il y en a quelques-uns dans le coin, confirmait-elle.

Ces derniers jours, le monde était devenu si menaçant qu'elle avait l'impression de voir un agresseur à chaque coin de rue, prêt à fondre à tout instant sur sa proie.

— Que font la police et ce Jonathan, à ce sujet ?

— Ils interrogent les gens et vérifient leurs alibis.

— Bon... J'espère qu'ils font tout ce qu'ils peuvent, en tout cas.

Colin était visiblement inquiet pour Sam et sa sollicitude la touchait. Mais elle avait les nerfs trop à vif pour l'entendre mettre en doute les compétences de la police. Au fond, malgré toute sa bonne volonté et son désir de bien faire, Colin ne l'aidait pas ce soir. Elle devait mettre un terme à cette conversation — sans quoi elle sombrerait dans de nouveaux abîmes de désespoir.

— Bonne nuit.

— Où vous a-t-il emmenée, Zoé ? insista-t-il, feignant d'ignorer sa lassitude.

Il avait baissé la voix en prononçant son prénom, créant ainsi un effet... d'intimité.

Décidément, l'ivresse le rendait bizarre... Elle fit mine de ne pas avoir entendu. Elle ne voulait pas paraître ingrate d'autant qu'il s'était montré vraiment serviable l'autre soir.

— A Los Angeles, répondit-elle à contrecœur.

— Qu'est-ce qu'il y a là-bas ?

Zoé jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Que faisait Anton ? Il devait pourtant avoir entendu la voiture de Jonathan s'arrêter devant la porte ! Pourquoi ne venait-il pas l'accueillir et l'aider à porter sa valise ?

Peut-être s'était-il assoupi en l'attendant...

— Mon père habite là-bas. Nous espérions qu'il avait eu des nouvelles de Sam.

— Oh ! je vois...

En enfouissant ses mains dans les poches amples de son pantalon de survêtement, Colin le fit glisser sur ses hanches, assez bas pour suggérer qu'il ne portait rien en dessous.

— Bon..., commençait-elle, rattrapée par son sentiment de

malaise.

— Bon sang, vous nous avez manqué ici, la coupa-t-il.

Elle lui avait *manqué* ? Elle ne s'était absentée qu'une nuit !

— C'est... gentil.

Elle fit quelques pas de plus dans l'allée.

— J'ai une question, reprit-il en sautant par-dessus la barrière.

Zoé s'immobilisa, s'accrochant aux derniers lambeaux de patience qu'il lui restait.

— Laquelle ?

— Est-ce que vous avez pensé à moi pendant que vous étiez à Los Angeles ?

Elle sentit ses poils se hérissier sur ses bras.

— Pardon ?

Il lui décocha un sourire charmeur qu'elle trouva calculé.

— Vous m'avez bien entendu.

— Je ne suis pas sûre de comprendre.

Il éclata d'un rire malsain. Elle se prit à espérer qu'il avait voulu plaisanter, mais il enchaîna, la plongeant dans le plus grand trouble :

— Oh ! vous voulez donc jouer à *ce* jeu-là ?

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

Une vive lumière inonda soudain la véranda des Bell et Tiffany apparut sur le seuil.

— Trésor ?

Zoé ne put retenir un soupir de soulagement.

— Votre femme vous appelle, reprit-elle comme il ne réagissait pas.

Il se renfrogna.

— Et alors ?

— Elle veut vous parler.

— Moi, je veux...

— Colin ? l'interrompit une nouvelle fois Tiffany.

Il parut enfin l'entendre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? brailla-t-il d'un ton peu amène.

— Tu as un peu trop bu ce soir. Tu devrais peut-être rentrer.

Il roula des yeux.

— Elle ne peut pas se passer de moi, si vous voyez ce que je veux dire, ricana-t-il.

Non elle ne voyait pas — et elle n'avait pas envie qu'il lui fasse un dessin...

— Elle a raison, je crois. Vous feriez mieux de rentrer.

— O.K, fit-il en haussant les épaules. Ouais, ouais, j'arrive, grommela-t-il à l'adresse de sa femme. On s'voit demain, ajouta-t-il avant de tourner les talons.

— J'espère bien que non, murmura Zoé.

La porte des Bell se referma. Quelques secondes plus tard la lumière de la véranda s'éteignit, replongeant la maison dans l'obscurité.

Zoé entra enfin chez elle en traînant sa valise à roulettes sur le seuil. Anton était assis à la table de la cuisine, un verre posé devant lui.

— Oh ! je croyais que tu dormais ! s'exclama-t-elle. Pourquoi n'es-tu pas sorti ? Tu n'entendais pas Colin ? Il était vraiment bizarre ce soir... On aurait dit qu'il me draguait. Je crois qu'il avait bu.

Anton, le regard fixé à la pendule murale, prit une autre gorgée de sa boisson.

— Anton ?

Elle remarqua soudain ses yeux rougis.

— Est-ce que c'est vrai ? finit-il par dire.

De quoi parlait-il ? Faisait-il allusion à Jonathan ? Elle se revit dans cette chambre d'hôtel, Jonathan debout derrière elle, face au miroir de la salle de bains — et plus tard, quand elle s'était endormie dans ses bras. Ils n'avaient rien fait de mal — ils étaient habillés et ne s'étaient même pas regardés avant de s'endormir. Bien sûr, il y avait cette attirance entre eux — une attirance qui pouvait être considérée comme une trahison... mais elle refusait de l'envisager sous cet angle. Le drame terrible qu'elle traversait la rapprochait de la personne qui lui semblait le mieux à même de comprendre sa douleur. Dès que la vie reprendrait son cours normal, ce sentiment disparaîtrait.

Mais comment Anton avait-il deviné pour Jonathan ? Ce dernier venait juste de partir !

— Qu'est-ce qui est vrai ?

— Sur le père de Samantha.

Il parlait du viol. Elle sentit son estomac se contracter violemment. Ses jambes fléchirent, et elle se laissa tomber sur une chaise.

— Qui te l'a dit ?

— Qu'est-ce que tu croyais ? Que la police n'irait pas fouiller dans ton passé ?

Il se leva, mal assuré, et jeta son verre contre le mur. Zoé tressaillit quand il éclata en mille morceaux.

— Ils voulaient savoir si quelqu'un a une bonne raison d'enlever Samantha, tu comprends ?

— Anton...

— As-tu la moindre idée de l'embarras que j'ai pu ressentir, assis là en train de dire à l'inspecteur Thomas que le père de ta fille était mort dans un accident de voiture ? Je suis ton fiancé, bon sang ! Nous sommes censés n'avoir aucun secret l'un pour l'autre !

Zoé sentit son cœur battre à un rythme douloureusement désordonné.

— Anton, s'il te plaît. Cela a dû être un choc pour toi, mais tu dois me comprendre. Il faut que tu sois de mon côté jusqu'à ce que... jusqu'à ce que nous retrouvions Sam. Sois... sois patient et laisse-moi une chance de t'expliquer.

— M'expliquer quoi ? s'emporta-t-il. Sur quoi d'autre me mens-tu depuis le début ? Comment puis-je être de ton côté, Zoé ? Comment puis-je t'aimer et te soutenir si je ne te connais pas ? Je suis là, j'ai pris des jours de congé, je rencontre la police, j'offre une *récompense* — et toi, tu sais depuis le début qui l'a probablement enlevée !

— C'est faux.

Elle se leva à son tour, ne supportant pas de le sentir fulminer au-dessus d'elle.

— Je le croyais toujours en prison.

— Eh bien, il en est sorti !

— Oui, je sais...

— C'est Stivers qui te l'a appris ? Ce séduisant et jeune privé qui t'a manifesté son intérêt à la seconde où il a posé les yeux sur toi ?

Elle ne se rappelait pas l'avoir vu aussi en colère qu'à cet instant. En général, quand il était contrarié, il avait plutôt tendance à se fermer. Mais cette scène cristallisait les nombreux désaccords, notamment financiers, qui les avaient opposés et ce, bien avant la disparition de Sam.

— Calme-toi, je t'en prie.

— Me calmer ! hurla-t-il.

— J'ai parlé à Franky Bates aujourd'hui. Il n'a pas enlevé Sam !

— Alors, même sur l'endroit où tu t'es rendue, tu m'as menti, s'indigna-t-il avant de laisser échapper un rire sans joie.

— Je ne savais pas que nous irions le voir.

— Foutaises !

— C'est la vérité. Jonathan n'avait pas prévu de m'emmener à San Diego. Il craignait que ce soit trop dur pour moi.

— Parce que tu lui as dit que tu as été violée, n'est-ce pas ? A lui, tu t'es confiée ?

— Tu n'es pas juste ! Il l'a su parce que Skye le lui a appris. Elle faisait partie du groupe de soutien aux victimes auquel je participais, il y a quelques années.

Pourquoi ne s'était-elle pas préparée à ce que la police fouille dans son passé ? Elle aurait dû réfléchir aux implications que la disparition de Samantha aurait sur leur vie, mais elle avait été bien trop bouleversée pour y penser.

— Non, c'est toi qui le lui as dit. C'est ce que tu lui murmurais à l'oreille quand vous vous enlaciez dans mon jardin.

Elle sentit des gouttes de sueur rouler le long de son dos.

— Ne dis pas de bêtises. J'étais sur le point de m'effondrer, et

Jonathan a...

— Son attitude était inacceptable en pareilles circonstances !

Zoé secoua la tête. Comment lui faire comprendre qu'il n'y avait eu aucune arrière-pensée dans cette étreinte ? Sa nuit avec Jonathan à l'hôtel était sans doute « inacceptable », mais ce qui s'était passé près de la piscine n'était qu'un élan spontané et désintéressé, une simple tentative de réconfort.

— Tu as mal interprété la scène. Ça ne s'est pas passé de cette façon — pas du tout.

— Dans ce cas, comment expliques-tu que je sois le seul à ignorer la vérité sur le père de Sam ?

Elle le dévisagea, ses yeux s'attardant sur ses tempes grisonnantes. Il lui parut soudain moins distingué, et nettement plus... vieux. Quand avait-il changé ? Ou plutôt qu'est-ce qui avait changé ? Elle avait toujours été consciente de leur différence d'âge, et ça ne l'avait jamais dérangée. Pourquoi les qualités qui avaient rendu Anton séduisant à ses yeux — son assurance, sa belle situation, son sens de l'organisation, sa distinction, sa droiture — n'exerçaient plus le même effet sur elle ?

Était-ce à cause de son attirance pour un homme plus jeune ? Ou la disparition de Sam agissait-elle comme un électrochoc assez puissant pour la pousser à remettre toute sa vie en question ?

— Je ne t'en ai pas parlé parce que...

— Pourquoi ? la pressa-t-il, quand elle se tut.

Comment mettre des mots sur une notion aussi subtile que l'instinct ?

— Parce que je voulais que *personne* ne sache. C'était une expérience horrible. Je voulais oublier, faire comme si cela n'était jamais arrivé. Tu comprends ? Imagine ce que ça ferait à Sam si elle le découvrait !

Il posa sur elle un regard triste et secoua la tête.

— Encore une fois, c'est Sam et toi. Rien que vous deux. Et moi, je ne compte pas.

— Je... Je ne t'ai rien dit parce que nous n'étions pas encore mariés. Et... je n'ai eu que des relations bancales avant toi. C'est juste... C'est du passé pour moi. Il n'y avait pas de raison que j'en parle.

— Tu as bien caché ton jeu, Zoé. Je croyais que tu t'engageais auprès de moi pour la vie, mais, en fait, tu choisissais minutieusement ce que tu voulais bien me dire... Ce n'est pas très honnête de ta part, avoue-le !

— Qu'y avait-il de mal à essayer de protéger Sam ? répliqua-t-elle.

— Sauf qu'il ne s'agit pas seulement de Sam, n'est-ce pas ? Tu n'as pas pris notre relation au sérieux.

— Assez pourtant pour accepter ta proposition.

— Ta bouche a dit oui, ta tête aussi, mais pas ton cœur. Tu ne m'as même pas embrassé ce jour-là !

Etait-ce vrai ? Zoé ferma les yeux. Son univers s'effondrait et l'entraînait dans sa chute.

— C'était du passé, répéta-t-elle sans grande conviction.

Au fond, elle savait qu'il avait raison. Elle avait aimé l'idée de devenir la femme de quelqu'un *comme lui*, de quitter l'existence instable qu'elle avait toujours connue, de gagner une forme de respectabilité. Mais elle ne l'avait jamais vraiment aimé, *lui*.

S'en serait-elle aperçue, une fois mariée ? Difficile à dire — mais en prendre conscience maintenant n'était vraiment pas agréable.

— Après la disparition de Sam, tu ne t'es pas dit que le moment était peut-être opportun pour me parler de ce Bates ? railla-t-il.

Elle baissa les yeux, gênée. Pouvait-elle lui avouer qu'elle avait craint sa réaction ?

— Zoé ?

Elle affronta son regard.

— Je te l'ai dit : nous avons vérifié pour Franky Bates. Il ne l'a pas enlevée.

— Ce type est un criminel ! Tu crois vraiment qu'il avouerait l'avoir kidnappée ?

Si seulement elle pouvait remonter le temps — une semaine, deux semaines, une année... Si seulement elle n'avait jamais rencontré Anton ! Si elle avait dit non quand il lui avait proposé une sortie... Elle aurait continué à ne compter que sur elle-même. Et Sam serait toujours auprès d'elle. Elle tenait à sa fille infiniment plus qu'elle ne tiendrait jamais à Anton — ou même au rêve d'une vie confortable.

— Il ignorait l'existence de Sam, expliqua-t-elle. Et la nouvelle lui a fait l'effet d'une bombe. Sa grand-mère était à côté de lui. Elle a confirmé ce qu'il nous disait.

— Sa grand-mère ?

— Oui.

— Et puis quoi encore ? Les grand-mères ne mentent pas pour protéger ceux qu'elles aiment, peut-être ? Ils ont juste appris à assurer leurs arrières, au moins aussi bien que toi. Après tout, ils viennent de la zone, eux aussi !

Un frisson la traversa de part en part. Elle ne lui avait pas tout dit, gardant secrets certains faits traumatisants de sa vie, mais il connaissait son passé. Il savait qu'elle avait grandi dans un parc de mobile homes au milieu d'une faune d'alcooliques et de toxicomanes. Elle n'avait jamais prétendu être quelqu'un d'autre que ce qu'elle était.

— Comment peux-tu te montrer si dur, dans un moment comme celui-ci ?

Il enfouit brièvement son visage dans ses mains.

— Tu as raison... Je suis désolé. Mais ne puis-je pas exprimer ce que je ressens, moi aussi ?

Zoé le regarda, bouche bée.

— Ma fille a disparu, et tu m'en veux de ne pas pouvoir exprimer ta déception ?

— Je n'aurais pas dû me laisser aller à t'aimer, Zoé. Comment ai-je pu croire qu'un homme comme moi puisse refaire sa vie avec une femme aussi belle et aussi jeune que toi ? Il n'y a pas que la différence d'âge... Nous sommes si différents ! Mes parents m'avaient pourtant prévenu, mais... je n'en ai fait qu'à ma tête. Et voilà le résultat !

Sidérée, Zoé peina à trouver ses mots.

— Alors... comme ça, je... je suis une erreur ? parvint-elle à articuler.

— L'erreur serait de vouloir poursuivre une relation avec toi coûte que coûte. Que j'en aie envie ou pas.

Zoé évalua aussitôt la situation et les options qui s'offraient à elle. Sa valise était dans le couloir. Avec le maquillage et les vêtements qui occupaient quelques tiroirs de la commode, c'était à peu près tout ce qu'elle possédait. Anton l'avait convaincue de vendre sa vieille voiture, quelques mois plus tôt, pour acheter une grosse berline, qu'il jugeait plus fiable et correspondant mieux à l'image de l'agent immobilier commercial qu'elle était sur le point de devenir.

Mais si elle ne retrouvait pas de travail, elle ne pourrait pas en assumer seule le crédit.

— Tu me mets dehors, si je comprends bien ?

— Non... bien sûr que non ! Tu peux rester une semaine ou deux jusqu'à ce que... jusqu'à ce que la situation avec Samantha soit résolue... d'une façon ou d'une autre.

— D'une façon ou d'une autre, répéta-t-elle avec un rire sans joie. Comme c'est généreux de ta part !

— Je ne suis pas plus ravi que toi d'en arriver là, Zoé.

Elle aurait pourtant juré qu'il était soulagé de s'en tirer à si bon compte.

N'avait-il pas été séduit, lui aussi, par ce qu'elle représentait — une femme jeune et séduisante — plus que par ce qu'elle était réellement ? Puis, comme elle, il n'avait pas su faire de concessions, ni lui ouvrir son cœur. Le drame qui s'était abattu sur eux ne faisait pas partie du contrat. Il préférerait retourner à sa vie organisée et prévisible sans plus avoir à s'inquiéter de savoir si elle serait en mesure de payer sa part des factures.

— Est-ce à cause des dix mille dollars, Anton ? C'est ça le vrai problème ? demanda-t-elle. Tu ne veux plus les déboursier, c'est ça ?

Elle savait qu'elle n'était pas juste, mais elle était blessée et en

colère.

— Est-ce pour ça que tu restes avec moi ? Pour l'argent ? rétorqua-t-il, rendant coup pour coup.

— Tu crois peut-être que je me suis servie de toi depuis le début ?

Son silence fut plus éloquent que tout ce qu'il aurait pu dire. S'il pouvait accepter le fait qu'elle l'avait exclu d'une partie de sa vie, il ne lui pardonnait pas de ne pas avoir été sincèrement amoureuse de lui. Il avait le sentiment d'avoir été utilisé — et il ne voulait pas, en plus, être ridicule. Ce n'était plus qu'une question de fierté pour lui. Il ne miserait pas sur une relation qui avait peu de chances de durer. En d'autres termes, elle était devenue un mauvais placement à ses yeux.

Les conséquences étaient terribles : elle se retrouvait sans sa fille, sans son fiancé, sans travail, sans toit... et sans récompense à offrir pour Samantha.

Elle attrapa la bouteille de gin et avala une bonne rasade en grimaçant. Puis elle se dirigea vers la chambre.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il en lui emboîtant le pas.

— Je m'en vais.

— Au milieu de la nuit ?

Elle perçut plus d'étonnement que d'inquiétude dans sa voix. Il préférerait manifestement en finir le plus vite possible.

— Je me fiche pas mal de l'heure qu'il est, marmonna-t-elle.

— Où vas-tu aller ?

— Aucune idée.

Il la regarda rassembler ses affaires.

— Tu retomberas sur tes pattes, Zoé. Comme toujours... parce que tu es une battante.

Elle ne prit pas la peine de se retourner pour le regarder, retenant le rire nerveux qu'elle sentait monter en elle.

— J'apprécie tes encouragements, Anton.

Il ne releva pas le sarcasme, et poursuivit d'un ton empreint de compassion :

— J'espère vraiment que tu vas retrouver Sam. Si... si tu veux, je peux te prêter l'argent pour la récompense. Tu me rembourseras plus tard.

Pas question ! Il la laissait tomber au pire moment qui soit. Pourquoi l'aiderait-elle à soulager sa mauvaise conscience ?

— Non, merci. Je me débrouillerai autrement.

Elle se redressa, soudain pressée d'échapper à sa présence, à sa maison, à toutes les platitudes qu'il débitait. Elle n'avait pas perçu jusqu'à présent à quel point elle étouffait à ses côtés. Il s'était débrouillé pour ôter toute couleur, toute saveur à sa vie.

— Je prends la voiture, annonça-t-elle simplement.

— Bien sûr. Si ça peut t'aider, je me chargerai de la prochaine

mensualité. Ça te permettra de souffler un peu avant de retrouver du travail.

Elle se tourna vers lui.

— Tu sais, Anton, c'est comme de dire à quelqu'un à qui on vient de couper la jambe que tu lui fourniras du sparadrap !

Et le rire nerveux qui couvait dans sa gorge franchit enfin ses lèvres.

— Regarde ce que je t'apporte ! s'écria Tiffany en entrant dans la pièce insonorisée.

Samantha remarqua son sourire radieux et reporta aussitôt son attention sur la tartine de confiture qu'elle avait dans la main.

— Pourquoi ? ne put-elle s'empêcher de demander en s'efforçant de trouver l'énergie nécessaire pour s'asseoir.

— N'est-ce pas un peu cavalier comme réaction, ça, jeune fille ? s'étonna Tiffany en levant la tartine en l'air.

— C'est juste que... pourquoi ce cadeau ?

— Mon bon cœur me perdra ! Colin ne serait sûrement pas d'accord. Peut-être même qu'il me priverait de dîner ce soir, s'il l'apprenait... mais je cours le risque pour te faire plaisir.

Désarçonnée par cette soudaine amabilité, Samantha sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Merci, souffla-t-elle.

— Je t'en prie. Est-ce que ça ne sent pas délicieusement bon ? s'enquit Tiffany en faisant passer la tartine sous le nez de sa prisonnière.

Celle-ci se mit à saliver. Elle avait si faim !

— As-tu mangé des croquettes aujourd'hui ? Est-ce que je peux dire à Colin que tu as été un petit toutou obéissant ?

— Un peu.

Ce « un peu » pesait très lourd sur son estomac et lui donnait mal au cœur. A moins que ce ne fût l'eau, qu'elle avait trouvée plus judicieux d'économiser après s'être lavé les dents. Tiffany lui avait apporté brosse et dentifrice il y a quelques jours — ou peut-être quelques heures ? —, mais Sam n'avait qu'un bol d'eau à sa disposition, et elle ne voulait pas le gaspiller. Elle s'était donc lavé les dents, sans boire une goutte de liquide, aussitôt après avoir avalé les croquettes... La menthe avait d'abord fait passer le goût détestable qui lui restait en bouche, mais, à présent, le mélange lui donnait envie de vomir.

— Voilà un bon petit animal ! Allez, fais-moi un sourire. Je ne

veux voir personne triste aujourd'hui.

— Il y a quelque chose de spécial... aujourd'hui ? demanda Samantha, le cœur soudain gonflé d'espoir.

Avec un haussement d'épaules, Tiffany rapprocha la tartine de son visage. En voyant les yeux de Sam rivés dessus, elle esquisssa une sorte de rictus.

— Ça donne envie, hein ?

Elle semblait de très bonne humeur, mais Sam pouvait-elle lui faire confiance ? Tiffany n'était-elle pas en train de la tenter pour mieux la mettre à l'épreuve ?

— Elle te fait envie ? insista-t-elle comme Sam ne répondait pas.

Cette dernière hocha la tête.

— Alors, prouve-le.

— Comment ?

— En me faisant un petit « numéro ».

— Un petit numéro ? Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— Tu pourrais faire tes besoins devant moi. Comme un chien...

Les doigts crispés sur la couverture, Samantha regarda le bac à litière qu'elle avait poussé dans un coin de la pièce. Elle avait eu la diarrhée, et même si Tiffany lui avait fait nettoyer lors de sa dernière visite, il s'en dégageait toujours une odeur nauséabonde.

— Ça ne se fait pas, balbutia-t-elle.

— Pourquoi ? Tu fais bien pipi devant tes copines, non ?

— Elles ne *regardent* pas !

— Allez, fais pas ta mijaurée ! Nous sommes entre filles.

Samantha sentit son cœur se contracter douloureusement. Tiffany ne cherchait qu'à l'humilier, à lui montrer qui commandait. Elle n'était pas très différente de Colin, en fait !

— Non.

Sa voix n'avait été qu'un murmure.

— Qu'est-ce que tu as dit ? articula lentement Tiffany, l'air incrédule. Mince ! Tu es une vraie tête de mule... Rover pissait devant moi, lui. Il s'en fichait, du moment que je lui donnais à manger.

Samantha pensa aux marques que ce « Rover » avait gravées au bas du mur, et qu'elle avait décidé de poursuivre, en suivant son exemple.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Rover ?

— Ce ne sont pas tes oignons !

Tiffany regarda la tartine, le visage de nouveau sombre.

— Oh... et puis, mange-la ! capitula-t-elle en la jetant sur le matelas. Elle est faite et je ne le mangerai pas. C'est trop calorique. Mais ça ne se passera pas comme ça avec Colin ! Si tu refuses de faire tes besoins devant lui, tu t'en mordras les doigts. Tu peux me croire.

Samantha s'empressa de ramasser le morceau de pain, avant que Tiffany ne change d'avis. Mais un coup d'œil vers cette dernière la

rassura : assise contre le mur opposé, elle était manifestement passée à autre chose et s'était mise à bavarder, comme elle l'aurait fait avec sa meilleure amie. Occupée à manger en veillant à ne pas perdre la moindre goutte de confiture, Sam ne prit pas la peine de l'écouter. Les mots qui s'échappaient de sa bouche étaient comme des bulles de savon qui flottaient quelques instants, avant d'éclater. Parlait-elle de son mari ? Probable. Il lui avait bien semblé entendre le prénom de Colin émerger, ça et là, dans le flot de paroles.

— Mais tout va bien, dit Tiffany. Je me suis inquiétée pour rien... Colin m'aime toujours. Il cède parfois à la colère qu'il a en lui, mais il n'y peut rien, au fond — tu vois ce que je veux dire ?

— Hmm, marmonna distraitement Sam.

Elle se contentait d'émettre, de temps en temps, quelques onomatopées, différentes selon les intonations de Tiffany, qui semblait s'en satisfaire. Depuis quand n'avait-elle pas mangé une nourriture normale ? Une éternité, lui semblait-il. Ce pain était si... si bon ! Un vrai régal !

— Beaucoup de gens sont confrontés à ce genre de problème, poursuivait Tiffany. C'est difficile, bien sûr... mais il le surmontera, parce qu'il ne laissera jamais rien se mettre entre nous. Tu verrais les roses qu'il m'a offertes !

Colin pouvait bien lui offrir toutes les roses du monde, ça ne changerait rien au fait qu'il avait bien plus qu'un « problème » de colère. C'était un psychopathe, pourri jusqu'à la moelle.

— Il est séduisant, tu ne trouves pas ?

Samantha, les yeux fermés, s'efforçait de mastiquer lentement sa dernière bouchée pour la savourer le plus longtemps possible.

— Je t'ai posé une question, s'irrita Tiffany. Bon sang ! Je n'ai jamais vu quelqu'un apprécier autant un morceau de pain. Je ne mange pas plus que toi, tu sais !

— Qu'avez-vous dit ? demanda Samantha.

— Tu n'écoutes pas ? Je viens de dire que Colin était séduisant... Tu n'es pas d'accord avec moi ?

Samantha pinça les lèvres et la regarda fixement.

— Quoi ? Tu n'es pas d'accord ? insista Tiffany.

— C'est l'homme le plus moche que j'aie jamais rencontré.

— Comment oses-tu dire ça !

Sam frémit. Elle n'en revenait pas elle-même ! Elle savait qu'elle allait regretter ses propos, mais sa haine était si virulente qu'elle ne put la contenir.

— Votre mari est abject ! J'espère qu'il aura un accident de voiture en rentrant du travail et qu'il mourra dans d'atroces souffrances ! Je danserai sur sa tombe parce que le monde ira bien mieux sans lui. Et sans vous ! Si vous compreniez... ce que vous faites, vous ne l'aideriez

pas... Vous êtes aussi mauvaise que lui ! Vous irez tous les deux rôtir avec les monstres de votre espèce !

Tiffany cligna des yeux, le souffle court, trop abasourdie pour répondre.

— Espèce de petite...

— Vous me tuerez peut-être, la coupa Samantha, mais les flics vous attraperont et ils vous enfermeront. Alors, ce sera à votre tour d'être un animal. Vous pourrirez dans une cage jusqu'à votre mort ! Ensuite les âmes damnées viendront vous chercher pour vous emmener en enfer !

— Immonde petite garce ! hurla Tiffany quand elle s'interrompit, à bout de souffle. Je vais t'apprendre les bonnes manières. Tu peux faire une croix sur les gâteries : je ne t'en apporterai plus une seule !

Folle de rage, elle se dirigea vers la porte. Samantha se précipita derrière elle : elle devait en profiter pour fuir. Ce serait peut-être sa seule chance... Mais lorsqu'elle arriva devant la porte, sa geôlière la repoussa sans ménagement et sortit.

Il y eut un long silence, puis la porte s'ouvrit de nouveau et Tiffany réapparut, le pas décidé, une laisse à la main.

— Je vais t'apprendre, moi, à mal me parler ! Rover était une perle, comparé à toi. Ah ! tu t'en fiches de mourir ? On verra ce qu'en dira Colin, quand il rentrera ! Tu crois que Rover et toi êtes les seuls animaux de compagnie qu'on ait eus ? Oh ! ça non ! Tu n'as qu'à demander à la dernière fille qui est en train de pourrir sous une remise !

Soudain terrifiée par ce qu'elle venait de provoquer, Samantha se recroquevilla dans un coin de la pièce.

— Qu'allez-vous faire ? gémit-elle.

— Quelques jours de laisse te feront passer l'envie de m'insulter.

Sam chercha à se défendre, mais elle était trop fragile pour lui opposer une réelle résistance. Même quand elle cria qu'elle était contagieuse, Tiffany ne recula pas. Elle la plaqua au sol et enfila le collier de force. Puis, penchée au-dessus d'elle, le souffle court, les narines frémissantes, elle tira si fort sur la laisse que Sam en eut la respiration coupée. Elle roula au sol, la bouche ouverte, en manque d'oxygène.

— Alors c'est mieux comme ça ? Tu préfères ? railla Tiffany, tout en continuant à serrer le collier étrangleur.

Sam haletait. Etouffait. Des taches noires se mirent à danser devant ses yeux et elle perdit connaissance.

* * *

Ce n'était pas la première fois que Zoé dormait dans sa voiture. Après avoir quitté le domicile paternel à dix-sept ans, elle avait passé plus de nuits à l'arrière de la vieille Coccinelle que son père lui avait

achetée, sa fille serrée contre elle pour qu'elle ne prenne pas froid, qu'à l'hôtel ou dans un appartement. Sans le moindre diplôme en poche, elle avait du mal à trouver du boulot... et sans argent, comment faire garder Samantha ? Elles ne restaient jamais longtemps au même endroit, sillonnant les routes californiennes, dormant dans la voiture ou dans des refuges pour sans-abri, sauf pendant les courtes périodes où elle arrivait à se dégoter un mac à peu près convenable. Ou en tout cas assez gentil pour garder Sam pendant qu'elle allait bosser — généralement de nuit, dans un fast-food. Mais ça ne durait qu'un temps... Il faut dire qu'elle avait le chic pour s'amouracher de types un peu rebelles ou artistes. Des hommes rêveurs et militants, mais incapables d'assumer leurs responsabilités — tout l'opposé d'Anton Lucassi, en somme. Elle poussa un long soupir. Elle avait mis tant d'énergie dans cette relation ! Elle voulait tellement que ça marche entre eux...

Auraient-ils été plus compatibles s'ils ne venaient pas de milieux si différents ? Peut-être. Mais, après l'échec de son premier mariage, il était sur ses gardes, lui aussi. Il ne s'autorisait pas à l'aimer tout entière — avec son passé et ses défauts. Quant à Zoé, elle était trop méfiante pour aimer tout court.

Qu'importaient les raisons de leur rupture, au fond ? Elle n'avait pas su l'éviter et se retrouvait dans sa voiture, tiraillée entre le soulagement de ne plus avoir à écouter les sermons d'Anton et la déception de n'avoir pas réussi à construire une relation durable.

Elle s'étira pour soulager ses membres ankylosés et massa sa nuque raide et douloureuse, puis elle passa en revue le contenu de son sac. Elle devait se ressaisir et rester concentrée sur les aspects purement pratiques de sa nouvelle situation. C'était le seul moyen de tenir ses angoisses à distance. Elle avait déjà connu des périodes difficiles. Elle surmonterait celle-ci, comme elle avait surmonté les autres. Par où commencer ? Sur quoi pouvait-elle s'appuyer ?

Elle n'avait que deux cents dollars dans son porte-monnaie et trois cents sur le compte qu'elle partageait avec Anton — si celui-ci ne l'avait pas fermé. Il y avait fort à parier qu'il le clôturerait dès que sa bonne conscience l'autoriserait à le faire.

Le cœur lourd, elle se tourna vers la banquette arrière, où ses affaires étaient entassées dans des sacs-poubelles. Avec les valises dans le coffre, c'était tout ce que Sam et elle possédaient. Même en vendant tout, y compris sa bague de fiançailles, elle ne réunirait jamais une somme suffisante pour constituer la récompense.

Elle avait pensé aller chez Jonathan. Mais ils se connaissaient à peine... Ce serait un peu incongru de lui demander le vivre et le couvert, non ?

— Et maintenant, je fais quoi ? marmonna-t-elle en jetant un

regard découragé par la vitre.

Après avoir quitté Anton, elle avait roulé jusqu'à l'aéroport. Elle avait passé le reste de la nuit dans sa voiture, sur le parking en plein air, imaginant qu'elle était avec Sam, sur le point de décoller pour des vacances au Mexique... Elle s'accrochait encore à ce rêve, pourtant prêt à s'évanouir dans les brumes matinales qui s'effiloçaient à l'horizon.

Le regard rivé sur le ballet aérien des avions, enveloppée dans leurs vibrations ininterrompues, elle perdit la notion du temps. Le soleil était un peu plus haut dans le ciel quand elle parvint à s'arracher à sa léthargie. Elle devait se secouer. Rester assise ici et se laisser engloutir par le désespoir n'aiderait pas sa fille... Or celle-ci comptait sur elle. Il fallait tenir bon.

Elle attrapa son portable et appela l'inspecteur Thomas.

La sonnerie résonna dans le vide. Normal — il était tout juste 8 heures. L'inspecteur n'était pas encore arrivé à son bureau. Elle devait se faire une raison : la vie ne s'était arrêtée que pour elle.

Elle imagina le flic prenant son petit déjeuner avec sa femme, savourant une deuxième tasse de café, avant de partir travailler. Il avait sa vie, bien sûr, mais elle ne pouvait s'empêcher de lui en vouloir de ne pas consacrer tout son temps à Samantha. Très présent depuis le début, il n'avait pas ménagé ses efforts, vérifiant chaque piste, gardant un œil sur les refuges et les hôpitaux, interrogeant les voisins... mais force était de reconnaître que, pour lui, ce drame ne changeait rien. La disparition de Samantha Duncan n'était qu'une affaire de plus à résoudre.

Zoé se carra contre le dossier du siège, songeuse. Il lui fallait une couverture médiatique plus importante : diffuser un nouveau communiqué de presse, faire passer la photo de Sam à la télévision... Quelqu'un, quelque part, avait dû voir sa fille, bon sang ! Mais comment convaincre les journalistes de s'intéresser à l'affaire ? Skye ? Oui, elle devait avoir des contacts. Zoé composa son numéro sans plus attendre. Elle s'en voulait de quémander encore son aide, mais elle était prête à tout, à présent — même à mendier dans la rue — pour retrouver sa fille. La troisième sonnerie s'égrenait, quand un bip sur la ligne lui signala un autre appel. Zoé le prit, espérant entendre la voix de l'inspecteur Thomas.

— Allô !

— Eh... Comment allez-vous ?

Elle se raidit en entendant la voix de Colin Bell, son ancien voisin. Il s'était comporté de manière si déplacée la veille au soir qu'elle n'avait pas du tout envie de lui parler.

— Ça va, mentit-elle.

Elle n'arrivait pas à le cerner et, malgré l'aide qu'il lui avait

apportée pour faire imprimer les avis de recherche, elle préférerait l'éviter. Ça ne changerait strictement rien, d'ailleurs. Ne s'était-elle pas toujours débrouillée seule ?

— Et vous ? demanda-t-elle par politesse.

— Eh bien... je suis à la fois embarrassé et inquiet.

Elle ne tenait pas vraiment à savoir pourquoi, mais il poursuivit néanmoins sur sa lancée, sans attendre d'être questionné.

— Je voudrais m'excuser pour mon comportement de la nuit dernière, Zoé. Tiffany m'a dit que je m'étais mal comporté et que cela vous avait probablement effrayée. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Un verre de trop, peut-être ? avança-t-elle.

— Plusieurs, même. Je rentre parfois du travail dans un tel état de tension que je bois un peu plus que de raison. Mais ce n'est pas une excuse et... vous n'aviez pas besoin de ça.

Il cherchait visiblement à se justifier, mais sa sincérité la toucha.

— Excuses acceptées.

— Vraiment ? Vous ne dites pas ça en l'air ? Je me sens tellement bête !

Zoé sourit. L'attitude de son voisin, quoiqu'un peu trop « amicale » à son goût, était le dernier de ses soucis. Au moins avait-il la décence d'admettre qu'il avait franchi la ligne jaune... et de s'en excuser ! Pourquoi lui en garder rancune ? songea-t-elle. L'incident ne se reproduirait sans doute pas, puisqu'elle ne vivait plus à côté. Et sa femme était au courant.

— C'est oublié. Vous n'étiez pas dans votre état normal.

Il laissa échapper un petit sifflement.

— Vous êtes aussi belle que magnanime ! C'est un compliment sans arrière-pensée... alors ne me battez pas froid, plaisanta-t-il.

— Ne vous en faites pas, assura-t-elle.

— Passons maintenant à la partie « inquiétude » : j'ai vu Anton ce matin en partant au bureau, et il m'a annoncé que vous aviez déménagé.

— En effet.

— J'espère que cela n'a rien à voir avec moi.

Elle se raidit, de nouveau mal à l'aise.

— Pourquoi cela aurait-il quelque chose à voir avec vous ?

— C'est si soudain. Il ne faudrait pas qu'il se soit fait des idées quand nous sommes allés faire imprimer les avis de recherche.

Elle retrouva son souffle.

— Non, ce n'est pas ça. C'est... un ensemble de choses. Disons que notre relation n'a pas résisté à la tension provoquée par la disparition de Samantha, résuma-t-elle, refusant d'entrer dans les détails.

— Il n'était pas assez bien pour vous, Zoé. Franchement, je n'ai jamais compris ce que vous lui trouviez !

La sécurité, la stabilité, la sensation d'être protégée... Des qualités qui échappaient à quelqu'un d'aussi jeune et brillant que Colin, bien sûr. Avait-il déjà eu à se battre pour survivre ?

Mais tout cela n'avait plus d'importance... Elle s'était bercée d'illusions au sujet d'Anton : il ne s'était pas montré meilleur que les hommes qu'elle avait connus avant lui. Et il venait de la laisser tomber au pire moment de sa vie.

Il n'était pas seul responsable de ce fiasco, bien sûr. Ils auraient probablement rompu bien plus tôt si elle ne s'était pas voilé la face. Anton lui avait offert un cadre de vie agréable ; il travaillait, ne se droguait pas, ne buvait pas, mais elle ne *l'aimait* pas.

Elle pensa à Jonathan. Le simple contact de ses lèvres sur sa peau, la chaleur de son souffle sur sa nuque avaient suscité en elle un profond trouble, libérant un désir qu'elle refoulait depuis longtemps.

— Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, conclut-elle.

— Il ne vous a pas laissée sans rien, au moins ? Vous avez de l'argent ? Si ce n'est pas le cas, je peux vous en prêter.

« Certainement pas ! » songea-t-elle. Elle souhaitait le tenir à distance, au contraire. Ils se connaissaient à peine et son offre, si généreuse soit-elle, l'embarrassait. D'autant qu'il n'en avait pas parlé à sa femme...

— Ça va pour le moment, affirma-t-elle. Mais c'est vraiment gentil de vous en soucier.

— Où vous êtes-vous installée ?

— Dans un hôtel.

« Le "berline trois étoiles" », compléta-t-elle intérieurement.

— Lequel ?

Elle lissa ses vêtements froissés du plat de la main.

— Un petit hôtel d'une douzaine de chambres, au centre-ville.

Elle en avait aperçu au moins deux lorsqu'elle roulait vers l'aéroport, la nuit dernière.

— Vous parlez de celui qui est sur la Seizième Avenue ?

— Franchement, je ne sais pas. Je me suis arrêtée devant le premier que j'ai trouvé, répondit-elle évasivement.

— Oh ! je vois.

Il y eut une pause sur la ligne.

— Et pour Sam ? Il y a du nouveau ?

— Non, pas de changement.

— Vraiment ? La police n'a rien pu vous apprendre ?

Elle tourna la clé de contact et tressaillit imperceptiblement en voyant l'aiguille de la jauge d'essence. Il ne lui restait qu'une moitié de réservoir.

— Ils font tout ce qu'ils peuvent.

— Eh bien, c'est loin d'être suffisant ! s'indigna-t-il.

— C'est ce que je ressens, moi aussi.

Mais peut-être n'y avait-il réellement rien d'autre à faire ? Jonathan lui-même n'avait pas plus d'indices.

— J'ai organisé une battue demain matin avec des avocats et des secrétaires de mon cabinet. J'ai pensé que nous pourrions circuler dans les quartiers proches du nôtre pour distribuer la photo de Sam, puis ratisser les terrains inoccupés aux alentours.

Elle haussa les sourcils. Colin ne cessait de l'étonner. Au moment où elle s'apprêtait à prendre ses distances avec lui, il lui faisait une offre inattendue et... réellement altruiste. Qu'est-ce qui clochait avec elle ? Pourquoi repoussait-elle les gestes amicaux ? N'avait-elle pas cruellement besoin d'être épaulée, au contraire ?

— Les policiers doivent inspecter les environs aujourd'hui, mais... nous n'en ferons jamais trop, balbutia-t-elle.

— Je suis d'accord avec vous.

— Ecoutez, Colin, je... j'apprécie vraiment l'aide que vous m'apportez.

— Ne me remerciez pas. Nous n'avons plus qu'à déterminer l'itinéraire et à organiser les équipes de recherche. Pouvez-vous passer ce soir à la maison ? Nous pourrions dîner ensemble par la même occasion ! proposa-t-il. Je me charge de trouver les cartes et les relevés topographiques.

Comment refuser, alors qu'il se donnait tant de mal pour l'aider ?

— D'accord. Quand voulez-vous que je passe ?

— Nous recevons de vieux amis vers 21 heures, donc... pouvez-vous passer vers 18 heures ?

La suggestion lui parut raisonnable. C'était de bonne heure, et il ne prévoyait pas d'y passer la nuit... Il n'y avait donc rien dans son invitation qui puisse être interprété de travers.

— Oui, ça me va, acquiesça-t-elle.

— Parfait. Alors, à tout à l'heure ! s'exclama-t-il en raccrochant.

Zoé soupira. Autour d'elle, le monde tournait toujours sur son axe — mais son univers à elle avait basculé : sa fille avait disparu ; elle n'avait plus de maison, plus de travail, pratiquement plus d'argent ; Anton l'avait quittée ; un voisin qu'elle connaissait à peine se comportait comme un ami de longue date. Et elle ne parvenait pas à chasser Jonathan Stivers de son esprit... Seigneur ! Quel marasme...

Elle enclencha la première et se dirigea lentement vers la sortie du parking. Le mieux à faire, à présent, était sans doute de se rendre directement aux bureaux de La Contre-Attaque. Elle prit la direction du centre-ville, mais la sonnerie de son portable résonna au moment où elle allait s'engager sur la voie rapide. Elle s'arrêta sur le bas-côté.

— Allô !

— Zoé ? C'est Jonathan.

Son cœur bondit dans sa poitrine. Elle aurait reconnu sa voix entre toutes.

— Ça va ?

— Bien ! s'exclama-t-il. Rien n'est encore sûr, mais je pense que nous tenons enfin une piste.

— Comment ça, tu as invité Zoé Duncan à dîner ? s'exclama Tiffany.

Il était 10 heures et elle aurait dû avoir commencé sa ronde pour s'assurer qu'aucun des pensionnaires de la maison de retraite n'avait quitté sa chambre. L'appel de Colin venait de la surprendre devant le distributeur de boissons et de confiseries. Il lui arrivait parfois de craquer et d'acheter une barre chocolatée. Elle allait, alors, discrètement s'enfermer dans les toilettes pour la manger rapidement. Elle n'était pas fière de son écart et n'avait pas envie que ses collègues de travail la taquinaient à ce sujet — ou, pire, le rapportent à Colin.

— C'est exactement ce que je viens de dire, confirma-t-il. Sois prête pour 18 heures.

Elle se mit à chuchoter bien qu'il n'y ait personne autour d'elle.

— Nous ne pouvons pas recevoir Zoé à la maison.

— Pourquoi non ?

Elle enfouit la main au fond de la poche de sa blouse et fit cliqueter les clés qui donnaient accès à l'aile des malades atteints d'Alzheimer. Elle ne travaillait pas dans ce service, mais, comme tous les employés de la maison de retraite, elle devait les avoir en permanence sur elle pour ouvrir aux familles qui venaient rendre visite aux résidents — ce qui n'arrivait pas souvent — et atténuer l'impression d'enfermement qui pouvait se dégager des lieux.

— Et si elle monte à l'étage, Colin ?

— Pourquoi veux-tu qu'elle monte ? Nous ne la quitterons pas d'une semelle.

— On n'est pas obligés de la recevoir.

C'était de la folie pure. D'ailleurs, ces derniers temps, son excitation devenait inquiétante. Ne voyait-il pas que le sentiment d'invincibilité qui l'animait les mettait tous deux en danger ?

— Tu veux plaisanter ? Je...

Il s'interrompit, lâchant un juron, sous le coup de la frustration.

— Ne quitte pas, je vais fermer la porte.

Tandis qu'elle patientait, le visualisant en train de contourner son

luxueux bureau et de pousser doucement la porte massive, elle fut prise d'une angoisse sourde, oppressante, et son cœur se mit à battre violemment. Elle, la grosse dont tout le monde se moquait à l'école, avait épousé un avocat — et pas des moindres : Colin travaillait pour un cabinet réputé. Elle était si fière de lui, de leur vie, de ce qu'elle était devenue ! Quelle jubilation de voir la surprise se peindre sur le visage des vieilles connaissances qu'il lui arrivait de croiser ! Avec quelle joie elle les informait des détails de sa nouvelle vie... C'était sa plus belle récompense. Or Zoé, par son existence même, menaçait de lui ravir ce trésor. C'était la première fois que son mari en pinçait pour une autre. Pouvait-elle rester les bras croisés ? Où cela les mènerait-il ?

Colin reprit la communication, mais il parlait si bas qu'elle eut du mal à le comprendre.

— Pardon ? fit-elle.

— Je dis que je sais ce que je fais.

— Je comprends qu'il est important de soigner notre image, mais... tu n'as pas besoin d'elle pour organiser cette battue.

— Bien sûr que si ! Il faut qu'elle se rende compte de l'énergie que nous dépensons et des efforts que nous faisons pour elle ! Nous devons gagner sa confiance si nous voulons qu'elle soit de notre côté, Tiff.

— Et pourquoi pas chez Anton ? Son opinion compte aussi.

— Elle n'est plus avec lui. Elle a enfin quitté ce vieux barbon ! Je t'avais bien dit que ce mariage ne se ferait pas !

Tiffany crispa les doigts sur le combiné. Voilà qui n'était ni réjouissant, ni rassurant. Le spectre d'une Zoé soudain libre et disponible la fit sensiblement vaciller.

— Alors, retrouvons-la ailleurs, dans un endroit neutre, implora-t-elle. Ce ne serait vraiment pas malin de la faire venir à la maison alors que sa...

— Oui, interrompit-il, mais mieux vaut prévenir que guérir, tu ne crois pas ? Si Rover se réveillait, il pourrait braquer le projecteur sur nous, et si tu ajoutes à ça que Sam a disparu précisément à côté de chez nous, Zoé pourrait faire des recoupements et commencer à se méfier. C'est pour ça que nous allons lui ouvrir notre maison et lui donner l'impression qu'elle peut y circuler à sa guise. Si elle est convaincue que nous n'avons rien à cacher, elle sera moins encline à donner crédit aux coïncidences et aux soupçons.

— Mais pourquoi ce soir ? se plaignit Tiffany.

Elle comptait tant sur cette soirée ! Les quelques heures qu'ils passeraient ensemble avant l'arrivée des amis de Colin lui permettraient de reconquérir son mari et de lui montrer qu'elle savait toujours le satisfaire — du moins l'espérait-elle.

— Je ne sors pas avant 17 heures, ce soir. Et après, j'irai à la gym,

ajouta-t-elle.

La voix chevrotante de Mme Floyd, de la chambre 32 D, au bout du couloir, l'interrompit.

— Tiffany ? Tiffany Bell, est-ce que c'est vous ?

Elle plaqua sa main contre le téléphone, avant de lui répondre en haussant la voix :

— Oui, c'est moi. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je n'arrive pas à attraper ma couverture.

Mme Floyd n'était jamais à court de prétextes pour l'attirer près de son lit, et Tiffany, bien que n'étant pas dupe, obtempérait de bon cœur, sensible à la solitude dont souffraient la plupart des résidents. Mais, à cet instant, elle manifesta plus d'empressement que d'habitude à lui répondre. Inutile d'attirer l'attention de sa responsable, qui avait l'art de surgir au mauvais moment.

— Et voilà, fit-elle après avoir tiré la couverture sur les pieds de la vieille dame.

— Tiffany ? appela Colin.

— Quoi ?

— Laisse tomber la gym aujourd'hui. Arrête-toi plutôt au supermarché pour acheter ce qu'il te faut. Prends un rôti déjà cuit : tu n'auras plus qu'à le mettre au four au dernier moment. N'oublie pas d'acheter des amuse-bouches pour les gars.

— A qui parlez-vous ? demanda la vieille dame.

— A mon mari, répondit Tiffany en posant un doigt sur sa bouche pour lui intimer le silence. Alors Tommy et James viennent toujours ? souffla-t-elle dans le téléphone.

— Tu ne veux plus ? Ne me dis pas que tu as changé d'avis, après m'avoir bien chauffé ?

— Non, bien sûr que non, protesta-t-elle.

— Tiffany Bell ?

Elle tressaillit en entendant la voix d'Amanda Hargraves, et leva les yeux vers la porte où se tenait cette dernière.

— Oui ?

— Ce n'est pas le moment pour les coups de fil personnels.

— Pardonnez-moi, répondit-elle. Je vais raccrocher.

— Ce serait une bonne chose, insista la responsable.

Elle croisa les bras, indiquant clairement qu'elle attendait de son employée qu'elle s'exécute sur-le-champ.

— Il faut que je raccroche, murmura-t-elle à Colin.

— Charge-toi des préparatifs et prends toutes les précautions au sujet de notre nouvel animal, ajouta-t-il rapidement.

— La même chose que d'habitude ? demanda-t-elle en jetant un regard nerveux à sa responsable.

— Donne-lui deux pilules, cette fois. Je ne veux pas de mauvaises

surprises. Je sens que ça va être une grande nuit !

La soirée promettait d'être mémorable, certes... mais, en raccrochant, Tiffany comprit qu'elle ne s'en faisait pas une joie. Tout ce qu'elle voulait, c'était que Colin soit content et qu'il envisage avec plaisir le week-end qu'ils avaient prévu de passer à la cabane.

Mme Hargraves cogna son index replié contre le mur intérieur pour montrer sa satisfaction, avant de s'éloigner sans un mot.

— Il n'y a rien de mieux que d'être heureuse en mariage, murmura Mme Floyd d'un air attendri.

Tiffany glissa son portable dans sa poche et esquissa un sourire.

— Je suis bien de votre avis.

— Vous êtes amoureuse ?

— Je préférerais mourir plutôt que de vivre sans mon Colin.

Le regard chassieux de la vieille dame se perdit dans le vide.

— Je ressentais la même chose pour mon Richard, que Dieu bénisse son âme !

Tiffany hocha la tête, un sourire crispé aux lèvres. Et dire qu'à cause de Zoé elle risquait de tout perdre ! Mais pourquoi avait-elle enlevé Samantha, bon sang ? En voulant rattraper une erreur, elle n'avait fait que l'aggraver et pousser Colin dans les bras de leur voisine.

Mme Floyd lui proposa une partie de cartes, se plaignant qu'elles n'avaient pas joué depuis une semaine, mais Tiffany s'excusa et s'empressa de retourner près du distributeur. Elle acheta deux barres chocolatées et les engloutit aussitôt.

* * *

Quand Zoé arriva à l'hôpital où Jonathan lui avait donné rendez-vous, il la trouva plus jolie que jamais. Vêtue d'une blouse sans manches et d'un jean qui mettait en valeur sa silhouette fine et élancée, elle offrait l'image même de la féminité, songea-t-il en laissant son regard s'attarder sur sa silhouette, qui émergeait d'une grosse berline neuve. C'est alors qu'il remarqua la marque pâle sur son annulaire. Elle ne portait pas sa bague de fiançailles ! Bizarre... Pourquoi ne l'avait-elle pas mise aujourd'hui ?

Perplexe, il remarqua aussi les sacs plastiques pleins à craquer, entassés à l'arrière de la berline. Drôle d'endroit pour entreposer des sacs-poubelles... A moins qu'il ne s'agisse de bagages improvisés ?

— Tout va bien ? s'enquit-il avec sollicitude.

— Ça va, répondit-elle en refermant sa portière, un sourire crispé aux lèvres. Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ?

Elle jeta un coup d'œil en direction de l'entrée de l'hôpital.

— Dites-moi que personne n'est gravement blessé... et que ce n'est pas Sam ! ajouta-t-elle.

Si sa fille était à l'hôpital, il l'aurait déjà avertie, bien sûr. Elle

devait s'en douter... alors, pourquoi lui posait-elle la question ? Ne serait-ce pas pour détourner son attention de la voiture ? Pour qu'il ne s'aperçoive pas que la banquette arrière était pleine de sacs plastique, laissant penser qu'elle était partie de chez Lucassi dans la plus grande hâte ?

— Quelqu'un est effectivement blessé, mais ce n'est pas Sam, la rassura-t-il néanmoins.

— Alors pourquoi sommes-nous là ?

Elle passa devant lui, s'attendant à ce qu'il lui emboîte le pas, mais il ne bougea pas. Il n'avait pas encore réussi à se faire une idée précise de l'endroit où se trouvait Samantha, mais il n'avait aucun mal à deviner où Zoé avait passé la nuit : la robe qu'elle portait la veille pliée sur son sac de voyage, lui-même posé sur le siège passager, la couverture et l'oreiller qu'il aperçut sur le tapis de sol en se penchant davantage en disaient long sur les événements de la veille.

— Vous avez déménagé ?

Elle se retourna, une expression douloureuse sur le visage.

— Eh oui ! Il semble qu'Anton et moi n'étions pas faits l'un pour l'autre, lâcha-t-elle d'un ton laconique.

Il se contracta imperceptiblement. Était-il à l'origine de sa décision de rompre ?

— Ça, j'aurais pu vous le dire, mais je suis surpris par la rapidité de la décision.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ? répliqua-t-elle.

Ce fut au tour de Jonathan de hausser les épaules.

— Il m'a semblé antipathique, c'est tout.

— Apparemment, je suis la seule à ne pas avoir vu que cette relation était vouée à l'échec, marmonna-t-elle.

Jonathan ne sut que dire. La veille, il n'avait pas pu s'empêcher de l'embrasser, de la toucher, porté par l'envie de lui prouver qu'elle le désirait tout autant qu'il la désirait. Un élan insensé, qui avait balayé prudence et raison... Et, ce matin, elle affichait un air perdu, comme si elle n'avait nulle part où aller.

Bon sang !

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

Elle le dévisagea longuement avant de répondre :

— Ça n'a rien à voir avec vous — alors ne restez pas planté là comme si vous portiez toute la culpabilité du monde sur vos épaules !

Rien à voir avec lui ? Il aurait aimé la croire. Ou, du moins, être certain qu'il ne lui compliquait pas l'existence.

— C'est gentil à vous de me dédouaner, mais expliquez-moi...

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Les gens changent. Les attentes aussi. Disons que c'est arrivé dans un moment... de lucidité mutuelle.

Le téléphone de Jon se mit à sonner, mais il l'ignora délibérément.

Cela ne ferait qu'un appel de plus... Ses clients s'impatientaient, mais rien ne lui semblait plus urgent que de retrouver la fille de Zoé.

— Etes-vous sûre que c'était le bon moment pour prendre ce genre de décision ? insista-t-il.

— Nous l'avons prise d'un commun accord. Et je n'ai aucun doute quant à sa pertinence. Je sais que nous avons fait le bon choix, affirma-t-elle.

Elle suivit du regard un véhicule qui entraînait dans le parking et roulait lentement, à la recherche d'une place pour se garer.

— Le moment aurait pu être mieux choisi, évidemment, ajouta-t-elle tristement. Mais la disparition de Sam... a mis à jour les failles de notre couple. Elle nous a obligés à ouvrir les yeux : nous n'étions pas heureux ensemble.

— Le fait que nous ayons partagé une chambre d'hôtel n'a rien précipité... ?

— Nous n'en avons même pas parlé.

Elle passa nerveusement une main dans ses cheveux, avant de reprendre :

— S'il vous plaît... ne vous mettez pas martel en tête. C'est moi qui vous dois des excuses. Je vous ai placé dans une situation embarrassante. J'aurais dû insister pour prendre une chambre.

Elle tentait de prendre ses distances, et il aurait dû en éprouver du soulagement. Que gagnerait-il à nouer une relation avec elle ? Pourtant, qu'il le veuille ou non, la raison s'effritait sous le désir qui vibrait entre eux.

— J'étais d'accord pour partager ma chambre avec vous, lui assura-t-il.

— Je sais.

Elle s'éclaircit la gorge, avant de poursuivre :

— On peut y aller, maintenant ?

Pas encore : il avait d'autres choses à tirer au clair.

— Nous n'avons rien fait de mal à San Diego, Zoé. Vous dites que je n'ai rien à voir avec cette rupture, mais si elle est motivée, même un peu, par un sentiment de culpabilité pour ce qui aurait pu se passer, je vous en prie, n'en tenez pas compte...

— Il ne s'agit pas de culpabilité. Je n'ai jamais su choisir correctement les hommes de ma vie, vous comprenez ?

Elle esquissa un geste désinvolte, mais Jon ne fut pas dupe.

— Anton n'est qu'un exemple de plus, ajouta-t-elle. Et puis, les ruptures, ce n'est pas si terrible... On s'y fait, vous ne croyez pas ?

Il jura intérieurement. Il venait de renoncer à Sheridan parce qu'elle en aimait un autre... et il ne trouvait rien de mieux à faire que de s'amouracher d'une femme qui ne souhaitait pas s'engager ? Il était pathétique, franchement ! Mais Zoé lui lançait un avertissement — et

il devait le prendre au sérieux.

— Skye m'a dit qu'Anton était différent de vos précédents compagnons, argua-t-il.

— C'est vrai. Et c'est pour ça que je tenais tant à ce que ça marche entre nous. Mais peut-on considérer comme un progrès une relation qui n'est pas fondée sur l'amour ? Comment ai-je pu croire qu'elle serait assez solide pour résister à la première épreuve ?

— C'est donc vous qui avez décidé de le quitter ?

Elle remonta la lanière de son sac sur son épaule.

— Peu importe. De toute façon, je n'irai pas mieux tant que je n'aurai pas retrouvé ma fille.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé ? demanda-t-il en baissant la voix.

— Parce que vous auriez offert de m'héberger.

— Vous n'aviez pas besoin d'un endroit où dormir, peut-être ? poursuivit-il en lançant un regard éloquent vers sa voiture.

— C'était trop vous demander.

Jonathan lui décocha un regard sceptique.

— Qu'y a-t-il de mal à ce qu'un ami en aide un autre ?

— Vous n'êtes pas mon ami, Jonathan. Vous êtes le détective privé qui enquête sur la disparition de ma fille.

Zoé laissa son regard glisser vers l'homme qui venait juste de garer sa voiture, évaluant distraitemment la distance à laquelle il se trouvait.

— Et nous aurions fini par dormir ensemble, murmura-t-elle.

Jon aurait aimé pouvoir affirmer qu'il n'aurait pas tiré avantage de sa présence chez lui, mais il n'en était pas sûr. Comment aurait-il résisté à sa beauté, à l'intensité de son regard ? Elle était en couple depuis des mois — pourtant, elle lui semblait plus seule que toutes les femmes qu'il connaissait, plongée dans une solitude dont elle n'avait même pas conscience. Il brûlait d'être celui qui remplirait ce vide, qui étancherait sa soif... mais son propre passé amoureux n'était guère plus brillant que celui de Zoé, hélas !

Il se dirigea vers l'entrée de l'hôpital.

— Pas d'autre commentaire ? insista-t-elle en accordant son pas au sien.

— Qui sait ce que nous aurions fait ? répliqua-t-il d'un ton sibyllin.

Manifestement pressé, le conducteur de la berline, un sourire béat aux lèvres, un bouquet de fleurs à la main, passa devant eux sans les voir.

— Un jeune papa, chuchota Zoé en s'effaçant pour le laisser entrer. Centré sur elle, Jonathan ne releva pas.

— Alors où êtes-vous allée la nuit dernière ?

— Sur le parking de l'aéroport.

Son téléphone sonna de nouveau et il le coupa après avoir jeté un

œil au numéro d'appel. C'était Robbie Babcock, le chasseur de primes lancé à la poursuite d'un homme qui ne s'était pas présenté au tribunal pour un vol à main armée. Jonathan avait accepté de lui filer un coup de main. Il rappellerait plus tard.

— Vous ne répondez pas ? demanda-t-elle.

Il éluda sa question.

— Vous avez une chambre pour ce soir ?

— Pas encore. Mais je vais en prendre une.

Il décida de respecter sa décision. Elle devait panser ses blessures. Et lui aussi.

Ils s'avancèrent dans le hall de l'hôpital.

— Maintenant, dites-moi pourquoi nous sommes ici ?

— Ce matin, j'ai lu un fait divers qui m'a fait froid dans le dos, lâcha-t-il.

Elle chancela imperceptiblement, puis fit deux pas rapides pour le rattraper.

— Racontez-moi.

Il aurait voulu la protéger, mais comment atténuer la brutalité des faits qu'il s'apprêtait à relater ?

— On a retrouvé un garçon de quatorze ans, errant dans les bois près de Placerville. Il avait été enlevé il y a plus de deux mois.

Elle s'immobilisa.

— Il est en vie ? Ses parents doivent être tellement soulagés !

Il hocha la tête.

— Il était nu. Il a été roué de coups et maltraité.

Ils échangèrent un long regard.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il y a un lien avec Samantha ?

— Pas grand-chose, admit-il. Ce garçon a été retrouvé le jour de la disparition de votre fille. Ce n'est peut-être qu'une coïncidence, mais elle a attiré mon attention. Les disparitions d'adolescents sont plutôt rares par ici. J'ai aussitôt appelé le mari de Skye.

— Il est inspecteur à Sacramento, c'est ça ?

— Oui. Il a passé un coup de fil pour moi au shérif du comté.

— Vous pensez que Sam a été enlevée par la même personne ?

— Peut-être pas. Ce n'est qu'une intuition, mais... ça vaut le coup de creuser.

Ils n'avaient aucune autre piste, de toute façon.

— Alors, qu'avez-vous appris ?

Jonathan réprima un juron quand il entendit son téléphone sonner. Robbie Babcock n'était pas du genre à lâcher facilement : il voulait retrouver son fugitif et récupérer son argent. Jon éteignit son portable. Cette coupure forcée lui coûtait, mais il avait besoin de quelques minutes sans être dérangé.

— Le pauvre gosse était en état de choc. Il bredouillait des propos

incohérents. Il n'est pas resté conscient très longtemps après avoir été secouru, mais il répétait toujours la même chose.

Elle porta une main à sa poitrine.

— Laquelle ?

— Il devait se comporter comme un chien et un homme qu'il appelait « Maître » lui faisait porter un collier étrangleur.

Zoé blêmit.

— Où habite ce garçon ?

— Il s'appelle Toby. Sa famille vit à Antelope, mais il n'a pas été enlevé chez lui. Il a disparu alors qu'il rentrait de l'école.

Elle secoua la tête.

— Antelope n'est pas très loin de là où j'habitais avec Anton, mais je ne vois pas le lien avec ma fille. Comme vous l'avez dit, le fait qu'on l'ait retrouvé le jour de la disparition de Sam ne prouve rien, et...

Jonathan leva une main.

— Ce n'est pas tout. Conscient qu'un dangereux criminel courait dans la nature, l'adjoint du shérif est monté avec lui dans l'ambulance pour l'interroger. Il avait peur que l'enfant ne succombe à ses blessures avant d'avoir pu livrer le moindre indice. Il n'a cessé de lui demander : « Qui t'a fait ça ? »

— A-t-il obtenu un nom ?

— Non. Que des balbutiements, jusqu'à ce qu'il demande à l'enfant où il pouvait trouver ce « Maître ».

Zoé ouvrit grand les yeux.

— Et alors ?

— C'est là que le garçon a dit d'une voix à peine audible : « Un salopard de Rocklin. »

* * *

Lorsqu'ils arrivèrent dans le service de soins intensifs où se trouvait Toby, Jonathan se présenta à M. et à Mme Simpson, qui ne quittaient pas le chevet de leur fils. Il leur expliqua la raison de leur présence, et Zoé put entrer quelques instants dans la chambre du jeune garçon. Quand elle le vit, inconscient, meurtri, relié par des tuyaux à des machines, elle sentit son cœur se briser.

Ne meurs pas ! conjura-t-elle intérieurement. Bats-toi. Aide-nous à mettre le monstre qui t'a fait ça hors d'état de nuire.

Quelques larmes roulèrent sur ses joues, bien qu'elle n'ait pas envie de pleurer. Non pas qu'elle s'habituaît à ce cauchemar, mais sa douleur venait de se muer en une colère froide et implacable. Elle ne renoncerait *jamais*. Si l'homme qui s'en était pris à Toby avait enlevé Sam, elle ne le laisserait pas s'en tirer. Dût-elle y consacrer chaque minute qui lui restait à vivre, elle le traquerait jusqu'à ce qu'elle le trouve — et lui fasse payer ses crimes.

Jonathan et elle restèrent près du lit, recueillis, silencieux, unis

dans une même douleur.

Elle s'en voulait de s'immiscer dans ces moments d'intimité et de s'imposer à ces parents traumatisés. Répondre aux questions d'inconnus était sûrement le dernier de leurs soucis, mais ils devaient unir leurs forces dans un seul objectif : mettre un terme à cette spirale de violence et faire en sorte que cela n'arrive pas à d'autres. Sa fille avait-elle été enlevée par l'homme qui avait martyrisé Toby ? Elle n'en avait aucune idée, mais le fait que les deux enfants vivent dans des quartiers aisés de Rocklin la forçait à s'interroger. Pouvait-on parler de coïncidence alors que ce crime s'était produit à deux reprises en l'espace de quelques semaines dans une ville aussi petite que Rocklin ?

— Etait-il conscient quand vous êtes arrivés à l'hôpital ? demanda Jonathan aux parents.

— Il l'a été pendant quelques minutes, répondit Mme Simpson.

Le visage terreux, elle semblait encore en état de choc. L'épuisement qui pointait sous sa voix trahissait l'épreuve qu'elle était en train de vivre.

Jonathan glissa les mains dans ses poches.

— A-t-il dit quelque chose qui pourrait nous être utile ?

— Non, absolument rien, répondit M. Simpson d'un air navré. Nous avons voulu en savoir plus, mais quand nous lui avons posé des questions, il s'est accroché à ma main et...

L'homme chauve au physique trapu, plus petit que sa femme, s'interrompit, submergé par l'émotion.

— Il s'est mis à pleurer, compléta Mme Simpson.

Elle cligna des yeux à plusieurs reprises, luttant elle-même contre les larmes.

— Puis il a sombré dans le coma.

Un muscle tressaillit à l'angle de la mâchoire de Jonathan et Zoé sut qu'il ressentait le même écœurement qu'elle. Il fallait stopper le monstre qui était capable d'infliger de telles souffrances.

— Qu'ont dit les médecins ? demanda Zoé.

Mme Simpson échangea un regard inquiet avec son mari.

— Ils ne peuvent pas encore se prononcer.

— S'il y a un changement, vous voudrez bien nous contacter ? demanda Jonathan. C'est très important pour nous.

La femme s'essuya les yeux et hocha la tête, tout en glissant dans son sac la carte de visite qu'il lui tendait.

— Je suis désolée de vous avoir dérangés dans un moment si difficile, murmura Zoé en se tournant pour partir.

— Ne le soyez pas, affirma Mme Simpson, en la retenant par le bras pour chercher son regard. Nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous aider. Il faut trouver ce « Maître » et l'empêcher de... de s'en prendre à un autre enfant.

A court de mots, Zoé hocha la tête. Le temps pressait. Cet enfant était peut-être le sien.

Jonathan jeta un regard oblique vers Zoé, qui traversait le parking de l'hôpital à son côté.

— Nous savons deux choses, à présent, commença-t-il.

— Lesquelles ? s'écria vivement Zoé d'une voix que la colère faisait vibrer. Nous savons que nous avons affaire à un sadique, c'est ça ?

Jonathan parut évaluer sa réponse.

— D'accord, nous savons donc trois choses, nuança-t-il. Mais deux d'entre elles sont plutôt encourageantes pour nous.

Elle plongea la main dans son sac et prit ses clés de voiture. Les émotions qui l'assaillaient l'empêchaient de raisonner. Elle n'avait qu'une envie : fuir cet hôpital, s'éloigner du garçon au corps martyrisé, de ses parents accablés de chagrin. Ceux-ci lui avaient fait si forte impression... Dans deux ou trois mois — ou même avant, qui sait ? —, elle serait peut-être à leur place, tiraillée entre attente et espoir. Si elle avait la chance de retrouver sa fille en vie !

— *Encourageantes* ? reprit-elle, dubitative. J'ai dû rater un épisode.

— Réfléchissez.

La main sur la portière, il se tenait devant elle — si près qu'elle se troubla aussitôt. Effarée, elle s'installa au volant pour mettre de l'espace entre eux. Sa vie était bien trop complexe et chaotique pour y ajouter un souci supplémentaire. Elle aurait voulu ne pas ressentir ce qu'elle ressentait pour Jonathan. N'avait-elle pas retenu la leçon de ses anciennes relations ? Que cherchait-elle, au juste ? Pourquoi ne pas tirer un trait sur l'amour, tout simplement ?

— Je ne suis pas sûre d'en avoir envie.

— Nous devons concentrer nos efforts sur Rocklin et ses environs.

— Vous pensez que le ravisseur de Toby et celui de Sam ne sont qu'une seule et même personne ?

— Cela se pourrait bien.

— La police n'acceptera jamais d'inspecter chaque maison.

Elle se mit à fouiller dans son sac, à la recherche de ses lunettes de soleil.

— Non, mais rien ne nous empêche de frapper aux portes et

d'interroger nous-mêmes les habitants. Le fait est que la zone géographique de recherche vient de se rétrécir considérablement. Et ça, c'est encourageant, vous ne trouvez pas ? Il semblerait aussi que l'agresseur dispose d'un environnement qu'il juge suffisamment sûr pour garder ses victimes en vie un certain temps. Nous étions déjà parvenus à cette conclusion, mais à présent nous pouvons définitivement exclure Anton, après Bates et votre père.

— Je devrais me sentir mieux parce que nous savons avec certitude que ces trois hommes n'y sont pour rien ?

— « Mieux », n'exagérons rien... Je dis juste que nous en savons plus aujourd'hui, et qu'un profil du criminel est en train de se dessiner.

Gagnée par une bouffée d'irritation, elle renversa le contenu de son sac sur ses genoux.

— Ce n'est pas assez. Vous avez vu ce pauvre garçon ? s'exclama-t-elle en levant les yeux vers lui.

Ils échangèrent un long regard.

— Il est en vie, Zoé.

— Oui, mais dans quel état ! Ce ne sera peut-être plus le cas, demain. Combien de fois, au cours des dernières semaines, n'a-t-il pas souhaité être mort ?

— Ce que je veux dire c'est que son ravisseur l'a gardé en vie pendant plus de deux mois. C'est un temps extraordinairement long, quand on sait que la plupart des enlèvements extra-familiaux se soldent par la mort de la victime dans les heures qui suivent. Il faut que je parle à Jasmine...

— Jasmine ?

— Elle a fondé La Contre-Attaque avec Skye. C'est une profileuse reconnue et très talentueuse. Elle s'est mariée récemment et s'est installée en Louisiane, mais elle continue de consulter en free lance. Elle nous aidera à entrer dans la tête du kidnappeur et à mieux comprendre son mode de fonctionnement.

— « Maître » laisse penser qu'il s'agit d'un homme, observa Zoé.

— Animé de pulsions sadiques, comme vous l'avez dit. Mais ce n'est pas suffisant. Il faut affiner ce portrait.

Elle haussa les épaules, trahissant l'ampleur de son découragement.

— Ce n'est pas un homme : c'est le diable en personne ! murmura-t-elle.

— Je vous l'accorde, mais ce n'est peut-être pas entièrement une mauvaise nouvelle. Avec ce type de personnage, tout porte à croire que Sam est encore en vie.

A cet instant pourtant, l'espoir vacillait en elle, étouffé par un puissant désir de vengeance qui l'aidait à résister à l'horreur et à rester

combative.

— Je veux que Sam revienne. Mais, même si je ne la retrouve pas... je ne m'arrêterai pas avant d'avoir fait mettre ce fumier derrière les barreaux.

— Nous l'aurons, dit-il avec assurance.

Elle mit la main sur ses lunettes de soleil et les glissa sur son nez.

— Le plus tôt sera le mieux.

— Qu'avez-vous prévu de faire aujourd'hui ? demanda-t-il.

Zoé enfonça la clé dans le contact et fit descendre la vitre. Jonathan referma la portière et recula de quelques pas.

— Je vais me rappeler au souvenir de la presse écrite et des chaînes de télévision.

Elle n'avait plus besoin de solliciter l'aide de Skye. L'histoire des Simpson avait certainement attisé l'intérêt des médias, et elle comptait bien en profiter.

— Ensuite, j'irai dîner chez les Bell. Et vous, que comptez-vous faire ? demanda-t-elle.

— Vos anciens voisins ? s'étonna-t-il.

— Colin organise une battue, samedi, avec des collègues de travail. Il souhaite me consulter sur l'organisation du parcours et la constitution des équipes.

Jonathan ralluma son téléphone et se crispa en voyant le nombre d'appels manqués. A l'exception d'un bref rendez-vous, le matin même, il avait mis en suspens toutes ses autres enquêtes pour s'occuper exclusivement de la disparition de Samantha. Il ne rattraperait jamais le retard accumulé.

— Je vais retourner dans votre ancien quartier et continuer à poser des questions. Samantha était seule à la maison depuis plusieurs jours. Personne ne l'a vue dans les environs. Comment le kidnappeur a-t-il su qu'elle était en convalescence ?

— C'est gentil, Jon, mais... tout le monde a été interrogé par la police. Et vous avez, vous aussi, déjà parlé à tous mes voisins. Je ne vois pas ce que cela peut apporter de plus. Le coupable ne se dénoncera jamais volontairement !

— Je ne perdrai pas mon temps, je vous assure. Avec la médiatisation de l'enlèvement de Toby, les gens vont repenser à la journée du lundi. Des détails ou des faits qui ne leur avaient pas paru importants prendront peut-être un nouveau relief... Nous sommes sur une piste, Zoé. Nous devons continuer de creuser.

— La nuit où je vous ai rencontré, vous avez laissé entendre que Sam connaissait son ravisseur.

— Je continue de le penser, admit-il.

Un frisson la parcourut.

— Alors, il doit être proche...

S'appuyant sur le rebord de la vitre baissée, Jonathan se pencha, jetant un coup d'œil sur les sièges arrière.

— Vous passerez à la maison après votre dîner ? demanda-t-il, changeant radicalement de sujet.

Elle démarra la voiture.

— Non. De toute façon, je ne sais même pas où vous habitez.

Il sortit une carte de visite et écrivit son adresse personnelle au dos.

— Il y a une clé sous le paillason, au cas où je ne serais pas rentré, précisa-t-il en la lui tendant.

— Ne m'attendez pas.

— Le chien n'est pas méchant, ajouta-t-il avec un petit sourire entendu, quand il la vit glisser la carte dans son sac.

— Jonathan, mon univers vient de s'écrouler. Je n'ai plus aucun repère... Je ne sais même plus qui je suis !

Il se redressa et s'écarta pour la laisser partir.

— En tout bien tout honneur. J'ai une chambre d'amis.

La question était de savoir si elle voudrait l'utiliser...

* * *

Quelque chose ne tournait pas rond. Samantha le devina en voyant Tiffany debout devant elle, un verre à la main. Rempli de ce qui ressemblait à un milk-shake. Elle l'avait pourtant menacée des pires représailles, après la terrible scène de la matinée...

— Bois ça, ordonna-t-elle en lui tendant le verre.

Sam tira sur son collier pour tenter de respirer plus facilement, mais le cadenas qui l'empêchait de le faire passer par-dessus sa tête l'entravait dans ses moindres mouvements.

— Qu'est-ce que c'est ?

Tiffany s'était-elle décidée à la tuer ? Avait-elle l'intention de l'empoisonner ?

— Je n'ai pas le temps de discuter, rétorqua Tiffany. C'est meilleur que la nourriture pour chien, non ? Tu n'as pas besoin d'en savoir plus.

Sam prit le verre. Comment refuser alors qu'elle avait si faim ? La tentation était trop grande... Une odeur de fraise vint lui chatouiller les narines. C'était son parfum préféré.

Elle plongeait sa langue dans le liquide glacé. Délicieux. A dire vrai, après les croquettes, même un verre d'insecticide lui aurait paru succulent.

— Pourquoi vous m'apportez ça ? demanda-t-elle.

— Oh ! ne te fais pas d'illusions. Je te l'ai dit : nous ne sommes plus amies, après ce qui s'est passé ce matin.

Il y avait donc bien une raison à ce « cadeau » et elle croyait la deviner : la boisson n'était pas nécessairement empoisonnée, mais elle

devait contenir un somnifère. C'était ce qui s'était passé la fois — la seule fois — où Colin lui avait apporté une boisson, autre que l'eau de sa gamelle. Elle s'était sentie si fatiguée après l'avoir bue ! C'était à peine si elle avait pu lever les bras.

S'ils n'essayaient pas de la tuer, ils voulaient la faire dormir. Pourquoi ?

Son estomac gargouilla, tandis qu'elle fixait le verre.

— Vous sortez ce soir ?

— Ça ne te regarde pas ! Je ne suis pas près d'oublier la façon dont tu t'es comportée avec moi, tu sais.

Sam n'en ressentait aucune culpabilité, aucun regret, mais elle comprit qu'il serait plus malin de prétendre le contraire.

— Je voudrais m'excuser. Je... j'étais bouleversée.

Tiffany regarda la chaîne accrochée à l'anneau fixé au sol.

— Tu veux que je te libère, c'est tout. La chaîne est lourde, hein ?

— Comment le savez-vous ?

Sans répondre à sa question, Tiffany poursuivit :

— Tu ne pourras pas enlever ce collier.

— Et si je promets d'être gentille ? implora Samantha.

Sa geôlière parut hésiter, mais finit par secouer la tête.

— Je n'ai pas le choix. Pas ce soir.

— Qu'est-ce qui se passe ce soir ?

— Il vaut mieux que tu n'en saches rien, affirma Tiffany en regardant de travers le verre encore plein. Tu comptes le boire, oui ou non ?

— J'ai mal au cœur. Je ne vais pas pouvoir l'avalier.

Samantha tenta de lui rendre le milk-shake.

— Non ! Il faut que tu le boives, cria Tiffany d'un air furibond.

— Pourquoi ?

— Tu n'en as pas envie ?

— Si. C'est juste que je ne me sens... pas bien.

— Et alors ? Je te dis de boire ! Allez, vas-y !

— Non, je ne peux pas.

— Si tu ne le bois pas maintenant, Colin te mettra K.-O. d'une autre manière.

Sam frémit. Elle avait vu juste ! Les Bell attendaient quelqu'un, et ils voulaient s'assurer qu'elle ne ferait aucun bruit.

— Vous recevez du monde ?

Tiffany se dressa, menaçante, au-dessus d'elle.

— Ferme-la et bois !

— Je vous l'ai dit, je suis malade, se plaignit-elle, les narines soudain saturées par le parfum lourd de Tiffany.

Ne sentait-elle pas la puanteur qui se dégageait de la litière ? Il fallait vraiment qu'elle soit plus préoccupée que d'habitude pour la

supporter.

— Tu n'as pas le choix. Tu bois, c'est tout ! Tu n'as donc pas retenu la leçon ? A moins que tu ne préfères la manière forte ?

Elle savait qu'elle tentait le diable, mais elle ne voulait pas laisser passer la plus petite chance.

— Accordez-moi encore quelques minutes...

— Je n'ai pas « quelques minutes », gronda Tiffany en claquant dans ses doigts. Allez, grouille-toi !

— Je le boirai, mais j'ai besoin d'un peu de temps. Vous n'avez qu'à revenir chercher le verre plus tard.

Sa geôlière émit une sorte de rire forcé.

— Pour que tu t'en débarrasses dès que j'aurai le dos tourné ? Tu me prends pour une idiote ?

Elle laissa échapper un juron et empoigna vivement la chaîne, déterminée à accélérer les choses. Prenant peur, Samantha ingurgita le milk-shake en quelques gorgées.

— Tu vois quand tu veux... Ce n'était pas si difficile..., reprit Tiffany d'un ton sarcastique en laissant retomber la chaîne.

— Voilà, murmura Samantha en lui rendant le verre.

Il était si bon que l'idée même d'avoir à le vomir lui fut désagréable, mais elle n'avait pas le choix.

Plus vite Tiffany la laisserait seule, plus vite elle le vomirait et se débarrasserait de la drogue avant qu'elle ne se propage dans son organisme.

Par chance, elle n'eut pas à attendre : sa ravisseuse pivota sur ses talons et sortit sans un mot. Elle était pressée, manifestement — et ça tombait bien, songea Samantha en rampant aussitôt jusqu'à la litière. Elle ne s'était jamais fait vomir avant, mais cela ne devait pas être si difficile que ça.

Elle enfonça un doigt dans sa gorge, comme elle avait vu faire une copine, dans les toilettes de l'école. Un spasme contracta son estomac et elle eut un haut-le-cœur. Elle s'étouffa sur un reflux de bile et déglutit à plusieurs reprises. Non. Elle n'y arriverait pas. C'était trop douloureux.

Mais alors qu'elle était assise, penchée au-dessus de la litière, elle n'eut soudain plus besoin de se forcer. L'odeur nauséabonde, combinée à la sensation nauséuse qui lui retournait l'estomac, fut suffisante pour provoquer les spasmes et elle expulsa, par à-coups, tout ce qu'elle venait d'avalier.

Ensuite, elle s'effondra, épuisée, la joue contre le sol. Les murs de la pièce étaient si épais que très peu de bruits lui parvenaient de l'extérieur. Toutefois, elle avait fini par découvrir que si elle restait assez longtemps immobile, l'oreille collée au parquet, des sons diffus lui parvenaient du rez-de-chaussée. Elle avait aussi appris à

différencier l'ouverture de la porte de la sonnerie du téléphone et des bribes de conversation.

La maison était plongée dans le silence, mais ça ne durerait pas. Tiffany ou Colin allait revenir pour vérifier qu'elle était endormie.

Après avoir secoué la litière pour couvrir le vomi, elle rampa jusqu'au matelas en espérant que la puanteur qui flottait déjà dans la pièce masquerait l'odeur aigre du vomi.

Pourvu qu'elle ait tout rejeté ! Il fallait qu'elle reste consciente.

Ils recevaient des invités, cela ne faisait aucun doute. Sinon, pourquoi auraient-ils eu besoin de la droguer ?

Se forçant à s'asseoir, elle ramena ses genoux contre sa poitrine et les entoura de ses bras, restant à l'affût du moindre son, du moindre mouvement. S'ils montaient, elle ferait mine d'être endormie. Rassurés, ils rejoindraient alors leurs invités. Il lui suffirait de faire le maximum de bruit, en criant de toutes ses forces, en faisant claquer la chaîne, en martelant le sol pour attirer leur attention.

Mais si Colin ou Tiffany étaient les seuls à l'entendre, elle ne se faisait pas d'illusions : elle n'atteindrait jamais la trente-sixième marque sur la plinthe.

* * *

Zoé sonna à la porte des Bell et patienta quelques secondes.

Tiffany vint ouvrir.

— Bonjour, dit-elle d'un ton morne.

Elle s'effaça pour la laisser entrer, mais son sourire était si contraint que Zoé resta sur le seuil, indécise.

— Il y a un problème ? demanda-t-elle.

— Non, non, pas du tout. Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

Tiffany lui sourit de nouveau, cherchant à y mettre plus de conviction, mais Zoé ne fut pas dupe.

— Vous semblez un peu... tendue.

— Ce n'est rien. Une mauvaise journée. Je n'ai pas arrêté de courir et quand je suis rentrée du travail, votre enquêteur m'attendait devant chez moi pour me poser des questions, ce qui n'a rien arrangé.

Elle s'éventa le visage d'un air las.

— Cela ne me gêne pas, bien sûr, poursuivit-elle. Mais j'ai déjà dit à la police tout ce que je savais.

— Je suis désolée. Il pense... que quelqu'un a vu ou entendu quelque chose qui pourrait prendre un autre sens à la lumière des nouveaux éléments. Et comme vous étiez chez vous ce jour-là...

— Si seulement j'avais entendu quelque chose !

— Je sais. Et je ne veux vraiment pas vous causer de problèmes.

Entrer ou partir ? Elle devait se décider. Elle ne pouvait pas rester indéfiniment sur le seuil. Anton risquait de la voir. Or, même si elle ne nourrissait aucune rancœur à son égard, elle préférait l'éviter.

Franchement, si ce n'était pour Sam, elle n'aurait jamais remis les pieds dans le quartier.

— Je peux repasser plus tard, quand Colin et vous aurez eu le temps de vous détendre ? Vous n'avez pas à m'inviter à manger...

— Il n'y a aucun problème, la coupa Tiffany. Le dîner est presque prêt.

Elle lui désigna le canapé.

— Installez-vous. Colin n'est pas encore rentré, mais il ne devrait plus tarder.

Zoé pénétra dans le salon, qu'elle n'avait fait qu'apercevoir le jour de la disparition de Sam. Il s'en dégageait la même impression d'ordre et de propreté qu'au début de la semaine, mais, de près, les meubles ne lui parurent pas d'aussi bonne facture.

Anton, qui était sensible à la moindre faute de goût, ne possédait que du mobilier de valeur. Il lui avait appris à repérer les contrefaçons. Ici, le canapé, la table basse et les tableaux représentant des villas méditerranéennes provenaient manifestement de magasins discount. Seules les roses, qui trônaient en évidence sur la table du salon, attiraient l'œil dans ce décor pêche et beige, plutôt fade.

— Quel magnifique bouquet ! s'exclama Zoé.

— C'est Colin qui me les a offertes, s'enorgueillit Tiffany avec un sourire radieux.

— Est-ce votre anniversaire ?

— Non. Il me les a fait livrer, juste pour me dire qu'il m'aime.

— Comme c'est romantique !

Et rassurant, songea-t-elle. L'attitude ambiguë de Colin à son égard la mettait trop souvent mal à l'aise.

— Puis-je vous aider à préparer quelque chose ?

Tiffany se mordilla la lèvre inférieure, l'air hésitant.

— Est-ce que cela se fait d'aider, quand on est invité ? demanda-t-elle. Je veux dire... Serait-ce impoli de ma part d'accepter votre offre ?

— Pas du tout, assura Zoé en riant. J'en serais ravie et je vous dois bien ça, si c'est mon détective privé qui vous a mise en retard... Dites-moi ce que vous voulez que je fasse.

— J'étais en train de préparer la salade. Si vous pouviez finir de râper les carottes, de couper les concombres, puis ajouter les betteraves, les noix... J'en profiterai pour aller me changer, avant le retour de Colin.

— Pas de problème.

Tiffany la guida vers la cuisine et l'y abandonna pour aller se changer, avec une fébrilité qui prouvait l'importance que Colin avait à ses yeux : il était l'invité de marque qu'elle voulait impressionner. Zoé ne s'en offusqua pas. C'était même plutôt touchant.

Elle était en train de mettre les betteraves dans la salade, quand la voix de Colin lui parvint de l'entrée.

— C'est moi. Tiff ? Zoé est arrivée ?

Elle passa la tête par l'encadrement de la porte.

— Je suis dans la cuisine. Votre femme est allée se changer.

Il la dévisagea avec stupeur, avant de la détailler des pieds à la tête sans cacher son plaisir. Zoé lança un regard machinal vers le bouquet de fleurs.

— Vous avez faim ? demanda-t-elle pour dissiper son malaise.

— Plus que vous n'en avez idée, répliqua-t-il.

Pourquoi avait-elle l'impression désagréable qu'il ne parlait pas de nourriture ?

— Votre femme a mis les petits plats dans les grands.

Elle retourna dans la cuisine, espérant que Tiffany ne tarde pas trop à revenir. Par chance, elle n'eut pas à attendre longtemps : un instant plus tard, elle entendit les talons de son hôtesse claquer dans l'escalier.

— Colin, tu es rentré ! l'entendit-elle s'exclamer.

— Enfin ! Je te jure, je me demande ce qu'ils feraient sans moi dans ce cabinet. Je suis le dernier arrivé, mais je fais quatre-vingts pour cent du boulot à moi tout seul.

Il parlait fort et Zoé ne put s'empêcher de penser qu'il le faisait à son intention. Cherchait-il à l'impressionner ?

— C'est parce que tu es tellement intelligent, s'extasia Tiffany.

Dans le silence qui suivit, Zoé imagina qu'ils s'étreignaient et s'embrassaient. Quand Colin entra dans la cuisine, il n'avait plus son porte-documents.

— Comment trouvez-vous notre maison ? demanda-t-il, tandis que sa femme venait chercher le saladier.

— Elle est ravissante, répondit platement Zoé.

— Tiffany vous a fait faire le tour du propriétaire, au moins ? Nous avons un plan au sol un peu différent de celui d'Anton. Nous avons une chambre en moins, aussi.

Quel intérêt de visiter ce qu'elle connaissait déjà ?

— Pas encore. Je viens juste d'arriver, répondit-elle, ne voulant pas se montrer impolie.

— Laissez-moi vous montrer ce que nous avons prévu de faire dans le jardin.

Il disparut quelques secondes, avant de revenir avec un plan. Un barbecue, un patio qu'elle trouva un peu trop tape-à-l'œil, une piscine avec Jacuzzi, et un aménagement paysager étaient prévus.

— Cela semble super. Quand avez-vous prévu de commencer les travaux ?

— Dans un an ou deux.

— Il ne faudra pas oublier d'installer une barrière de sécurité autour de la piscine, ajouta-t-elle pour la forme.

Son conseil lui valut des regards perplexes.

— Pourquoi ferions-nous ça ? demanda Colin.

— Eh bien... quand vous aurez des enfants, pour éviter les accidents, expliqua Zoé.

— Colin ne veut pas d'enfants, intervint Tiffany d'une petite voix. Et ça me va. Tout ce qui compte, c'est d'être ensemble.

Zoé tourna son regard vers son voisin. Ne lui avait-il pas confié, l'autre nuit, son désir de fonder une famille ?

— J'espère que ce n'est pas ce qui est arrivé à Sam qui vous a fait changer d'avis ? s'inquiéta-t-elle.

— Non, absolument pas, répondit son hôte.

Il haussa les épaules.

— Nous en aurons probablement un jour, mais plus tard — beaucoup plus tard. Je n'ai que vingt-cinq ans. Nous voulons profiter de la vie avant de nous stabiliser.

— Je vous comprends : avoir des enfants, c'est une sacrée responsabilité, murmura-t-elle.

Il lui fit un clin d'œil.

— L'animal de compagnie, c'est le parfait compromis, vous ne trouvez pas ?

Elle ne l'avait jamais entendu parler d'animaux.

— Vous en avez ?

— Pas encore.

Elle intercepta le regard réprobateur que Tiffany lançait à son mari. Ils n'étaient pas d'accord sur le sujet, semblait-il.

— Mais nous pensons sérieusement à acheter un chien, ajouta Colin.

— Par quelle race êtes-vous attirés ?

Il ouvrit une bouteille de vin et lui versa un verre.

— Laquelle pourrait me plaire, d'après vous ?

Elle sourit.

— Je ne sais pas.

— Une race malléable, que je pourrai dresser, ajouta-t-il d'un ton sibyllin.

— Le dîner est servi, annonça Tiffany, l'air choqué.

— Tu t'es shooté ? chuchota Tiffany à Colin, qui venait de la rejoindre dans la cuisine, avec les assiettes qu'il venait de débarrasser.

Ils avaient fini de manger et Zoé s'était absentée pour aller aux toilettes. Tiffany n'avait jamais passé de moment aussi éprouvant. Assister tout au long du repas aux avances à peine dissimulées que son mari faisait à Zoé l'avait mise au supplice.

Il la fusilla du regard.

— Bien sûr que non ! Qu'est-ce que tu racontes ?

— Ne me mens pas. Tu es surexcité... Regarde-toi !

Faire venir Zoé était une très mauvaise idée. Elle l'avait su dès le début, mais à présent elle était *franchement* angoissée. Elle aurait juré aux regards que lui avait lancés Zoé pendant le dîner qu'elle était consciente du comportement étrange de Colin et de l'intérêt un peu trop « marqué » qu'il lui témoignait. Il n'avait cessé de la reluquer, comme s'il rêvait de lui sauter dessus pour lui arracher ses vêtements.

— Tu as pris de l'ecstasy ? demanda-t-elle.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Il déposa les assiettes sales dans l'évier.

— On a prévu de faire la fête après, non ? J'ai pris un peu d'avance... Il n'y a pas de mal à ça !

— Dis-moi ce que tu as pris !

— Une ligne de coke avant de quitter le bureau — ça te va comme réponse ? Pas de quoi en faire une histoire !

— Tu n'aurais pas pu attendre, Colin ? Je te rappelle que nous devons être très prudents, surtout en présence de Zoé.

— Je n'ai rien laissé échapper. Rien qui puisse nous trahir !

— Tu n'arrêtes pas de parler d'animaux de compagnie... Si tu continues à les comparer à des êtres humains, elle va trouver ça curieux, d'accord ? Ne remets plus ce sujet sur le tapis ! Tu la rends nerveuse, et moi aussi !

Colin secoua la tête comme s'il ne la croyait pas.

— Tu exagères, se défendit-il.

— Sûrement pas. Si tu veux qu'on passe un bon moment avec

James et Tommy, tu ferais mieux de te dépêcher de mettre au point le parcours de cette battue. Plus vite ce sera fait, plus vite Zoé partira.

Il l'attrapa par la taille.

— Alors maintenant, tu me menaces ?

Tiffany cligna plusieurs fois des paupières, luttant contre les larmes.

— Je n'irai pas en prison comme mon frère, lâcha-t-elle d'une voix plaintive.

— Oh ! Arrête avec ça ! Je t'ai déjà dit que personne n'irait en prison...

— Chut ! coupa-t-elle. Tu parles trop fort. Débarrasse-toi d'elle, un point, c'est tout.

Il la lâcha et croisa les bras sur sa poitrine.

— Peut-être que je n'ai pas envie de me débarrasser d'elle, justement. On pourrait avoir un autre animal de compagnie — un plan mère-fille, ça me dirait bien...

Tiffany sentit ses jambes se dérober. C'était ce qu'elle avait craint : son mari perdait l'esprit.

— Nous ne pouvons pas la garder ici ! se récria-t-elle.

— Pourquoi ? Elle ne serait pas plus en mesure que sa fille de s'échapper. Tout aussi vulnérable et soumise à ma volonté...

— Ce n'est pas une enfant. Elle est plus maligne, plus inventive, plus forte : ce sera forcément différent. Et qui sait à combien de personnes elle a dit qu'elle venait dîner ici ?

— Imagine sa réaction, lorsqu'elle retrouvera sa fille. D'une certaine façon, nous lui ferions un cadeau...

Colin se mit à rire, l'air sardonique.

— Nous ne ferions que lui donner ce qu'elle veut, pas vrai ?

Et *lui* aurait ce qu'il voulait. Elle le soupçonnait d'anticiper le moment jubilatoire où Zoé comprendrait qu'elle venait d'être trahie par l'homme qu'elle considérait comme un allié.

Tiffany se mordilla la lèvre. Il lui faisait vraiment peur, parfois ...

— Colin, nous ne pouvons pas...

— Si ! Elle comprendra comme ça que toi et moi, nous avons une relation très libre et qu'elle n'a pas de raison de lutter contre son attirance pour moi, expliqua-t-il. C'est toi qui la bloques, j'en suis sûr. Elle n'arrête pas de parler de toi.

Tiffany se sentit défaillir. Son pire cauchemar était en train de se réaliser : Colin ne voulait plus d'elle — il venait de lui en donner la preuve ! Elle le craignait, mais elle était plus effrayée encore à l'idée de vivre sans lui.

— Nous n'avons pas une relation très libre, murmura-t-elle, le souffle court.

— Tu vas coucher avec mes potes, ce soir. Comment appelles-tu

ça ?

— C'est toi qui m'as suppliée de le faire !

— Si cela ne me gêne pas, ça ne devrait pas te gêner non plus. Je te l'ai dit, ce n'est qu'une partie de jambes en l'air... Un moyen de s'éclater. Et d'échapper à la routine.

— *S'éclater* ? On se tire une balle dans le pied, oui, si on kidnappe Zoé. N'y pense même pas.

Il la pressa contre le plan de travail et se mit à l'embrasser dans le cou.

— Allez, bébé, fais-le pour moi !

Elle fut prise d'hésitation, comme chaque fois qu'il essayait de l'amadouer. Colin pouvait être si facétieux — et si aimant — lorsqu'il était heureux... Mais pourquoi était-il de plus en plus difficile à satisfaire ?

— Zoé est en contact étroit avec les flics et elle a embauché un détective privé... Elle leur a sûrement dit qu'elle venait chez nous, argua-t-elle.

— Pourquoi l'aurait-elle fait ? Ce n'est qu'un dîner chez un couple de voisins. Elle ne leur a pas fourni son emploi du temps minute par minute !

Tiffany entendit le bruit de la chasse d'eau. Il lui restait peu de temps pour ramener son mari à la raison.

— C'est trop risqué !

— Allez... Même si elle leur a dit qu'elle venait ici, on trouvera bien un moyen de s'en sortir.

— Comment, par exemple ? demanda-t-elle en chuchotant.

— Laisse-moi faire.

— Non. Je ne veux pas !

— Bien sûr que si. Quand je me serai bien amusé avec elle, nous la laisserons à James et Tommy.

Maintenant, c'était sûr : Colin débloquait !

— Tu es fou ? Ils comprendront que nous la retenons contre son gré !

— Nous lui aurons donné un sédatif, mis un sac sur la tête et nous l'aurons attachée avec le collier. Ils seront tellement défoncés qu'ils penseront que c'est une de nos amies et que c'est un jeu. Tout le monde se débat avec ce collier. C'est ça qui est excitant.

Zoé ne serait pas en mesure de se débattre. Assommée par le sédatif et l'alcool, elle serait complètement dans les vapes.

Tiffany serra si fort les poings que ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes. Cela suffirait-il, cette fois ? Un peu de drogue et quelques heures ? Si Colin obtenait ce qu'il voulait, serait-il satisfait ?

La tentation de dire oui était grande, mais la soudaine attirance de Colin pour leur ancienne voisine lui était insupportable. Zoé n'était

pas seulement jolie, elle était aussi plus âgée qu'eux de quelques années, et elle constituait un défi intellectuel pour son mari. Et si une vraie relation se nouait entre eux ? Elle savait combien Colin pouvait se montrer charmant : il achèterait des fleurs et des bijoux à Zoé, il lui offrirait son soutien pour gagner son affection.

Ah ! non. Plutôt mourir que de perdre l'amour de Colin ou de se demander sans cesse s'il fantasmaient sur la voisine ! Plutôt mourir que de redevenir la fille insignifiante qu'elle était au lycée ! Mais il ne lui demandait qu'une nuit... Ne valait-il pas mieux lui donner ce qu'il voulait maintenant plutôt que de payer le prix fort par la suite ?

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? murmura Colin en caressant sa poitrine pour venir à bout de ses dernières résistances. Tu veux bien, dis ?

Elle sentit sa résolution fondre comme neige au soleil. Elle aimait tant qu'il soit gentil avec elle !

— Comment allons-nous faire ?

Elle entendit le robinet de la salle de bains se fermer. Colin sortit de sa poche un petit papier d'aluminium plié.

— Mets ça dans son verre. Elle ne se méfie pas de toi.

Tiffany regarda la petite pilule blanche dans sa protection. Elle connaissait le Rohypnol. Elle en avait pris une ou deux fois sur l'insistance de Colin, qui souhaitait savoir combien de temps duraient les effets et ce dont elle se souviendrait au réveil.

— Si je fais ça, tu devras la tuer. Je ne veux pas qu'elle vive sous mon toit.

Et après ça, tout serait fini. Zoé ne serait plus une menace.

— Tu te prends au jeu, dis-moi ! la taquina-t-il en titillant de sa langue le lobe de son oreille. Serais-tu jalouse, ma chère ?

Tiffany imagina Zoé en train de s'essuyer les mains dans la salle de bains, à des années-lumière de ce qui se tramait dans son dos.

— Alors c'est oui ? Tu la tueras après ? insista-t-elle.

— Dommage de devoir me débarrasser d'elle aussi vite : elle aurait fait un merveilleux animal de compagnie.

Il poussa un soupir faussement dramatique.

— Je suppose... que je devrais me contenter d'un seul.

— Alors tu l'élimines ? Ce soir ?

— Si c'est la condition pour que tu acceptes...

Tiffany entendit la porte de la salle de bains s'ouvrir. Son cœur se mit à tambouriner dans sa poitrine.

— Colin, attends... Je ne suis pas sûre que j'aurai la force d'aller jusqu'au bout.

— Bien sûr que si.

Il la gratifia d'un sourire et mit la pilule dans sa main, avant de conclure :

— Ce n'est qu'une petite garce prétentieuse. Elle n'aura que ce qu'elle mérite.

* * *

Les effets de la cocaïne que Colin avait sniffée avant de quitter son bureau commençaient à se dissiper. Une seule ligne ne lui faisait effet qu'une petite heure — guère plus. Il aurait bien pris la dose supplémentaire qu'il avait glissée dans son attaché-case, mais il se força à attendre.

Patience. La soirée s'annonçait d'enfer et l'attente lui conférait encore plus de piment. Il jeta un regard à Zoé, assise près de lui à la table de la salle à manger, et ne put réprimer un sourire.

Maintenant qu'il était certain d'avoir ce qu'il voulait, pourquoi ne pas profiter pleinement de cet instant ? N'était-ce pas délicieux de jouer la comédie du parfait voisin en sachant ce qui allait suivre ? A cette idée, sa frustration s'évanouit, et il s'amusa à plaquer un masque inquiet sur son visage. Puis il se lança dans une grande explication concernant l'organisation de la battue du lendemain.

Dans la cuisine, Tiffany entrechoquait bruyamment la vaisselle, trahissant sa nervosité. A ce rythme, ils mangeraient bientôt dans des assiettes en carton ! songea-t-il, conscient des regards sombres qu'elle leur lançait régulièrement par la porte ouverte. Par chance, Zoé ne se rendait compte de rien. Penchée sur une carte de Rocklin, elle essayait de déterminer la surface à allouer à chaque bénévole.

— Il faudrait que chacun de nous couvre un maximum de surface, expliqua-t-il.

Elle fronça les sourcils devant les zones peu peuplées qui s'étendaient à l'est de la ville.

— C'est très vaste... surtout si nous sommes à pied !

— Faisons-le en plusieurs fois, alors. Comme ça, tout le monde achèvera son parcours dans un laps de temps raisonnable. Et, la fois suivante, nous reprendrons là où nous nous serons arrêtés. Privilégions la qualité plutôt que la quantité.

— La police a déjà fait ce travail, objecta-t-elle.

— Cela ne fait rien. J'ai vu dans un reportage qu'une petite fille disparue avait été retrouvée dans le parc qui avait pourtant été fouillé et ratissé quelques jours auparavant. On peut toujours passer à côté de quelque chose.

— C'est vrai, acquiesça-t-elle sans grande conviction.

Elle semblait plus détendue maintenant que le dîner était terminé. Le sédatif commençait-il à faire effet ? Elle avait déjà bu la moitié du verre que Tiffany lui avait apporté après le repas.

Bon sang ! Dépêche-toi de boire ce verre, finissons-en ! songea-t-il en vidant le sien. Il savait que le Rohypnol faisait effet en trente minutes, mais Zoé sirotait son vin lentement, à petites gorgées. En avait-elle bu

assez ? Si c'était le cas, elle ne devrait pas tarder à s'assoupir...

— Poussons jusqu'à Syanford Ranch, proposa-t-il.

Elle acquiesça vigoureusement. Bon sang ! Où puisait-elle cette énergie ? Pourquoi ne finissait-elle pas son verre ? Si ça continuait comme ça, elle ne serait pas K.O. avant l'arrivée de Tommy et James. Or il voulait Zoé pour lui tout seul d'abord, dans sa chambre, comme si elle était sa femme. Peut-être la partagerait-il plus tard, quand il aurait assouvi ses désirs, mais il voulait prendre son temps, sans être bousculé. Puisqu'elle devrait mourir après, il pourrait faire tout ce qu'il voulait, sans chercher à la ménager. Ce serait une nouvelle expérience. D'ordinaire, il devait se retenir pour ne pas abîmer trop vite son « animal ». Ce n'était pas toujours facile de les enlever. Il fallait prendre de grands risques, même s'ils étaient calculés — quoi qu'en pensât Tiffany. D'ailleurs, il n'en avait kidnappé que quatre, dont Rover qui était actuellement dans le coma et Samantha, endormie à l'étage. Quatre, ce n'était pas beaucoup...

Mais ses pulsions devenaient de plus en plus envahissantes. Tout comme son goût du sang et de la violence. Son plaisir était étroitement lié à la douleur des victimes. Il fallait qu'elles souffrent — sans quoi il ne parvenait pas à jouir. C'était pour cette raison que Rover avait fini par se rebeller. C'était aussi pour ça qu'il ne parvenait plus à faire l'amour « normalement » avec sa femme. Même les séances de bondage ou la cire chaude ne lui faisaient plus d'effet.

Le visage de Laurie, la fillette de dix ans qu'il avait enlevée dans un parc, six mois après son mariage, passa devant ses yeux. A cette époque, ils vivaient en Virginie et il allait à la fac de droit. Tiffany croyait qu'il avait relâché la gamine, mais il l'avait tuée, et avait caché son corps dans les bois — très bien caché... Jamais personne ne la retrouverait. Redoutant la réaction de Tiffany, il avait préféré lui taire cette partie de l'histoire. Depuis, il l'avait amenée à accepter l'idée qu'il fallait tuer les gosses, que c'était une fin inévitable — en se gardant bien de préciser qu'il était parfaitement à l'aise avec ça, et qu'il en tirait même du plaisir.

Il pensait parfois à Laurie pour faire monter son excitation.

— Colin ?

La voix de Zoé interrompit le fil de ses pensées.

— Désolé.

Il simula un bâillement.

— La journée a été longue et je suis crevé. Et vous, vous tenez le coup ?

— Ça va. Nous avons terminé pour ce soir, non ?

Elle s'adossa à la chaise après avoir reposé son verre, qu'elle venait de finir.

— Encore un peu de vin ? demanda-t-il.

— Non, merci.

— Nous avons prévu l'itinéraire pour une dizaine de volontaires... Peut-être devrions-nous prévoir plus grand, au cas où il y aurait plus de monde que prévu ?

Elle se pencha de nouveau sur les cartes.

— Ce serait bien... mais je crois quand même que nous devrions nous concentrer sur cette zone-ci, suggéra-t-elle en indiquant un coin de la carte qui allait jusqu'à Roseville.

— Pourquoi ? Samantha peut se trouver n'importe où.

A l'étage, par exemple...

— Quand j'en ai parlé à l'inspecteur Thomas, il m'a conseillé de concentrer nos efforts dans un rayon de quatre kilomètres autour de la maison.

— L'inspecteur Thomas sait que nous organisons une battue ?

Cela ne l'inquiéta pas ; il s'y attendait même.

— Je le lui ai annoncé au téléphone, tout à l'heure. Il m'a promis de nous rejoindre avec d'autres policiers.

Colin se crispa. Ce qu'il avait prévu lui parut soudain compromis, mais il devait parer à toutes les éventualités.

— Lui avez-vous dit que vous veniez ici ce soir ? s'informa-t-il.

Elle secoua la tête.

— Non, pourquoi ?

— Nous aurions pu lui demander de passer. Il aurait été de bon conseil, puisqu'il a déjà ratissé le secteur.

— Mais comme vous l'avez dit, repasser aux mêmes endroits ne sera pas superflu. Vous êtes d'une grande aide, murmura-t-elle en le gratifiant d'un sourire reconnaissant.

Elle semblait si sincère, accrochée à la petite fenêtre d'espoir qu'il lui avait fait entrevoir. Un sentiment de toute-puissance l'envahit. Le bonheur de Zoé dépendait de lui, dorénavant. Et de lui seul.

D'ailleurs, il allait annuler la soirée avec James et Tommy. Ils ne feraient que lui barrer la route...

— Et je ne suis pas sûre que l'inspecteur ait une grande expérience dans les enlèvements d'enfants, ajouta-t-elle.

— Et votre ami — le détective privé ? demanda Colin. On aurait pu l'inviter lui aussi, vous ne croyez pas ?

Il la vit jeter un coup d'œil surpris à son verre vide. Elle se demandait peut-être à quel moment elle l'avait fini — ou pourquoi la tête lui tournait après seulement deux verres.

— Il n'était pas disponible ce soir.

— Pourquoi ça ? répondit-il d'un air intéressé.

— Il avait prévu de réinterroger certaines personnes.

— Lesquelles ?

— La meilleure amie de Samantha, ainsi que ses parents.

Excellent. Le détective était occupé ailleurs.

— Est-ce qu'il sait avec qui vous êtes ?

Elle ferma les yeux et secoua doucement la tête, comme si elle s'efforçait de rester éveillée.

Parfait ! Le Rohypnol faisait effet.

— Zoé ?

Elle ouvrit les yeux.

— Hmm ?

— Sait-il que vous êtes ici ? répéta-t-il.

— Hmm.

— Il le sait, pressa-t-il. Vous lui avez dit ? Vous avez dit à Jonathan que vous veniez dîner chez nous ?

Elle hocha la tête.

— Oui... Il m'a proposé... de passer chez lui... après, bredouilla-t-elle.

Zut. Ça, ça compliquait la situation. Sa voiture était garée de l'autre côté de la rue, et pas dans l'allée d'Anton, mais les voisins ne prêteraient pas attention à ce détail, même s'ils avaient entendu parler de leur rupture.

— Où allez-vous ? articula-t-elle laborieusement.

Avait-il eu la main lourde ? Il aurait dû se contenter d'un demi-comprimé pour qu'elle ne soit pas complètement inconsciente. Il voulait qu'elle réagisse à ce qu'il lui ferait. C'était là tout le plaisir.

— Je vais aider Tiffany à finir la vaisselle.

— Vous avez une... femme absolument charmante.

— Surtout quand elle m'aide à tuer quelqu'un !

Il se mit à rire en agitant la main vers elle, comme pour lui faire ses adieux. Elle était trop dans le cirage pour s'en offusquer. Elle laissa même échapper un bruit de gorge qui ressemblait à un rire.

— J'ai la pétoche, chuchota Tiffany en se lovant contre lui.

— Tu plaisantes ? Regarde-la ! Elle ne comprend pas ce qui lui arrive... Elle est aussi vulnérable que l'oiseau tombé du nid !

Zoé se leva, titubante, l'œil hagard, avant de retomber sur sa chaise.

— Regarde-la, répéta-t-il à sa femme, avant de s'adresser à Zoé : Je crois que vous devriez vous asseoir sur le canapé...

— Dé-désolée. Je... Je ne sais pas... je ne peux pas... J'ai dû trop boire, mais...

— Vous vous sentirez mieux une fois que vous vous serez reposée, dit-il en la guidant vers le salon.

— Colin..., intervint Tiffany d'une voix pleine d'appréhension. Tu l'as entendue : le détective privé sait qu'elle est ici. Si elle disparaît, nous serons les premiers suspects. Ça risque de nous poser des problèmes — comment ferons-nous pour Samantha s'ils viennent

fouiller la maison ?

Au contraire, tout s'imbriquait parfaitement, comme les pièces d'un puzzle ! Il ne pouvait pas laisser passer une opportunité pareille.

— Ne t'en fais pas. Je m'en occupe, affirma-t-il.

— Comment ?

— Est-ce que votre portable est dans votre sac, Zoé ?

— Qu-quoi ? bafouilla cette dernière en plissant les yeux.

— Votre téléphone portable... Où est-il ?

Ses mouvements étaient maladroits, mais, malgré son manque de coordination, elle réussit à le sortir de son sac.

— Qu'est-ce que... vous faites ? demanda-t-elle quand il le lui prit des mains.

— Je vais envoyer un texto à Jonathan.

— Oh ! d'accord... Dites-lui... de venir me chercher.

— Ne vous inquiétez pas.

Il fit glisser ses doigts sur sa joue. Elle était si jolie.

— Vous ne risquez rien avec moi, la rassura-t-il.

— Colin, c'est de la folie ! s'exclama Tiffany par-dessus son épaule.

— Ferme-la. Je t'ai dit que j'avais un plan.

— C'est trop risqué !

— Je t'ai dit de la fermer ! Déshabille-toi.

— *Quoi ?*

— Elle est plus grande que toi, mais avec une paire de talons tu pourras passer pour elle...

— Je ne comprends pas...

— T'occupe !

Il prit le sac de Zoé qu'il vida sur le sol, avant d'en inspecter le contenu. Allongée sur le canapé, le regard fixé au plafond, Zoé n'émit aucune protestation.

— Tiens, prends ça ! fit-il en tendant à Tiffany la paire de lunettes de soleil.

— Il fait nuit, protesta-t-elle. J'aurai l'air bizarre, avec des lunettes...

— Mais non ! Tout le monde sait que Zoé ne les quitte plus parce qu'elle a les yeux rouges d'avoir trop pleuré. Ça paraîtra tout à fait normal, au contraire.

Tiffany lui lança un regard incrédule.

— Allez ! Dépêche-toi ! s'impatiente-t-il.

Il la poussait un peu trop, il en avait conscience — mais il était à bout de patience. Il claqua dans ses doigts pour la faire bouger.

— Tout ira bien si tu suis mes instructions.

A contrecœur, elle commença à se déshabiller.

— Attendez... Qu'est-ce que... ? bafouilla Zoé quand il commença à déboutonner son chemisier. C'est toi, Anton ?

Colin se pencha, lui murmurant doucement à l'oreille :

— Tout va bien, bébé, c'est moi. J'essaie juste de te mettre au lit. Tu as besoin de te reposer.

Le regard dans le vide, la bouche entrouverte, elle ne lui opposa plus aucune résistance. Sa respiration s'apaisa petit à petit. Dommage qu'il n'ait pas le temps d'apprécier le spectacle... Allongée en sous-vêtements sur le canapé, sa voisine ressemblait à une poupée de chiffon.

— Mais... qu'est-ce que c'est que cette lingerie ? s'étonna-t-il en regardant le soutien-gorge blanc à armature et la culotte de coton à pois roses. C'est d'un banal ! Je suis un peu déçu, franchement... Je m'attendais à mieux de votre part.

— Colin !

Il se retourna. Sa femme faisait la moue, évidemment.

— Arrête de te faire du mouron ! bougonna-t-il. Je t'aime et tu le sais. Habille-toi et bouge sa voiture.

Il lui jeta les vêtements de Zoé et le trousseau de clés.

— Quand tu seras au volant, n'hésite pas à klaxonner et à faire un signe si l'un de nos voisins est dehors. Essaie de te faire remarquer... Il faut que les gens pensent que Zoé quitte le quartier, tu piges ?

— Et j'irai où ? demanda-t-elle.

Il secoua Zoé par l'épaule.

— Hé ! Où êtes-vous allée la nuit dernière ?

— Hmm ?

— Dans quel hôtel avez-vous pris une chambre ?

Elle ne répondit pas.

— Zoé ! cria-t-il.

Ses yeux roulèrent dans ses orbites et elle se mit à gigoter.

Son silence l'enragea autant qu'il l'excita. Il la violerait pendant des heures, puis il la tuerait. Il n'avait jamais fait ça avant, et, cette fois, il n'aurait pas à se retenir. Il pourrait satisfaire tous ses fantasmes, même les plus violents.

— Colin, où est-ce que je vais garer sa voiture ? redemanda Tiffany.

— Trouve un hôtel !

— Lequel ?

— N'importe lequel, mais à une demi-heure d'ici. Un hôtel assez fréquenté pour que tu passes inaperçue.

— Pourquoi si loin ? s'étonna-t-elle en le fixant, les yeux écarquillés.

— Parce que l'endroit où on l'aura vue pour la dernière fois doit être le plus loin possible d'ici.

Mais surtout il voulait passer un peu de temps seul avec sa belle voisine, sans sa femme... et la jalousie qui la rongait.

— Bon... d'accord, acquiesça-t-elle à contrecœur.

— Laisse les lunettes de soleil dans la chambre que tu vas prendre, utilise sa carte de crédit et son permis de conduire. Garde la tête baissée au cas où il y aurait des caméras.

— Et comment je fais pour revenir ?

— Prends un taxi et descends à deux ou trois kilomètres d'ici. Là, tu te caches dans un coin, tu changes de vêtements et tu jettes les siens dans une poubelle pour qu'on ne les retrouve pas.

— Et ensuite, je t'appelle pour que tu viennes me chercher ?

— T'es complètement débile ou quoi ? Personne ne doit voir une de nos voitures quitter l'allée !

En plus, il serait bien trop occupé à s'amuser avec Zoé... C'était cette partie du plan qui contrariait Tiffany, bien sûr.

— Je vais devoir marcher jusqu'ici ?

— Tu n'en mourras pas.

— Et James et Tommy ? demanda-t-elle en jetant un coup d'œil à la pendule. Ils seront là dans une heure.

— Je vais annuler.

Tiffany prit un air horrifié.

— Tu m'as promis que vous vous la partageriez !

Refusant de la laisser lui gâcher son plaisir, il se jeta brutalement sur elle.

— Je vais la tuer, c'est ce que tu veux non ? Ça devrait te suffire ! Une nuit... C'est tout ce que je te demande ! Alors je te suggère de suivre mon plan à la lettre — à moins que tu ne veuilles que je te tue, toi aussi ?

— *Me tuer ?* répéta-t-elle, le souffle court. Tu le penses vraiment ?

Il secoua la tête, exaspéré.

— Allez, dégage !

Elle resta plantée là, sans esquisser le moindre geste. Quand il vit des larmes rouler sur ses joues, il s'avança vers elle, se forçant à la serrer dans ses bras. C'était le moyen le plus rapide d'obtenir d'elle ce qu'il souhaitait.

— Je suis désolé, bébé. Tu es avec moi sur ce coup, d'accord ? Je suis stressé. Nous sommes allés trop loin pour faire machine arrière et nous devons penser au moindre détail pour éviter le pire.

Elle renifla.

— D'accord, je suis partie. J'y vais, murmura-t-elle sans bouger pour autant. Et le détective privé ?

— Je m'en suis déjà occupé.

— Comment ?

— Je lui ai envoyé un message du portable de Zoé, disant qu'elle partait de chez nous pour prendre une chambre d'hôtel et qu'elle le contacterait dans la matinée. Demain, quand elle ne rendra pas les

clés de la chambre et que sa voiture sera repérée dans le parking, on comprendra qu'elle a disparu... mais nous serons disculpés d'avance grâce au texto !

— C'est très malin. Tu es tellement intelligent, mon Colin !

— Je suis avocat ! Tu t'attendais à moins ?

— Oh ! non, ça non !

Elle sortit en claquant la porte derrière elle.

— Zoé ?

Colin lui attrapa le menton, et, d'un geste brusque, attira son visage vers lui. Elle le regarda droit dans les yeux. Mais le voyait-elle ? Pas sûr.

— Zoé, vous m'entendez ?

Aucune réaction.

— Bon sang, cette pilule vous a fait plus d'effet que je ne l'aurais cru.

Il n'aurait pas dû la droguer. Il aurait préféré la traîner à l'étage, où il l'aurait ligotée, mais il pensait offrir un spectacle à ses potes. Sans compter que c'était la première fois qu'il agressait une adulte. Il n'avait pas voulu sous-estimer le danger... Elle aurait pu se libérer et se mettre à hurler ou jeter quelque chose contre une fenêtre pour attirer l'attention d'un voisin. Peut-être même celle Anton !

Il la redressa et dégrafa son soutien-gorge pour pouvoir la contempler pendant qu'il passait un coup de fil pour annuler la petite sauterie.

— Comment ça, on ne peut pas venir ce soir ? s'emporta Tommy. On est prêts, mec !

— Désolé, mais Tiffany a pris froid.

Il y eut une pause au bout du fil.

— Bon... Laisse-la se reposer et viens nous rejoindre chez moi. On meta un film ensemble.

— Ça va pas, la tête ? Je ne peux quand même pas la laisser seule alors qu'elle est malade !

— Pourquoi ?

— Pour quel genre de mari tu me prends ? lâcha Colin avant de raccrocher.

Puis il prit Zoé dans ses bras et la porta à l'étage.

Jonathan s'empara du gobelet qu'il avait laissé dans sa voiture avant d'aller voir Marti Seacrest, et avala une gorgée de café froid. Il ne put réprimer une grimace. Il fallait vraiment qu'il ait besoin de caféine pour ingurgiter un tel breuvage ! Une bouffée de frustration l'envahit. Sa rencontre avec la meilleure amie de Samantha ne lui avait rien appris qu'il ne sût déjà : Marti n'avait observé aucun changement de comportement chez Sam dans la semaine qui avait précédé le lundi de sa disparition ; elle assurait que sa camarade n'avait fait aucune nouvelle connaissance, n'avait noué aucun contact sur le net qui aurait pu laisser penser à une mauvaise rencontre.

Jon n'avait jamais été confronté à une disparition aussi complète. Ils avaient si peu d'éléments, si peu de pistes... A croire que Sam s'était volatilisée !

L'image de Toby Simpson, étendu sur son lit d'hôpital, dans le coma, lui revint à l'esprit. Ce qui était arrivé à cet enfant éclairait la situation sous un jour nouveau. Et s'il ne reprenait jamais conscience ?

Son téléphone se mit à vibrer, l'arrachant à ses pensées. Reposant son gobelet, il se recula contre le dossier de son siège pour sortir l'appareil de sa poche. C'était un texto de Zoé :

Me sens pas bien. Je rentre à l'hôtel. Vous appelle 2main.

Elle avait donc décidé de ne pas venir chez lui... Ce qui lui parut étrange, c'est qu'elle n'ait pas cherché à lui parler pour dresser le bilan de la journée et savoir s'il avait du nouveau. Il tenta de la rappeler et tomba directement sur sa boîte vocale.

Elle cherchait manifestement à l'éviter. N'était-ce pas plus sage, en effet ? Et lui, que désirait-il ? Souffrir, une fois de plus ? Non, bien sûr. Mais elle avait besoin de soutien... Elle ne devait pas rester seule dans une chambre d'hôtel !

Et si ce n'était que son attirance pour elle qui le poussait à insister ?

Troublé, il composa de nouveau son numéro. N'obtenant pas plus

de résultats, il reposa l'appareil sur le tableau de bord avec un soupir, et tourna le contact. Au moment où il quittait le quartier, la sonnerie de son téléphone retentit, envahissant l'habitable. Lorsqu'il vit le numéro qui s'affichait, il sourit, ravi.

— Enfin ! s'écria-t-il en décrochant. Alors Mme Fornier ? On n'a plus de temps à consacrer à ses vieux amis ?

En entendant le rire de Jasmine se propager sur la ligne, il mesura à quel point elle lui manquait depuis qu'elle était partie vivre à La Nouvelle-Orléans.

— Désolée... Romain et moi étions partis dans le bayou.

— Le bayou ? Je croyais que tu avais peur des crocodiles !

— Mince ! Tu es un vrai mordu de nature, toi ! s'exclama-t-elle en laissant éclater un autre rire. Je te ferai remarquer que ce sont des *alligators*, par ici !

— Ce qui compte, c'est qu'ils ont de grandes dents et peuvent te déchiqueter en moins de temps qu'il m'en faut pour le dire ! Je n'ai pas raison ?

— Si. Je n'ai aucune envie de me retrouver face à l'un d'eux, mais ils gardent généralement leurs distances. Et avec Romain je ne risque rien... Que se passe-t-il ?

— J'ai besoin de ton aide, Jaz, dit-il en s'engageant sur la 65.

Autant se rendre directement chez les Bell et voir de quoi il retournait. Avec un peu de chance, Zoé s'y trouverait encore !

— Tu es sur une enquête difficile ?

— Hélas, oui. Je traque un tordu de la pire espèce — une sorte de pédophile sadique qui sévit à Rocklin.

Il ralentit, avant de s'immobiliser, pris dans un flot de voitures.

— De quels éléments disposes-tu ? demanda Jasmine après un silence.

Il lui résuma brièvement l'enlèvement de Samantha Duncan et la découverte du jeune Toby Simpson.

— On l'a retrouvé dans les bois ? demanda-t-elle quand il eut fini.

Qu'est-ce qui pouvait bien bloquer la circulation ? Un accident ? Une panne ? Il tordit le cou, cherchant à comprendre... et ne vit qu'un flot de plus en plus dense de véhicules.

— C'est ça. A côté de Placerville, répondit-il.

— A ta place, je vérifierais à qui appartiennent les maisons, les cabanes... Peut-être même les entreprises qui se trouvent à proximité.

— La plupart des habitations sont louées.

— Alors je me débrouillerais pour mettre la main sur les baux de location.

C'était ce qu'il comptait faire, effectivement.

— Jusqu'où est-ce que je dois remonter ? Un an ? Deux ans ? Plus ?

— A deux ans, au moins. On sait que les criminels reviennent toujours sur les lieux de leurs crimes, là où ils se sentent à l'abri et tout-puissants. Ce « Maître » vit peut-être à Rocklin en ce moment, mais il a forcément un lien avec Placerville.

C'était ce que Jon aurait aimé éviter : passer au crible les contrats de propriété et de location lui imposerait un travail long et minutieux, sans aucune garantie de résultat. Et pendant ce temps, Samantha serait peut-être entre les mains de l'homme qui avait torturé Toby Simpson. Pour le bien de l'adolescente, il aurait préféré agir plus rapidement.

— C'est une zone que le ravisseur doit bien connaître. S'il habite Rocklin, il semblerait plus logique qu'il ait relâché le garçon près d'Auburn, poursuivit-elle. Or il est allé jusqu'à Placerville. Pourquoi, à ton avis ?

— En fait, je ne pense pas qu'il ait voulu libérer sa victime. Toby s'est échappé.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

Jonathan avala à contrecœur une nouvelle gorgée de café froid.

— C'est un miracle que le pauvre gamin soit encore en vie. Si tu voyais l'état dans lequel il est...

— Je suis bien contente de ne pas y être confrontée.

Les détails étaient superflus. Son amie avait vu tant d'horreurs au cours des nombreuses enquêtes qu'elle avait contribué à résoudre !

— Il n'a donc pas pu révéler grand-chose depuis qu'il a été secouru, si ce n'est que son ravisseur se faisait appeler « Maître », qu'il le traitait comme s'il était un chien et que cela se passait à Rocklin ? résuma-t-elle.

— Exactement. Le gamin était en proie à une telle panique qu'il n'a laissé personne s'approcher de lui. L'homme qu'il a croisé en premier a compris qu'il lui faisait peur et il a laissé faire sa femme, pensant qu'elle apparaîtrait moins menaçante.

— Ça a fonctionné ?

— Pas vraiment. Au moment où elle a cru qu'elle avait gagné sa confiance, il s'est enfui en pleurant et en criant.

— D'autres corps ont-ils été découverts ? demanda Jasmine.

Il sentit à son changement de ton qu'elle ne souhaitait pas s'appesantir sur le sort du garçon.

— Pas que je sache. J'ai parlé au mari de Skye, aujourd'hui.

— David est flic à Sacramento, pas à Rocklin, s'étonna-t-elle.

— Oui, mais il avait quand même plus de chances que moi d'obtenir des infos.

Jonathan roula au pas sur quelques mètres.

— Il m'a assuré qu'aucun homicide d'enfant ou d'adolescent n'est à déplorer dans la région depuis plusieurs mois, poursuivit-il.

— Et l'inspecteur qui est sur l'affaire ? Comment s'appelle-t-il ?

— Thomas.

— Est-ce qu'il pense, lui aussi, qu'il pourrait y avoir un lien entre ces deux enlèvements ?

— Il n'écarte aucune piste.

— Il va peut-être demander à ses enquêteurs d'éplucher les baux de location de la forêt de Placerville.

— Je l'espère.

Jon avait, malgré tout, l'intention d'y jeter un œil. Il ne se pardonnerait pas d'avoir laissé échapper le moindre indice ou négligé un détail qui aurait pu se révéler essentiel.

Un silence s'installa sur la ligne et Jonathan ne chercha pas à le rompre, laissant à son amie le temps de la réflexion.

— Alors, qu'est-ce que tu penses de ce détraqué ? finit-il par demander. Quelque chose te vient à l'esprit ?

— Je serais tentée de dire que c'est un marginal vivant en périphérie de la communauté. Il a quand même réussi à cacher ce gamin pendant près de deux mois... mais cette hypothèse ne tient pas la route. Il y a plusieurs détails qui ne collent pas...

— Le quartier, par exemple. C'est trop huppé pour le profil que tu décris.

— Exact, bien qu'il pourrait s'agir d'un fils à la dérive domicilié chez ses parents, ou d'un locataire un peu marginal pour le quartier. Non, c'est autre chose qui me chiffonne...

— Il y a très peu de locataires à Rocklin, tu sais. Un ou deux, au grand maximum.

— Le kidnappeur a peut-être hérité de la maison de ses parents et il a du temps libre..., continua Jasmine.

Jonathan fit mentalement le tour des personnes qu'il avait déjà interrogées. Amis, famille et voisins... Aucun d'eux ne correspondait au profil qu'elle décrivait.

— Qu'est-ce que cherche ce type ? Tu penses que c'est un prédateur sexuel ? demanda-t-il.

— Le garçon a été retrouvé nu, non ?

Devant lui, une Ford cherchait à forcer le passage pour changer de file, provoquant presque un accrochage.

— Il ne manquait plus que ça ! marmonna-t-il.

— Quoi ?

— Non, rien, lâcha-t-il distraitement, avant de poursuivre : la nudité représente peut-être un moyen de contrôle et de domination. Ou d'humiliation. Si c'est un détraqué sexuel, c'est étrange qu'il passe d'un garçon à une fille, non ?

— Sauf si le sexe ne représente qu'une forme de torture et que c'est ce rapport violent qui lui procure du plaisir. Des études ont montré

que de nombreux psychopathes suivent un scénario préétabli pour satisfaire leurs fantasmes, et qu'ils le reproduisent encore et encore, cherchant la « perfection », sans jamais l'atteindre.

Tout en écoutant attentivement ce que lui disait Jasmine, Jonathan luttait contre l'énervement qui le gagnait. Il avait raté Zoé et se retrouvait coincé dans cet embouteillage de malheur. Combien de temps allait-il devoir patienter ?

— Je croyais que ce genre de criminel s'en prenait à un profil précis de victimes... Celui-là passe aussi facilement, semble-t-il, d'un gamin de quatorze ans à une adolescente de treize ans !

— C'est plus une question d'opportunité que de conformité à ses pulsions, à mon avis. En gros, il prend ce qui lui tombe sous la main quand il décide de passer à l'action. Ce « Maître » aurait peut-être préféré une fille quand il a enlevé Toby Simpson, ou l'inverse, mais il a profité d'une occasion. Ou alors...

Le trafic parut s'améliorer et il avança d'un petit mètre.

— Ou quoi ? demanda-t-il en pilant brutalement pour éviter une moto.

— Ou tu fais fausse route. Il n'y a peut-être aucun lien entre Toby Simpson et Samantha Duncan. Et si tu avais affaire à deux criminels ? As-tu envisagé cette possibilité ?

— A part Rocklin, rien ne relie les deux affaires, mais mon instinct me dit que ce « Maître » est bien notre homme. Sam a disparu le jour où l'on a retrouvé Toby. Il s'agit de deux enfants du même âge. Ils ont été enlevés dans une même zone géographique, un quartier cosu et protégé... C'est trop de coïncidences...

— Si tu as raison, cet homme a une confiance démesurée en lui et se sent invincible, remarqua-t-elle.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Après avoir laissé s'échapper sa victime, n'importe qui se serait tenu à carreau, le temps que la situation se tasse. Au lieu de ça, il enlève aussitôt Samantha.

— Un ego surdimensionné, oui ! marmonna Jonathan.

— Ou sa compulsion devient trop forte et les garde-fous habituels ne sont plus efficaces. Difficile à dire : le profilage n'est pas une science exacte.

Le bruit d'une sirène retentit derrière lui et Jonathan se décala sur le côté, autant qu'il le put, pour laisser passer l'ambulance.

— Le quartier dans lequel il vit m'amène à penser que c'est un type organisé, ajouta-t-il.

— Et intelligent.

— Il nous faudra donc être plus malins que lui. Mais, pour le moment, nous manquons de pistes.

Des flashes de lumière rouges et bleus trouaient le ciel nocturne un

peu plus loin sur l'autoroute. Jon était presque arrivé à hauteur de l'accident, à présent.

— As-tu interrogé le facteur, le jardinier ou le type chargé de l'entretien de la piscine — si les Duncan en employaient un ?

— Oui. J'ai la même liste que la police. Toutes ces personnes ont été interrogées et leurs alibis vérifiés. J'en ai rencontré beaucoup, moi aussi.

— Samantha est peut-être sortie pour tromper son ennui, suggéra Jasmine. As-tu parlé aux employés des magasins les plus proches, examiné les bandes vidéo des caméras ?

— La police l'a fait. La gamine se remettait d'une mononucléose. Elle était fatiguée. Je ne crois pas qu'elle soit sortie volontairement.

— Pourtant...

— Après avoir passé du temps avec sa mère, je crois de moins en moins possible qu'elle soit sortie sans sa permission.

Il y eut un bref silence.

— Après avoir passé du temps avec sa mère ? répéta Jasmine. Vous vous êtes rapprochés, tous les deux ?

— Pas particulièrement *rapprochés*, mais je l'ai beaucoup vue, ces derniers jours.

— Méfie-toi.

Il comprenait sa mise en garde, mais il lui était difficile de rester indifférent aux souffrances de ses clients. Le visage de Maria lui revint brusquement à la mémoire. Il en était tombé amoureux alors qu'elle avait fait appel à ses services pour qu'il enquête sur les agissements de son mari violent, Dan Bartolo, qui voulait obtenir la garde exclusive de leur fils. Mais les preuves qu'il n'avait eu aucun mal à rassembler — et accessoirement son amour — n'avaient pas suffi à la sauver. Elle avait fini par retourner auprès de son mari qui l'avait tuée d'un coup de feu, deux semaines plus tard. Il avait eu d'autres liaisons, mais aucune n'avait été aussi intense que celle qu'il avait connue avec elle. Après la mort de Maria, il s'était juré de ne plus mêler travail et sentiments.

— Zoé n'est pas mariée et elle vient de rompre avec son fiancé.

— Il n'y a rien entre vous ?

— Non. Ce n'est qu'une relation professionnelle, affirma-t-il.

— Tant mieux. Sa fille vient de disparaître, elle n'a plus aucun repère et elle réagit en fonction de cette nouvelle situation. Tout sera complètement différent dans quelques semaines ou quelques mois. Il est même probable qu'elle renoue avec son fiancé.

— Je ne le pense pas.

— Elle n'était pas avec lui sans raison, Jon ! Quand la vie aura repris son cours, cette raison reprendra le dessus.

Il avait du mal à envisager que Zoé se réconcilie avec Lucassi. Mais

après tout... Inutile d'être psychologue pour comprendre qu'elle avait un problème avec la figure paternelle, problème qui l'avait sans aucun doute poussée vers Anton. Mais il ne suffisait pas de mettre le doigt sur une faille pour la combler, hélas !

— J'ai déjà fait le tour du problème, Jaz, déclara-t-il pour couper court à la conversation.

— Je sais, mais c'est dans ta nature d'aider les gens et cette Zoé est sûrement mal en point en ce moment. Rappelle-toi cette femme battue que tu as hébergée et qui a fini par retourner auprès de celui qui la maltraitait...

Il leva les yeux au ciel.

— Merci de me le rappeler, mais Maria pensait faire au mieux pour son fils.

— Je me fiche de savoir pourquoi elle l'a fait. Toi, tu mérites une femme libre et qui a quelque chose à t'offrir.

Il réprima une nouvelle vague de frustration. Même s'il savait qu'elle avait raison, les mots de Jasmine le heurtaient. Il n'avait pas envie de les écouter. Et ces voitures qui n'avançaient pas...

— Bon, assez de conseils personnels pour aujourd'hui !

— Comme tu veux ! J'arrête de faire ma grande sœur. Donc... quand me fais-tu parvenir un vêtement ou un objet appartenant à Samantha Duncan ?

Il sourit. Voilà ce qu'il voulait entendre ! C'était même ce qu'il avait en tête quand il avait essayé de la joindre. Il n'en avait pas parlé avec Zoé. Elle l'aurait sans doute pris pour un illuminé s'il lui avait annoncé qu'il comptait faire appel à une profileuse dotée d'un don... paranormal. Mais il avait vu Jasmine anticiper des événements, capter des signes, des sensations, avoir accès aux pensées d'un criminel, indiquer des lieux où se trouvaient des personnes disparues — et tout cela en touchant simplement un objet qui leur avait appartenu.

Elle pouvait les aider à localiser Samantha. Il en était convaincu.

— Tu veux bien ? Cela ne te gêne pas ?

— Pas du tout ! Mais ne te fais pas d'illusions... Tu sais comment ça se passe : parfois, j'ai des impressions, des intuitions... et, d'autres fois, rien. Et souvent je ne sais pas comment interpréter ce que je ressens ou même si je dois m'y fier. Je ne peux donc rien garantir.

— Je sais que tu n'as pas de boule de cristal. Mais, là, je piétine... Ton aide pourrait se révéler déterminante.

— Je ferai de mon mieux, promit-elle.

Après avoir raccroché, Jonathan descendit sa vitre et s'accouda. Un policier gérait maintenant la circulation et faisait passer les voitures sur une seule voie, au compte-gouttes.

Zoé devait être partie de chez les Bell, à présent. Il composa son numéro. S'il passait par son hôtel, il prendrait un des vêtements de

Samantha. Le plus tôt serait le mieux.

« *Bonjour, c'est Zoé. Désolée de ne pas pouvoir vous répondre. Laissez-moi un message et je vous rappellerai dès que possible...* »

Il lâcha un juron et lui envoya un texto :

Rappelez-moi. G besoin 2 vous parler.

Sam gémit. Pourquoi était-elle si fatiguée ? N'avait-elle pas éliminé toute la drogue ingurgitée ? Était-ce la mononucléose qui la rendait si apathique ? Ou l'angoisse ? Samantha n'aurait su le dire, mais elle peinait à garder les yeux ouverts. Ce serait si facile de se laisser sombrer. Sauf que sa situation ne risquait pas de s'améliorer si elle cédait à cette envie. Elle devait rester sur le qui-vive, tous les sens en alerte, pour percevoir le moindre bruit, même étouffé. Un claquement de porte, une voix, un rire. Que se passait-il en bas ? Cela faisait un moment qu'elle guettait, et elle n'avait toujours rien entendu. Les invités de Tiffany étaient-ils arrivés ?

Et si son plan ne fonctionnait pas ? Tout serait fichu, se dit-elle, étendue sur le sol, l'oreille collée au plancher. Alors qu'elle luttait contre la vague de peur qui la submergeait, elle crut entendre un bruit. Son esprit lui jouait-il des tours ? Elle désirait tellement entendre quelque chose !

Et si ce n'était que Tiffany et Colin qui bougeaient dans la maison ? Avaient-ils annulé leur soirée ?

Le silence revint. Ce silence qui la rendait folle. Elle avait l'impression d'avoir été aspirée dans le vide, coincée dans une autre dimension.

Elle se recroquevilla, renonçant soudain à veiller. Ses yeux s'embuèrent et les marques grossièrement gravées sur la plinthe, près du matelas, se brouillèrent. Elle ne tiendrait jamais trente-six jours. Ni même une autre semaine...

Et, soudain, elle perçut de nouveau un son. Ou plutôt une vibration. Qu'est-ce que c'était ? Elle pressa l'oreille contre le sol. Un cri ?

— Hé ! Colin ? Tiffany ? Je sais que vous êtes là... Les voitures sont dans l'allée... Tiffany ?

— Papa ? Reste en bas ! Tiff est toute nue.

C'était la voix de Colin.

Des pas martelèrent l'escalier.

— Qu'est-ce qu'il fait là, bon sang ? reprit-il, puis sa voix s'éloigna. Et le silence retomba sur la pièce.

Sam se redressa, le corps secoué de tremblements irrépessibles. Il y avait quelqu'un dans la maison. C'était le moment d'agir.

Mais si ce visiteur était le père de Colin, comment prévoir sa

réaction ? Prendrait-il son parti ou celui de son fils ?

Colin était hors de lui. Qu'est-ce que son père fichait chez lui, bon sang ? Il n'avait pas à venir chez eux — et encore moins à l'improviste ! Il savait bien que Tiffany et lui tenaient à leur intimité. C'était à cette condition, non négociable, qu'il ne coupait pas les ponts avec lui, comme il l'avait fait avec Tina, sa mère.

Paddy avait tant de regrets pour n'avoir rien fait pour le protéger de Tina quand il était petit, qu'il était prêt à tout accepter pour ne pas se fâcher avec le seul enfant qui lui parlait encore. Courtney, qui avait pris le parti de leur mère, après le divorce, refusait tout contact avec lui.

Il pensait que son père respecterait sa volonté. Il l'avait fait, jusqu'à présent, d'ailleurs. Quand Sheryl, sa nouvelle femme, avait suggéré que le repas de Pâques se passe à Rocklin pour changer, Paddy l'avait aussitôt coupée, en lui demandant d'aller lui chercher une bière. C'étaient Colin et Tiffany qui se déplaçaient jusqu'à Antelope, dans le petit pavillon de son père — pas l'inverse. Ça s'était toujours passé comme ça, et ça ne changerait pas. Surtout pas pour les beaux yeux de Sheryl... Quelle peste, celle-là ! Colin ne l'aimait pas, mais elle cuisinait bien et il prenait un malin plaisir à s'imposer chez eux pendant les vacances pour la voir les servir, sachant qu'elle détestait ça. Et puis, tant qu'il restait en bons termes avec son père, il pouvait utiliser sa cabane. Certains de ses meilleurs souvenirs étaient liés à cette maisonnette — celui d'avoir torturé son second « animal de compagnie », notamment. C'était aussi là-bas qu'il l'avait enterré.

— Qu'est-ce que tu fous là ? demanda-t-il en entrant dans le salon tout en enfilant son pull.

Paddy, qui se tenait devant la cheminée, le regard fixé sur la photo de fiançailles de son fils, pivota vers lui. Colin refréna une bouffée de rage. Zoé était attachée, la caméra installée, prête à filmer... Colin venait d'enlever sa chemise quand il avait entendu son père l'appeler depuis le rez-de-chaussée. Et heureusement qu'il l'avait entendu, d'ailleurs ! Si son vieux l'avait surpris dans la chambre avec Zoé... Un frisson le parcourut de la tête aux pieds à cette idée.

Nullement embarrassé, Paddy passa une main dans ses cheveux gris, coupés courts et encore épais pour son âge, et croisa le regard contrarié de son fils.

— Il faut que je te parle.

Colin ne put s'empêcher de lancer un regard vers l'escalier. Zoé l'attendait... Soumise, impuissante... Il devait la rejoindre, bon sang !

— Ça ne peut pas attendre ?

— Non.

Il crispa les poings. Quelle que soit la raison de cette visite, elle était malvenue. Surtout si Paddy était venu pour parler de Courtney. Il essayait depuis deux ans de se réconcilier avec sa fille — en pure perte. Ça pouvait bien attendre une nuit de plus, non ?

Il s'était ramolli en vieillissant. Où était passé l'homme qui ne bronchait pas quand il voyait Tina le battre pour un oui ou pour un non ? Celui qui pouvait même aider sa femme à le maintenir à terre ? Il récoltait ce qu'il avait semé, à présent. Et Colin ne le plaindrait pas, ça non !

— D'accord, qu'est-ce qu'il y a ? Accouche !

— Je suis désolé. Je... tu m'excuseras auprès de Tiffany. Peut-être que je n'aurais pas dû venir, mais...

Baissant les yeux, Colin s'aperçut qu'il avait enfilé son pull à l'envers.

— Mais quoi ? demanda-t-il en le remettant à l'endroit.

— Je viens de voir quelque chose à la télévision et... ça m'inquiète, finit par avouer Paddy.

Il avait vu quelque chose à la télé ? C'te blague ! Qui ça intéressait ?

— Si c'est à propos de politique...

— Non. C'est à propos de *toi*, Colin.

— Qu'est-ce que j'ai à voir avec ce que tu as vu à la télé ?

— Rien, j'espère.

Colin s'affala sur le canapé.

— Tu es très mystérieux ce soir.

Son père fit un geste en direction de l'escalier.

— Tu peux demander à Tiffany de descendre ? Je pense qu'elle devrait être là, aussi.

— Ça ne va pas l'intéresser, papa. Elle m'attend au lit, d'accord ? Elle ne va pas descendre, juste parce que tu as vu quelque chose que tu n'as pas aimé à la télévision. Bon, alors maintenant, soit tu te décides à cracher le morceau, soit tu t'en vas, parce que, là, tu viens d'interrompre la meilleure partie de jambes en l'air de ma vie.

La poitrine de Paddy se souleva tandis qu'il prenait une profonde inspiration.

— On a retrouvé un gamin errant dans les bois, lâcha-t-il.

En proie à la colère et à la frustration où l'avait plongé cette interruption, Colin resta interdit. Il était à des années-lumière de Rover.

Il accusa le coup, mais se ressaisit aussitôt.

— Ouais, j'ai vu ça, il y a une nuit ou deux. Pauvre gosse. Est-il sorti du coma ?

— Non, et il n'est pas certain qu'il en sorte un jour.

— C'est tragique, mais...

Colin fit un geste du bras pour souligner son incompréhension.

— Tu n'as quand même pas fait tout ce chemin pour me raconter cette triste histoire ?

— Le présentateur du journal a montré une carte de l'endroit où ce gamin a été retrouvé.

— Et ?

— C'était juste à côté de la cabane de Mike.

Sa réponse lui fit l'effet d'une douche froide. Il sentit son assurance s'effriter. Cette fois, il y avait vraiment de quoi s'inquiéter.

— Qui est Mike ?

— Un collègue de travail, tu te souviens ? Il a repris la direction de la boutique de jardinage quand ton bon à rien de beau-frère m'a laissé en plan.

— Ah oui, Mike !

— J'avais tout organisé pour que Tiffany et toi louiez sa cabane, il y a deux ans, parce que la famille de Sheryl occupait la mienne. Vous y êtes restés une semaine, tu te souviens ?

— Waouh ! Le gamin a été trouvé près de la cabane de *Mike* ? Le monde est vraiment petit. Je ne savais pas.

— Ils ont lancé un appel à témoins.

Paddy le regarda avec insistance.

— Cela ne te dit rien ?

— Ça devrait ?

— Le garçon affirme que celui qui l'a agressé vit à Rocklin.

Colin haussa les épaules.

— Et alors ?

Son père baissa la voix.

— Je suis ici parce que j'ai peur que tu aies quelque chose à voir avec la disparition de ce gamin.

Un afflux d'adrénaline lui permit de réagir avec virulence.

— Tu crois que j'aurais pu agresser un *enfant* ?

Il s'attendait à ce que son père se défende d'avoir eu ce genre de pensée, qu'il s'emporte, parce que, même si ce dernier avait changé au fil des ans, il pouvait encore réagir avec colère. Mais il resta calme et prit un ton conciliant.

— J'ai du mal à le croire. Pour être honnête, je n'aurais jamais pu

imaginer un scénario aussi sinistre, mais à la télé, ils ont précisé que l'agresseur se faisait appeler « Maître ». Quand j'ai entendu ce terme, c'est comme si le ciel m'était tombé sur la tête.

— Tu es sérieux ? Bon sang, mais je n'étais qu'un gamin !

Il parvint à émettre un petit rire.

— D'accord, j'ai obligé Courtney à m'appeler « Maître » quand nous étions enfants, mais ce n'était qu'un jeu. Cela ne fait pas de moi le monstre qui s'en est pris à ce gosse !

— Un jeu ? Elle ne l'a pas vécu comme ça.

— C'est le genre de choses qui peut arriver entre frère et sœur.

Son père ne répondit pas.

— Allez ! Je ne suis quand même pas le seul à employer ce mot. Et puis je ne vois pas comment j'aurais rencontré cet enfant !

Il sut avant d'avoir fini sa phrase qu'il en avait trop dit. La réponse était évidente, et son père l'énonça aussitôt.

— Il habitait *mon* quartier, Colin.

Les épaules de Paddy s'affaissèrent et Colin sentit ses jambes se dérober. Son père savait. Il ne voulait sans doute pas se l'avouer, peut-être pour ne pas assumer sa part de responsabilité dans ce que son fils était devenu. Il avait été si fier de lui quand il avait obtenu sa licence de droit !

Au fond de lui, son père savait. Et cette vérité le rendait malade.

Colin releva le menton.

— Ce n'est pas moi. Je n'ai pas fait ça.

— Tu as un lien avec l'endroit où l'enfant a été enlevé et avec lui où il a été retrouvé. Et...

— Et quoi ? cria Colin, sur la défensive. Tu crois, comme maman, que je suis mauvais, c'est ça !

— Je ne crois plus rien, hélas !

— Même si je voulais kidnapper le gosse de quelqu'un, comment ferais-je avec Tiffany ? Cet enfant a été retenu prisonnier pendant combien de temps ? Deux mois ?

Les yeux de Paddy s'humectèrent de larmes. Colin se raidit. Il n'avait jamais vu son père pleurer. Que devait-il dire ou faire ? S'ils en restaient là, son père risquait de se rendre à la police.

— Quoi, qu'est-ce que j'ai dit ? s'emporta-t-il.

— Ils n'ont jamais dit combien de temps l'enfant avait été retenu contre son gré, répliqua Paddy.

Bon sang ! Il s'emmêlait les pinces. Il n'aurait pas dû prendre cet autre rail de coke juste après le départ de Tiffany. Ça lui embrouillait les idées. Comment allait-il s'en sortir, maintenant ?

Il sentit des gouttes de sueur couler le long de son dos.

— Ils l'ont dit au journal télévisé, mentit-il. Je l'ai entendu.

Il s'était appliqué à répondre calmement, et il vit une lueur

d'espoir éclairer le regard de son père.

— C'est vrai ?

— Bien sûr ! Comment le saurais-je, sinon ?

— Et la gamine qui a disparu cette semaine ? Ils ont montré sa mère à la télévision. On dirait ta voisine !

Quelle plaie ! Comment son père avait-il reconnu Zoé ? Elle ne s'était installée avec Anton que quelques mois plus tôt ! Devait-il nier ? C'est ce qu'il aurait aimé faire. Mais s'il était pris en flagrant délit de mensonge, sa position deviendrait indéfendable.

Il passa ses doigts dans ses cheveux.

— Tu as vu ? C'est incroyable ! s'exclama-t-il en faisant claquer sa langue contre son palais. C'est arrivé en début de semaine. Elle a été enlevée dans son propre jardin. Tu viens d'ailleurs de rater sa mère de peu. Elle était là il y a une heure, pour m'aider à mettre au point la battue que j'organise demain, avec des avocats et des employés de mon cabinet.

— Pourquoi toi ? lui demanda son père.

Colin sentit ses muscles se contracter douloureusement.

— Parce que cette gamine est sûrement en danger. Tu viens juste de le dire toi-même — elle a été enlevée.

— Est-ce que c'est *toi*, Colin ?

— Non ! Qu'est-ce que tu vas chercher !

Qu'est-ce que ce vieux fou croyait ? Qu'il allait se mettre à table et tout avouer juste parce qu'il le lui demandait ? Il s'en sortirait avec un ou deux mensonges, comme il s'en était toujours sorti par le passé. Il n'y avait que sa mère qui pouvait lire en lui à livre ouvert. Il y avait bien longtemps qu'elle n'était plus dupe de sa vraie nature. Et elle n'avait pas ménagé ses efforts pour « faire sortir le mal de lui ». Mais ses coups n'avaient fait que renforcer l'agressivité de son fils.

— Je reconnais que cela fait beaucoup de coïncidences, mais je n'y suis pour rien. Quand je ne suis pas au travail, je suis avec Tiffany. Où veux-tu que je trouve le temps pour enlever un enfant ? Alors deux...

— C'est bien ce que je me suis dit, répondit doucement Paddy. En roulant jusqu'ici, je n'ai cessé de me répéter que je perdais la tête d'avoir de telles idées. Cela ne pouvait pas être toi. Pas *mon* fils. Je sais que j'ai fait preuve de lâcheté envers toi pour garder ma femme, ma *famille*. J'ai fermé les yeux sur la manière dont elle te traitait, c'est vrai. Et je n'en suis pas fier, mais tu as coupé les ponts avec elle depuis longtemps, Colin. Tu aurais pu te faire aider. Je t'ai encouragé à suivre une thérapie, mais tu as toujours affirmé que tu allais bien. En t'entendant évoquer ta réussite scolaire, ton diplôme d'avocat, ton mariage heureux, ta jolie maison, j'ai eu la faiblesse de croire qu'une personne qui réussissait tout ça *devait* aller bien. Nous savons tous deux que Tiffany te voue une véritable vénération et qu'elle

n'hésiterait pas à se couper les veines si tu le lui demandais.

Aux yeux du monde, la présence de Tiffany dans sa vie était un gage de respectabilité. Elle lui offrait un alibi en béton. Mais pas pour son père : il avait décrypté leur mode de fonctionnement, semblait-il.

— Tu sous-estimes Tiffany. Elle ne marcherait jamais dans une histoire de kidnapping et... et de tentative de meurtre !

— Es-tu sûr que c'est elle que je sous-estime ?

Colin lui attrapa le bras.

— Tu me testes, c'est ça ? Tu me rappelles maman. Toujours à m'accuser du pire !

Paddy recula, le regard rivé sur lui.

— Tu n'as rien fait à ces enfants ? Colin, dis-moi la vérité. Je ne pourrai rien pour toi, si tu me mens.

Il voulait tant croire à son innocence ! C'était pour cette unique raison qu'il s'était déplacé, pour se convaincre que ses soupçons n'étaient pas fondés. Colin reprit espoir, et lâcha un rire désabusé.

— Détends-toi. Je n'ai agressé personne, je te le jure.

A cet instant, du bruit s'échappa de l'étage. Malgré l'insonorisation, les coups portés contre le sol retentirent dans le salon. Et de faibles cris parvinrent à leurs oreilles.

« Au secours ! Aidez-moi ! Je suis enchaînée ! Appelez ma mère ! Au secours ! »

En voyant le visage de Paddy se décomposer et prendre la couleur de la cendre, Colin sut qu'il avait compris.

— Bon sang ! murmura-t-il en s'élançant vers l'escalier.

Qu'est-ce qu'il croyait ? Qu'il allait la sauver ?

— Pas si vite ! s'interposa Colin en le poussant violemment.

Paddy perdit l'équilibre et se cogna la tête en tombant. Etourdi, il cligna des yeux, levant un regard confus vers son fils. En le voyant étendu au sol, Colin ne ressentit qu'un immense soulagement.

— Tu n'aurais jamais dû épouser maman, tu t'en rends compte ? Ce n'était qu'une garce, mais elle était maligne, elle ! Pas comme toi ! Sinon, tu ne te serais jamais aventuré tout seul ici, ajouta-t-il avant de le frapper avec le pied d'une lampe.

Il se laissa tomber à genoux et lui assena d'autres coups.

Quand il fut certain que son père ne respirait plus, Colin se renversa en arrière, submergé par une incroyable euphorie. Tuer un homme ou tuer un enfant, c'était à peu près pareil, finalement !

Tu n'es plus aussi fort ni aussi rapide, hein, papa ?

Il grimaça en constatant que le pied de la lampe était abîmé.

— Regarde ce que tu m'as fait faire. Elle n'était pourtant pas donnée !

Il lâcha son arme improvisée et tendit l'oreille pour savoir si Samantha criait encore. Une bouffée de haine le submergea. Il

détestait cette gamine ! Quelle peste... Elle allait souffrir avant de mourir, ça oui ! Mais pour le moment, la maison était silencieuse. Toujours sous l'effet du sédatif, Zoé ne semblait pas avoir réagi aux cris de sa fille. Quant à Sam, elle s'était tue, sûrement épuisée par l'effort qu'elle venait de fournir. Qu'importe ! Il s'occuperait d'elles plus tard. Paddy d'abord.

Respire profondément. Calme-toi.

Il ferma les yeux, cherchant à contrôler les bouffées d'adrénaline qui faisaient trembler ses mains. Il avait frôlé le pire. Il lui restait à se débarrasser du corps, puis tout rentrerait dans l'ordre.

Comment devait-il s'y prendre ?

Il se redressa et se mit à arpenter le salon. Il traînerait le mort jusqu'au garage, puis il nettoierait les traces de sang sur le tapis. Quand Tiffany serait de retour, il l'enverrait garer la voiture de Paddy dans le parking de la salle de billard où il se rendait chaque week-end. Plus tard, quand le quartier serait plongé dans le noir, lui-même rentrerait sa voiture dans le garage, mettrait le corps dans le coffre et roulerait jusqu'à un coin isolé, en pleine montagne, pour l'enterrer. Demain, Paddy Bell ne serait qu'une personne disparue de plus.

Il pivota sur lui-même et fit un nouvel aller-retour, refaisant mentalement le tour de la situation. Paddy avait-il confié ses doutes à Sheryl ? Peu probable : ce n'était pas dans son tempérament de parler de faits dont il n'était pas sûr. Mais Sheryl savait peut-être que Paddy devait passer chez eux... Dans ce cas, il n'échapperait pas à ses questions.

Bah ! aucune importance ! Elle serait loin d'imaginer qu'il avait *tué* son Paddy... S'il y avait quelqu'un à soupçonner en premier, c'était son fils à elle. Glen Hagen était impulsif. Tout le monde était au courant de la violente dispute qui les avait opposés, Paddy et lui, et qui avait provoqué la fin de leur association professionnelle.

Oui, tous les soupçons se porteraient sur Glen, songea Colin avec satisfaction. Il lui suffirait de dire que Paddy s'était arrêté ici, avant de se rendre chez Glen pour faire la paix avec lui. Ces derniers temps, ce vieux fou voulait faire la paix avec tout le monde !

Bon. A présent, il devait se ressaisir. Faire preuve de sang-froid — être *malin*.

Il venait de tirer le corps jusqu'au garage et achevait de nettoyer les traces de sang qui maculaient le tapis du salon, quand on frappa à la porte.

* * *

Tout en patientant devant la porte des Bell, Jonathan consulta de nouveau son répondeur. Toujours rien. Il avait pourtant envoyé trois SMS à Zoé au cours des dernières vingt minutes, tandis qu'il était coincé sur l'autoroute. Elle n'y avait pas répondu.

Que se passait-il ? Son silence l'inquiétait. Elle était trop à l'affût des moindres nouvelles pour ne pas avoir son téléphone à portée de main...

La porte s'entrouvrit et il aperçut Colin dans l'entrebâillement. Il lui sourit d'un air affable, comme à son habitude.

— Désolé d'avoir été aussi long à répondre. J'étais dans le garage.

Jonathan hocha la tête.

— Pas de problème. Je cherche Zoé. Vous l'avez vue ?

— Elle a dîné ici.

— Depuis quand est-elle partie ?

Colin fronça les sourcils, marquant un temps de réflexion.

— Ça doit bien faire une heure, finit-il par répondre.

— Vous a-t-elle dit où elle allait ?

Jonathan dévisagea Colin. Son front et ses tempes étaient mouillés de sueur. L'avait-il interrompu en pleine séance de sport ? Il laissa glisser son regard sur le jean et le T-shirt de Bell. Il ne portait pas de chaussures. Pas étonnant qu'il ne soit pas ravi d'être dérangé, s'il était sur le point de prendre une douche et qu'il avait dû se rhabiller en toute hâte en entendant la sonnette...

— Elle disait qu'elle était fatiguée. Mais peut-être qu'Anton l'a interceptée, quand elle se dirigeait vers sa voiture. Ils ont rompu, vous savez ?

Jonathan porta distraitement son regard vers la maison voisine et l'allée déserte.

— Je ne vois pas sa voiture.

— Ils sont peut-être allés faire un tour ?

Cette éventualité n'était pas pour rassurer Jonathan. S'était-il trompé sur Zoé ? Retournerait-elle auprès d'Anton malgré la description qu'elle avait faite de leur relation, manifestement dépourvue d'amour ? Après tout, Maria était bien retournée auprès de Bartolo, l'homme qui la battait et qui avait fini par la tuer !

— C'est possible. Merci, lâcha-t-il en tournant les talons.

Quand il joignit Lucassi sur son téléphone portable, cinq minutes plus tard, celui-ci jura ses grands dieux qu'il n'avait pas revu Zoé depuis son départ, la nuit précédente.

Quelle horreur ! Tiffany sentit ses genoux se dérober. Une main sur la bouche, elle se laissa glisser le long du mur, incapable de détacher ses yeux de la mare de sang qui s'élargissait sous la tête de son beau-père.

— Il est mort, murmura-t-elle entre ses doigts.

Il l'était, sans l'ombre d'un doute. Elle le savait déjà. Colin le lui avait dit à la minute où elle était entrée dans la maison et qu'elle l'avait trouvé en train de nettoyer le tapis du salon. Puis ils s'étaient rendus dans le garage. Et elle avait vu le corps de Paddy, gisant sans vie sur le sol bétonné. Pourtant, tout en elle refusait d'y croire. Bien sûr, elle savait que Colin entretenait des rapports complexes avec son père — parfois, il semblait lui tenir rancune du passé ; et, d'autres fois, il se comportait comme s'il voulait tirer un trait sur ses mauvais souvenirs d'enfance. Mais Tiffany, elle, avait toujours apprécié Paddy qui, contrairement à la mère de Colin, s'était toujours montré gentil avec elle. Il lui mettait de côté ses cookies préférés. A cette pensée, un sourire lui vint aux lèvres.

— Ceux aux pépites de chocolat blanc, murmura-t-elle pour elle-même.

— Lève-toi ! grogna Colin. J'ai besoin que tu m'aides.

Elle ne fit aucun mouvement.

— Allez, bouge ! Qu'est-ce qui ne va pas ? lança-t-il en lui donnant un petit coup de pied.

Elle cligna des yeux, interloquée.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? répéta-t-elle, sa voix montant dans les aigus. Tu as tué ton père ! Tu vas passer le reste de ta vie en prison, comme mon frère !

— Ferme-la ! ordonna-t-il. Tu veux que quelqu'un t'entende ?

Il se dressa au-dessus d'elle, l'air menaçant. En état de choc, elle ne songea même pas à se recroqueviller sur elle-même, comme elle le faisait d'habitude pour se protéger. En fait, elle était si hébétée qu'elle n'avait même pas peur de lui.

— Pourquoi, Colin ? murmura-t-elle dans un souffle, comme pour

tenter d'appriivoiser ce qu'elle voyait. Pourquoi as-tu fait une chose aussi horrible ? Je... je l'aimais, moi.

Les lèvres de Colin se retroussèrent dédaigneusement.

— Lâche-moi, tu veux ! Tu le connaissais à peine.

Comme elle le faisait toujours en entrant dans la maison, elle avait quitté ses chaussures, et dans l'espace confiné du garage où s'était accumulée la chaleur de la journée, particulièrement élevée pour la saison, elle avait l'impression que ses pieds nus étaient deux blocs de glace posés sur le sol de béton tiède.

— Si ! je le connaissais, s'obstina-t-elle.

— Tu connaissais le Paddy qu'il était devenu ces dernières années, mais il n'était pas comme ça avant, quand il prenait le parti de ma mère, ou quand il a failli approuver sa décision de me faire interner dans un asile de fous, à l'adolescence.

— Il était presque d'accord, c'est vrai, mais il t'a expliqué qu'il était ensuite revenu sur sa décision. Et que toute cette histoire l'avait convaincu de quitter ta mère.

— Mouais... C'est vite oublier tout ce qui s'était passé avant, maugréa-t-il.

Elle tendit le bras vers son beau-père, effleurant les callosités sur ses larges mains de bricoleur. En le touchant, elle finirait peut-être par se convaincre que c'était vraiment lui. Son visage était méconnaissable, après les coups que lui avait portés Colin.

— Alors... c'est pour ça que tu l'as... frappé ? Parce que... parce que tu étais encore en colère contre lui, à cause du passé ?

Soucieux de ne pas attirer l'attention des voisins, Colin baissa le ton. Son agitation donnait à sa voix des éclats discordants.

— Il m'avait percé à jour, Tiff.

Il tira le corps sur une couverture étendue au sol

— Il a vu Zoé lancer un appel à la télévision pour retrouver sa fille. Et il a tout compris.

Elle lâcha à regret la main de Paddy quand Colin enveloppa son corps dans la couverture.

— Mais... comment ? Je ne comprends pas.

Colin se redressa, le souffle court.

— Tu es *stupide* ou quoi ? Je t'ai tout expliqué avant de t'emmener dans le garage !

— Rover lui a parlé du « Maître » ? balbutia-t-elle.

Elle n'avait pas tout saisi des explications de Colin : ce qu'il lui avait raconté sur sa sœur et sur les quartiers d'où avaient disparu les enfants s'entremêlait dans son esprit, ajoutant à sa confusion sans lui dire pourquoi Paddy se retrouvait mort dans son garage.

Colin se pencha pour couvrir les pieds de son père.

— Rover ne lui a rien raconté à lui. Paddy l'a appris aux infos !

— Rover a bien dû parler à *quelqu'un*. Il est sorti du coma, alors ?

Colin essuya la transpiration qui perlait à ses tempes, étalant sans le vouloir un peu de sang sur son front.

— Je ne sais pas, mais nous devons agir vite.

— Agir vite, répéta-t-elle, hypnotisée par la trace de sang sur le visage de son mari. Qu'allons-nous faire ?

Paddy n'était plus là et leur vie ne serait plus jamais la même. Pourquoi avait-il fait ça ? Pourquoi à Paddy ?

— Ecoute-moi, articula-t-il en l'attrapant par les épaules. Il la secoua vivement.

— J'ai besoin de toi, reprit-il. Ne me file pas tes angoisses.

— Mais...

— Mais rien, gronda-t-il. C'est *ta faute*. Si tu n'avais pas laissé échapper Rover, nous ne serions pas dans cette galère.

— Je n'ai pas pu le rattraper ! Tu le sais bien, se défendit-elle.

— Et Sam ? Elle devait être inconsciente, non ? Comment a-t-elle pu faire un tel boucan ?

— Je ne sais pas. J'ai écrasé deux cachets que j'ai mis dans un milk-shake. Elle l'a bu, je l'ai vue ! Et quand je suis allée vérifier avant l'arrivée de Zoé, elle dormait profondément.

— Alors, tu t'es fait avoir ! Deux pilules auraient assommé un homme de ma taille pendant des heures ! Donc, c'est bien ce que je dis : tout ce qui arrive est *ta faute*.

C'était sa faute à elle si Paddy était mort ? Les larmes lui brûlaient les paupières.

— Mais je l'aimais, moi ! répéta-t-elle, la gorge nouée.

— N'importe quoi ! s'emporta-t-il en la secouant de nouveau. Je m'en contrefous, tu m'entends ? Si tu fais comme je te dis, tout ira bien. Sinon, nous irons en prison. Tu comprends ?

Elle ne pouvait quitter des yeux cette trace de sang sur le front de Colin, se répétant qu'elle devrait l'essuyer, qu'elle ne pouvait pas le laisser comme ça, mais son bras refusait de se lever.

— Oui, mais... je ne sais pas quoi faire. Rien ne le ramènera, murmura-t-elle.

Il la lâcha et tira sur le corps sans vie de son père pour dégager le passage près de la porte.

— Qu'est-ce que tu racontes ? On va l'enterrer de telle sorte qu'on ne le retrouvera jamais. Mais d'abord, il faut que tu m'aides à descendre Zoé pour la mettre dans le coffre.

Dans l'air moite et oppressant du garage, ce prénom claqua à son oreille, lui redonnant un peu d'énergie.

— Tu veux les enterrer ensemble ?

— Mais non ! On va la transporter jusqu'à la chambre d'hôtel que tu lui as prise.

— *Vivante ?*

Dans un dernier effort, il poussa le corps de son père contre le mur.

— Oui !

— Mais alors, elle va se réveiller !

— C'est ce qu'on veut.

— Tu m'as promis de la tuer, mais tu as tué Paddy à la place.

— Et alors ? lança-t-il en revenant vers elle. Tu as laissé Rover s'échapper, je te signale ! Moi, j'ai fait ce que j'avais à faire pour sauver nos miches.

— Mais tu m'as promis de la tuer, répéta-t-elle avec entêtement.

Elle n'arrivait pas à penser à autre chose. Colin lui avait promis d'éliminer Zoé. Pourquoi n'était-elle pas morte ? Il fallait qu'elle meure pour que Colin redevienne prévenant, pour que leur vie reprenne son cours normal.

Il s'essuya de nouveau le front, étalant la trace de sang sur sa peau.

— C'est impossible ! Tu ne comprends pas ? Ce détective de malheur est passé, il y a une demi-heure. Il était déjà à sa recherche.

— Et alors ? Comment pourrait-il penser qu'elle est encore ici ?

— Il le comprendra dès qu'il découvrira qu'elle n'est pas à l'hôtel.

Il attrapa le chiffon qu'il utilisait pour laver les voitures et se mit à essuyer le sang sur le sol.

— C'est le premier endroit où il viendra parce que c'est le dernier endroit connu où elle est passée.

Elle le regardait nettoyer le sang qui, à chacun de ses gestes, s'étalait un peu plus.

— Comment pourrait-il savoir qu'elle n'est pas dans sa chambre d'hôtel ? Il ne sait pas lequel j'ai choisi.

— Il le saura vite.

— Comment ? insista-t-elle.

Il fit gicler du nettoyeur sur les traînées de sang qu'il ne parvenait pas à effacer.

— En appelant tous les hôtels de Sacramento. Ça ne lui prendra pas plus d'une heure. Et quand il aura trouvé l'hôtel où tu l'as enregistrée, il l'appellera.

— Elle ne répondra pas. Et alors ?

Il sortit un sac-poubelle dans lequel il jeta le torchon sanguinolent.

— Il s'y rendra en voiture et cognera à toutes les portes, ou il utilisera ses contacts dans la police pour se faire donner le numéro de chambre par le réceptionniste, poursuivit-il. C'est pour ça que nous devons la transporter à l'hôtel. Pour que Stivers la trouve dans la chambre quand il y entrera. Là... Tu piges, maintenant ?

— Oui, mais... si tu la laisses en vie, elle dira que tu l'as violée.

Il rangea le nettoyeur.

— Je n'ai rien fait avec elle : mon père est arrivé avant.

Tiffany respira plus librement. Quel soulagement ! Elle n'était pas jalouse quand il obligeait ses animaux de compagnie à lui faire des gâteries — d'autant qu'il les partageait avec elle, en les forçant à la servir —, mais l'idée de Zoé dans les bras de Colin lui était insupportable.

— Et si elle se rappelait que tu l'as déshabillée ?

— Aucun risque. Elle est complètement dans le cirage.

— Il faut huit heures pour que les effets du Rohypnol se dissipent complètement. En tout cas, ça s'est passé comme ça avec moi. Si Stivers la trouve, il devinera qu'elle a été droguée.

— Nous déposerons une boîte de somnifères bien en vue sur la table de chevet, pour laisser penser qu'elle en a pris. Comme elle ne se souviendra de rien, elle acceptera cette version. C'est ce que nous avons de mieux à faire. Si elle disparaissait maintenant, nous serions soupçonnés, expliqua-t-il avec calme.

Tiffany regarda fixement la forme inerte dissimulée sous la couverture. Il n'y avait plus de trace de sang, plus de cadavre, les chiffons avaient disparu, le passage était dégagé, Zoé serait bientôt dans le coffre... Tout allait peut-être finir par rentrer dans l'ordre.

— D'accord ! Alors, elle, nous la déposons dans la chambre d'hôtel et lui, nous... l'enterrons.

Prononcer le prénom « Paddy » était au-dessus de ses forces.

Il jeta le sac-poubelle sur le cadavre de son père.

— C'est ça !

— Où ? demanda-t-elle.

— T'occupe !

Grâce à Dieu, elle n'aurait pas à creuser.

Elle inspira profondément, à plusieurs reprises, et se souvint de ce que Colin lui avait dit à propos de Samantha.

— C'est le moment de tuer Sam aussi, non ?

— Pas encore. J'ai pas fini avec elle... Mais tu vas l'emmener jusqu'au cabanon de mon père. Il faut qu'on la sorte de la maison le plus vite possible. Comme prévu, je resterai là demain pour la battue, et je te rejoindrai dans la nuit.

Tiffany frissonna. Les images de ce qu'ils avaient fait, là-bas, au deuxième animal de compagnie, l'assaillirent. Elle s'était toujours demandé si cet endroit était hanté. Et s'il l'était, c'était à coup sûr par la gamine que Colin avait tuée. Son esprit devait y errer, prisonnier. Une vague de terreur déferla sur elle.

— Je ne veux pas y aller toute seule, Colin. Cet endroit me file la chair de poule.

Il ouvrit la porte qui reliait le garage au reste de la maison.

— Pourquoi ? Ce n'est qu'une cabane isolée. Il n'y a pas un voisin

à des kilomètres.

— C'est bien ce que je dis. C'est tellement... isolé ! Et si... si je me perdais ? C'est dangereux de rouler sur ces petites routes. Il n'y a pas beaucoup de panneaux de signalisation.

— Pfff... Tu y es allée assez souvent. Tu connais la route.

— Je préférerais t'attendre.

Il l'attrapa par le bras.

— Tu ne peux pas m'attendre, bon sang ! Pas avec ce détective qui rôde dans le coin et qui cherche Zoé. Et puis Sheryl va venir ici dès qu'elle constatera la disparition de Paddy. Nous ne pouvons pas garder Samantha à l'étage. C'est trop risqué. Imagine qu'elle se remette à crier. En plus, il faut que nous laissions les gens circuler librement dans la maison. Notre façon de gérer les vingt-quatre prochaines heures est déterminante.

Tiffany se mordit la lèvre. Elle ne savait plus que penser... Mais une chose était sûre : ce qui venait de se passer avait fait suffisamment peur à Colin pour lui remettre les idées en place. Il ne lui dirait plus qu'elle s'inquiétait pour rien !

— Et les planches qui condamnent les fenêtres du « parc » ? Le verrou sur la porte ? demanda-t-elle en se frottant le bras.

— Eh bien quoi ?

— Cela pourrait soulever des questions embarrassantes.

— J'enlèverai la serrure et j'y entreposerai ma batterie pour justifier les travaux d'insonorisation.

Il la poussa par la porte.

— Viens m'aider à habiller Zoé.

Elle chancela.

— Oh! non...

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— J'ai jeté ses vêtements dans la poubelle des toilettes d'une cafétéria !

Il jura et l'entraîna vers la porte d'entrée.

— Retourne immédiatement les chercher pendant que je mets Zoé dans le coffre. Nous l'habillerons une fois arrivés à l'hôtel.

Elle hocha la tête tout en cherchant ses chaussures. Dans son empressement, elle mit le pied sur une grosse marque humide... et eut un haut-le-cœur. C'était le sang de *Paddy*... ou ce qu'il en restait, après le nettoyage de Colin.

— Dépêche-toi, la pressa-t-il en la voyant se figer.

Elle déglutit à plusieurs reprises pour refouler la bile qui envahissait sa gorge et enfila ses chaussures. Elle ne voulait pas penser à Paddy, se dire qu'il était parti pour de bon... parce que, si Colin pouvait tuer son père, il pouvait tuer n'importe qui.

Elle porta machinalement ses mains à son cou, se souvenant de la

sensation d'étouffement qu'elle avait ressentie quand les mains de son mari s'étaient resserrées autour de sa gorge, le soir où elle lui avait avoué qu'elle avait laissé échapper Rover. Pourrait-il *la* tuer un jour ?

Non. Bien sûr que non. Jamais. Il l'aimait.

— Colin ? appela-t-elle d'un ton hésitant.

Avait-il ressenti son angoisse ? Elle le pensa, en le voyant redescendre l'escalier.

— Quoi ?

— Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Tu es *tout* pour moi, Tiff. Je n'oublierai jamais ce que tu es en train de faire, je te le jure.

Oui, il l'aimait. Comment en avait-elle douté ? Ils surmonteraient ce moment difficile. Et ils seraient de nouveau heureux — comme avant.

Même sans Paddy.

Elle lui décocha un pâle sourire.

— Tu ferais mieux d'enlever le sang que tu as sur le front.

* * *

Quand Zoé souleva la tête, une douleur vive lui transperça le crâne. Elle grimaça. A l'exception d'un faible halo de lumière qui s'échappait de la salle de bains, la pièce était plongée dans la pénombre, mais elle aurait juré qu'elle n'était pas seule. Elle plissa les yeux, s'efforçant de distinguer la silhouette assise dans le fauteuil, en face du lit.

Qui était-ce ? Jonathan ? Bien sûr. Qui cela pouvait-il être d'autre ? Anton était sorti de sa vie et il n'avait pas cette stature mince et athlétique.

Où étaient-ils ?

Dans une chambre d'hôtel, manifestement. Mais lequel ? Comment et pourquoi y était-elle venue ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Il lui semblait pourtant se souvenir qu'elle s'était décidée à accepter la proposition de Jonathan, après avoir réfléchi à ce qu'elle gagnerait à loger chez lui : hormis le fait qu'elle n'aurait pas à dépenser d'argent, elle serait en sécurité, protégée et soutenue. Elle commettait peut-être une erreur en se reposant sur lui, mais elle acceptait d'en payer le prix — du moment qu'elle retrouvait Samantha, que lui importait le reste ? Et puis, si elle veillait à ne pas s'attacher sentimentalement, elle ne souffrirait pas.

Voilà ce qu'elle s'était dit la veille. Alors pourquoi avait-elle finalement loué une chambre d'hôtel ? Était-ce Jonathan qui l'avait emmenée ici ?

— Jonathan ?

Son prénom jaillit de sa bouche, semblable à un croassement rauque. Elle le sentit tressaillir, comme si elle l'avait sorti du sommeil.

— Zoé ?

Il se leva et s'avança vers elle.

— Ça va ? demanda-t-il en s'asseyant sur le bord du lit.

Pas vraiment. Elle avait l'impression de souffrir de la pire gueule de bois de sa vie. Pourtant, elle ne se souvenait pas avoir bu plus de deux verres de vin chez les Bell.

Des bribes de souvenirs lui revinrent en tête. Elle était assise à table, à côté de Colin, organisant la battue, et puis... plus rien. Le trou noir.

— Je ne me sens pas très bien, admit-elle. Que... que s'est-il passé ? Comment suis-je arrivée ici ?

Jonathan écarta ses cheveux de son front. L'inquiétude qui brillait dans son regard, la douceur de son geste agirent comme un baume sur son cœur à vif. Elle aurait voulu se serrer contre lui, savourer la chaleur réconfortante de ses bras. Tout oublier.

— Votre voiture est garée devant l'hôtel. Vous n'avez pas conduit jusqu'ici ? demanda-t-il.

— Si je ne suis pas venue avec vous, je suppose que c'est ce que j'ai fait, mais... et vous, comment êtes-vous entré dans la chambre ?

— Grâce à David.

— Le mari de Skye ?

— Oui. J'ai appelé plusieurs hôtels et fini par vous localiser. Mais j'avais beau frapper à la porte, vous ne répondiez pas — alors j'ai contacté David. Il m'a rejoint ici et il a demandé au directeur de l'hôtel d'ouvrir la porte. Nous étions inquiets... Nous voulions être sûrs que vous alliez bien.

— C'est gentil. Mais puisque j'étais là quand vous êtes entrés, je ne comprends toujours pas... Comment suis-je arrivée ici ?

— Vous ne vous en souvenez vraiment pas ? insista-t-il.

Rien. Tout ce qui avait suivi le repas semblait avoir été aspiré dans un gros trou noir.

— C'est peut-être à cause de ce mal de tête.

Manifestement, l'angoisse et le stress avaient eu raison d'elle. Elle avait si peu mangé et dormi, ces derniers jours... Le peu qu'elle avait picoré de la tranche de rôti, de la purée de pommes de terre et des haricots verts que lui avait servis Tiffany n'avait pas suffi, semblait-il, à atténuer l'effet dévastateur des deux verres de vin sur son organisme affaibli.

— Quelle heure est-il ?

Il se pencha pour regarder le radio-réveil.

— Presque 4 heures du matin.

— Est-ce que je vous ai appelé, hier soir ?

— Non. C'est ce qui m'a inquiété. Après votre texto, je n'arrivais plus à vous joindre...

— Mon texto ?

Jonathan lui jeta un regard surpris.

— Vous ne vous en souvenez pas non plus ?

Elle ne se souvenait d'absolument *rien* et c'était une impression terrifiante. Eprouvée par la disparition de Sam, était-elle en train de sombrer dans la folie ?

Cherchant désespérément à se raccrocher à quelque chose de familier, Zoé balaya la chambre du regard, mais l'obscurité environnante se confondait avec le voile noir qui recouvrait ses souvenirs. Cette pièce ne lui disait absolument rien. Elle remarqua les somnifères sur la table de chevet. Cela pouvait-il expliquer son état ?

Mais pourquoi en avait-elle pris alors qu'elle attendait des nouvelles de Sam ? Seigneur ! Si Sam avait eu besoin d'elle !

Toujours assis à côté d'elle, Jonathan tourna vers elle l'écran de son portable où figurait le SMS qu'elle lui avait écrit :

Ne me sens pas bien. Je rentre à l'hôtel. Vous appelle 2main.

— C'est moi qui ai écrit ça ? demanda-t-elle.

— A 20 heures 6, exactement.

Elle le relut. Les battements de son cœur s'accéléchèrent, cognant dans ses oreilles. Elle ne se souvenait pas plus de l'avoir écrit que d'avoir conduit jusqu'à cet hôtel. Mais pas question de l'admettre. Jonathan allait penser qu'elle perdait la raison !

— Oh... Je suppose... que c'est à cause des somnifères...

— Combien en avez-vous pris ?

— Deux, lâcha-t-elle sans en avoir la moindre idée.

Il bougea sur le bord du lit.

— Pourquoi vous êtes-vous éloignée de Rocklin, Zoé ? La battue est prévue de bonne heure, ce matin...

C'était une bonne question. Elle aurait aimé avoir la réponse.

— Ça me coûte de l'avouer, mais... je devais être un peu éméchée quand j'ai quitté la maison des Bell. Je suis pourtant sûre de n'avoir bu que deux verres de vin, mais...

Elle passa les mains sur ses yeux.

— Je n'arrive pas à croire que j'ai pris le volant. C'est si irresponsable de ma part !

— Le réceptionniste m'a dit que vous étiez sobre quand vous êtes arrivée.

— Les effets se sont peut-être manifestés plus tard...

Cela n'expliquait pas pourquoi elle n'avait aucun souvenir de son arrivée à l'hôtel. C'était à n'y rien comprendre !

— Sans doute, admit-il en la dévisageant attentivement.

— Est-ce que vous, ça va ? demanda-t-elle.

— Ça va. Maintenant, allongez-vous et dormez un peu. Vous vous sentirez mieux en vous réveillant demain matin.

Il se leva, mais elle lui attrapa la main.

— Ne partez pas.

Sans un mot, il s'allongea près d'elle. L'instant d'après, elle nichait sa tête au creux de son épaule et, sous sa main posée sur son torse, elle sentait le battement régulier de son cœur.

Sa chaleur, le parfum sur ses vêtements et l'odeur de sa peau l'apaisèrent instantanément. La douleur desserra son emprise sur son crâne, et elle sombra dans un profond sommeil.

Quelque chose ne collait pas, mais Jon ne parvenait pas à mettre le doigt dessus. Deux verres de vin pendant le repas ne suffisaient pas à expliquer la profonde désorientation dans laquelle se trouvait Zoé. Avait-elle bu un peu plus sans s'en rendre compte — ou n'avait-elle voulu l'admettre devant lui ? Était-ce dû aux effets combinés de l'alcool et des somnifères ? C'était plausible. Mais si elle avait trop bu, pourquoi Tiffany et Colin l'avaient-ils laissée prendre le volant ? D'après ce dernier, elle allait bien quand elle les avait quittés, ce qui avait été confirmé par le réceptionniste de l'hôtel.

Jonathan attendit que Zoé soit profondément endormie, puis il se dégagea avec précaution et se leva. Il avait espéré qu'elle lui fournirait des réponses, mais son comportement ne faisait que soulever plus de questions : elle avait lu le SMS comme si elle le découvrait, et regardé la boîte de somnifères comme si ce n'était pas la sienne. Quant à l'hôtel, elle ne semblait pas comprendre pourquoi elle avait roulé plus de trente minutes pour louer une chambre en plein centre de Sacramento, alors qu'il n'y avait pas moins de six hôtels à Rocklin — où elle devait être très tôt, le lendemain — avec des tarifs plus abordables...

Et que dire de l'état dans lequel David et lui l'avaient retrouvée ! Elle était allongée sur le lit, le chemisier boutonné de travers et le jean ouvert. A ce qu'il avait pu voir, elle n'avait pas pris sa trousse de toilette. Il n'avait pas voulu y prêter trop d'importance, mais cela s'ajoutait au reste...

Attrapant la boîte de somnifères, il se dirigea vers la salle de bains.

Si la boîte était neuve quand elle l'avait ouverte en arrivant, songea-t-il en versant les comprimés dans sa main, elle devrait en contenir quarante-six — quarante-huit moins les deux qu'elle disait avoir avalés. Il n'en compta que quarante.

— Elle en a pris huit, marmonna-t-il.

Il recommença pour être sûr. Quarante comprimés. Cela pouvait expliquer son état de confusion... mais il avait du mal à croire qu'elle ait voulu en prendre autant.

Il ouvrit la poubelle en plastique, espérant y trouver le sachet ou le ticket de caisse indiquant dans quelle pharmacie elle s'était arrêtée et à quelle heure. Il serait facile de retrouver la personne qui l'avait servie. Peut-être se souviendrait-elle assez de Zoé pour lui fournir des indications sur son état.

Mais il ne trouva rien. Ni sachet, ni reçu.

Il pensa à son portable. L'historique des appels et des messages pourrait sans doute lui en dire plus. Mais de quel droit se permettrait-il de fouiller ainsi dans ses affaires ?

Dubitatif, il revint s'asseoir dans le fauteuil. De nombreuses femmes qui avaient été droguées à leur insu imputaient le malaise qu'elles ressentaient et l'absence de souvenirs à l'alcool qu'elles avaient ingéré. Si Zoé avait été sexuellement agressée, il devait en avoir le cœur net. Il n'avait pas le choix.

Il prit le sac de Zoé, regagna la salle de bains et sortit le téléphone. Hormis le message qu'elle lui avait adressé, elle n'en avait pas envoyé d'autres et elle n'avait plus passé aucun coup de fil après 17 heures 33. Il fit défiler les appels entrants : elle en avait reçu quatre de lui, un de l'inspecteur Thomas et un venant de Californie. Sans doute Sharon, la petite amie de son père.

Il finit par ouvrir sa boîte de réception et vit le message qu'il lui avait envoyé. Il y en avait un d'Anton, aussi. Les deux avaient été ouverts.

Si Zoé avait lu son message, elle savait donc que c'était urgent. Pourquoi n'avait-elle pas répondu ? Elle ne lâchait jamais son téléphone portable, d'ordinaire ! Depuis la disparition de Sam, tout son être était tendu, en attente de nouvelles. Elle ne vivait que pour sa fille ! Pourtant tout dans son attitude de la nuit précédente semblait indiquer le contraire.... Cela ne lui ressemblait pas. Et, franchement, c'était inquiétant.

Faisant taire ses scrupules, il sélectionna le message d'Anton et l'afficha :

Zoé, je n'arrive pas à t'oublier. T'apercevoir ce soir en sachant que tu ne veux plus de moi m'a brisé le cœur.

Quand il avait appelé Anton en sortant de chez les Bell, celui-ci lui avait affirmé ne pas avoir vu Zoé. Avait-il voulu dire qu'il ne lui avait pas parlé ? Avait-il menti ? L'avait-il droguée et...

L'image de Zoé gisant inconsciente sur le couvre-lit, comme si elle y avait été jetée à la hâte, lui revint à la mémoire. Il sortit de la salle de bains et s'arrêta devant le lit. Quand ils s'étaient rendus à San Diego, Zoé avait refusé de prendre le moindre calmant. Elle avait peut-être changé d'avis sur la question, certes, mais en aucun cas elle

n'en aurait pris autant. Et, surtout, elle aurait répondu à son message.

Que diable s'était-il passé la veille ? Si elle allait bien en arrivant dans cette chambre, Jon devait-il en déduire que le problème était survenu après ? Anton l'avait-il retrouvée ici — ou suivie ? Quelqu'un d'autre ?

Il devait s'assurer qu'elle n'avait pas été agressée.

Elle bougea et roula sur le dos quand il alluma la lampe de chevet.

— Jonathan ?

— Je suis là.

Penché au-dessus d'elle, il lui attrapa le menton pour incliner son visage vers lui et examina ses yeux, ses joues, son nez, son cou.

Gênée par la lumière, elle tenta de se couvrir les yeux.

— Qu'est-ce que vous faites ? bredouilla-t-elle en fronçant les sourcils.

— Je regarde si vous avez des blessures.

— Pourquoi aurais-je des blessures ?

— J'espère que vous n'en avez pas, au contraire.

Elle plaqua un oreiller sur son visage pour se protéger de la lumière.

— Je veux juste dormir.

— Est-ce que je peux défaire votre chemisier, Zoé ? Je voudrais voir si vous avez des hématomes.

Il avait suivi assez d'affaires de viol pour savoir que, si son corps portait des marques d'une agression, il les trouverait là. Dans l'une de ses enquêtes, c'est l'empreinte de dents sur la poitrine de la victime qui avait permis la condamnation de l'homme qui l'avait violée.

Elle ne répondit pas.

Il écarta l'oreiller et lui secoua gentiment l'épaule.

— Zoé ?

Elle marmonna quelques mots qu'il ne comprit pas. Inutile d'attendre une réponse claire, songea-t-il en déboutonnant rapidement son chemisier.

La bretelle de son soutien-gorge était entortillée dans son dos. Il ne voyait pas comment une femme pouvait être aussi maladroite. A moins d'être ivre. Mais le réceptionniste de l'hôtel n'avait rien trouvé d'anormal dans la tenue de Zoé et elle lui était apparue parfaitement sobre. Pourquoi se serait-elle dévêtue, puis rhabillée n'importe comment, ingérant entre-temps une grosse quantité de somnifères ?

Tout portait à croire que c'était quelqu'un qui l'avait fait. Et si c'était le cas, cela signifiait qu'on l'avait déshabillée au préalable. Bref, il s'était passé *quelque chose* — mais quoi ? Il baissa son jean et inspecta ses jambes. Mis à part une fine trace rouge sur une cheville, qui aurait pu laisser penser à une marque de ligature, il ne vit aucune autre blessure suspecte.

Alors qu'il regardait sa cheville, elle se réveilla de nouveau et l'observa à travers ses paupières mi-closes.

— Il faut que je vous emmène à l'hôpital, lui dit-il. J'aimerais qu'un médecin vous examine.

— Pour quoi faire ? marmonna-t-elle d'une voix ensommeillée.

Elle endurait déjà tant d'épreuves ! Devait-il lui faire part de ses craintes ?

— Par précaution, répondit-il simplement.

Elle ne dit rien, mais quand il rajusta son chemisier, elle l'arrêta et guida sa main vers sa poitrine.

— J'ai une bien meilleure idée, confia-t-elle.

Jon sentit sa main s'arrondir sur son sein. Traversé par une décharge électrique, il sentit tous ses muscles se raidir. L'intensité du désir qui le balaya lui coupa le souffle. Il l'avait désirée à la seconde où il avait posé les yeux sur elle. Malgré Sheridan. Malgré le fait qu'elle était sa cliente.

Mais ce n'était vraiment pas le moment.

Il retira doucement sa main, puis fit glisser un doigt le long de sa joue.

— Vous méritez tellement mieux que ce que vous avez eu, Zoé.

Leur respiration était rapide, leur souffle court.

— Dois-je en déduire que c'est vous qui allez me donner ce que je mérite ? minauda-t-elle.

Il nota son sourire charmeur et comprit qu'elle s'était méprise sur le sens de ses paroles, mais il ne la corrigea pas. Il savait qu'elle ne cherchait qu'à remplir le vide immense qui trouait son cœur.

— Jonathan ? reprit-elle. Vous ne voulez pas...

Il sentit les battements de son cœur s'accélérer.

— Non, dit-il doucement, sans trop savoir où il avait trouvé la force de refuser son invitation.

* * *

Zoé n'avait pas subi d'agression sexuelle. Jonathan laissa échapper un soupir de soulagement. Le médecin des urgences n'avait relevé aucune blessure physique et avait expliqué son trou de mémoire par un abus d'alcool aggravé par la douleur et la tension qui l'accablaient depuis une semaine. Adossé contre sa voiture dans le parking du Sierra Collège, Jon écoutait distraitement Colin donner les dernières consignes aux bénévoles. Il ne savait pas encore si elle avait été droguée, mais il le saurait très vite — dès que les résultats de l'analyse toxicologique leur parviendraient.

Il baissa ses lunettes de soleil, comme pour faire obstacle aux questions qui se bouscuaient dans sa tête. Après une nouvelle nuit sans vrai sommeil, il se sentait fourbu. Colin distribuait maintenant des plans à ses collègues et à quelques voisins. Quelques journalistes

et des policiers étaient présents. L'inspecteur Thomas, qui s'était déjà adressé à l'ensemble des bénévoles, faisait également circuler des affichettes fournies par la police.

Son cœur se serra. Il savait combien Zoé aurait voulu être présente et participer aux recherches, mais les médecins avaient insisté pour la garder sous surveillance, à l'hôpital. Elle avait cherché à les amadouer puis, n'obtenant pas gain de cause, elle avait même fait pression sur lui, le menaçant de ne jamais plus lui adresser la parole s'il ne l'aidait pas à sortir.

Si elle pouvait dire vrai ! Peut-être cesserait-il de se repasser en boucle cet instant où elle avait guidé sa main vers sa poitrine...

Alors que les bénévoles commençaient à se disperser, Colin s'approcha pour le saluer.

Il semblait avoir passé une très mauvaise nuit, lui aussi, constata-t-il en l'observant attentivement.

— Ça va ? lui demanda-t-il.

— Moi ?

Colin mit une main sur son torse.

— Très bien. Pourquoi cette question ?

— Vous n'avez pas l'air en meilleur état que moi !

— Je me suis couché tard, s'excusa Bell, un sourire penaud aux lèvres. Et vous, quelle est votre excuse ?

— Même chose.

Colin se pencha pour jeter un coup d'œil dans la voiture de Jonathan.

— Où est Zoé ? Je pensais qu'elle serait là.

— Elle ne se sent pas bien.

Il fronça les sourcils.

— Mince ! Qu'est-ce qu'elle a ?

— Je ne sais pas encore. Vous pourrez peut-être m'en dire plus, d'ailleurs.

— En quoi puis-je vous aider ?

— Combien de verres de vin a-t-elle bus hier soir ?

Colin frotta son menton rasé de près.

— Trois, peut-être quatre. Je n'ai pas vraiment compté. Pourquoi ?

— Paraissait-elle éméchée quand elle est partie ?

— Sûrement pas, ou je ne l'aurais pas laissée prendre sa voiture.

— Elle a mangé ?

— Pas autant que nous l'aurions voulu.

Quatre verres de vin sur un ventre vide, cela pouvait expliquer...

— Nous nous faisons beaucoup de souci pour elle. Est-ce qu'elle va tenir le coup, à votre avis ? poursuivit Colin. Elle paraît sur le point de craquer.

— C'est difficile, vous savez ! Votre femme n'est pas là ?

Il aurait bien aimé entendre la version de Tiffany Bell. Elle pouvait apporter un éclairage différent de celui de son mari sur le comportement de Zoé.

— Elle est partie à la campagne. Nous avions prévu depuis longtemps de passer le week-end dans le cabanon de mon père.

— Elle est partie sans vous ?

— Je la rejoindrai quand les recherches seront finies. Elle voulait faire les courses et un peu de ménage.

Cela paraissait logique. En fait, tout semblait normal, à l'exception de la disparition de Sam et de l'état de Zoé.

— C'est dommage que nous ne puissions pas offrir la récompense dont on a parlé au dîner. Ces affichettes seraient beaucoup plus parlantes si elles ressemblaient à ça...

Prenant un crayon, il griffonna « Récompense : 10 000 dollars » sur l'une d'elles.

— Ça ne laisserait personne indifférent, hein ? reprit-il.

Zoé lui avait parlé de la récompense lorsqu'ils étaient revenus de Los Angeles. Elle ne lui avait pas dit que les plans avaient changé, mais il en subodorait les raisons.

— Anton est revenu sur sa parole ?

— Il est passé ce matin à la maison pour me dire de continuer comme prévu et de mentionner la récompense. Mais comme ils ont rompu, je ne sais pas si je dois le croire. Cela pourrait être un stratagème pour tenter de reconquérir Zoé. Si cela ne se passe pas comme il le souhaite, comment réagira-t-il ? Et je n'ai pas pu la joindre, alors...

Jonathan se demanda ce que Zoé en aurait dit. Elle était prête à tout pour retrouver sa fille, certes. Mais elle était également déterminée à ne plus rien devoir à Lucassi.

— Laissons-le en dehors de ça.

— D'accord. Peut-être que je peux avancer moi-même la récompense, avança Colin.

Jonathan n'aurait su dire s'il était sérieux, mais il le soupçonnait fortement de vouloir se faire valoir.

— Tiffany est d'accord ?

— Vous plaisantez ? Elle se fait autant de souci pour Zoé et Sam que moi !

— Vous avez déjà fait beaucoup pour elles.

— C'est bien normal. Nous sommes leurs voisins. Enfin, nous *l'étions*.

Jonathan était sur le point de répondre quand son portable sonna. Il jeta un coup d'œil sur son écran. C'était un appel du sud de la Californie, mais ce n'était pas le même numéro que celui qui s'était affiché sur le téléphone de Zoé.

— Merci pour votre aide.

Pensant la conversation terminée, il se détourna pour décrocher, mais Colin poursuivit :

— Vous restez dans le coin aujourd'hui ?

— J'ai un rendez-vous, je suis juste passé pour m'assurer que tout allait bien. Je reste, de toute façon, en contact avec l'inspecteur Thomas.

— O.K. ! Dites à Zoé que je lui souhaite de se remettre au plus vite, ajouta-t-il en tendant à Jonathan l'affichette sur laquelle il avait écrit le montant de la récompense.

— Ce sera fait, promit-il en prenant l'appel.

Il observa la photo de Samantha, avant de reporter son attention sur son téléphone.

— Allô !

— Monsieur Stivers ?

C'était une voix masculine.

— C'est moi, oui.

— Bonjour ! C'est Franky Bates.

Que voulait l'homme qui avait violé Zoé ? Jon lui avait donné sa carte, mais il ne s'attendait pas à ce qu'il l'appelle.

— Que puis-je pour vous, monsieur Bates ?

— Eh bien... Je sais que Zoé ne veut probablement pas entendre parler de moi, mais j'y ai beaucoup pensé et... j'aimerais vous aider. Si je peux... Je veux dire, si elle accepte mon aide.

Jonathan se glissa au volant de sa voiture.

— J'apprécie votre geste, mais je ne vois pas bien ce que vous pourriez faire.

— Je me doutais que vous diriez ça, mais je suis à Sacramento et je suis prêt à faire tout ce que vous me demanderez.

Jonathan se redressa, les nerfs soudain à vif. La présence de Franky Bates apportait un nouvel éclairage aux événements de la nuit précédente.

— Quand êtes-vous arrivé en ville ?

— Il y a deux heures. Juste le temps de prendre un petit déjeuner. Je ne voulais pas vous appeler trop tôt.

— Que faites-vous ici ?

— J'ai pensé que, si je me déplaçais, vous me prendriez plus au sérieux.

— Etes-vous venu en avion ou...

— En voiture. Je me suis dit : « Eh, pourquoi m'imaginer tout un tas de trucs ? Autant me rendre sur place et voir si je peux me rendre utile. »

— Avez-vous parlé à Zoé ?

— Non, bien sûr que non ! Mais ma grand-mère m'a chargé de lui

donner quelques petites choses. Des tartes, un napperon au crochet, un petit cadeau pour sa fille si — quand nous la retrouverons. Ce n'est pas grand-chose, mais ça lui tenait à cœur.

Jon ne l'écoutait que d'une oreille. Si Bates avait effectivement roulé toute la nuit, il le prouverait sans difficulté.

— Vous avez gardé les tickets de caisse lors de vos passages dans les stations-service ? s'enquit-il tout à trac.

Il y eut un instant d'hésitation sur la ligne. Puis Franky répondit, un ton plus haut :

— Oui. Vous voulez les voir ?

— Effectivement. Mettez-les de côté pour moi.

— D'accord.

Jonathan retint un soupir. Il semblait sincère. Le problème ne venait pas de lui, cette fois-ci.

— Je pense que vous devriez rentrer chez vous et rester en dehors de ça.

— Je vous l'ai dit : je ne veux pas compliquer les choses. C'est pour ça que je vous appelle. J'aimerais juste... que vous sachiez que je suis là, prêt à faire tout ce qu'il faut. Si vous voulez que je passe les deux prochaines semaines à consulter de la paperasse ou à parcourir les bois, ça me va. Je peux distribuer des avis de recherche, frapper aux portes... Je suis prêt à tout, vous savez ! Je peux même prendre en charge vos honoraires, si ça peut soulager Zoé.

Jonathan haussa les sourcils. Il n'avait pourtant pas eu l'impression que Bates roulait sur l'or...

— Je crains que les besoins financiers de Zoé soient au-dessus de vos moyens, mais je le lui dirai.

Que pouvait-il ajouter d'autre ? Bates semblait si disposé à bien faire...

— De combien a-t-elle besoin ? demanda-t-il soudain.

Jonathan releva l'affichette. Offrir une récompense pour encourager les bonnes volontés n'était pas une mauvaise idée.

— Idéalement ?

— Idéalement.

— Dix mille dollars

Bates siffla.

— C'est beaucoup.

— En effet.

— Est-ce le montant de vos honoraires ?

— Non, je travaille bénévolement sur cette affaire. Les dix mille dollars serviraient à financer une récompense... On veut encourager ceux qui savent où est Samantha à nous parler.

— C'est une bonne idée. J'aurais dû y penser.

Il y eut de nouveau un silence, puis la réponse de Franky fusa sur

la ligne :

— D'accord !

— D'accord quoi ? répliqua Jonathan, surpris.

— Si... si je rassemble cette somme, comment je vous la fais parvenir ?

Jonathan démarra après avoir jeté un regard à sa montre. Il avait rendez-vous avec une des employées d'un cabinet immobilier qui louait des cabanons dans la forêt de Placerville. Il ne pouvait se permettre d'arriver en retard alors qu'elle avait accepté de venir un samedi pour lui rendre service.

— N'allez pas cambrioler une banque !

— Je n'ai pas l'intention de commettre quoi que ce soit d'illégal. J'ai changé, vous savez !

— Vous avez une idée pour trouver cet argent ?

— Ça se pourrait... cela devrait marcher.

Jonathan en doutait, mais la conviction qu'il perçut dans la voix de Bates lui donna envie d'y croire.

— Très bien. Si vous parvenez à réunir cette somme, appelez-moi pour que nous nous rencontrions.

Particulièrement isolé, sans eau courante ni électricité, le cabanon offrait un confort des plus rudimentaires. Tiffany était déjà allée aux toilettes qui se trouvaient à l'extérieur et se retenait depuis un moment, reculant sans cesse le moment d'y retourner. Ce n'était pas tant la puanteur qui s'en dégageait ni même les mouches qui la rebutaient, mais plutôt le craquement sinistre que faisait le battant de bois quand on l'ouvrait. Lorsqu'elle se glissait dans cet espace sombre et étroit, elle avait l'impression désagréable d'entrer dans un cercueil planté à la verticale. Et, d'une certaine façon, elle n'était pas loin de la vérité. C'était là que Colin avait enterré la gamine qu'il avait enlevée dans le Nevada, après leur séjour à Las Vegas, où ils s'étaient rendus pour fêter l'obtention de son diplôme d'avocat. Colin avait affirmé que la chaux vive et les tablettes désinfectantes que son père utilisait pour chasser les mauvaises odeurs en accéléreraient la décomposition. Chaque fois qu'elle y entrait, elle était hantée par la vision d'un corps pourrissant. Elle décida qu'elle irait dans les bois, en passant très vite par les toilettes pour chercher du papier.

Elle frissonna et posa son magazine. Elle avait beau lire et relire cet article sur les derniers potins des stars, elle était trop sur les nerfs pour en comprendre le moindre mot. D'autant que son esprit ne cessait de se tourner vers Samantha, qu'elle avait laissée dans la remise.

N'y pense pas. Elle n'a que ce qu'elle mérite.

Elle se leva et arpena le salon pendant quelques minutes, avant de se diriger vers la cuisine. Elle avait toujours aimé cette pièce, mais en cet instant elle n'y éprouvait qu'un malaise indicible. Tout lui rappelait Paddy — de la chaise où il s'asseyait jusqu'au bocal rempli de tranches de bœuf séché qui était posé sur le plan de travail. C'était son domaine. Sheryl n'y venait pratiquement jamais, préférant le confort de sa maison au plaisir rustique de cette cabane. Il était même probable qu'elle ne savait où elle se situait avec précision.

Son beau-père n'y était pourtant plus venu depuis des mois. En vieillissant, il semblait s'accommoder d'une vie plus calme auprès de

sa femme, et il avait laissé l'usage du cabanon à Colin.

L'odeur de son cigare et de la chemise de flanelle qu'il portait pour aller à la chasse vint hanter ses narines et lui donna l'impression de sentir sa présence, flottant tout autour d'elle.

— Je ne voulais pas vous perdre, murmura-t-elle en se tordant les doigts.

Où était Colin ? Elle avait besoin de lui — plus que jamais auparavant. D'autant qu'ils ne s'étaient pas parlé depuis le moment où il avait forcé Samantha à avaler deux somnifères et où il l'avait enfermée dans une grande malle. Il l'avait placée à l'arrière du véhicule, plutôt que dans le coffre. La mésaventure avec Rover lui avait servi de leçon et ils avaient estimé que Tiffany parviendrait plus facilement à faire taire la gamine, si elle s'avisait d'appeler à l'aide.

Mais Sam ne s'était pas réveillée et n'avait pas fait le moindre bruit de tout le trajet. Elle n'avait même pas bougé quand Tiffany avait tiré sans ménagement la lourde malle hors de la voiture, la traînant ensuite sur le sol cahoteux jusqu'à la remise.

Tiffany laissa échapper un soupir et se décida à sortir pour aller jeter un nouveau coup d'œil sur sa prisonnière.

Elle poussa la porte de la remise et passa la tête par l'entrebâillement, saisie par l'odeur pestilentielle qui s'en dégageait. L'endroit, qui servait à entreposer les affaires de chasse, puait autant que les toilettes, mais, après ce que Samantha avait fait la nuit dernière, elle ne méritait guère mieux. C'était sa faute si Paddy était mort. Si elle ne s'était pas mise à crier, Colin aurait réussi à rassurer son père et il n'aurait pas eu besoin de le tuer. C'est ce qu'il lui avait affirmé et Tiffany en était convaincue, à présent.

— Samantha ?

Elle fit quelques pas sur le sol en terre battue et se pencha sur la malle. La gamine était toujours recroquevillée à l'intérieur. Tiffany l'avait ouverte à son arrivée pour attacher l'extrémité de la laisse à un pieu enfoncé dans le sol, comme Colin lui avait dit de le faire. Elle l'appela une nouvelle fois, mais Samantha ne répondit pas et n'ouvrit pas les yeux. Cette fois, Colin avait eu la main lourde sur les somnifères.

— Tu t'es crue maligne en dégoillant le milk-shake, hein ? lança-t-elle à la forme inerte. Eh bien, j'espère que tu aimes dormir à la belle étoile et que tu ne crains pas le froid, parce que les nuits sont sacrément fraîches par ici. Tu étais bien trop dans les vapes hier pour te rendre compte de quoi que ce soit, mais tu en auras un aperçu dès ce soir. Sans parler des moustiques ! Je te souhaite bien du plaisir !

Un sourire de satisfaction aux lèvres, elle claqua la porte, puis piétina devant, hésitant quelques instants. Elle se dirigeait à contrecœur vers les toilettes, quand elle entendit un bruit de moteur.

Colin ! Elle pivota et se précipita vers la voiture.

— Enfin te voilà ! s'exclama-t-elle en se jetant dans ses bras, lui laissant à peine le temps de sortir du véhicule. Je me suis fait un sang d'encre pour toi.

— Je vais bien.

Il lui embrassa la tempe avant de la relâcher. Ce geste tendre gonfla son cœur d'une joie disproportionnée et lui fit oublier un court instant les soucis qui l'accablaient.

— Comment ça s'est passé ? As-tu eu des nouvelles de Sheryl ?

— Elle m'a appelé ce matin, pendant la battue.

La bouffée de plaisir qui l'avait envahie s'évanouit aussi vite qu'elle était venue.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Que mon père n'était pas rentré hier soir. Puis elle m'a demandé si je l'avais vu.

— Elle ne sait donc pas qu'il est venu chez nous ?

— Apparemment non.

— Quelle chance !

Le soleil filtrait à travers les branches des pins, tachetant l'horizon d'un camaïeu de rose orangé. Distinguant mal l'expression de Colin, qui se trouvait à contre-jour, elle mit sa main en visière.

— Cela facilite les choses, en effet, admit-il.

— Et la battue ? Comment s'est-elle passée ?

— Comme sur des roulettes, répondit-il en souriant. Bien sûr, personne n'a rien trouvé. J'ai même commandé des pizzas et convié tout le monde à déjeuner à la maison. Histoire de leur montrer que je sais bien faire les choses.

Elle tressaillit

— Et le sang ? Tu es sûr qu'il n'en restait aucune trace ?

— Evidemment ! Pour qui me prends-tu ? J'ai veillé au moindre détail. Et je souhaite bien du courage aux flics s'ils devaient fouiller la maison et faire un relevé d'empreintes... avec tous les gens qui sont passés chez nous...

— Oh ! c'est vrai, ça !

— Tu vois ? Je t'ai dit que je contrôlais la situation.

Tiffany baissa la tête et gratta le sol de la pointe du pied, envoyant rouler une pomme de pin sur le côté.

— Et Sheryl, elle est très inquiète ? finit-elle par demander, non sans noter la fatigue qui se lisait sur le visage de son mari.

— Oui.

Elle sentit son cœur se serrer. Elle aimait Sheryl autant que Paddy et ne voulait pas la voir souffrir.

— Comment tu vas te débrouiller avec elle ?

— Je lui ai dit que j'allais rouler au hasard pour essayer de le

trouver.

— Alors, difficile de ne pas être joignable, enchaîna-t-elle en le voyant sortir son portable de sa poche.

Ils savaient tous les deux qu'il n'y avait pas de réseau dans le coin.

— Oui... Je dois pouvoir répondre à ses appels, sinon ça paraîtrait étrange, reconnut Colin.

Tiffany se raidit, pressentant ce qui allait suivre. Eh bien, non ! Il était hors de question pour elle de passer une autre nuit toute seule ici.

— Et la fête des Mères ? gémit-elle.

— Eh bien quoi ?

— Nous avions prévu de la passer ensemble.

— C'est vrai, mais il faut que j'y retourne. J'étais juste venu voir si tu allais bien.

Prenant son inquiétude pour une nouvelle marque de son amour, Tiffany sentit son cœur s'emballer — avant de l'entendre ajouter sans ménagement :

— Je ne peux pas courir le risque que tu gâches tout en laissant Samantha s'échapper, comme tu l'as fait avec Rover.

Il se dirigea vers sa voiture, mais elle s'élança derrière lui.

— Attends ! Je devrais rentrer avec toi. Je ne peux pas ne pas être avec toi, alors que Paddy a disparu... Cela semblerait étrange si nous n'étions pas ensemble dans un moment pareil.

Il s'assombrit, la fixant d'un regard pénétrant. Elle pensa un instant qu'il allait refuser, puis il parut se raviser.

— Tu marques un point.

Il jeta un coup d'œil vers la remise.

— Je suppose qu'il n'y a pas vraiment de raison que tu restes là.

— Non. Samantha a le collier. Elle ne peut pas s'enfuir.

Elle tenait à rejoindre Sheryl pour lui apporter son soutien. C'était le moins qu'elle puisse faire.

— Nous allons lui laisser un peu de nourriture et une couverture au cas où il ferait très froid, et nous reviendrons dès que nous pourrons, décida-t-il.

Elle acquiesça. Punir Samantha était le cadet de ses soucis, désormais. Elle voulait juste rentrer à la maison avec Colin.

— Je vais préparer ça, assura-t-elle en reculant d'un pas, prête à s'élançer vers la cabane.

Il la retint par le coude.

— Attends. Tu es bien sûre d'avoir solidement enfoncé le pieu dans le sol ?

— Absolument.

— Je préfère aller vérifier moi-même. Monte dans la voiture.

Il disparut de longues minutes à l'intérieur du cabanon et en

ressortit avec un sac de couchage, des barres énergétiques et une bouteille d'eau, avant de se diriger d'un pas raide vers la remise.

Quand il revint vers la voiture, il la gratifia d'un bref hochement de tête.

— Même un homme de ma taille ne pourrait pas arracher ce pieu du sol, mais j'en ai installé un autre pour être sûr, précisa-t-il en démarrant la voiture.

Tiffany se demanda s'ils trouveraient Samantha morte quand ils reviendraient, mais elle s'empressa de chasser cette pensée. Tout ce qui comptait, c'était de partir d'ici. Le reste... La gamine devait mourir, de toute façon. Elle le savait depuis le début.

* * *

Jonathan était occupé à lister les personnes qui avaient approché Samantha et à comparer leurs noms avec les fichiers électroniques qu'une seconde agence immobilière lui avait fait parvenir en début de matinée, quand Kino, couché à ses pieds, dressa les oreilles. Jon leva les yeux et vit Zoé entrer dans la cuisine.

— Vous pensez vraiment que votre amie médium pourra nous aider ? demanda-t-elle de but en blanc.

Avait-il fait une erreur en lui parlant de Jasmine ?

— Nous verrons bien. Je lui ai envoyé le pull de Samantha, avec la peluche qu'elle avait gagnée à Disneyland. Je ne veux pas vous donner de faux espoirs, surtout après la battue d'aujourd'hui, mais Jasmine a toujours été d'une grande aide par le passé.

— Elle est aussi étonnante que ça ?

Elle caressa Kino qui avait rampé jusqu'à elle, quémendant son attention, puis elle lui gratta l'oreille, avant de se percher sur l'accoudoir d'une chaise. Elle était pieds nus et portait un T-shirt sur le pantalon de jogging qu'il lui avait prêté. Il l'avait ramenée de l'hôpital une heure auparavant, avec quelques-uns de ses vêtements, pris au hasard dans sa voiture, mais la plupart de ses affaires étaient encore entassées dans les sacs qu'elle n'avait pas ouverts depuis son départ précipité de chez Lucassi.

— Elle collabore souvent avec la police. Son expérience de profileuse et ses talents de médium ont permis de résoudre de nombreuses affaires... Pas toutes, hélas ! se crut-il obligé de nuancer.

Elle remonta ses cheveux en queue-de-cheval et les serra dans un élastique. Il la dévisagea, déployant tous ses efforts pour se concentrer et ne pas perdre le fil de la discussion. Son visage ne portait aucune trace de maquillage, mais elle n'en avait pas besoin. Son teint était naturellement clair et ses yeux envoûtants.

Le léger parfum qu'elle portait s'insinuait irrésistiblement en lui, faisant remonter à son esprit des images de la nuit, de son corps presque nu. Une bouffée de désir l'enflamma.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il.

— Mieux.

Elle soutint son regard sans ciller, et il crut y voir briller du désir. Avait-il bien saisi ? Il lui avait fait comprendre qu'elle lui plaisait, certes... mais lui faisait-elle des avances pour autant ? Ce serait une folie de se lancer dans ce genre de relation. Elle semblait à peine affectée par sa récente rupture, à croire qu'elle s'était barricadée contre ses propres sentiments. Il n'était pas sûr de pouvoir faire de même.

— Tant mieux.

Elle pencha la tête pour regarder l'écran de son ordinateur.

— Et du côté des locations, cela donne quoi ?

— Rien pour l'instant. Mais j'ai encore pas mal de noms à vérifier et deux autres agences, qui gèrent des propriétés dans la zone qui nous intéresse, doivent me faire parvenir leurs fichiers.

— Proches de l'endroit où on a retrouvé Toby ?

— Oui. Vu son état de faiblesse, il n'a pas pu aller bien loin. C'est par là qu'il faut commencer.

Elle se plaça derrière lui et entreprit de lui masser les épaules.

— Il est peut-être temps que vous alliez vous reposer.

Jonathan se laissa aller et ferma les yeux tandis que les mains de Zoé cherchaient à soulager ses muscles douloureux, pétrissant les nœuds de tension qu'elle sentait sous ses doigts.

— Ai-je l'air fatigué ? ironisa-t-il.

— Un mort vivant, affirma-t-elle un sourire en coin.

— Ce n'est pas très flatteur !

— Mais cela n'enlève rien à votre pouvoir de séduction...

Cette fois, ce n'était pas seulement un compliment, mais bien une invitation. Il se tourna vers elle pour voir son expression.

— Ne vous sentez pas obligée de faire ça, Zoé. Retrouver Sam est ma priorité et je n'ai pas l'intention de lâcher l'affaire.

Ses doigts s'immobilisèrent.

— Ce n'est pas ce que vous croyez...

Il lui prit les mains et l'obligea à se tourner vers lui pour sonder son regard.

— Alors de quoi s'agit-il ?

Elle détourna les yeux et il prit conscience en la voyant rougir qu'il ne devait pas lui arriver souvent d'être aussi directe.

— Une façon d'échapper à la réalité, je suppose. D'oublier un moment ce qui m'arrive...

Jon se troubla. Il lui aurait été si facile de céder à sa requête ! Elle était si fragile, si éprouvée par la peur et l'angoisse depuis la disparition de sa fille ! Il savait qu'elle n'aspirait qu'à un moment de répit, même bref, à une libération physique qui n'exigerait aucun

engagement. Pas plus. Or il désirait davantage que ce qu'elle était prête à lui donner pour le moment.

— Vous me rappelez une de mes anciennes petites amies, murmura-t-il.

— Oh ! vraiment ?

Elle marqua une hésitation, ne sachant que penser, puis demanda :

— Comment était-elle ?

L'image de Maria s'imprima devant ses yeux.

— Belle. Agréable.

Il baissa la voix, avant de poursuivre :

— Et amoureuse de quelqu'un d'autre.

Zoé se pencha vers lui et effleura sa bouche de ses lèvres.

— Je ne suis amoureuse de personne.

Il prit son visage entre ses mains, les yeux rivés sur ses lèvres. Il voulait plus — bien plus que ce rapide avant-goût.

Un bref instant, il se laissa aller à s'imaginer les gestes, les caresses qu'ils échangeraient... Mais il savait qu'il avait peu de chances de l'amener ensuite à accepter la relation qu'il rêvait de vivre avec elle.

— Non, vous n'êtes pas amoureuse. Ni d'Anton. Ni de personne. Et je pense que vous ne voulez pas l'être.

Elle tressaillit et fit un pas en arrière.

— Que cherchez-vous à me dire ?

— Je ne veux plus de rencontres sans lendemain, Zoé. J'ai trente ans, maintenant. J'attends plus.

Elle se mordilla la lèvre.

— Et moi ? Vous croyez que je n'attends rien ?

— Je ne pense pas que vous puissiez vous projeter dans l'avenir en ce moment, dit-il en se levant et en se dirigeant vers sa chambre.

Seul.

* * *

Pourquoi lui avait-il dit ça ? Il aurait beau rester éveillé toute la nuit, à se tourner et se retourner dans son lit, ressassant ce qu'il aurait dû faire — ou plutôt ne pas faire —, il finirait tout de même par capituler.

Cette bataille intérieure finit par avoir raison de ses dernières résistances et il se retrouva dans le couloir.

Tu es en train de plonger la tête la première dans les ennuis.

Zoé n'avait pas fermé sa porte, qu'il poussa du doigt. Les charnières grincèrent tandis que le battant s'ouvrait.

— Jonathan ? murmura-t-elle en se soulevant sur un coude.

Il n'y avait pas de persiennes à la fenêtre de cette chambre sans vis-à-vis et, dans la douce clarté de la lune, il la contempla, admirant ses longs cheveux qui tombaient en cascade sur ses épaules nues.

Debout dans l'encadrement de la porte, il prit conscience qu'elle ne

devait distinguer qu'une ombre et il s'empressa de la rassurer.

— C'est moi.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle prudemment.

— Non, mentit-il. Ça va bien.

— Qu'est-ce que... Qu'est-ce que tu veux, alors ? reprit-elle, passant brusquement au tutoiement.

Il pensa reprendre les mots qu'elle avait utilisés plus tôt. « Une façon d'échapper à la réalité... ». Mais c'était bien plus simple que ça, et il le résuma d'un mot :

— Toi.

En la voyant presser ses doigts contre ses yeux, il comprit qu'elle avait pleuré. Si seulement il pouvait revenir quelques heures en arrière, dans le salon — en dire moins. En faire plus.

— Non. J'ai été folle de croire que cela changerait quelque chose. Nous ferions mieux de nous en tenir à des rapports plus neutres, comme tu l'as dit, déclara-t-elle en tirant sur la couverture et en se tournant vers le mur.

Plus neutres ? Il n'y avait rien eu de « neutre » dans ce qu'ils avaient partagé au cours de la semaine écoulée.

Elle n'esquissa pas le moindre geste et ne dit plus aucun mot. Hanté par le contact de ses lèvres sur les siennes, Jonathan resta longuement immobile, luttant contre une sensation terrible de manque.

* * *

Zoé écouta les pas de Jonathan décroître dans le couloir.

Ouf ! Il s'en va.

Le silence finit par retomber sur la maison et une vague de tristesse déferla sur elle. Elle ne s'était jamais sentie aussi seule, aussi démunie... mais elle ne pouvait s'investir dans une nouvelle relation. Pas si vite, et surtout pas avec quelqu'un qui l'attirait autant que Jonathan. L'intensité du désir qui la poussait vers lui la troublait et tranchait avec le calme et la raison qui avaient motivé sa relation avec Anton. Elle qui croyait avoir maîtrisé depuis longtemps l'art du détachement ! Jon avait enrayé la belle mécanique, balayé toutes les défenses qu'elle avait érigées pour se protéger.

Tous ses repères venaient d'éclater en morceaux et, dans ce chaos, elle ne devait penser qu'à Sam. Surtout, ne pas s'éparpiller. Economiser ses forces. Garder la tête froide.

Pourtant le désespoir était là, prêt à fondre sur elle. A quoi pouvait-elle se raccrocher pour ne pas se laisser engloutir par cette lame de fond ? Et si le fil ténu qui la retenait à la vie était Jonathan ?

Les yeux grands ouverts, elle songea soudain à Toby. Se réveillerait-il ? Il le fallait.

La frontière entre la vie et la mort était si fragile...

Peut-être commettait-elle une erreur en ne faisant pas confiance au seul homme qui lui faisait du bien. Etait-elle vraiment sûre de vouloir le repousser ?

Quand Zoé pénétra dans sa chambre, Jonathan ne prononça aucun mot, se contentant de repousser le drap.

Son T-shirt était sur le sol. Dans la faible lueur du clair de lune qui filtrait par les persiennes, elle distingua le contour de ses épaules musclées, de son torse nu, et elle sentit son corps s'embraser.

Des images de Samantha l'assaillirent, mais elle les bloqua aussitôt.
Plus de douleur. Pas maintenant.

Elle avait ôté le pantalon de survêtement avant de se coucher, et portait une chemise de nuit à fines bretelles sur une culotte. Il suivait chacun de ses mouvements et, sous l'intensité de son regard, elle eut l'impression d'être nue.

Elle marqua une hésitation en atteignant le lit, mais Jonathan ne lui laissa pas le temps de réfléchir. Il s'agenouilla et l'attira contre lui, nouant ses bras autour de sa taille. Puis il la fit tourner dans le halo de lumière pour la contempler. Tremblant d'anticipation, elle n'entendit plus que les battements de son cœur résonner à ses oreilles.

— Attends, chuchota-t-elle. Tu as...

— Oui. J'ai ce qu'il faut. Ne t'inquiète pas.

Elle noua les mains autour de son cou pour répondre à son étreinte et à l'ardeur de son baiser. Un frisson de plaisir la parcourut quand sa langue se fit plus insistante, et elle se laissa aller contre lui.

— Tout ira bien, lui dit-il.

Elle plongea les doigts dans ses cheveux épais alors que leur baiser s'approfondissait, et le désir se répandit dans ses veines, exacerbant ses sensations. Son corps impatient frémit à chacune de ses caresses.

— Tu me fais du bien, murmura-t-elle.

Il releva sa nuisette, avant de la faire passer par-dessus sa tête.

— Comme tu es belle ! lâcha-t-il d'une voix rauque.

Il se pencha, son torse nu effleurant ses seins. Ce contact, aussi léger qu'il fût, déclencha en Zoé une multitude de petits brasiers. Son excitation monta d'un cran lorsqu'elle entendit Jonathan exhaler un long soupir de plaisir. Il la plaqua contre lui et ils roulèrent, enlacés, sur le lit.

Zoé sentit le désir se déployer au plus profond de son être. Conquise, elle s'abandonna complètement. Pour la première fois depuis des jours, des semaines et peut-être des années, la peur et l'angoisse la quittèrent. Jonathan la fit glisser sous lui. Submergée par un désir impérieux, elle laissa échapper un gémissement de frustration quand il s'écarta légèrement pour la regarder.

— Je n'ai jamais rencontré de femme aussi belle que toi, lui susurra-t-il à l'oreille en relevant doucement ses mains au-dessus de sa tête.

— Et tu en as vu beaucoup ? demanda-t-elle, un sourire mutin aux lèvres.

— Assez pour savoir de quoi je parle.

Il la gratifia d'un sourire sexy et approcha sa bouche de ses seins.

Quand il releva la tête, elle n'avait pas repris son souffle.

— Ce qui arrive était inévitable, affirma-t-il.

Il semblait si sérieux qu'une sourde appréhension l'envahit, s'entremêlant au plaisir. Et si elle tombait amoureuse ? Pire, si elle tombait amoureuse et que cela *ne marchait pas* ? S'en remettrait-elle ?

Elle fut tentée de fuir et de retrouver l'espace sécurisant de sa chambre. Elle pressentait déjà que tout serait différent quand ils auraient fait l'amour. Elle ne pourrait plus revenir à son ancienne vie, ni se retrancher derrière une barrière émotionnelle, comme elle l'avait fait avec Anton, comme elle l'avait toujours fait. Et qu'en penserait Sam, si — *quand* elle reviendrait ?

Elle fit taire la voix de la raison. Il était trop tard pour faire machine arrière...

Et, de toute façon, elle n'en avait pas envie.

* * *

Lovée nue contre Jonathan, Zoé pouvait à peine bouger : Kino était monté sur le lit, occupant l'espace encore disponible. Cela ne la dérangeait pas — au contraire. Les yeux fermés, elle s'abandonnait à une douce quiétude, tenant à distance le monde extérieur qui, derrière ses paupières alourdies de sommeil, se résumait à des ombres instables.

La sonnerie de son portable, qu'elle avait laissé dans la cuisine, fit irruption dans la chambre, la ramenant brutalement à la cruelle réalité : Samantha avait besoin d'elle.

Elle poussa gentiment Kino et se leva sans prendre le temps de s'habiller. Et si c'était le coup de fil qu'elle attendait ?

Celui qui allait mettre fin au cauchemar...

Oh ! non. C'était Colin Bell. La déception qu'elle éprouva en voyant s'afficher son numéro d'appel sur son écran lui fit l'effet d'une douche froide. Elle espérait tant que ce soit l'inspecteur Thomas !

Que lui voulait son ancien voisin ? Quand Jonathan lui avait dit

que la battue n'avait rien donné, elle n'avait pas eu le cœur d'appeler Colin pour le remercier de tout ce qu'il avait fait. Elle avait eu besoin d'un peu de temps pour digérer sa déception, mais elle n'avait plus de raison de repousser cet appel, à présent. Le mal était fait : Colin venait de briser ce moment d'apaisement, le premier depuis la disparition de sa fille. Ravalant un soupir, elle décrocha, prête à le remercier.

— Bonjour ! s'exclama-t-il. Joyeuse fête des Mères !

Elle tressaillit comme si elle venait de recevoir un coup de poing dans l'estomac. C'était la fête des Mères ? Elle ne s'en était pas rendu compte. Et, vu les circonstances, elle aurait préféré continuer à l'ignorer, ce que la plupart des gens auraient compris. Colin n'avait sans doute pas pensé à mal, mais c'était très maladroit de sa part.

— Merci, lâcha-t-elle du bout des lèvres.

— Comment allez-vous ? Je me suis fait du souci pour vous.

Il avait le don de la mettre mal à l'aise en disant toujours « je », sans jamais inclure sa femme.

— Ça va. Je vais mieux.

Elle sortit de la cuisine et s'assit sur le canapé du salon.

— Que vous est-il arrivé hier ? Votre détective m'a dit que vous ne vous sentiez pas bien.

— Je ne sais pas trop...

Elle n'avait aucune envie d'entrer dans les détails.

— Peut-être les symptômes de la grippe.

— Oh ! je vois... C'est terrible, ça. Ça vous mettrait n'importe qui au trente-sixième dessous !

Elle allait répondre quand des bribes de souvenirs lui revinrent à la mémoire — Souvenirs ou rêve ? Elle se voyait, assise à la table du salon de Colin, la tête penchée au-dessus de... d'un plan de la ville... Tiffany était dans la cuisine, en train de faire la vaisselle. Le bruit lui parvenait distinctement aux oreilles. Colin, assis à son côté, se levait soudain.

Elle s'entendait lui demander : « Où allez-vous ? »

— Je vais aider Tiffany à finir la vaisselle, répondait-il.

— Vous avez une... femme absolument charmante.

— Surtout quand elle m'aide à tuer quelqu'un ! avait répondu Colin dans un grand éclat de rire.

Ces images se superposaient sur un mode flou et décousu. Cela semblait si incohérent ! Était-ce la preuve qu'il s'agissait bien d'un rêve ? D'une hallucination causée par l'abus d'alcool ?

Sans doute. Pourquoi Colin aurait-il prononcé une phrase pareille ?

— Zoé ? demanda Colin.

— Je vous écoute.

Un bruit dans le couloir l'avertit de la présence de Jonathan. Elle leva les yeux et le vit, appuyé contre le montant de la porte, les bras

croisés. Il avait enfilé un boxer. Dans la lumière matinale, elle prit soudain conscience de sa propre nudité. Malgré l'intimité qu'ils avaient partagée dans la chambre, elle sentit une bouffée de pudeur l'envahir.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

Elle tira le plaid sur elle.

— Colin Bell, murmura-t-elle en couvrant le téléphone.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

Elle fit de son mieux pour ne pas le dévorer des yeux, mais ne put s'empêcher de laisser son regard s'attarder sur son corps superbe. Au cours de sa vie commune avec Anton, elle avait réussi à se convaincre que l'attrance physique ne comptait pas au regard de la gentillesse, de la loyauté, de la fiabilité.

Elle en était toujours persuadée, mais s'étonnait de se découvrir encore si soumise au pouvoir de l'attrance physique. D'autant que Jonathan semblait aussi capable de gentillesse, de loyauté et de fiabilité.

— Il prend de mes nouvelles, chuchota-t-elle.

— A qui parlez-vous ? intervint Colin. Vous n'êtes pas seule dans votre chambre d'hôtel ?

La jalousie qu'elle perçut dans sa voix la mit mal à l'aise, mais ce n'était pas assez flagrant pour qu'elle le lui fasse remarquer.

— Non, je...

Elle se reprit. Elle n'avait aucune explication à lui fournir. Sa relation avec Jonathan ne le regardait pas.

— Est-ce que c'est Anton ? insista-t-il.

— Colin, ça suffit.

— Quoi ? Vous pouvez bien me le dire si vous vous êtes remis ensemble.

— Ce n'est pas le cas.

Il y eut un silence.

— Vous n'avez pas ramassé quelqu'un...

Profondément irritée, elle sentit sa main se crispier sur le mobile.

— Je n'ai pas très envie de continuer cette conversation. Je vous rappellerai plus tard.

— Vous êtes fâchée ?

— Non, bien sûr que non ! Je vous suis très reconnaissante de ce que vous avez fait pour moi hier. Je comptais d'ailleurs vous appeler pour vous remercier. C'est juste que... cette journée est particulière et c'est difficile pour moi, vous comprenez ?

— Bien sûr .

— Parfait. Je vous rappelle plus tard.

Elle s'apprêtait à raccrocher, quand il revint à l'attaque :

— Ne me dites pas qu'il s'agit de Stivers ?

Zoé leva les yeux vers ce dernier, qui fit la grimace.

— Pardon ? reprit-elle.

— L'homme avec qui vous êtes ?

— Colin, ça suffit. Je ne suis avec personne.

— Autant me le dire, parce que je finirai bien par le découvrir.

— En quoi cela vous intéresse-t-il ?

— Parce que ça n'est pas juste.

— *Juste* ? répéta-t-elle, abasourdie.

— Vous ne m'avez même pas laissé une chance.

— Mais... vous êtes marié ! s'exclama-t-elle.

Un rire éclata à son oreille.

— Vous avez marché, hein ?

Elle expira le souffle qui s'était coincé dans sa gorge.

— Vous m'avez eue pendant un instant.

— Je sais. Vous croyez que tous les hommes sont à vos pieds.

Zoé se raidit.

— Non. Bien sûr que non ! se défendit-elle.

— *Alors pourquoi ne répondez-vous pas à cette foutue question ?* cria-t-il en raccrochant.

Sous le choc, Zoé fixa le téléphone, abasourdie, incapable d'esquisser le moindre mouvement.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Jonathan en traversant l'espace qui les séparait.

Elle leva les yeux vers lui.

— C'est Colin Bell. Il vient juste de me crier dessus. Quelle mouche l'a piqué ? C'est bizarre.

Mais pas aussi bizarre que les images qui lui flottaient dans la tête. Provenaient-elles d'un rêve ? Colin avait un sens de l'humour particulier qui ne semblait faire rire que lui.

— Qu'a-t-il dit ? demanda Jonathan.

Secouant la tête, elle reposa le téléphone.

— Rien. Rien d'important.

« *Vous croyez que tous les hommes sont à vos pieds.* » Lui expliquer le comportement étrange de son ancien voisin l'amènerait à répéter l'accusation dont elle venait de faire l'objet. Et c'était un peu gênant, tout de même.

— Tu as faim ? lui demanda Jonathan en lui caressant le genou.

Affronter la journée lui parut soudain au-dessus de ses forces. C'était dimanche. La fête des Mères. Les agences immobilières étaient fermées. Ils n'obtiendraient pas plus d'informations, et, en interrogeant les gens, ils ne feraient qu'interrompre des réunions familiales. Que pouvaient-ils faire pour Samantha ?

Il s'était écoulé presque une semaine depuis sa disparition et elle avait la sensation de se trouver face à un mur. Toutes les pistes

avaient été envisagées et vérifiées. Vers où devaient-ils se tourner, à présent ?

Elle tendit la main vers Jon et écarta la mèche de cheveux qu'il avait devant les yeux.

— Et si nous retournions au lit ?

Il la dévisagea un instant. Puis il la souleva dans ses bras et l'emporta dans sa chambre.

* * *

Quel idiot !

Colin ferma les yeux, en proie à une rage froide. Il repoussa son téléphone portable au milieu de la table, réprimant l'envie de le balancer à travers la salle de restaurant. Il n'aurait jamais dû s'emporter avec Zoé. Après tout le mal qu'il s'était donné pour gagner son amitié !

Et maintenant elle n'allait pas lui refaire confiance de sitôt. Tout était à refaire !

— Bon sang !

Se sentant observé, il tourna la tête vers la banquette voisine et vit une femme d'un certain âge qui ne le quittait pas des yeux. Sans doute avait-elle écouté toute sa conversation avec Zoé. Il avait perdu son sang-froid au téléphone, bon, et alors ? Elle voulait sa photo aussi ? Il soutint son regard et, ne parvenant pas à la faire détourner les yeux, il finit par lui faire un doigt d'honneur. Elle se figea, bouche bée, avant de se tourner vers son mari, insistant pour changer de place. Elle était en train de se plaindre auprès du gérant de l'établissement, quand Tiffany revint des toilettes.

Jetant quarante dollars sur la table pour couvrir l'addition qu'il n'avait pas encore demandée, Colin se leva et fit signe à sa femme de le suivre.

— Nous partons ? protesta-t-elle, surprise.

— Je suis debout, non ?

Il s'efforçait de parler à voix basse pour ne pas être entendu. Il avait assez attiré l'attention sur lui.

Elle couva son assiette d'un regard concupiscent.

— Je n'ai pas fini de manger !

— Eh bien maintenant, si !

Il n'avait aucune envie d'attendre que le gérant rapplique, avec sa cravate couverte de graisse, pour lui faire la leçon sur ses manières. Plutôt mourir que de s'excuser devant un type bouffi et stupide qui ne devait se faire que quinze dollars de l'heure !

— Pourquoi ? insista Tiffany, prenant soudain conscience de la tension qui régnait dans la salle. Qu'est-ce qui se passe ? On devait fêter la fête des Mères. J'ai le droit de manger tout ce qui me fait plaisir aujourd'hui. Tu l'as dit.

— J'ai changé d'avis.

Il lui indiqua la porte d'un mouvement du menton, mais Tiffany ne bougea pas.

— Je n'en ai mangé que deux bouchées, argua-t-elle.

— Et alors ? Tu n'es pas mère, si ? murmura-t-il.

— Non, parce que nous avons décidé de ne pas avoir d'enfants, mais je suis une *femme*. Je pourrais être mère si tu en voulais.

— Ferme-la ! Tu as assez mangé. Je le fais pour ton bien ! Je n'ai pas envie que tu ressembles à une baleine... Maintenant, bouge tes fesses !

— Colin...

Elle lança un regard oblique vers le gérant et le couple de personnes âgées, et baissa la voix.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Il ne répondit pas.

— Si tu ne viens pas maintenant, je pars sans toi, grommela-t-il en se dirigeant vers la sortie.

Elle finit par obtempérer. Dehors, il pressa le pas, déverrouillant à distance les portières de la voiture. Ils allaient monter dans leur véhicule quand le gérant apparut sur le seuil de son établissement.

— Notre clientèle est bien élevée. La prochaine fois que vous viendrez ici, comportez-vous correctement ! lança-t-il à leur intention.

Colin ne put se retenir : il se retourna et lui fit un bras d'honneur.

— Voilà ce que je pense de vous et de votre établissement ! cria-t-il.

— Oh ! Ne vous avisez pas de revenir ici !

— Je n'en avais pas l'intention. Faudrait me payer pour y remettre les pieds ! Et encore !

Tiffany baissa la tête pour cacher son visage cramoisi et monta dans la voiture sans un mot.

— Qu'est-ce qui te prend ? chuchota-t-elle, sous les regards du personnel qui assistait à la scène. On nous regarde !

— Et alors ? Cette infâme gargote n'est pas de notre niveau. On mérite mieux !

— C'est un joli restaurant. C'est même toi qui l'as choisi.

— C'était avant de goûter à leurs immondes pancakes.

Il s'apprêtait à sortir du parking quand il se souvint de son portable, abandonné sur la table du restaurant.

— Bon sang !

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Il fit marche arrière.

— J'ai oublié mon téléphone. Va le chercher !

Tiffany sortit de la voiture et repartit vers l'établissement sans discuter. Il lâcha un soupir. Elle avait compris, heureusement pour

elle, qu'il n'aurait pas été d'humeur à supporter ses jérémiades. En la voyant revenir, il vit qu'elle était contrariée.

— Tu as appelé Zoé, lança-t-elle en entrant dans la voiture.

— Et alors ?

— *Et alors ?* On a eu de la chance, la nuit dernière, de se sortir du pétrin. Pourquoi ne la laisses-tu pas tranquille ? Nous avons sa fille, Colin. N'est-ce pas assez ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

S'il le savait ! Il voulait Sam, certes — mais pas autant que Zoé. Le désir qu'elle suscitait en lui l'obsédait, surtout depuis qu'il l'avait attachée au lit, si près de lui imposer sa volonté, de devenir un Dieu pour elle — le maître de son plaisir, de sa douleur, de chacun de ses souffles. Mais Paddy avait tout gâché. Et maintenant elle s'envoyait en l'air avec un autre. Parce qu'il était sûr qu'il y avait quelqu'un avec elle, dans cette chambre d'hôtel. Il n'était que 8 heures du matin quand il l'avait appelée...

Elle se montrait si... prudente avec lui. Si respectueuse des convenances ! *Mais... vous êtes marié, Colin !* Pff ! Ce petit jeu e prenait pas avec lui. Zoé était une truie, comme toutes les autres. Pourquoi ne lui cédaient-elle pas ? N'était-il pas assez bien pour elle ? Il était pourtant jeune, séduisant, brillant. Il ne s'était jamais autant donné de mal pour plaire à une femme, avec si peu de résultats à la clé.

— Tu vas me répondre ? insista Tiffany.

— C'est une... sale petite pimbêche. Elle a besoin d'être remise à sa place.

— Tu l'as déjà fait. Tu as enlevé sa fille...

— C'est toi qui l'as enlevée, la coupa-t-il.

— Pour *toi* ! Et je m'en mords les doigts, crois-moi. Je voulais te faire plaisir, mais tout ce que j'y ai gagné, c'est d'être malheureuse comme les pierres. Est-ce que tu aimes Zoé ? Tu ne m'aimes plus ? C'est ça ?

Elle éclata en sanglots.

— Si tu ne la tues pas, elle, alors autant me tuer, *moi* !

Il se crispa. La situation était en train de lui échapper... Ce n'était pas le moment que Tiffany s'effondre. Il s'en était fallu d'un cheveu, la veille, et il jouait encore gros aujourd'hui : Sheryl les attendait dans moins d'une heure et ils devaient être au mieux de leur forme, calmes et sûrs d'eux, pour ne pas commettre la moindre bourde.

Il sortit du flot de la circulation et s'engagea dans une rue résidentielle. Il se gara contre le trottoir.

— Pourquoi tu t'arrêtes ? demanda-t-elle en reniflant bruyamment. Qu'est-ce qu'on fait là ?

— Il faut qu'on parle.

— De quoi ?

— Tu dois te calmer, Tiff...

— Comment veux-tu que je me calme ? Chaque fois que je pense que Zoé est sortie de ma vie, tu l'y ramènes !

— Il ne tient qu'à toi de changer ça... Si tu m'aides à l'attirer dans un coin isolé...

— Non !

Il leva une main pour l'interrompre.

— Ecoute, tout ce que je veux c'est l'emmener au cabanon : je veux qu'elle voie ce que je vais faire à sa fille. Après, je les tuerai toutes les deux.

— Il faut qu'on arrête de se mettre en danger. Je veux vivre comme tout le monde. Ce que nous faisons est *mal*, Colin, et tu le sais.

— On va arrêter. C'est promis. Pour toi, je trouverai la force d'arrêter.

Sentant les larmes lui brûler les paupières, Tiffany se frotta les yeux.

— C'est vrai ?

— Bien sûr. Comment peux-tu en douter ?

— C'est que... quelquefois, on ne le dirait pas !

— C'est encore ta fichue insécurité qui parle... Toujours tes mêmes vieilles peurs !

— Donc... je t'aide une dernière fois et après, c'est fini ?

— Oui.

— Plus d'animaux de compagnie ? Plus rien de tout ça ?

Il se pencha vers elle pour l'embrasser, y mettant de l'ardeur pour la convaincre, mais, quand il ferma les yeux, il ne pensa qu'aux lèvres de Zoé.

— Bien sûr, bébé. Ce sera juste toi et moi, ajouta-t-il en essuyant doucement ses larmes. Toi et moi, pour toujours.

Elle s'accrocha à lui, pantelante.

— C'est tout ce que je veux, Colin ! C'est ce que j'ai toujours voulu !

— Alors, ramène-moi Zoé. Laisse-moi un week-end avec elle... et tu n'auras plus à te faire aucun souci. Elle n'existera plus pour moi ni pour personne, tu comprends ?

Le regard de Tiffany se perdit dans le vide pendant quelques secondes.

— Ce sera fini après ? J'ai ta parole ? reprit-elle en le fixant droit dans les yeux.

— Je te l'ai dit, non ?

Elle hocha la tête.

— Alors, d'accord. Je le ferai.

* * *

Les piailllements d'oiseaux étaient assourdissants tout autour d'elle. Elle n'en avait jamais entendu d'aussi forts... Quelque chose avait changé. Samantha voulut ouvrir les yeux, mais ses paupières trop lourdes refusèrent de lui obéir. Et, au fond, cela l'arrangeait bien. Elle n'était pas sûre de vraiment *vouloir* se réveiller. Où était-elle ? Une froide puanteur envahissait ses narines et elle se sentait à l'étroit, enserrée par des parois. Celles d'une boîte ?

Colin et Tiffany l'avaient-ils enterrée vivante ?

Elle prit une profonde inspiration et entrouvrit un œil. Ce qu'elle avait cru, un instant, être son cercueil était en fait une sorte de malle, dont le couvercle était ouvert. Au-dessus de sa tête, elle vit un toit, un assemblage de planches de bois, au travers desquelles filtrait la lumière du jour. Elle était, lui semblait-il, dans une vieille grange dont le sol devait être couvert de boue, si elle se fiait à son odorat.

Cet endroit ne lui disait rien. Elle était quasiment sûre qu'elle n'y était jamais venue. Mais comment sa mère pourrait-elle la retrouver si elle-même ne savait pas où elle était ? Où étaient Colin et Tiffany ? A mesure que les questions l'assaillaient, l'angoisse qui lui comprimait la poitrine se mua en une terreur indescriptible.

Elle sonda sa mémoire à la recherche d'un détail familier et rassurant. Mais elle n'aurait su dire si elle était restée longtemps inconsciente : elle se heurtait à un immense trou noir qui semblait avoir tout englouti. Pourtant, à force de solliciter sa mémoire, elle finit par en faire émerger des impressions, des bribes d'images : des pas qui avaient martelé le sol du couloir, la porte de sa prison qui s'était ouverte avec fracas, et la voix de Colin, pleine de fureur et de haine, qui avait déchiré l'obscurité : « *Je te tuerai dès que j'aurai du temps et je le ferai dans les règles. Ton sort est scellé.* » Elle avait senti ses larges mains se resserrer autour de sa gorge et elle avait cru qu'elle allait mourir. Mais il lui avait basculé la tête en arrière, en la tirant par les cheveux pour la forcer à ouvrir la bouche. De l'eau avait coulé dans sa gorge, de l'eau amère qu'elle n'arrivait pas à déglutir, qui débordait, coulait dans son cou, rentrait dans ses narines, lui donnant

l'impression de se noyer. Le père de Colin n'était finalement pas venu à son secours. Personne n'était venu l'aider.

Et maintenant elle se retrouvait dans cet endroit inconnu...

Rêvait-elle ? Était-elle morte ? Le chant des oiseaux aurait pu lui faire penser qu'elle était au paradis — sauf que le paradis ne pouvait pas sentir aussi mauvais.

Non, elle n'était pas morte. Elle n'était pas en train de rêver non plus. Elle le comprit en sentant le contact lourd et froid du collier autour de son cou, quand elle essaya de lever la tête. Si Colin et Tiffany l'avaient abandonnée ici, peut-être qu'il lui serait possible de s'enfuir — ou du moins de trouver de l'aide.

Encore fallait-il qu'elle puisse se lever et bouger, mais ses membres semblaient avoir été coulés dans le ciment. Elle se sentait sans force, et elle avait si froid...

Un sanglot s'échappa de sa gorge nouée. Elle se faisait peu d'illusions : elle allait mourir ici.

Laissant retomber sa tête, elle fixa la doublure noire qui recouvrait les côtés de la malle. Combien de temps lui restait-il à vivre ?

* * *

Jonathan s'éveilla en douceur et se redressa pour jeter un rapide coup d'œil à sa montre. Ses parents étaient dans l'Iowa depuis le mois de février : ils s'occupaient de son grand-père, qui avait eu une petite attaque cardiaque. Quant à sa sœur, elle passait la fête des Mères chez ses beaux-parents. Il n'avait donc pas d'obligation familiale pour la journée. Juste un appel à passer à sa mère, bien qu'il lui ait déjà envoyé une carte électronique — prouesse qui l'étonnait lui-même, vu le peu de temps libre dont il avait disposé au cours de la semaine écoulée.

— Je dois me lever pour appeler ma mère, murmura-t-il en tapotant la tête de son chien.

— Déjà ? soupira Zoé, lovée contre lui.

Ils avaient fait l'amour deux fois après qu'il l'eut ramenée dans la chambre, et ils s'étaient endormis, enlacés, les sens enivrés.

Aussi extraordinaire qu'aient été leurs étreintes, Jonathan sentait monter en lui un malaise diffus qu'il ne parvenait pas à refouler. En son for intérieur, il savait qu'il n'aurait pas dû nouer une relation intime avec Zoé. Elle nageait en pleine confusion et ne voulait pas s'engager. Quant à lui, il n'était même pas encore certain d'avoir vraiment fait le deuil de Sheridan.

— C'est la théorie des dominos, expliqua-t-il sur le ton de la plaisanterie. Si je n'ai pas appelé ma mère d'ici quinze minutes, elle va fondre en larmes ; mon père va m'appeler pour me faire des reproches, il me parlera de sa déception et de mon manque de cœur ; je me défendrai en lui expliquant que je suis très occupé, ce qui, à leurs

yeux, ne sera pas une excuse puisqu'ils ne m'ont jamais vu autrement que débordé !

— Je vois... Tu ferais mieux de l'appeler tout de suite, effectivement !

Elle s'écarta et s'enroula entre les draps. Il perçut sa tristesse, et éprouva aussitôt pour elle un regain de tendresse. Quand ils avaient fait l'amour ce matin, elle s'était totalement abandonnée... Un abandon empreint de mélancolie qu'il n'avait pas perçu pendant la nuit. Elle flirtait dangereusement avec le vide et l'oubli de soi. Il devait l'inciter à se lever et à s'habiller avant qu'elle ne sombre dans un état dépressif. La situation était difficile, mais elle devait rester combative pour ne pas perdre pied.

— Prête pour une douche ? lança-t-il en enfilant un jean.

— Pas spécialement. Tu as des choses à faire, vas-y en premier. Je t'attends là, marmonna-t-elle.

Hmm. Elle ne se lèverait pas à moins d'avoir un objectif précis, une perspective qui l'aide à garder la tête hors de l'eau. Un truc qui lui donne le sentiment d'être utile à Sam.

— J'ai une idée.

Zoé sortit la tête des draps.

— Laquelle ? demanda-t-elle.

Ce n'était pas un « laquelle » enthousiaste, mais un « laquelle » qui voulait plutôt dire : « Si tu ne restes pas au lit, alors laisse-moi tranquille ! »

— Allons voir Toby. Nous resterons à son chevet pendant que M. Simpson emmènera sa femme déjeuner dans un endroit plus agréable que la cafétéria de l'hôpital. Je suis sûr qu'ils seront contents de s'échapper un peu et de se changer les idées.

Elle se frotta les yeux et le dévisagea avec hésitation.

— Je pense plutôt qu'ils auront de la visite... On est dimanche. Ils ont sûrement proposé à d'autres membres de leur famille de passer voir Toby.

— Ces gens seront peut-être, eux aussi, bien contents de faire une pause. Qu'est-ce que tu en dis ? insista-t-il.

— Est-ce que j'ai le choix ?

Il sourit.

— Tu te sentiras revigorée après la douche. Il y a des serviettes dans le placard du couloir.

Il sortit de la chambre, son chien sur les talons.

— D'accord ! lança-t-elle avec un peu de conviction.

Il ferait encore chaud aujourd'hui, songea-t-il en laissant sortir Kino dans le jardin. Il était 11 heures et le soleil entraînait à flots par la porte vitrée, inondant la cuisine.

Il appela sa mère qu'il trouva de bonne humeur. Après lui avoir

promis de l'inviter dans sa crêperie préférée à son retour, il bavarda quelques minutes avec son père, puis raccrocha, le cœur plus léger. Si seulement il pouvait étouffer aussi facilement sa culpabilité vis-à-vis de Zoé ! Mais, là-dessus, il était intraitable avec lui-même : il avait réellement l'impression d'avoir pris avantage de sa fragilité. Il se ferait pardonner en se montrant plus réservé...

Pas facile, songea-t-il en faisant la moue. Il avait tant besoin de tendresse... Et elle était si attirante !

Il remplit la gamelle de Kino. Alors qu'il retournait vers sa chambre pour inciter Zoé à se lever, la sonnerie de son téléphone portable l'obligea à revenir sur ses pas.

Il s'en saisit. Et se figea en reconnaissant le numéro de Sheridan. Pourquoi l'appelait-elle ? Il ne lui avait pas reparlé depuis leur rapide entrevue aux bureaux de La Contre-Attaque. Tenté de ne pas répondre, il se ravisa. Il ne pourrait pas l'éviter éternellement. Ni continuer à lui opposer une attitude puérile et injuste. Après tout, elle ne l'avait pas trompé et ne lui avait pas donné non plus de faux espoirs. S'il avait fait preuve d'audace en lui exprimant clairement ses sentiments, au lieu de tergiverser et d'attendre...

Etouffant un juron, il retourna dans la cuisine et décrocha.

— Allô !

— Salut !

— Salut, répondit-il platement. Quoi de neuf ?

— Je viens te sauver la mise en te rappelant que c'est la fête des Mères aujourd'hui, s'exclama-t-elle d'un ton enjoué.

Il eut un petit rire.

— J'apprécie ton geste, mais tu arrives trop tard : je viens juste de l'appeler.

— Tant mieux. Comment va-t-elle ?

— Le temps commence à lui sembler long, loin de chez elle, mais mon grand-père va mieux.

— Assez pour se débrouiller seul ?

— Il en prend le chemin, en tout cas.

— Tu dois être soulagé !

— C'est un vieil homme obstiné.

— Ce portrait me rappelle quelqu'un d'autre.

— Moi ? Entêté ? Tu plaisantes !

Sheridan laissa échapper un autre rire et changea de sujet.

— Skye m'a dit que tu enquêtais sur la disparition de Samantha Duncan.

— Je m'y emploie.

— Tu n'as pas l'air satisfait, ni très optimiste. Ça ne se passe pas comme tu veux ?

— C'est le moins que l'on puisse dire.

— Zoé ne pouvait pas espérer meilleur enquêteur... Si quelqu'un peut l'aider à retrouver sa fille, c'est bien toi !

— Les indices sont ténus et les pistes peu nombreuses, expliqua-t-il sans relever le compliment.

Il ouvrit la porte vitrée pour laisser entrer le chien.

— Tu passes la journée avec tes parents ? demanda-t-il pour changer de sujet.

— Cain et moi les avons emmenés prendre un gros petit déjeuner. Ma sœur et son mari sont aussi en ville, avec le bébé.

Il ressentit un pincement au cœur. C'était lui qui aurait dû être à la place de Cain. Il avait toujours pensé que Sheridan finirait par devenir sa femme.

— Ah ! le plaisir des petites sorties en famille, lâcha-t-il avec un peu trop d'amertume.

Sheridan garda le silence quelques instants.

— J'ai passé un très bon moment, en effet.

— Tu travailles sur quoi ces jours-ci ? reprit-il pour changer de sujet.

— Une affaire particulièrement étrange.

— Dis-m'en plus.

— Mon client croit que sa mère a eu un autre enfant après lui — une fille que sa mère aurait tuée... mais il n'a que peu de souvenirs pour venir étayer sa théorie.

— Il peut s'offrir les services d'un détective privé ?

— Hélas, non... et je doute que la police s'intéresse à une telle affaire !

— Il est fils unique ?

— Non, il a une sœur aînée. Elle corrobore une partie de son histoire, d'ailleurs.

— Tu ne les crois pas, c'est ça ?

— A vrai dire, je n'en sais rien. C'est plutôt inhabituel... Une mère qui tue son propre enfant ! Et comment un tel crime aurait-il pu passer inaperçu ? Tu ne trouves pas ça incroyable, toi ?

— Dans ce métier, on croit toujours avoir tout vu... et l'affaire suivante nous prouve le contraire.

— Je me dis que cet homme a besoin de connaître la vérité. Soit je peux prouver qu'il se trompe et il trouvera enfin la paix, soit je découvre qu'il n'a rien imaginé et je l'aide à clore cette affaire. Et puis... j'aurai peut-être la chance d'être aidée par mon détective préféré !

— Ne compte pas trop sur moi dans l'immédiat.

— Bien sûr... Mais quand tu auras résolu l'affaire Duncan...

— Ce sera difficile. J'ai d'autres enquêtes en cours. Je suis surbooké en ce moment !

Il ne mentait pas. Sa boîte mail était pleine à craquer et il avait toutes les peines du monde à faire patienter ses autres clients.

Il y eut un silence au bout du fil.

— Tu avais toujours du temps pour moi, avant, murmura Sheridan.

— C'est vrai... mais j'étais aussi moins occupé.

— Tu ne veux plus travailler avec moi, c'est ça ?

Jonathan réprima un juron. Pourquoi tenait-elle à remuer le couteau dans la plaie ?

— Non, ce n'est pas ça...

— C'est pourtant l'impression que j'ai.

Il ne chercha pas à la convaincre et un silence pesant s'installa sur la ligne.

Du bruit s'échappa de la chambre. Soudain mal à l'aise, il éprouva le besoin de clore rapidement cette conversation.

— Je vais raccrocher.

— Jon ?

Il hésita.

— Quoi ?

— Pourquoi est-ce que tu me fais ça ?

— Quoi donc ? Je... je te l'ai dit, je suis très pris, en ce moment.

— Cain m'a dit quelque chose la nuit dernière... qui m'a fait réfléchir et je me suis demandé si je n'avais pas mal interprété notre relation.

Oh ! non...

— Ça ne fait que quelques mois que Cain, que tu n'avais pas revu depuis douze ans, est revenu dans ta vie et c'est suffisant pour faire de lui un spécialiste en relations humaines ? ironisa-t-il.

— Il a la distance émotionnelle nécessaire pour comprendre des choses. Il dit que tu ne te comportes pas seulement en ami...

La voix de Sheridan faiblit et elle s'interrompit, marquant l'embarras dans lequel la plongeait la conversation, avant de poursuivre :

— En fait, il pense que tu es amoureux de moi !

Il accusa le coup et se ressaisit aussitôt. Après toutes ces années passées à taire ses sentiments, le moment de vérité était enfin arrivé.

Il aurait pu nier, mais à quoi cela aurait-il servi ? Sheridan ne l'aurait pas cru, de toute façon. Il lui aurait suffi d'en parler à Skye, qui lui aurait confirmé ce qu'elle pressentait. D'autant que son comportement à lui constituait un aveu en soi.

— Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? insista-t-elle, hésitante.

— Ce que je ressens n'a pas d'importance. Tu en aimes un autre.

— Tu ne le nies pas...

Il lâcha un rire incrédule.

— C'est ce à quoi tu t'attendais ? Que je nie ?

Cette fois, le silence s'éternisa.

— Non... Je suppose que non, admit-elle enfin.

Il entendit l'eau de la douche couler dans la salle de bains, et il se sentit soudain plus à l'aise.

— Alors pourquoi appelles-tu ?

— Pour comprendre. Tu es si distant avec moi ces temps-ci... J'aimerais trouver une façon d'arranger les choses.

— Il n'y a rien à arranger.

Il voulait croire qu'il avait laissé passer sa chance, mais, au fond, il savait qu'il n'en était rien. Dans le cœur de Sheridan, nul ne pouvait rivaliser avec Cain, le garçon qui lui avait brisé le cœur à seize ans. Quand elle était revenue de Whiterock quelques mois plus tôt, fiancé à Cain, il n'en avait pas été réellement surpris.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? reprit-elle.

— Est-ce que cela aurait fait une différence ?

— Je ne sais pas.

— Tu sais bien que non. Pas depuis que tu as retrouvé Cain, en tout cas.

— C'est vrai, finit-elle par admettre. Je l'ai toujours aimé.

— Il n'y a rien d'autre à ajouter. Il faut que je raccroche, maintenant.

— Tu ne veux plus me parler alors ?

— Parler de quoi ? Tu es mariée ! Tout est différent, à présent.

— Je ne suis pas amoureuse de toi, mais ça ne veut pas dire que je ne t'aime pas, Jon. Tu es mon meilleur ami !

Il l'entendait pleurer au bout du fil, et son cœur se serra. Hélas, il ne pouvait pas changer ses sentiments ni le fait que ce dépit amoureux aurait obligatoirement une répercussion sur leur relation.

— Ne pleure pas, je t'en prie. Tu as Cain, maintenant. C'est tout ce qui compte.

— Pourquoi le fait de l'aimer, lui, devrait signifier que je doive te perdre, toi ?

— Tu ne le vois pas ? Nous ne pouvons plus rester amis et ce sera difficile de conserver une relation professionnelle : je ne pense pas que ton mari, sachant ce que je ressens pour toi, apprécie de nous voir travailler ensemble.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je te dis que ce n'est pas possible.

Il raccrocha et se massa les tempes, essayant d'assimiler ce qui venait de se passer, quand un bruit attira son attention et le fit lever les yeux vers la porte de la cuisine.

Zoé se tenait dans l'encadrement. Cheveux ébouriffés, T-shirt trop grand... Elle n'avait pas encore pris sa douche. Et elle en avait probablement assez entendu pour se faire une idée précise de la

situation, comprit-il avec désarroi.

— Qu'est-ce que tu disais, hier soir ? « Je ne veux plus de rencontres sans lendemain, j'attends plus... », énonça-t-elle d'une voix moqueuse.

Sa colère et sa déception étaient évidentes et il ne put réprimer une grimace.

— Je suis désolé.

Il aurait beau dire et beau faire, le mal était fait. Il l'avait blessée et il s'en voulut. Elle pivota et se dirigea vers la salle de bains. Une seconde plus tard, il entendit la porte se fermer et le verrou s'enclencher.

* * *

Zoé s'en voulait terriblement. Elle avait failli croire que l'amour existait — et elle s'était imaginé que Jon ne pouvait lui faire du mal, puisqu'elle était déjà au-delà de la souffrance. Eh bien, elle s'était trompée ! Elle venait de coucher avec un homme qu'elle ne connaissait que depuis une semaine. Pire, elle lui avait donné de l'importance. Quelle idiote ! N'avait-elle *rien* appris du passé ?

Au moins s'en était-elle rendu compte avant de perdre les prochaines semaines, voire les prochains mois... et toutes ses illusions par la même occasion.

— Tu n'as pas dit un seul mot depuis que tu es sortie de la douche.

Jonathan était assis en face d'elle, dans un café du centre-ville, où ils s'étaient arrêtés pour prendre un petit déjeuner avant de se rendre à l'hôpital.

— A quoi penses-tu ?

Zoé le regarda à travers les verres fumés de ses lunettes de soleil. Elle le trouva beau à couper le souffle. Mais elle avait surpris une conversation qui ne lui était pas destinée, et tout avait changé. Elle aurait aimé qu'il en soit de même pour l'attraction qu'il exerçait sur elle. Jamais personne ne l'avait autant attirée.

— Je pense que je suis stupide d'avoir cru à tes belles paroles : « J'attends plus ». Pourquoi n'avoir pas simplement dit que tu voulais t'offrir une partie de jambes en l'air ?

Il blêmit.

— Je ne me suis pas servie de toi, Zoé. Tu m'attires vraiment.

— C'est gentil de me le dire, rétorqua-t-elle sèchement.

— Ecoute, je me suis mal comporté la nuit dernière. J'en ai conscience. Je n'aurais pas dû profiter de la situation. Ce n'était ni délicat ni professionnel de ma part. Nous étions tous les deux en mal d'affection, mais... ça ne veut pas dire que je n'étais pas sérieux ou que je me fiche de toi.

— Oh ! je t'en prie... Ne te sens pas obligé de rattraper le coup, parce que tu avais raison : je n'en ai rien à faire de toi, ni de qui que

ce soit, d'ailleurs. Tout ce qui compte, tout ce que je veux, c'est retrouver Sam saine et sauve. Je serais prête à coucher avec la terre entière, s'il le fallait.

Quand elle vit la mâchoire de Jon se crispier, elle sut que son coup avait porté, mais ça ne la consola pas. Et elle n'en tira pas de satisfaction, non plus. Maniant l'art du détachement, elle se croyait à l'abri, mais Jonathan était parvenu à percer ses défenses. Il avait réussi à la blesser.

— Tu es en train de dire que cela n'a rien représenté pour toi ?

Zoé releva le menton, heureuse d'être cachée derrière ses lunettes de soleil.

— C'était agréable, mais ça s'arrête là.

Elle le vit serrer les lèvres — les lèvres qui l'avaient fait vibrer, la nuit dernière.

— Alors nous sommes tous les deux fautifs, lâcha-t-il.

— Exactement.

Elle se leva et jeta son gobelet dans la poubelle.

— Allons à l'hôpital.

— Zoé...

Il avait prononcé son prénom avec douceur, comme s'il avait voulu ne pas l'effaroucher, mais elle l'interrompit. Elle savait qu'elle ne pourrait lutter contre la gentillesse, s'il décidait d'en faire usage.

— Laisse tomber. C'est fini, ça n'arrivera plus et je n'ai plus envie d'en parler.

Si elle voulait mieux se protéger à l'avenir, elle devait se montrer ferme et veiller à ne pas laisser ses sentiments prendre le pas sur sa raison ! Elle s'était écartée de son objectif, elle le payait.

— Je suis désolé, si... si je t'ai rendu la situation plus difficile, s'excusa-t-il.

Il avait l'air si malheureux qu'elle sentit vaciller ses bonnes résolutions.

— Ne le sois pas.

Elle lui décocha un sourire, revendiquant une indifférence qu'elle était loin de ressentir.

— Ma fille a disparu... Je ne vois pas ce qui pourrait rendre ma vie plus difficile !

— Je suppose que tu as raison.

Elle se tut et se dirigea vers la voiture. Après tout, que savait-elle de lui ? Primo, elle avait connu entre ses bras une expérience intense et enivrante ; deusio, il semblait exercer son métier avec passion et compétence ; et tertio... il conduisait une Mercedes cabossée. C'était peu, tout de même ! L'état de sa voiture signifiait-il qu'il avait des problèmes financiers ? Ou trahissait-il un manque d'ambition ? C'était ce que prétendait Anton, qui ne s'était pas privé de le dénigrer devant

elle. Zoé n'avait pas été dupe, et, depuis quelques jours, elle savait que rien n'était moins vrai. Jonathan plaçait ses priorités ailleurs, c'est tout. Il n'avait pas besoin d'afficher des signes extérieurs de richesse pour prouver sa valeur, contrairement à Anton. C'était aussi pour ça qu'elle l'admirait.

Perdue dans ses pensées, elle ne réalisa pas, avant d'avoir atteint la voiture, que Jonathan ne l'avait pas suivi. Elle revint sur ses pas et le trouva à l'angle du bâtiment, en train de parler au téléphone.

— Je suis avec elle en ce moment, l'entendit-elle dire. Où êtes-vous... ? Ce n'est pas très loin de Sunrise Mall. Pourquoi ne pas nous y retrouver... D'accord. On se rejoint dans quinze minutes.

— Qui était-ce ? demanda-t-elle quand il raccrocha.

Jonathan glissa son téléphone dans sa poche.

— Franky Bates.

Elle fronça les sourcils.

— A t'entendre, on aurait dit qu'il était *ici*, à Sacramento.

— C'est le cas.

— Pardon ? Qu'est-ce qu'il fait ici ? s'exclama-t-elle, le cœur battant.

— Il dit qu'il a les dix mille dollars dont tu as besoin pour la récompense.

Elle retint un cri. Bates voulait lui *donner* dix mille dollars ? Pour l'aider à retrouver Sam ?

— C'est impossible. Il vient juste de sortir de prison et il habite avec sa grand-mère. Il ne peut pas avoir une telle somme à sa disposition !

— Il affirme le contraire. Il veut te les donner à toi, à moins que tu ne préfères que j'aille le rencontrer seul.

Zoé fit mentalement le tour des options qui s'offraient à elle. Ce qui s'était passé dans le mobile home de son père l'avait durablement meurtrie. Elle n'avait pas envie d'intégrer Bates à sa vie, même si l'homme qu'elle avait rencontré en Californie n'avait rien du monstre effrayant qui hantait sa mémoire. Mais s'il était sincère... pourquoi refuser son aide ? Il lui faisait nettement moins peur, à présent.

— Tu penses qu'on peut le croire ? demanda-t-elle.

— Nous ne le saurons pas avant d'y être, mais cela me semble crédible.

Elle aurait préféré ne pas le revoir, mais avait-elle le choix ? Elle devait tout mettre en œuvre pour retrouver Samantha. Et ce qu'elle préférerait, ou ressentait, ne devait pas entrer en ligne de compte.

Bates ne pourrait pas lui faire de mal, de toute façon. Pas avec Jonathan à ses côtés.

Zoé remonta la lanière de son sac sur son épaule.

— Très bien. Allons-y !

En arrivant avec Jonathan sur le lieu de rendez-vous, Zoé aperçut immédiatement Franky Bates. Il portait un T-shirt blanc avec un jean trop large, qui lui descendait bas sur les hanches. Une barbe de quelques jours ombrait sa mâchoire. Il avait l'air fatigué. Et nerveux, songea-t-elle en le voyant passer d'un pied sur l'autre et essuyer ses mains sur son pantalon. Il avait à l'épaule un petit sac marron. Un autre, plus grand, était posé à ses pieds. Elle remarqua aussi un taxi, qui attendait à quelques mètres derrière lui.

— Il est venu en avion ? demanda-t-elle à Jonathan, alors qu'il coupait le moteur.

Celui-ci fronça les sourcils, la mine songeuse.

— Il m'a dit qu'il avait roulé toute la nuit.

Silencieuse, la gorge nouée, elle se rendit compte que Franky Bates venait de les repérer et qu'il les observait. Elle ne pouvait plus reculer, à présent. Elle prit une profonde inspiration et, s'armant de courage, elle sortit de la Mercedes.

Quand elle marcha à sa rencontre, l'homme ne bougea pas, comme s'il avait craint de l'effrayer en faisant un pas vers elle. Il garda les yeux rivés sur Jonathan. Lorsque son regard croisa accidentellement celui de Zoé, il piqua un fard et baissa la tête.

— J'ai l'argent, annonça-t-il sans préambule quand ils arrivèrent à sa hauteur.

Il agita le petit sac marron, avant de le tendre à Jonathan.

— Comment vous êtes-vous débrouillé ? l'interrogea celui-ci sans le prendre.

— Ne vous inquiétez pas. Je n'ai rien fait d'illégal.

Il sortit une liasse de billets qu'il effeuilla rapidement du pouce.

— Il n'y a rien de malhonnête, je vous assure. Tout est réglo !

— Alors, dites-moi comment vous avez pu obtenir cette somme.

Bates se tourna vers le taxi et fit un signe de la main au chauffeur pour lui demander d'attendre.

— Mon grand-père avait une collection de pièces en or, très anciennes, certaines datant de la guerre civile. Nous passions

beaucoup de temps à les regarder ensemble. C'était vraiment chouette. C'est à moi qu'il les a léguées, à sa mort. Avec sa voiture, ajouta-t-il.

— Tu as vendu la collection ? balbutia Zoé.

— J'ai demandé à ma grand-mère de la mettre en gage et de m'envoyer l'argent par mandat, et j'ai vendu la voiture.

Sa voix se chargea d'une pointe d'excuse.

— En fait, les dix mille dollars dont vous avez besoin n'y sont pas tout à fait. Mais presque. Il y a exactement neuf mille deux cent quarante dollars. J'ai dû garder aussi de quoi rentrer à San Diego en avion.

Zoé ne parvenait pas à en croire ses oreilles. Franky venait de se séparer de ce qu'il avait de plus précieux, aussi bien financièrement que sentimentalement, pour lui venir en aide.

— Voilà, reprit-il en tendant de nouveau le sac à Jonathan.

Il semblait infiniment gêné, ne sachant quelle contenance adopter et comment leur remettre l'argent. Elle n'aurait su dire ce qu'en pensait Jonathan, mais il semblait peu enclin à lui faciliter les choses.

— Ce n'est pas pour moi. Donnez-le-lui à elle, déclara-t-il en faisant un mouvement de tête en direction de Zoé.

Bates se tourna vers elle et lui tendit l'argent sans se faire prier.

— J'espère que ça vous aidera dans vos recherches et que vous retrouverez ta fille, murmura-t-il, toujours incapable de soutenir son regard.

Elle se sentit proche des larmes en prenant le sac.

— Merci, lâcha-t-elle dans un souffle.

Il hocha la tête et souleva le second sac, posé à ses pieds.

— Ma grand-mère voulait te donner ça. Tu n'es pas obligée d'accepter, bien sûr. Ce n'est pas grand-chose... du pain à la banane et d'autres pâtisseries qu'elle a faits elle-même.

Zoé ne ressentit rien quand les mains de Bates, sèches et rugueuses, touchèrent les siennes, au moment où il lui donna le sac. Il n'était plus ni immense, ni menaçant, ni fort. Ce n'était qu'un homme ordinaire. Elle l'avait déjà compris à San Diego. Les larmes lui montèrent aux yeux, lui brouillant la vision.

— Je suis tellement désolé. J'espère que tu pourras un jour me pardonner, ajouta-t-il.

Il tourna les talons sans attendre de réponse, et se dirigea à grandes enjambées vers le taxi. Le véhicule s'éloignait, quand, dans une impulsion, elle fit signe au chauffeur de s'arrêter. Elle sortit de son sac une photo de Samantha, celle dont elle s'était servie pour imprimer les avis de recherche, et la tendit à Franky Bates par la vitre baissée.

— C'est pour *moi* ?

— Pour toi et ta grand-mère. Je...

En proie à une vive émotion, Zoé dut s'éclaircir la gorge à deux reprises.

— Ce que tu viens de faire me touche profondément.

Un sourire doux-amer flotta sur ses lèvres tandis qu'il regardait la photo.

— Elle est belle.

— C'est ce que je pense aussi, acquiesça-t-elle simplement.

Elle lui tendit la main et il la serra, juste avant que le taxi ne s'éloigne.

* * *

Tiffany était au supplice. Elle n'avait jamais vu Sheryl aussi bouleversée. Même lorsque cette dernière avait appris que sa fille souffrait d'un cancer, elle avait fait preuve d'un cran et d'une retenue qui avaient forcé l'admiration.

Elle jeta un coup d'œil à Colin. Comment pouvait-il supporter tout ça ? Assis à la table de la cuisine, il avait déjà englouti une grosse part de gâteau que sa belle-mère lui avait servi et il ne semblait pas le moins du monde ému de la situation.

— Mais où peut-il être ? répéta Sheryl pour la énième fois.

— Il finira bien par se montrer, va ! répondit Colin en raclant son assiette.

— Tu ne trouves pas ça inquiétant, toi ? reprit-elle. Il n'avait jamais fait ça avant.

— Avec toi, peut-être, lança-t-il.

Il reposa la fourchette en la faisant tinter contre le bord de son assiette.

— Du temps où il vivait encore avec ma mère, il s'en allait souvent sans rien dire. Une fois, on est restés sans nouvelles de lui pendant trois semaines. Il était parti à Las Vegas. Il ne l'a jamais avoué, mais si tu veux mon avis, je suis sûr qu'il y était allé avec l'intention de divorcer.

Elle fit la grimace, le visage altéré par la douleur.

— Mais nous, nous n'avons aucun problème ! Nous sommes heureux. Pourquoi voudrait-il me quitter ?

— Peut-être qu'il n'était pas aussi heureux que tu le penses...

Colin étira nonchalamment ses jambes et croisa ses chevilles.

— Peut-être qu'il veut retrouver sa liberté. Ou peut-être qu'il a rencontré quelqu'un. Ce sont des choses qui arrivent... C'est même banal.

— Tu crois qu'il est parti avec une autre femme ?

Tiffany ferma les yeux en entendant la voix de sa belle-mère se briser dans un sanglot. Elle devait interrompre Colin et faire cesser ces allusions méchantes et fausses.

— Tu as bien dit que sa voiture avait été retrouvée devant la salle

de billard, poursuivit-il.

— Oui, mais le barman affirme qu'il ne l'a pas vu la nuit dernière, répondit Sheryl.

— Évidemment ! Tu ne vois pas ce que ça signifie ?

— Non, dit-elle, sans comprendre où il voulait en venir.

— Cela veut dire qu'il avait rendez-vous avec quelqu'un, là-bas.

Colin renifla, mais Tiffany sut que ce n'était pas dû aux larmes ni à un accès de sentimentalisme. Il abusait de plus en plus de la cocaïne, et sa consommation excessive lui causait des problèmes de sinus. Il saignait même du nez régulièrement.

— Ça ne m'étonnerait pas qu'il y ait une histoire de femme là-dessous. Ils ont dû prendre sa voiture à elle, insista-t-il.

— Mais il m'aime ! protesta Sheryl, au bord des larmes.

Tiffany eut un pincement au cœur. L'impuissance et le désarroi de sa belle-mère faisaient peine à voir. Ne sachant quel sens donner à la disparition de son mari, elle en était réduite à croire au scénario inventé de toutes pièces par Colin. Dans la bouche de son beau-fils, l'histoire d'une liaison extraconjugale sonnait plus vraie que celle d'une disparition ou d'un meurtre.

— Je ne suis sûr de rien, évidemment, poursuivait Colin. Je ne veux pas retourner le couteau dans la plaie, mais bon... c'est toi qui m'as demandé mon avis, non ?

Elle haussa les sourcils tout en s'essuyant les yeux.

— Si c'est pour entendre ça...

— Qu'est-ce que tu peux être enquiquineuse parfois ! Si tu veux le garder, il va falloir t'améliorer.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Sheryl, le visage enfoui dans ses mains, éclata en sanglots. Tiffany se redressa. Cette fois, Colin était allé trop loin. N'avait-il pas fait assez de mal à sa belle-mère comme ça ? Non seulement celle-ci ne reverrait jamais plus Paddy, mais elle était condamnée à rester dans le doute et l'ignorance quant au sort de son mari. Devait-il rendre la situation encore plus pénible qu'elle ne l'était déjà en la faisant culpabiliser ?

Colin n'avait jamais fait mystère de son peu d'affection pour Sheryl, qu'il trouvait laide, avec son visage trop maquillé et ses cheveux teints en roux, coiffés dans un chignon serré. Elle n'était peut-être pas très séduisante au premier abord, mais c'était une bonne épouse, une bonne mère, aux petits soins pour ses proches — autant de qualités que Tiffany avait toujours appréciées.

— Je ne suis pas d'accord, dit-elle tout à trac.

Elle s'était exprimée d'une voix à peine audible, mais ce fut suffisant pour attirer l'attention.

Sheryl baissa les mains et leva vers elle son visage baigné de larmes.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Quoi qu'il se soit passé, ça n'a rien à voir avec toi, déclara Tiffany, évitant le regard furieux de Colin.

Il lui ferait payer de l'avoir contredit, elle n'en doutait pas, mais, en cet instant, son ressentiment était plus fort que l'amour qu'elle lui portait.

Cherchant à se raccrocher à la moindre étincelle d'espoir, Sheryl se rapprocha de Tiffany.

— Tu ne penses pas qu'il y a une autre femme ?

— Non, ça ne tient pas debout. Paddy t'aime trop. Il ne te quitterait jamais. Il sait que personne ne pourrait lui donner autant que toi, assura-t-elle avec conviction.

Sans doute parce qu'elle avait été ignorée et privée d'amour par sa mère, Tiffany exprimait difficilement ses sentiments — et sa maladresse était encore plus marquée vis-à-vis des femmes. Mais quand Sheryl se mit à pleurer dans le creux de son épaule, elle n'en éprouva aucune gêne, aucun inconfort. Ce contact lui parut même naturel — peut-être parce qu'elles partageaient le même chagrin, le même désarroi ? Tiffany refusait la disparition de Paddy, elle aussi. Elle aussi voulait qu'il rentre.

Le regard furibond de Colin lui faisait l'effet d'une brûlure, mais elle ne se recroquevilla pas comme elle le faisait habituellement, et se surprit même à relever le menton. Elle était heureuse d'être intervenue. Puisqu'il voulait qu'elle attire Zoé au cabanon, il pouvait, en contrepartie, faire un effort et témoigner un peu de compassion à sa belle-mère.

— Comment expliques-tu sa disparition, alors ? gémit faiblement Sheryl dans l'épaule de sa belle-fille.

— Tiffany ne sait rien — que dalle ! s'emporta Colin.

— Parce que toi si, peut-être ? rétorqua-t-elle dans un accès d'indignation.

Elle écarquilla les yeux, surprise par sa propre audace. Qu'est-ce qui lui prenait ? Pourquoi s'opposait-elle à lui si ouvertement ? Le soulagement qu'elle vit se peindre sur le visage de sa belle-mère la rasséra : elle avait fait le bon choix. Colin lui ferait sûrement payer sa rébellion, mais cela en valait la peine.

— Il a peut-être été victime d'un traquenard..., avança-t-elle. Un homme l'aura convaincu de le suivre sous prétexte d'une panne de voiture, ou pour lui vendre un fusil. Paddy aime la chasse et la promesse d'une bonne arme le convaincrail d'aller n'importe où et de suivre n'importe qui. On l'a peut-être blessé pour le dépouiller.

Sheryl hocha la tête.

— Oui... ça doit être ça.

Colin prit son assiette et se leva pour la mettre dans l'évier.

— Et si c'était Glen, cette personne ? lâcha-t-il avec perfidie. As-tu pensé à lui demander où il était la nuit dernière ?

Sheryl devint livide.

— Jamais Glen ne ferait de mal à Paddy. Il n'est pas méchant.

— Tu sais bien que ton fils a le sang chaud et qu'il le déteste.

— Glen n'a rien à voir avec la disparition de ton père... Paddy le confirmera quand il rentrera. Il est probablement blessé quelque part. On va m'appeler et le ramener.

— Parfait. Alors, appelle-nous, à la minute où il franchira cette porte. Il faut qu'on rentre, j'ai plein de boulot en retard.

Quand Colin fit un mouvement de tête vers la porte, Tiffany sentit son ventre se nouer d'appréhension. Le sentiment de bravade qui l'avait animée quelques minutes plus tôt la quitta brusquement. Bientôt, elle serait *seule* dans la voiture avec lui, seule dans leur belle maison, au cœur d'une des banlieues les plus sûres de Sacramento.

Or elle savait mieux que quiconque à quel point les apparences peuvent être trompeuses.

* * *

— Alors comme ça, tu es devenue la meilleure amie de Sheryl ? ironisa Colin en s'engageant sur l'autoroute.

Il glissa un regard en biais vers Tiffany. Murée dans le silence, elle gardait les yeux fixés sur la route. Elle devait bien s'attendre à recevoir une sévère punition, non ? Elle en méritait une — avec le collier et le fouet, au moins. L'attitude bravache qu'il percevait pour la première fois chez elle l'inquiéta, l'emportant sur sa colère. Il avait toujours bénéficié de son soutien inconditionnel. Elle avait toujours pris son parti en toutes circonstances. Avait-elle même protesté une seule fois quand il avait kidnappé et torturé des enfants ? Il ne s'en souvenait pas.

Mais aujourd'hui elle venait de prendre ouvertement position contre lui — et pour Sheryl. Elle tolérait les animaux de compagnie dans leur vie parce qu'elle savait qu'il ne ressentait rien pour ces enfants, qu'ils n'étaient que des jouets entre ses mains. Elle n'y trouvait rien à redire, mais l'indifférence qu'il venait de manifester pour Paddy, son absence de remords et de sentiments filiaux la plongeait dans des abîmes de peur et d'incompréhension.

Il devait bien admettre qu'en cet instant il se faisait peur lui-même. A se demander si Tina — la créature abjecte qui lui avait donné naissance — n'avait pas raison à son sujet. Pourtant, il ne se fichait pas de tout, puisqu'il avait passé sa vie entière à lui prouver à elle — et au reste du monde, d'ailleurs — qu'il était brillant, compétent et productif. Tiffany était-elle en train de percevoir son absence d'*humanité* ? Pressentait-elle ce que sa mère avait vu quand Colin était jeune et que son père avait refusé de voir jusqu'à la fin ? Peut-être...

Dans ce cas, il courait un grand risque. Si Tiffany commençait à douter de son amour pour elle, leur couple vacillerait sur ses bases. Car c'était la certitude d'être aimée, et elle seule, qui la poussait à rester avec lui.

— Tu vas me répondre ? insista-t-il.

Elle tira sur sa ceinture de sécurité.

— J'ai de la peine pour elle, voilà tout !

— Parce que tu crois que je n'en ai pas ?

Elle se tourna vers lui.

— Eh bien non, on ne le dirait pas.

Il devinait le cheminement des pensées de sa femme.

— Détrompe-toi... Ce n'est pas facile pour moi non plus, répondit-il d'une voix adoucie.

Il tendit le bras et lui prit la main.

Elle tressaillit, manifestement surprise : elle s'attendait à recevoir un coup.

— Tu crois que c'est facile pour moi ? demanda-t-il en lui caressant la main. Paddy était mon père, Tiff. C'est tellement difficile d'accepter la réalité et de me dire que je ne le reverrai plus jamais — par ma faute !

Ne parvenant pas à verser de larmes, il prit un air aussi accablé que possible.

— J'ai un cœur, moi aussi. Je vois bien que Sheryl souffre. Paddy va lui manquer, et à toi aussi. Je me sens très mal... Comment crois-tu que je vais pouvoir vivre avec ce que j'ai fait ?

Tiffany baissa les yeux sur leurs doigts entremêlés.

— C'est sûr... Tu n'aurais pas dû faire ça, murmura-t-elle, les sourcils froncés.

— Comme je te l'ai dit, je n'ai pas eu le choix. Tu aurais préféré me perdre, moi ? Parce que c'est ce qui serait arrivé : Paddy nous aurait dénoncés et nous aurions fini en prison. Je l'ai fait pour te protéger, pour nous protéger tous les deux.

Elle cligna des yeux à plusieurs reprises.

— Quelle horrible semaine !

— C'est vrai. Je n'étais pas dans mon état normal, surtout aujourd'hui. Je suis désolé... Je souffre tellement quand je pense à Paddy !

— Je comprends, murmura-t-elle doucement.

— Que ressentirais-tu si tu étais à ma place ?

Elle fit la grimace.

— Tu vois ? reprit-il. Je vis un enfer. J'ai l'air froid et distant, mais, en fait, ce n'est qu'une carapace.

Elle lui lança un regard compatissant et lui embrassa la main.

— Ça va aller, dit-elle. Nous traverserons cette épreuve ensemble.

Le poids qu'il avait dans la poitrine un moment plus tôt, et qui lui coupait la respiration, disparut instantanément.

— J'ai tant de chance de t'avoir à mes côtés ! Tu pourrais me faire traverser n'importe quelle tragédie.

— C'est normal. Je suis ta femme et je te soutiendrai toujours.

— Pour le meilleur et pour le pire.

Elle frotta sa main contre sa joue.

— Exactement.

Il ressentit quelque chose dans la poitrine... Une chaleur... Une *émotion*. Et peut-être pas que du soulagement. Du moins l'espérait-il.

— J'ai un cadeau pour toi.

— C'est vrai ?

— Pour la fête des Mères et aussi pour me faire pardonner pour... Zoé et Paddy.

Il la sentit se détendre. Elle lui serra la main pour lui témoigner son soutien.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu te souviens de cette bague sertie de diamants que tu voulais ?

Elle écarquilla les yeux.

— Oui ?

— Je vais te l'acheter.

— C'est vrai ? lâcha-t-elle dans un souffle.

— Ouais, pas plus tard que ce soir.

— Mais elle coûte plus de cinq mille dollars, Colin ! Nous ne pouvons pas nous permettre cette folie.

— N'oublie pas que tu as épousé un brillant avocat, bébé. Je peux quand même faire plaisir à ma femme, de temps en temps !

— Mais... tu vas devoir l'acheter à crédit !

— Ne t'inquiète pas. Je serai bientôt augmenté.

Colin la vit sourire comme elle ne l'avait pas fait depuis longtemps. Il s'en félicita. Enfin, il retrouvait sa Tiffany ! Celle qui l'adorait et qui l'aurait suivi au bout du monde.

— Ils vont faire une de ces têtes au boulot..., minaуда-t-elle, ravie.

— Ces ploucs devraient pourtant savoir que tu mérites le meilleur.

Il baissa la capote de la voiture. En sentant la brise dans ses cheveux, il fut traversé d'un délicieux sentiment d'insouciance. Un sourire lui vint aux lèvres. Pourquoi s'était-il tant inquiété ? Après tout, la mort de son père ne changerait pas grand-chose à son existence. Paddy était parti, mais il pouvait vivre sans lui.

Il se contracta en entendant la sonnerie du téléphone. La seule personne avec laquelle il voulait parler étant assise à côté de lui, cet appel ne pouvait être qu'une source de contrariété.

— Tu ne réponds pas ? demanda Tiffany.

— Si, si...

Il soupira et jeta un coup d'œil à l'écran.

— Qui est-ce ? reprit-elle.

— Je ne connais pas le numéro. C'est un appel longue distance de Los Angeles.

— Alors ça doit être ta mère.

C'était ce qu'il pensait aussi. Il savait par son père que Courtney vivait dans le Sud. Il ne fallait pas être malin pour en déduire que Tina ne devait pas être loin. La mère et la fille étaient toujours fourrées ensemble.

Tiffany se mordilla la lèvre.

— Tu crois qu'elle attendait ton coup de fil aujourd'hui ?

— Ça m'étonnerait. Cela fait des années que je ne l'ai pas appelée.

— Alors, qu'est-ce qu'elle peut bien vouloir te dire ?

S'il le savait ! La dernière fois qu'il l'avait vue, il allait encore au lycée et il vivait avec Paddy. Lors de sa brève visite, elle avait trouvé le moyen de lui hurler dessus, l'accusant d'avoir lacéré ses pneus et le traitant de rejeton du diable.

D'accord, c'était lui qui l'avait fait, mais elle aurait dû lui accorder le bénéfice du doute, au lieu de l'accuser aussi vite.

— On va très vite le savoir.

Il décrocha juste avant que l'appel ne bascule vers sa messagerie.

— Allô !

— Colin.

Bingo ! C'était bien sa mère.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Dis-moi où est ton père.

Il sentit son estomac se contracter. Mais de quel pouvoir surnaturel cette femme était-elle dotée ? Elle agissait avec lui comme un miroir dans lequel se reflétait sa véritable nature.

— Tu es au courant qu'il a disparu ? répliqua-t-il en feignant la surprise.

— Sheryl vient de m'appeler. Elle voulait savoir si Paddy était revenu vivre avec moi. Quelle idée saugrenue, franchement !

Il tiqua. S'il n'avait pas cédé à la tentation d'asticoter sa belle-mère, de la faire souffrir en insinuant que Paddy l'avait quittée pour une autre, elle n'aurait jamais appelé Tina. Et il se serait épargné cette conversation.

— Tu connais Sheryl : elle dramatise tout. Papa s'est barré, mais il finira par rentrer au bercail. Il revenait toujours à la maison, avant, non ?

— Il est heureux avec elle. Il ne serait pas parti sans raison.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je ne le surveille pas. Je n'ai aucune idée de l'endroit où il est.

— Ne me mens pas. Il a cherché à m'appeler la nuit dernière. Je n'étais pas là, mais il m'a laissé un message dans lequel il me disait qu'il avait besoin de me parler de quelque chose de sérieux. A propos de toi.

Ses mains se crispèrent sur le volant.

— Ça faisait longtemps !

— Je pressentais que cela finirait comme ça. J'ai toujours dit que, s'il arrivait malheur à un membre de la famille, je regarderais de ton côté.

— Non, mais tu t'entends ? Tu es vraiment cinglée, ma parole ! Les mères dignes de ce nom ne voient que les bons côtés de leurs enfants.

— Oui, mais ces mères n'ont pas un fils comme le mien.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Comment peux-tu être si sûre que je suis différent des autres ?

— Parce que tu l'as été dès ta naissance, Colin. Et dès que tu as pu parler, tu as débité des mensonges. Et tu n'as plus jamais cessé. J'ai fait de mon mieux pour t'aider. Je t'ai emmené à l'église, pensant que la religion t'aiderait à trouver les valeurs qui te faisaient si cruellement défaut. Mais tu as réussi à berner tout le monde, hommes d'Eglise, professeurs... Même ton père n'y a vu que du feu.

— Si je suis mauvais, c'est ta faute ! Tu étais violente !

Un éclat de rire, à la fois incrédule et ironique, emplit le téléphone.

— Moi, violente ? Parce que j'ai essayé de t'éduquer et que j'ai refusé de me laisser manipuler ? Ça oui, je t'ai fessé. Chaque fois que tu le méritais. Qu'aurais-je dû faire avec toi ? J'étais démunie face à un fils que je voulais aimer et que je devais sauver de lui-même. Je pensais que, si tu apprenais à être responsable de tes actions et à respecter les gens, tu irais bien. Mais cela n'a servi à rien. Tu prenais plaisir à être cruel, même avec ta propre sœur. Tu nous as fait nous déchirer, Paddy et moi, tu as brisé un mariage heureux. Tu as même réussi à convaincre tes professeurs, tes entraîneurs et les parents de tes amis que j'étais bonne à enfermer.

Cela avait presque fonctionné, songea-t-il. Il avait failli réussir à faire interner sa mère, juste après sa dépression nerveuse. Comme elle avait essayé de le faire avec lui.

— Ta place est dans un asile. Aucune mère ne peut faire ce que tu m'as fait !

— Tu me reproches d'être partie avec Courtney ? Je n'avais pas le choix. Je devais la sauver.

— Va au diable !

— Je vais appeler les flics pour leur dire que tu es dangereux.

Son sang se figea dans ses veines.

— Eh bien, fais-le. Tu le regretteras, crois-moi !

— C'est une menace ? riposta-t-elle.

Il passa une main dans ses cheveux et s'exhorta au calme. Il devait faire preuve de prudence. Tina était capable d'enregistrer cet appel.

— Bien sûr que non ! Je ne pourrais pas te faire de mal, ni à toi, ni à personne. Tu as toujours su me faire sortir de mes gonds et ça me fait dire des bêtises.

— Dis-moi ce que tu as fait à Paddy, Colin.

— Je ne l'ai pas touché !

— Il t'aime, tu sais. Ce pauvre fou t'aime, plus qu'il nous a aimées, ta sœur et moi, sinon nous serions toujours ensemble. J'espère que tu ne lui as pas fait payer trop cher la confiance qu'il t'a accordée ! conclut-elle.

Colin s'apprêtait à répondre, quand il comprit qu'elle avait raccroché. Il était à bout de souffle, comme s'il venait de courir dix kilomètres.

— Quelle saleté ! Je la hais ! Elle m'a toujours pourri la vie ! s'emporta-t-il en jetant son portable.

Tiffany, qui n'avait rien perdu de la conversation, était livide. Elle ne fit aucun mouvement pour ramasser l'appareil qui était tombé à ses pieds, après l'avoir heurtée en rebondissant.

— Comment est-elle au courant ?

— Elle ne sait rien. Elle ne peut pas nous causer de tort. Même si elle contacte la police, ils ne pourront rien prouver. Tout ce que j'ai à faire, c'est de combattre le feu par le feu.

Tiffany leva des yeux emplis d'incrédulité.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ne t'inquiète pas.

Il inspira profondément par le nez, retint son souffle, puis l'expulsa — recommença aussitôt. Après de longues minutes, il commença à se sentir mieux. Plus calme. Plus maître de lui.

— Je me suis déjà opposé à ma mère par le passé, et j'ai gagné chaque fois. J'ai toujours su susciter la compassion. De nos jours, la parole d'un enfant martyrisé a plus de poids que celle d'un adulte, expliqua-t-il doctement.

Si Tina lui causait le moindre problème, il clamerait qu'elle l'avait toujours détesté. Et il pourrait en raconter des histoires !

Lorsque Zoé et Jonathan arrivèrent à l'unité de soins intensifs, les parents de Toby s'étaient absentés. Ils durent passer par le bureau des infirmières pour obtenir l'autorisation d'entrer dans la chambre de Toby.

M. et Mme Simpson avaient fait de leur mieux pour atténuer le côté impersonnel et aseptisé de la pièce. Les persiennes avaient été entrouvertes pour laisser entrer le soleil, de la musique douce s'échappait d'une radio et des fleurs, posées sur la table de chevet, égayaient les lieux. Malgré tout, Zoé sentit son cœur se serrer : l'enfant ne semblait montrer aucun signe d'amélioration.

Il lui parut encore plus pâle, toujours relié par des tubes et des sondes aux mêmes appareils. A chaque nouvelle heure qui passait, l'espoir s'éloignait un peu plus de le voir reprendre conscience. Mais les Simpson avaient retrouvé leur fils, au moins. Et ce dernier avait échappé à son bourreau. Zoé en serait presque venue à les envier.

— Quelle sorte d'homme peut faire ça ? marmonna-t-elle entre ses dents en serrant la main de l'enfant.

Jonathan se rapprocha et tendit le bras vers elle. Elle se raidit involontairement et se pencha pour éviter son contact. Elle savait qu'il souhaitait la réconforter, mais elle ne pouvait plus se permettre d'accepter son soutien. C'était trop risqué. Il lui suffisait de poser les yeux sur lui pour être assaillie d'images sensuelles. Était-elle en train de tomber amoureuse ? Elle avait ressenti pour lui un désir brut, irrépressible, qui l'avait submergée. Jamais elle n'avait connu un tel élan, une telle plénitude. C'était un séisme émotionnel qu'elle n'avait jamais éprouvé avec personne.

Et c'était ça qui l'inquiétait, justement. Elle avait toujours réussi à se préserver. Or Jonathan avait réussi en quelques jours à mettre à mal le fragile équilibre qu'elle avait construit.

— Nous l'empêcherons de nuire, promit-elle tout bas à Toby.

Elle se retourna en entendant un bruit de pas. M. et Mme Simpson entrèrent dans la chambre avec deux sacs en papier. Une odeur de nourriture chinoise flotta dans la pièce tandis qu'ils reprenaient place

au chevet de leur fils, de l'autre côté du lit.

Zoé s'en voulut de s'imposer à eux dans un moment aussi intime. Elle s'apprêtait à s'excuser auprès de Mme Simpson, quand elle remarqua ses yeux brillants et son sourire.

— Vous avez de bonnes nouvelles ? s'enquit-elle avec curiosité.

Le couple échangea un long regard.

— Lyle voulait attendre un peu avant de vous appeler, mais puisque vous êtes là, je...

— Theresa..., intervint M. Simpson.

— Toby a serré ma main ce matin ! reprit son épouse, manifestement pressée de partager sa joie.

Zoé écarquilla les yeux.

— Il a *quoi* ?

— Il a serré ma main ! répéta-t-elle d'une voix vibrante d'excitation.

— Ma chérie, tu sais ce que le médecin nous a dit. Il ne s'agit peut-être que d'un réflexe. C'est pour ça que je ne voulais pas qu'elle vous appelle tout de suite, ajouta-t-il d'un air navré à l'adresse de Zoé et de Jonathan. Je ne voulais pas que... vous vous fassiez trop d'espairs si...

— Je comprends.

Les réticences de M. Simpson étaient parfaitement logiques, en effet — mais l'euphorie de son épouse était communicative. Emue, Zoé sentit un léger espoir renaître en elle.

— Je ne crois pas que c'était un réflexe, affirma Mme Simpson. C'est mon petit garçon qui essayait de me redonner courage. J'étais en train de lui parler. Je lui disais : « C'est la fête des mamans, mon bébé. Je suis là... »

Sa voix se brisa, mais elle se ressaisit, poursuivant d'une voix rauque :

— Et, soudain, j'ai senti ses doigts exercer une pression sur ma main, au moment précis où je lui parlais. Ça ne peut pas être une coïncidence. Je me fiche de ce que disent les médecins !

— Mais Toby ne l'a pas refait depuis, malgré toutes nos sollicitations, nuança son mari.

Le jeune garçon avait-il cherché à communiquer avec ses parents ? Zoé sentit son cœur s'accélérer à cette simple éventualité. Ou n'était-ce que leur désir qui les avait amenés à donner du sens à un simple mouvement musculaire, comme le suggéraient les médecins ?

Elle prit la main de l'enfant dans la sienne et se pencha vers lui.

— Tu ne risques plus rien, Toby. Tu vas te remettre. Tu as une famille qui t'aime et qui t'attend. Ils sont près de toi, lui souffla-t-elle à l'oreille.

Si seulement il pouvait bouger la main... Elle avait tant besoin d'un signe positif !

Mais il ne se passa rien. Pourtant, quelques heures plus tard, alors que Jonathan et elle venaient de faire imprimer un avis de recherche mentionnant la récompense, elle reçut un appel de l'hôpital.

Au bout du fil, la mère de Toby s'écria :

— Madame Duncan ? Il vient juste d'ouvrir les yeux ! Il vient juste d'ouvrir les yeux !

— Est-ce qu'il a dit quelque chose ?

La question de Zoé se perdit dans les pleurs de joie et de soulagement de Mme Simpson, trop émue pour lui répondre de manière cohérente.

* * *

— Tu sais, je connais un peu Sheridan, déclara Zoé sans préambule. Je l'ai déjà rencontrée.

Jonathan lui lança un regard perplexe. Qu'était-il censé répondre ? Elle avait voulu l'accompagner lorsqu'il avait annoncé qu'il sortait avec Kino, et marchait à son côté, le visage impénétrable. A quoi pensait-elle ? Il attrapa son chien par le collier pour l'éloigner du jardin des voisins et le faire traverser la rue. La nuit était tombée. Hormis les halos de lumière de quelques lampadaires, il faisait sombre et plus frais que la veille. Il avait prêté un pull à Zoé — trop grand pour elle, évidemment. C'était la seule trace de l'intimité qu'ils avaient partagée. Depuis le coup de fil de Sheridan, elle s'était refermée comme une huître, s'efforçant de le tenir à distance. Il avait pourtant essayé à plusieurs reprises de se rapprocher d'elle. Pour quelle raison ? Il ne le savait pas très bien lui-même.

— Au groupe de soutien aux victimes ? demanda-t-il.

Aucune autre réponse ne lui vint à l'esprit. Il n'avait pas envie de parler à Zoé (avec laquelle il avait fait l'amour jusqu'au petit matin) de Sheridan (à laquelle il avait avoué ses sentiments). Cette conversation le hérissait.

— Oui, confirma-t-elle. Je l'ai trouvée très chouette. Et très belle.

Elle n'avait rien à lui envier de ce côté-là, mais il s'abstint de le lui dire, sachant qu'elle ne voudrait pas croire à la sincérité de son compliment.

— Toby est enfin sorti du coma... C'est une bonne nouvelle, lança-t-il, changeant volontairement de sujet.

Elle retroussa ses manches trop longues, avant de jeter machinalement un énième coup d'œil à son téléphone.

— Je me demande s'il aura... des séquelles, dit-elle en butant sur le mot.

Ils n'en avaient pas appris plus, depuis le dernier coup de fil de M. Simpson, qui les avait rappelés pour leur annoncer que leur fils se souvenait de son prénom. Pour éviter de les ennuyer davantage, Jon avait préféré s'adresser à l'inspecteur Thomas. Ce dernier était entré

directement en contact avec les médecins, qui se montraient encore réservés sur le pronostic. Officiellement, il fallait attendre quelques jours pour voir comment Toby allait se remettre. Le plus tôt serait le mieux ! C'était néanmoins une bonne nouvelle, et Jon avait une deuxième raison de se réjouir : Zoé, qui, un peu plus tôt, lui avait fait part de son intention de prendre une chambre d'hôtel dès qu'ils seraient rentrés, n'en avait plus reparlé. Elle semblait même avoir abandonné l'idée. L'attente l'avait plongée dans une fébrilité douloureuse, qu'elle redoutait sans doute d'affronter seule.

— J'ai récemment entendu parler d'une fille qui est sortie du coma au bout de cinq jours. La convalescence a été longue, mais elle a fini par récupérer toutes ses facultés, dit-il, se voulant réconfortant.

— Souhaitons que ce soit la même chose pour Toby..., murmura-t-elle.

Kino leva la patte contre un arbre puis, la truffe collée au sol, il s'arrêta sur un trou de taupe.

— Il le faut, même si ce ne sera pas facile de l'entendre raconter son calvaire, répliqua-t-il, soucieux de la préparer au pire.

Zoé fronça les sourcils, puis hocha la tête. Ils marchèrent quelques instants en silence. Jonathan aperçut un homme avec son chien au coin de la rue, et il rattrapa Kino pour lui mettre sa laisse.

— Depuis combien de temps tu connais Sheridan ? s'enquit Zoé tout à coup.

Etouffant un grognement, Jonathan garda le regard fixé sur le trottoir.

— Quatre ans environ.

— Vous êtes sortis ensemble ?

— Disons que nous avons passé quelques soirées en tête à tête.

— Qu'est-ce qui n'a pas marché entre vous ?

Il lâcha un soupir.

— Un problème de timing. Au début, elle m'aimait bien, mais je n'étais pas prêt. Puis, quand je le suis devenu, c'est elle qui ne s'intéressait plus à moi

— Ça a duré longtemps, ce petit manège ?

Il lui décocha un coup d'œil irrité.

— Faut-il vraiment qu'on parle de ça ?

— Est-ce qu'on ne parle pas de tout entre amis ? demanda-t-elle.

Encore aurait-il fallu qu'il pense à elle comme à une amie, ce qui était loin d'être le cas... L'image de son corps nu, pressé contre le sien, ne le quittait pas. Et la seule pensée de l'entendre lui murmurer son prénom à l'oreille le mettait dans tous ses états. Mais pouvait-il lui avouer des choses pareilles ?

— Si c'est comme ça que tu vois les choses...

— J'espérais, quand même, que deux ou trois orgasmes m'avaient

fait sortir de la catégorie de « simple cliente ».

Jonathan ne put réprimer une grimace. Elle le faisait payer et il l'avait bien cherché.

— Tu n'es pas qu'une cliente. Tu ne l'as jamais été.

— Je te remercie, ironisa-t-elle.

Elle inclina la tête vers lui.

— Et toi, tu n'es pas qu'un détective privé.

Elle laissa échapper un petit rire, mais il ne vit rien d'amusant dans son commentaire.

— Enfin... Si elle t'a brisé le cœur au point que tu souffres de parler d'elle, je...

— Je ne souffre pas, la coupa-t-il avec une virulence qui le surprit lui-même.

— Sheridan est au courant de tes sentiments. Moi aussi. Tout le monde le sait. Alors, c'est quoi le problème ? insista Zoé.

Le problème ? C'était elle, Zoé — et le désir qu'elle provoquait en lui. Il n'arrivait pas à penser à autre chose. Son envie de la toucher le plongeait dans une intense frustration sexuelle. Il avait conscience que ses chances de lui faire de nouveau l'amour se réduisaient comme peau de chagrin — si tant est qu'il lui en restât une, après la conversation téléphonique qu'elle avait surprise le matin même.

— Ma relation avec Sheridan est sans importance. Elle est mariée. Il nous arrive de travailler ensemble. C'est tout.

— Vous avez vécu ensemble ?

— Zoé...

— Ça va, tu peux me dire la vérité. De toute façon, je te désirais tellement hier soir que je t'aurais probablement rejoint dans ta chambre, même si j'avais su pour Sheridan.

Que cherchait-elle à lui faire comprendre ? Qu'elle ne le désirait plus ?

— Bref, j'ai aussi ma part de responsabilité dans ce qui s'est passé. Et ce n'est pas comme si j'attendais un quelconque engagement de ta part, poursuivit-elle en écartant les mains. Je ne sais pas pourquoi j'ai accordé tant d'importance à cet appel.

Il n'aurait su dire pourquoi — et il ne chercha pas à approfondir —, mais il était heureux qu'elle lui ait accordé de l'importance.

— Je veux dire, continua-t-elle, ce n'est pas comme si cela représentait quelque chose d'important pour nous... Peut-être que c'était à elle que tu pensais quand tu étais avec moi.

Bon sang ! Là, elle allait trop loin. Il s'immobilisa et lui fit face.

— Si tu essaies de me faire comprendre que je n'ai plus la moindre chance avec toi, c'est bon : j'ai compris le message.

Il tourna les talons, écourtant la balade du chien.

Zoé ne regrettait rien. Elle lui avait parlé franchement. Sans doute aurait-elle dû y mettre davantage de formes, songea-t-elle en offrant son visage au jet chaud de la douche. Elle avait néanmoins obtenu le résultat recherché : Jonathan n'avait pas tenté d'approches depuis leur promenade. Elle avait vraiment eu l'intention d'aller à l'hôtel, mais le courage lui avait manqué à l'idée de la nuit qui l'attendait, une nuit à arpenter le tapis mité d'une chambre quelconque. Etre livrée aux affres de l'attente, priant pour que Toby se remette rapidement et se morfondant en imaginant le pire pour Samantha, était au-dessus de ses forces. Auprès de Jonathan, elle se sentait protégée et en sécurité. Néanmoins, elle ne pourrait s'imposer indéfiniment, guère plus d'une nuit ou deux.

Elle sortit de la douche et s'enveloppa dans une serviette. Après avoir enfilé le bas de pyjama qu'il lui avait prêté et un T-shirt à elle, elle se brossa les dents, puis se sécha les cheveux. Quand elle sortit de la salle de bains, elle trouva Jonathan, la mine sombre, allongé sur le canapé, la télécommande dans une main, en train de regarder la télévision.

— Quelque chose de bien ?

Il tourna les yeux vers elle, s'attardant sur ses seins qui pointaient sous le T-shirt, avant de la dévisager.

— Je n'ai pas trouvé mieux que ça.

Sous l'intensité de son regard, une sensation familière de picotement l'envahit.

— Excuse-moi. Tu veux peut-être que je me change ?

— Je peux aussi regarder ailleurs, si tu préfères.

Zoé finit par hausser les épaules. Elle ne portait rien d'indécent et il était un peu tard pour jouer les pudiques. Il avait déjà vu ses seins, il les avait caressés, *embrassés*.

— Si cela ne te gêne pas...

Jonathan haussa un sourcil, mais ne fit aucun commentaire, reportant son attention sur l'écran, sans plus lui prêter attention.

— Où Sheridan a-t-elle rencontré son mari ? demanda-t-elle, profitant de la pause publicitaire.

— Je n'ai plus envie de parler d'elle ! lâcha-t-il sèchement.

Elle vit un muscle tressaillir à l'angle de sa mâchoire et comprit qu'il était en colère. Il lui semblait pourtant que le sujet « Sheridan », était le seul à même de faire baisser la tension sexuelle qui s'élevait entre eux.

— Je devrais partir, déclara-t-elle en se levant.

— Ce n'est pas ça le problème.

— C'est quoi alors ?

Il se leva et s'approcha d'elle, sans la quitter des yeux. Le picotement qu'elle avait senti quelques minutes plus tôt au niveau de

la poitrine se répandit dans tout son corps, lui donnant l'impression de s'embraser. Son instinct lui criait de reculer, mais elle se refusa à bouger. Battre en retraite n'aurait fait que confirmer à Jon à quel point il la troublait.

Lentement, il posa ses mains sur ses seins, agaçant doucement leurs pointes à travers le tissu. Puis il avança sa bouche.

Son baiser fut une lente exploration, douce et torturante à la fois. Elle voulut feindre l'indifférence, mais n'y parvint pas.

— Ce que tu me fais... C'est ça le problème, décréta-t-il en reculant d'un pas.

Et il quitta le salon sans un mot de plus.

Devait-elle aller dormir dans sa chambre ou rejoindre Jonathan dans la sienne ?

Assise sur l'accoudoir du canapé d'un vert usé, Zoé était incapable de se décider.

Il était amoureux d'une autre.

Mais cette personne était mariée. Qui plus est, heureuse en mariage.

Oui, mais pourquoi aller au-devant des ennuis ? D'autant plus qu'elle n'était pas dans son état normal en ce moment.

En même temps, pourquoi s'interdire de rejoindre Jon alors qu'ils étaient si attirés l'un par l'autre ? Quel mal y aurait-il à accepter ses caresses, ses baisers ? L'avenir semblait si incertain... Pourquoi ne pas profiter du peu de joie que la vie lui offrait ?

Elle souffla lentement, cherchant à faire le calme en elle. Les hormones devaient influencer son jugement, se dit-elle, car toutes les raisons qu'elle avait trouvées quelques heures plus tôt pour garder ses distances avec Jonathan s'effaçaient devant l'envie irrépressible de se retrouver dans ses bras.

Etait-il interdit de partager un moment purement sexuel ? C'était monnaie courante, à présent. C'est ce que faisaient des tas de gens, non ?

Hmm. D'autres femmes le faisaient peut-être, mais pas *elle*. Depuis la naissance de Sam, elle avait toujours vécu en couple avec chacun de ses petits amis. C'était la première fois qu'elle était attirée par un homme qui n'éprouvait pas de sentiments pour elle... mais puisque les choses étaient claires et qu'elle savait à quoi s'en tenir, pourquoi résister ?

Si elle gardait ça en tête et se répétait : « Il aime Sheridan... il aime Sheridan » chaque fois qu'il l'embrasserait, elle ne souffrirait pas.

* * *

Dès que Zoé se glissa dans ses bras, Jon s'aperçut que quelque chose avait changé. Sur le plan physique, la communion était parfaite. Leurs corps s'accordaient à la perfection. Elle s'offrait à lui, goûtant

sans résister au plaisir qu'il voulait lui donner... attisant son propre désir, aussi. Seulement, dans la fièvre de leurs étreintes, quand il murmurait un compliment qui aurait dû la faire sourire ou se presser contre lui encore plus fort que la première nuit, elle faisait mine de ne pas avoir entendu et détournait le regard.

Malgré tout, il n'avait jamais connu de nuit aussi passionnée. Trois fois, il avait fait l'amour à Zoé — c'était elle qui l'avait réveillé à l'aube pour recommencer — et pourtant... il la désirait encore ! Il aurait voulu l'aimer, encore et encore — jusqu'à ce qu'elle finisse par céder... et puis quoi ?

Qu'elle lui dévoile ses sentiments. Voilà, c'était ça. Il devinait qu'elle refoulait ce qu'elle ressentait *vraiment*, et ça le blessait. Mais à quoi s'attendait-il ? Elle avait été sur le point de s'ouvrir à lui et il avait tout gâché.

Il avait beau se répéter, pour se rassurer, que Zoé devait savoir pour Sheridan, que c'était plus honnête, il ne parvenait pas à s'en convaincre.

Il tourna la tête vers elle et la regarda dormir. Et s'il avait sciemment cherché à gâcher ce qui était en train de naître entre eux ? Avait-il pressenti, dès le premier jour, la menace qu'elle représentait pour lui ?

Il jeta un coup d'œil au radio-réveil. Il était à peine 7 heures. Il ne tenait pas à analyser ce qu'il éprouvait, mais les questions affluaient, impossibles à refouler. Était-ce vraiment Sheridan ou son expérience malheureuse avec Maria qui constituait un obstacle entre lui et Zoé ? Et si c'était plutôt la peur d'aimer de nouveau ? Peut-être avait-il même porté ses vues sur Sheridan parce qu'il avait toujours su au fond de lui qu'il ne se passerait jamais rien entre eux... Sheridan l'aimait bien, mais pas d'amour. Était-ce pour cela qu'il ne s'était jamais déclaré ?

Il devait y avoir une raison. En fait, il n'avait jamais vraiment *essayé* avec Sheridan — sinon il aurait compris bien avant son mariage avec Cain à quel point il tenait à elle. Il s'était contenté d'une relation ambiguë et du statut d'ami. Pourquoi ?

Zoé remua près de lui.

— Il faut qu'on se lève, Jonathan..., marmonna-t-elle.

Elle refusait manifestement d'ouvrir les yeux et il comprenait ses réticences : elle était au lit avec un homme qu'elle ne connaissait que depuis une semaine ; sa fille n'avait toujours pas été retrouvée et, avec le jour, revenaient les angoisses et la peur.

Il la prit dans ses bras et enfouit son visage dans son cou. Il la sentit se raidir imperceptiblement, mais il ne s'écarta pas.

— Cette journée sera peut-être la bonne, l'encouragea-t-il.

— Je l'espère tant.

Elle cessa de résister et se blottit contre lui.

— Je vais distribuer les nouveaux avis de recherche, puis je me rendrai à l'hôpital, ce matin. Je... je sais que je devrais laisser un peu d'air à Toby et ses parents, mais... j'ai besoin d'être là-bas, de leur manifester mon soutien.

— Je comprends.

— Et toi, que comptes-tu faire ?

— Je vais rester ici une bonne partie de la matinée à passer des coups de fil, d'abord à six de mes clients qui ne me lâchent pas et qui se demandent pourquoi je ne donne pas signe de vie, ensuite à des compagnies de gestion de biens. Je dois aussi voir l'inspecteur Thomas pour faire le point sur les avancées de nos enquêtes respectives et comparer nos impressions.

— Merci.

— De rien.

Zoé prit le visage de Jonathan entre ses mains.

— Je le pense vraiment. Je... je ne sais pas comment je ferais pour traverser ce cauchemar sans toi.

Il tressaillit, profondément ému. Une émotion qui tenait du désir de la posséder et du désir intense de la protéger.

— On ferait mieux de se lever, dit-elle.

Elle se redressa, mais il la retint et l'attira contre lui.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Troublé par ce qu'il ressentait, mais incapable d'en faire une description cohérente, il lui offrit un baiser pour toute réponse. Ce fut d'abord tendre et doux, mais, quand elle rouvrit les lèvres, leur baiser devint rapidement passionné. Il glissa une main sur son ventre plat, jusqu'à la douceur moite et chaude qui le rendait fou.

— Fais-moi l'amour encore une fois, chuchota-t-il au creux de son oreille.

La sonnerie de son téléphone déchira le silence. Jon roula sur le côté en laissant échapper un soupir.

Son cœur battait si fort qu'il lui fallut quelques secondes pour se ressaisir. La réalité venait de reprendre brutalement ses droits, brisant l'instant magique.

— C'est peut-être une bonne nouvelle, dit-elle d'une voix pleine d'espoir.

Il attrapa son portable posé sur la table de chevet, et décrocha.

— Jon ? J'appelle trop tôt ?

Jasmine.

— Non, non, je suis réveillé. As-tu reçu mon colis ?

— A l'instant.

Il l'avait envoyé en livraison exprès pour qu'elle l'ait avant 10 heures, heure de la Louisiane.

— Et... ?

— L'énergie qui s'en dégage est si forte que j'ai *ressenti* Samantha dès que j'ai touché la peluche.

Il se redressa.

— C'est bon signe, alors, n'est-ce pas ?

— Elle est en vie. J'en suis sûre.

Zoé se redressa à son tour, s'adossant contre la tête de lit, serrant les draps contre sa poitrine. Elle semblait si vulnérable, tout à coup !

— Tu peux m'en dire plus ?

— Quand j'ai fermé les yeux, j'ai entendu des oiseaux. Beaucoup d'oiseaux. Elle est dans la nature. Peut-être dans une forêt. Il fait frais, humide, même sombre.

— Là, maintenant ? En plein jour ?

— Elle est dans un espace exigü. Enfermée. Je le ressens comme ça.

Elle donnait ses impressions à mesure qu'elles venaient, comme un peintre peignait sa toile par petites touches de couleurs. Cela le fascinait toujours, mais, ce matin, il brûlait d'obtenir plus de précisions sur l'endroit où se trouvait Sam. Sacramento s'étalait au pied de la Sierra Nevada. Les contreforts n'étaient pas loin et offraient aux citadins des kilomètres et des kilomètres de forêt accessibles en voiture.

— Perçois-tu d'autres bruits ? des odeurs ?

— Non, rien.

— Insiste, Jaz.

— Je crains de ne pas avoir que des bonnes nouvelles.

Il déglutit avec difficulté.

— Je t'écoute.

— Cette fillette est très faible. Elle a besoin d'aide, Jon. Et vite, sinon...

Elle laissa sa phrase en suspens. Il resta silencieux. Il savait que les facultés parapsychiques de Jasmine l'obligeaient à se confronter à des impressions pénibles, mais il savait aussi qu'elle était solide — pas du genre à se dérober quand il fallait se battre au côté des victimes.

Il jeta un coup d'œil à Zoé.

— C'est Jasmine ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? demanda-t-elle.

Sa voix était montée dans les aigus.

— Elle pense que Sam est en vie.

Ses doigts se crispèrent sur les draps.

— Merci, mon Dieu ! Mais... où est-elle ?

— Dans une forêt, manifestement.

— Une forêt ?

Les larmes se mirent à ruisseler sur ses joues.

— Et l'homme qui l'a kidnappée ? demanda Jonathan à Jasmine.

Peux-tu me donner un indice ? Est-ce celui qui se fait appeler « Maître » ? Est-on sur la bonne piste ?

— Aucune idée. Tout ce que je sais c'est que ce type revêt l'apparence de la normalité, sinon il aurait déjà attiré l'attention sur lui : il a un bon travail, une famille. Au premier abord, il semble au-dessus de tout soupçon.

— Comment peut-il avoir une famille et se livrer à sa perversité pendant des jours, des semaines, des mois, en toute impunité ?

Il savait que cela arrivait, mais il n'en restait pas moins surpris.

— C'est plus fréquent que tu ne le crois. Tu te souviens de cette affaire, en Autriche ? Celle de cet homme qui avait kidnappé sa propre fille de dix-huit ans ? Il l'a gardée prisonnière dans sa cave pendant vingt-quatre ans.

Il s'en souvenait. Ce fait divers avait été largement médiatisé, et le grand public avait découvert avec horreur que l'homme avait eu sept enfants avec sa victime.

— Sa femme ne s'était doutée de rien. Elle l'avait cru quand il lui avait affirmé que leur fille avait fugué et ne reviendrait plus, ajouta Jasmine.

— Rocklin n'est pas l'endroit idéal pour commettre ce genre de crime, objecta-t-il. Les résidences sont des constructions récentes et elles n'ont pas de caves.

— L'homme que vous recherchez peut cacher ses victimes ailleurs, suggéra-t-elle.

— Dans une forêt, par exemple...

Il sonda sa mémoire, repensant aux déclarations que lui avaient faites les diverses personnes qu'il avait interrogées. L'une d'elles lui avait-elle parlé d'un récent déplacement ? d'une virée à la campagne ?

Soudain, il se rappela que Colin lui avait raconté que Tiffany ne participerait pas à la battue, car elle souhaitait se rendre dès le vendredi soir au cabanon que possédait le père de Colin. Un cabanon où ils se rendaient parfois en week-end...

Sa main se crispa sur le téléphone. Était-il sur une piste ? Non, il se faisait des idées. Comment Colin pourrait-il être ce « Maître » ? Quand ils ne travaillaient pas, les Bell ne se quittaient pas d'une semelle. Leur travail les obligeait à rester en ville, à l'exception de quelques courts week-ends dans les environs. Ils ne pouvaient pas retenir une gamine prisonnière dans la forêt ! D'autant plus que Colin était à son cabinet quand Samantha avait disparu.

La conversation qu'il avait eue avec le shérif adjoint au sujet de Toby lui revint à l'esprit :

« Le gamin était en proie à une telle panique qu'il n'a laissé personne s'approcher de lui. L'homme qu'il a croisé en premier a compris qu'il lui faisait peur et il a laissé faire sa femme, pensant

qu'elle apparaîtrait moins menaçante.

— Ça a fonctionné ?

— Pas vraiment. Au moment où elle a cru qu'elle avait gagné sa confiance, il s'est enfui en pleurant et en criant... »

Toby craignait autant les femmes que les hommes. Était-ce significatif ?

— Tu crois que nous pourrions avoir affaire à un... *couple* ? demanda-t-il à Jasmine.

— C'est possible. Souviens-toi de ce couple de Canadiens qui avait martyrisé la sœur de la femme et assassiné deux autres filles...

L'état de Zoé et les circonstances étranges dans lesquelles il l'avait retrouvée, quasi amnésique dans une chambre d'hôtel, rendaient cette idée plausible. Elle avait dîné avec les Bell...

Mais les couples de tueurs en série, comme Myra Hindley et Ian Brady, qui s'étaient tristement illustrés en Angleterre en martyrisant et en tuant cinq enfants, restaient des exceptions. Si Colin et Tiffany s'en prenaient à des enfants, pourquoi ne se montraient-ils pas plus discrets ? Pourquoi s'étaient-ils donné tant de mal pour venir en aide à Zoé ? Ils l'avaient invitée chez eux, appelée pour la fête des Mères, ils avaient organisé une battue...

Et si leur altruisme et leur gentillesse ne servaient qu'à leur conférer l'apparence de la normalité ?

Possible.

Jonathan remercia Jasmine et lui demanda de l'appeler si une autre impression lui traversait l'esprit — même si elle lui semblait sans rapport avec Samantha. L'hypothèse d'une implication des Bell lui semblait tirée par les cheveux, mais il n'arrivait pas à l'écarter. Plus il y songeait, plus il s'apercevait que Colin avait été très présent depuis la disparition de Sam. Presque trop... à l'image de certains criminels qui s'impliquent dans l'enquête de leur propre crime. Ils se montraient si zélés qu'ils finissaient par attirer l'attention sur eux, d'ailleurs.

Il se souvint du voisin de Zoé le jour de la battue. Avec quelle ardeur il avait clamé son désir de retrouver l'adolescente ! N'était-ce qu'une façade ?

— Tu connais bien les Bell ? demanda-t-il à Zoé.

— Non. Avant la disparition de Sam, nos relations se résumaient à un signe de la main.

Avant la disparition de Sam. Ces mots lui firent froid dans le dos.

— Tu crois qu'ils auraient pu l'enlever ?

Elle repoussa ses cheveux et fit une grimace.

— Tu n'es pas sérieux ?

— Si.

Elle secoua la tête.

— Au cours des neuf mois où nous avons vécu près de chez eux, ils ne lui ont jamais prêté attention. En fait, il a toujours paru plus intéressé par moi que par Sam. Et comme tu l'as dit, il était au travail le jour de sa disparition. Quant à Tiffany, elle ne ferait pas de mal à une mouche.

Elle avait probablement raison. Beaucoup de détails ne collaient pas. Si les Bell avaient kidnappé Samantha, pourquoi auraient-ils drogué Zoé, lui auraient-ils enlevé ses vêtements pour l'abandonner, indemne, dans une chambre d'hôtel ? La personne qui avait brutalisé Toby n'aurait pas hésité à tirer avantage d'une autre victime à sa merci.

— Non... Je n'arrive vraiment pas à imaginer Tiffany mêlée à cette sauvagerie, reprit-elle après un silence.

— Moi non plus, je l'avoue.

A quoi bon l'inciter à se méfier de ses anciens voisins qui n'avaient probablement rien à voir avec l'affaire ? N'empêche... Le kidnappeur de Samantha vivait à Rocklin. Et les Bell habitaient la maison voisine de celle d'Anton.

Quand Jonathan franchit l'accueil du cabinet d'avocats Scovil, Potter & Clay, la standardiste était au téléphone. En le voyant approcher, elle leva la main en souriant pour l'inviter à patienter quelques instants.

— Comptez sur moi, je le lui dirai, dit-elle à son interlocuteur. Oui, monsieur, comme toujours. Pourquoi... ? Me débaucher ? Oh ! merci. Je me laisserai peut-être tenter un de ces jours. D'accord, vous aussi.

Elle raccrocha et écrivit rapidement un mot sur un bloc-notes, puis elle retira son casque et leva les yeux vers Jon.

— Puis-je vous aider ?

— Oui, je...

— Attendez ! Je vous reconnais, vous !

Elle se leva — non sans mal, tant elle semblait gênée par sa corpulence.

— Je vous ai vu à la battue samedi, mais vous n'êtes pas resté longtemps. Je suis physionomiste : je n'oublie jamais un visage ! Si tant est qu'une fille puisse oublier le vôtre, ajouta-t-elle avec un gloussement empreint de nervosité.

Il lui répondit avec un large sourire pour la mettre en confiance.

— Je suis détective privé. Je...

— Ah ! Je me disais que vous étiez peut-être inspecteur — dans la police, je veux dire.

— Non, j'ai été mandaté par La Contre-Attaque pour retrouver Samantha Duncan.

La jeune femme laissa échapper un soupir.

— C'est *tellement* triste, cette histoire. Je prie tous les jours pour qu'on retrouve cette pauvre enfant saine et sauve. Il y a du nouveau ?

— Pas pour le moment.

— Oh... J'espérais que vous apportiez une bonne nouvelle, murmura-t-elle d'un air navré.

Du plat de la main, elle lissa ses cheveux que le port du casque avait rendus électriques.

— Donc, vous êtes venu voir Colin ?

— Oui. Il est dans son bureau ?

La standardiste donna sans le vouloir un coup de coude à un chien en peluche posé sur un classeur, et le rattrapa de justesse avant qu'il ne tombe par terre.

— Je crains que non, répondit-elle.

— Sa voiture est pourtant dans le parking souterrain, lui fit remarquer Jonathan.

— Ah...

Dépitée d'être prise en flagrant délit de mensonge, elle jeta un coup d'œil vers le couloir qui menait aux différents bureaux, et finit par avouer à voix basse :

— En fait, il est en réunion avec M. Scovil, le grand chef, et on m'a demandé de prendre tous les appels.

— Je vois. Ça doit être important.

— Ça l'est. Je crois qu'il a des problèmes.

Elle fit une petite grimace complice pour se faire pardonner.

Jonathan se mit, à son tour, à chuchoter pour rester sur le terrain de la complicité, favorable aux confidences.

— Est-ce qu'il a fait quelque chose de mal ?

— Rien de *mal* en soi. C'est juste que...

Elle se reprit.

— Ecoutez-moi faire la mauvaise langue !

Elle poussa un petit rire haut perché qui lui fit comprendre qu'elle le trouvait à son goût.

— Je ne devrais pas vous parler de ça.

— Pourquoi ? Je ne le dirai à personne. Promis, juré ! affirma-t-il en faisant le signe des scouts.

Elle articula tout bas :

— Il se pourrait qu'il se fasse renvoyer.

— *Vraiment ?*

Elle ouvrit grand les yeux, prenant un air ingénu.

— Sa productivité a chuté, et ce n'est pas très bien vu par ici. Tous les avocats doivent être performants. Ils n'ont pas le choix.

Jonathan prit une des cartes de visite sur le présentoir, posé sur le bureau.

— Une idée de la raison pour laquelle il aurait été moins compétitif ?

— Non, aucune.

— Des problèmes à la maison ?

Elle se mordilla la lèvre inférieure.

— J'en doute. Tiffany et lui semblent heureux. Lors de la dernière réception organisée par le cabinet, pour les fêtes de Noël, elle est venue dans une robe courte et moulante qui ne cachait rien de sa plastique et de son tatouage sur...

Elle rougit.

— Elle est tatouée sur la *poitrine* — enfin... Je vous laisse imaginer ! Ils étaient tous les deux ivres avant la fin de la soirée et il se pavanait avec elle comme s'il exhibait un trophée.

— S'il n'a pas de problèmes dans son ménage, il est peut-être souffrant ?

Jon en doutait, mais c'était une façon de prolonger la conversation et de faire parler la standardiste.

— Non, je ne pense pas.

Elle se pencha vers lui.

— En fait, M. Scovil pense qu'il n'a pas le mental pour ce travail.

— Qu'est-ce qui lui fait penser ça ?

Elle lança un coup d'œil prudent vers le couloir.

— Colin ne l'admettra jamais, évidemment. Il n'a que la faculté de droit de Georgetown dans la bouche : Georgetown par-ci, Georgetown par-là. Alors qu'en fait il a fait ses études dans une fac de troisième zone, dans le Maryland. Tout est dans son dossier.

— Mais il est bien diplômé de Georgetown ?

Elle haussa les épaules.

— Il a dû réussir à obtenir les notes nécessaires pour pouvoir intégrer Georgetown en dernière année.

Colin était intelligent. Ce genre de passe-passe n'avait pas dû lui poser de problème.

— Je vois. Donc... vous ne l'aimez pas beaucoup ?

Une expression coupable s'imprima sur son visage rond et doux.

— Si, je l'aime bien. Enfin... Je ne déteste personne, de toute façon. Mais... je ne sais pas. Il n'est pas très facile à vivre... et même méchant, parfois.

Jonathan refusa d'en tirer des conclusions hâtives. Aux yeux de cette jeune femme un peu fleur bleue, le moindre mot malheureux pouvait passer pour de la méchanceté.

— S'est-il montré désagréable avec vous ?

La bouche de son interlocutrice se tordit comme si elle luttait contre les larmes. Désarmé par cet accès d'émotion, Jonathan tendit le bras et lui tapota le coude.

— Ça va aller ?

— C'est douloureux d'y repenser.

— Repenser à quoi ?

— Il y a quelques mois, quelqu'un m'a laissé un mot grossier.

Misty tira sur son chemisier violet pour l'ajuster au niveau de la poitrine.

— Ah oui ? Que disait-il, ce petit mot ?

— J'aimerais...

Son visage devint écarlate.

— Oubliez ça. Je n'aurais pas dû en parler.

Jonathan croisa son regard.

— Dites-le-moi, insista-t-il.

— Non. Vous êtes peut-être... amis tous les deux.

— Absolument pas. J'enquête sur la disparition de Samantha Duncan. C'est dans ce cadre que j'ai fait la connaissance de Colin.

— Alors, pourquoi êtes-vous ici ? demanda-t-elle.

— C'est une simple visite de courtoisie pour lui signaler que je mène une petite enquête sur lui et d'autres voisins. Je voulais qu'il m'autorise à parler à son patron et à ses collègues, expliqua-t-il.

En fait, il n'avait que faire de l'autorisation de Colin. Ce qui l'intéressait, c'était la réaction qu'il opposerait à sa requête — mais ce n'était qu'un détail sémantique.

— Vous ne pensez quand même pas qu'il a quelque chose à voir avec la disparition de cette enfant, n'est-ce pas ?

— Cela vous surprendrait ?

— Bien sûr ! Il a vraiment un caractère de cochon, mais de là à kidnapper un enfant... Non, je ne peux pas imaginer un truc pareil !

— Quand on enquête sur ce genre de crime, on ne peut rien laisser au hasard, vous savez. Alors, je vérifie tout... par précaution.

Le regard de la jeune femme se mit à briller et le sourire en coin qu'elle afficha lui donna presque un air espiègle.

— Ça va le rendre fou. Il n'aime pas quand on fourre son nez dans ses affaires. Il m'a hurlé dessus une fois parce qu'il m'avait trouvée dans son bureau en arrivant au travail, alors que je ne faisais que déposer ses messages sur sa table.

— Il ne lui en faut pas beaucoup pour s'énervier, hein ?

— A mon sujet, le simple fait de *respirer* suffit.

— Donc... qu'y avait-il dans ce mot dont vous venez de me parler ?

— Oh ! je suis sûre que c'est lui qui l'a écrit. Il l'a fait pour se venger parce que je ne lui avais pas fait les photocopies dont il avait besoin pour une réunion, et qu'il a dû s'y rendre sans, mais ce n'était pas ma faute.

— Qu'est-ce que ce mot disait ? redemanda Jonathan.

— Ça disait..., commença-t-elle en s'éclaircissant la gorge : « J'aimerais te faire couiner. »

Manifestement gênée, elle avait baissé la voix, et il avait dû se pencher pour l'entendre. Il se redressa, perplexe et vaguement choqué.

— Je vois..., murmura-t-il. Tout en finesse et en double sens. Vous êtes sûre que ce n'était pas juste une blague de mauvais goût ?

— Il y avait l'image d'un cochon et le papier avait été planté dans le dossier de mon siège avec une paire de ciseaux.

Jonathan plongeait les mains dans ses poches.

— Je comprends que cela vous ait bouleversée. Quand cela s'est-il passé ?

— Juste après l'arrivée de Colin, l'été dernier.

— Etait-ce écrit à la main ?

— Non, tapé à l'ordinateur. En gros caractères.

— Cela pourrait-il provenir de quelqu'un d'autre ?

— Je ne crois pas. Cela fait des années que je travaille dans ce cabinet et j'ai de bonnes relations avec les autres avocats. Ils se comportent tous très bien avec moi.

— A l'exception de Colin, insinua-t-il.

Elle parut réfléchir à sa réponse.

— La plupart du temps, il se comporte bien, mais il manque parfois de... sensibilité en voulant être drôle. Il fait souvent des moqueries sur mon poids ou des plaisanteries douteuses — comme de poser un antivol en plastique sur le réfrigérateur de la salle de repos, en prétextant que j'ai tendance à chiper les provisions des autres employés. Et puis... il y a tant de froideur dans son regard ! Parfois, je le surprends posé sur moi — un regard haineux, je vous assure ! Je suppose que c'est parce que je suis grosse. Je ne lui ai pourtant fait aucun tort. Vous savez, ce fameux jour où il m'a demandé de lui faire ces photocopies...

— Oui ?

— ... j'étais en réunion toute la matinée. Il savait que je ne pourrais pas les faire. Pourtant, il m'a laissé une note sur mon bureau, au lieu de se débrouiller.

D'accord, Colin n'était pas le supérieur le plus gentil qui fût. Mais cela faisait-il de lui un criminel capable de battre un enfant à mort ?

— Je parie que vous ne seriez pas désolée s'il se faisait renvoyer.

— Je ne peux pas dire qu'il me manquerait, reconnut la jeune femme.

Elle ajusta de nouveau son chemisier.

— Vous ne lui répétez pas ce que je viens de vous dire, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non, assura-t-il.

Une porte s'ouvrit dans le couloir et un homme d'une cinquantaine d'années apparut, suivi par Colin. Jonathan vit la colère altérer les traits de ce dernier, le confortant dans l'idée que la réunion ne s'était pas bien passée pour lui.

— Misty, est-ce que le livreur de FedEx est passé ce matin ? l'interpella l'homme.

— C'est le grand chef, chuchota-t-elle à l'intention de Jonathan, avant de pivoter vers son patron, un large sourire aux lèvres. Pas encore, monsieur Scovil. Vous attendez un pli ?

— Oui, et j'en ai besoin rapidement.

— Je vous l'apporte dès qu'il arrive.

— Merci.

L'homme fit un mouvement de tête en direction de Jonathan.

— Vous vouliez me voir ?

— En fait, j'espérais parler à M. Bell.

Scovil fit un geste de la main, indiquant qu'il avait assez entendu ce nom-là pour la journée.

— Il est à vous, maugréa-t-il en retournant dans son bureau.

Le claquement de sa porte fit sursauter Misty, mais Colin feignit de ne pas le remarquer.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il à Jonathan.

— Je voulais vous parler.

— Ça ne pouvait pas attendre ce soir, à la maison ?

— J'aurais aimé vous voir tout de suite, mais si cela pose un problème, je peux effectivement passer chez vous plus tard.

Colin marqua une hésitation, puis invita d'un geste Jonathan à le suivre.

— Puisque vous êtes là... Allons dans mon bureau.

— Merci.

— Qu'est-ce que vous regardez, vous ? lança-t-il à l'adresse de Misty.

Celle-ci détourna les yeux, faisant mine de se replonger dans son travail, mais, alors qu'ils longeaient le couloir, Jonathan sentit son regard posé sur eux.

— Je ne sais pas ce que cette grosse baleine vous racontait, mais elle sait que dalle, lui glissa Colin en le faisant entrer dans son bureau.

Jonathan fut heureux que la standardiste n'ait pas entendu le qualificatif déplaisant qu'il employait pour la décrire.

— Je ne dois donc pas la croire quand elle dit que vous seriez incapable de faire du mal à un enfant ?

— Attendez une minute, s'exclama Colin en s'immobilisant.

Jonathan remarqua néanmoins l'empressement qu'il mit à fermer la porte sur eux.

— Vous ne pensez pas... ? reprit le jeune avocat, sa voix montant d'une octave. Vous ne pensez quand même pas que j'ai quelque chose à voir dans la disparition de Samantha Duncan ?

— J'ignore qui l'a enlevée, mais il s'est passé quelque chose le soir où Zoé est venue dîner chez vous. Je veux savoir ce que c'est.

Colin contourna son bureau et desserra sa cravate tout en déboutonnant le col de sa chemise.

— Vous êtes sérieux ? D'abord, je m'entends dire par mon patron que je suis en période de « probation »... Et maintenant vous venez m'accuser d'avoir fait du mal à quelqu'un qui compte à mes yeux... C'est un cauchemar ou quoi ?

— Vous ne seriez pas en train de faire un petit complexe de persécution ?

— Allez vous faire voir !

Jonathan prit une chaise et étendit ses jambes.

— Est-ce que Zoé me soupçonne de quoi que ce soit ? reprit Colin. Est-elle derrière cette accusation ? Bon sang ! Comment peut-elle me faire ça à moi, qui suis resté toute une nuit avec elle pour imprimer les avis de recherche ? A moi qui ai pris sa défense face à Anton, quand celui-ci nous attendait le lendemain matin ? A moi qui étais prêt à lui prêter l'argent de la récompense ?

— Votre dévouement force l'admiration, en effet. Mais vous n'avez pas répondu à ma question, répliqua calmement Jonathan.

— Vous êtes borné, vous !

Il claqua la chaise contre son bureau, puis leva les mains.

— J'ai suffisamment de problèmes en ce moment dans ma vie... Je n'ai pas besoin de ça. Zoé et moi étions voisins, d'accord ? Et les voisins sont censés s'entraider dans l'adversité. Si vous continuez, vous me ferez regretter de lui avoir rendu service ! Voilà comment on remercie les bonnes actions de nos jours ?

— Vous faites d'autres bonnes actions, Colin ? demanda Jonathan.

Une veine gonflée battait sur son front.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Les vêtements de Zoé étaient de travers quand je l'ai trouvée dans sa chambre d'hôtel.

— Et ?

— Elle était évanouie sur le lit. Je ne crois pas qu'elle se soit déshabillée avant de remettre ses vêtements n'importe comment.

— Je ne savais même pas qu'elle s'était évanouie.

— Elle venait de partir de chez vous.

Colin secoua la tête pour montrer son incrédulité.

— De chez moi *et* Tiffany. Vous l'oubliez. Comment pourrais-je agresser quelqu'un avec ma femme dans la pièce ?

— Peut-être que cette idée ne lui déplaît pas, ou qu'elle a trop peur de vous pour vous arrêter, ou encore qu'elle vous laisse faire ce que vous voulez...

— Vous vous croyez malin, sans doute ? rétorqua Colin.

Il donna un coup de pied dans le classeur métallique, qui vibra pendant quelques secondes.

— C'est quoi votre problème, Stivers ? Vous n'arrivez pas à résoudre cette disparition, alors vous... vous cherchez quelqu'un à qui faire porter le chapeau. Et vous vous en prenez à moi parce que j'étais leur voisin ! Pathétique !

Jonathan contracta la mâchoire. Colin était bien trop versatile et imprévisible pour dégager la moindre sincérité. Impossible de savoir

s'il disait vrai ou non. Mais maintenant que la conversation avait pris un tour moins conventionnel, Jon espérait qu'en faisant monter la pression il pousserait Colin à se prendre les pieds dans le tapis.

— Qu'avez-vous dit à Zoé quand vous lui avez parlé au téléphone, hier ? demanda-t-il en changeant radicalement de stratégie.

— Quand ?

— Quand vous l'avez appelée sur son portable.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Il ne pouvait pourtant pas avoir oublié leur conversation !

— Bien sûr que si. Ce que vous lui avez dit l'a surprise. Vous lui avez crié dessus. J'ai vu sa réaction.

Bell serra si fort ses lèvres l'une contre l'autre qu'elles devinrent blanches.

— Alors ? insista Jonathan.

— C'était vous, n'est-ce pas ? Je le savais !

Il lui décocha un regard glacial, mais Jonathan ne fut pas dupe : il avait mis Colin en rage. Encore un peu, et il perdrait le contrôle de lui-même.

— C'était moi, quoi ?

— C'est vous qui étiez avec elle, aux aurores. Vous avez couché avec elle ! Sa fille a disparu, alors vous lui offrez une épaule sur laquelle pleurer, pile au bon moment pour la mettre dans votre lit. Bien joué ! Et vous osez venir me chercher des poux dans la tête !

Jonathan serra les poings.

— N'allez pas trop loin..., le prévint-il.

Colin releva le menton.

— Parce que vous, vous avez le droit de lancer des accusations, mais pas moi ? C'est ça ? s'emporta-t-il en postillonnant.

— Qu'il se passe ou non quelque chose entre Zoé et moi n'a rien à voir avec l'enlèvement de Samantha.

— Eh bien, moi non plus, je n'ai rien à voir avec tout ça. Alors sortez d'ici et allez faire votre boulot !

« Bonne idée », songea Jon. De toute façon, s'il restait plus longtemps, il allait sauter par-dessus le bureau de Colin et lui ficher son poing dans la figure. Il se leva sans le quitter des yeux.

— Si vous avez fait du mal à Sam, je vous le ferai vraiment, vraiment regretter, énonça-t-il d'un ton menaçant avant de tourner les talons.

* * *

La mine sombre, Colin regardait le sulfure posé sur son bureau. Il aurait dû le jeter à la tête de Stivers pour effacer son sourire. Comment le privé de Zoé — son amour — osait-il se montrer ici ? Pour qui se prenait-il ? Et, connaissant Misty, celle-ci était sûrement en train de colporter à travers le cabinet le nom du visiteur. Après tout

le mal qu'il s'était donné pour organiser la battue... voilà les remerciements qu'il récoltait ! C'était presque aussi embarrassant que rageant.

Il s'assit à son bureau, les dents serrées. Ce privé se croyait fort, mais il ne savait rien et n'avait aucune idée de ce dont lui, Colin, était capable. Celui qui le piègerait n'était pas encore né. Et ceux qui avaient essayé l'avaient amèrement regretté. Sa propre mère aurait pu en témoigner.

Comment allait-il s'y prendre pour rendre la monnaie de sa pièce à Stivers ? Il pesta. Il était coincé à son bureau : Scovil venait de lui demander de finaliser le contrat immobilier pour Joseph Garundy avant midi, sous peine d'être renvoyé. Mais bon... Ce n'était pas ce vieux grincheux qui allait lui dicter sa conduite ! S'il avait pu obtenir ce boulot, il pourrait se faire embaucher n'importe où.

Le téléphone se mit à sonner, mais il ne répondit pas. Les sonneries s'enchaînèrent, puis finirent par s'arrêter. Celle de son portable prit le relais. Il l'ignora également. Il avait besoin de temps pour réfléchir...

Colin se leva et se mit à arpenter la pièce. Jonathan avait évoqué l'état vestimentaire de Zoé, comme s'il y voyait un lien avec la disparition de Sam. Mais sur quoi s'appuyait-il pour penser qu'il y avait un lien entre les deux événements ? Sur rien. Il était jaloux, c'est tout. Il voulait être le seul à prendre son pied.

Une bouffée de rage le submergea. Jonathan lui avait soufflé Zoé sous le nez. C'était à cause de lui qu'elle avait changé. Il avait profité de leur déplacement à Los Angeles pour se rapprocher d'elle. Ah ! il le lui ferait payer. Et à elle aussi. Il leur montrerait à qui ils avaient affaire.

Il releva la tête en entendant un petit grattement contre la porte. Irrité par cette interruption, il cria :

— Quoi encore ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Manifestement sur ses gardes, Misty lui parla à travers le battant sans prendre le risque de l'ouvrir.

— Votre femme est en ligne. Elle dit que c'est urgent.

Sans doute les appels qu'il n'avait pas pris. Peut-être aurait-il dû répondre ?

— Passez-la-moi.

Il s'efforça de mettre un peu de chaleur dans sa voix, mais la standardiste ne répondit pas. Elle avait pris parti pour Stivers, cette grosse vache !

Se laissant tomber sur son siège, il décrocha le téléphone et appuya sur le bouton qui clignotait.

— Allô !

— Colin ?

Tiffany ne chuchotait pas, comme elle le faisait d'ordinaire quand

elle l'appelait de la maison de retraite.

— Tu n'es pas au boulot ? demanda-t-il.

— Si. Enfin... En fait, je suis assise dans la voiture. C'est ma pause, grâce à Dieu.

— Pourquoi *grâce* à Dieu ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Jonathan Stivers vient de m'appeler, voilà le problème ! Il m'a posé des tas de questions.

— Je sais. Il est passé au bureau, aussi. Ne t'inquiète pas, je m'en charge.

— Comment tu vas faire, Colin ?

Il pianota sur son bureau. C'était ce à quoi il réfléchissait depuis la visite du privé. Soudain, la réponse s'imposa à lui comme une évidence. Il devait passer à l'attaque et rendre les coups. Et le faire vite, avant que Stivers ne le ridiculise davantage.

— Appelle Zoé ! ordonna-t-il tout à trac.

— *Moi ?* s'écria Tiffany.

— Oui, toi.

— Pour lui dire quoi ?

— Il faut qu'elle sache que mon père a disparu. Tu vas lui dire qu'il est allé jusqu'à la salle de billard, qu'on a retrouvé son pick-up sur le parking et qu'on ne l'a pas revu depuis.

— Pourquoi lui dirais-je ça ? Deux personnes proches de nous qui disparaissent en une semaine, ça va lui mettre la puce à l'oreille ! Tu ne crois pas ?

— Justement. Stivers cherche un lien, alors nous allons le lui donner : Paddy aurait pu apercevoir Samantha.

— Je ne comprends pas.

— Tu diras à Zoé que tu as d'abord cru que Paddy était allé faire la tournée des grands-ducs, mais, quand il n'est pas réapparu, tu t'es demandé s'il n'était pas responsable de la disparition de Sam.

— Colin, non ! Je ne veux pas parler de ton père comme ça.

Il baissa la voix en entendant deux avocats discuter dans le couloir, tout près de sa porte.

— Ecoute-moi, bon sang ! Je sais ce que je fais. Elle a disparu. Il a disparu. Nous pouvons insinuer que c'est lui qui a enlevé la gamine et qu'il s'est enfui avec.

— Elle a disparu avant lui.

— On s'en fout.

Colin actionna le petit skieur mécanique posé sur son bureau, tandis qu'il réglait mentalement les derniers détails nécessaires pour ficeler son nouveau scénario.

— On dira que Paddy la cachait, mais comme je commençais à devenir soupçonneux et à poser des questions, il a pris la fuite.

— Qu'est-ce qui t'aurait amené à douter de ton propre père ?

— La façon dont il a parlé de Sam, la dernière fois qu'il est passé à la maison.

— Il n'a jamais parlé des voisins...

Colin leva les yeux au ciel. Ce qu'elle pouvait être nouille, parfois !

— Mais eux ne le savent pas, bécasse ! Nous affirmerons qu'il la trouvait jolie, et qu'il nous le disait chaque fois qu'il venait.

— Je ne suis pas une bécasse ! Arrête de m'appeler comme ça.

Soucieux de ne pas compliquer davantage la situation, il fit machine arrière.

— Tu as raison... Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je suis tendu, bébé. Je veux vraiment régler ce problème au plus vite.

— C'est ce que je veux aussi, mais ça ne tient pas debout, ton histoire ! Qui croirait Paddy capable d'un truc pareil ?

— Les flics le croiront parce que nous dirons qu'il me battait quand j'étais enfant et qu'il battait aussi ma sœur.

— C'est trop moche !

Il porta son regard sur le petit skieur qui montait et descendait sa pente en plastique avec la même facilité que lui-même créait ses mensonges.

— C'est vrai, mais ça permettra de faire peser les soupçons sur lui. Réfléchis, Tiff ! Nous ferons d'une pierre deux coups !

— Mais ta mère et ta sœur nieront, Colin, quand les policiers iront les interroger.

Il coïça le combiné téléphonique contre son épaule pour reboutonner sa chemise, puis réajusta sa cravate.

— Laisse-les faire. Le fait que ma mère soit partie sans laisser d'adresse en emmenant ma sœur avec elle servira ma version.

— Tina et Courtney t'accuseront, *toi*, pas Paddy.

Ce que pointait Tiffany aurait dû le mettre en colère — rien ne le mettait plus en rage que lorsqu'on lui rappelait l'alliance que sa mère et sa sœur avaient formée contre lui. Mais, à cet instant, seule comptait l'intense excitation qui montait en lui à l'idée que Stivers allait perdre Zoé. Et qu'il pourrait, lui, satisfaire ses fantasmes les plus pervers et s'en sortir, une fois de plus, sans une égratignure.

— Et alors ? Ce sera leur parole contre la mienne. J'ai l'habitude, tu sais ! C'est comme ça depuis des années avec elles deux !

Sa femme ne répondit pas.

— Qu'est-ce que tu en dis ? demanda-t-il.

— Colin...

— Quoi ?

Il ouvrit un de ses tiroirs et trouva un bonbon à la menthe.

— Est-ce que je me suis déjà trompé ? enchaîna-t-il en mettant le bonbon dans sa bouche.

— Non, mais... tu ne penses plus normalement quand il s'agit de

Zoé.

— Tu sais... j'ai bien l'intention de tenir la promesse que je t'ai faite hier dans la voiture. Et j'aimerais savoir si tu vas tenir la tienne.

— Oui, mais... si nous avertissons Zoé de la disparition de ton père, elle pourrait commencer à *nous* soupçonner. Et ne me dis pas que c'est stupide ! ajouta-t-elle, irritée.

Colin s'arma de patience.

— Justement, Tiff. Le fait est que Stivers et elle ont déjà commencé à nous soupçonner... Il faut donc que nous détournions leur attention avec un autre scénario plausible. Si ce n'est pas par nous que Zoé entend parler de la disparition de mon père, elle se demandera pourquoi nous ne lui en avons pas parlé et elle ne nous croira plus. On n'a pas le choix, bébé : il faut lui parler de Paddy. C'est la seule façon de rester crédibles à ses yeux.

— Tu le crois *vraiment* ? maugréa-t-elle.

Elle était sur le point de craquer. Il sentait la résignation poindre dans sa voix. Il ne lui restait plus qu'à enfoncer le clou.

— Vraiment. Après ça, nous reprendrons le cours de notre vie. Ils ne retrouveront jamais Sam ni Paddy, et personne ne pourra prouver que nous mentons. Et entre nous, Paddy, là où il est, il se fout bien de sa réputation.

— Cela blessera Sheryl, argua Tiffany d'une voix contrariée.

Il se mordit la langue. Sa soudaine loyauté envers Sheryl commençait à lui taper sur le système, mais ce n'était pas le moment d'entamer une dispute. Tiffany devait appeler Zoé avant que celle-ci ne parle à Jonathan. Sinon, le privé risquait de vouloir l'accompagner au cabanon.

— Cela ne la blessera pas, parce qu'elle n'y croira pas, insista-t-il.

— Elle va nous détester.

— On n'a pas besoin d'elle !

— Et qu'est-ce qui se passera si Zoé répète à la police ce que je lui ai dit sur Paddy ? demanda-t-elle.

— Ça les enverra sur une fausse piste.

— Une fausse piste qui les mènera quand même à nous et au cabanon. C'est le premier endroit qu'ils iront fouiller.

— Samantha et Zoé n'y seront plus depuis longtemps. Dès que Misty partira déjeuner, je me glisserai hors de mon bureau et j'irai là-bas. Toi, pendant ce temps, tu vas dire à Zoé que Paddy possède une cabane dans le coin, et que tu penses qu'il y retient Samantha prisonnière. Tu lui proposeras de la conduire là-bas. Je vous y attendrai.

— Je ne peux pas quitter mon poste au beau milieu de la journée !

— Bien sûr que si. Dis à Hargraves que tu es malade.

— Et toi ? Tu ne seras jamais revenu à ton bureau avant la fin de

la pause de Misty...

— J'accrocherai un mot sur la porte pour demander à ce qu'on ne me dérange pas. Elle ne se rendra même pas compte que je ne suis pas là.

— Et si elle veut te faire passer un message ?

— Elle sait qu'elle ne doit pas entrer dans mon bureau sans autorisation. Je vais lui dire que je vais travailler tout l'après-midi et que je ne veux être dérangé sous aucun prétexte.

Ce qui n'était pas faux, d'ailleurs. Mais ce n'était pas aujourd'hui qu'il allait combler son retard, ce qui n'augurait rien de bon pour son avenir professionnel. Bah ! chaque chose en son temps ! De toute façon, après l'entretien qu'il venait d'avoir avec son patron, il n'était plus très sûr de pouvoir sauver la mise. Scovil avait fondé beaucoup d'espairs sur lui lorsqu'il l'avait engagé, mais ses espoirs semblaient avoir fondu comme neige au soleil. Si Colin parvenait à négocier son licenciement avant d'être renvoyé, il pourrait s'estimer heureux.

— Ils pourraient te surprendre...

— Ça ne m'inquiète pas. De toute façon, j'en ai marre de bosser ici. Je peux trouver mieux.

— Je croyais que tu aimais ce job !

Il aimait surtout l'image que ce cabinet donnait de lui, mais il n'avait pas besoin d'eux pour conserver sa position sociale.

— Cette boîte ne me correspond pas. C'est bien trop guindé. Je pourrais peut-être me mettre à mon compte.

— Je ne te reconnais pas, Colin..., marmonna Tiffany, interloquée. On dirait que tu planes...

— Mais non ! Je n'ai rien pris aujourd'hui. Calme-toi !

— Comment va-t-on s'en sortir sans ton salaire ?

— On se débrouillera.

— Mais tu viens juste de m'acheter cette bague en diamants !

— Tu n'as pas entendu ce que je viens de te dire ? J'en ai marre de me faire flicker. Je déteste être coincé ici... Tu n'en as rien à faire ?

Elle ne répondit pas.

Il ouvrit un autre tiroir et en sortit un miroir de poche. Il remit de l'ordre dans sa coiffure et vérifia son nœud de cravate. Son patron et Stivers avaient réussi à le faire sortir de ses gonds, mais il n'aurait pas dû se laisser aller. Il était plus malin que tout le monde. C'était la raison pour laquelle sa mère le détestait, d'ailleurs.

— Tiffany ?

— Quoi ?

— Est-ce que tu es avec moi sur ce coup ?

— Je... Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée d'enlever Zoé.

— Pourquoi ?

— C'est trop dangereux.

— En mettant l'enlèvement sur le dos de Paddy, ce sera facile. Tu vas voir.

— Colin, s'il te plaît... Ce que je veux, c'est régler nos problèmes, pas les aggraver !

Il arrêta le skieur et se leva.

— Je te l'ai promis. Après ça, tout sera fini... Mais tu dois me croire ! Je ne pourrai pas nous sortir de là si tu n'es pas avec moi.

— Nous ne pouvons pas aller au cabanon. Zoé appellera la police et ils s'y rendront aussitôt.

— Ça n'a pas d'importance. En les mettant sur une mauvaise piste, ils perdront une bonne heure. Quand ils arriveront au cabanon, j'aurai déjà emmené Sam et Zoé.

— Où veux-tu aller ?

— Je vais demander à Tommy de m'arranger le coup avec son cousin qui loue une maison à Chester.

— Et moi, je serai où ?

Encore cette foutue jalousie. Cela devenait fatigant. Que devrait-il faire pour la rassurer une bonne fois pour toutes ?

— Tu attendras les flics au cabanon pour leur raconter l'horrible histoire : tu es arrivée sur place et tu as trouvé mon père avec Sam. Tu diras qu'il t'a braquée avec une carabine, qu'il a forcé ensuite Sam et Zoé à monter dans une voiture que tu ne connaissais pas et qu'il a pris la fuite.

— Non ! On ne s'en sortira jamais !

— Mais si ! Nous ébourifferons tes cheveux et, avec quelques égratignures, tu donneras l'impression de t'être battue pour les sauver. Tu seras une héroïne. Et moi, j'aurai ce que je veux.

— Ce que *tu* veux, répéta-t-elle.

Il ne releva pas l'aigreur qui perçait dans sa voix.

— C'est parfait. Alors, tu vas l'appeler ?

— Maintenant ?

— Bien sûr.

— Dis-moi encore pourquoi je le fais ? demanda-t-elle.

Colin sourit.

— Parce que tu m'aimes.

Debout dans le salon des Bell, Jonathan balaya la pièce du regard, puis éteignit son portable. Ce n'était pas le moment de se faire surprendre par la sonnerie. Il savait que Colin et Tiffany étaient au travail — il leur avait parlé au téléphone —, mais rien ne lui garantissait qu'ils ne rentreraient pas pour déjeuner. Colin pouvait aussi être brusquement renvoyé de Scovil, Potter & Clay, prié de rassembler ses affaires et de quitter les lieux.

Il glissa dans sa poche le passe dont il venait de se servir pour entrer par la porte de derrière et enfila une paire de gants en latex. Il prenait des risques, mais il n'avait toujours pas le moindre indice dans cette enquête, à l'exception d'un mauvais pressentiment concernant les Bell et d'une sensation d'urgence — amplifiée par le dernier coup de fil de Jasmine qui avait insisté d'une voix tendue sur la nécessité de retrouver Sam *immédiatement*.

Jon n'avait plus le temps de suivre les procédures légales. Obtenir un mandat de perquisition prendrait plusieurs jours — s'il avait le moyen de justifier sa requête auprès des flics, ce qui restait hypothétique.

Il savait qu'il avait tout intérêt à fouiller lui-même la maison des Bell et n'en éprouvait aucun scrupule : la vie de Samantha était en jeu. Si ses intuitions concernant les Bell se confirmaient, il aurait une chance de retrouver la trace de l'enfant. S'il se trompait, personne ne souffrirait de cet écart à la loi.

Au premier coup d'œil, rien dans la pièce ne lui parut différent de ce qu'il avait entr'aperçu quand il avait parlé à Colin à diverses occasions. S'il se fiait aux impressions de Jasmine, la fillette n'était plus là, mais, si Tiffany l'avait kidnappée — ce ne pouvait qu'être elle, puisque Colin n'était pas chez lui, à ce moment-là —, Sam avait dû passer du temps dans cette maison.

Il pouvait déjà abandonner l'idée de trouver des traces dans le salon, songea-t-il en notant les empreintes qu'avait laissées l'aspirateur sur le tapis et l'odeur citronnée qui flottait dans l'air. L'inspection qui s'ensuivit ne donna rien de concluant. A l'exception de la chambre des

Bell, les pièces à l'étage n'étaient pas meublées : dans la première, il ne trouva qu'un bureau avec des fournitures colorées pour album-photos, rangées dans des pochettes en plastique ; et, dans la seconde, qui avait manifestement été insonorisée, il ne vit qu'une batterie.

Quant au miroir installé au plafond de la chambre principale, on aurait pu y voir une trace de mauvais goût, mais en aucun cas la preuve d'un comportement déviant. Non, il n'y avait rien qui pouvait faire penser qu'un pervers, capable de torturer un enfant pendant des mois, vivait sous ce toit.

Trente minutes plus tard, Jonathan retourna dans le salon, après avoir fouillé tous les coins et recoins, du garage au grenier. Il avait trouvé dans un placard, au-dessus du réfrigérateur, des somnifères de la même marque que ceux que Zoé était censée avoir achetés la nuit où il l'avait trouvée inconsciente dans la chambre d'hôtel. Mais c'était une marque courante, et nullement incriminante.

Il avait aussi remarqué un matelas en mauvais état, appuyé contre le mur du garage, et un grand sac de croquettes pour chien, ouvert et à moitié vide. Les paroles de Toby lui revinrent à la mémoire et prirent une résonnance désagréable, mais il se rappela aussi que les Bell avaient signalé qu'il leur arrivait parfois de garder le chien d'un ami.

Il laissa échapper un juron. Sam n'était pas là et il n'avait trouvé aucune preuve tangible indiquant qu'elle avait passé du temps dans cette demeure. Il n'avait rien trouvé non plus qui lui permette de penser que Tiffany et Colin n'étaient pas ce qu'ils semblaient être.

Bon sang ! Cette enquête était en train de lui filer entre les doigts. Il allait perdre *Sam*. L'enfant de Zoé...

Chaque battement de cœur lui faisait l'effet d'un coup de poing dans le ventre. Il ne s'était jamais senti aussi frustré, aussi impuissant. Quel détail avait-il omis ? A quel moment avait-il fait une erreur ? Qu'avait-il négligé ? Il se repassait en boucle chaque moment de la semaine qui venait de s'écouler, quand il entendit une clé tourner dans la serrure. Quelqu'un venait d'entrer dans la maison.

Il était trop tard pour en sortir.

* * *

Où pouvait-il être ? Pourquoi ne répondait-il pas ? Après ce que Tiffany Bell venait de lui apprendre, Zoé avait besoin de parler à Jonathan. De toute urgence. Elle avait essayé à plusieurs reprises de l'appeler sur son portable, et était tombée chaque fois sur sa boîte vocale.

Elle venait de lui laisser un message, ainsi qu'à l'inspecteur Thomas, quand le numéro de Tiffany s'inscrivit sur son écran. Enfin ! Zoé s'empressa de répondre.

— Allô !

— J'ai l'itinéraire, annonça Tiffany d'une voix atone.

Zoé sentit une bouffée d'adrénaline se propager à tout son système nerveux.

— Vous pensez que vous pourrez la retrouver ? demanda-t-elle d'une voix que l'émotion faisait trembler.

— Le cabanon est isolé, mais...

Elle s'interrompit, signe d'une nervosité évidente. Zoé ne s'en étonna pas. Après tout, le malaise de son ancienne voisine était compréhensible : Tiffany venait de porter une accusation grave contre le père de Colin.

— J'y suis déjà allée et je devrais me retrouver. Mais j'ai peur de me tromper au sujet de Paddy. Et au fond de moi j'espère que je me trompe. Je m'en voudrais tant de l'accuser à tort !

— J'apprécie ce que vous faites. Je sais que cela n'a pas dû être une décision facile à prendre.

— J'ai vraiment l'impression d'être déloyale et je déteste ça, mais Colin voulait que je vous appelle.

— Combien de fois Paddy a-t-il mentionné Samantha ?

— Au cours des derniers mois ? Plusieurs fois. Il disait... qu'il la trouvait jolie.

Zoé ne put s'empêcher de frémir en pensant à ce qui se cachait peut-être sous ce compliment apparemment innocent.

— Je n'aurais jamais fait le rapprochement, même après sa disparition, si Colin n'avait pas évoqué... sa propre enfance, reprit Tiffany. Il s'est souvenu du cabanon. C'est lui que vous devriez remercier.

Zoé grimaça, tenaillée par les remords. Elle avait si mal jugé Colin ! Elle s'était montrée injuste envers lui, toujours prompte à lui prêter le pire... alors que son enfance avait été un tel calvaire ! Et dire qu'il était devenu un brillant avocat, un époux modèle... Quel chemin parcouru !

— Et le cabanon est entouré de grands pins, c'est ça ? Il se trouve dans les montagnes ? demanda-t-elle de nouveau.

Tiffany le lui avait déjà dit, mais elle avait besoin de l'entendre encore.

— Oui.

Jasmine avait dit à Jonathan qu'elle voyait Samantha dans une forêt. Toutes les pièces du puzzle s'imbriquaient. A la minute où elle avait reçu le premier appel de Tiffany, son instinct lui avait soufflé qu'elle avait retrouvé sa fille — qu'elle pourrait bientôt la serrer dans ses bras.

Restait à aller la délivrer, aussi vite que possible.

— C'est la piste la plus crédible. Nous devons la suivre jusqu'au bout, affirma Zoé.

Elle n'en était que trop consciente, après avoir passé toute la matinée au chevet du pauvre Toby, qui pouvait à peine se souvenir de son propre prénom, et encore moins de celui qui l'avait battu. Elle se leurrait peut-être, mais elle devait aller vérifier par elle-même si son instinct lui disait vrai. Et si Sam était vraiment retenue prisonnière par le père de Colin...

— Je ne sais pas, murmura Tiffany d'une voix hésitante. En y réfléchissant bien...

— Réfléchir à quoi ?

— Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que vous me laissiez y aller seule. Je vous appellerai de là-bas pour vous tenir au courant.

— Il y a du réseau ?

— Pas au cabanon, mais... je le ferai sur la route.

Non, elle ne pouvait pas attendre à Sacramento, passer l'après-midi à se ronger les sangs, à imaginer le pire. Et Sam aurait besoin d'elle...

— Non, je veux être sur place. Et puis vous ne devriez pas y aller seule... On ne sait jamais !

— Paddy ne me ferait jamais de mal. Il s'est toujours montré gentil avec moi.

Zoé ne releva pas ce qui lui parut être de la pure naïveté. Si cet homme avait martyrisé Toby, il était forcément dangereux !

— J'espère que vous avez raison, chuchota-t-elle.

— Je pourrais demander à Colin de venir, suggéra Tiffany.

Zoé se mordit la lèvre. Ce serait certainement mieux s'il les accompagnait, en effet. Paddy Bell pouvait devenir violent, quoi qu'en dise sa belle-fille.

— Il pourrait prendre son après-midi ?

— Je ne pense pas, mais on peut attendre qu'il ait terminé sa journée.

— Non. On perdrait trop de temps.

Chaque minute comptait pour Sam, qui était seule et affaiblie dans la forêt — Zoé en était de plus en plus convaincue. Les craintes de Tiffany semblaient parfaitement fondées. Zoé avait parlé à un policier qui lui avait confirmé qu'un avis de disparition avait été émis au nom de Paddy Bell. Et Jonathan lui-même s'était mis à soupçonner les Bell, ce qui donnait encore plus de crédit aux propos de Tiffany. Ils étaient bien impliqués — mais pas comme Jon le pensait.

Elle brûlait de lui apprendre que Sam avait été kidnappée par Paddy, et non par Colin. Pourquoi ne décrochait-il pas son téléphone, bon sang ?

— Vous êtes vraiment sûre de vouloir m'accompagner ? insista Tiffany.

Zoé nota sa réserve. Elle était probablement aussi effrayée qu'elle, redoutant ce qu'elles allaient trouver en arrivant au cabanon, et les

implications que cette découverte auraient sur leur vie.

— Absolument !

— Bon. Je suis déjà dans le parking de l'hôpital et je me dirige vers l'entrée. Vous me voyez ?

Zoé mit sa main en visière. La BMW bleue de Tiffany se dirigeait vers elle, effectivement.

— Ça y est, je vous vois. Je suis juste devant.

Son ancienne voisine avait déjà raccroché. Quand la voiture s'immobilisa à sa hauteur, elle gratifia Zoé d'un petit sourire, au moment où cette dernière ouvrit la portière.

— Je ne peux pas vous dire combien je vous suis reconnaissante, murmura-t-elle.

Tiffany essuya les gouttes de sueur qui perlaient sur sa lèvre supérieure et rectifia l'air conditionné de la voiture, pendant que Zoé s'installait et bataillait avec sa ceinture de sécurité.

— Pas de problème.

— Votre mari sait que nous y allons sans lui ?

Elle hocha la tête.

— Il a parlé de Paddy à la police aussi.

— Bien. Il saura les guider jusqu'au cabanon.

Tiffany monta de nouveau la ventilation.

— Vous avez parlé à votre détective privé ?

Zoé réussit à boucler sa ceinture.

— Pas encore.

— C'est bête.

Les portières se verrouillèrent automatiquement, alors que Tiffany accélérât.

* * *

Dépêche-toi de sortir de la ville... Dépêche-toi... Dépêche-toi ! Dès que Colin sera là, il prendra les choses en main.

Sous le calme et le sang-froid qu'elle tentait d'afficher, Tiffany avait les nerfs à vif. Elle sentait la sueur couler le long de son dos, son T-shirt la collait comme une seconde peau et son ventre se tordait d'angoisse. Colin n'en était pas à son premier meurtre, c'est vrai. Mais il n'avait jamais agi avec autant de préméditation — seulement dans le feu de l'action et sous l'effet de la drogue. D'ailleurs, il avait relâché son premier animal de compagnie, dans l'Utah, près de l'autoroute. Et jamais il n'aurait fait de mal à Rover si celui-ci avait été plus obéissant.

Mais cette fois, c'était différent. Et pour elle aussi. C'était la première fois qu'elle attirait quelqu'un dans un piège, sachant par avance ce qui allait se passer, et avec la ferme intention de tuer. C'était de la préméditation.

Mais, c'est ce qu'elle voulait. Elle haïssait Zoé avec une virulence qui la surprenait elle-même. Cette garce lui avait volé son mari ! Depuis que Colin s'était amouraché d'elle, il n'était plus le même. Zoé menaçait sa vie. Il fallait qu'elle disparaisse et que ce soit Colin qui s'en charge pour lui prouver qu'il l'aimait toujours.

Malgré tout, la peur la tenaillait. Leur plan pouvait dérailler à tout moment. Elle jeta un regard au téléphone de Zoé, qu'elle gardait sur ses genoux. Jonathan Stivers pouvait l'appeler et insister pour qu'elles s'arrêtent et l'attendent. Ou l'inspecteur en charge de l'enquête... Contrairement à ce qu'elle avait affirmé, elle n'avait pas contacté la police. Elle voulait seulement savoir si Zoé l'avait fait — et la convaincre de ne pas le faire si telle avait été son intention.

Dépêche-toi de quitter la ville. Dès qu'elles atteindraient les montagnes, il n'y aurait plus de réseau, et elle pourrait se détendre. Elle essaierait, en tout cas.

Elle avisa son portable, posé sur le tableau de bord, et, n'y tenant plus, elle appela Colin. Il fallait qu'elle sache où il était et qu'elle s'assure qu'il avait pu partir.

— Salut ! Pas de problèmes au bureau cet après-midi ? demanda-t-elle avec un parfait naturel quand il décrocha.

— Je ne suis pas encore au cabanon. J'ai dû passer par la maison pour prendre ma carte de crédit que j'avais laissée sur le bureau. J'en aurai besoin pour prendre de l'essence et faire quelques courses. Ça m'a mis en retard.

Il avait dû l'oublier près de l'ordinateur, après avoir commandé sur internet des cordelettes et toutes sortes de gadgets pour la soirée qui était prévue avec James et Tommy. Le colis était arrivé en exprès, mais, avec la mort de Paddy et le chaos qui avait suivi, Tiffany l'avait complètement oublié. Et puis Colin avait nettoyé la maison de fond en comble, faisant disparaître tous ses jouets.

— Où... où as-tu mis le paquet que tu as reçu la semaine dernière ?

— Lequel ?

— Tu sais, les cotillons que tu as achetés sur le net, pour vendredi soir.

— Oh, ça ! Je les ai mis dans mon coffre.

Il les avait donc pris avec lui. Elle sentit son estomac se contracter violemment en pensant à la nuit qui l'attendait. Elle voulait voir Zoé morte, mais elle n'avait pas envie de le regarder coucher avec elle. S'il montrait trop d'empressement, ça lui briserait le cœur. Et même s'il n'était pas gentil, même s'il lui faisait mal, elle n'avait pas envie de le voir. Il trouvait amusant, excitant, stimulant de faire souffrir, et il en tirait une jouissance intense. Ce n'était pas le cas de Tiffany. Ça la rendait même physiquement malade.

Elle se demanda s'il lui demanderait de partir, ou s'il exigerait qu'elle assiste à la mise à mort de Zoé.

Ou qu'elle participe...

Ou encore qu'elle l'aide à enterrer les corps...

Elle réprima un haussement d'épaules.

— Tiff ?

— Quoi ?

— Est-ce que Zoé est avec toi ?

— Oui, elle est là. On est en route.

Zoé tourna la tête vers elle pour la gratifier d'un petit sourire. Tiffany la regarda reporter son attention sur la route, notant sa nervosité. La mère de Sam ne parlait pas beaucoup — heureusement, d'ailleurs. Tiffany n'était pas d'humeur à entretenir une conversation ! Et puis le silence de sa compagne la mettait à l'abri d'une gaffe ou d'une parole malheureuse. Le moindre faux pas pouvait se révéler dramatique. Elle en avait fait l'amère expérience avec Rover.

— Vous êtes loin du cabanon ? demanda Colin.

— Encore une heure.

— Il faut que tu ralentisses, alors. Misty est partie manger en retard aujourd'hui. C'est la première fois que cette grosse vache ne va pas se remplir la panse à midi pile. Tu y crois, toi ? Enfin, je pense que je suis derrière vous.

Non ! Il fallait qu'il arrive avant elles. Elle voulait en finir et livrer Zoé à son mari au plus vite.

Elle jeta un coup d'œil au compteur, sans ralentir pour autant. Elle pourrait toujours faire un détour quand elle serait sortie de l'autoroute — dès qu'elle serait sûre qu'il n'y avait plus de réseau.

— Oui... Je l'espère aussi. Pourvu qu'on se trompe ! lança-t-elle pour donner le change à Zoé.

— Dites à votre mari que je lui suis très reconnaissante, murmura celle-ci.

Tiffany serra les dents, submergée par une vague de jalousie.

— Zoé te remercie pour ton aide.

— Dis-lui que je ferai tout pour elle, lâcha-t-il avec un ricanement de satisfaction.

— Il espère que tout finira bien, résuma-t-elle en raccrochant.

Elle fronça les sourcils, affichant une expression d'inquiétude. Zoé fit un hochement de tête, avant de reporter son regard droit devant elle.

Le téléphone de cette dernière se mit à sonner. Tiffany se raidit, puis lâcha un soupir. C'était un faux numéro — mais elle ne se faisait pas d'illusions : Jonathan Stivers ou l'inspecteur Thomas pouvaient appeler à tout moment...

Celui qui venait d'entrer dans la maison, manquant de peu de le surprendre, n'avait fait qu'un passage éclair. Au moment où la porte d'entrée s'ouvrait, Jonathan s'était faufilé dans le garage et il n'avait pas eu à attendre longtemps avant que la voiture, garée dans l'allée, le moteur en marche, ne reparte. Était-ce Tiffany ? Colin ? Il n'avait pas tenté de le savoir. Inutile de se faire repérer. Il était déjà allé provoquer Colin sur son lieu de travail... Ça suffisait pour aujourd'hui, non ?

Quelle importance, de toute façon ? Il n'avait pas été vu, c'était le principal.

Quelle perte de temps ! Il enrageait contre lui-même. Colin et Tiffany étaient jeunes, séduisants, brillants, très éloignés de l'idée que l'on se faisait des pédophiles. Pourquoi s'était-il fourvoyé dans cette direction ?

Il déverrouilla la portière de sa voiture, qu'il avait garée à cinq cents mètres de chez Bell pour ne pas être vu devant chez eux.

Il avait pensé avoir résolu le mystère, voilà pourquoi il s'était fourvoyé ! Mais à présent il se sentait bête. Il n'avait même pas trouvé de cassettes, de photos, de films porno, de *sex toys* chez eux... Rien qui aurait pu le conforter dans l'idée que Colin était un tordu.

— Quel gâchis ! marmonna-t-il en regardant l'heure qui s'affichait sur son téléphone.

Il était 13 h 30. Il avait rendez-vous avec l'inspecteur Thomas dans une heure et il avait manqué quelques appels — de Zoé, principalement.

Il la rappela sans même consulter sa messagerie. Elle décrocha à la première sonnerie.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il. Pourquoi m'as-tu appelé ?

Et si Toby avait révélé une information importante sur son agresseur ? Qu'ils puissent enfin mettre la main sur ce fumier ! La voix de Jasmine résonna dans sa tête — « Il faut que tu la trouves, Jon. Très vite. » — mais il n'était pas plus avancé maintenant que le jour où Sam avait disparu.

— Tu n'as pas eu mes messages ? demanda Zoé.

— Non, je t'ai appelée directement. Où es-tu ?

— En route pour Truckee. Nous avons une piste, annonça-t-elle, le souffle court.

— Quoi ?

Il se figea, la main posée sur la clé de contact. Voilà ce qu'il espérait !

— Toby a dit quelque chose ?

— Non. Il n'est pas encore très cohérent et les docteurs ne veulent pas que nous le fatiguions. Son état reste fragile.

— D'où tiens-tu cette piste ?

— La porte d'à côté.

— Tu *plaisantes* !

— Ce n'est pas ce que tu crois, s'empressa-t-elle d'ajouter. Paddy Bell, le père de Colin, a un passé de pédophile. Il violentait Colin quand il était enfant. Sa sœur aussi.

— Non...

— Si, mais Tiffany et Colin pensaient que c'était du passé. Une période terrible qui s'est terminée quand la mère de Colin a tout découvert et qu'elle a demandé le divorce.

Zoé s'interrompt.

— Jusqu'à la disparition de ce Paddy, vendredi soir.

Jonathan appuya sa tête contre son siège.

— Le père de Colin a disparu ?

— C'est ça.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Nous n'en sommes pas sûrs. On pense qu'il s'est enfui. Colin a vu au journal télévisé que Toby avait été enlevé dans le quartier de son père, et il lui en a parlé.

Un bruit de pot d'échappement percé satura l'air autour de lui.

— Et alors ? demanda Jon en repérant la voiture défectueuse et son conducteur, un homme d'âge moyen.

— Un ou deux jours plus tard, Colin s'est souvenu que son père avait aperçu Samantha lors de ses visites. Et qu'il l'avait trouvée « très jolie »...

Son sang se figea. Paddy Bell ? Comment aurait-il pu soupçonner un homme dont il ignorait l'existence ? Pas étonnant qu'il n'ait trouvé aucune piste jusqu'à présent !

— Quand Colin s'est mis à questionner son père au sujet de Samantha, Paddy s'est fâché, et il a disparu peu de temps après, poursuivait-elle.

— Pourquoi Colin ne m'en a rien dit, quand je l'ai vu ce matin ?

— Tiffany est avec moi. Attends, je lui demande.

Il entendit Zoé lui répéter la question et la voix de Tiffany lui parvint clairement :

— Il n'était pas sûr que Paddy soit lié à l'affaire. Nous espérions tous les deux avoir tort et le voir resurgir. Personne n'a envie d'accuser un membre de sa famille d'un tel crime ! Si mon beau-père est simplement en compagnie d'une autre femme, il ne nous pardonnera jamais d'avoir déterré le passé et sali sa réputation. Mais quand vous êtes passé au bureau de Colin, et que vous m'avez appelée, nous avons compris que nous devions tout vous raconter.

Jonathan s'en voulut d'avoir interrogé Colin un peu trop vivement. Après le moment difficile que celui-ci avait passé avec son patron, il n'avait fait que le braquer davantage. Pas étonnant qu'il n'ait pas

voulu lui dire qu'il soupçonnait son père !

Enfin... L'essentiel était qu'il se soit décidé à parler.

— Vous pensez donc que Paddy a enlevé Samantha et qu'il l'a emmenée à Truckee ? résuma-t-il.

— Oui. Jasmine a mentionné une forêt, tu te rappelles ?

Comment aurait-il pu l'oublier ? Cela l'obsédait.

— Bien sûr.

— Paddy Bell possède un cabanon dans les montagnes, près de Truckee.

— Bon sang !

Il introduisit la clé dans le contact et démarra en trombe.

— J'arrive. Où es-tu ?

— Nous venons de dépasser Auburn.

— Qui ça, « nous » ? Toi et Tiffany ?

— Oui, nous sommes dans sa voiture.

Arrivé au bout de la rue, il prit la direction de l'autoroute 80.

— Et Colin ?

— Il est encore au travail.

Evidemment. Vu la façon dont son boss l'avait traité le matin même, Colin savait qu'il perdrait son boulot s'il partait au beau milieu de l'après-midi.

— Où est-ce qu'on se retrouve ?

— On ne peut pas s'arrêter, Jonathan. Je suis tellement impatiente !

— Zoé, je sais ce que tu ressens, mais je préférerais être avec toi. Tu n'as aucune idée de ce que tu vas trouver là-bas.

— On n'a qu'à s'y rejoindre, tu veux bien ?

Rien de ce qu'il dirait ne la persuaderait de s'arrêter alors qu'elle se pensait si près de sa fille. Elle aurait marché sur des braises s'il l'avait fallu. Il évalua rapidement la situation. Il n'était pas très loin d'elles, en fait. Il pouvait peut-être même les rattraper ou arriver pratiquement en même temps.

— D'accord. Où est-ce ?

— Attends, je te passe Tiffany, elle va te l'expliquer.

— As-tu contacté la police pour leur dire ? demanda-t-il, avant que le combiné ne change de main.

— J'ai laissé un message à l'inspecteur Thomas. Colin les a appelés aussi.

— Super. Passe-moi Tiffany, alors.

— On se retrouve là-bas.

— Zoé, quoi qu'il arrive...

Il n'était pas sûr de ce qu'il voulait dire. Il détestait l'idée qu'elle découvre Sam dans l'état de Toby — pire, peut-être. Il aurait tant voulu la protéger ! Mais chaque minute comptait.

— Je fais aussi vite que possible, promit-il.

— D'accord.

Elle renifla, et il comprit qu'elle pleurait.

Il s'engagea sur l'autoroute au moment où Tiffany prit l'appareil. Pendant qu'elle lui parlait, il accéléra, pied au plancher, avant de ralentir quelques minutes plus tard à hauteur de Lincoln, pris dans le flot de la circulation. Après avoir raccroché, il continua à rouler aussi vite qu'il était possible, mais il ne repéra pas la BMW de Tiffany sur la 80.

Et, bien qu'il suivît scrupuleusement les indications, il ne parvint pas à trouver le cabanon.

Colin le savait : le point faible de son plan, c'était le temps. Il avait déjà pris beaucoup de retard avant même de quitter Sacramento pour se rendre au cabanon de son père.

Il avait envoyé un texto à Tiffany pour lui annoncer qu'elle devrait patienter une bonne demi-heure avant son arrivée, mais elle lui avait répondu par un laconique « Dépêche ! ». Elle en avait de bonnes ! Il faisait vraiment au plus vite, mais il avait dû passer chez Bill Bristol, le cousin de Tommy, pour prendre les clés de la maison qu'il lui prêtait et où il comptait emmener Sam et Zoé. Il avait pris toutes les précautions pour que l'on ne puisse pas remonter à lui : l'endroit, inhabité, se trouvait à Chester, à plus de deux heures de route du cabanon de son père, et rien ne le liait à cette maison. Il n'était même pas sûr que Bill Bristol connaisse son nom. Ce dernier avait accepté de la lui laisser toute la semaine à la condition que Tommy lui prête son buggy pendant les vacances d'été, et Tommy avait dit oui en échange de deux nuits avec Tiffany. Il avait bien essayé de faire baisser le nombre de nuits à une, mais Tommy avait marchandé ferme et Colin n'était pas en mesure de l'emporter. Il avait même fait l'article de sa femme avec force détails et images pour encourager son ami à accepter ce marché.

Il ne lui restait plus qu'à convaincre Tiffany d'être gentille avec lui. Heureusement, la bague sertie de diamants qu'il venait de lui acheter l'avait mise de bonne humeur et, s'il le fallait, il lui offrirait autre chose — une nouvelle voiture, peut-être ? De toute façon, on n'avait rien sans rien : il saurait lui rappeler que, dès lundi, Zoé et Sam ne feraient plus partie du paysage. Définitivement. C'était ce qu'elle voulait, non ?

Il accéléra en jetant un coup d'œil nerveux dans son rétroviseur, à l'affût de la moindre présence policière. Il laissa échapper un soupir de soulagement en ne voyant rien, et changea de file pour quitter l'autoroute. Il y était presque. Une fois qu'il aurait récupéré Sam et Zoé et rejoint Chester, il ne risquerait plus rien. Quand il rentrerait à Sacramento, il expliquerait son absence en clamant qu'il avait passé

les derniers jours à remuer ciel et terre pour retrouver son père.

Un sourire lui vint aux lèvres. En fait, les choses ne pouvaient pas se présenter sous de meilleurs auspices.

* * *

Sam entendit son prénom, mais elle était plongée dans l'eau et le son lui parvenait de très loin. Elle aurait presque pu croire l'avoir rêvé... à moins que tout — le scintillement de la mer, la douceur de l'eau sur sa peau — ne soit qu'un rêve ? Le fait de pouvoir se maintenir aussi longtemps en apnée aurait dû la faire réfléchir, mais elle ne voulait pas que ça s'arrête.

Elle avait envie de rester là, dans cette apesanteur, mais sa mère se tenait au bord de l'eau et lui disait qu'elle avait besoin de lui parler.

Elle se fit violence et parvint à soulever une paupière. Une image floue se dessina au-dessus d'elle.

— Maman ? articula-t-elle d'une voix éraillée

— Bon sang ! J'ai bien cru que tu étais morte.

C'était la voix de Colin. Nullement ému de la savoir en vie, bien sûr. Elle cligna des yeux pour ajuster sa vision. C'était sûrement pour la tuer qu'il l'avait abandonnée là. Elle avait bu l'eau et mangé les barres chocolatées qu'il lui avait laissées. Elle avait même essayé de sortir du sol les pieux qui la retenaient prisonnière, mais elle n'avait pas réussi à les faire bouger d'un pouce.

Depuis, elle flottait entre conscience et inconscience. Seul le bourdonnement des mouches restait constant. Elle n'avait même pas l'énergie de les chasser quand elles se posaient sur son visage, ses bras, ses jambes.

— Vous êtes... horrible ! marmonna-t-elle.

— Exactement. Je suis le diable en personne, rétorqua-t-il en riant. Et j'ai de bonnes nouvelles...

— Vous avez un cancer ?

Ses paupières se fermèrent malgré elle — c'était trop difficile de garder les yeux ouverts —, mais sa propre repartie lui tira un sourire. Elle était folle de le provoquer ainsi, mais elle était trop engourdie pour s'en soucier. Trop engourdie pour ressentir de la peur.

— Ah ! tu es une comique, toi !

— Et vous un... débile.

Ça c'était bien répondu ! Pouvait-elle trouver meilleure insulte ? Pas dans son état. Sa bouche était si sèche qu'elle avait du mal à articuler.

— Ah ouais ? Mais un débile qui contrôle la situation. Ce n'est pas moi qui suis dans une malle en train de me pisser dessus.

Elle se recroquevilla.

— Je préfère encore être... à ma place.

Il rit méchamment.

— Malade à en crever ? Un collier autour du cou ? Attachée au sol ? Et, entre nous, tu ne sens pas vraiment la rose !

— Au moins, commença-t-elle en passant sa langue sur ses lèvres craquelées, je suis quelqu'un de bien.

— Sale petite peste !

Elle comprit que ses mots avaient fait mouche. C'était une toute petite victoire — mais une victoire quand même.

— Vous préféreriez que je sois... bête... comme Tiffany.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— ... croire que vous... êtes... spécial.

— Si tu ne la fermes pas, je te tue avant l'arrivée de ta mère, cria-t-il.

Sam fut si surprise que son souffle se coinça dans sa gorge.

— Qu'est-ce que... vous avez dit ?

— Je dis que tu pues.

— Ma mère va venir ? reprit-elle.

Ignorant sa question, il sortit en coup de vent de la remise et revint avec un récipient rempli d'eau qu'il lui versa dessus, pour enlever l'odeur. Puis il la transporta dans la voiture et l'installa sur le siège passager, attachant l'extrémité de sa chaîne au volant.

* * *

Zoé avait les nerfs à vif quand elles finirent par entr'apercevoir, au bout d'un long chemin de terre bordé d'arbres, une structure de bois des plus rudimentaires. Elle avait cru qu'elles n'y arriveraient jamais ! Ces petits chemins sinueux se ressemblaient tous et il leur avait fallu plus de deux heures pour atteindre l'endroit. La peur prit soudain le pas sur la frustration.

— Je ne vois pas de voiture, murmura-t-elle.

— Non, moi non plus, répondit Tiffany en secouant la tête.

— Le père de Colin ne doit pas être là, alors. Il faut une voiture pour venir ici. C'est trop isolé.

Tiffany ne répondit pas.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Elle s'était fait cette réflexion à voix haute, tenaillée par la peur de la déception.

— On va aller jeter un coup d'œil. Voir si quelqu'un est passé par là...

Zoé hocha la tête.

Pitié, Seigneur ! Faites que je retrouve ma fille ! Qu'elle soit vivante !

Tiffany ouvrit sa portière.

— Vous devriez peut-être rester ici. Je ne voudrais pas... On ne sait jamais !

Une boule se forma dans la gorge de Zoé. Tiffany cherchait-elle à la mettre en garde ? à la préparer à affronter la vue du corps sans vie

de sa fille ?

Soulevée par un haut-le-cœur, elle tenta de refouler le flot d'images macabres qui lui venaient à l'esprit.

— Non, non, je viens. Donnez-moi une minute.

Elle posa sa tête sur ses genoux, tentant de se ressaisir.

— Vous ne semblez pas bien. Restez ici, insista Tiffany.

Zoé la vit sortir de la voiture, mais elle ne parvint pas à la suivre. Devant ce cabanon qui semblait vide, la sensation d'urgence qui l'avait incitée à se précipiter jusqu'ici s'évanouit brusquement. Elle avait si peur, ses jambes pesaient si lourd, qu'elle était incapable d'esquisser le moindre mouvement. Pourquoi ne pas laisser son ancienne voisine aller en éclaireur et lui rendre compte de la situation ? Elle n'était pas sûre de supporter ce qui se trouvait peut-être derrière cette porte.

Elle regarda la femme de Colin s'engouffrer dans le cabanon. Elle s'adossa contre son siège et prit de profondes inspirations. Elle devait se préparer au pire, être prête à tenir le coup... Au cas où.

Heureusement, Jonathan serait bientôt là. Cette pensée la reconforta.

Pourtant, aucun bruit de moteur ne s'annonçait au loin. Quelques instants plus tard, elle vit Tiffany émerger de la cabane et se diriger vers une petite remise délabrée sans même jeter un coup d'œil dans sa direction.

Que se passait-il ? Tiffany savait pourtant bien qu'elle était à cran...

N'y tenant plus, elle ouvrit la portière et sortit à son tour. Malgré ses jambes en coton, sa démarche trébuchante, elle se dirigea avec détermination vers la remise.

— Sam, tiens bon, j'arrive, mon bébé, chuchota-t-elle.

Elle était à mi-chemin quand Tiffany en ressortit. Le battant à ressort se referma derrière elle.

— Alors ? demanda Zoé, pleine d'espoir.

— Elle y était bien, déclara-t-elle en faisant un mouvement de la tête.

Zoé porta son regard sur l'abri, occultant l'environnement, comme si son champ de vision s'était réduit à ce seul assemblage de fortune.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— J'ai trouvé des papiers d'emballage de barres chocolatées et une vieille couverture.

C'était tout ? Quel était le lien ? N'importe qui aurait pu laisser traîner ces détrit.

— Mais il n'y a pas...

Elle déglutit avec difficulté, sa bouche bougea, mais aucun son ne sortit.

— *De corps ?* finit-elle par lâcher, dans un souffle.

— Non.

Tiffany fit signe à Zoé de s'approcher.

— Venez voir par vous-même.

Zoé se raidit, mal à l'aise. Quelque chose clochait. Tiffany, qui était sortie de la voiture inquiète et pleine de sollicitude à son égard, se montrait brusquement très différente. Elle lut dans ses yeux un éclat froid, qu'elle ne lui avait jamais vu et qu'elle ne sut analyser. Ses narines frémissaient comme si elle était sous le coup d'une forte agitation.

Zoé parvint à esquisser un pâle sourire.

— Je pense qu'il faut appeler la police.

Tiffany écarquilla les yeux.

— Vous ne voulez pas voir à l'intérieur ?

— Je ne voudrais pas détruire des preuves ou effacer des empreintes.

Elle recula d'un pas, avant d'ajouter :

— Si ma fille n'est plus là, la police saura ce qu'il faut faire et trouver les traces laissées par votre beau-père.

Tiffany jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Mais on vient de faire toute cette route...

Pour retrouver Sam. Pour la sauver. Mais puisque sa fille n'était pas là, autant laisser faire les professionnels, non ?

— Je verrai ça avec la police, répéta Zoé.

— Mais il y a..., s'interrompit Tiffany en fronçant les sourcils. Il y a quelque chose que vous devez voir.

Elle lança un nouveau coup d'œil par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je préférerais que vous voyiez par vous-même.

Zoé tourna les yeux vers le chemin de terre. Pourquoi Jonathan n'arrivait-il pas ? Le nuage de poussière que la voiture avait soulevé à leur arrivée était retombé, à présent. On n'entendait plus que le bourdonnement des insectes.

— Non, je n'en ai pas envie.

— Passez seulement la tête, insista Tiffany. Peut-être que vous reconnaîtrez le haut de maillot de bain qui est par terre.

Si c'était vrai, pourquoi ne l'avait-elle pas pris avant de sortir ?

« Vous avez une... femme absolument charmante.

— Surtout quand elle m'aide à tuer quelqu'un ! »

Ces bribes de conversation prirent soudain un tour plus réel. La peur et la répulsion l'assaillirent. Elle avait déjà ressenti ces angoisses primaires, viscérales... C'était chez les Bell.

Jonathan... Elle n'aurait jamais dû venir sans lui.

— Allez, ne rendez pas les choses plus difficiles, insista Tiffany.

— Qu'est-ce qui sera plus difficile ? articula lentement Zoé tout en

évaluant mentalement la distance qui la séparait de la voiture, côté conducteur. Les clés étaient-elles sur le contact ? Elle le pensait.

— De vous faire la... surprise.

— La seule surprise que je veux, c'est ma fille.

Tiffany baissa la voix.

— Je vous promets que vous allez la voir si vous venez avec moi.

Même si son ancienne voisine disait vrai, Zoé pressentit que cette *surprise* n'était pas celle à laquelle elle aspirait. Elle ne pourrait pas sauver Sam. Pas seule, en tout cas. Si elle voulait sortir sa fille de là, elle devait aller chercher de l'aide.

— Jonathan sera bientôt là, lança-t-elle pour gagner du temps.

Un sourire de triomphe se dessina sur les lèvres de Tiffany.

— Vous croyez ? Il s'est peut-être perdu...

Seigneur ! C'était elle qui lui avait indiqué la route à prendre. Trop nerveuse, Zoé n'avait prêté qu'une oreille distraite aux explications. Elle était tellement sûre qu'ils s'étaient entendus sur l'itinéraire.

Elle fixa la porte de la remise. Elle venait de la voir bouger. A peine, mais elle avait bougé. Quelqu'un l'observait. Qui cela pouvait-il être, à part Colin ? Il n'était pas au travail, comme il l'avait laissé croire. Il était là et les attendait...

Est-ce que Sam y était aussi ? A l'évocation de cette possibilité, elle eut envie de se précipiter à l'intérieur, sans se soucier de lui. Mais cela serait revenu à se jeter dans la gueule du loup. C'était d'elle que dépendait la vie de sa fille.

N'écoutant que son instinct, Zoé tourna les talons et courut vers la voiture. Elle avait déjà ouvert la portière quand Tiffany la rattrapa. Elles s'empoignèrent violemment et tombèrent ensemble sur le sol. Elle se débattait, essayant de se dégager, quand elle entendit le claquement du panneau de bois. Colin arrivait.

Submergée par une rage trop longtemps contenue, Zoé perdit tout contrôle et se jeta sur Tiffany. Les coups de pied et de poing qu'elle lui assena sans la moindre retenue atteignirent leur cible.

— Colin, aide-moi ! Elle devient folle ! hurla Tiffany en se recroquevillant sur elle-même.

— Vous ne vous en tirerez pas comme ça, grogna Zoé en enfonçant ses dents dans l'épaule de cette dernière.

Elle la mordit jusqu'au sang, avant d'être maîtrisée par Colin.

* * *

Où pouvait donc se trouver ce maudit cabanon ? Jonathan avait suivi à la lettre les instructions que Tiffany lui avait données par téléphone et il se retrouvait perdu au fin fond de la Sierra Nevada, sans réseau ni cabine téléphonique à l'horizon.

— Bon sang !

Sa frustration était si forte qu'il donna un coup sur le tableau de

bord, enclenchant la radio, qui, sans signal de réception assez puissant, émit un grésillement ininterrompu. Il devait prendre la décision de revenir sur ses pas. Il n'avait pas le choix. Et pas la moindre idée de l'endroit où se trouvaient Sam et Zoé. La mort dans l'âme, il rejoignit l'autoroute. Elles ne devaient pourtant pas être loin d'ici... Il parcourut quelques kilomètres supplémentaires, et réussit à passer un appel.

— Scovil, Potter & Clay.

Il sortit la carte qu'il avait prise à la réception le matin même.

— Misty ?

— Oui ?

— C'est Jonathan Stivers.

— Oh ! Bonjour, monsieur Stivers.

— Est-ce que Colin est dans le coin ? reprit-il sans relever le ton enjôleur de la jeune femme.

— Oui, mais... il travaille dans son bureau, et j'ai interdiction de le déranger.

— C'est une urgence.

— Waouh, encore une ?

— Pourquoi, il y en a eu d'autres ?

— Sa femme en a eu une plus tôt dans la journée, et elle en avait déjà eu une la semaine dernière.

Pris par l'angoisse, le temps et la nécessité de parler à Colin, il faillit ne pas relever. Pourtant... deux urgences en si peu de temps, c'était étrange.

— Quel genre d'urgences ? demanda-t-il.

— Ce matin, Tiffany m'a dit qu'elle avait eu un accident de voiture.

« Oh ! Seigneur ! » Jonathan prit la première sortie, puis pila sur le bas-côté.

— Tout le monde allait bien ?

— Tout le monde ? Je suis presque sûre qu'elle était seule.

— C'était quand ?

— Peu de temps après votre départ du cabinet.

Il respira de nouveau. Cela avait dû se passer avant qu'elle ne retrouve Zoé. Tiffany lui avait paru aller bien, quand il lui avait parlé au téléphone. En fait d'accident, ce n'était sans doute qu'un simple accrochage.

— Et l'autre urgence ?

— Celle de la semaine dernière ? La mère de Colin s'était fait mal en tombant.

La mère de Colin ? Il n'avait jamais entendu parler d'elle.

— Quel jour était-ce ?

— Voyons voir... Je pourrai vous le dire si je retrouve cet appel

dans mon agenda. Ah ! voilà. Lundi. Je venais de me faire couper les cheveux. Colin m'avait d'ailleurs lancé un de ces regards noirs en arrivant au bureau !

Lundi. Le jour de la disparition de Samantha. Etait-ce une coïncidence ? Possible. Pourquoi les Bell n'en avaient-ils pas parlé ? Zoé lui avait raconté que la mère de Colin avait quitté son mari en apprenant ses abus... Peut-être qu'elle n'était pas proche de son fils ? Ou peut-être ne s'était-elle pas fait trop mal en tombant...

— Merci. Est-ce que vous pouvez me passer Colin ?

— Il ne va pas apprécier, se plaignit-elle.

— Je lui dirai que je ne vous ai pas laissé le choix. Il comprendra, promis. C'est vraiment très important.

Il l'entendit soupirer dans le téléphone.

— D'accord, mais c'est bien pour vous que je le fais. Vous me devrez une faveur... un dîner, par exemple.

Jonathan ouvrit la bouche, sur le point de lui dire qu'il n'était plus libre. C'était une gentille fille et il l'aurait volontiers invitée, s'il ne se sentait pas engagé ailleurs — et l'image qui s'imprima sous ses yeux n'était pas celle de Sheridan.

— Je serais ravi de vous emmener dîner, mais vous savez, Misty, j'ai une petite amie.

— Les meilleurs sont toujours pris, maugréa-t-elle. Restez en ligne.

Il attendit longtemps et il crut un instant qu'elle l'avait oublié.

Misty finit par le reprendre en ligne.

— Monsieur Stivers ?

— Oui ?

— Il n'est pas dans son bureau. Je ne sais pas quand il est parti, parce que je ne l'ai pas vu passer devant la réception.

— Pourriez-vous me rendre un service et aller vérifier si sa voiture est dans le parking ?

— C'est ce que j'ai fait. Sa voiture n'est plus là, non plus.

Voilà qui expliquait la longue attente. Quelle chic fille !

— Vous n'avez aucune idée de l'endroit où il aurait pu aller ?

— Non, mais je peux vous dire une chose : ça m'étonnerait qu'il repasse par ici. M. Scovil m'a entendue le chercher et il a sauté au plafond.

Et si Colin avait décidé de se rendre au cabanon ?

— Pouvez-vous me donner son numéro de téléphone portable ?

— Je ne suis pas censée communiquer ce genre d'informations — pas sans sa permission.

— S'il vous plaît, Misty. Cela concerne l'enfant que nous recherchons.

— Mais Colin ne va pas apprécier... Il risque de chercher à se venger.

— Il ne reviendra sans doute pas, et je ne lui dirai pas où je l'ai obtenu. De toute façon, je le trouverai, mais cela me ferait gagner du temps. S'il vous plaît, Misty...

— Très bien, laissez-moi un instant...

Il l'imagina, faisant tourner de l'index son Rolodex.

— Voilà, je l'ai.

Il l'enregistra dans son répertoire, sous la dictée de la standardiste.

— Merci, Misty, vous êtes un ange !

— Trop bête que vous ayez une petite amie, lâcha-t-elle avant de raccrocher.

Il sourit intérieurement tout en composant le numéro de Colin, mais l'inquiétude le submergea de nouveau quand il tomba directement sur la boîte vocale. Il recommença, sans plus de succès. Était-ce Colin qui était rentré chez lui quand lui-même était caché dans le garage ? Si c'était le cas, Bell n'avait sans doute pas l'intention de retourner à son bureau.

Il réfléchit un instant, tapotant le volant. Il devait localiser ce cabanon. Mais comment ?

Peut-être que Paddy s'était remarié...

Il vérifia. Il y avait bien un Paddy Bell à Antelope, l'endroit où avait été kidnappé Toby. Une femme décrocha à la première sonnerie.

— Allô !

L'inquiétude et l'espoir perçaient dans sa voix.

— Pourrais-je parler à Mme Bell ?

— C'est moi.

— Vous êtes bien mariée à Paddy Bell, le père de Colin Bell ?

— C'est moi, oui.

— Bonjour, je suis Jonathan Stivers, détective privé, et j'enquête sur la disparition de...

— Celle de mon mari ? l'interrompit-elle. Paddy a été kidnappé ? C'est ça ?

Il détacha sa ceinture de sécurité.

— Pas que je sache, madame. Une adolescente, qui habitait dans la maison voisine de celle de votre beau-fils, a disparu lundi dernier et je la recherche depuis.

— La maison voisine de celle de Colin ?

Elle parut intriguée.

— C'est curieux qu'il ne m'en ait pas parlé. Peut-être qu'il y a un lien avec la disparition de Paddy, poursuivit-elle, des sanglots dans la voix. Où sont donc passées toutes ces personnes ? Il y a eu le fils Simpson qui a été enlevé en bas de la rue, à la sortie de l'école... Je ne comprends pas !

— Colin pense que votre mari aurait pu enlever Samantha Duncan.

— *Quoi ?* Il ne la connaissait même pas. Pourquoi aurait-il fait ça ?

Jonathan baissa sa vitre pour avoir un peu d'air.

— D'après Colin, votre mari est un...

— Non ! cria-t-elle sans lui laisser le temps de finir sa phrase.

— Si.

— Ce n'est qu'un tissu de mensonges ! Je connais Paddy mieux que personne. C'est un homme bien, pas un pervers sexuel !

Un courant d'air s'engouffra dans le véhicule, lui balayant les cheveux.

— Vous n'avez jamais entendu dire qu'il abusait de ses enfants ?

— Bien sûr que non ! C'est insensé. Demandez à sa première femme. Elle vous dira que c'était un bon père de famille et qu'ils seraient toujours mariés, s'il n'y avait pas eu Colin.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— C'était un enfant difficile. Il leur a causé beaucoup de problèmes.

— Difficile ? Jusqu'à quel point ?

— Tout dépend à qui vous parlez. Tina — sa mère — pense qu'il est l'incarnation du diable sur Terre. Paddy, lui, pense que les problèmes de son fils viennent du fait qu'ils ont été beaucoup trop stricts avec lui.

— Auriez-vous le numéro de Tina, madame Bell ? J'aimerais lui parler.

— Je l'ai. Je l'ai même appelée, après la disparition de Paddy. Nous nous entendons très bien, toutes les deux. Attendez une minute.

Il y eut un faible bruissement sur la ligne, puis des craquements, au moment où elle reprenait le combiné en main.

— Voilà !

Quand elle lui eut donné le numéro, il la remercia.

— Monsieur Stivers ? reprit-elle, avant qu'il ne raccroche.

— Oui ?

— Je sais déjà ce que vous dira Tina. Elle est partie pour échapper à son fils, pas à son mari. Courtney, la sœur de Colin, confirmera.

La tête dans ses mains, Jonathan fit un petit récapitulatif. En fait, de nombreux éléments convergeaient vers Colin : l'homme qu'il avait mis en colère ce matin même était à la fois lié à Paddy et à Sam. A Toby, aussi, qui vivait dans le quartier de Paddy... Colin, l'homme qui avait des somnifères chez lui et de la nourriture pour chien dans son garage ; Colin, qui avait reçu Zoé chez lui, juste avant que Jon ne la trouve désorientée et débraillée dans une chambre d'hôtel. Il y avait fort à parier qu'il aurait fini par trouver le nom de Colin — ou celui d'un de ses proches — dans les fichiers des agences de location de cabanons.

Il n'avait pas eu tort de le soupçonner.

— J'ai un mauvais pressentiment, dit-il à Sheryl.

— Vous croyez qu'il... qu'il aurait pu faire du mal à son père ?

Un tacot passa en pétaradant devant lui et disparut à l'horizon.

— Que répondrait son ex-femme à cette question ? reprit-il doucement, percevant le trouble de son interlocutrice.

— Eh bien... quand je l'ai appelée, elle a tout de suite voulu savoir où était Colin, au moment de la disparition de son père. C'est une question étrange, vous ne trouvez pas ? Moi aussi, j'ai pensé que les problèmes de Colin pouvaient s'expliquer par la difficulté de Tina à exprimer son amour à son fils. Mais à présent, s'il n'y avait pas Tiffany, je serais plutôt de l'avis de Tina.

— Vous aimez bien Tiffany, alors ?

— C'est une gentille fille. Elle a bon cœur et se montre toujours prête à se mettre en quatre pour faire plaisir.

Plutôt prête à satisfaire les moindres désirs de son mari que ceux des autres, nuança-t-il intérieurement.

— Je suppose qu'elle était avec Colin, quand Paddy a disparu.

— C'est ce qu'elle m'a dit, répondit Sheryl.

— Pourriez-vous m'expliquer comment me rendre au cabanon de votre mari, madame Bell ?

— Je crains que non, hélas. Je n'y suis pas allée très souvent et cela fait si longtemps... Et c'est toujours Paddy qui conduisait.

Il boucla sa ceinture de sécurité.

— Je dois retrouver Samantha. Et vite, insista-t-il.

— Colin et Tiffany y sont allés hier, mais ils n'ont trouvé personne.

— Je préfère m'en assurer par moi-même. Si vous me donnez l'adresse exacte, je finirai bien par trouver !

Sheryl Bell réfléchit un instant, avant de répondre :

— Je suppose que l'adresse figure sur l'acte de propriété, mais il me faudra un bout de temps pour mettre la main dessus. Il est probablement dans le garage... Oh ! attendez ! Je peux demander à Glen.

— Glen ?

— C'est mon fils. Il allait souvent au cabanon avec Paddy. Lui, il saura comment s'y rendre.

— Est-ce que je peux lui parler ?

— Quelle heure est-il... 15 heures ? Je devrais pouvoir le joindre sur son lieu de travail.

— Appelez-le tout de suite ! cria presque Jonathan.

En croisant les doigts pour qu'il ne soit pas déjà trop tard.

— De vraies furies, ma parole !

La voix de Colin vibra d'une jubilation qu'il ne cherchait pas à cacher.

— Je ne t'aurais jamais cru capable d'une telle hargne, dit-il à Tiffany.

— On dirait que ça t'amuse que je sois blessée, maugréa cette dernière.

Assise à même le sol, couverte de poussière, elle se tenait l'épaule.

Zoé s'essuya la bouche avec sa manche et déglutit pour faire passer le goût métallique du sang, tout en écartant ses cheveux emmêlés pour affronter le regard de Colin.

— Ça, c'était pour Sam et Toby ! lança-t-elle en le défiant du regard.

— Vous parlez de Rover ?

Colin laissa échapper un ricanement.

— Vous voulez le protéger, lui aussi ?

— Quelle sorte d'homme peut s'en prendre à un enfant et le faire autant souffrir ? Comment avez-vous pu... Vous que je connais, à qui j'ai parlé et que j'ai côtoyé ? Vous n'êtes qu'un monstre !

Il balaya ces propos d'un revers de main.

— Lâchez-moi. Vous aussi, vous êtes capable de faire souffrir. Regardez ce que vous venez d'infliger à cette pauvre Tiff !

Zoé se fichait pas mal d'avoir blessé Tiffany. C'était Colin qui menaçait sa vie et celle de Sam, et c'est lui qu'elle voulait mettre hors d'état de nuire. C'était sa seule façon de mettre fin à cette sale histoire — et de sauver sa fille.

Elle se releva et épousseta ses vêtements.

— Tiffany est en âge de se défendre, et c'est elle qui a commencé.

— C'est le genre de subtilités qui me passent au-dessus de la tête, rétorqua-t-il en haussant les épaules. Dans la vie, faut s'approprier ce qui nous plaît et rafler tout ce qu'on peut.

— Qu'avez-vous fait de ma fille ? demanda-t-elle.

Colin prit un air moqueur.

— C'est plutôt ce que je vais lui faire qui compte.

Zoé serra les poings. Sam était en vie.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ? Pour me dire que c'était vous ? Pour nous tuer toutes les deux ?

Il se pencha vers elle pour humer ses cheveux. Elle refoula le frisson de dégoût qui la traversa lorsqu'il lui lécha la joue. Pas question de lui montrer ce qu'elle ressentait !

— Qu'est-ce que vous voulez ? répéta-t-elle.

— Je vous veux, vous. Je vous désire depuis le jour où je...

— Colin ! interrompit Tiffany avec dépit.

Elle bondit sur ses pieds et le poussa loin de Zoé.

— Pas pendant que je suis là. Je ne veux pas assister à ça, c'est au-dessus de mes forces. Emmène-la avec toi à Chester, comme prévu. Et assure-toi que je ne la revoie plus jamais.

— Ooh ! railla-t-il. Vous l'avez entendue ? Elle veut se débarrasser de vous. Elle en a marre de vous voir m'allumer avec votre joli petit cul.

— Je ne vous ai jamais allumé, répliqua fermement Zoé.

— Vous êtes une tentation ambulante. Vous voir suffit pour m'exciter.

— Colin ! grogna de nouveau Tiffany.

— D'accord, d'accord, j'ai pigé. Zoé et toi, vous avez encore des comptes à régler. Je vais vous laisser gérer ça entre vous.

Son regard passa de l'une à l'autre.

— Allez-y, battez-vous ! Ce sera comme un combat de... de poulettes.

Il eut un sourire proche du rictus.

— Un genre de mise en bouche pour le corps à corps à venir — si vous voyez ce que je veux dire, Zoé.

Une panique indescriptible la submergea, faisant remonter de son passé des bribes d'images chargées d'une intensité douloureuse : Bates, le mobile home de son père, la chaleur étouffante d'un été de canicule.

— Non, je ne vois pas du tout, lâcha-t-elle dans un souffle.

Colin lui décocha un clin d'œil, et elle sentit ses espoirs s'amenuiser. Comment allait-elle s'en sortir ? Ce monstre jubilait ! Il n'avait même jamais semblé aussi satisfait qu'en cet instant. Toutes ses insinuations, ses tentatives de séduction lui revinrent à la mémoire. Elle s'était tant appliquée à se comporter en voisine polie et reconnaissante qu'elle s'était aveuglée, refusant d'interpréter le malaise qu'elle éprouvait en compagnie de Colin. Elle avait préféré lui faire confiance plutôt que d'écouter son instinct, qui l'incitait à la prudence. Mais il semblait si gentil, si... normal ! Tout le monde s'y serait laissé prendre, non ? Elle, peut-être plus encore que d'autres, car, après l'agression qu'elle avait subie à quinze ans, elle avait décidé

de ne pas vivre dans la peur, refusant de voir le danger à chaque coin de rue.

— Tu es prête ? demanda-t-il à sa femme.

— Prête pour quoi ?

— Pour te battre avec elle !

— Colin, non ! Pas question !

Tiffany lui montra la marque de dents sur son épaule.

— Regarde ce qu'elle m'a fait !

— Ce n'est rien, bébé. Tu as connu pire.

— N'y pense même pas, Colin. Tu dois partir avant que Stivers ne débarque ici. Parce qu'il va finir par retrouver son chemin...

— C'est si isolé qu'il nous reste un peu de temps, répliqua-t-il.

— Pourquoi tu n'en fais toujours qu'à ta tête ? cria-t-elle. Tu t'es encore shooté ? Il sera là d'une minute à l'autre, Colin !

— Mais non ! Allez, bébé...

Il plaqua sa main sur ses fesses et les pinça, tout en remuant sa langue dans sa bouche de manière obscène.

— Tu n'as pas envie d'en découdre pour ton homme ? Je croyais que tu détestais Zoé. Tu voulais que je la tue, il me semble...

Tiffany tituba, reculant de quelques pas.

— Ferme-la ! Dieu ! que je te déteste ! cria-t-elle avec violence.

Colin se raidit, comme si elle l'avait giflé. Son visage se vida de toute expression.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Zoé la vit plaquer une main sur sa bouche. Manifestement elle regrettait ses propos, mais Colin s'en fichait. Tiffany avait raison : il ne semblait pas dans son état normal. Il était surexcité, tout à fait incontrôlable.

Les Bell se regardèrent sans ciller pendant quelques secondes, puis Colin se jeta sur elle et l'attrapa par les cheveux.

— Vous la voulez, lança-t-il à Zoé. Elle est à vous !

Zoé réfléchit à toute allure. Comment prendre l'avantage ? Colin avait parlé de Samantha au présent — elle était donc en vie. Mais où l'avait-il enfermée ? Pourvu qu'elle soit dans la remise ou dans le cabanon... S'il l'avait cachée ailleurs, jamais elle ne la retrouverait !

— Allons voir Sam, murmura-t-elle.

— Dans une minute...

Tiffany grimaça de douleur, mais ne poussa pas un cri quand Colin lui tordit méchamment le bras dans le dos.

— Ma femme mérite une petite leçon.

Il lui lécha la joue.

— Qu'est-ce que tu en dis, bébé ? Tu me détestes, hein ? C'est bien ça ?

— Je ne le pensais pas, gémit-elle. Tu sais que je t'aime, Colin. Je

ferais n'importe quoi pour toi. Je t'ai amené Zoé, non ?

— Tu l'as amenée parce que tu veux que je l'élimine. Tu n'as pas grand-chose à y perdre, franchement !

Il reporta son attention sur Zoé.

— Si vous lui bottez les fesses, je tuerai Sam rapidement.

Zoé sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Sam était donc vraiment en vie ! Mais comment faire pour qu'elle le reste ?

— C'est ma meilleure offre, ajouta-t-il.

Il s'exprimait avec une désinvolture confondante, comme s'il discutait d'une banale transaction financière.

— Je ne peux pas vous laisser repartir, ni l'une ni l'autre, reprit-il. Je ne vous ferai pas l'insulte de prétendre le contraire ! Mais je peux faire en sorte qu'elle ne souffre pas inutilement. Après, ce sera juste vous et moi, pendant une semaine.

— Colin, tu vas me faire regretter d'avoir accepté tout ça ! s'écria Tiffany. Lâche-moi.

— Non !

— Lâche-moi !

Colin poussa sa femme plus près de Zoé.

— Allez, frappez-la. Ici, précisa-t-il en avançant son propre menton.

— Et vous, que ferez-vous ? demanda Zoé.

— Je ne m'en mêlerai pas. Je veux juste regarder. Je vous accorde trois coups de poing chacune. Tout est permis et celle qui gagne... gagne ! Si c'est vous, je saurai me montrer clément.

— Colin, arrête !

Tiffany se tortilla pour échapper à sa poigne, mais il resserra son emprise.

Colin la désigna de nouveau à Zoé.

— Allez... Vous vouliez la frapper il y a une minute !

Il avait une vision totalement tordue et déformée de la situation. Elle ne voulait se battre avec personne ! Juste s'en sortir et sauver Samantha.

— Frappez-la, insista-t-il. Faites-lui un bel œil au beurre noir. Pensez à la façon dont elle a traité votre fille. Elle l'a nourrie avec des croquettes pour chien, elle lui a fait porter un collier d'étranglement, elle l'a enchaînée au sol... C'est une garce, vous savez !

Zoé sentit une rage terrible l'envahir. Elle aurait pu se battre contre n'importe qui, avec une force décuplée par toute la haine qui bouillait en elle.

— Et c'est elle qui l'a enlevée, poursuivit-il. Elle l'a attirée chez nous et l'a enfermée dans une pièce à l'étage, pendant que vous étiez au travail. Sûr, votre gosse est naïve, mais je suppose que la plupart des enfants feraient confiance à une femme aussi jolie et gentille que

la mienne.

— Vous avez vraiment fait ça ? demanda Zoé en se tournant vers Tiffany.

Que la trahison vienne d'une femme donnait à la situation une dimension tragique, qui la heurtait de plein fouet.

— Vous êtes aussi pourrie que votre mari !

Tiffany évita son regard.

— Je l'ai fait pour lui.

Colin tira sèchement sur le bras de sa femme, qu'il tordait toujours dans son dos, lui arrachant une plainte.

— Oh ! Tu te retournes encore contre moi ?

A l'évidence, Colin se permettait d'exprimer ce qu'il voulait sur elle, mais il ne tolérait aucune réaction de sa part.

— Tu me fais mal !

Tiffany se débattit, mais il rit, la serrant plus fort.

— Je devrais peut-être vous emmener toutes les deux à Chester et vous forcer à vous torturer. Ça pourrait être intéressant. Oublions Sam. Elle ne nous servira à rien dans l'état où elle est, de toute façon.

Zoé suffoqua, terrifiée. Qu'avait-il fait à sa fille ?

— Je n'irai pas à Chester, protesta Tiffany. Pas maintenant.

— Tu ne me fais plus bander, Tiff. Tu devrais être contente : avec Zoé, tu redeviens excitante.

Les larmes ruisselèrent sur les joues de sa femme.

— Tu ne m'aimes pas ! J'aurais dû m'en apercevoir plus tôt, murmura-t-elle, manifestement anéantie.

— Tu l'as bien cherché. Maintenant, ferme-la et fous-moi la paix. Au final, tu obtiendras ce que tu veux. Je m'accorde un petit plaisir, c'est tout.

— Tu as sniffé de la coke ! Je déteste l'effet que ça a sur toi !

— Et tu me détestes, ouais, on a compris.

Il la traîna jusqu'à Zoé.

— Frappez-la.

— Aussi fort que je veux ? demanda Zoé.

— Aussi fort que vous voulez, confirma-t-il.

Il maintint sa femme, la tourna sur le côté gauche, pensant que le coup viendrait de la droite. Mais Zoé n'était pas droitière et ce n'était pas Tiffany qu'elle visait.

Elle serra les deux poings pour qu'il ne devine pas son intention et le frappa de toutes ses forces.

* * *

— Il était temps de le percer à jour. J'ai toujours su que c'était un fou furieux, lâcha Glen Hagen.

Il appuya son bras musclé, couvert de tatouages, sur la vitre baissée de la portière. Il mâchouillait un cure-dent quand Jonathan

l'avait rejoint à la station-essence de Nyack — et l'avait encore à la bouche en ce moment même, alors qu'ils roulaient vers le cabanon.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que Colin Bell est un fou furieux ? lui demanda-t-il.

Quand il avait eu le fils de Sheryl au téléphone, ce dernier lui avait tout de suite assuré qu'il savait où était le cabanon, mais il avait tenu à l'accompagner, affirmant qu'il n'arriverait pas à lui expliquer précisément la route par téléphone.

« C'est trop compliqué, avait-il répliqué quand Jon avait insisté. Est-ce que vous saurez où aller quand je vous dirai de tourner à droite, arrivé à l'affleurement de granite, et à gauche, devant l'arbre penché ? »

Jonathan n'avait pas eu d'autre choix que de l'attendre, mais l'heure qu'il avait perdue s'était révélée éprouvante. Chaque minute écoulée n'avait fait qu'accroître son angoisse. Pour Sam. Pour Zoé. Il avait mesuré à quel point la jeune femme comptait déjà pour lui — bien plus qu'il n'aurait voulu l'admettre. Cette prise de conscience le torturait d'autant plus qu'elle réveillait les mauvais souvenirs liés à la mort de Maria.

Pour ne rien arranger, l'inspecteur Thomas, qui enquêtait sur une affaire macabre de meurtre déguisé en suicide, était injoignable. Il n'avait rappelé Jon que quelques minutes plus tôt — là aussi, ils avaient perdu un temps précieux ! Mais Thomas avait des nouvelles qui confortaient les soupçons de Jon : l'ex-femme de Paddy était entrée en contact avec la police de Sacramento pour exiger que les flics lancent une enquête sur Colin concernant la disparition de son père.

Si seulement il avait eu cette information plus tôt dans la journée !

Jonathan zigzagua entre les voitures et se rabattit brutalement sur la voie de sortie.

— Ralentissez, bon sang ! s'exclama Glen. J'veux pas mourir, moi !

Jonathan ne releva pas. La vie de Sam et de Zoé se jouait peut-être dans ces précieuses secondes...

— Qu'est-ce qui vous permet de penser qu'il est fou ? demanda-t-il de nouveau.

— Colin était déjà adulte quand nous nous sommes rencontrés, mais je l'ai assez souvent croisé pour comprendre que c'est un manipulateur. Personne ne sait ce qui se cache sous son masque bien respectable. Mais s'il juge que vous ne lui êtes d'aucune utilité, il se montrera peut-être sous son vrai jour...

Il s'interrompit.

— Il m'a très vite évité. Je ne suis qu'un ouvrier, vous comprenez ! Il secoua la tête.

— Sans parler de la façon dont il traite sa femme...

— Aussi mal que ça ?

— Il se contrôle en public, mais si on prend la peine de regarder, il y a des signes qui ne trompent pas. Un seul regard de sa part suffit pour qu'elle lui obéisse, se taise, sorte de la pièce... C'est pas difficile d'imaginer ce qui se passe entre eux lorsqu'ils sont seuls. Un jour, j'ai entendu Colin parler à Tiffany dans la chambre d'amis chez ma mère, et je vous le dis, c'était honteux.

Il tapota la poche de sa chemisette.

— Bon sang, quelle idée j'ai eue d'arrêter de fumer cette semaine ?

Jonathan slaloma entre plusieurs camping-cars, avant de se rabattre vivement devant un semi-remorque. Glen, déséquilibré, eut juste le temps de se rattraper au tableau de bord.

— Pourquoi Paddy n'a-t-il jamais voulu reconnaître que son fils n'est pas aussi sympathique qu'il en a l'air ? demanda Jonathan, coupant court aux réactions de son passager sur sa conduite.

— Paddy était trop occupé à se faire des reproches. Aucun parent n'est prêt à reconnaître la nature perverse de son enfant... Paddy repensait aux signaux qui auraient dû l'alerter, il remontait dans le temps pour trouver ce qu'il avait fait de mal, il se torturait pour savoir ce qu'il aurait dû faire pour empêcher ça — bref, il sombrait dans la culpabilité. Ma mère se fait encore des reproches pour ne pas m'avoir poussé à finir le lycée. Mais comme je lui ai dit hier, c'était mon choix.

Il mordilla son cure-dent.

— Des conneries, j'en ai fait, et je n'en suis pas forcément fier, mais rien de ce genre, non ! Je ne suis pas un pervers.

Jonathan mit son clignotant, juste avant de se glisser entre une voiture de sport et une berline.

— Où est Paddy, d'après vous ?

— Aucune idée. Colin a essayé de faire croire à ma mère que j'y étais pour quelque chose. Il ne recule devant rien, vraiment ! Il savait que son père et moi étions fâchés, alors il a cherché à me faire porter le chapeau... C'est sa façon de faire — et le pire, c'est que ça marche.

— Pourquoi cette mésentente entre Paddy et vous ?

— Nous avons repris ensemble une boutique de tondeuses à gazon et... ça n'a pas marché. Nous sommes trop différents.

Ils y étaient — enfin ! La sortie pour Truckee. De nouveau, Jon se faufila entre un pick-up et une Prius. Et, de nouveau, Glen laissa échapper une bordée de jurons.

— Vous allez finir par nous tuer tous les deux !

— Je prends à gauche ? demanda Jonathan.

— Ouais, à gauche.

— En quoi étiez-vous différents ? insista-t-il.

Glen bascula vers la portière, quand Jonathan aborda le virage un peu trop vite.

— Il était trop autoritaire. Je ne pouvais pas prendre une journée, je devais toujours m'occuper de la fermeture. Il avait toujours quelque chose à redire sur ce que je faisais ou ce que je disais, il contrôlait chacun de mes gestes... Alors, on s'est dit des mots et j'ai claqué la porte.

Il haussa les épaules.

— Je ne l'ai pas revu depuis.

Il montra du doigt un embranchement.

— Vous prenez cette route.

— Qu'est-ce qui est arrivé à votre propre père ?

— Il est mort d'une crise cardiaque, il y a dix ans.

— Si Colin a fait ce dont je le soupçonne, votre mère vient peut-être de perdre son second mari.

— Revivre ça, quelle misère ! maugréa-t-il.

Ils se turent. Jonathan était trop tendu et pressé d'atteindre la cabane, Glen trop absorbé par sa conduite. Ils s'enfoncèrent dans les montagnes, empruntant une route étroite et sinueuse. Les premiers virages étaient semblables aux précédents, mais très vite la route devint un chemin, moins praticable, à peine visible.

— La nature reprend ses droits au printemps.

— Qui entretient ces chemins ? demanda Jonathan.

— Personne. C'est le problème.

— Il y a d'autres cabanons, dans le coin ?

— Pas à des kilomètres.

— Colin y vient-il très souvent ?

Glen lui lança un coup d'œil.

— Tout le temps. Voilà, on y est.

Jonathan fit une embardée pour éviter une ornière profonde et s'avança dans une petite clairière, où se trouvaient une cabane en rondins grossiers, un foyer en pierre et une remise. Des traces récentes de pneus prouvaient que quelqu'un venait de passer. Ils trouvèrent des papiers de barres chocolatées et une vieille couverture dans la remise.

Mais rien de plus.

* * *

Zoé reprit conscience dans le coffre d'une voiture. Les élancements dans son crâne s'accroissaient au rythme des secousses du véhicule. Après avoir frappé Colin, elle avait cherché à tirer avantage des quelques secondes de stupéfaction et de douleur qu'elle lui avait infligées, et s'était précipitée dans la voiture de Tiffany, mais il avait vite repris ses esprits et l'en avait sortie par les cheveux, avant de lui assener des coups.

Le premier l'avait sonnée, et elle avait dû perdre connaissance, car elle ne se souvenait de rien. Colin l'avait sans doute jetée dans le coffre, avant de partir, et il l'aurait sûrement tuée s'il n'avait pas été

pressé, pensa-t-elle.

Elle poussa un gémissement, alors qu'elle essayait de bouger pour faire le point sur ses blessures. Si ce coffre pouvait être plus grand... Elle était à l'étroit, gênée dans ses mouvements. A moins que ce ne fût à cause de la douleur qui irradiait dans tout son corps ? Elle était presque sûre qu'elle s'était cassé la main en frappant Colin. Et il avait dû lui briser la mâchoire. C'était la première fois qu'elle se battait... Piètre performance !

Qu'allait-elle faire ? Jonathan ne pourrait jamais la retrouver maintenant qu'ils avaient quitté le cabanon. Le reverrait-elle ? Reverrait-elle quelqu'un ? Et où était sa fille ?

Des larmes de frustration, d'impuissance et d'angoisse ruisselèrent sur ses joues. Cela ne pouvait pas finir ainsi, Colin ne pouvait pas s'en tirer si facilement... et elle, venir s'ajouter à la liste de ses victimes !

Zoé sentit la voiture ralentir, puis s'arrêter. Elle retint son souffle, se préparant à ce que le coffre s'ouvre, mais rien ne se produisit. Tous ses sens à l'affût, elle perçut un piétinement près d'elle, des bruits sourds, saccadés. Quelqu'un — probablement Colin — enlevait le bouchon du réservoir. Ils s'étaient arrêtés à une station essence. Elle entendit le pistolet s'insérer dans le conduit, le bruit d'un clapet, du carburant s'écoulant à gros bouillons.

Une odeur d'essence flotta dans le coffre et s'infiltra dans ses narines. Elle entendit Colin s'éloigner. Il se dirigeait sans doute vers la boutique ou vers les toilettes... Il y eut un silence, puis une voix étouffée lui parvint. C'était celle de *Sam*. Sa fille était dans la voiture !

— Maman ? Maman, est-ce que ça va ?

Samantha éclata en sanglots.

— Tu es vivante ? demanda-t-elle encore.

La vague de soulagement qui traversa Zoé était si intense qu'elle ne put émettre le moindre son pendant quelques secondes. Non seulement Sam était en vie, mais elle était avec elle.

— je vais bien, Sammie chérie.

— Maman ? Tu es là ? Réponds-moi !

Elle n'avait pas parlé assez fort. Luttant contre la douleur, Zoé essaya de nouveau.

— Ne pleure pas, mon bébé. Je vais bien.

— Tu es en vie ? Oh ! Merci, mon Dieu ! s'exclama Samantha.

Dans quel état était sa fille ?

— Comment vas-tu, ma chérie ?

— Je suis malade.

Zoé inspira profondément pour ne pas céder à la panique.

— Je suis désolée. Tellement désolée.

— Je veux rentrer à la maison.

— Nous allons rentrer, mon bébé. Nous devons juste... trouver de

l'aide.

— Il est fou, murmura l'adolescente dans un sanglot. Il va nous tuer.

— On ne se laissera pas faire. Est-ce que tu peux sortir de la voiture ?

Il y eut un silence.

— Sam ?

— Non.

— Tu peux descendre la vitre ? Appuyer sur le bouton qui ouvre le coffre ? Tu peux faire quelque chose ?

— Mes mains sont... Elles sont attachées.

— Est-ce que tu peux crier pour attirer l'attention ? On va crier ensemble, d'accord ? Tu es prête ?

— Ça ne servirait à rien, maman. Il n'y a personne ici, à part l'employé de la boutique et... il ne nous entendra pas.

Evidemment. Colin ne se serait pas arrêté s'il avait pensé courir le moindre risque.

— Où est-ce qu'il nous emmène ? demanda Zoé.

— Je ne sais pas. Il a parlé d'un endroit qui porte un prénom de garçon, mais je ne sais plus lequel.

— Tu ne l'avais jamais entendu, ce prénom ?

Elle eut un nouveau hoquet.

— Non.

— Et son téléphone portable ? Il l'a laissé dans la voiture ?

— Oui, mais je ne sais pas... si je peux l'attraper. Et puis c'est un Smartphone, je ne sais pas comment ça marche.

— Il faut que tu essaies, ma chérie. Utilise tes pieds, ta bouche.

Il y eut un long silence.

— Sam ?

— Il revient !

Sam tourna la tête vers la vitre quand Colin remonta en voiture. Malgré le collier, elle était parvenue, sans trop savoir comment, à atteindre son Smartphone et même à appuyer sur les touches avec le menton. Elle avait manqué de s'étrangler, mais il lui semblait qu'elle avait réussi à appeler quelqu'un : un « Allô !... Allô ! » étouffé s'échappait du portable.

Perdu dans ses pensées, Colin n'y prêta pas attention. Il sortit une cannette du sac qu'il venait de rapporter de la boutique, le roula en boule et le jeta sur la banquette arrière sans même se retourner vers Samantha. Puis il en but une gorgée et démarra.

Ouf ! Il n'avait même pas remarqué que son téléphone ne se trouvait plus sur le tableau de bord. Samantha hésita. Devait-elle crier à l'aide ? Elle ne savait pas où elle était et ne pourrait donner aucune indication sur l'endroit où ils se rendaient. Et puis Colin s'empresserait de couper la communication. Et même si la personne rappelait, il prétendrait que c'était une plaisanterie. C'était un expert en mensonges.

Comment pouvait-elle s'y prendre pour faire comprendre à la personne au bout du fil qu'elle avait besoin d'aide ?

A la pensée de sa mère, si proche d'elle, elle se sentit soulevée par un regain d'énergie et d'espoir. Elles avaient traversé des moments difficiles par le passé et s'en étaient toujours sorties. Cette fois encore, ce serait le cas.

— Colin ?

Son estomac se contracta et elle pria pour que l'interlocuteur reste en ligne.

— Quoi ?

— Où est-ce... qu'on est ?

Il était d'une humeur massacrant. Probablement à cause de son nez, excessivement tuméfié, qui ne cessait de saigner, lui donnant une voix nasillarde ridicule.

— Dans les montagnes.

C'était une réponse trop évasive, qui ne suffirait pas à renseigner la

personne qui était en ligne.

— Où allons-nous ?

Il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur et grimaça en voyant son reflet. Il toucha son nez avec précaution.

— A quoi joues-tu ? Je croyais que tu étais malade.

C'était le cas. Elle ne s'était jamais sentie aussi mal de sa vie. Même lorsqu'elle avait eu la grippe et qu'elle avait vomi ses tripes pendant trois jours, elle n'avait pas été aussi mal. Mais sa mère s'occupait d'elle, à ce moment-là.

— Est-ce que vous allez... nous... tuer ?

— Qu'est-ce que *tu* en penses ?

Elle évita soigneusement de regarder le portable.

— Je crois que oui.

— Quelqu'un doit payer pour ça, dit-il en lui montrant son nez.

— Vous avez... tué Rover, n'est-ce pas ?

— La ferme ! maugréa-t-il. Je n'ai pas envie de parler de lui. Je n'ai pas envie de parler tout court. Je n'arrive plus à respirer.

A bout de force, Samantha ferma les yeux pour s'économiser.

— Pourquoi... Pourquoi vous faites ça ?

— Parce que ça me plaît ! C'est tout.

Elle n'entendait plus de bruit s'échapper du téléphone. La personne avait-elle raccroché ? *Pitié, non...*

— Je pensais... Je pensais qu'un avocat qui travaillait pour... comment c'est, déjà, le nom de votre cabinet ?

— Scovil, Potter & Clay. L'un des cabinets les plus puissants de Sacramento, répondit-il, ne résistant pas au plaisir de se vanter.

— Oui, c'est ça, je me souviens.

Comment aurait-elle pu oublier ? Il en parlait tout le temps. A croire qu'il avait gagné le gros lot, le jour où il avait été engagé !

— Vous n'avez pas... peur d'aller en prison ?

— Absolument pas.

— Pourquoi ?

— Parce que ça n'arrivera jamais.

Fais-le parler. Il ne faut pas qu'il s'arrête. C'était leur seule chance de s'en sortir. Elle devait le pousser à donner le plus de détails possible. Il fallait que la personne au téléphone soit horrifiée, et qu'elle appelle la police.

— Comment pouvez-vous être sûr... qu'ils ne vous... attraperont pas ?

— Faudrait qu'ils soient assez malins pour assembler les pièces du puzzle.

— Vous m'avez dit que... que vous aviez tué votre...

Elle avait le cœur au bord des lèvres et la tête lui tournait. Qu'était-elle en train de dire, déjà ? Ah oui...

— ... votre père, reprit-elle.
— Et alors quoi, si je l'ai fait ?
— Je suppose que... ça veut dire que vous pouvez tuer n'importe qui.

Devant son silence, elle chercha un autre sujet.

— Où est Tiffany ? reprit-elle.
— J'espère bien qu'elle est au cabanon, en train de raconter à la police l'histoire que je lui ai demandé de dire.

— Elle fait toujours ce que vous voulez ?

— Bien sûr.

— Pourquoi ?

Il laissa échapper un rire mauvais.

— Parce qu'elle n'a aucune confiance en elle et qu'elle a besoin que je lui dise ce qu'il faut faire. Dans la vie, il y a les chefs et les suiveurs. Tiffany fait partie de la deuxième catégorie.

Prise de vertige, Samantha se sentit glisser dans un trou noir.

Elle n'avait plus de force.

— Qu'est-ce qu'il arriverait... si elle n'obéissait pas ?

La réponse de Colin ne la surprit pas.

— Je la tuerais, répondit-il d'un ton ferme.

— Alors vous ne... l'aimez pas ?

— Ce n'est qu'une paire de fesses, rétorqua-t-il en allumant la radio.

* * *

Tiffany ne parvenait plus à respirer. Elle manquait d'air, elle étouffait. Elle laissa tomber son portable et porta ses mains à sa poitrine, lâchant le volant. La voiture se déporta sur le côté au moment où un autre véhicule la doublait. Un coup de Klaxon violent la fit sursauter et elle freina, évitant la sortie de route. Elle avait frôlé l'accident, mais elle s'en fichait. Elle *voulait* mourir. Sans Colin, elle n'avait plus personne. Et plus aucune raison de vivre. La peur tenace et familière de l'abandon la submergea, lui coupant de nouveau la respiration.

« ... *Je la tuerais...*

... *Alors vous ne... l'aimez pas ?*

... *Ce n'est qu'une paire de fesses...* »

Colin ne le pensait pas vraiment, n'est-ce pas ? Il était en train de jouer la comédie à Samantha. Il le faisait parfois pour choquer les gens.

Et pourtant... ne lui cherchait-elle pas des excuses — comme chaque fois qu'il la décevait ? Elle avait toujours préféré se voiler la face, mais, à présent, la réalité se dressait devant elle s'imposait à elle dans toute son évidence : Colin avait des pulsions autodestructrices et il se fichait de l'entraîner avec lui dans sa chute.

Elle leva la main et regarda la bague qu'il lui avait offerte la veille. Elle voulait croire que c'était une preuve de son amour pour elle, mais de quelle sorte d'amour parlait-elle ? Colin ne lui avait-il pas ordonné, avant de partir avec Zoé, de se montrer gentille avec Tommy, quand celui-ci l'appellerait pour passer deux jours avec elle ?

Comment pouvait-il faire aussi peu de cas de ses sentiments ? Il savait qu'elle n'avait pas envie de coucher avec Tommy ! En présence de Colin, c'était différent. En tout cas, elle voulait s'en convaincre. Mais ça... ça marquait une évolution dans leur relation — et pas dans le bon sens. Avant, il était possessif, et ne supportait pas que d'autres hommes la reluquent.

Elle pensa à la dépouille enterrée à Truckee près des toilettes, à Rover et à Sam. A ce qu'il lui avait fait faire...

Elle avait voulu le rendre heureux, devenir ce qu'il voulait qu'elle soit, gagner son amour... et voilà où ça l'avait menée !

Les larmes lui brouillaient la vue, l'empêchant de conduire. Elle prit la première bretelle de sortie et s'arrêta sur le bas-côté, puis elle appela sa belle-mère.

Celle-ci décrocha à la troisième sonnerie.

— Allô !

— Sheryl ?

— Tiffany ? C'est toi ? Tu as une voix bizarre. Est-ce que tu vas bien, ma chérie ?

Submergée par la honte et le dégoût d'elle-même, elle sentit sa gorge se nouer.

— Non, ça ne va pas. Je ne vais pas bien du tout.

— Qu'est-ce qui se passe ? Où es-tu ?

— Ça n'a pas d'importance. Je t'appelais juste pour te dire...

Tiffany s'interrompit, assaillie de souvenirs, d'images heureuses. Pouvait-elle trahir l'homme qu'elle avait épousé, aimé plus que tout ? Son sourire tendre dansa sous ses yeux, et elle faillit renoncer.

— Qu'est-ce qui se passe ? répéta Sheryl.

Ses mains se crispèrent sur le volant.

Il ne t'a jamais aimée...

Elle se redressa, et sa voix résonna durement à ses oreilles lorsqu'elle déclara :

— Colin a tué Paddy.

— *Quoi ?*

Ces premiers mots lui avaient coûté, mais, une fois qu'ils eurent été lâchés, le reste vint d'un bloc. Le visage noyé de larmes, elle déballa tout, se libérant du poids qu'elle portait depuis si longtemps.

— Il... Il l'a enterré dans les bois, je ne sais pas où. Je n'étais pas avec lui, avoua-t-elle, la voix secouée de hoquets. Mais j'ai vu Paddy, j'ai vu le sang. J'ai vu Colin tout nettoyer. Puis j'ai...

Un faible gémissment l'interrompt :

— Non ! Dis-moi que ce n'est pas vrai, la supplia Sheryl.

Si seulement elle le pouvait ! Qu'était-il arrivé à Colin ? Avait-il toujours cherché à faire le mal autour de lui ?

— Si, c'est vrai. Et il y en a eu d'autres...

Elle fit de son mieux pour décrire les « animaux de compagnie » qu'ils avaient retenus prisonniers, mais Sheryl ne releva pas.

— Pourquoi a-t-il fait ça à Paddy ? gémit-elle.

Sa belle-mère voulait comprendre, mais Tiffany n'avait aucune explication rationnelle à lui offrir. Elle ne savait même pas pourquoi Colin prenait un tel plaisir à faire souffrir ses victimes. Elle l'avait aimé, admiré, mais elle ne l'avait jamais vraiment compris.

— Pourquoi a-t-il fait ça ? répéta-t-elle dans un souffle. Parce qu'il n'a pas... il lui manque... quelque chose.

Elle regarda autour d'elle et s'aperçut qu'elle s'était garée près d'un ravin. Elle sortit de la voiture et s'approcha du bord.

— Mon Dieu ! continuait de gémir faiblement Sheryl. Mon Dieu !

Elle se pencha au-dessus du vide. Sous ses pieds, de la terre et des cailloux se détachèrent de la paroi. Peut-être n'avait-elle pas autant aimé Colin qu'elle l'avait cru ? Et si elle n'avait été amoureuse que de l'idée d'être aimée ? Elle avait fait tout ce qu'elle avait pu pour que Colin l'aime... Mais ses efforts n'avaient rien donné parce qu'il était incapable de s'intéresser à quelqu'un d'autre que lui !

Son corps fut secoué de spasmes. Elle laissa éclater un rire nerveux qui mourut dans un sanglot.

— Tiffany ? Tu ne te sens pas bien ? s'inquiéta sa belle-mère.

— Il avait raison à propos de moi.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je suis stupide.

Il y eut un silence, puis sa belle-mère reprit sur un ton presque brutal :

— Dis-moi... Qu'a-t-il fait de l'adolescente qui a disparu ?

— Samantha Duncan ?

Elle promena un long regard sur le magnifique panorama qui s'offrait à elle. La journée touchait à sa fin. Un léger souffle d'air, délicieusement frais, glissait sur sa peau et dans ses cheveux. Elle n'avait jamais vu d'endroit aussi beau.

— Où est-elle ? insista Sheryl.

— Il les a emmenées, elle et sa mère, à Chester.

— Où ça, à Chester ?

— Je ne sais pas, mais son copain Tommy Tuttle le sait, lui.

— Colin n'a pas l'intention de... les faire disparaître, n'est-ce pas ? Il a tué Paddy parce que... c'était dans le feu d'une dispute, c'est ça ? Ce n'était pas un meurtre prémédité ?

— Il a tué Paddy parce qu'il avait tout découvert pour Rover et Samantha. Et, avant cela, il avait déjà assassiné une autre gamine... Il recommencera, si on ne l'arrête pas.

— Je ne te crois pas, murmura Sheryl. Ce n'est pas possible.

Elle comprenait le désarroi de sa belle-mère. Sa vie venait de s'enfoncer dans l'horreur. Une horreur à laquelle Tiffany assistait depuis si longtemps qu'elle avait cessé de s'en offusquer.

Mais la réalité venait de la rattraper avec violence. Elle ne reviendrait jamais dans sa jolie maison de Rocklin ; elle ne dirait plus jamais qu'elle était mariée à un brillant avocat ; elle ne pourrait pas exhiber avec fierté sa nouvelle bague sertie de diamants, et elle n'aurait plus à se priver de barres chocolatées pour rester mince et plaire à son mari.

Tout ça, c'était fini — mais elle n'irait pas crever à petit feu entre les quatre murs d'une cellule. Ça non !

— Appelle la police, dit-elle à sa belle-mère avant de raccrocher.

Elle remonta en voiture, enclencha la première et appuya sur la pédale d'accélérateur.

La voiture dévala la pente, plongeant dans le vide. La chute sembla s'éterniser — et, pendant tout ce temps, Tiffany pensa à Colin. Elle l'aimait tant !

* * *

Jonathan roulait vers Sacramento quand il reçut l'appel de Sheryl Bell. S'il n'avait tenu qu'à lui, il serait encore au cabanon — l'endroit où il avait perdu la piste de Zoé —, mais il avait dû ramener Glen à Nyack. Où Colin avait-il pu emmener Sam et Zoé ? Il ne savait quelle décision prendre. Dès que son téléphone avait de nouveau capté le réseau, Jon avait appelé les Bell, sur leur portable et à leur domicile, sans aucun succès.

Il avait également contacté Jasmine, mais elle n'avait rien pu lui dire de précis. Elle lui avait juste répété que le temps pressait. Ce qu'il savait déjà, bien sûr.

— Je sais où est Colin, déclara Sheryl sans lui laisser le temps de dire « allô ».

Jonathan freina brutalement.

— Où est-il ?

— A Chester, près du lac Almanor.

Bon sang ! C'était à deux heures de route — peut-être trois : ça tournait sec dans ces régions montagneuses, au nord de la Sierra Nevada... Jonathan réfléchit à la meilleure façon de s'y rendre. Par Reno ? Sûrement. En passant de l'autre côté, cela prendrait trop de temps...

— Pourquoi est-il parti là-bas ? demanda-t-il.

— Il s'est fait prêter la maison d'un ami. C'est une baraque inhabitée depuis des mois.

— Qui vous a dit ça ?

— Tiffany.

— Tiffany ? répéta-t-il, stupéfait. Je pensais qu'elle était avec lui.

Il ne faisait aucun doute dans son esprit qu'elle était étroitement mêlée aux actes de son mari. Elle lui avait même fourni un alibi pour le meurtre de Paddy.

— Ce n'est pas le cas.

Jonathan prit la sortie suivante, afin d'obliquer vers Reno.

— Où est-elle alors ?

Pour quelle raison n'étaient-ils pas ensemble ? Avait-elle gardé Sam pour laisser Zoé avec Colin ?

— Je ne sais pas trop... mais je crains le pire.

Il fronça les sourcils.

— De quoi parlez-vous ? Je ne comprends pas.

Sheryl se mit à pleurer, manifestement submergée par l'émotion.

— Elle n'était pas elle-même quand elle m'a appelée. Après m'avoir tout avoué, elle a raccroché et... je ne lui ai pas reparlé depuis. J'ai tenté de la rappeler au moins une vingtaine de fois, mais elle ne répond plus.

— Avez-vous contacté la police ?

— Oui, bien sûr. Je leur ai tout raconté. Mais... je sais que vous recherchez la fille de la voisine et je pensais que ça vous intéresserait.

Il ralentit derrière un semi-remorque qui essayait d'en doubler un autre, et mordit le bas-côté pour les dépasser.

— Effectivement, acquiesça-t-il. Ça m'intéresse. Merci.

Elle renifla.

— Ma belle-fille m'a dit que Paddy était mort.

Il n'en fut pas surpris.

— Je m'en doutais, se contenta-t-il de dire.

Un long silence s'ensuivit pendant lequel elle essaya de se ressaisir.

— C'est fini. Je vais devoir vivre avec ce que Colin a fait. Attrapez-le, je vous en prie ! murmura-t-elle, la voix brisée. Mettez-lui la main dessus... Qu'il ne soit plus en mesure de faire du mal à personne !

— C'est promis.

Mais parviendrait-il à tenir sa promesse avant que ce monstre ne tue Zoé et Sam ?

Traversé par la même terreur que celle qu'il avait ressentie la nuit où Maria l'avait appelé, lui chuchotant de venir la chercher, il appuya brusquement sur l'accélérateur. Il était arrivé trop tard pour Maria.

L'histoire ne se répéterait pas. Pas question ! Cette fois, il n'arriverait pas trop tard.

* * *

Colin parvint à Chester à la nuit tombante. Il avait roulé plus vite que prévu, mais le plaisir et l'excitation étaient retombés. La dispute qui l'avait opposé à Tiffany lui plombait le moral. Elle avait refusé de rester au cabanon pour attendre la police. Il avait hurlé, bien sûr — mais elle n'en avait fait qu'à sa tête. Et comme si ça ne suffisait pas, il avait la sensation d'avoir le crâne pris dans un étau. Il avalait du sang chaque fois qu'il essayait de respirer.

— Cette garce de Zoé m'a pété le nez, marmonna-t-il en se garant sous les arbres.

Il aurait sans doute besoin d'une rhinoplastie et il n'était pas sûr d'avoir les moyens de se l'offrir. A cette heure, il devait se considérer comme licencié, même si son boss ne lui avait pas encore spécifié son renvoi. Misty et un autre collègue avaient essayé de le joindre sur son portable au cours des deux dernières heures. Sans compter la centaine d'appels de Stivers, qui l'avaient forcé à se mettre en mode vibreur... Pas de doute, Scovil savait qu'il était parti en douce en début d'après-midi.

Ses phares éclairèrent une mesure sombre et décrépite, mais il la regarda à peine. Il coupa le moteur et resta assis dans la voiture. Il avait perdu son travail, et peut-être sa belle maison. Était-il vraiment sûr de savoir ce qu'il faisait ? N'avait-il pas surestimé sa capacité à rebondir ?

Peut-être. Il avait commis une erreur, en tout cas. A cause de Zoé. Sans elle, il n'aurait pas quitté son bureau. Il aurait fini d'établir ces foutus contrats et il aurait regagné la confiance de Scovil. S'il n'y avait pas eu Zoé, il pourrait encore dire qu'il faisait partie d'un cabinet d'avocats prestigieux. Il se ferait embaucher ailleurs, bien sûr, mais il ne verrait plus la lueur de respect que le nom de l'entreprise faisait naître dans les yeux de ses interlocuteurs. Et il ne fallait pas se leurrer : être viré par Scovil, Potter & Clay lui fermerait beaucoup de portes. Les avocats de Sacramento se connaissaient entre eux, et tout se savait. Cela signifiait qu'il allait devoir ouvrir son propre cabinet et se constituer une clientèle...

Encore fallait-il qu'il ait une bonne réputation, s'il comptait accaparer les clients des avocats les plus connus...

— Tu attends là, ordonna-t-il à Samantha, inconsciente sur la banquette arrière.

Il avait fait une faveur à Zoé en lui promettant de tuer sa fille sans la faire souffrir. Elle aurait dû en tenir compte, avant de lui casser le nez. Tant pis pour elle. Maintenant, il allait l'obliger à regarder sa fille mourir à petit feu.

Mais, avant cela, il allait se soigner. Prendre des antalgiques et tenter d'arrêter le sang qui envahissait ses sinus. Il avait essayé de se faire un rail de coke dans les toilettes de la station essence, pensant

que ce serait plus efficace, mais ça l'avait fait saigner davantage.

Le temps de transporter Sam à l'intérieur et de retourner chercher Zoé, son moral avait encore chuté d'un cran. Même l'idée de les torturer ne lui procurait aucune joie. Si seulement Tiffany était avec lui ! Pourquoi ne l'avait-il pas emmenée ? Elle savait toujours quoi faire quand il n'allait pas bien. Elle lui aurait massé le cou jusqu'à ce qu'il s'endorme, confiant et apaisé.

Il pouvait peut-être laisser les Duncan ici et rejoindre sa femme à Rocklin ?

Non, il n'avait plus envie de conduire. Il valait mieux l'appeler pour qu'elle vienne. Oui, c'est ce qu'il allait faire. Et tant pis si elle n'allait pas bosser demain ! Il avait besoin d'elle. Il se sentirait mieux quand il se serait excusé de s'être comporté comme un idiot. Elle lui avait dit qu'elle le détestait et il l'avait punie, mais il le regrettait. Tiffany était la seule personne au monde qui l'aimait vraiment, et ses mots avaient dépassé sa pensée.

Il était allé trop loin.

Trop de cocaïne, songea-t-il.

Sortant son téléphone de sa poche, il s'appuya au coffre de la voiture et consulta l'état du réseau. Agréablement surpris de voir que son appareil captait un signal fort, il composa le numéro de sa femme.

« Bonjour, c'est Tiffany Bell. Je ne peux pas répondre pour le moment, mais laissez-moi un message et je vous rappellerai. »

Il attendit le bip.

— Hé, pourquoi est-ce que tu ne décroches pas ? Tu me manques, Tiff. Je me suis comporté comme un gros naze au cabanon aujourd'hui, et je suis désolé. Je n'aurais jamais dû faire ce que j'ai fait. Je n'étais pas dans mon état normal... mais ça va mieux, maintenant. Je voudrais que tu sois là. Viens !

Elle allait répondre. Elle ne laissait jamais s'écouler plus de cinq minutes avant de le faire. Il sortit Zoé du coffre, la traîna sans ménagement sur le sol et l'attacha dans la pièce du fond avec Samantha. Il regarda la télévision pendant près d'une heure sans recevoir le moindre appel.

Il recomposa son numéro. Une fois, deux fois, puis trois. Où était-elle ? Quatre, cinq, six fois. Est-ce qu'elle croyait que c'était un jeu ? Qu'elle pouvait le punir ? Si elle n'avait pas laissé Rover s'échapper, rien de tout ça ne serait arrivé. C'était elle qui avait fait tomber le premier domino.

— C'est ta faute ! hurla-t-il dans le téléphone. Tu n'as pas intérêt à me battre froid, Tiff.

Etait-elle avec Tommy ? Près de s'éclater ? C'était possible. Et il la traiterait bien, lui, évidemment. Il lui montrerait que les hommes pouvaient être *gentils*...

Et si elle tombait amoureuse de lui ? Un sentiment de rage lui contracta l'estomac, lui donnant envie de vomir.

— Tu vas t'en mordre les doigts, marmonna-t-il. Je vais venir et...

Le bip indiquant la fin du message résonna dans son oreille.

Epuisé et réellement inquiet, il s'affala sur le canapé. Il avait pris d'autres comprimés contre la douleur, mais il avait toujours affreusement mal. Il voulait rentrer chez lui. Oublier Zoé et Sam. Il allait les tuer toutes les deux et il pourrait enfin aller retrouver sa femme.

Il se leva et se dirigea vers la cuisine pour y prendre un couteau.

* * *

Zoé se pressa contre sa fille pour lui communiquer autant de chaleur et de réconfort que possible. Samantha n'avait sur elle que le maillot de bain qu'elle avait le jour de son enlèvement, et il faisait froid dans la maison.

— Ça va s'arranger, murmura-t-elle pour la rassurer. On va sortir de là.

Mais elle était loin d'en être sûre. Sammie était malade. Elle avait besoin de soins.

Que pouvait-elle faire ? Elle tira de nouveau sur ses liens, qui lui coupaient la circulation, ignorant la douleur irradiante que provoquait ce mouvement sur sa main fracturée, qui avait doublé de volume. Sans parler de sa mâchoire, qui la faisait abominablement souffrir. Colin lui avait donné un coup de pied au visage. Elle s'en souvenait, à présent.

Pas étonnant qu'elle ait perdu conscience...

— Sammie ? C'est maman... Je suis là ! murmura-t-elle.

Elle devait l'empêcher de s'évanouir. Car si sa fille semblait dans le coma... parviendrait-elle à en sortir ? Effarée par cette idée, elle frotta son front contre celui de Sam. Ce simple geste lui provoqua un plaisir infini. Elle avait eu tellement peur de l'avoir perdue !

— Je suis tellement heureuse d'être là, avec toi.

— Même... ici ? Comme ça ? marmonna Samantha dans un souffle.

— Même ici.

— Je t'aime, maman.

Zoé inspira profondément, cherchant à rester lucide.

Ignore la douleur. Tiens bon...

Elle devait réfléchir à un plan, avant que ce ne soit trop tard.

— Je t'aime aussi, répondit-elle.

La porte s'ouvrit violemment et Colin apparut sur le seuil.

— Qu'est-ce qui peut prendre tant de temps, bon sang ! s'emporta Jonathan au bout du fil.

Il roulait depuis presque trois heures. Il avait passé six appels à la police de Chester et ils n'avaient toujours pas bougé.

— Qu'est-ce que vous croyez ? répliqua le chef de la police, excédé. Que je peux sortir cette adresse de mon chapeau ?

— Je ne pensais à rien d'aussi spectaculaire. Vous avez celle de Tommy Tuttle, son numéro de téléphone, le nom de son employeur. Pourquoi ne pas l'appeler directement pour lui demander comment se rendre jusqu'à la baraque de son cousin ? Personne n'a pensé à ça, au cours des trois dernières heures ?

— Vous êtes le plus fort, vous, bien sûr !

Sentant qu'il était prêt à raccrocher, Jonathan relâcha la pression.

— Très bien, je suis désolé, O.K. ? C'est juste que... je sais de quoi cet homme est capable.

Il y eut un moment de silence, avant que le flic ne reprenne la parole :

— Nous collaborons avec la police de Sacramento depuis que nous avons reçu votre appel. Ils se sont démenés pour obtenir les infos dont nous avons besoin. Tommy Tuttle n'était pas à son travail. Ils ont fini par mettre la main dessus, il y a seulement quelques minutes, dans un cinéma de Del Paso Heights. En général, on ne crie pas sur les toits qu'on va voir un film porno en plein après-midi. Et ce n'est vraiment pas l'endroit où un homme a envie d'être dérangé, même s'il a les mains libres.

Jonathan se frotta le visage.

— Compris. Je ne voulais pas être désagréable. Je suis juste... très inquiet. Le type que nous recherchons est extrêmement dangereux.

— Je sais. La vie d'une femme et de son enfant est en jeu. Trois voitures de police viennent à l'instant de partir à l'adresse que la police de Sacramento nous a communiquée, et je suis moi-même dans une quatrième. Nous y serons dans une minute.

— Où ça ? Donnez-moi l'adresse ! s'exclama Jonathan. Je viens

d'entrer dans la ville. Je suis juste derrière vous.

Le chef de la police marqua une hésitation.

— Vous devriez peut-être nous laisser gérer cette affaire.

— Je vais joindre Tuttle, sinon.

— Très bien, lâcha le policier dans un soupir, avant de lui dicter l'adresse de la maison. Mais ne restez pas dans nos pattes, ou je vous ferai dormir en prison.

* * *

Colin était armé d'un couteau. Sa silhouette sombre se découpait sur le mur. Paniquée à l'idée que Sam le voie, Zoé se pencha sur sa fille pour la protéger, avant de se rendre compte qu'elle avait de nouveau sombré dans l'inconscience.

— Colin, ne faites pas ça.

Zoé avait chuchoté sans le quitter des yeux.

— Sam a besoin d'un médecin. Prenez la bonne décision pour une fois et allez chercher de l'aide.

Colin s'avança, plus menaçant que jamais.

— Parce que vous voulez que je vous rende service, en plus ? Alors que vous m'avez explosé le nez ?

Il lui donna un coup de pied dans la jambe. Il n'avait pas tapé fort, mais la secousse se répercuta, comme sous l'effet d'un puissant choc électrique, jusqu'à sa mâchoire. Elle vacilla et sa vision se brouilla momentanément.

— Vous auriez préféré que je frappe votre femme ? balbutia-t-elle, le souffle court.

Il ne répondit pas.

— Colin...

Zoé passa sa langue sur ses lèvres sèches et inspira une bouffée d'air.

— Vous pouvez faire de moi ce que vous voulez. Mais laissez-la partir.

— Même si je la relâchais, votre gamine n'est plus en état de fuir. Et vous, je ne vous veux plus. Avec vos airs supérieurs ! Vous me faites penser à ma mère et à ma sœur. Je ne sais pas pourquoi j'ai mis tant de temps à m'en apercevoir... Je veux ma femme. Je veux rentrer chez moi.

— Alors, allez-y, Colin, rentrez chez vous ! Partez et laissez-nous mourir ici.

Au moins cela leur laisserait un peu de temps — du temps pour se libérer de ses liens, du temps à Jonathan et à la police pour les retrouver — et une chance de s'en sortir.

— La ferme ! aboya-t-il. J'ai trop mal à la tête pour vous écouter.

— Mais...

— La ferme, j'ai dit !

Il s'accroupit près d'elles et attrapa Samantha par les cheveux, plaquant la pointe du couteau contre sa gorge.

L'adolescente battit des paupières sans opposer aucune résistance, sans émettre le moindre cri. Elle semblait vidée de toute énergie.

Son regard voilé se posa sur sa mère, et les battements du cœur de Zoé s'accéléchèrent brutalement, lui arrachant un cri.

— Pas elle, Colin. Tuez-moi à sa place. Pitié !

— Pas question ! Vous ne vous en tirerez pas à si bon compte. Vous l'aimez, pas vrai ? Alors, je vais vous la prendre.

Zoé poussa un hurlement, tirant de toutes ses forces sur ses liens. En vain. Réduite à l'impuissance, elle ferma les yeux, serrant les paupières, refusant de voir l'insoutenable. Dans un instant, tout serait fini... Samantha serait morte...

Un coup de feu déchira le silence. Elle rouvrit les yeux et vit Colin s'effondrer.

— Bon sang ! gémit-il en se tordant de douleur.

Sous le choc, Zoé cligna des yeux à plusieurs reprises. Elle s'attendait à voir surgir un policier, ou peut-être Jonathan, mais découvrit une femme d'âge moyen, vêtue avec élégance, les cheveux impeccablement coiffés. Elle entra dans la pièce et prit appui contre le mur, le visage ravagé de chagrin.

— Aïe ! C'est atroce ! hurla Colin en se tenant la poitrine.

Le souffle court, il roula sur lui-même pour dévisager la personne qui venait de lui tirer dessus.

— Toi ! s'exclama-t-il en laissant échapper un rire saccadé. Ma propre mère ! Tu... t'es donné la peine de... faire tout ce chemin... pour me voir ?

Ravissante dans son tailleur crème, Mme Bell semblait droit sortie d'une boutique de luxe de Rodeo Drive. Sauf qu'elle tenait un pistolet dans la main — et non un sac assorti à ses escarpins.

— Je suis venue dès que Sheryl m'a appelée.

— Tu... la remercieras... pour moi.

Sa respiration s'était accélérée, comme s'il puisait sur ses dernières réserves vitales pour affronter sa mère.

— Comment... a-t-elle su où j'étais ?

Tina baissa son arme.

— Ta femme lui a dit que tu étais en route pour la maison du cousin de Tommy.

Tiffany l'avait trahi ? Sa Tiffany ? Il n'y croyait pas un instant. Il fallait qu'il lui parle !

— Et tu t'es souvenue... que nous passions Thanksgiving dans le coin... quand j'étais petit ?

— Oui. J'ai d'abord voulu rester en dehors de tout ça, pour ma santé mentale, mais ce n'était plus possible. Je suis ta mère, Colin, je

le resterai pour toujours.

— Alors tu es venue... tuer le monstre que tu as engendré ?

Il essaya de lâcher un rire sarcastique qui s'étouffa dans sa gorge.

Les yeux de Tina s'embruèrent, alors qu'elle tombait à genoux.

— Je ne suis pas là pour te tuer, Colin. Je suis venue pour essayer de te sauver de toi-même. C'est ce que j'ai toujours voulu faire. Mais...

Elle lança un regard à Zoé et à Sam.

— ... je crois que j'arrive trop tard.

Elle sortit son téléphone de la poche de sa veste et composa le numéro de la police. Les enquêteurs devaient déjà être en chemin, puisqu'ils arrivèrent moins de deux minutes plus tard, escortés de plusieurs agents. Zoé constata avec soulagement que Jonathan était avec eux.

* * *

En arrivant à l'hôpital, Zoé demanda à partager le même lit que sa fille. Ce qui lui fut accordé dès que les médecins leur eurent octroyé les premiers soins.

Lorsqu'elles furent enfin couchées l'une contre l'autre, Zoé caressa les cheveux de Sam et parvint à lui embrasser la tempe, malgré sa mâchoire fracturée. La morphine qu'on lui avait administrée avait soulagé sa douleur. Sa main était plâtrée et le chirurgien-dentiste avait prévu de l'opérer dans la matinée du lendemain pour réparer sa mâchoire.

Il lui faudrait plusieurs semaines pour se rétablir complètement, mais elle était en vie. Sam allait bien, elle aussi. Et Jonathan était là, assoupi dans le fauteuil, près de la fenêtre. Elle ignorait ce qui se passerait au cours des mois à venir, mais elle ne pouvait nier la force des sentiments qui les unissaient. Jamais elle n'avait éprouvé tant de tendresse et de désir pour un homme.

— Maman ? murmura Sam.

— Quoi, mon bébé ?

— Où est Colin ?

— Dans un autre hôpital.

— Il va vivre ?

Elle espérait que non. Colin ne méritait pas de survivre à ses blessures. Pas après ce qu'il avait fait à Toby, à Sam, et aux deux autres enfants qui n'avaient pas eu la chance d'échapper à sa folie meurtrière. Sans oublier son propre père... Par bonheur, les médecins étaient optimistes quant à la guérison de Toby. Et Sam serait vite remise sur pied.

— Peut-être. L'inspecteur Thomas est passé, quand tu étais aux urgences. La balle a raté de peu le cœur.

— C'est parce qu'il n'en a pas, marmonna Sam.

Zoé lâcha un petit rire.

— Tu as raison.
— Alors... il va aller en prison ?
— Pour le reste de sa vie, oui. Tu n'as plus à avoir peur de lui.
— Et Tiffany ?
— Elle est morte. Elle s'est jetée avec sa voiture du haut d'un ravin. Ils ont retrouvé son corps il y a une heure.
— Je ne sais pas quoi dire, bredouilla Sam.
Zoé leva les yeux vers le plafond.
— Moi non plus.
— Tu crois que Colin est triste ?
— D'après l'inspecteur Thomas, il a pleuré comme un bébé quand il a appris la nouvelle.
— Alors... peut-être qu'il l'aimait, après tout.
— Autant qu'il en soit capable, je suppose.
Sam se pelotonna contre sa mère.
— J'ai cru que je ne te reverrais jamais.
— Je ne l'aurais jamais abandonnée !
— Où est Anton ? demanda Sam, comme si elle venait de prendre conscience de son absence.

Zoé réfléchit à sa réponse. Tout avait changé en l'espace de dix jours. Elle avait rencontré le père biologique de sa fille, elle avait même accepté son aide et elle savait qu'elle devrait, un jour, en parler à Sam. Elle n'avait plus besoin des dix mille dollars qu'il lui avait donnés, mais elle était quasi certaine que Franky insisterait pour qu'elle les garde. Elle avait rompu avec Anton, déménagé...

— Je suppose qu'il est chez lui.
— Il ne va pas venir nous voir ? Ça lui est égal qu'on soit là ?
— A moins qu'il ne l'ait entendu aux infos, il ne sait pas encore que nous sommes à l'hôpital. Nous nous sommes séparés.

Sam leva la tête.

— Vous avez rompu ?

Zoé acquiesça.

— Quand tu as disparu, j'ai compris que nous n'étions pas... faits l'un pour l'autre.

Sam ne réagit pas immédiatement.

— Tu es triste ? demanda-t-elle timidement.

Zoé lança un regard vers Jonathan. Il les écoutait en silence, les yeux mi-clos.

— Non, ça ne me rend pas triste.

— Bien. Alors, c'est de nouveau toi et moi ?

— Pour le moment.

Sa fille reposa sa tête sur l'oreiller.

— Est-ce que ça veut dire que je peux avoir un chien ?

Zoé la serra fort contre elle.

— Oui, et je ne te demanderai plus de t'en séparer.

— Je suis désolée pour Anton. Je... je sais que tu voulais te marier avec lui. Je ne voulais pas tout gâcher entre vous, mais...

— Tu n'as rien gâché. C'est mieux comme ça. Mais il faudra quand même l'appeler dans la matinée pour lui dire que nous allons bien. Il attend certainement de nos nouvelles.

Il y eut un silence, et Zoé crut que Sam s'était assoupie. Mais elle reprit doucement la parole :

— Ton ami détective a l'air gentil.

Zoé croisa le regard calme de Jonathan. Il souriait.

— Il l'est.

— J'aime bien comme il te regarde, murmura Sam.

Zoé aussi. Dès qu'elle sentait ses yeux posés sur elle, une délicieuse félicité l'envahissait. Elle n'aspirait qu'à se lover dans ses bras.

— Ah oui ? Et comment est-ce qu'il me regarde ?

La voix de Samantha se fit rêveuse.

— Comme s'il te trouvait la plus jolie du monde...

Titre original : THE PERFECT COUPLE

Traduction française : SANDRINE JEHANNO

MOSAÏC® est une marque déposée par le groupe Harlequin

Fenêtre : © RON JONES/TREVILLION IMAGES

Réalisation graphique couverture : DP.COM

© 2009, Brenda Novak.

© 2012, Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-7146-2

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85 boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

BRENDA NOVAK

KIDNAPPÉE

« Parfois, le coupable n'est pas loin... »

Un déchirement absolu, irréductible. C'est ce que ressent Zoé Duncan depuis que Samantha, sa fille adorée, a disparu. Déchirement, révolte aussi. Car elle refuse de croire un instant à une fugue, hypothèse que la police de Sacramento s'obstine pourtant à avancer. Certes, Sam traverse une crise d'adolescence difficile, mais elle ne serait jamais partie comme ça. Cela n'a pas le moindre sens.

Persuadée que quelque chose de grave est arrivé à sa fille, Zoé est prête à tout pour la retrouver. Même si elle doit pour cela perdre son nouveau fiancé, son travail, sa splendide maison de Rocklin. Même s'il lui faut revenir sur son passé douloureux et dévoiler ses secrets les plus intimes à Jonathan Stivers, le détective privé à la réputation hors du commun qu'elle a engagé. Jonathan, le seul homme qui a accepté de se lancer avec elle dans cette bataille éperdue pour sauver Sam et où chaque minute qui passe joue contre eux.

A PROPOS DE L'AUTEUR

Depuis son premier livre, publié en 1999, Brenda Novak a régulièrement figuré parmi les auteurs sélectionnés dans le cadre de prestigieux prix littéraires. Ses romans, empreints selon Publishers Weekly d'une forte intensité dramatique, se caractérisent par des personnages superbement dépeints, un style fluide et élégant, et surtout un art consommé du suspense.



Best Sellers

BRENDA NOVAK

Que nul n'entre ici

SÉRIE AMERICAN DANGER

SUSPENSE



Best Sellers

BRENDA NOVAK

Que nul n'entre ici

SÉRIE AMERICAN DANGER

SUSPENSE

BRENDA NOVAK

Que nul n'entre ici

BestSellers

DÉJÀ PARUS DU MÊME AUTEUR

Une femme en cavale
Face au danger
Les disparues du bayou
Mémoire à vif
Kidnappée
Tu seras à moi
Noir secret
Noirs soupçons
Noire révélation
Le danger invisible

A Bradley et Audrey Simkins, chez Booklovers Books...

J'adore entrer dans la librairie et voir au mur de gigantesques affiches de mes romans. Merci d'avoir assuré la distribution de tant de mes livres, et merci de participer à tous les événements pour lesquels j'ai besoin d'un libraire. Merci également de vous charger du barbecue lors de mes fêtes de lancement estivales (personne ne fait les barbecues comme vous). Merci enfin de me rappeler constamment — parce que vous êtes vous-mêmes des passionnés — combien j'aime tout ce qui a trait aux livres.

1

Le racisme est la pire attitude de l'homme envers l'homme : le maximum de haine pour un minimum de raisons.

ABRAHAM J. HESCHEL,
rabbin et philosophe (1907-1972)

Benita Sanchez redoutait presque autant de tomber sur un serpent à sonnette que sur le CBP, le service des douanes et de la protection des frontières.

* * *

Le CBP les renverrait au Mexique, elle et son mari José. Mais un serpent...

Contrainte de ramper au sol, elle se sentait d'autant plus vulnérable qu'elle n'y voyait presque rien. Les serpents sortaient la nuit, quand la température baissait, et elle pouvait facilement faire une rencontre fatale. Peut-être percevrait-elle un faible son, mais elle savait qu'elle n'avait aucune chance d'entrevoir les petits yeux luisants du reptile ou ses redoutables crochets, avant qu'il ne frappe.

Depuis qu'ils avaient perdu leur passeur, ils n'avaient plus que la lune pour les aider. Et celle-ci se réduisait à un mince croissant argenté niché dans un gigantesque dôme de velours noir, que les premières lueurs de l'aube saupoudraient de pourpre.

Même s'ils avaient franchi la frontière avec trente et un de leurs compatriotes mexicains, ils étaient seuls, à présent. Tout le monde s'était dispersé quand la patrouille des services d'immigration les avait repérés, vingt-quatre heures plus tôt.

Leurs compagnons d'infortune avaient-ils regagné le Mexique sains et saufs ? Ou étaient-ils en détention quelque part ?

José et elle avaient échappé à *la Migra*, mais elle n'était plus aussi certaine d'avoir eu de la chance.

José savait-il vraiment où il la conduisait ? Il disait que oui. Il était déjà venu une fois aux Etats-Unis, mais cela remontait à cinq ans. Leur passeur

avait promis qu'il ne leur restait plus que six heures de marche. Même si elle déduisait le court laps de temps durant lequel ils avaient dormi, ils étaient debout depuis dix-huit heures.

Comme ils approchaient d'un groupe de mobile homes, José lui murmura d'avancer le plus courbée possible.

Il avait prétendu que c'était facile de se glisser en douce de l'autre côté de *la frontera*. Mais ça n'avait pas été facile du tout. Même s'il lui avait recommandé de revêtir plusieurs couches de vêtements, les plantes épineuses qui pullulaient sur le sol aride parvenaient à pénétrer le tissu de leurs aiguillons acérés, ou à l'égratigner aux endroits où sa peau était à découvert. Si on ajoutait à cela la faim, la soif, le mal du pays et la peur — peur des serpents, des chiens, des trafiquants de drogue, des voleurs, des Américains inamicaux et de *la Migra* —, c'était presque insupportable. Le monde entier lui semblait hostile.

Benita sentit ses yeux se remplir de larmes. Elle n'était pas certaine de pouvoir continuer. La présence des mobile homes indiquait peut-être qu'ils se trouvaient aux abords d'une ville où elle pourrait au moins trouver de l'eau. Mais, même s'ils n'étaient plus très loin, deux kilomètres en paraissaient cinquante, quand on traversait le désert à pied.

— José ?

Elle percevait le craquement de ses pas devant elle.

En entendant sa voix, il s'arrêta.

— Ne fais pas de bruit, murmura-t-il en espagnol. Tu veux que les gens là-bas t'entendent et qu'ils appellent la patrouille ?

Le mobile home doté d'une terrasse et d'un jardinet, vers lequel ils se dirigeaient, lui semblait immense et magnifique. Mais sa peinture blanche paraissait scintiller dans la nuit, le faisant ressembler à un fantôme géant aux yeux mornes. C'était un territoire perdu et désolé, bien éloigné du paradis que José lui avait promis.

— On pourrait peut-être boire au tuyau d'arrosage, suggéra-t-elle.

Il hésita et finit par accepter. Lui aussi devait avoir soif. Mais, tandis qu'ils approchaient, un chien commença à aboyer, et José lui prit la main pour la tirer en arrière.

— *Agua*, dit-elle d'un ton suppliant.

— C'est trop risqué.

— Essayons ailleurs.

— On est presque arrivés à destination.

Cela faisait des kilomètres qu'il répétait ces mots. N'ayant plus confiance en lui, cette fois, elle s'arrêta.

— J'ai peur. Je veux rentrer.

— *¿Estás loca ?* répliqua-t-il, d'un ton furieux. Nous sommes déjà allés trop loin. Nous ne pouvons plus faire demi-tour.

Non, elle n'était pas folle. Elle avait peur, c'est tout.

— Mais...

Elle déglutit avec peine.

— Combien de temps encore ?

— On y sera bientôt, promit-il.

Serait-elle plus heureuse, une fois qu'ils seraient arrivés ?

Après un court séjour dans un endroit sûr, ils devaient rejoindre le cousin de José, Carlos Garcia. Elle avait rencontré Carlos à deux reprises et ne l'avait guère apprécié. Arrogant et vantard, il jouait les importants et se faisait passer pour quelqu'un qu'il n'était pas. Elle n'avait pas envie que José devienne comme lui.

— Dépêche-toi !

Son mari s'impatientait. Benita savait à quel point ce voyage était important pour lui. Il en parlait déjà quand ils avaient commencé à sortir ensemble, peignant un tableau idyllique de l'Amérique et des opportunités qu'offrait ce pays. Mais...

Rassemblant son courage, elle se remit à le suivre.

Elle ne voulait pas le décevoir, ou lui faire regretter de l'avoir épousée. Et puis, comme il l'avait dit, ils avaient trop progressé pour rebrousser chemin. De toute façon, ils n'étaient sûrement plus très loin de Bordertown, leur point de chute. Tout était prévu. Ils se reposeraient, puis ils appelleraient Carlos pour que celui-ci vienne les chercher et les emmène à Phoenix. Là, ils vivraient avec lui et deux autres colocataires et, avec un peu de chance, trouveraient du travail pour payer le loyer, avant d'avoir assez d'argent pour disposer d'un endroit à eux.

— Tu n'as pas peur des serpents ? marmonna-t-elle.

— Les serpents deviendront le cadet de tes soucis, si tu ne continues pas à avancer.

Laissant échapper un soupir, elle essaya d'aller plus vite, mais elle aurait voulu pouvoir convaincre José de renoncer. Ils étaient jeunes et amoureux. Ils pouvaient réussir à s'en sortir au Mexique. Elle n'avait pas envie de vivre en Amérique.

Bien sûr, il gagnerait peut-être plus d'argent ici — le « pactole », comme il disait —, mais seraient-ils vraiment heureux en vivant dans un pays étranger ? Un pays qui ne voulait pas d'eux...

Et que se passerait-il s'ils étaient pris et expulsés après avoir commencé à bâtir une vie ici ? C'était un risque que Benita ne voulait pas prendre.

— José, j'ai vraiment envie de retourner à la maison...

Les larmes qu'elle retenait à grand-peine commencèrent à rouler sur ses joues.

Il ne prit même pas la peine de se retourner.

— Tu te réjouiras plus tard de notre décision. Fais-moi simplement confiance.

Elle songea à la bouteille d'eau qu'ils avaient terminée plusieurs heures auparavant. D'ici le lever du soleil, dans moins d'une heure, auraient-ils fini par se perdre dans le désert ? Continueraient-ils à avancer en titubant, par une

température de quarante-cinq degrés, jusqu'à ce qu'ils meurent dans d'atroces souffrances ?

Le simple fait d'y penser lui arracha un frisson de terreur. Il ne lui restait plus qu'une poignée de cacahuètes, et elles étaient enrobées de sel.

— On n'aurait jamais dû traverser, dit-elle.

Un ricanement les avertit de la présence d'une troisième personne.

— Eh bien, eh bien... qui l'aurait cru ? On dirait que quelqu'un a fini par faire preuve d'un peu de bon sens.

Benita poussa un cri, avant de plaquer la main sur sa bouche.

Une masse sombre et informe se tenait devant eux, masquant le faible halo de la lune.

Elle ne pouvait pas distinguer ses traits, mais elle savait qu'il s'agissait d'un étranger. Et elle était presque sûre qu'il portait un chapeau de cow-boy et tenait un revolver. En tout cas, il avait quelque chose à la main...

Était-ce un blanc ? Elle était tentée de le croire, si ce n'est qu'il parlait parfaitement espagnol.

Son mari se plaça devant elle, et elle le laissa faire. Elle ne l'avait pas encore dit à José, ne voulant pas l'inquiéter avant le voyage vers *el norte*, mais elle avait découvert depuis peu qu'elle était enceinte.

— Excusez-nous, monsieur, dit-il. Nous n'avons pas de mauvaises intentions. Nous ne faisons que passer, c'est tout.

L'inconnu passa à l'anglais, qui semblait lui venir aussi naturellement que l'espagnol.

— Ce que vous faites est illégal, mon ami.

Même s'il se débrouillait en anglais, José était loin de le parler couramment, et il préféra s'en tenir à sa langue natale.

— Mais nous allons seulement rendre visite à de la famille. C'est temporaire. Nous avons prévu de rentrer au Mexique dans deux semaines.

Le mensonge était trop gros, et l'homme n'en fut pas dupe.

— Silence !

— Je vous en prie, *señor*, insista José. Il n'y a que moi et... mon petit frère.

La réponse, cette fois, fusa en espagnol.

— Ton frère ?

Benita savait qu'il l'avait entendue parler et, cette fois encore, le mensonge aurait du mal à passer. Mais elle ne dit rien, pour le cas où leur interlocuteur croirait José. Après tout, certains garçons avaient un timbre de voix aigu. Et puis, José avait mis toutes les chances de leur côté en exigeant avant le départ qu'elle se coupe les cheveux très court, et qu'elle porte une casquette de base-ball et des vêtements d'homme.

— *Sí, mi hermano*. Il a peur. *Por favor*, ne lui faites pas de mal.

Benita pouvait à peine respirer. Des histoires de viols, agressions, larcins et autres mauvais traitements étaient parvenues jusqu'au Mexique. Les parents s'en servaient pour dissuader leurs enfants d'entreprendre le voyage, ainsi que

son père l'avait fait. Mais José avait balayé d'un revers de main les inquiétudes de sa famille, en lui promettant que tout se passerait bien.

— Arrête avec ton obséquiosité, ou je vous descends tous les deux.

Ces mots, et le dégoût dans la voix de l'inconnu, firent trembler Benita.

Qui était cet homme ? Que faisait-il là ? S'il était un agent de la patrouille des frontières, il se serait déjà présenté. Avaient-ils perturbé une livraison de drogue ? Ou s'agissait-il d'un fermier qui ne voulait pas d'eux sur ses terres ?

— J'ai de l'argent, proposa José.

Ils n'en avaient pas beaucoup, en réalité. C'était Carlos qui devait se charger de payer leur *coyote*, une fois qu'ils seraient arrivés à destination. Mais, à ce stade, Benita était prête à se rendre aux autorités.

Alors, peu lui importait que José sacrifie leurs derniers pesos.

L'homme ricana méchamment.

— Tu me prends pour un flic corrompu, comme il y en a chez toi, au Mexique ?

— Excusez-moi. Je ne voulais pas vous offenser, *señor*..

— Ce qui m'offense, *amigo*, c'est ton odeur. Et le fait que tu te trouves là où tu ne devrais pas être. Sans parler de tes mensonges.

Il y eut un cliquetis, et un bref éclair de lumière.

Benita se couvrit le visage, s'attendant au pire, mais il n'avait fait qu'allumer une cigarette. Elle eut le temps d'apercevoir son menton couvert d'une fine barbe noire, avant qu'il n'abaisse le rabat de son briquet.

— Je vais te proposer un marché, dit-il, en leur soufflant la fumée au visage.

— *Sí, dinero*. Vous voulez de l'argent ?

José se pencha pour prendre les espèces dissimulées dans sa chaussette.

— Je ne veux pas de ton sale *dinero* ! Je suis sûr que tu n'as même pas assez de pesos pour m'acheter une nouvelle paire de bottes. Ce que je veux, c'est que tu déshabilles ton petit frère. Je vais utiliser mes jumelles à vision nocturne pour jeter un coup d'œil à son torse. Si c'est bien un garçon, comme tu le prétends, je vous laisserai passer. Vous pourrez aller à Tucson ou Los Angeles, ou n'importe où ailleurs, et saigner à blanc ce pays, comme tous les *wetbacks*¹ de votre espèce. Mais...

Il tira sur sa cigarette, avant de poursuivre :

— Si c'est une fille...

Une nouvelle bouffée de fumée heurta Benita en plein visage, la faisant tousser.

— Je vais te punir pour tes mensonges, misérable ordure, dit-il, en anglais cette fois.

José ne bougea pas. Percevant sa tension, Benita devinait qu'il pesait le pour et le contre.

Qu'avait dit l'homme ? Elle n'avait rien compris du tout. José déciderait-il de se mettre à courir ? Ce serait une erreur. Ils se feraient tirer dessus.

— D'accord, je l'admets. C'est ma femme, pas mon frère, finit-il par dire,

d'une voix rauque de désespoir. Mais elle n'a que vingt ans, *señor*, et elle est effrayée. Je vous en supplie, laissez-nous partir. Nous allons retourner au Mexique. Tout de suite.

L'homme tira une nouvelle bouffée sur sa cigarette.

— Jusqu'à la semaine prochaine, ou celle d'après.

Il repassa à l'espagnol, probablement pour s'assurer qu'elle comprenne.

— J'ai lu un article disant que vous, les *wetbacks*, faisiez six tentatives avant de renoncer. Je suppose qu'il faut un certain cran pour faire ça. Enfin, il faut bien mourir un jour, non ?

Mourir ? Benita tomba à genoux.

— *No, por favor.* Je ne voulais même pas venir ici... Ne nous faites pas de mal, s'il vous plaît. Je veux retourner chez moi. Je vous jure que je n'en bougerai plus jamais.

L'homme eut un claquement de langue réprobateur.

— Comment as-tu pu faire courir un tel danger à ta femme, Pedro ?

Il n'avait jamais demandé à José comment il s'appelait. L'emploi du prénom « Pedro » sonnait comme une insulte raciale. Elle pouvait ressentir la haine de cet homme comme elle aurait perçu la chaleur du soleil en plein midi. Mais elle fut reconnaissante à José de ne pas réagir. Et quand il lui pressa l'épaule, elle comprit qu'il voulait la réconforter, et peut-être lui faire passer un message d'excuse : « Tu avais raison, nous aurions dû rester chez nous. »

— J'essayais seulement de lui offrir une meilleure vie, expliqua-t-il.

Une lampe s'alluma dans le plus proche des mobile homes.

Lorsque l'homme se tourna pour regarder de ce côté, José saisit la veste de Benita et essaya de la faire se relever. Il voulait qu'elle se mette à courir, mais elle ne fut pas assez rapide, et ils perdirent les précieuses secondes qui auraient pu leur permettre de s'enfuir.

Le cow-boy se retourna, et ils s'immobilisèrent de terreur.

La lumière qui filtrait par la fenêtre du mobile home dessinait les contours d'un pistolet, dont le canon était équipé d'un silencieux. Benita savait de quoi il s'agissait, car ce n'était pas la première fois qu'elle en voyait un. Son frère n'avait pas toujours mené la vie rangée qu'il avait aujourd'hui.

— Quelqu'un est réveillé, dit José. On va vous voir. Vous vous ferez prendre, si vous nous tuez. Laissez-nous partir.

L'inconnu ne parut pas le moins du monde inquiet.

Avec un ricanement sourd, il jeta son mégot de cigarette au sol et pressa si vite la détente que Benita ne comprit pas tout de suite qu'il avait tiré... jusqu'à ce qu'elle voie José s'effondrer.

La main de son mari se crispa sur sa manche, l'attirant à terre avec lui, de sorte que le coup qui lui était destiné lui passa au-dessus de la tête. Mais ce fut tout ce qu'il put faire pour l'aider. La seconde d'après, il émit un drôle de petit bruit et s'immobilisa.

Elle sut alors que l'homme qu'elle aimait, le père de son futur enfant, était

mort.

— Vous l’avez tué ! hurla-t-elle, en se jetant sur le corps de José. Vous l’avez tué !

— Hé, qu’est-ce qui se passe là-bas ?

Une femme avait ouvert la porte du mobile home, et avait parlé en anglais. Benita n’avait pas compris ce qu’elle avait dit, et s’imagina que l’homme allait s’enfuir.

Mais il n’en fit rien.

Tout en jurant, l’homme dirigea son arme vers elle.

— Voilà qui devrait vous apprendre à rester chez vous, espèce de cancrelats ! s’exclama-t-il, avant de presser la détente une seconde fois.

Benita ressentit une douleur fulgurante entre les yeux.

Puis elle ne sentit plus rien du tout.

1. . « Dos mouillés » : désigne péjorativement les Mexicains entrés illégalement aux Etats-Unis, en référence à la traversée du Rio Grande.

Le soleil commençait à s'élever au-dessus de l'horizon quand Sophia St. Claire, provoquant une envolée de poussière, arrêta sa voiture de patrouille devant le groupe de mobile homes installés à moins d'un kilomètre de la ville.

Elle avait enfilé à la hâte son uniforme et s'était précipitée hors de chez elle dès réception de l'appel. Mais il était déjà trop tard. Cédant au voyeurisme, les gens qui vivaient là avaient abandonné le confort très relatif de leur habitation pour s'agglutiner sur la scène de crime.

Inutile d'espérer trouver le moindre indice exploitable, se dit-elle, exaspérée, avant de se demander, l'instant d'après, pourquoi elle se mettait dans un état pareil.

Si c'était l'œuvre du meurtrier qu'elle traquait depuis un moment, il fallait s'attendre à ce qu'il n'ait laissé aucune preuve derrière lui. Au cours des six dernières semaines, quelqu'un avait tué dix personnes — douze, en comptant les nouvelles victimes —, au cours de trois événements différents. Tous étaient des étrangers sans papiers, et les faits s'étaient produits en pleine nuit. Le coupable, quel qu'il soit, ne se donnait pas la peine d'enterrer ou de dissimuler les cadavres. Ses dernières cibles avaient été découvertes plus d'une semaine après leur mort.

Tandis qu'elle coupait le moteur, les regards qui s'étaient tournés vers elle à son arrivée la scrutaient avec inquiétude. Les badauds étaient visiblement conscients de la gravité de la situation, mais ils n'avaient pas l'air de comprendre qu'ils n'auraient pas dû se tenir si près des corps. La série *Les Experts* n'était peut-être pas toujours conforme à la réalité, mais ces gens-là devaient quand même savoir qu'il ne fallait pas contaminer une scène de crime, non ? Ils ne vivaient pas dans un monde enchanté de fées et de lutins.

Les gens d'ici, pour la plupart des Américains d'origine mexicaine, quelques Blancs et une poignée d'Amérindiens, étaient aussi rudes que la terre qui les hébergeait. Il faut dire qu'avec les trafics de drogue, les gangs liés à la mafia mexicaine, les affrontements raciaux, et une bande de Hells Angels qui roulaient à tombeau ouvert en faisant pétarader leurs motos, bafouaient les feux rouges et cherchaient la bagarre, c'était presque une zone de guerre.

Apercevant partiellement les cadavres, elle grimaça et ouvrit sa portière.

Debbie Berke, la femme qui avait appelé pour signaler les coups de feu, se

précipita vers elle.

— Sophia, ils sont morts. Ils ont été tués sur le coup. Ce n'était pas la peine d'appeler une ambulance.

Sophia ne fut pas surprise d'être appelée par son prénom. A trente ans seulement, elle ne dirigeait la police locale que depuis peu de temps, mais la plupart des gens la connaissaient depuis l'enfance. Elle avait quinze ans quand le mari de Debbie, un vétérinaire aujourd'hui décédé, avait opéré Toby, le chien de sa famille, avant de devoir finalement l'euthanasier.

— Je comprends, répondit-elle. J'ai prévenu le légiste.

— Il est en route ?

— C'est ce qu'il a dit.

Mais Sophia doutait que le Dr Sandy Vonnegut se précipite sur les lieux. Sur la dernière scène de crime, celui-ci ne s'était en effet pas privé de lui faire comprendre que la mort de sans-papiers n'avait guère plus d'importance, à ses yeux, que celle d'un animal écrasé sur la route.

Elle ordonna aux curieux de s'éloigner d'au moins vingt pas.

Avec leur peau mate et leurs cheveux d'un noir d'encre, les victimes étaient, comme elle s'y attendait, des Mexicains. Un homme et une femme. L'homme gisait le visage dans la poussière. Ils portaient tous deux des baskets et plusieurs épaisseurs de vêtements — chemises à manches longues et pantalons de travail —, le tout d'occasion.

Sophia ne pouvait pas voir où l'homme avait été touché, toute trace de sang étant cachée par son corps. Mais la façon dont la femme était morte ne faisait aucun doute. Elle était couchée sur le dos, fixant le ciel de son regard vide, un trou parfaitement rond en plein milieu du front. De sa blessure ne s'échappait qu'un mince filet de sang. Le cœur de l'inconnue avait cessé de battre immédiatement.

Ils étaient jeunes. Beaucoup trop jeunes pour mourir. Surtout de cette façon.

Sophia s'accroupit à côté d'eux, cherchant un pouls. C'était un geste inutile. Il était évident qu'ils étaient morts, tous les deux. Mais elle suivit cependant la procédure.

Ayant constaté que Debbie avait vu juste, elle se releva et étudia l'environnement, cherchant un détail insolite, quelque chose qui aurait été déplacé, un objet abandonné, ou encore des traces de pneus.

Hormis le fait que l'homicide avait eu lieu, cette fois, beaucoup plus près de la ville, la scène ressemblait exactement aux deux autres, un mois et demi plus tôt. Les meurtres avaient été perpétrés dans une zone désertique, beaucoup trop caillouteuse pour révéler des traces de pneus ou des empreintes. Et, d'après ses premières constatations, le tueur n'avait rien laissé derrière lui hormis des cadavres.

— Qu'en pensez-vous ? murmura Debbie par-dessus l'épaule de Sophia.

L'attente, dans sa voix, montrait qu'elle s'attendait à ce que Sophia sorte le nom du tueur d'un chapeau comme un magicien l'aurait fait d'un lapin.

Avec un soupir, Sophia prit un calepin et un crayon dans la poche de poitrine de sa chemise, et entraîna Debbie à l'écart.

Elle voulait lui parler, ainsi qu'à toute personne qui aurait pu voir ou entendre quelque chose. Mais elle devait aussi renforcer le périmètre qu'elle avait créé et, tant qu'elle se tiendrait près des victimes, les autres se rapprocheraient aussi.

— Pouvez-vous me dire ce qui s'est passé ? demanda-t-elle.

— J'ai entendu un bruit.

Une sirène hurlait au loin. Un de ses deux adjoints, Grant, de garde la nuit précédente, était en route pour lui apporter le ruban jaune servant à délimiter la zone interdite au public, qu'il avait accidentellement emporté avec lui.

— Quel genre de bruit ?

— Au début, j'ai cru que c'était un animal blessé.

Debbie marqua une pause.

— Je sais qu'il y a eu d'autres meurtres comme celui-là. Tout le monde en parle. Mais on ne s'imagine jamais...

Elle haussa les épaules en signe d'impuissance, et des larmes apparurent dans ses yeux tandis qu'elle fixait les cadavres.

— On n'imagine pas que ça puisse se produire juste devant votre porte.

Sophia posa la main sur son bras en un geste de réconfort.

— Ce serait plus facile si vous ne regardiez pas.

Elle changea de position pour lui masquer la vue.

— Prenez une minute si vous en avez besoin. Nous continuerons quand vous serez prête.

Debbie se passa la main sur les joues, et fit un effort pour se ressaisir.

— J'ai entendu un cri. Ça m'a effrayée, et je me suis levée pour faire le tour de la maison. Tout avait l'air normal. J'ai regardé par la fenêtre, mais il faisait trop sombre pour voir quoi que ce soit, et je ne voulais pas sortir. Je me suis dit que j'avais dû rêver, et je m'apprêtais à retourner au lit quand j'ai entendu des voix. On aurait dit une dispute.

Baissant la voix, elle ajouta :

— J'ai pensé que c'était Earl et Marlene qui remettaient ça.

D'un discret signe de tête, elle indiqua un couple en peignoir et pantoufles qui observait les cadavres avec une fascination morbide. Mais Sophia n'avait pas besoin qu'on lui précise qui étaient les Nelson. Elle connaissait presque tous ceux qui vivaient sur le campement. Même si la situation financière de sa famille était un peu meilleure, elle avait grandi à moins d'un kilomètre de là.

— Ils ne s'entendent plus très bien depuis qu'il a perdu son travail, expliqua Debbie.

Après quoi, elle s'exprima de nouveau sur un ton de conversation normal.

— Après m'être dit que c'étaient eux, j'ai cessé d'avoir peur et j'ai passé la tête dehors. C'est à ce moment-là que j'ai entendu deux bruits sourds à la suite. Une femme a crié quelque chose en espagnol, et j'ai su alors que ce n'était pas Marlene.

— Vous n'avez rien vu du tout ?

— Non. Il faisait un noir d'encre, dehors. Et j'avais allumé toutes les lumières chez moi, ce qui n'aidait pas.

Sophia eut du mal à contenir sa frustration. Comment se faisait-il qu'ils ne parviennent jamais à récolter le moindre indice ?

— Vous rappelez-vous ce qu'a dit la femme ?

— Je ne parle pas espagnol, vous le savez bien.

— Ça ressemblait à quoi ?

— Pour moi, à du charabia.

Depuis le temps qu'elle vivait à Bordertown, Debbie aurait dû au moins saisir quelques bribes d'espagnol, mais Sophia n'était pas vraiment surprise que ce ne soit pas le cas. Même si les deux nationalités étaient constamment en contact, il y avait entre elles une ligne de démarcation bien tranchée.

— Et ensuite ?

— Je me suis réfugiée à l'intérieur, j'ai appelé Earl, et j'ai attrapé mon fusil. Je le garde dans le placard au cas où j'aurais besoin d'effrayer un puma, ou je ne sais quelle bestiole. Mais le temps qu'Earl s'extirpe du lit, et que je trouve les munitions, l'assassin de ces deux pauvres gens était déjà parti.

— Vous n'avez vu absolument personne dans les parages ?

— Non.

— Il y avait bien un véhicule ?

— Rien du tout.

— Vous n'avez pas entendu un bruit de moteur ?

Debbie secoua vigoureusement la tête.

— Mais je ne faisais pas très attention car j'étais occupée à chercher les munitions.

— Vous pensez que le tueur aurait pu partir à pied ?

— C'est ce que je me suis dit. Du coup, j'ai sauté dans mon vieux pick-up, et j'ai sillonné les alentours pendant un moment, mais je n'ai pas vu âme qui vive.

Les larmes aux yeux, de nouveau, elle ajouta :

— Et c'est mieux comme ça. Je ne voudrais pas me trouver en face du monstre qui a été capable de faire ça.

Sophia songea qu'ils l'avaient sûrement croisé à plusieurs occasions. Bordertown s'était considérablement réduite depuis la grande époque des mines d'argent. Aujourd'hui, sa population ne dépassait pas trois mille habitants. Et, à en juger par la localisation des autres meurtres, aux abords du désert, il y avait fort à parier que le tueur vivait tout près.

— Qu'est-ce qui peut bien motiver ça ? demanda Debbie.

C'était l'unique question à laquelle Sophia pouvait répondre aisément.

— La haine.

— Mais qui peut avoir une telle haine pour tuer de parfaits inconnus ? Bien sûr, ces gens étaient des hors-la-loi. Et moi-même, je commence à en avoir assez des problèmes avec les clandestins. Nous sommes tous excédés.

Mais certains d'entre eux sont vraiment désespérés. On ne peut quand même pas leur en vouloir d'essayer de trouver une solution pour manger à leur faim !

— Le meurtrier se sent dans son bon droit.

Sophia le ressentait à la façon dont il avait abandonné les cadavres. Il ne les avait pas dépouillés, battus ou violés. Il ne touchait pas du tout ses victimes. Il les exterminait comme de la vermine. Et le fait qu'il n'essayait même pas de recouvrir leurs corps indiquait qu'il était fier de ce qu'il avait fait.

— C'est sûrement un nouveau venu, suggéra Debbie.

Elle ne pouvait imaginer qu'un ami ou une connaissance commette de tels actes, mais Sophia n'en était pas aussi certaine. Après avoir été témoin de nombreuses manifestations de violence, elle savait qu'il pouvait s'agir de n'importe qui.

Ou alors, ce n'était pas ce que ça semblait être...

Sophia avait quantité d'ennemis politiques qui voulaient la discréditer — un homme en particulier. Créer de toutes pièces un cas aussi complexe que celui-ci, une affaire qu'elle ne pourrait pas résoudre assez vite pour désamorcer la paranoïa collective, c'était peut-être un moyen d'y parvenir.

Il y avait aussi d'autres scénarios. Considérant au début que la protection de la frontière était du ressort fédéral, elle ne s'y était pas trop impliquée, mais elle savait que les fermiers du coin étaient furieux des dégâts causés par les clandestins qui traversaient leurs terres.

— Je ne pense pas que ce soit un nouveau venu, répondit-elle à la remarque de Debbie.

L'assurance dont témoignait la façon d'agir du tueur l'incitait à croire qu'il était dans le coin depuis longtemps, qu'il connaissait la région comme sa poche, et que sa haine des clandestins s'était récemment amplifiée.

Pour cette raison, ses pensées se tournèrent de nouveau vers l'homme qui désirait plus que tout la voir échouer : Leonard Taylor. A cause d'un problème avec une Mexicaine entrée illégalement sur le territoire, le poste qu'il convoitait de longue date lui avait échappé, revenant à Sophia.

— Vous dites que ce serait quelqu'un d'ici ? demanda Debbie d'une voix étranglée.

— Je dis que ça pourrait être le cas. Le tueur a peut-être vécu une mauvaise expérience avec un clandestin. Il a pu être été cambriolé par l'un d'eux, ou sa femme l'a trompé avec un Mexicain... Il peut aussi avoir perdu son travail au profit de quelqu'un qui n'aurait pas dû se trouver sur le territoire.

Ou il n'était pas devenu chef de la police comme il en avait toujours rêvé, à cause d'une immigrée clandestine qui l'avait accusé de l'avoir violée.

— Ça peut être absolument n'importe qui, ajouta-t-elle.

En raison de leur nature aléatoire, les crimes de haine étaient parmi les plus difficiles à résoudre. Ce qui signifiait qu'elle devait faire quasiment

l'impossible avant que le tueur ne frappe de nouveau. Des vies en dépendaient. Son travail pouvait aussi en dépendre. Douglas était une plus grande ville. Pourquoi tout ceci ne s'était-il pas produit quinze kilomètres plus à l'est ?

— J'espère que vous vous trompez, murmura Debbie.

— Merci pour votre aide. Si quelque chose vous revient, appelez-moi.

Sophia retourna vers les cadavres afin d'examiner de plus près le sol sur lequel ils étaient étendus. Lors de ses précédentes attaques, le tueur avait récupéré ses douilles, mais il n'en avait probablement pas eu le temps, cette fois, du fait de l'intervention de Debbie. En tout cas, la proximité des habitations ne l'avait absolument pas empêché d'agir.

Comme s'il savait qu'il n'avait rien à craindre de la police.

Raison de plus pour penser que Leonard, ou l'un de ses acolytes, se trouvait impliqué. Le tueur n'avait pas l'air de la considérer comme une quelconque menace. Il avait un aplomb incroyable.

Soudain, elle vit quelque chose qui brillait dans la poussière.

Ordonnant à tout le monde de ne pas bouger, elle retourna en courant à sa voiture de patrouille et en sortit le kit d'expertise qu'elle conservait dans son coffre. Puis elle se servit d'une paire de pinces métalliques pour extirper délicatement une douille fichée dans des gravillons. La taille correspondait à un semi-automatique, et on distinguait un renflement en avant de la rainure d'extraction. Même si elle n'était pas une experte en balistique, elle savait que toute déformation permettait d'établir un lien avec une arme spécifique.

Après l'avoir déposée dans un sachet en plastique, elle réussit à trouver deux autres douilles tombées dans un buisson d'épineux. Il y avait donc eu trois coups de feu. Toutes les douilles présentaient le même défaut, ce qui prouvait qu'elles avaient été tirées par la même arme.

Elle étiquetait le sachet quand l'agent Grant Noyes, un jeune diplômé de l'Académie de Phoenix de vingt-trois ans, se présenta avec le ruban de scène de crime. Son visage se crispa quand il vit les cadavres, et commença à verdigriser. Il avait l'estomac fragile, mais il allait falloir qu'il s'endurcisse s'il voulait supporter la pression de ce métier. Et puis, elle avait besoin de lui.

— Installe un périmètre, dit-elle.

Une berline noire, qu'elle reconnut comme appartenant au légiste de Cochise County, s'approcha de sa voiture. Apparemment, le Dr Vonnegut avait décidé de ne pas la faire attendre trop longtemps.

Tandis que le légiste se garait et sortait de sa voiture, Sophia s'équipa de son mètre ruban, de sa caméra vidéo, et de son appareil photo. Elle allait devoir prendre des clichés des cadavres avant que quiconque les touche, et filmer les parages. Il lui faudrait aussi établir une échelle de grandeur pour que la scène puisse être recréée si nécessaire.

Elle ne disposait pas d'une d'équipe d'experts scientifiques, comme c'était le cas pour les villes plus grandes, mais seulement de deux agents, et elle faisait de son mieux avec les moyens du bord.

Et, tant que le FBI n'aurait pas officiellement répondu à sa demande d'aide, elle pouvait s'appuyer uniquement sur une inspectrice du bureau du shérif de Douglas. Dinah Lindstrom vivait à Sierra Vista, à cinq kilomètres de là, mais elle avait grandi à Bordertown. Sophia ne l'avait pas encore prévenue, et cet « oubli » parfaitement délibéré n'arrangerait pas leurs relations, qu'on pouvait qualifier au mieux de tendues. Mais Sophia travaillait pour le conseil municipal, pas pour le shérif. Et, dans la mesure où Dinah Lindstrom avait soutenu avec ferveur la candidature de Leonard Taylor, elle n'était pas certaine que l'inspectrice soit vraiment de son côté, aujourd'hui.

— Qu'est-ce que nous avons ?

Vonnegut, visiblement mécontent, se traîna jusqu'à elle en faisant la tête. Heureusement, il ne semblait pas porter Leonard dans son cœur et, contrairement à Lindstrom, il n'avait contre elle aucun grief personnel. Toutefois, ils n'étaient jamais devenus amis malgré de fréquents contacts. Terriblement froid et imbu de lui-même, le légiste était tout simplement inaccessible.

— Deux victimes. Mortes toutes les deux, répondit-elle.

— Même tueur que la dernière fois ?

— Même mode opératoire, en tout cas. Des clandestins tués dans le désert et abandonnés sur place.

— Mais qu'est-ce que ce type a en tête ? grommela Vonnegut.

— Je suppose que l'immigration clandestine lui pose problème.

— Mais quel intérêt ? Pour chaque personne qu'il élimine, il y en a des milliers qui franchissent la frontière. Les patrouilles en arrêtent six cents par jour, et on estime qu'il en passe deux fois plus.

— D'où sa frustration.

Une frustration qui pouvait alimenter la colère de Leonard Taylor, songea Sophia. D'ailleurs, il lui arrivait souvent de craindre que cette colère ne se retourne contre elle. Mais, si quelqu'un d'autre s'était posé des questions sur la culpabilité de Leonard, elle n'en avait jamais entendu parler. Elle-même ne l'avait jamais mentionnée. Il lui fallait d'abord des preuves. Sinon, on lui reprocherait une sorte de vendetta contre lui. Les amis de Leonard l'avaient déjà accusée d'avoir inventé le viol de cette pauvre femme uniquement pour lui « voler son job ».

Après avoir demandé à Grant de tenir les curieux à l'écart, elle conduisit Vonnegut près des cadavres.

— Ce n'est peut-être pas un Américain qui a fait ça, dit-il, en s'agenouillant près de l'homme. Il s'agit peut-être d'un règlement de comptes entre un trafiquant de drogues mexicain et un de ses rivaux.

— Ça me paraît peu probable.

— Mais nous ne pouvons pas écarter cette hypothèse.

— Aucun indice ne la confirme. Les victimes ont toutes traversé la frontière en provenance du Mexique, mais c'est à peu près la seule chose qu'elles ont en commun. Les personnes que nous avons identifiées venaient

de régions différentes et n'avaient pas de contact avec le crime organisé. Et, a priori, elles ne se connaissaient pas entre elles non plus.

— Je continue à espérer qu'il s'agit d'un baron de la drogue, marmonna le légiste. Si nous avons affaire à un *vigilante*¹, ça va devenir moche, par ici.

Sophia grimaça.

— Regardez autour de vous. C'est déjà moche.

— Oui, eh bien, tant que vous n'aurez pas arrêté ce type, ça va empirer.

— Merci de souligner l'évidence.

Vonnegut fit rouler l'homme sur le dos. La victime portait un bouc et un tatouage en forme de croix sur le cou. Une tache de sang indiquait qu'il avait été touché au torse, mais il n'avait pas beaucoup plus saigné que la femme.

— Ce salopard sait comment en finir rapidement.

Le légiste parlait évidemment du tueur. Sophia l'avait noté aussi, mais elle n'était pas impressionnée.

— Une balle à bout portant est généralement efficace.

Elle s'accroupit près de lui et commença à fouiller les poches de la victime.

Certains clandestins conservaient parfois sur eux une carte électorale, qui semblait avoir plus d'importance à leurs yeux qu'à ceux des Américains. Malheureusement, ce type n'avait aucun document qui aurait permis de l'identifier. Sophia trouva cinq cents pesos — à peu près l'équivalent de cinquante dollars — dans sa chaussette droite, ainsi qu'un morceau de papier avec un numéro de téléphone dont l'indicatif correspondait à la zone de Tucson.

Tournant la tête, elle chassa d'un revers de main les mouches qui bourdonnaient autour des corps, et recula pour s'emplir les poumons d'un air qui n'empestait pas la sueur et les vêtements sales. Elle n'avait pas encore fouillé la femme, mais elle avait besoin d'un moment pour se ressaisir, sans quoi elle risquait de vomir.

— Pourquoi vivez-vous ici ? demanda-t-elle au légiste, tout en observant Grant qui achevait de dérouler le ruban jaune autour de la zone interdite au public.

Occupé à recueillir une température corporelle, le légiste ne releva pas la tête.

— Pardon ?

— Pourquoi vivez-vous près de la frontière, si vous détestez les Mexicains ?

— Je ne les déteste pas. Je préfère qu'ils restent dans leur pays, c'est tout. Et puis, ma femme est originaire de la région.

— C'est compréhensible.

— Et vous ?

Respire, s'encouragea-t-elle. Ne pense pas à eux comme à des êtres humains. Imagine que ce sont des... objets.

Les yeux fermés, elle leva son visage vers le soleil.

— Moi aussi, j'ai de la famille ici.

Mais elle ne pensait pas à sa mère et à son beau-père, ni même à son frère aîné. Ce dernier ne vivait plus par ici, de toute façon.

Non, elle pensait à Starkey. Aujourd'hui, elle haïssait les Hells Angels et tout ce qu'ils représentaient, tout comme elle haïssait le fait d'avoir un jour appartenu à leur bande. Elle avait seize ans quand elle avait commencé à sortir avec Starkey. C'était l'année où son beau-père avait emménagé chez sa mère. Comme sa mère ne voulait pas la croire quand elle se plaignait, et que son frère était au loin, à l'université, Starkey avait servi d'arme de dissuasion contre les avances de son beau-père.

Plus personne n'avait osé lui chercher des noises quand Starkey était entré dans sa vie.

Elle avait adoré être protégée par lui, rouler sur sa Harley, et porter du cuir. Mais elle n'avait pas tardé à comprendre que ce mode de vie n'était pas pour elle, d'autant que Starkey s'était laissé entraîner dans toutes sortes de trafics. Alors, elle avait repris sa liberté et elle était passée dans le camp adverse, celui de la loi.

Après s'être longtemps sentie vulnérable, il était devenu vital pour elle d'être capable d'assurer sa propre protection.

Mais si elle adorait son métier de policier, il y avait une personne de cette période-là qu'elle ne pouvait pas renier. Il s'agissait de Rafe, le fils de Starkey. Sa vraie mère était une droguée qui aurait vendu son âme pour une dose et, à bien des égards, Sophia était la seule personne sur qui Rafe pouvait compter. Elle s'était beaucoup occupée de lui durant les trois années qu'elle avait passées avec son père, et elle l'aimait comme si c'était son propre enfant.

— Un jour, je m'en irai, dit-elle, en commençant à fouiller la femme.

Il n'y avait rien dans ses poches, à l'exception de quelques cacahuètes et d'un morceau de papier plié en quatre avec une dizaine de mots en espagnol. Sophia s'attendait à ce qu'il s'agisse d'une prière écrite — beaucoup de clandestins en portaient sur eux —, mais ce n'était pas ça.

C'était un mot d'amour.

Même si elle n'était pas parfaitement bilingue, Sophia avait étudié l'espagnol au lycée, et avait eu l'occasion de le pratiquer avec les ouvriers qui venaient au magasin de matériel agricole que tenait son beau-père. Et, bien sûr, elle le parlait aussi avec les clandestins qu'elle appréhendait. Heureusement, c'était suffisant pour déchiffrer les quelques mots inscrits sur le papier.

« Tu es belle. Veux-tu m'épouser ? Je t'aime.

José. »

Cette femme avait laissé derrière elle tout ce qu'elle possédait, sauf ce mot. Il avait donc de l'importance pour elle. Elle portait un mince anneau doré au doigt. C'était un bijou bon marché, mais il s'agissait bel et bien d'une alliance. A l'évidence, elle avait accepté la demande.

Les larmes aux yeux, Sophia baissa précipitamment la tête pour dissimuler sa réaction, mais le légiste se rendit compte de quelque chose.

— Hé, ça va ?

— Très bien. Pourquoi ?

— Je vous trouve bizarre.

Était-ce vraiment bizarre d'éprouver de la peine pour ces gens ?

— Je crois que l'homme s'appelait José, dit-elle après avoir repris son souffle.

— José comment ?

— C'est ce que je vais devoir découvrir. Et cette jeune femme...

Elle observa un instant le visage qui, vivant, avait dû être ravissant, comme le mot le disait.

— C'était son épouse.

— Fichus *wetbacks*, marmonna le légiste.

Sophia se tourna vers lui avec fureur.

— Mais taisez-vous ! hurla-t-elle. Taisez-vous, bon sang !

Vonnegut la toisa avec mépris.

— Vous n'êtes pas faite pour ce job. Je le savais quand ils vous ont recrutée.

Il se leva, ôta ses gants en latex, et s'en alla à grandes enjambées, abandonnant les cadavres aux employés de la morgue.

Ignorant les regards des personnes qui avaient assisté à la scène, Sophia se pinça l'arête du nez et essaya de se ressaisir. Il fallait qu'elle fasse attention. Il ne manquait pas de crétins sexistes à Bordertown pour penser que le poste aurait dû revenir à un homme — même si le seul candidat envisageable était lui-même un criminel.

Son téléphone sonna à ce moment. Elle le sortit de sa poche en espérant qu'il s'agissait de Rafe. Elle avait tellement besoin d'une bonne nouvelle. Mais il était un peu tôt pour qu'il soit déjà levé.

Et dès qu'elle vit le numéro, elle sut que la matinée qui avait si mal commencé n'allait pas s'arranger.

L'appel provenait de Wayne Schilling, le maire.

1. . Membre d'un groupe d'autodéfense.

3

La voix au téléphone fit s'arrêter net Roderick Guerrero.

N'ayant pas reconnu le numéro, il avait eu la curiosité de répondre et, dès qu'il avait entendu le mot « allô », il avait su que c'était son père, même s'ils ne s'étaient pas parlé depuis des années. Cela remontait à l'époque où il avait intégré l'unité SEAL¹, à l'issue d'un long et difficile entraînement au centre de formation BUD/S.

Aujourd'hui encore, il ignorait comment Bruce Dunlap avait découvert la date et l'heure de la cérémonie de remise des diplômes.

Quoi qu'il en soit, après toutes ces années passées à l'ignorer, et même à mentir sur leur relation, son père avait pris un avion pour la Californie et avait débarqué sur la base de Coronado, se montrant aussi fier que les autres parents. La seule différence avec les autres couples, c'était que sa femme affichait une moue désapprobatrice, lèvres pincées et regard méprisant. Edna était le genre de femme à traverser la ville en prenant de haut tous les gens qu'elle croisait. Roderick la détestait encore plus qu'il ne détestait son père.

Il ne savait pas quoi dire, et n'avait pas envie de faire d'efforts. Il ne se sentait aucune obligation envers Bruce. Et cela n'aurait rien changé si ce dernier l'avait appelé pour lui offrir un héritage d'un million de dollars.

Roderick ne voulait d'ailleurs pas de l'argent de son père. Ni de ses conseils, ni de son amour. Surtout pas de son amour. Il n'utilisait même pas son nom.

De toute façon, il n'était pas légalement un Dunlap. Il était un bâtard et, en tant que tel, il n'avait été qu'une source d'embarras pour son riche père blanc. Dès qu'il avait été assez grand pour contester les souhaits de sa mère, il avait pris son nom à elle. Elle n'en avait pas été ravie. Il était apparenté à l'homme le plus riche de la ville, et elle aurait voulu que tout le monde le sache. Elle en retirait une indéniable fierté, et l'impression de s'élever socialement à travers lui.

Ou peut-être s'en réjouissait-elle pour d'autres raisons...

Peut-être s'amusait-elle du fait que l'existence de son fils exaspère à ce point Edna. Mais Roderick voulait prendre ses distances avec les Dunlap et tout ce qu'ils représentaient, et le nom de sa mère lui convenait très bien. « Guerrero » signifiait « guerrier », ce qui correspondait parfaitement à sa

situation. Depuis le jour de sa naissance, il n'avait cessé de se battre.

Milton Berger passa la tête hors de la salle de conférences, à quelques pas de là.

— Qu'est-ce que vous fichez ?

Roderick avait presque oublié que son chef l'attendait pour un débriefing de sa dernière mission.

— Rien.

Il s'apprêtait à glisser son téléphone dans la poche de son bermuda kaki, lorsque l'appareil sonna de nouveau.

— Vous pouvez éteindre ce truc et ramener vos fesses ? Je n'ai pas toute la journée, lança Milt.

Unique propriétaire de Department 6, une agence de mercenaires privés ayant tous appartenu à la police ou à l'armée, Milt ne pouvait pas se concentrer plus de cinq minutes sur une même personne. Il était trop occupé à jongler entre ses différentes activités. Toujours en réunion ou pendu au téléphone, il n'était pas un bourreau de travail ordinaire. Il était perpétuellement survolté. C'était à se demander si le quadragénaire rentrait parfois chez lui, le soir.

Mais Roderick se fichait bien de savoir ce que Milt faisait de son temps libre. Ce n'était pas le genre de type avec qui il aurait voulu passer du temps. Milt employait six agents, et chacun d'entre eux le considérait comme un imbécile fini.

Tandis que son téléphone continuait à sonner, le pouce de Roderick se suspendit au-dessus du symbole en forme de téléphone rouge qui enverrait l'appel sur la messagerie.

C'était de nouveau son père. Pourquoi le vieux faisait-il un effort maintenant ?

A trente ans, Roderick n'était plus le gamin pauvre, sans perspective d'avenir et sans famille, dont la mère, entrée illégalement dans le pays quand elle avait vingt ans, avait été engrossée par le salaud qui l'employait pour récolter les laitues qu'il produisait. Quoi que puisse vouloir Bruce, il était trop tard.

Mais l'impatience de Milt avait déteint sur lui, et l'insistance de son père ne fit que l'agacer un peu plus.

— Comment avez-vous eu mon numéro ? demanda-t-il sèchement.

— Non, mais je rêve ! se plaignit Milt.

Roderick ne tint pas compte de son intervention.

— Je garde un œil sur toi, répondit Bruce.

La question qui vint immédiatement à l'esprit de Roderick fut « Pourquoi ? », mais il savait que la réponse de son père n'aurait aucun sens pour lui, et il n'était pas certain de vouloir l'entendre, de toute façon. Il s'en tint donc à « Comment ? »

— Jorge me parle de toi de temps en temps.

Jorge était le contremaître de Bruce. Il était aussi un grand-père de

substitution pour Rod, et la seule personne de Bordertown avec laquelle il fût resté en contact. Jorge aimait entendre le récit de ses exploits, aussi Rod l'appelait-il régulièrement pour lui donner des nouvelles et lui livrer quelques anecdotes sur ses dernières missions. Le vieil homme ne lui avait jamais dit que Bruce s'était inquiété de ce qu'il devenait.

Ce n'était peut-être pas le cas, d'ailleurs. Peut-être Jorge essayait-il d'organiser des retrouvailles. Ça lui ressemblerait bien. Jorge avait toujours eu bon cœur.

— Depuis quand êtes-vous devenus amis ?

— Le temps a le don de changer les choses, Rod.

— Mais certaines choses ne changeront jamais. Qu'est-ce que vous voulez, monsieur Dunlap ?

— Que tu m'écoutes. C'est tout.

Espérant que son père était sur le point de perdre son ranch et qu'il avait besoin d'un prêt, Roderick décida de lui accorder ce qu'il demandait.

— Vous avez trois minutes. Faites vite.

— Je voudrais que tu viennes à Bordertown.

Roderick éclata de rire.

— C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ? Je préférerais aller en enfer.

— Rod, je crois que tu pourrais nous aider à résoudre un gros problème.

L'évocation d'un problème aurait dû piquer son intérêt. Ce ne fut pas le cas.

— Je n'ai aucune intention de vous aider. Demandez à vos feignasses de fils blancs.

Jurant comme un charretier, Milt jaillit de la salle de conférences, se rua vers son bureau et claqua la porte. Mais Rod ne s'inquiéta pas de la réaction de son chef. Il n'y avait aucun risque qu'il se fasse virer. Après le dernier coup de maître qu'il venait d'accomplir — le démantèlement d'un réseau pédophile à Los Angeles —, sa cote au Department 6 était au plus haut.

— Ce n'est pas pour moi, protesta Bruce. C'est pour elle.

— Qui ça « elle » ?

— Ta mère.

Cette fois, Bruce avait réussi à capter son attention.

— Ma mère est morte. En partie parce qu'elle s'est usée à la tâche avant d'avoir quarante ans, et en partie parce que vous lui avez brisé le cœur. C'est à cause de vous, si elle morte. De vous et d'Edna.

Il avait prononcé le nom de la femme de Bruce avec tout le mépris que celle-ci méritait à ses yeux.

— Ce n'est pas moi qui ai demandé à ta mère de venir aux Etats-Unis. C'était sa décision. Et je ne lui ai jamais rien promis de plus que ce que je lui ai donné. Je lui ai fourni un travail, c'est tout. Et il n'était pas pire qu'un autre.

— Vous lui avez aussi fait un enfant, grommela Roderick. Un enfant dont elle a essayé de prendre soin, ainsi que de son petit frère.

Le frère en question était retourné au Mexique peu après la mort de

Carolina. Roderick avait perdu le contact, mais il pensait souvent à Arturo. De temps en temps, il envisageait de le rechercher, mais il craignait d'apprendre qu'Arturo avait trouvé la mort dans un trafic de drogue qui aurait mal tourné. Il avait causé beaucoup de problèmes avant de retourner au pays et, s'il était toujours en vie, il y avait fort à parier qu'il n'avait pas choisi le bon côté de la loi. C'était un écorché vif, incapable de trouver la paix. En tout cas, c'était ce que Carolina disait de lui.

— Je l'aidais financièrement, argua Bruce.

Il oubliait de dire qu'il avait essayé de la convaincre d'avorter, et qu'il lui avait proposé plusieurs fois de l'argent pour qu'elle quitte le ranch et Bordertown.

— Et alors ? Vous avez payé ses frais médicaux et vous lui avez donné quelques billets pour qu'elle puisse nourrir le fils que vous aviez engendré. Vous croyez que ça mérite une médaille ?

— Non, non, tu as raison. Je... Je n'en ai pas fait assez. J'en suis désolé.

— Malheureusement, les enfants ne disparaissent pas parce qu'on regrette de les avoir faits, monsieur Dunlap.

— Je ne regrette pas que tu sois né. Je regrette mon égoïsme. J'avais peur. Je ne voulais pas que ça détruise mon mariage.

— Dites plutôt que vous craigniez pour votre héritage.

— Mon père n'aurait pas compris. C'était une autre époque. Je sais que tu as du mal à comprendre, mais c'est vrai.

Bruce Senior n'avait jamais accordé la moindre attention à Rod, même quand sa mère faisait en sorte de croiser son chemin et clamait : « C'est ton grand-père. » Elle était si fière de son fils qu'elle ne comprenait pas pourquoi les hommes de la famille Dunlap ne voyaient pas les choses de la même façon qu'elle.

— J'aimerais pouvoir revenir en arrière et faire les choses différemment, dit son père. Mais c'est trop tard. Je ne m'attends pas à ce que tu me pardonnes.

Roderick jeta un coup d'œil à sa montre.

— Alors, pourquoi appelez-vous ?

Bruce soupira.

— Un salopard de raciste s'amuse à tuer des clandestins au moment où ils franchissent la frontière. Il les abat à bout portant et abandonne leurs cadavres en plein air.

— Le seul salopard de raciste que je connaisse, c'est vous. Et votre père aussi, bien sûr, mais il n'est plus là.

Il y eut un long silence, et Roderick comprit que le coup avait porté.

— Je le mérite, reprit son père. Et lui aussi le mériterait, s'il était encore en vie. Mais il ne s'agit pas de moi. Ou de lui. Je crois que cette affaire est trop compliquée pour la police locale. Ils n'ont ni les moyens, ni les équipes, ni l'expérience. Je crains qu'il y ait encore beaucoup d'autres morts si personne ne nous aide.

Averti que les autres agents étaient revenus de leur déjeuner grâce au brouhaha qui s'élevait de la zone d'accueil, Roderick entra dans la salle de conférences que Milt venait de déserté et ferma la porte.

Il jouait les durs, mais cette conversation avec son père le déstabilisait. Il se sentait redevenir petit garçon. Un petit garçon blessé. Et cette douleur faisait resurgir la colère qu'il avait profondément enfouie.

Quant à ces meurtres odieux, sans doute perpétrés par un *vigilante*, ils ne lui inspiraient que rage et dégoût. C'était si facile, de se sentir supérieur et légitime quand on avait une maison confortable et l'estomac plein !

— Qu'attendez-vous exactement de moi ?

— D'après Jorge, tu as les capacités pour nous aider.

— Il faudra que je le remercie, la prochaine fois que je lui parlerai.

Son père ignore le sarcasme.

— Tu ne le croiras peut-être pas, mais je suis fier de toi.

— Comme vous étiez fier quand je coupais des laitues dans vos champs, et que vous passiez à côté de moi en m'ignorant complètement ?

Bruce ne répondit pas à l'attaque, mais le timbre de sa voix changea, et s'adoucit.

— Tu pourrais mettre un terme à ce qui se passe ici, j'en suis sûr.

— Depuis quand vous souciez-vous des Mexicains ?

— J'appartiens à cette communauté depuis toujours. Tu crois que j'ai envie de la voir voler en éclats à cause de crimes raciaux sans aucun sens ? Je ne suis pas un monstre, Rod. Il est vrai que je ne suis pas ravi de voir ces milliers de clandestins déferler sur le pays, mais je ne souhaite pas pour autant leur mort.

— Ah oui ? Et comment feriez-vous si vous deviez payer de la main-d'œuvre blanche ?

— Je suis équitable avec mes employés.

Il est vrai que Bruce s'était toujours montré plus généreux que les autres fermiers du coin. Cela faisait aussi partie des raisons pour lesquelles Carolina était restée.

Mais Rod ne voulait même pas lui accorder ça. De toute façon, ce qui se passait à Bordertown ne le concernait plus. Il avait fini par s'en échapper, et il n'était pas question qu'il y retourne.

— Je vis en Californie, à présent, monsieur Dunlap. Depuis la mort de ma mère, je n'ai plus rien à faire en Arizona.

— Je te paierai.

— Certainement pas.

Il se massa la tempe pour contrer un début de mal de tête.

— Je ne veux pas de votre argent.

— Tu t'es pourtant jeté dessus à la mort de ta mère.

— Vous rigolez ? J'avais seize ans, et je venais de perdre la seule famille que j'avais au monde. Je n'aurais pas pu payer des obsèques décentes sans cet argent, et vous le savez.

C'était l'unique raison pour laquelle il avait accepté. Il ne l'aurait pas fait si ce n'avait pas été pour elle.

— Et vous oubliez que je vous ai remboursé. Je vous ai envoyé un mandat postal tous les mois, même si je devais me priver de manger pour ça.

Il avait eu du mal à survivre les deux années suivantes, acceptant tous les petits boulots qui se présentaient : plongeur dans un restaurant, employé agricole, peintre en bâtiment...

Il serait probablement toujours en train de galérer s'il n'avait pas rencontré un recruteur de l'US Navy. Après avoir fait le forcing pendant des semaines, Linus Coleman l'avait convaincu de s'engager dans la marine. Là, il avait trouvé un foyer, des amis qui étaient presque comme des frères, un but dans la vie, et l'estime de soi.

— Je ne les ai jamais encaissés. J'espérais toujours trouver sur l'enveloppe une adresse d'expéditeur pour que je puisse te les renvoyer. Je les ai emportés à ta remise de diplôme, mais tu ne m'as pas laissé la chance de te parler en privé. Je n'ai jamais utilisé un centime de cet argent.

— C'est votre problème. Et je vous signale que c'est vous qui avez amené le sujet.

— Je suppose que j'essayais de souligner que j'avais malgré tout essayé de... de t'aider.

— Si c'est ça que vous appelez « aider », vous êtes encore plus pitoyable que je ne le pensais.

Sur ces mots, il raccrocha, tandis que Rachel Ferrentino, une collègue et excellente amie, entra dans la pièce.

— Salut, dit-elle. Que se passe-t-il ?

La voyant inquiète, il s'empressa de plaquer sur son visage son habituel sourire plein d'entrain.

— Rien. Pourquoi ?

— Milt est fou de rage. Il se plaint que tu ne respectes pas son emploi du temps.

— Il n'y a pas que son emploi du temps. Je n'ai aucun respect pour lui non plus.

Il s'attendait à ce qu'elle rie, mais Rachel était assez fine mouche pour deviner qu'il lui cachait quelque chose.

— C'était important, hein ? dit-elle, en désignant son téléphone d'un coup d'œil.

Essayant une fois encore d'enfouir les souvenirs réveillés par l'appel de son père, et la douleur qui s'y associait, il prit une profonde inspiration.

— Pas vraiment.

— Si tu le dis, répliqua Rachel, sans paraître convaincue.

* * *

La climatisation du bureau de police tournait à plein régime pour tenter de

lutter contre les effets d'une nouvelle journée de canicule mais, sachant que l'inspecteur Lindstrom n'allait pas tarder à débarquer, Sophia était loin de se sentir à l'aise.

Lindstrom l'avait appelée alors qu'elle se trouvait encore sur la scène de crime, juste après qu'elle eut raccroché avec le maire. Elle avait donc eu la « chance » d'enchaîner deux conversations des plus déplaisantes.

L'inspecteur avait appris la fusillade via la fréquence radio de la police, et elle était furieuse que Sophia ne l'ait pas prévenue. Sophia avait prétexté qu'elle voulait attendre d'avoir établi un lien avec les autres meurtres, mais ça n'avait pas vraiment calmé Lindstrom.

Sophia s'appropriait à appeler le numéro figurant sur le morceau de papier trouvé dans les poches de « José », quand elle entendit la voix criarde de l'inspecteur demander à Grant qu'il aille immédiatement chercher sa supérieure. Reposant le combiné téléphonique, elle se leva et ouvrit sa porte

— Inspecteur Lindstrom ? Vous voulez venir dans mon bureau ?

L'évident soulagement de Grant faillit lui arracher un sourire, mais cette envie disparut quand elle vit Lindstrom avancer au pas de charge dans sa direction, ses yeux bruns lançant des éclairs.

— Ce qui s'est passé ce matin est totalement inacceptable, scanda-t-elle. *Totalement inacceptable.*

L'ignorant, Sophia dit à Grant qu'il pouvait rentrer chez lui, fit signe à Lindstrom de la suivre, et lui indiqua un siège.

— Voulez-vous vous asseoir ?

— Non. Je n'en reviens toujours pas que vous soyez allée là-bas sans m'avertir. Nous sommes supposées travailler ensemble sur cette enquête. Or, vous passez votre temps à me mettre des bâtons dans les roues.

Sophia aurait peut-être agi différemment si elle avait pu avoir confiance en elle. Mais Lindstrom était amie depuis l'enfance avec la sœur de Leonard Taylor, et elle ne s'était pas privée d'affirmer haut et fort qu'elle ne croyait pas à sa culpabilité.

Pour couronner le tout, cette femme était une emmerdeuse de premier ordre.

Mais il en fallait plus pour impressionner Sophia.

— Comme vous l'avez dit, nous avons un travail qui nous attend, dit-elle. Si nous nous y mettons ?

— Vous voudriez que j'oublie ce qui s'est passé ce matin ?

— Pourquoi pas ? Ce n'est quand même pas la fin du monde.

— Ne croyez pas que vous allez pouvoir continuer à n'en faire qu'à votre tête. Bientôt, vous ne serez plus décisionnaire.

Sophia se raidit.

— Que voulez-vous dire ?

— Le FBI est en train de réunir une équipe. Ils ne toléreront aucune tête brûlée.

Contrairement à ce que Lindstrom semblait croire, Sophia était ravie à

l'idée d'avoir de l'aide. Elle l'avait même sollicitée.

— Vous croyez que j'ignore qu'ils ont prévu d'intervenir ? Tout ce que je souhaite, c'est qu'ils se dépêchent.

— Vous voulez bien de leur aide, mais pas de la mienne ?

— Ils ne pactisent pas avec mes ennemis.

— Vous êtes la seule à ne pas être capable de tourner la page. Et j'en ai assez que vous fassiez de l'obstruction. Le shérif Cooper va en entendre parler.

— Très bien. Vous pouvez l'appeler tout de suite, si vous voulez.

Sophia n'était pas inquiète. Elle savait que Cooper l'appréciait, et elle lui avait déjà fait part de ses difficultés avec Lindstrom. Il lui avait expliqué qu'il n'avait personne d'autre à lui assigner pour le moment, et lui avait demandé d'être patiente et de faire de son mieux. Il avait aussi appuyé sa demande auprès du FBI.

L'inspecteur et elle se défièrent du regard pendant quelques secondes, puis Lindstrom haussa les épaules, posa son sac par terre, et se laissa tomber sur le siège usé qui faisait face au bureau de Sophia.

— Qu'avez-vous trouvé ce matin ?

Sophia ouvrit un tiroir de son bureau, y prit le sachet contenant les douilles et le lui tendit.

— C'est quoi, ce renflement ? demanda-t-elle après les avoir observées.

— Je ne sais pas. Mais un défaut de ce genre pourrait nous aider à trouver l'arme du crime.

— Je pencherais pour un calibre .45

— J'espère qu'un expert en balistique pourra nous donner la marque.

— Vous avez vérifié s'il y avait des empreintes ?

— Je laisse ça au labo de la criminelle.

Lindstrom lui rendit le sachet et se cala contre le dossier de son siège.

— Autre chose ?

— Cinq cents pesos. Un mot d'amour. Et un numéro de téléphone.

— Ça ne fait pas grand-chose pour passer la frontière.

— Ils ont rarement beaucoup d'objets personnels.

— Ils auraient quand même dû avoir plus d'argent que ça. Dans les mille six cents dollars, environ. Les clandestins ne paient leur passeur qu'une fois qu'ils sont de l'autre côté. Et ce n'est pas donné.

— Ils avaient peut-être des amis ou de la famille qui les attendaient, quelqu'un qui a payé pour eux.

— Vous ne pensez pas qu'on leur a dérobé l'argent ?

— En laissant cinq cents pesos ? Non.

— Bien. Vous avez appelé le numéro ?

— Pas encore.

— Une idée de l'endroit d'où venaient ces gens ?

— Non, mais je pense qu'ils sont passés à Naco. C'est le point d'accès le plus proche.

Lindstrom eut une moue dubitative.

— Pas forcément. Avec le renforcement des mesures de sécurité, la plupart des *coyotes* emmènent leurs clients plus à l'ouest, près de Sasabe.

Sophia secoua la tête.

— Ça représente quarante-cinq kilomètres à pied, ce qui peut prendre plusieurs jours. Ces gens ne marchaient pas depuis aussi longtemps.

— Comment le savez-vous ?

— Ils n'étaient pas totalement déshydratés.

— Vous avez déjà reçu le rapport d'autopsie ? demanda Lindstrom d'un ton faussement étonné.

Sophia fit un effort pour ne pas perdre patience.

— La déshydratation fait... comment dire... « bouillir » le sang. Quand des personnes déshydratées meurent, même d'une autre cause, le sang s'écoule de tous les orifices du visage. Ce n'était pas le cas avec ce couple. Ils n'avaient pas d'eau avec eux, donc ils avaient marché assez longtemps pour épuiser leurs réserves. Car ils en avaient forcément. Sinon, ç'aurait été de la folie d'entreprendre ce trajet. J'en déduis qu'ils sont passés par Naco, et qu'ils espéraient rejoindre l'autoroute 90 où quelqu'un devait les attendre.

Lindstrom fit la moue.

— Ce ne sont que des hypothèses.

— Bien sûr.

— Vous voulez contacter le consulat mexicain, ou je le fais ?

— Allez-y.

Ça ne dérangeait pas Sophia de laisser Lindstrom s'en occuper. La tâche réclamait des talents de diplomate que Lindstrom ne possédait pas vraiment, mais au moins s'épargnait-elle le rôle délicat du porteur de mauvaises nouvelles.

— Dites-leur que le prénom de l'homme doit être José, et qu'il était accompagné de sa femme.

Elle leva la main et s'expliqua avant que l'inspecteur ne fasse un nouveau commentaire.

— Le mot d'amour est signé « José », et la femme porte une alliance.

Sophia lui tendit le message, qu'elle étudia en faisant la moue, avant de lui signifier d'un signe de tête qu'elle avait terminé.

— Qu'est-ce que vous allez faire pendant ce temps-là ? demanda-t-elle, tandis que Sophia remplaçait le message dans le tiroir de son bureau, avec les douilles.

— Je vais utiliser l'annuaire inversé pour voir si je peux trouver à qui appartient ce numéro de téléphone. Je vais envoyer les douilles au labo, comme je vous l'ai dit, et ensuite, je pars pour Naco.

— Pas du côté mexicain, quand même ?

— Evidemment, du côté mexicain. Où croyez-vous que se trouvent les *coyotes* ? Je ne connais pas beaucoup de personnes qui font appel à eux pour entrer illégalement au Mexique.

Lindstrom bondit de son siège.

— Mais, vous n'êtes pas supposée quitter le pays.

— Il faut bien que nous prenions quelques risques, si nous voulons retrouver l'assassin de ces pauvres gens.

— Vous pensez qu'il s'agit d'un *coyote* ?

— Pas forcément.

Sophia était de plus en plus persuadée que Leonard avait complètement perdu les pédales, et que c'était lui qui tuait les clandestins. Si l'on tenait compte du timing, et du fait que tous les événements s'étaient produits dans sa juridiction, elle ne voyait pas qui d'autre aurait pu être à l'origine de ces crimes. Il était son seul ennemi, et il avait une très bonne raison de détester les sans-papiers.

Mais la logique suggérait aussi que les meurtres avaient pu être perpétrés par un agent de la patrouille des services d'immigration que son travail aurait fini par écœurer. Si c'était le cas, d'anciens sans-papiers reconduits à la frontière, ainsi que des passeurs prêts à jouer les indics pourraient lui en dire plus que quiconque du côté américain. Peut-être avaient-ils rencontré un agent au comportement bizarre ou agressif...

C'était probablement un coup d'épée dans l'eau, mais elle n'avait rien d'autre à se mettre sous la dent pour le moment.

— Quoi qu'il en soit, reprit-elle, un regard neuf peut tout changer.

— A votre place, je ne me risquerais pas à aller au Mexique. Comme vous le savez peut-être, mon mari travaille pour l'agence de lutte contre la drogue, et ne cesse de me répéter combien c'est dangereux, là-bas.

Lindstrom était-elle vraiment inquiète pour sa sécurité, ou craignait-elle qu'elle ne résolve l'affaire et sauve son poste ?

— J'ai besoin de savoir exactement d'où venaient les victimes et comment elles ont traversé, et aussi de rencontrer, pendant qu'ils s'en souviennent encore, des gens qui ont été en contact avec eux.

— Vous pourriez obtenir une partie des informations, si ce n'est toutes, par la personne à qui appartient ce numéro.

— Peut-être. Je ne sais même pas si je vais réussir à la joindre.

Elle souleva son téléphone.

— On va bien voir.

Elle composa le numéro. Après six sonneries, un répondeur se déclencha. La voix était celle d'un homme s'exprimant en anglais, avec un fort accent espagnol. Elle laissa un message et accéda à l'annuaire inversé via son ordinateur.

— C'est un portable prépayé, annonça-t-elle. Impossible de le tracer.

— Il rappellera peut-être.

— Espérons-le, mais je ne vais pas rester assise à mon bureau en attendant.

— Vous ne pouvez pas aller au Mexique, insista Lindstrom. Et les autres victimes ? Il y a sûrement des recherches à poursuivre de ce côté-là.

Les autres victimes n'offraient pas la même opportunité. Lorsque leurs cadavres avaient été découverts, ils étaient pour la plupart dans un état de décomposition très avancée. Certains avaient été identifiés grâce aux documents retrouvés sur eux. Des parents qui avaient contacté le ministère des Affaires étrangères au Mexique avaient permis d'en identifier d'autres. Mais trois d'entre eux demeuraient inconnus.

Et le temps filait.

Le maire l'avait encore fait remarquer ce matin. Il disait subir une forte pression de la part du conseil municipal et de ses administrés les plus puissants, et ne savait pas combien de temps encore il pourrait la soutenir. Il se demandait même s'il n'allait pas devoir la remplacer par quelqu'un qui avait fait ses preuves.

Il n'avait pas précisé combien de temps il lui restait, mais elle savait que ses jours à ce poste étaient comptés. De toute façon, Schilling n'avait jamais approuvé sa nomination, la trouvant trop jeune, et considérant surtout que ce n'était pas un poste pour une femme.

— Le consulat mexicain a déjà entré dans la base de données SIRLI les éléments que nous lui avons fournis, dit-elle, notamment des descriptions physiques quand c'était possible, et ça n'a rien donné. A moins que quelqu'un ne signale la disparition d'un parent ou d'un ami, nous avons peu de chances de découvrir l'identité des dernières victimes.

— Mais cette fois, nous avons des douilles. Ça devrait nous apporter des réponses.

— Nous avons aussi un meurtre tout frais, si je peux m'exprimer ainsi. En retraçant les faits et gestes de ce jeune couple, l'enquête pourrait enfin se débloquer.

— Vous avez peut-être raison, admit finalement Lindstrom d'un ton morose. Mais mon mari ne me laissera jamais vous accompagner.

Comme par hasard ! Justement la seule fois où Sophia n'aurait pas trouvé à redire à la présence de Lindstrom.

— Eh bien, tant pis. J'irai toute seule.

1. . Sea, Air, Land ou Mer, Air, Terre : force spéciale de la marine de guerre américaine.

— Tu me laisses entrer ? Ou tu restes planté là à me fixer ?

Roderick s'écarta de mauvaise grâce, n'étant pas sûr de vouloir parler maintenant à Rachel. C'était facile d'être son ami quand c'était elle qui avait besoin de vider son sac, mais il avait horreur de confier ses états d'âme.

A quoi bon remuer le couteau dans la plaie ?

— Tu veux une bière ? proposa-t-il.

— Non, merci.

Elle jeta un coup d'œil aux canettes vides qu'il avait mises dans le bac de recyclage.

— Je te fais un café ? suggéra-t-elle.

— Inutile.

— Cet appel que tu as reçu au bureau...

Il plissa le front d'irritation.

— Eh bien, quoi ?

Plongeant la main dans le bol de chips posé sur le comptoir de séparation entre la cuisine et le salon, Rachel prit son temps pour répondre.

— Tu ne veux pas me dire pourquoi ça t'a perturbé à ce point ?

— Ton mari ne t'attend pas à la maison ?

— Il sait que je suis ici.

— Pourquoi n'est-il pas venu avec toi ?

— Parce qu'il avait de la paperasse à terminer. Et puis, je lui ai dit que je voulais être seule avec toi.

— Nous n'avons aucun besoin d'être seuls, grommela-t-il.

Si Rachel et lui avaient été très proches, ils se voyaient beaucoup moins depuis qu'elle était mariée. Son mari, Nate, qui faisait aussi partie de Department 6, ne voyait aucun mal à cette amitié, d'autant que Roderick n'avait jamais éprouvé de sentiments amoureux pour elle. Mais leur relation n'était plus tout à fait la même, et leur ancienne camaraderie lui manquait parfois.

— Dis-moi ce qui se passe, insista-t-elle, tout en commençant à laver la vaisselle qui s'était accumulée dans l'évier.

— Rien du tout.

— Ça ne te ressemble pas de boudier comme ça.

— Arrête de faire ma vaisselle. Et, qui te dit que je boude ?

Elle regarda ostensiblement autour d'elle.

— La télé est éteinte. La stéréo est éteinte. Les stores sont baissés.

Il ne voulait tout simplement pas que son emmerdeuse de voisine sache qu'il était rentré. Sinon, elle serait venue le relancer pour qu'il répare la fuite dans sa salle de bains. Il avait besoin de se détendre, et Rachel lui compliquait la tâche.

— Et alors ?

— Milt a dit que tu avais fait l'impasse sur votre réunion, et que tu avais quitté le bureau sans dire quand tu reviendrais.

— Pauvre Milt...

— Je te signale que c'est ton patron.

— Je ferai le point avec lui plus tard.

— Il s'inquiète pour toi.

— Foutaises ! Milt ne s'inquiète que pour lui-même.

Rod finit la bière posée sur le comptoir, écrasa la canette entre ses doigts, et la lança dans le bac de recyclage.

— D'accord, je vais le formuler autrement. Il veut juste protéger son investissement. C'est moi qui m'inquiète pour toi.

— J'envisage de prendre quelques jours de repos, c'est tout, dit-il en haussant les épaules d'un air nonchalant.

— Quelques jours de repos ? répéta Rachel d'un ton incrédule.

— Oui.

— Pour faire quoi ? Rester enfermé ici à te soûler ?

— Non, grosse maligne. Pour visiter l'Arizona.

Elle hésita.

— Tu as l'intention de rendre visite à quelqu'un en particulier ?

Pas à son père, en tout cas. Et encore moins à Edna. Mais pourquoi pas à Jorge ?

— Pas vraiment.

— Tu dois bien avoir une raison pour vouloir y aller.

Il ne lui avait jamais donné de détails sur son enfance, se bornant à dire qu'il venait d'un trou perdu situé au sud de l'Arizona, et qu'il n'avait aucune envie d'y retourner. Mais Rachel était loin d'être sotte.

Laissant ses mains s'égoutter au-dessus de l'évier, elle l'enveloppa d'un regard interrogateur.

— Ça a quelque chose à voir avec ton passé ?

— Peut-être.

— Tu as l'intention de me faire lanterner encore longtemps ? lui demanda-t-elle d'un ton de reproche, tandis qu'elle attrapait une serviette pour s'essuyer les mains.

Il se dirigea vers le réfrigérateur pour y prendre une nouvelle bière, mais elle l'intercepta.

— Assieds-toi. Je vais te préparer quelque chose à manger.

— Non, merci.

— De toute façon, je ne bougerai pas d'ici tant que tu ne m'auras pas parlé.

— Tu m'emmerdes.

— Charmant. Ça m'apprendra à vouloir t'aider.

Il se passa la main dans les cheveux en soupirant.

— Ce n'est pas que ça m'ennuie que tu sois là...

En fait, si, mais il ne savait pas comment le lui dire.

— Simplement, je ne sais pas quoi faire, reprit-il.

— A propos de ?

— De l'Arizona.

— Il s'est passé quelque chose là-bas ?

— Une ordure s'amuse à descendre des clandestins au moment où ils passent la frontière, et j'envisage d'y mettre un terme.

— La police locale ne peut rien faire ?

— Bordertown est loin d'être prospère. Il reste quelques fermiers aisés, mais presque tout le monde vit en dessous du seuil de pauvreté, et les finances publiques ne sont pas au beau fixe.

— Les fédéraux ne peuvent pas intervenir ?

— Si, probablement. Mais je connais bien la région, je parle couramment espagnol... Je pourrais leur apporter mon aide.

Il avait l'impression de le devoir à sa mère et à ses ancêtres Mexicains.

— Si c'est important pour toi, Milt ne pourra pas te refuser quelques jours de congé. De toute façon, tu as plusieurs semaines de vacances à prendre.

— Je sais.

— Dans ce cas, qu'est-ce qui te retient ?

— Tu crois que je devrais y aller ?

Elle eut un petit rire.

— Non, c'est *toi* qui crois que tu devrais y aller. Mais, visiblement, ça te pose un problème. Moi, j'essaie seulement de te faire comprendre que ce n'est pas en buvant que tu y verras plus clair.

— Mon père vit là-bas, finit-il par admettre.

Elle le dévisagea avec surprise.

— Tu m'as dit que tu n'avais pas de père.

— J'ai dit ça ?

Il ne s'en souvenait pas.

— Oui, mon cher.

— Bah, ce n'est pas tout à fait faux... Il ne m'a jamais reconnu. Il donnait de temps en temps de l'argent à ma mère, autant qu'il pouvait en détourner sans attirer l'attention de sa femme, mais ce n'était pas régulier. Il avait une autre famille à nourrir, tu comprends.

Rachel faisait comme s'il s'agissait d'une conversation anodine, mais il vit bien qu'elle était sidérée.

— Tu as des frères et sœurs ?

— Deux demi-frères. De vraies ordures.
— Plus jeunes ou plus vieux ?
— Plus vieux. Et plus forts aussi, à l'époque. Ils en profitaient pour me martyriser.

Il ne savait pas à quoi ils ressemblaient maintenant. Il se souvenait seulement qu'ils unissaient leurs forces pour le battre comme plâtre, généralement parce qu'il avait l'audace d'être sur leur propriété et qu'il refusait de leur céder le passage. Il trouvait tellement injuste que Bruce les traite comme des petits princes, alors qu'il ne pouvait pas cueillir une orange sans être accusé de vol.

— Ton père ne leur disait rien ?
— Il fermait les yeux. Il savait qu'ils le répéteraient à leur mère, s'il leur faisait une remontrance, et que ça aggraverait encore les choses.

— Tes frères vivent toujours là-bas ?

— Je ne sais pas. Je ne me suis jamais renseigné sur eux.

Même auprès de Jorge.

— Mais je ne pense pas qu'ils soient partis. Ils doivent attendre d'hériter du domaine.

— Et ta mère ? Où est-elle ?

— Au cimetière.

— Que lui est-il arrivé ?

— Cancer des poumons. Elle n'avait pourtant jamais fumé de sa vie.

Il eut un rire amer.

— Belle injustice, non ?

— Rien de tout ce que tu as vécu ne semble juste. Mais tu n'es plus la même personne. Si tu y retournes, on ne te considérera plus de la même façon.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que tu sauras gérer tout ce qui t'attend là-bas : un tueur raciste, deux petits crétins à qui tu pourrais encore mettre une raclée, un père qui doit être un imbécile pour ne pas t'avoir aimé... et la vue d'une tombe qui te déchirera probablement le cœur.

— Tu vois ? C'est pour ça que je n'aime pas te parler, dit-il.

— Pourquoi ?

— Parce que tu ne comprends jamais rien.

Devinant qu'il pensait le contraire, elle lui sourit gentiment.

— Quand pars-tu ?

— Peut-être ce soir, si tu acceptes de me conduire à l'aéroport.

— Tu crois que tu trouveras un vol ?

— Probablement pas jusqu'à Tucson, mais il devrait y en avoir un pour Phoenix. Il ne me restera plus qu'à y louer une voiture.

* * *

Les longs cheveux de Sophia étaient suffisamment sombres pour se mêler

à ceux des Mexicains qu'elle croiserait, mais la couleur de ses yeux et le ton de sa peau la trahiraient. Ses iris vert pâle attiraient l'attention où qu'elle aille. Les gens s'extasiaient toujours sur leur originalité. Et même si elle arborait un joli bronzage, sa carnation était incontestablement celle d'une femme blanche.

Mais au moins, elle n'aurait pas l'air d'un flic, grâce aux tatouages qui lui couvraient le haut d'un bras, de l'épaule jusqu'au coude. Même s'ils lui rappelaient son adolescence rebelle, elle aimait toujours les symboles du bien et du mal qui y figuraient. Ainsi était l'humanité : ni totalement honorable, ni complètement mauvaise. Et puis, ces tatouages lui donnaient le côté dure-à-cuire dont elle avait parfois besoin, compensant sa petite taille d'un mètre soixante-cinq et ses quarante-cinq kilos.

Vêtue d'un débardeur, d'un jean et de bottes de moto, les cheveux noués en queue de cheval sous son casque, son revolver fixé à son mollet droit sous la jambe de son pantalon, elle enfourcha la Harley qu'elle avait achetée l'été dernier.

En dehors de Rafe et de son frère, cette moto était le grand amour de sa vie. Elle se l'était offerte après une rupture particulièrement douloureuse, ayant alors décidé de tirer un trait sur les hommes. Après plusieurs mois sans faire l'amour, elle commençait à envisager de revenir sur sa décision. Mais, pour le moment, sa Harley était d'une compagnie plus agréable que son précédent petit ami. De temps en temps, il lui arrivait de tomber sur Dick Callahan et la gamine à peine sortie de l'adolescence qu'il avait engrossée pendant qu'il était en couple avec elle.

« Salaud », murmura-t-elle, en bifurquant au bout de son allée pour rejoindre la route.

C'était à peu près la réaction qu'elle avait chaque fois qu'elle pensait à Dick. Et dire qu'elle lui avait davantage fait confiance qu'aux autres parce qu'il était le pasteur de l'Eglise du Premier Calvaire ! Au lieu de lui dire la vérité, il l'avait endormie avec des « Je t'aime », jusqu'à ce que la fille de dix-sept ans et ses parents sonnent à sa porte et lui parlent du bébé. Ils avaient aussi exigé qu'elle cède la place, afin que Dick puisse « réparer sa faute ». Par crainte du scandale, Dick avait accepté d'épouser Zeba, et Sophia avait plié bagages, même si elle était persuadée que le mariage ne durerait pas.

Depuis, cinq mois s'étaient écoulés, et Sophia n'avait pas vraiment fait de rencontres. Outre qu'il n'y avait guère d'opportunités dans les petites villes, le fait qu'elle soit flic limitait encore le choix, dans la mesure où elle en savait trop sur tout le monde.

Harvey Hartfield, par exemple, lui avait fait quelques avances. Mais, à l'époque où il était marié, et où elle était encore un simple agent en uniforme, elle avait dû se rendre chez lui pour régler un différend domestique. Sa femme — son ex-femme aujourd'hui — n'avait pas voulu porter plainte, mais Sophia avait vu les marques sur son visage, et l'avait crue quand elle avait dit que Harvey la battait. Elle n'était donc pas très emballée à l'idée d'aller boire un verre avec lui, sachant qu'il pouvait se montrer violent.

Il y avait aussi Craig Tenney, un dentiste du coin. Il lui semblait sympa, jusqu'à ce qu'Alice Greville vienne au poste de police pour déclarer qu'il lui avait touché les seins pendant qu'elle était sous anesthésie. Tous ses autres patients avaient pris fait et cause pour lui, et la plainte d'Alice avait été classée sans suite.

Stuart Dunlap s'était aussi montré intéressé. A première vue, il semblait être le candidat idéal. A part une bagarre dans un bar six ans plus tôt, il n'avait pas eu d'ennuis avec la justice. Il hériterait avec son frère du ranch Dunlap, ce que la mère de Sophia ne cessait de mettre en avant. Anne n'avait aucune opposition aux mariages d'argent. Lorsque son premier mari avait fait faillite, elle avait fait le nécessaire pour conserver son train de vie. Mais Stuart se comportait comme si la ville lui appartenait, et Sophia ne supportait pas son arrogance. A tout prendre, elle aurait préféré son frère, mais Patrick était déjà marié.

L'autoroute se brouilla devant sa roue avant tandis qu'elle mettait les gaz. Elle songea à Dinah Lindstrom qui regagnait ses pénates pour partager le dîner avec son mari, et se demanda si cette dernière s'était plainte auprès du shérif d'avoir été laissée sur le carreau.

Sophia savait qu'elle aurait dû la prévenir dès qu'elle avait reçu l'appel signalant les deux nouveaux meurtres, mais son instinct l'en avait dissuadée. De même, elle n'avait pas envoyé les douilles au labo de la crim comme elle l'avait prétendu, mais à un expert privé. Elle avait également conservé la troisième douille, au cas où son envoi se perdrait.

On n'était jamais trop prudent !

La nuit commençait à tomber, et comme on était en semaine, il n'y avait pas beaucoup de véhicules au poste frontière. Dans le sens des entrées, s'entend. Car de l'autre côté, une longue file de voitures attendait de pouvoir quitter le Mexique. Des colporteurs zigzaguaient entre les véhicules, proposant différents objets d'artisanat.

Sophia regarda quelques conducteurs et passagers baisser leur vitre et inspecter la marchandise proposée. Puis ce fut à son tour de s'arrêter sous le panneau suspendu qui annonçait : *Bienvenidos a Naco, Sonora, México*. Elle tendit son passeport au douanier, ce qui était maintenant obligatoire pour passer la frontière, alors qu'autrefois un simple permis de conduire suffisait. Elle ne montra pas son insigne. Officiellement, elle ne se rendait pas au Mexique pour raisons professionnelles, et elle n'était pas armée.

Après avoir jeté un bref coup d'œil à son passeport, l'homme lui fit signe de passer, et le moteur vrombit entre ses jambes tandis qu'elle guidait sa moto à travers Naco. Peuplée de huit mille habitants, la ville regorgeait d'habitations, de motels et de boutiques... et aussi d'indigents qui faisaient la manche à tous les coins de rue.

Il ne manquait pas non plus de *coyotes*.

Sophia pouvait les voir appuyés contre des façades d'immeuble, ou faisant le pied de grue aux carrefours. Certains se contentaient d'observer les

environs en fumant, cherchant à repérer de futurs clients. D'autres abordaient directement les passants pour proposer leurs services.

Un court instant, les sonorités étrangères des conversations l'effrayèrent. Elle était déjà venue à Naco, et elle connaissait assez bien la ville pour ne pas s'y sentir perdue. Mais elle ne parlait pas couramment espagnol, et elle tablait sur le fait que beaucoup de gens ici parlaient anglais.

Un groupe d'hommes massés à l'entrée du motel Su Casa, à l'apparence des plus miteuses, regardèrent ses fesses — ou ses « non-fesses », comme avait l'habitude de dire Starkey. Elle n'aurait su dire pourquoi elle pensait tout à coup à lui. Peut-être parce qu'elle aurait aimé qu'il l'accompagne. Même s'il était loin d'être devenu un citoyen modèle, leurs rapports étaient aujourd'hui cordiaux, en grande partie parce qu'il lui était reconnaissant de ce qu'elle faisait pour Rafe. En tout cas, Starkey savait toujours se sortir des pires situations.

Souriant et sifflant entre leurs dents tandis qu'elle retirait son casque, les hommes ne cachèrent pas leur admiration. Ils échangèrent aussi quelques commentaires en espagnol, d'où ressortaient des mots comme *espléndido* et *atractiva*.

Malgré de nombreuses tentatives, Sophia n'avait pas réussi à entrer en contact avec la personne à qui appartenait le numéro de téléphone trouvé sur José. Mais, contrairement à ce qui s'était passé avec les autres victimes, elle avait des photos, cette fois.

Approchant les hommes, dont la plupart avaient moins de vingt-cinq ans, elle sortit les deux clichés de la poche arrière de son jean.

— Vous allez peut-être pouvoir m'aider ?

Certains portaient des maillots de corps blancs, des pantalons de toile grise, et des espadrilles noires. D'autres avaient des jeans et des T-shirts de différents styles. Ils étaient tous appuyés contre quelque chose : la façade de l'immeuble, un pilier, une poubelle... Mais dès qu'elle s'adressa à eux, ils se redressèrent et commencèrent à venir dans sa direction.

— Connaissez-vous ces personnes ?

Celui qui était le plus près d'elle prit les photos, les regarda d'un œil morne et les lui rendit.

— *No hablo inglés*.

Peut-être ne parlait-il vraiment pas anglais, mais Sophia en doutait. C'était, après tout, une ruse assez commune pour garder le silence.

— Leurs noms, insista-t-elle. *Nombres*.

Elle désigna de nouveau les photos et les tendit à quelqu'un d'autre.

— Ces gens sont morts.

Le deuxième homme parlait anglais avec un fort accent, mais il restait compréhensible.

— C'est exact. Et j'essaie de comprendre comment ils ont été tués.

— Alors, vous êtes un flic ?

Il rit, ne cachant pas son scepticisme.

— Vous n’avez pas l’air d’un flic.

Elle haussa les épaules.

— Je suis juste une citoyenne inquiète.

— Une citoyenne inquiète, hein ? répéta-t-il, en observant les photos de plus près. Ils ont été tués en traversant la frontière, comme les autres ?

Sophia ne fut pas étonnée qu’il soit au courant. Les journaux avaient parlé des meurtres précédents, et Naco était situé juste de l’autre côté de la frontière, à peine à dix kilomètres de l’endroit où certains des meurtres avaient eu lieu.

— Oui.

— Qui êtes-vous ?

L’insolence de son regard la mit mal à l’aise, mais elle fit un effort pour ne pas flancher. La fréquentation des Hells Angels lui avait appris à ne jamais montrer sa vulnérabilité.

— Une amie.

Il frotta son pouce contre son index, en un geste classique pour indiquer qu’il faudrait lui graisser la patte.

— Combien vous payez ?

Dans une ville où les hommes se ruaient pour vous garder une place de parking ou laver votre pare-brise, en espérant quelques pièces, elle avait prévu cette demande.

— Cinquante dollars.

— Pour ?

— *Información*. Sur l’un et l’autre. Ou sur toute personne qui pourrait avoir un lien avec leur mort.

— Vous payez d’abord ?

Elle rit, tout en secouant la tête.

— Désolée, je ne suis pas *estúpida*. J’attendrais dans la *cantina* de l’autre côté de la rue.

— Que voulez-vous savoir ?

— D’où ils venaient, comment et quand ils ont franchi la frontière, avec qui ils étaient avant de mourir...

— Ça fait beaucoup de questions, non ?

— Il faut bien commencer par quelque chose.

Il réfléchit.

— Un travail comme ça pourrait prendre toute la nuit. Au bout du compte, je n’aurai peut-être rien à montrer. Et qu’est-ce qui vous fait dire qu’ils sont passés par ici ?

— Une intuition. Trouvez-moi leur *coyote*, quelqu’un qui les a vus ou qui les connaît. Plus vous m’en direz, plus je vous paierai.

— *¿Cuánto más ?* demanda quelqu’un.

Il voulait savoir combien elle pouvait mettre de plus. Cinquante dollars, c’était une broutille, comparé à ce qu’ils touchaient pour un passage réussi. Mais tous les passages n’étaient pas couronnés de succès.

— Jusqu'à deux cents dollars, dit-elle.

L'homme qui venait de l'interpeller essuya la sueur sur son front d'un revers de main.

— Et si on ne trouve rien ?

— Alors, vous n'aurez rien.

Secouant la tête d'un air dégoûté, quelques hommes se détournèrent. L'un s'adressa à deux femmes arrêtées devant le chariot d'un vieil homme qui vendait des boissons.

— Hé, vous voulez une nouvelle vie ? Vous voulez aller en Amérique ? Je peux vous y emmener.

Il parlait en espagnol, mais Sophia n'avait pas trop de mal à comprendre.

La plus âgées des deux ricana.

— Tu penses que je suis stupide ? C'est trop dangereux.

— C'est sans risque. Et très facile. Je t'y emmène sans problème. J'ai un détecteur de métaux pour repérer les capteurs.

— Et ça ? demanda-t-elle en désignant la haute clôture métallique séparant les deux pays.

Mais tout le monde savait que cet obstacle était quasiment inexistant à certains endroits.

— Tu t'inquiètes pour quelques rangées de fils barbelés ?

— Je m'inquiète à l'idée de me perdre dans le désert. Tu veux notre mort ?

Il leva les yeux au ciel.

— Il ne vous arrivera rien. Je connais un raccourci. Il y en a à peine pour une heure de marche.

— Ne l'écoutez pas, intervint Sophia. Ça prend beaucoup plus qu'une heure. Il peut y en avoir pour plusieurs jours. Et il n'y a pas que la patrouille que vous devez craindre. Quelqu'un assassine les clandestins.

La femme ne semblait pas comprendre l'anglais, mais elle reconnut le pistolet que Sophia mima avec ses doigts. Marmonnant quelque chose d'inintelligible, elle prit son amie par le bras et l'entraîna précipitamment.

Le *coyote* pivota vers Sophia, furieux.

— Hé, vous venez de me faire perdre de l'argent.

— Douze de vos compatriotes sont morts, dit-elle. Ça ne vous fait rien ?

— Pourquoi ça devrait me faire quelque chose ? Ce n'est pas mon problème.

— Mais si le tueur continue comme ça, les gens vont avoir peur de traverser.

Il haussa les épaules.

— Je peux faire passer n'importe qui. Il suffit d'y mettre le prix.

En réalité, depuis que le gouvernement américain avait renforcé la sécurité autour de Naco, le travail des *coyotes* était devenu beaucoup plus difficile. Ils devaient éviter les énormes projecteurs de stade installés tous les cinq kilomètres, et équipés de capteurs à infrarouge et de caméras. Ces

dernières étaient surveillées par des agents basés au poste central de commandement. A quoi s'ajoutaient des capteurs au sol, très redoutés car indécélables, et une unité de deux cents agents postés à des endroits stratégiques.

Compte tenu des risques, les services d'un guide compétent étaient passés de trois cents à huit cents dollars. Organiser le passage de clandestins était devenu tellement lucratif que la mafia mexicaine s'était mise de la partie.

— L'argent, c'est tout ce qui compte pour vous ? demanda-t-elle, d'un ton de reproche.

— Ça, et m'envoyer en l'air, répondit-il, provoquant un éclat de rire général.

Sophia resta impassible face à sa vulgarité. Elle n'était pas vraiment impressionnée par sa volonté de la choquer. Les amis de Starkey et son propre travail l'avaient habituée à pire.

— Bonne chance pour trouver une femme qui soit d'accord ! rétorqua-t-elle.

— Oooh..., firent ses amis, en se moquant de lui.

Une lueur dangereuse dans le regard, il la détailla de la tête aux pieds.

— Je ne prendrai peut-être pas la peine de demander la permission.

— Bon, je vois que vous avez décidé de me faire perdre mon temps, dit-elle, en lui arrachant les photos des mains. Tant pis pour vous.

Sur ces mots, elle lui tourna le dos comme si elle n'avait absolument pas peur de lui.

Elle n'avait pas fait deux pas qu'un autre homme du groupe la héla.

— Je vais voir ce que je peux trouver, *señorita*, lui dit-il, la remerciant d'un signe de tête respectueux quand elle lui tendit les photos.

— *Putá*, grinça entre ses dents celui qu'elle avait rembaré juste avant.

Malgré son envie de sortir son arme et de la lui coller sous le nez, elle s'obligea à ignorer l'insulte. Elle n'était pas venue au Mexique pour s'attirer des ennuis, mais pour obtenir des réponses.

— Deux cents dollars ? demanda l'homme qui s'était proposé de l'aider.

Petit et massif, avec une cicatrice en travers de la joue, et un tatouage de serpent qui s'enroulait autour de son bras, il était beaucoup plus âgé que les autres, paraissant quarante-cinq à cinquante ans.

— Si les informations sont fiables, précisa-t-elle.

Ce n'était vraiment pas donné.

Avec tout l'argent qui partait en pension alimentaire pour sa femme et ses enfants, Leonard Taylor avait dû vendre sa tondeuse électro-portée et l'ensemble de son outillage électrique. C'était le seul moyen d'acheter le système d'écoute ultra-perfectionné qu'il avait trouvé sur Internet.

Il en avait eu pour deux mille dollars, mais il était extrêmement satisfait de la qualité du matériel qu'il avait reçu. Le transmetteur UHF déguisé en bloc multiprises ressemblait au vrai matériel. Ni Sophia ni personne ne verrait la différence. Et les deux stylos étaient tout aussi réalistes. Quant au récepteur, il était suffisamment miniaturisé pour qu'il puisse le transporter dans sa poche.

Une fois le matériel d'espionnage en place, il pourrait entendre tout ce que disait Sophia, sans qu'elle se doute de rien.

Jamais il ne se serait imaginé avoir cette opportunité en or pour les installer. L'inspecteur Lindstrom l'avait appelé alors qu'elle rentrait chez elle, pour se plaindre du comportement de Sophia, et pour lui dire qu'elle regrettait de ne pas pouvoir travailler avec lui. Elle avait aussi mentionné le fait que Sophia était partie au Mexique.

A la seconde où elle en avait parlé, il avait su que c'était le bon moment.

Sous prétexte de passer dire bonjour à l'agent Lawrence, qui sortait avec une de ses cousines, il s'était arrêté au poste de police.

Il avait dû parler de la pluie et du beau temps avec Grant pendant près d'une heure, avant que celui-ci ne s'éclipse aux toilettes. Il s'était alors faufilé dans le bureau de Sophia et avait déposé le stylo sur une saillie de l'encadrement, en dessous du plateau de sa table de travail. Même si elle le découvrait, elle penserait que le stylo avait glissé hors d'un tiroir.

L'opération n'avait pris que quelques secondes. Il avait réintégré sa place avant que Grant ait eu le temps de tirer la chasse d'eau. Lorsque celui-ci était revenu, il lui avait dit qu'il devait travailler tôt, le lendemain, et qu'il allait rentrer chez lui.

De là, il s'était rendu chez Sophia. Il avait fait le tour de la rue pour s'assurer que tous les voisins étaient couchés, s'était garé à bonne distance, et avait marché jusqu'à sa maison.

Prévoyant de forcer sa serrure, il avait emporté des outils, mais n'en avait pas eu besoin. Il avait trouvé sa clé de secours sous une poterie décorative en forme de tortue.

Peut-être ne s'inquiétait-elle pas autant de sa sécurité que les autres femmes parce qu'elle avait une arme, une matraque et un Taser. Ou, plus vraisemblablement, elle laissait cette clé pour Rafe. Elle adorait le gamin de Starkey. Elle lui en avait assez rebattu les oreilles, quand ils travaillaient ensemble.

A présent, il ne lui restait plus qu'à trouver où placer le faux bloc multiprises. Il fallait que ce soit dans un endroit central pour augmenter ses chances d'entendre l'essentiel des conversations de Sophia. C'est pourquoi, même s'il était très tenté par sa chambre — simplement parce que ça renforçait le sentiment d'intrusion de son espace privé, ce qu'elle méritait —, il préféra l'éviter.

Le salon donnait sur la cuisine, la chambre, et la véranda à l'arrière de la maison. Là, il serait au cœur de ses échanges.

Pivotant sur le tapis, il chercha une prise libre, et en trouva une derrière une console qui n'accueillait rien d'autre que des photos encadrées. Apparemment, cette prise ne servait jamais. Sophia avait peut-être même oublié qu'elle se trouvait là.

Il s'attaqua ensuite à la voiture garée le long de la maison. C'était la partie la plus risquée, car il pouvait toujours se faire surprendre par un voisin qui se serait relevé pour boire un verre d'eau. Les clés se trouvaient dans la cuisine, suspendues à un clou près de la porte. Il fit très vite pour placer le stylo entre la console du levier de vitesse et le siège conducteur. Là encore, si elle le trouvait, Sophia penserait qu'il était tombé de sa poche.

Il sifflotait en regagnant sa voiture. Il lui avait peut-être fallu un peu de temps pour rassembler l'argent, et un peu plus encore pour avoir l'opportunité d'agir...

Mais sa patience avait été bien récompensée.

* * *

Il était plus de minuit, et l'homme qui était parti avec les photos de José et de sa femme n'était pas revenu.

Sophia ne savait pas si elle devait continuer à attendre. Avait-il renoncé ? S'était-il tout simplement moqué d'elle depuis le début ?

La *cantina* commençait à se vider, mais une des tables en vitrine était toujours occupée. L'homme qui l'avait traitée de *puta* et un de ses amis l'avaient suivie dans le bar, et s'étaient assis près de la porte. Depuis, ils restaient là à boire et à la regarder, avec une lueur meurtrière dans le regard. Sophia savait qu'ils cherchaient à l'intimider, mais elle ignorait jusqu'où ils étaient capables d'aller.

Rassurée par la pression du Glock contre son mollet, elle regarda sa

montre et décida d'attendre encore un quart d'heure. Plus longtemps serait dangereux. Elle ne voulait pas être la dernière à quitter le bar. Cela laisserait aux deux types l'occasion de lui tendre une embuscade. Sans doute pourrait-elle se défendre grâce à son arme, mais elle ne voulait tuer personne. Surtout pas au Mexique. Personne ne savait comment les choses se passeraient, avec la police locale ou le gouvernement mexicain. Ils pourraient ne pas croire qu'elle avait agi en état de légitime défense. Et le fait qu'elle ait emporté une arme sans la déclarer ne jouerait pas en sa faveur.

Renvoyant la serveuse qui venait lui demander si elle voulait une autre eau pétillante, Sophia se mit à jouer machinalement avec la monnaie, se demandant pourquoi elle n'avait pas demandé à Starkey de l'accompagner. Il aurait adoré l'idée de lui tenir lieu de garde du corps. Rien ne lui faisait plus plaisir que de jouer les durs. Mais elle ne tenait pas à lui être redevable. Et, surtout, elle ne voulait pas qu'il s' imagine qu'ils allaient reprendre la vie commune. D'autant qu'il avait fallu des années à Sophia pour le convaincre que c'était vraiment fini.

Mais elle pouvait quand même lui passer un coup de fil, histoire de tuer le temps.

Elle vérifia de nouveau sa montre. Il était presque minuit et demie, mais elle savait qu'elle ne risquait pas de réveiller Starkey. Elle ne l'avait jamais vu se coucher avant 2 ou 3 heures du matin. Il faisait la fête avec les autres *Angels* presque toutes les nuits.

Elle sortit son portable de sa poche, pressa la touche de numérotation abrégée correspondant à Starkey, mais eut un message d'erreur lui signalant qu'elle était hors zone.

Comme elle ne se trouvait qu'à une cinquantaine de kilomètres de la ville où elle habitait, elle n'avait pas réalisé que son téléphone ne fonctionnerait pas. Mais c'était logique. Elle n'était plus aux Etats-Unis.

Dix minutes passèrent avant qu'elle ne se lève. Elle s'était promis de rester quinze minutes, mais un groupe de quatre personnes venait de partir, et elle commençait à se demander si elle n'avait pas trop tardé.

S'armant de courage face à ce qui pourrait se passer quand elle longerait la table en façade, elle commença à s'avancer vers la porte. Au même moment, l'homme qu'elle attendait entra en trombe dans le bar, accompagné de deux jeunes hommes d'une vingtaine d'années.

— *Señorita*, j'ai ce que vous voulez, annonça-t-il fièrement.

C'était prometteur. A condition que ce soit vrai, et qu'il n'ait pas inventé un bobard pour lui soutirer de l'argent.

Elle retourna à la table qu'elle venait de quitter, et fit signe aux arrivants de s'asseoir.

— Juan peut vous aider, dit l'homme. Son frère et lui sont des guides. Ils emmènent les gens de l'autre côté de la frontière.

— Ce sont des *coyotes* ?

— Non. Ils travaillent pour un *coyote* qui ne peut plus traverser.

— Pourquoi ça ?

— Il est fiché par *la Migra*, le CBP. S'ils le prennent de nouveau, il va en prison. Eux, ce sont des coursiers.

— Et votre nom, c'est... ?

— Enrique.

— Enrique, comment ?

— Castillo.

— Et vos amis ?

— Juan et Miguel Martinez.

Sophia s'adressa alors aux deux frères.

— Pouvez-vous me dire qui sont ces deux personnes sur la photo ?

Ils parurent déboussolés jusqu'à ce qu'Enrique intervienne.

— *Juan y Miguel no hablan inglés, señorita.* Ils ne parlent pas anglais. Je vais traduire. Mais d'abord, nous devons parler argent. Cent dollars américains.

Il tapa l'épaule de Juan, puis celle de Miguel, et enfin son propre torse, pour qu'elle comprenne bien qu'ils voulaient cent dollars *chacun*.

Se calant contre le dossier de sa chaise, elle croisa les bras.

— C'est plus que ce que j'ai offert.

— Nous devons vivre, manger... Et il faut aussi que nous payions la police.

Elle leva les sourcils.

— Vous voulez que je finance vos pots-de-vin ?

— Si on ne les paie pas, on ne peut pas travailler.

Certains *coyotes* gagnaient plusieurs milliers de dollars par semaine, déduction faite des habituels dix pour cent versés à la police mexicaine.

Lasse d'argumenter, Sophia calcula rapidement ce qu'elle avait en poche.

— Je n'ai que deux cent cinquante-trois dollars. C'est à prendre ou à laisser.

Ils en discutèrent entre eux, et acceptèrent rapidement, comme elle s'y attendait. Tout était négociable, au Mexique.

— *Gracias, señorita.*

— Que pouvez-vous me dire ?

— Leur nom. José et Benita.

Le poulx de Sophia s'accéléra. Elle n'avait pas dit qu'elle connaissait le prénom de l'homme. Enrique n'essayait pas de l'entourlouper.

— Pouvez-vous me donner leur nom de famille ?

— Sanchez.

— José et Benita Sanchez. Vous êtes sûr ?

Enrique interrogea ses amis, avant de répondre.

— *Sí.*

Les trois hommes hochèrent la tête de concert.

— D'où viennent-ils ?

De nouveau, Enrique consulta les deux frères.

— Nayarit.

Ce nom ne disait rien à Sophia.

— C'est une ville ?

— Un Etat.

— Où ? C'est loin d'ici ?

— Oui, assez loin. Ça se trouve au sud. Près de l'océan.

Les deux hommes à la table en façade s'étaient penchés l'un vers l'autre, tout en discutant de façon animée. De temps en temps, ils lui jetaient des regards mauvais. Visiblement, ils n'étaient pas très contents qu'elle ait obtenu de l'aide. Elle les ignora, se disant qu'elle aurait le temps, plus tard, de réfléchir à ce qu'elle allait faire d'eux.

— Comment sont-ils venus de si loin jusqu'ici ?

— Probablement en bus.

Enrique vérifia avec Juan, qui approuva. Puis Miguel expliqua qu'il était allé les accueillir à leur arrivée.

— C'était quand ? demanda Sophia.

Ils discutèrent entre eux, et Enrique traduisit.

— Il y a quatre jours. Ils se sont reposés dans un hôtel en attendant la nuit.

— Quel hôtel ? demanda Sophia, qui commençait à s'impatienter.

— Hotel California. Par là.

Il agita la main en direction du sud de la ville.

— Et ensuite ?

— Et alors, Juan et Miguel sont allés les chercher à...

Il y eut un nouvel échange en espagnol avant qu'il ne termine sa phrase.

— 7 h 30.

— Eux uniquement, ou il y avait d'autres personnes ?

Cette question fut transmise comme il se doit, et la réponse lui fut traduite.

— Beaucoup d'autres. Une trentaine de personnes.

— Tant que ça ?

— *Sí*. C'est mieux quand il y a beaucoup de gens.

— Qui d'autre y avait-il dans ce groupe ? Je peux avoir une liste de noms ?

Les hommes en discutèrent, mais Enrique finit par secouer la tête.

— Non, *señorita*. Ils emmènent des groupes deux à trois fois par semaine, vous comprenez. Ils ne se souviennent pas de tout le monde.

— Mais ils se sont souvenus de Benita et José.

— Parce qu'elle était *muy bonita* — très jolie. Et elle avait peur aussi. Ils ont discuté avec elle, essayé de la calmer. Et *su esposo* — son mari, n'a pas apprécié. Il était jaloux.

— Où Juan et Miguel ont-ils emmené ce groupe. Où ont-ils traversé ?

— Il y a un vieux ranch abandonné, à environ cinq kilomètres d'ici, avec une brèche dans la clôture.

— Si José et Benita sont partis avec trente personnes, comment se sont-ils retrouvés seuls ? Et comment se fait-il qu'ils soient morts, alors que Juan et

Miguel sont ici, bien vivants, avec nous ?

— *La Migra*, dit simplement Enrique.

— Vous insinuez que le CBP les a tués ?

— Non. Ils ont été repérés par les capteurs. Ils se déclenchent sans que personne s'en rende compte en dehors des agents au poste de surveillance. Ils envoient alors une patrouille. Les immigrants s'enfuient en courant. Certains se font prendre, d'autres ont plus de chance.

— A part ce couple, que sont devenus les autres ?

— Ceux qui ont été réexpédiés au Mexique ont retraversé la nuit suivante. On ne sait pas ce que sont devenus ceux qui ont réussi à échapper au CBP.

— Est-ce qu'il y a des rumeurs à propos du comportement d'un agent du CBP ?

— Pas un agent en particulier. Ce sont tous des ordures qui rêvent de nous abattre.

— Ce n'est pas vrai.

— Vous ne savez pas ce qui se passe vraiment.

Sophia se sentait prise entre deux feux. Comment résoudre ce problème sensible en tenant compte à la fois des besoins des Américains et de ceux des Mexicains ?

— Donc, personne n'a d'idée sur celui qui a pu faire ça ?

— Non. Mais on dirait que vous en savez plus que vous ne le dites. J'ai l'impression que vous soupçonnez quelqu'un du CBP.

— Pas du tout. Je tiens simplement à ne négliger aucune possibilité. Si c'est un agent fédéral, ça ne veut pas dire qu'ils sont tous mauvais. Il y a des brebis galeuses partout.

— Vous voulez mon avis ? Ils sont tous pourris. Au moins la moitié d'entre eux sont les descendants de Mexicains entrés illégalement une génération plus tôt. Comment osent-ils s'en prendre à leurs frères ?

— Vous considérez qu'ils sont déloyaux ?

— Evidemment.

— Et votre rôle à vous, dans tout ça ?

Des rides d'incompréhension creusèrent le front d'Enrique.

— Pardon ?

— Vous ne vous sentez pas coupable de ce qui arrive aux gens à cause de ce que vous faites ?

— Ce n'est pas moi qui tire sur eux, répondit-il en portant la main à son cœur d'un air offusqué.

— Vous les encouragez à bafouer la loi. Vous leur faites courir toutes sortes de dangers. Si Juan et Miguel ne leur avaient pas fait franchir la frontière, José et Benita seraient toujours en vie.

— Peut-être. Ou alors, quelqu'un d'autre les aurait fait passer.

Haussant les épaules, il ajouta d'un ton indifférent :

— *Sólo es un trabajo*.

Si elle avait bien compris, il avait dit que ce n'était qu'un travail comme

un autre.

— C'est peut-être aussi ce que pensent les agents américano-mexicains du CBP.

Peu convaincu, il tapa du plat de la main sur la table.

— Ils ne peuvent pas nous reprocher de faire ce que leurs parents ont fait il y a trente ans.

Comprenant qu'ils ne tomberaient jamais d'accord et qu'il ne servait à rien d'argumenter davantage, Sophia sortit l'argent de sa poche et le tendit à Enrique.

— Je vous laisse faire le partage.

— *Gracias*.

Enrique accepta avidement les billets usagés, et les trois hommes s'esquivèrent à toute allure.

Sophia cherchait la clé de sa Harley quand elle s'aperçut que le propriétaire de la *cantina* cherchait à attirer son attention.

Parlant en espagnol, il fit des signes pour la chasser vers les portes battantes de style saloon, et elle comprit qu'il voulait fermer.

Ses yeux se tournèrent vers la table en vitrine. Elle était vide.

L'homme qui l'avait traitée de *puta* et son comparse avaient déjà levé le camp. Mais ils n'étaient pas partis très loin.

Elle pouvait les voir qui l'attendaient à l'extérieur.

Sophia envisagea de demander au propriétaire de la *cantina* de l'accompagner à sa moto, mais elle doutait de pouvoir formuler correctement sa demande en espagnol. Et puis, elle ne voyait pas pourquoi il accepterait de se mettre en danger pour une *gringa* qu'il ne connaissait pas.

Vu qu'elle ne pouvait pas se servir de son téléphone pour appeler à l'aide, il lui restait la solution d'emprunter le couloir faiblement éclairé, où une pancarte indiquait les toilettes.

Mais, à supposer qu'il y ait une fenêtre par laquelle elle pourrait rejoindre une arrière-cour ou une ruelle, qu'est-ce que cela changerait ?

Dès que l'homme qui l'avait insultée se rendrait compte qu'elle lui avait faussé compagnie, il irait l'attendre à côté de sa moto. Il l'avait vue arriver et savait où elle était garée. Ce n'était qu'à un jet de pierre de l'endroit où il se trouvait avec son ami.

Saisissant son arme sous la jambe de son pantalon, elle la tint le long de son corps, le bras légèrement en arrière, et se dirigea vers la porte. Elle ne savait pas si ces hommes étaient armés, mais elle devait se préparer au pire. Ce serait trop risqué de ne pas le faire. Leur comportement était suffisamment agressif pour la pousser à prendre toutes ses précautions.

L'homme qui, depuis le début, faisait tout pour l'intimider, s'était posté en travers du passage et elle n'avait pas d'autre choix que de le frôler pour le contourner.

Retenant son souffle, elle le laissa lui saisir le bras gauche, comme elle s'y était préparée. Tandis qu'il la faisait pivoter vers lui, elle leva son arme, utilisant la force du déplacement pour lui enfoncer le canon de son arme dans les côtes.

— Lâchez-moi ou je vous tue, grinça-t-elle entre ses dents.

La peur remplaça la menace dans ses yeux. Elle avait pris le dessus sur lui. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle soit armée.

Pour autant, il ne la libéra pas. Une brusque poussée d'adrénaline se déversa dans tout son corps, la faisant un peu trembler, mais elle devait aller jusqu'au bout de cette performance de « dure-à-cuire. » Sa vie en dépendait.

— Vous avez trois secondes.

Au début, il sembla hésiter, mais son ami détala si vite qu'il trébucha,

dans sa hâte à prendre ses distances avec eux.

— Un... deux...

Elle savait qu'elle ne pouvait pas appuyer sur la détente. Pas à bout touchant. Elle avait dû faire feu deux fois dans le cadre de son travail, mais elle n'avait jamais tué personne.

Pour le convaincre qu'elle ne bluffait pas, il ne lui restait plus qu'à compter sur l'image qu'elle avait voulu donner avec sa moto, ses tatouages, et cette attitude insolente et frimeuse qu'elle avait apprise chez les Hells Angels.

Avant qu'elle ait eu le temps d'aller jusqu'à trois, il marmonna entre ses lèvres quelque chose dont elle ne comprit que le mot *loca*, c'est-à-dire folle, et recula en levant les mains.

— C'est bien, dit-elle. Tout doux. Inutile de m'énerver.

Une lueur de haine passa dans les yeux de l'homme.

— Tu as intérêt à ne jamais revenir par ici.

Elle lui opposa un sourire narquois.

— C'est pourtant un endroit tellement agréable à visiter...

Gardant son arme pointée sur lui, elle recula jusqu'à la rue, puis elle glissa le Glock dans sa ceinture, où elle pourrait le saisir rapidement en cas de besoin, enfourcha sa moto et démarra.

Elle ne rabaissa son T-shirt sur l'arme qu'aux abords de la file d'attente pour quitter le pays, et attendit d'avoir passé la frontière saine et sauve pour s'arrêter et remettre le Glock dans son holster fixé au mollet.

* * *

Roderick se sentait complètement lessivé.

Dans l'incapacité de trouver un vol pour Tucson, il s'était rabattu sur Phoenix et n'avait atterri qu'à 23 h 30. Il avait dû ensuite attendre ses bagages, et perdre son temps à remplir de la paperasse pour louer une voiture, avant de passer quatre heures au volant, direction le sud-est et Bordertown.

A part une sieste d'une vingtaine de minutes dans l'avion, il était éveillé depuis près de vingt-quatre heures.

Malgré sa fatigue, il n'avait pu se résoudre à prendre une chambre dans un motel. Le soleil n'était pas encore levé et, en arrivant aussi tôt, il s'accordait une courte marge de manœuvre, durant laquelle il pourrait faire le tour du patelin pour se familiariser avec ce qui avait changé, et retrouver ce qui était resté identique. Cela lui laisserait aussi le temps de se préparer à affronter son père.

« Bienvenue à la maison », marmonna-t-il tandis qu'il passait devant le drugstore, l'épicerie, la boutique de vêtements Serrano's Western Wear, et l'église catholique où sa mère le traînait de force tous les dimanches. Elle insistait pour que son jeune frère les accompagne, mais la religion n'avait pas réussi à maintenir Arturo dans le droit chemin. Était-il seulement encore en vie ?

Aux abords du lycée, il ralentit. Les bâtiments avaient été récemment repeints, et une aile avait été ajoutée. Elmer avait toujours son stand de sandwiches au coin de la rue, peint du même horrible bleu criard qu'il gardait à la mémoire.

Au cœur de la vieille ville, les immeubles arboraient des promenades de bois et des enseignes typiques du Far West d'autrefois. S'efforçant de survivre à la fermeture de la mine, Bordertown avait suivi l'exemple de Tombstone en recréant un folklore propre à attirer les touristes. Mais Bordertown ne possédait pas l'équivalent d'OK Corral, ni aucune attraction susceptible d'asseoir sa notoriété. Tout ce que la ville pouvait proposer, c'était une visite de l'ancienne mine, une poignée de boutiques de souvenirs, et quelques ranchs transformés en gîtes qui promettaient aux touristes de « vivre une authentique expérience de cow-boy ».

La ville aurait périclité à petit feu si quelques artisans n'étaient venus s'y installer, se faisant un nom dans les bijoux en turquoise et l'art western.

Quelques-uns des immeubles vétustes avaient été rénovés. Le cabinet du chiropracteur et la clinique vétérinaire affichaient une façade pimpante et une nouvelle enseigne. Mais la supérette qui s'était construite l'année où Roderick était parti présentait maintenant un aspect fatigué et abritait une laverie automatique, un discount de produits électroniques, et une boutique de vins et spiritueux. Ce qui était autrefois une brocante accueillait un salon de coiffure et un institut de beauté. Le Circle K, où la moitié du lycée se retrouvait le samedi soir pour boire un verre et danser, était fermé. Des graffitis défiguraient son mur de briques, et des ordures jonchaient le parking envahi de mauvaises herbes. Dans Center Street, la plupart des maisons étaient à l'abandon, portes et fenêtres condamnées par des planches ou des barres de fer en travers des volets.

Bordertown n'avait rien de particulièrement attractif, mais Roderick fut soudain envahi par une sorte de tendre nostalgie, où se mêlaient le mal du pays et les regrets.

Il envisagea un instant de se rendre au cimetière, le moment lui semblant idéal pour honorer la mémoire de sa mère. Mais l'idée de rester debout devant sa tombe, comme il l'avait fait quand il n'avait que seize ans, risquait de réveiller trop de souvenirs douloureux.

Il n'irait pas. *Pas encore.*

A la sortie de la ville, il prit la direction du ranch, sans vraiment comprendre ce qui l'y poussait. Il se moquait de savoir ce que l'exploitation agricole était devenue. Il n'avait pas envie de voir son père, et encore moins ses demi-frères. Mais c'était plus fort que lui.

L'arche encadrant l'entrée apparut bien plus vite qu'il ne l'aurait cru. Le ranch lui semblait beaucoup plus éloigné de la ville quand il était jeune, sans doute parce qu'il devait marcher s'il voulait aller quelque part.

Des arbres *paloverde*, typiques de la région, bordaient l'allée jusqu'à la maison où ses demi-frères avaient vécu avec Edna, la femme de Bruce,

laquelle s'enorgueillissait de son bon goût et de son sens de la propriété.

Sa mère aurait pu avoir une existence plus agréable si on l'avait autorisée à devenir employée de maison. Edna en avait plusieurs, à l'époque. Bruce avait promis à Carolina qu'elle pourrait travailler à l'intérieur, et échapper ainsi à l'épouvantable chaleur qui régnait dans les champs.

Mais Edna avait refusé. Elle ne pouvait pas supporter une telle proximité de Carolina avec sa famille. D'ailleurs, elle avait tout fait pour que Carolina soit totalement évincée du ranch, mais son père n'avait pas osé la renvoyer.

A plusieurs reprises, il lui avait offert de l'argent pour qu'elle s'en aille, mais elle avait toujours refusé. Finalement, Bruce l'avait laissée rester. Elle avait continué à travailler dans les champs, avec la même vaillance qu'un homme, et à vivre dans les baraquements réservés à la main-d'œuvre, à la périphérie de South Forty.

Roderick l'avait toujours secondée, essayant d'en faire le plus possible pour la soulager. Jusqu'à cette ultime raclée infligée par ses demi-frères. Bruce avait alors exigé qu'il cherche du travail ailleurs pour éviter les conflits permanents.

C'était pour cette raison qu'il se sentait tellement obligé de revenir. Même s'il détestait son père, c'était le seul foyer qu'il ait jamais connu jusqu'à la mort de sa mère.

Les pneus du Hummer qu'il avait loué crissaient sur les gravillons tandis qu'il avançait lentement dans l'allée et bifurquait vers les dépendances. Il ne lui restait plus beaucoup de temps. Une claire lumière matinale éclairait déjà la grande maison, et son père avait toujours été un lève-tôt.

Dépassant le matériel agricole stocké près d'une immense citerne à eau, ainsi qu'un silo à grain, il emprunta le chemin de terre battue encadré par les clôtures blanches qui délimitaient les champs, et se dirigea vers les quartiers du personnel.

Les bungalows composés uniquement de deux pièces avaient été repeints. Une parabole satellite surmontait le toit du premier, et des câbles en partaient pour alimenter les autres. Des blocs de climatisation étaient fixés sur le côté de chaque bâtiment en préfabriqué.

Les conditions de vie s'étaient améliorées. Quand Roderick était enfant, il n'y avait ni électricité ni plomberie. Quand il disait à des Américains qu'il avait grandi dans la misère, ceux-ci n'avaient pas la moindre idée de ce dont il parlait.

Tandis qu'il était plongé dans ses pensées, la porte d'un bungalow s'ouvrit et un homme voûté et décharné en sortit.

Roderick eut un choc quand il constata qu'il s'agissait de Jorge. Il avait tellement vieilli, en quatorze ans...

Leurs yeux se croisèrent, et le vieil homme grimaça un sourire, révélant une bouche édentée.

Roderick eut soudain envie de faire demi-tour. Même s'il avait honte de sa réaction, il voulait oublier ses racines, oublier qu'il avait vécu là.

Mais il ne bougea pas. Jorge était déjà en train de se diriger vers la voiture en essayant de presser le pas.

Se composant un visage aimable, Roderick abaissa sa vitre.

— *Hola, mi amigo.*

— *Hola, hijo.*

La main noueuse de Jorge se referma avec affection sur l'avant-bras de Roderick.

— *¿Cómo estás ?*

— *Muy bien. Muy bien.*

Après ces salutations d'usage, Roderick revint à l'anglais. Il le parlait sans le moindre accent, ce qui lui rappela qu'il avait échappé à son passé. Il avait de l'argent, quantité d'opportunités, et des gens qui se souciaient de lui, bref, une vie totalement différente, en Californie.

— Tu es toujours là, vieil homme ?

— Où veux-tu que j'aie ? Je suis trop vieux et cabossé. Personne d'autre ne voudrait de moi.

En mesurant ce que des années de dur labeur avaient fait de Jorge, Rod fut surpris que Bruce lui ait permis de rester. Le pauvre homme ne pouvait certainement plus abattre la besogne comme avant. Peut-être étaient-ils parvenus à un arrangement ?

— Qu'est-ce que tu deviens, fiston ? Toujours à attraper les méchants pour le compte de Department 6 ?

— Pour le moment.

— Ton père est tellement fier...

Le sourire de Rod s'évanouit.

— Qu'est-ce qui lui prend ? Pourquoi a-t-il pris contact avec moi, tout à coup ?

— La sagesse vient avec l'âge, non ?

— Désolé, mais je n'y crois pas. Quelque chose a dû provoquer ce brusque revirement.

— Non. Ça fait des années qu'il m'interroge sur toi. Il sait que tu es un garçon bien, qui mérite l'admiration.

— Jorge, arrête tes bêtises.

— Ecoute, *hijo*, il a eu un gros problème de santé, il y a huit ans. Une crise cardiaque. Depuis, il n'est plus le même. Je pense qu'il a compris ce qu'il a perdu, et qu'il veut essayer de réparer.

— Et me faire venir ici pour résoudre une série de meurtres, c'était une excuse, alors ?

— Pas seulement. Il pense vraiment que tu peux aider. Si quelqu'un peut tuer comme ça, quand il en a envie, et ne jamais se faire prendre, ça fait peur à tout le monde, tu comprends ? Les gens risquent de commencer à s'armer, à tirer sur tout ce qui bouge...

— Je comprends. Il faut éviter l'escalade.

Jorge hocha la tête avec satisfaction.

— Exactement.

Roderick jeta un coup d'œil vers la maison. Même s'il était prêt à tout mettre en œuvre pour retrouver le coupable, cela ne changeait rien à sa situation personnelle.

— Ecoute, il faut que j'y aille, dit-il. Prends bien soin de toi.

— Quoi ? Non ! Reste. Ton père serait tellement heureux de te voir...

— Inutile de perturber Edna et les garçons.

— Bah ! Qui se soucie d'Edna ? Et les garçons ne risquent plus de s'en prendre à toi, aujourd'hui. Il suffirait qu'ils te regardent pour comprendre que ce ne serait pas une bonne idée.

— Il ne s'agit pas seulement d'eux. Peu important les épreuves que Bruce à traversées, ou ce qu'il ressent. Je n'ai pas envie de le voir.

Rod essaya d'être le plus clair possible.

— Je ne le considère pas comme ma famille.

L'expression du vieil homme fit comprendre à Rod qu'il était déçu et attristé.

— Accorde-lui ton pardon, mon garçon, dit-il en lui saisissant de nouveau l'avant-bras. Oublie le passé.

— C'est ce que j'essaie de faire. Et je veux l'oublier, lui aussi.

— Ce n'est pas ce qu'elle aurait voulu.

Un pick-up se dirigeait vers la clairière. Quelqu'un allait travailler. Roderick ne pouvait plus remettre son départ sans risquer une rencontre indésirable.

Il n'avait pas envie d'entendre ce que Jorge essayait de lui dire, de toute façon. Ce n'était pas parce que sa mère n'avait jamais voulu renoncer à Bruce qu'il devait, lui aussi, continuer à s'accrocher en buvant le calice jusqu'à la lie.

— Ça m'a fait plaisir de te voir, dit-il, posant la main sur celle de Jorge.

* * *

Lorsque le téléphone tira Sophia d'un sommeil profond, son cœur fit un bond dans sa poitrine. Elle était certaine qu'il s'agissait d'un de ses agents, ou bien du régulateur du comté, qui l'appelait pour signaler un nouveau meurtre de clandestins.

Mais le son se répéta, et elle poussa un soupir de soulagement.

Elle avait rêvé. Ce n'était pas le téléphone. Quelqu'un était à sa porte.

Elle roula en grommelant hors du lit, se dirigea vers le salon de sa petite maison de style hacienda, et colla son œil au judas de la porte d'entrée.

C'était Starkey. Comme d'habitude, il portait son blouson de cuir, orné d'écussons, qui avait pour lui tant de signification, un jean et des bottes de motard. Ses cheveux blonds et sa moustache, d'un ton plus foncé que sa chevelure, avaient poussé depuis la dernière fois qu'elle l'avait vu. Il avait aussi pris un peu de poids, mais ça ne l'empêchait pas de rester séduisant.

— Donne-moi une minute.

Elle claqua la porte et se précipita dans sa chambre pour enfiler un peignoir sur le T-shirt et le caleçon d'homme qu'elle avait l'habitude de porter pour dormir. Puis elle revint lui ouvrir, tenant la porte et bloquant l'embrasure pour le dissuader d'entrer.

Il observa sa chevelure en désordre, son peignoir qu'elle avait déjà neuf ans plus tôt quand ils sortaient ensemble, ses pieds nus...

— Tu vas bien ? demanda-t-il.

— Mouais. Pourquoi ?

— J'ai reçu un appel de toi, la nuit dernière. En fait, j'en ai eu trois. Mais sans message.

Trois appels ? C'était bizarre. Elle avait bien essayé de le joindre depuis le Mexique, mais elle était hors zone. Elle avait dû malencontreusement appuyer sur la touche de rappel.

— Je voulais parler à Rafe, improvisa-t-elle.

— A 1 heure du matin ?

— Non, plus tôt. Ton numéro était dans mon historique récent, il a dû se recomposer dans ma poche.

— Heureusement que je ne l'ai pas entendu sonner, sinon je me serais demandé pourquoi tu appelais sans jamais rien dire. J'étais à une soirée, et la musique était sacrément forte.

Tant mieux. S'il avait pris connaissance plus tôt des appels, il serait venu l'attendre chez elle, et elle aurait été obligée de l'arrêter pour conduite en état d'ivresse. Elle le connaissait trop bien pour savoir qu'il ne se contentait pas de boire du soda, quand il sortait avec sa bande de motards.

— Qu'est-ce que tu voulais à Rafe ?

— Juste prendre de ses nouvelles, savoir comment s'est passée sa semaine...

— Il va bien. Il est parti camper quelque part avec un copain. Il ne rentre pas avant quatre jours.

Quelque part ? Il ne savait pas où était son fils ? Cela faisait partie des choses qui l'horripilaient chez Starkey. C'était un père aimant, mais il ne faisait pas attention aux détails que les autres parents considéraient comme importants.

— Quel ami ?

Elle espérait qu'il savait au moins cela.

— Chase LaBrequé.

Sophia avait entendu Rafe parler de Chase, et elle n'était pas certaine qu'il ait la meilleure des influences sur lui. Mais Rafe était élevé par un Hells Angel et, s'il y avait un exemple dont elle devait s'inquiéter, c'était bien de celui-là.

Quoi qu'il en soit, elle avait de la chance que Starkey lui permette de continuer à voir Rafe. Il n'avait pas apprécié qu'elle devienne flic, et considérait qu'il courait un risque rien qu'en étant associé à elle. Les autres

membres du club n'étaient pas très heureux qu'elle fasse encore partie de sa vie. Et eux aussi auraient préféré Leonard Taylor comme chef de la police. Ce bon vieux Leo avait l'art de fermer les yeux sur certaines activités, ce qui n'était pas le cas de Sophia.

— Dis-lui de m'appeler quand il rentrera, lui demanda-t-elle.

— Ouais. Bien sûr.

Elle commençait à refermer la porte quand il la retint de sa main large et puissante.

— Attends ! Devine qui j'ai vu.

Pas vraiment intéressée, elle ne se gêna pas pour bâiller.

— Qui ?

— Roderick Guerrero. Tu te souviens de lui, non ?

Evidemment. Elle revit immédiatement la peau café au lait et les yeux sombres du garçon qu'elle avait connu au lycée. Ils s'étaient retrouvés dans la même classe de seconde. S'il passait beaucoup de temps à la regarder pendant les cours, il ne s'était jamais montré entreprenant, ni avec elle ni avec aucune fille.

Et ça lui convenait bien ainsi, car il y avait chez lui une agressivité qui l'effrayait. Il passait d'ailleurs le plus clair de son temps à se battre. Mais il l'avait surprise en lui demandant si elle voulait bien être sa cavalière, au bal de fin d'année scolaire. Elle avait d'abord accepté, puis l'avait abandonné comme une vieille chaussette parce qu'un autre garçon qui lui plaisait davantage l'avait invitée à la dernière minute.

Naturellement, tout le lycée s'était moqué de Roderick, et elle n'avait jamais eu l'occasion de s'excuser, car il n'était pas revenu au lycée à la rentrée suivante.

Ce n'était pas un souvenir très glorieux. Les adolescents étaient souvent cruels, et elle n'avait pas fait exception à la règle. Mais elle était trop curieuse de savoir ce que Roderick était devenu pour abandonner le sujet.

— C'était vraiment Roderick ? Tu es sûr ?

— Certain. Je l'ai vu qui sortait de Bailey's Breakfast, et je me suis arrêté pour le saluer.

— Je ne savais pas que tu le connaissais. Il a mon âge.

— J'étais copain avec son oncle, Arturo. On a pas mal entraîné ensemble pendant deux ans, avant qu'il ne quitte la ville du jour au lendemain.

— J'ignorais qu'il avait un oncle.

— C'était un sacré dur.

Un peu dans le genre de Roderick, alors. A cette époque, son père n'avait pas encore perdu son entreprise, son mariage et tout ce qui faisait sa vie, et Sophia ne s'intéressait pas beaucoup aux problèmes des autres. Elle vivait dans une bulle idyllique qui n'allait pas tarder à exploser, la jetant dans les bras de Starkey.

— Que fait-il en ville ?

Starkey eut un sourire satisfait.

— J’attendais que tu me poses la question. Tu es prête ?

Elle resserra la ceinture de son peignoir.

— Prête pour quoi ?

— Il vient enquêter sur les meurtres de sans-papiers.

— Quoi ?

Starkey était hilare.

— Je savais que ça te plairait. Il travaille pour une société de sécurité privée en Californie. Ces types sont des mercenaires hyper entraînés, et ils se font un maximum de pognon.

Elle ne put ignorer la petite lueur dans ses yeux, indiquant qu’il n’en avait pas encore terminé.

— Quand je lui ai dit que tu dirigeais la police locale, il a eu le même air ahuri que toi en ce moment.

— Donc, il va rester quelques jours ?

— Quelques semaines, tu veux dire. Tu n’as pas écouté ? Il essaie de te voler ton enquête.

Elle secoua la tête.

— Oh non, alors ! Il n’en est pas question.

— Je peux espérer des remerciements pour l’info ?

Elle ignore la remarque.

— Où loge-t-il ?

— Je ne sais pas. Mais ça ne doit pas être loin.

Il tapa dans ses mains.

— Bon, je dois y aller. Quelqu’un m’attend.

Elle ne demanda pas qui. Elle préférerait ne rien savoir des petits trafics de Starkey. De toute façon, elle avait d’autres préoccupations.

— D’accord.

Elle agita mollement la main pour lui dire au revoir, mais ne fit aucun geste pour rentrer dans la maison.

Quelques secondes passèrent avant qu’un voisin ne la salue. Elle s’aperçut alors qu’elle se tenait toujours sur le seuil, à regarder Starkey s’éloigner à moto.

Après avoir adressé un signe de tête poli au vieux Phil, elle referma sa porte, en essayant de se persuader que Roderick avait oublié l’incident du bal.

Mais le souvenir de son retour à la maison, et de sa mère qui l’attendait pour lui dire d’un ton désapprouvateur que Roderick s’était présenté en costume et avec des fleurs, lui fit grincer des dents.

Inutile d’espérer un miracle. Bien sûr qu’il se rappellerait...

— Rod ? Tu es là ?

C'était son père. *Déjà !*

Jorge avait dû le prévenir. Ou Starkey. Ou quiconque l'avait vu prendre son petit déjeuner chez Bailey. Il pouvait aussi s'être fait repérer quand il était allé au ranch...

Mais c'était sans importance. Son père aurait appris sa présence tôt ou tard. Il était impossible de rester anonyme longtemps, à Bordertown.

Agacé d'être dérangé, il leva la tête de l'oreiller.

— Je dors !

— Je t'ai apporté quelque chose.

— Je n'en veux pas.

— Je pense que si. Ouvre la porte.

Rod jura entre ses dents.

— Vous vous en irez si je le fais ?

Il y eut une légère pause.

— Si c'est ce que tu veux.

Rob repoussa le drap d'un coup de pied, roula hors du lit et enfila un short.

— Quoi ? lança-t-il, en ouvrant brutalement la porte.

Bruce lui tendit une pile de journaux.

— Ce sont des articles sur les meurtres. Je me suis dit que tu aurais envie de les lire. Ça te donnera une idée de ce qui s'est passé.

— Très bien. Merci.

— Et je voulais te dire que c'était inutile de payer une chambre de motel. Tu peux venir au ranch.

— Pardon ? Qu'avez-vous dit ?

— Que tu es le bienvenu au ranch.

— Un des bungalows est libre ?

Le visage de Bruce s'empourpra légèrement.

— Non, il y a toutes les chambres qu'il faut dans la maison.

Sa maison ? La grande bâtisse de deux étages, avec ses murs blanchis à la chaux, son toit de tuiles rouges, et la fontaine dans le patio ? Rod aurait donné n'importe quoi, quand il était enfant, pour voir comment c'était, à l'intérieur.

— C'est une plaisanterie ?

— Pas du tout. La maison est grande, et elle est presque vide, maintenant que les garçons sont partis.

Pourtant, Jorge avait laissé entendre que Patrick et Stuart étaient toujours au ranch.

— Où sont-ils ?

— Patrick est marié et a fait construire sa propre maison à l'autre bout de la propriété. Stuart en a profité pour s'en faire bâtir une, pas très loin de celle de son frère.

— Stuart n'est pas marié ?

— Non. J'espère qu'il ne va pas tarder. Je voudrais des petits-enfants, et la femme de Patrick n'est pas pressée. Elle possède l'institut de beauté, en ville, et prétend qu'elle est trop occupée.

Rod se souvint qu'il avait vu la boutique en passant.

— Alors, il a épousé une femme d'affaires ?

Même si Bruce ne semblait rien trouver à y redire, Rod doutait qu'Edna soit ravie d'avoir une petite esthéticienne pour belle-fille, même si celle-ci semblait travailler dur.

— On peut dire ça, j'imagine. Bref, comme je l'ai dit, la maison est disponible, et qui plus est, très confortable et spacieuse.

Bruce déployait trop d'efforts, ce qui rendait la situation encore plus étrange.

Déterminé à ne pas succomber à son amertume, Rod ravala la repartie acerbe qui lui venait à l'esprit.

— Non, merci. Je suis très bien ici.

Loin de s'offusquer, Bruce conserva son expression avenante.

— Eh bien, pense-y quand même. Si cette histoire s'éternise, tu pourrais finir par te lasser de vivre dans un motel. Et nous serions heureux de t'avoir avec nous.

De nouveau, Rod fut tenté de lui demander s'il avait oublié le passé, quand Bruce les tenait à distance, sa mère et lui. Mais en montrant sa colère, il aurait l'air d'y accorder de l'importance. Inutile de donner à Bruce, Edna et leurs fils la satisfaction de savoir qu'ils avaient réussi à le faire se sentir inférieur et indésirable.

Pour la seconde fois, il parvint à garder son calme.

— Merci pour les journaux.

Se félicitant pour son vernis de courtoisie, il commença à repousser la porte... avant de la rouvrir.

— Au fait...

Visiblement désireux de poursuivre la conversation, Bruce lui adressa un sourire engageant.

— Oui ?

— C'est vrai que Sophia St. Claire dirige la police ?

— Oui, pourquoi ? Tu la connais ?

Oh ! oui, il la connaissait !

Il avait eu un gros coup de cœur pour elle quand ils étaient en seconde au lycée, et avait trouvé le courage de l'inviter au bal de fin d'année. Fou de joie quand elle avait accepté, il avait pensé qu'il s'était peut-être trompé sur Bordertown, et sur ses chances de réussir dans cette ville.

Jamais il n'avait été aussi enthousiaste et aussi confiant dans ce que l'avenir lui réservait. C'était comme si une nouvelle vie s'offrait à lui. Il avait dépensé tout ce qu'il possédait pour acheter un costume d'occasion et des fleurs, et avait compté les jours avec impatience.

Quand il avait découvert qu'elle lui avait posé un lapin pour accompagner un garçon plus populaire que lui, il avait eu l'impression qu'elle s'était moquée de lui depuis le début, dans le but lui faire comprendre qu'il ne pourrait jamais être rien de plus que ce qu'il était.

Il avait pris cette attitude comme un rejet personnel et en avait été profondément meurtri, sans doute parce qu'il était encore jeune et vulnérable, à l'époque.

Depuis, il s'était considérablement aguerri.

— Nous étions dans la même classe...

Ne résistant pas à l'envie de remuer le couteau dans la plaie, il ajouta :

— Enfin, pour le peu de temps que je suis resté au lycée...

Refusant d'évoquer les aspects négatifs du passé, ou ne voulant pas s'en souvenir, Bruce ne releva pas le reproche.

— C'est une vraie beauté, dit-il. Stuart en parle tout le temps.

— Sa femme n'y voit pas d'inconvénients ?

— C'est Patrick qui est marié, pas Stuart. Sophia est également célibataire. Pour le moment, en tout cas. Il y a bien une demi-douzaine d'hommes qui aimeraient changer ça.

Y compris Stuart, apparemment.

— Elle sort avec quelqu'un, en ce moment ?

— Pas que je sache. Elle voyait Dick Callahan, le pasteur de l'Eglise du Premier Calvaire, mais ça n'a pas abouti.

— Pourquoi ? Il s'est rendu compte que son âme ne valait pas la peine d'être sauvée ?

— Pourquoi dis-tu ça ? Non, c'est lui qui s'est mal comporté. Il a mis une gamine enceinte. Tu te rends compte du scandale ? Un homme d'église qui couche avec une mineure appartenant à sa communauté ? Pour sauver la face, et son emploi, il a affirmé qu'il l'aimait. Et c'est peut-être vrai. Qui sait ? Quoiqu'il en soit, il l'a épousée, et la naissance est imminente.

— Pauvre Sophia, répliqua Rod, sans parvenir à masquer totalement le sarcasme dans sa voix.

Tant mieux si elle avait été humiliée. Au moins, maintenant, elle savait quel effet ça faisait.

— Elle est compétente dans son travail, au moins ?

— Apparemment. Mais elle vient de traverser quelques mois difficiles.

D'abord, elle a dû affronter les habitants qui étaient opposés à ce qu'une femme, jeune de surcroît, occupe ce poste. Sans Paul Fedorko et quelques autres du conseil municipal qui étaient fermement opposés à son principal concurrent, elle n'aurait pas été nommée. Par la suite, on ne s'est pas privé de lui mettre des bâtons dans les roues. Puis il y a eu ces meurtres. Si elle ne trouve pas le coupable dans un laps de temps court, ça donnera à ses opposants un prétexte pour demander son licenciement.

En apprenant ces nouvelles, Roderick fut tenté de rester à se tourner les pouces, attendant de voir si elle était capable de se sortir seule de ce mauvais pas.

Il n'avait vraiment aucune envie de lui rendre service. Mais il ne pouvait pas risquer la vie de personnes innocentes pour assouvir un vieux désir de vengeance. Et puis, après tout, ce n'était pas si important... Il avait peut-être eu autrefois des sentiments pour Sophia, mais cela faisait des années qu'il n'avait plus pensé à elle.

— Vous croyez qu'elle acceptera de travailler avec moi ?

— Je ne vois pas pourquoi elle refuserait. Quelqu'un avec ta réputation, tu penses... Je suis sûr qu'elle considérera toute aide comme la bienvenue. Je sais que le shérif lui a assigné une inspectrice, mais ce n'est pas suffisant.

— Elle part avec un lourd handicap.

— Je ne te le fais pas dire.

— Je vais lui rendre visite.

— Le conseil municipal sera soulagé de te savoir impliqué dans l'enquête.

Rod retint un soupir. Il détestait les notables des petites villes. Mais la situation pouvait jouer en sa faveur, et il n'allait pas s'en plaindre. Inquiète à l'idée de perdre son travail, et en grand besoin d'aide, Sophia serait plus encline à coopérer avec lui.

— Ravi de l'apprendre, marmonna-t-il.

Bruce ne parut pas remarquer son manque d'enthousiasme.

— Si tu as besoin que je te présente des gens, ou autre chose, n'hésite pas à me le faire savoir.

— Mouais, bien sûr.

Encore une fois, Bruce ne releva pas la note d'amertume dans la voix de Rod, qui aurait pourtant dû l'avertir qu'il n'avait aucunement l'intention de le solliciter.

— Au fait, je t'ai apporté quelque chose d'autre. Je vais le chercher.

Il se dirigea vers le côté passager de son gigantesque pick-up à double essieu, gris métallisé, et récupéra une enveloppe en papier kraft.

Rod la prit sans faire de commentaire. Soulevant le rabat, qui n'était pas collé, il en retira un paquet de mandats postaux — ceux qu'il avait envoyés pour rembourser les obsèques de sa mère.

— Je n'en veux pas, et vous le savez.

— Ça me ferait plaisir que tu les prennes. Je ne peux pas expliquer pourquoi, mais c'est important pour moi.

— Si vous y tenez...

Rod était sur le point de jeter l'enveloppe sur la console près de la porte, quand il sentit sous ses doigts quelque chose dont la texture était différente.

Lorsqu'il sortit l'objet de l'enveloppe, il vit que c'était un cliché de sa mère et lui devant leur bungalow.

Carolina, jeune, belle et encore en bonne santé, portait un de ses chemisiers sans manches bon marché, un chapeau à large bord pour la protéger du soleil, et un jean coupé aux genoux et roulé sur quelques centimètres. Elle souriait et serrait son fils contre elle.

Rod devait avoir trois ou quatre ans, sur la photo. Il était trop jeune, en tout cas, pour se souvenir qu'elle avait été prise.

— Où avez-vous eu ça ?

Il lui était plus difficile, maintenant, de contenir sa colère.

En découvrant combien Carolina était belle, il pouvait comprendre pourquoi Bruce avait été attiré par elle. Mais ce n'était pas une excuse pour abuser de sa naïveté comme il l'avait fait, alors qu'il possédait déjà tout ce qu'un homme pouvait souhaiter.

— C'est moi qui ai pris la photo.

Comprenant sans doute, à l'expression de Rod, ou à la crispation de ses épaules, qu'il était temps de partir, Bruce marmonna un au revoir et tourna les talons.

Rod ne répondit pas. Il ne pouvait plus ni parler ni bouger.

Submergé par un flot de souvenirs, il ne parvenait plus à détacher les yeux de l'image de sa mère.

* * *

La sueur coulait entre les épaules de Sophia, tandis qu'elle allait d'un mobile home à l'autre pour essayer de recueillir des témoignages, et sa chemise d'uniforme collait à sa peau, lui procurant une sensation d'inconfort.

Trois coups avaient été tirés, comme l'indiquaient les douilles qui avaient été retrouvées, mais une seule personne, Debbie Berke, était sortie de son lit pour voir ce qui se passait.

Mac White, qui habitait juste à côté d'Earl et Marlene, reconnut qu'il avait vaguement entendu quelque chose, mais qu'il ne s'en était pas préoccupé. Il était trop habitué aux disputes de ses voisins pour prêter attention à quelques cris.

Randy Pinegar prétendait souffrir de troubles du sommeil, et avait déclaré avoir pris un somnifère. Mais tout le monde savait qu'il était alcoolique et, d'après Sophia, il devait être dans les vapes.

Ralph Newlin, le seul autre voisin proche de la zone, se trouvait à Phoenix, où il était allé chercher sa fille chez son ex-femme, pour l'emmener à Disneyland.

Sophia s'apprêtait à retourner interroger Debbie, quand son portable

sonna.

En voyant qu'il s'agissait de l'inspecteur Lindstrom, elle faillit ignorer l'appel, mais le conseiller Paul Fedorko l'avait appelée le matin en accentuant la pression. Il lui avait dit que les autres membres du conseil municipal commençaient à devenir nerveux, et se demandaient si elle avait assez d'expérience pour résoudre cette affaire. Il avait laissé entendre que deux conseillers en particulier avaient demandé qu'elle soit remplacée. Le maire, quant à lui, déplorait que Leonard n'ait pas eu la promotion qu'il méritait. Paul lui-même commençait à penser que, personnalité controversée mise à part, Leonard aurait plus de chances qu'elle d'arrêter le tueur de sans-papiers.

Sophia savait que c'était la peur qui inspirait ce revirement aux conseillers municipaux, mais elle n'appréciait pas leur manque de confiance.

En résumé, elle devait coopérer avec l'inspecteur Lindstrom et lui faire confiance malgré le signal d'alarme qui carillonnait dans sa tête, et la sensation de malaise qui lui nouait l'estomac. Elle ne pouvait pas affronter cette affaire toute seule. Il y avait beaucoup trop de travail.

Elle décrocha.

— Sophia St. Claire.

— Vous avez identifié les victimes ?

Elle avait laissé un message à Lindstrom, après sa conversation avec Fedorko.

— Oui.

— Comment ?

— Ça valait la peine que j'aille à Naco.

— J'ai prévenu le consulat du Mexique à propos des meurtres, vous allez sans doute les informer de ce nouveau développement ?

— C'est fait.

— A qui avez-vous parlé ?

— A la même personne que vous, le consul adjoint Rudy Ruybal.

— Je lui ai demandé d'accélérer les choses pour le test ADN de Philip Moreno. Il vous en a parlé ?

Philip Moreno faisait partie des victimes de la seconde agression. Il avait été identifié via la base de données SIRLI, en postant une photo d'une loupe d'horloger trouvée à côté de lui, et du logo de son T-shirt.

— Il n'a rien dit.

— Je ne comprends pas qu'ils traînent les pieds comme ça.

— Les tests sont chers. Il faut que le cas soit approuvé.

Quand il n'y avait aucun autre moyen de s'assurer de l'identité d'un sans-papiers décédé, le consulat faisait réaliser un test ADN par la faculté de médecine de Baylor, dans l'espoir de relier le corps à un parent au Mexique. Mais c'était une procédure longue et coûteuse, qui devait être approuvée par le ministère des Affaires étrangères à Mexico, et le gouvernement n'était pas très partant pour le faire, sauf s'il était assuré que ce serait un succès.

Le logo sur le T-shirt de Moreno était le seul indice leur permettant de

croire qu'il venait de Durango. S'ils pouvaient confirmer son identité, cela pourrait aider à identifier également la jeune fille qui l'accompagnait. D'après Sophia, il s'agissait du frère et de la sœur dont une famille, du nom de Moreno et vivant à Durango, avait signalé la disparition.

— Il a semblé perturbé ? demanda Lindstrom.

— Assurément. Il a convoqué une réunion.

— Vous ne pensez pas qu'il va essayer de nous discréditer en se répandant dans la presse, quand même ?

Fedorko avait les mêmes craintes, et pensait qu'une mauvaise presse serait préjudiciable pour elle, dans la mesure où cela donnerait au maire les arguments nécessaires pour amener le conseil municipal à un consensus sur son licenciement.

— Il le fera s'il pense que c'est dans l'intérêt de son pays. Mais je ne pense pas qu'il souhaite que ça se transforme en conflit.

— Je veux être présente à la réunion.

Lindstrom semblait prête à batailler ferme pour obtenir gain de cause, mais Sophia ne voyait aucun inconvénient à la laisser négocier avec le consul adjoint Ruybal. *Au contraire.*

— Pas de problème. C'est à 14 heures. Ayez la gentillesse de dire à Ruybal que je suis très occupée par l'enquête et que je n'ai pas pu me libérer.

Il y eut une longue pause.

— Vous m'avez piégée, se plaignit Lindstrom.

— Vous vous êtes piégée toute seule. Il n'y a aucune raison pour que nous y allions toutes les deux.

— Très bien. Comme vous voudrez. Dites-moi ce qui s'est passé à Naco. Je veux tous les détails pour lui prouver que nous faisons tout ce que nous pouvons, et que nous allons dans la bonne direction.

— Les Sanchez ont voyagé en bus, depuis Nayarit jusqu'à Naco. C'est là qu'ils ont traversé la frontière, vendredi soir, avec trente autres personnes. Ils ont été guidés par deux coursiers, Miguel et Juan Martinez. Cela faisait à peu près une heure que le groupe marchait, quand ils ont été repérés par la patrouille. Tout le monde s'est éparpillé. José et Benita ont filé de leur côté.

— Donc, nous n'avons aucun moyen de savoir qui les a vus en dernier. Le tueur peut être n'importe qui.

— N'importe qui avec un silencieux, précisa Sophia.

— Vous croyez qu'il avait un silencieux ?

— Je n'y ai pas pensé tout de suite, mais je me suis dit que les coups de feu auraient dû alerter plus de monde, s'ils avaient été tirés avec une arme classique.

— Ce n'est pas facile de se procurer un silencieux.

— Détrompez-vous. Ce n'est pas aussi compliqué ici que dans les autres Etats.

— Je vais voir avec l'ATF¹ si quelqu'un s'en est procuré un légalement, ces dernières années.

Sophia doutait que ce soit aussi simple. L'individu était trop intelligent. Mais ils ne devaient négliger aucune possibilité.

— Je connais quelqu'un qui pourrait m'informer sur le marché noir. Je vais lui demander de fouiner un peu. On verra s'il peut nous apprendre quelque chose.

Elle se garda bien de dire qu'il s'agissait d'un ex qui trafiquait justement dans ce genre de choses.

Elle était toujours au téléphone quand Debbie Berke ouvrit sa porte, sans qu'elle ait préalablement frappé.

— Je pensais bien avoir entendu une voix, dit la vieille dame.

Sophia leva la main pour lui indiquer qu'elle n'en avait pas encore terminé.

— Quand vous interrogerez l'ATF, essayez de savoir s'ils n'auraient pas un agent infiltré, dans le coin, qui pourrait nous renseigner sur l'achat ou l'échange d'un silencieux.

— Bonne idée. Au fait, comment s'est passée l'autopsie ?

— Elle n'a pas encore eu lieu. Je vous préviendrai dès que j'en saurai plus.

— J'y compte bien ! répliqua Lindstrom, avant de raccrocher.

Sophia était sur le point de se tourner vers Debbie, pour lui demander si le coup de feu qu'elle avait entendu pouvait avoir été tiré par un silencieux, quand un Hummer s'approcha.

Avec le soleil, elle eut du mal à reconnaître l'homme qui en sortit. Mais, dès qu'elle eut mis sa main en visière au-dessus de ses yeux, elle sut qu'il s'agissait de Roderick Guerrero.

* * *

Roderick ne s'attendait pas à trouver Sophia à cet endroit. Il était simplement passé jeter un coup d'œil à la scène de crime. Puisque tout le monde en ville ne parlait que de ça, il n'avait pas eu de mal à apprendre où le meurtre avait eu lieu. Mais elle était bien là, en compagnie d'une femme âgée et replète qu'il était certain de n'avoir jamais rencontrée. Ce camp de mobile homes était déjà là quand il vivait à Bordertown, mais il ne connaissait aucun des occupants.

La vieille dame le regardait avec curiosité. Il aurait pu l'ignorer et se consacrer à ce qu'il devait faire, mais maintenant que Sophia l'avait vu, il n'avait pas d'autre choix que de justifier sa présence.

Il vit qu'elle se crispait tandis qu'il approchait. L'avait-elle reconnu ? Il en doutait un peu. Elle n'avait jamais jugé qu'il méritait d'être remarqué. Elle sortait avec de riches fils de fermiers, pas avec un métis, illégitime de surcroît, qui vivait dans une cabane au sol de terre battue.

— Madame St. Claire ? demanda-t-il.

— Oui ?

Il y avait de la suspicion dans les yeux vert pâle encadrés d'épais cils noirs. Il n'avait pas oublié ces yeux qui, lorsqu'il était adolescent, lui paraissaient les plus beaux du monde. Quatorze ans après, il était toujours du même avis.

— Je suis Roderick Guerrero.

Il n'avait pas l'intention de mentionner le fait qu'ils s'étaient connus autrefois. C'était sans intérêt à ses yeux.

— Je travaille pour une société qui s'appelle Department 6.

La vieille dame qui se trouvait avec Sophia intervint :

— Ce ne serait pas l'agence de sécurité qui a envoyé des gens à Paradise, l'été dernier, pour enquêter sur l'Eglise des covenantaires, cette secte qui annonce la fin du monde pour bientôt ?

— C'est bien ça, répondit Rod, en lui adressant un sourire poli. Nous réalisons beaucoup de missions d'infiltration, en particulier pour la DEA, mais j'ai aussi une expérience d'enquêteur.

Sophia sollicita son attention.

— Et vous êtes ici pour... ?

— Bruce Dunlap m'a appelé à propos de la récente série de meurtres, et m'a demandé de venir vous prêter main-forte.

— Il vous paie pour ça ?

— Non. Il se trouve que j'ai des raisons personnelles de souhaiter l'arrestation du tueur.

— Et vous pensez que ça ne pourra pas se faire sans vous ?

Il ne put s'empêcher de réagir à l'intonation trop aiguë de sa voix.

— Vous l'avez dit. C'est ce que je pense.

Elle pressa si fort les lèvres l'une contre l'autre que toute couleur s'en effaça.

— Ainsi, nous allons continuer à prétendre que nous ne nous sommes jamais rencontrés ?

— Ça fait des années. Et nous nous connaissions si peu... J'ai pensé que vous aviez oublié.

— Je vois.

La vieille dame écoutait avec tellement d'avidité qu'elle en était bouche bée, mais il refusa de lui prêter attention.

Remontant ses lunettes de soleil sur son nez, il désigna les cavaliers de marquage répartis sur la scène de crime.

— Qu'avez-vous trouvé, là-bas ?

Sophia croisa les bras, affichant un air revêche.

— Je n'ai pas dit que j'étais d'accord pour collaborer avec vous.

— Je pensais que vous seriez assez intelligente pour comprendre que...

— Que la solution à tous mes problèmes se trouve devant moi ?

Rod sentit un muscle jouer dans sa mâchoire, tandis qu'il faisait un effort pour se contenir.

— Que c'est inespéré de recevoir une aide gratuite, alors que vous êtes en

sous-effectif, et que vous ne savez plus où donner de la tête.

— Vous vous moquez de moi ? Vous n'avez aucune légitimité, aucun mandat officiel. C'est comme si un spectateur débarquait en plein match et disait à l'entraîneur : « Maintenant, c'est moi qui prends le relais. »

— Si cet entraîneur est en train de faire perdre l'équipe, ça pourrait lui être utile d'avoir un avis extérieur.

La vieille dame ricana dans son dos, mais Sophia ne lui accorda pas un regard.

— Et si je ne veux pas de votre aide ?

Rod avait peine à croire qu'il s'agissait de la fille qu'il avait autrefois admirée. Jamais il ne se serait attendu à ce qu'elle devienne flic. Il l'imaginait plutôt en mère de famille dévouée, partageant ses journées entre le bridge, le shopping et les événements caritatifs.

— La couleur de ma peau pourrait m'aider à me fondre parmi certaines personnes. Je parle espagnol. Je connais la région comme ma poche. Et je vous offre mon temps et mes compétences. Pourquoi refuseriez-vous ?

— Parce que je n'ai pas besoin de vous. Le FBI va m'envoyer une équipe.

— Toutes les bonnes volontés sont les bienvenues, non ?

— Je n'ai pas envie de vous avoir dans les pattes. Et, avec votre ego surdimensionné, vous n'allez pas cesser de tirer la couverture à vous.

Il ôta ses lunettes et planta son regard droit dans le sien.

— Je peux demander une assignation officielle, si vous tenez absolument à jouer...

Il avait envie de dire « les garces », mais il se retint.

— ... les psychorigides.

Milt était un imbécile fini, mais ses contacts, ses moyens financiers, et la réputation de Department 6 pouvaient ouvrir bien des portes.

— Et à qui allez-vous demander ça ? rétorqua-t-elle d'un ton narquois.

— Au gouverneur, si nécessaire.

— Ah oui ? Dans ce cas, je vais attendre son appel, lança-t-elle avec arrogance.

Puis elle fit signe à la femme qui se trouvait avec elle de la précéder à l'intérieur du mobile home.

1. . Bureau of Alcohol, Tobacco, Firearms and Explosives : agence de lutte contre le trafic d'alcool, de tabac, d'armes à feu et d'explosifs.

— Vous êtes sûre que vous ne voulez pas de l'aide de M. Guerrero ? demanda Debbie, tandis que la porte se refermait derrière elles avec un claquement sec.

— Certaine, répliqua Sophia. Il ne fera que me gêner, et cette enquête est déjà assez difficile comme ça.

Elle pensait à Lindstrom, et à la possibilité que Leonard Taylor soit impliqué. Ayant grandi dans la région, ce dernier avait des amis et de la famille partout. Même le juge auprès de qui elle devait solliciter différents mandats lui était apparenté. A ce stade, elle était déjà entourée de personnes en qui elle ne pouvait pas avoir confiance. Inutile d'en ajouter une autre.

Debbie fronça les sourcils.

— Je ne sais pas. Il a l'air sûr de lui. Et s'il peut sauver des vies...

— Je n'ai pas besoin de lui.

Il n'était pas question qu'elle coopère avec un homme aussi arrogant. De toute façon, le soutien du FBI était imminent, et il ne pouvait pas faire mieux qu'eux.

— J'ai cru comprendre que vous le connaissiez...

Debbie s'agenouilla sur la banquette fixée sous la fenêtre, et souleva un coin de rideau pour regarder dehors.

— Mais je ne l'ai jamais vu dans le coin, reprit-elle.

— Nous sommes allés à l'école ensemble, jusqu'à la mort de sa mère. Ensuite, il est parti. C'est le fils illégitime de Bruce Dunlap.

— Mais oui, bien sûr ! Edna manque d'avoir une attaque chaque fois qu'on parle de lui.

Continuant à regarder dehors, elle ajouta :

— J'aurais pu m'en souvenir, remarquez. On ne rencontre pas si souvent des hommes qui ont cette allure-là.

— Ce n'était pas un homme, quand il est parti. Il avait seize ans.

Et il était loin d'être aussi séduisant qu'aujourd'hui. Il était maigrichon, au lycée, avec des mains et des pieds qui semblaient trop grands pour son corps, et une expression renfrognée aussi explicite qu'un panneau « Interdiction d'approcher ». Le fait qu'il ait toujours l'air d'avoir besoin d'une coupe de cheveux et de changer de vêtements lui donnait un air sauvage et vaguement

effrayant. Tomber sur lui, c'était comme se trouver face à un chacal solitaire dans le désert.

Mais le Roderick adulte n'avait plus rien à voir. Pour commencer, il avait grandi et s'était étoffé. Mesurant au moins un mètre quatre-vingt-dix, il devait peser dans les quatre-vingt-cinq kilos et avait un corps puissant de soldat. Ses cheveux d'un noir bleuté, coupés très court, renforçaient cette impression qu'il avait appartenu à l'armée. Avec sa peau magnifiquement cuivrée, et ses dents blanches parfaitement alignées, il s'était beaucoup amélioré physiquement.

— Il est toujours là, fit remarquer Debbie.

— Je m'en moque, du moment qu'il ne franchit pas le périmètre sécurisé.

— Il ne l'a pas encore fait, mais...

Debbie pivota pour la regarder.

— Que feriez-vous si c'était le cas ?

— Je l'arrêteraï pour avoir interféré dans mon enquête.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Debbie écarta un peu plus les rideaux.

— Alors, vous devriez peut-être regarder ça.

Sophia la rejoignit sur la banquette, et vit Roderick se courber sous le ruban, traverser la zone interdite, et s'accroupir près de l'endroit où les corps étaient tombés.

— Alors là, il va m'entendre ! s'écria-t-elle, en se ruant vers la porte.

* * *

Roderick savait que Sophia se dirigeait vers lui, mais il ne releva pas la tête. Il avait découvert quelque chose qui pouvait avoir son importance. Le glissant discrètement dans l'une des poches latérales de son bermuda, il se tourna alors qu'elle arrivait à portée de voix.

— Qu'est-ce que vous fichez, bon sang ?

— Rien.

Franchissant de nouveau le ruban, il commença à se diriger vers son Hummer.

— Ne bougez plus ! cria-t-elle, en courant derrière lui. Vous êtes en état d'arrestation.

Il décida de l'ignorer.

— Si vous ne vous arrêtez pas, je sors mon arme.

— A votre place, je ne ferais pas ça, répliqua-t-il par-dessus son épaule. Ça risque d'être un peu difficile à expliquer au gouverneur.

— Pas du tout. Je suis dans mon droit. Vous êtes un civil qui interfère dans une enquête de police. Et vous avez pris quelque chose, je l'ai vu. De quoi s'agit-il ?

— D'une preuve que vous auriez dû trouver. Ça aussi, vous pourrez

l'expliquer au gouverneur.

Elle haussa le ton.

— Vous feriez mieux de me la donner.

— Je vous dirai ce que j'en ai appris. Ça nous mettra peut-être dans la bonne direction.

— Nous n'irons dans aucune direction, car vous serez en prison.

Pour lui signifier qu'il ne s'en souciait pas le moins du monde, il ne prit même pas la peine de la regarder.

— Et qui va m'y mettre ?

— Moi !

— Bonne chance.

— C'est votre dernier avertissement. Si vous ne me donnez pas ce que vous avez pris, vous aller avoir besoin d'un bon avocat.

Arrivé à sa voiture, il en ouvrit la portière.

— Vous vous rendriez service en me laissant tranquille.

Elle sortit son arme, ainsi qu'elle l'avait annoncé, et la pointa sur lui.

— Ne bougez plus, ou je tire.

Il pivota brusquement et s'empara par surprise de son pistolet. Puis il le glissa dans la ceinture de son bermuda.

— La prochaine fois que vous menacerez un homme, assurez-vous qu'il ne puisse pas vous désarmer, dit-il.

Puis il monta dans sa voiture et démarra.

* * *

Sophia ne s'était jamais sentie aussi en colère ni aussi embarrassée de sa vie. Comme elle pensait ne pas courir de danger avec Roderick Guerrero, elle n'avait pas pris les précautions nécessaires. Et il l'avait ridiculisée.

Elle retourna en courant vers sa voiture de patrouille, se glissa au volant, et actionna l'alarme et la sirène avant de s'élancer sur le chemin de terre.

Le Hummer était presque à un kilomètre devant elle, et elle accéléra. Elle voulait réduire la distance et l'appréhender avant qu'ils n'arrivent aux abords de la ville.

Mais elle ne le rattrapa qu'au premier des trois feux tricolores de Bordertwon.

Même là, il ne s'arrêta pas. Dès que le feu passa au vert, il redémarra comme si elle n'était pas derrière lui, sirène hurlante. Furieuse, elle mit le haut-parleur et s'écria :

— Arrêtez-vous !

Elle répéta plusieurs fois ces mots, mais ils ne changèrent rien. Il ne voulait pas coopérer.

Il roula jusqu'au Mother Lode Motel, se gara et sortit de sa voiture.

— Vous n'allez pas vous en sortir comme ça ! cria-t-elle, en ouvrant sa portière.

Il se tourna et lui adressa un sourire.

— C'est ce qu'on va voir.

Se servant de sa portière comme d'un bouclier, elle sortit le fusil qu'elle gardait dans sa voiture.

— Rendez-moi mon Glock.

Il ôta ses lunettes de soleil et marcha vers elle.

— N'allez pas plus loin, dit-elle.

Et cette fois, il sembla comprendre qu'elle allait vraiment tirer, car il s'arrêta.

— Ecoutez, je vais poser votre arme sur le capot de la voiture, dit-il. Je vous suggère de la rengainer et de poursuivre les vrais criminels.

— Donnez-moi aussi ce que vous avez pris sur la scène de crime.

— Désolé, ce n'est pas possible. Mais si vous m'appellez quand vous serez calmée, nous pourrons en discuter.

— Vous êtes devenu un tel... crétin ! cria-t-elle, alors qu'il s'éloignait.

Leland Jennings, le gérant du motel, sortit pour voir à quoi rimait tout ce vacarme.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

— Parfaitement bien, répondit Sophia, en glissant le Glock dans son holster.

— Je peux faire quelque chose pour vous ?

— Non, merci, répondit-elle, avant de remonter en voiture.

Roderick Guerrero n'avait aucune autorité à Bordertown, aucun droit de s'immiscer dans une affaire en cours, et elle n'allait pas le laisser s'en sortir comme ça. Comment ses détracteurs pourraient-ils la respecter, si elle était incapable de garder le contrôle sur sa propre enquête ?

Elle attendrait la nuit tombée et l'approcherait de nouveau. D'ici là, il aurait peut-être fini par se résoudre à coopérer. Dans le cas contraire, elle savait ce qui lui restait à faire.

* * *

Dès que Sophia St. Claire eut levé le camp, Roderick ressortit. Il voulait aller à la poste pour envoyer, au labo avec lequel il travaillait à San Diego, le mégot de cigarette qu'il avait trouvé sur la scène de crime. Rien ne prouvait qu'il appartenait au tueur. Il pouvait avoir été jeté là quelques jours plus tôt par un voisin.

Il venait de se mettre au volant, quand un pick-up semblable à celui de son père, hormis la couleur rouge, s'arrêta derrière lui.

C'était un de ses demi-frères.

Avec le soleil, il ne pouvait distinguer le visage du conducteur. Mais son identité exacte ne faisait pas de différence : il les détestait tous les deux de la même façon.

Refusant d'agir comme s'il en était affecté, malgré l'adrénaline qu'il

sentait monter, il tourna la clé dans le contact et surveilla le rétroviseur.

Il n'imaginait pas l'un des frères Dunlap essayant de lui chercher des noises sans le renfort de l'autre, mais il savait que ceux-ci avaient pour habitude de surgir aux moments les plus inattendus.

La portière du pick-up s'ouvrit, et l'aîné des deux frères en sortit.

Rod n'eut aucun mal à reconnaître Patrick, même s'il avait un peu changé en quatorze ans. Ses cheveux blond foncé, qu'il portait longs et bouclés, étaient maintenant coupés court, et son visage impeccablement rasé s'était empâté. Pour la plupart des femmes, il était probablement encore séduisant, mais il avait pris du ventre. Il s'était marié et s'était laissé aller...

Rod laissa son moteur tourner pour montrer qu'il n'avait pas l'intention de perdre du temps, mais il sortit quand même de voiture. Il n'avait pas envie d'être coincé à l'intérieur si une bagarre éclatait.

Encore qu'il ne fût pas très inquiet. Il pouvait régler son compte à Patrick en deux temps trois mouvements, surtout maintenant que ce dernier avait perdu tout avantage physique.

Paraissant peu sûr de lui, Patrick s'arrêta à cinq pas et s'éclaircit la gorge. Il portait des bottes de travail, comme s'il sortait du ranch, mais son jean était propre, et sa chemisette faisait plus employé de bureau que cow-boy.

— Papa nous a dit que tu étais en ville, commença-t-il.

C'était tout ? C'était sa façon de reprendre contact, après tout ce qu'il lui avait dit quand ils étaient enfants ? Ces mots paraissaient si anodins...

— Et alors ? J'ai autant le droit que toi d'être ici.

— Je n'ai jamais dit le contraire.

— Qu'est-ce que tu veux, alors ?

— Te dire que... Je suis content que tu sois venu.

Rod eut un rire bref et sans joie.

— Tu plaisantes, je suppose ?

Patrick glissa les pouces dans sa ceinture en cuir.

— Tu es peut-être le seul à pouvoir arrêter ce qui se passe par ici, avant que ça ne devienne vraiment grave.

— Je dirais que c'est déjà carrément grave pour les Mexicains. Mais ça ne risque pas de t'inquiéter, bien sûr.

Patrick parut blessé par la remarque.

— Les choses changent, Rod. Les gens changent.

— Pas tant que ça. Alors, c'est quoi, la vraie histoire ?

Il observa le parking, contrôlant les autres voitures, s'attendant presque à une embuscade.

— Tu attends ton frère ?

Patrick donna un coup de pied dans un petit fragment de goudron détaché du sol.

— Non.

— C'est bizarre... Autrefois, vous aimiez bien vous mettre à deux contre un.

Patrick soupira, l'air subitement las.

— Je ne suis pas venu me bagarrer.

— Dommage, répondit Rod, qui le pensait presque.

Quel meilleur moyen, après tout, d'évacuer cette vieille colère qu'il gardait en lui depuis toutes ces années ?

Son demi-frère glissa les mains dans ses poches, et le large anneau doré qu'il portait à la main gauche disparut.

— J'ai fait des erreurs. Si tu veux me l'entendre dire, je suis prêt à m'excuser.

— Je ne veux rien de toi. Pas même des excuses.

— Bien sûr que non. Tu es trop orgueilleux pour ça. Tu l'étais déjà quand nous étions gamins. Je pense que c'est toi qui n'as pas changé.

Rod retrouvait là un peu de l'ancien Pat et, curieusement, il se sentit soudain plus à l'aise.

— Ça te donne bonne conscience de te dire que je méritais ces raclées ?

— Non. Mais reconnais que tu passais ton temps à nous provoquer.

— Comment ? En étant *vivant* ? Je suis le résultat, mon vieux, pas la cause. Ton père exploitait les migrants qui travaillaient pour lui.

— Je pense qu'il tenait à ta mère.

— Il avait une drôle de façon de le montrer.

— Ce n'était pas facile, pour lui.

— Excuse-moi de ne pas pleurer sur sa douleur. Je ne sais pas combien de fois je vais devoir le répéter, mais je m'en fiche royalement. Je ne suis pas venu voir ton père. Ni toi, ni ton frère.

Le visage de Patrick se crispa, exprimant une certaine émotion, sans que Rod parvienne à déterminer s'il s'agissait de gêne, de regret, ou de frustration.

— Je ne suis pas venu t'offrir une branche d'olivier, dit-il.

— Tant mieux !

— J'avais une autre raison pour te rencontrer.

— J'attends.

— J'ai une information sur les meurtres de ces... ressortissants Mexicains.

Rod prit appui contre l'aile de sa voiture et croisa les jambes.

— Depuis quand es-tu devenu aussi politiquement correct ? Tu ne préfères pas le terme *wetbacks* ? C'est comme ça que vous m'appeliez, autrefois.

Patrick cilla.

— Mouais, bon..., marmonna-t-il en se massant la nuque. Je crois que j'ai un peu évolué, depuis. Ma femme est à moitié mexicaine.

S'il pensait que ça leur ferait un point commun, il se trompait lourdement.

— Et elle vit avec toi ? Je la plains !

— C'est une femme formidable. Je ne la mérite pas.

— Je suis content pour toi.

Il avait prononcé cette phrase d'un ton neutre, en haussant les épaules, pour montrer à quel point il s'en moquait.

— J'en suis sûr, répondit Patrick.

— Ecoute, vous n'avez rien à craindre de moi, ni toi ni ton frère. Je ne recherche pas l'amour de votre père, ni son attention, et encore moins son argent, si c'est ce qui vous inquiète. Dès que j'aurai résolu cette affaire, je ficherais le camp d'ici.

— Bien. Laisse tomber.

Il commença à faire demi-tour, mais Rod le retint.

— Tu as dit que tu avais une information sur les meurtres.

Patrick marqua un temps de silence, délibérément, avant de soupirer.

— J'ai entendu Leonard Taylor parler, chez le coiffeur, l'autre jour.

— Qui est Leonard Taylor ?

— Il est venu de Douglas, il y a une dizaine d'années, quand il a été recruté comme chef de la police.

— Et que racontait-il ?

— Ce n'est pas tant ce qu'il disait que sa manière de le faire qui m'a intrigué. Il semblait se réjouir de tous ces meurtres, et il espérait que Sophia St. Claire se casserait les dents sur cette affaire. Il a même dit clairement qu'elle serait virée si elle n'arrêtait pas le coupable.

— Pourquoi espère-t-il son renvoi ?

— Elle lui a pris son poste. Avant son départ en retraite, le précédent chef avait deux officiers sous ses ordres, elle et Leonard. Ce dernier avait plus d'expérience, et il était supposé prendre la relève. Le conseil était décidé à le promouvoir quand Sophia a présenté une clandestine qui affirmait que Leonard l'avait surprise dans le désert, au sud de la ville, et lui avait proposé un marché.

— Quel genre de marché ?

— Une relation sexuelle contre la liberté.

— Je vois...

— Ça a causé un gros choc, et les gens ont commencé à se diviser en deux camps.

— Comment Sophia avait-elle trouvé cette femme ? Elle était venue au poste de police, où...

— Non, c'est un Mexicain qu'elle avait placé en cellule de dégrisement qui a commencé à raconter qu'un flic avait violé sa sœur. Personne ne faisait attention à ce qu'il racontait, mais Sophia a voulu en savoir plus. Elle a retrouvé la femme, qui a affirmé que c'était la vérité.

— Et donc ce type, Taylor, a perdu son emploi ?

— Non. La femme et son frère ont disparu peu après, et du coup, le procureur n'avait pas de quoi présenter un dossier. Taylor a pu rester, vu qu'il n'y avait aucune preuve, mais comme sa réputation avait souffert, la promotion a été offerte à Sophia.

— Et il a été obligé de travailler sous ses ordres.

— Exactement. Son ego ne l'a pas supporté, et il a démissionné. Aujourd'hui, il s'occupe d'un élevage de poulets. En fait, c'est ce qu'il faisait

à Douglas, avant d'entrer dans la police.

— Où habite-t-il ?

— Pas très loin de l'intersection entre Ray et Saguaro. C'est aussi là qu'il est supposé avoir violé cette Mexicaine, dans son propre jardin.

— Tu n'y crois pas ?

— Je ne sais pas ce que je dois croire. Ça paraît improbable qu'un policier puisse faire ce genre de choses... mais s'il pensait pouvoir s'en sortir sans se faire prendre... Sa femme se trouvait à Albuquerque, à ce moment-là, à un salon de loisirs créatifs. Elle fabrique des poupées. Ses filles faisaient un stage de sport. La plus petite était la seule à être à la maison avec lui. Elle a dit qu'elle avait entendu son papa faire des drôles de bruits derrière les buissons, et qu'il lui avait crié de s'en aller quand elle avait essayé d'aller voir ce qui se passait. Mais on ne peut pas mettre un homme en prison en se fondant sur le témoignage d'une fillette de cinq ans qui entend des grognements, et à qui son père dit de rentrer à la maison.

Rod croisa les bras.

— Donc, ce type aurait dû diriger la police de Bordertown si Sophia n'était pas intervenue.

— C'est exact. Et, en plus, sa femme l'a quitté en emmenant les enfants. Elle vit chez ses parents, à Prescott.

Rod se redressa.

— Je vais aller lui rendre une petite visite, cet après-midi.

— Sois prudent. Je crois qu'il détient un arsenal, là-bas.

Et, sur ces mots, Patrick retourna à sa voiture.

Rod fut tenté d'en rester là, mais quelque chose l'intriguait.

— Pourquoi m'as-tu parlé de ça ?

Son demi-frère tourna la tête.

— C'est évident, non ? Ce type pourrait être lié aux meurtres.

— Mais tout le monde connaît cette histoire. Quelqu'un d'autre aurait pu m'en parler. A commencer par Sophia St. Claire.

Patrick regarda ses pieds, avant de croiser le regard de Roderick.

— C'est ma femme qui m'a envoyé, admit-il. Elle voulait que je t'invite à dîner.

Rod essaya d'imaginer la conversation que Pat avait dû avoir avec sa femme.

— Tu as raison, elle est trop bien pour toi.

— C'est toujours non, n'est-ce pas ?

— Ça m'étonnerait que Stuart approuve.

— Je m'en fiche. Comme dit ma femme, tu es aussi mon frère.

Rod n'aurait jamais imaginé entendre un jour Patrick prononcer ces mots, et il ne savait comment réagir.

— Dis à ta femme qu'elle s'inquiète pour rien. Tout est bien comme ça.

— Elle ne voudra pas le croire. Elle tient absolument à ce que nous fassions la paix.

Avec un soupir, il se passa la main dans les cheveux.

— Je te l'ai dit, j'ai épousé Mère Teresa.

— Je suppose que c'est ta façon de te racheter une conscience, lança Rod, avant de remonter en voiture.

Kevin Simpson possédait trente-cinq mille acres le long de la frontière. Soutenus par plusieurs éleveurs de bétail de Douglas, sa femme, son fils et lui s'étaient organisés pour patrouiller sur leur propriété, enfin d'empêcher les immigrants clandestins de la traverser. Son fils tenait même un blog, sur lequel il affirmait qu'ils avaient à eux seuls arrêtés douze mille clandestins, qu'ils avaient ensuite livrés au CBP.

Le nombre était impressionnant, mais Sophia St. Claire savait qu'il ne représentait qu'une goutte d'eau dans l'océan. Le CBP en appréhendait plus de vingt mille par mois, et on considérait que, pour une personne arrêtée, il en passait cinq.

Confiant à son fils James les rênes de son cheval, Kevin montra à Sophia ce pour quoi ils l'avaient appelée.

— Regardez ça, dit-il en pointant du doigt un monceau de détrit — bouteilles en plastique, papier toilette, emballages de nourriture. Ça correspond seulement aux deux derniers mois. J'ai renoncé à essayer de garder l'endroit propre. Vous n'avez pas fini de nettoyer que ça recommence.

— Et les vaches sont assez bêtes pour manger n'importe quoi, expliqua James.

Sophia hocha la tête, l'air compréhensif.

— Donc, c'est dangereux pour le bétail.

Elle le savait, évidemment. Depuis qu'elle avait été nommée chef de la police, ils essayaient d'obtenir qu'elle vienne constater les dégâts. Mais, comme ils s'étaient montrés de fervents supporters de Leonard Taylor, elle n'était pas pressée d'écouter leurs récriminations. D'autant qu'elle ne pouvait pas faire grand-chose. S'agissant d'un problème fédéral, elle leur avait répondu de s'adresser au CBP.

Depuis les meurtres, toutefois, elle avait changé d'optique et souhaitait entendre ce que les Simpson pensaient des immigrés clandestins.

— Ça nous coûte plusieurs têtes de bétail par an, précisa James.

— Et ce n'est pas tout, ajouta Kevin. Ils percent nos canalisations, et des centaines de litres l'eau peuvent s'écouler pendant un jour ou deux avant que nous nous en apercevions. Ils défoncent les clôtures, et le bétail se sauve. L'année dernière, ils ont tué et dépecé deux vaches pour les manger.

Il sortit une cigarette et, après avoir levé les sourcils pour s'assurer qu'elle ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'il fume, il l'alluma.

— Nous avons déjà perdu plusieurs millions de dollars, mais nous avons l'impression de nous battre contre des moulins à vent. Personne ne veut croire que c'est aussi grave que nous le disons.

Avec un soupir, il rejeta un nuage de fumée.

— Si seulement les autorités compétentes se donnaient la peine de venir voir comment ça se passe.

Sophia avait vu des images sur leur blog, mais c'était encore plus impressionnant quand on se trouvait sur place.

Kevin rajusta le chapeau qui ombrait son visage rougeaud.

— Nos politiciens disent qu'ils vont faire quelque chose, mais ils sont trop occupés à lécher les bottes des autorités mexicaines.

Sophia releva l'intonation amère et ombrageuse. La colère de l'éleveur était-elle assez forte pour aller jusqu'au meurtre ? Il avait en tout cas un mobile. Sa propriété était ravagée, il perdait de l'argent, et les autorités ignoraient ses plaintes.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle, en désignant un point blanc au loin.

Kevin souleva les jumelles qui pendaient autour de son cou, mais son fils répondit avant qu'il ait ajusté la mise au point.

— Elle parle de la citerne d'eau.

— Ah oui, cette fichue citerne... Un imbécile a installé ça en pensant qu'il allait sauver des vies. Au lieu de quoi, ça incite encore plus de monde à traverser le désert.

Il faisait chaud, plus de quarante degrés, et Sophia ne s'imaginait pas traverser le désert de Sonora avec trois litres d'eau, ce qu'emportaient la plupart des migrants.

— Pourquoi ne la démolissez-vous pas ?

— Elle n'est pas sur notre propriété.

Sophia prit les jumelles que Kevin lui tendait.

— C'est votre voisin qui l'a installée ?

— Il n'aurait jamais fait ça. Non, c'est un terrain fédéral. C'est encore une idée de ces fichues associations humanitaires !

Sophia sortit de sa poche les photos de José et de sa femme. Elle n'avait pas encore parlé d'eux, prétendant s'intéresser aux problèmes frontaliers. Elle avait besoin de savoir jusqu'à quel point Kevin et son fils haïssaient les clandestins, et ceux-ci n'avaient pas hésité à livrer le fond de leur pensée.

— Est-ce que par hasard vous étiez en patrouille, vendredi ou samedi dernier ?

— J'ai fait un tour de surveillance, répondit James. Je n'ai vu personne, mais ça ne veut pas dire qu'il n'y a eu aucun passage. Je fais ce que je peux, mais je ne peux pas rester éveillé toute la nuit. Pourquoi ?

— C'est à ce moment-là que ces personnes ont franchi la frontière.

Elle lui montra les photos.

— J'ai besoin d'un suspect, et je me suis dit que vous pourriez m'aider.

— Je me disais bien que c'était pour ça que vous étiez passée, marmonna Kevin.

— Nous en sommes maintenant à douze victimes, précisa Sophia.

— Pauvres gens..., murmura James, avant de tendre les photos à son père.

Ce dernier n'eut pas la même compassion.

— Tant pis pour eux. Ils n'avaient qu'à pas enfreindre la loi.

— Nous parlons de meurtres, monsieur Simpson. Si préoccupante que soit la question de l'immigration clandestine, devenir un *vigilante* ne résoudra pas le problème.

Le vieil homme se crispa.

— C'est pourquoi je ne suis pas un *vigilante*.

— Certains des patrouilleurs du CBP sont vos amis, n'est-ce pas ?

— La plupart des gens d'ici connaissent au moins un ou deux patrouilleurs.

— Mais puisque vous leur venez en aide pour refouler les clandestins, vous en savez peut-être davantage que la plupart des gens...

— C'est possible.

— Avez-vous entendu des rumeurs ?

Kevin plissa les yeux d'un air suspicieux.

— Quel genre de rumeurs ?

— A propos de quelqu'un qui se serait vanté de tuer des Mexicains. Ou de quelqu'un qui aurait exprimé sa colère ou son amertume, et qui semblerait sur le point de perdre les pédales...

— Non. Pas du tout.

— Vous n'avez rien remarqué de bizarre ou d'inhabituel ?

Les deux hommes répondirent d'une même voix.

— Non.

— Vous me le diriez, si c'était le cas ?

Kevin sortit un bandana de sa poche pour s'essuyer le front.

— Etant donné que le gouvernement n'a jamais rien fait pour moi, je ne vois pas pourquoi je vous aiderais.

— Je ne vous parle pas du gouvernement, répliqua Sophia, mais d'une situation très tendue qui pourrait vous exploser à la figure.

Elle se tourna vers James.

— Et vous ?

— Vous devriez aller voir du côté de Charlie Stumper. Il ne porte pas les migrants dans son cœur, depuis qu'ils ont assassiné son meilleur ami.

— Ça n'a jamais été prouvé.

— Le pauvre type venait de signaler un groupe de clandestins à la patrouille, et on l'a retrouvé mort une heure plus tard. Ça me paraît pourtant assez clair.

Etait-ce de là que tout était parti ? Sophia avait du mal à imaginer Charlie

dans la peau d'un meurtrier. Mais elle savait ce qu'il pensait des clandestins, surtout depuis la mort de Byron Gifford, survenue six mois plus tôt.

* * *

Le mobile home de Leonard Taylor semblait vide, et il l'était probablement. On était au milieu de l'après-midi, et il devait être au travail.

Roderick monta les quelques marches jusqu'à la petite terrasse surélevée, et regarda par la fenêtre de la cuisine. Un chat sauta sur l'évier, provoquant sa surprise, mais l'animal semblait être le seul occupant des lieux — en dehors du chien, enchaîné sous un arbre dans un enclos, qui n'avait pas cessé d'aboyer depuis son arrivée.

— Monsieur Taylor ? Vous êtes là ?

Il tambourina à la porte, avant d'essayer d'actionner la poignée. C'était ouvert. IL n'y avait apparemment pas grand-chose à voler chez Taylor et, après avoir perdu sa famille et sa maison, il ne se souciait visiblement pas de protéger ce qui restait.

A en juger par le décor du mobile home, Mme Taylor avait emporté tout ce qui pouvait avoir de la valeur. Leonard avait un vieux poste de télévision et un fauteuil relax qui devaient venir d'un dépôt-vente. Il n'y avait pas d'autres meubles, pas de tapis, aucun tableau ou objet décoratif. Au lieu d'être disposées dans un bol, les croquettes du chat avaient été éparpillées à même le lino du coin cuisine.

— Eh bien, mon pauvre vieux, tu vis à la dure, murmura Rod, en se déplaçant pour aller ouvrir la porte de ce qui devait être une chambre.

Il était curieux de découvrir l'arsenal dont avait parlé Patrick, pariant que Mme Taylor n'avait pas jugé bon d'emporter les armes de son mari.

Dans la pièce, tapissée d'un papier peint vieillot, parsemé de petits bouquets de roses, il découvrit dans un placard un pistolet calibre .32 d'origine tchèque, un F.I.E. modèle A27, de calibre .25, un Rohm calibre .22, et un fusil Ruger, lui aussi de calibre .22.

Si Leonard était en train de devenir aussi dangereux qu'il en avait l'air, sa femme avait bien fait de partir avec leurs trois filles.

Rod prit une photo avec son téléphone portable, et se dirigea vers la deuxième chambre. Autour du matelas posé à même le sol étaient éparpillés des vêtements, et il se dégageait de la pièce une odeur de saleté et de renfermé.

Jetant un coup d'œil à la petite salle d'eau voisine, Rod fut rebuté par la crasse ambiante et se garda d'y entrer.

Il était temps pour lui de partir. Il commençait à être tard, et Leonard pouvait rentrer d'un moment à l'autre.

Alors qu'il refermait la porte entre la salle d'eau et la chambre, quelque chose de rouge attira son œil dans le miroir.

Quelque chose était maintenu avec de l'adhésif derrière la porte.

Rod entra dans la salle d'eau, referma la porte, et sortit de nouveau son portable. Il fallait qu'il prenne ça en photo.

C'était une coupure de journal annonçant la nomination de Sophia St. Claire au poste de chef de la police. En travers de son visage souriant, Leonard, ou quelque'un d'autre, avait écrit au marqueur « Crève, salope ! »

* * *

Sophia avait envisagé d'appeler un de ses agents en renfort. A vrai dire, elle se serait sentie un peu plus à l'aise avec un peu de soutien, même de la part d'un bleu de vingt-trois ans un peu trop gentil pour être flic, et d'un type de trente-neuf ans en surpoids, reconverti tardivement dans la police et incapable de courir ou de se battre. Mais elle avait besoin de résoudre ce problème toute seule.

Jamais Roderick Guerrero ne la respecterait si elle ne le faisait pas. Il fallait qu'elle règle le problème comme l'aurait fait un homme. Elle n'avait peut-être pas sa force physique, mais elle savait se servir de son cerveau.

Seul obstacle : pendant qu'elle prenait de l'essence, elle était tombée sur Stuart Dunlap, qui était d'une humeur de dogue. Il s'était plaint que son père avait convaincu Rod (« le sale bâtard ») de revenir à Bordertown, pour la simple et ridicule raison qu'il était obsédé par ce minable depuis qu'il avait intégré l'unité Navy SEAL.

Sophia se moquait de la jalousie de Stuart. Elle ne l'appréciait pas beaucoup, et n'éprouvait aucune compassion pour lui. Ce qui l'ennuyait, c'était d'apprendre que Rod était un ancien soldat d'élite.

Etait-ce déraisonnable de s'attaquer à lui ? Peut-être. Mais elle n'avait pas réellement le choix. En tant que chef de la police, elle était en charge d'une enquête importante, et ne pouvait se permettre d'en perdre le contrôle. Rod avait subtilisé un élément sur la scène de crime, ce qui était déjà une infraction, et, en plus, il avait refusé d'obtempérer et l'avait désarmée.

Il était minuit passé quand elle entra dans le parking du Mother Lode Motel et s'arrêta devant le petit bureau de la réception.

Un enseigne « Chambres disponibles » était allumée dans la vitrine, mais il n'y avait personne derrière le comptoir. Il n'y avait pas beaucoup de visiteurs à Bordertown, surtout en ces périodes de canicule, et Leland Jennings devait s'occuper de sa mère, veuve et en mauvaise santé. Ils se couchaient tous les soirs vers 22 heures, et Leland ne sortait de leur petit appartement que si quelque'un sonnait à l'Interphone.

Rassurée sur le fait qu'il n'y aurait pas de témoins, Sophia alla se garer à quelques emplacements du Hummer de Roderick. Puis elle descendit de voiture, et enfila son harnachement d'intervention : gilet pare-balles, ceinture équipée d'un Taser et d'une matraque.

Il fallait bien qu'elle ait quelques arguments de poids pour appuyer sa demande !

Collant son oreille à la porte, elle n'entendit aucun bruit. Pas même le son étouffé d'une télévision. Il devait dormir.

Elle étudia alors la serrure. Elle devait frapper directement dessus, avec le plus de force possible. Si elle ne se fracturait pas au premier coup...

Elle n'avait pas envie de penser à ce qui pourrait se produire.

Il était temps d'entrer en scène.

Prenant une grande inspiration, elle s'encouragea à rester calme et concentrée, et commença à compter dans sa tête.

Un... deux... trois.

Levant sa matraque, elle cria : « Police, ouvrez ! », mais les mots furent étouffés par le choc du bois qui se cassait, tandis que la porte allait claquer contre le mur intérieur.

Jetant sa matraque, elle attrapa son Taser et le braqua vers le lit, où l'éclairage du parking révélait un Rod surpris et échevelé qui essayait de s'asseoir.

— Ne bougez pas. Je viens récupérer la preuve que vous avez subtilisée sur ma scène de crime. Rendez-la-moi, et j'oublie ce qui s'est passé ce matin. Sinon...

Il ne lui laissa pas le temps de terminer. Plongeant sur elle, il lui saisit la main gauche, tout en essayant d'attraper le Taser dans sa main droite.

Avant qu'il puisse la désarmer, comme il l'avait déjà fait une fois, elle utilisa un mouvement d'esquive qu'elle avait appris en cours d'autodéfense, et réussit à se libérer. Elle y parvint uniquement parce qu'il n'était pas bien réveillé, et qu'il était empêtré dans le drap enroulé autour de ses hanches.

D'un coup de pied, il se libéra du drap, mais ce bref retard permit à Sophia d'agir.

Puisqu'il ne voulait pas coopérer, elle n'avait pas le choix.

Elle pressa le déclencheur du Taser. Les deux sondes jaillirent. Elles n'avaient pas besoin d'entrer en contact direct avec sa peau. Il suffisait qu'elles s'en approchent de quelques centimètres pour que l'arc électrique se forme, le Taser n'affectant que les muscles entre les deux sondes.

Rod eut un mouvement de recul, mais essaya de résister au choc électrique.

Il allait falloir qu'elle recommence, mais quelques secondes étaient nécessaires pour recharger, et le laps de temps pouvait suffire à Rod pour tenter une nouvelle attaque. Se servant de la crosse de l'arme comme d'une matraque de poing, elle lui assena un coup violent dans l'estomac.

Il chancela en arrière, essaya de s'asseoir sur le lit, et glissa à terre.

— Ne bougez plus ! cria-t-elle.

Déposant le Taser sur la commode, elle le fit rouler sur le ventre, et lui passa les menottes dans le dos.

Il ne lui restait plus, maintenant, qu'à le charger dans la voiture.

Quelques heures en cellule le convaincraient de lui restituer la pièce à conviction. Mais elle ne savait pas comment faire pour l'emmener. Il était

affalé par terre et, vu son poids, elle ne parviendrait jamais à le remettre sur ses pieds.

— Ça va aller ? demanda-t-elle.

Elle essayait de paraître forte, mais elle n'était pas très à l'aise. Le Taser était une arme utile, dans la mesure où il évitait les blessures graves lors d'interpellations. L'ayant elle-même expérimenté lors de son entraînement, elle savait que c'était douloureux, mais sans danger majeur. Néanmoins, il y avait eu quelques cas dramatiques, et elle avait encore en tête les polémiques que cela avait engendré.

Comme il ne répondait pas, elle se pencha pour vérifier, et croisa un regard furieux. Il allait bien.

Sous la menace du Taser, elle lui fit signe de se relever.

Elle comprit alors qu'elle avait un autre problème, si apparent qu'elle ne comprenait pas comment elle ne l'avait pas remarqué plus tôt, malgré l'obscurité et la poussée d'adrénaline.

Elle s'attendait à voir un peu de peau nue. Après tout, peu de gens avaient l'habitude de garder leurs vêtements pour dormir.

Mais Roderick ne portait même pas un caleçon.

Sophia devait le faire s'habiller, en commençant par les sous-vêtements. Mais, pour en trouver, il fallait qu'elle allume le plafonnier de la chambre, et qu'elle fouille dans ses bagages.

Les jeans, shorts et T-shirts de Roderick étaient soigneusement pliés dans le sac de voyage posé sur le porte-bagages au pied du lit. En dessous étaient glissées des chaussures de tennis et des claquettes en cuir. Un ordinateur portable se trouvait sur la table de chevet, comme s'il l'avait déposé là juste avant de s'endormir.

En fouillant dans ses vêtements, elle sentit une odeur d'assouplissant pour textiles. S'il lavait lui-même ses affaires, il se débrouillait très bien. Un reste de discipline militaire, sans doute.

— Vous avez une préférence pour la tenue que vous voulez porter en prison ? demanda-t-elle, non sans une pointe d'ironie dans la voix.

Il ne répondit pas, mais le muscle qui jouait dans sa mâchoire indiquait à quel point il était furieux.

Il n'essayait pas non plus de masquer sa nudité — il n'aurait pas pu faire grand-chose, avec les mains entravées dans le dos —, comme s'il s'en moquait. A moins qu'il ne prenne un malin plaisir à voir qu'elle était très gênée.

Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas vu un corps comme le sien. En fait, elle n'avait jamais vu une telle musculature. Starkey n'était pas flasque, mais il était loin d'avoir cette tonicité. Et il n'avait pas non plus cette peau d'une chaude couleur de pain d'épices, à l'aspect incroyablement velouté.

Pour éviter de regarder ailleurs, elle garda les yeux fixés sur le tatouage en forme de rose qu'il avait sur le cœur, souligné d'un ruban où était inscrit « En souvenir éternel. »

— Très bien, dit-elle. Si vous n'avez pas de préférence, je vais choisir.

Elle prit un T-shirt rouge, un bermuda beige, et plongea la main tout au fond du sac pour ramener à la surface un boxer en maille noire.

— Vous allez coopérer pendant que je vous aide à vous habiller, n'est-ce pas ?

Il ne répondit toujours pas, mais son expression n'avait rien de docile.

— Vous ne pouvez plus parler ?

Il rompit enfin le silence.

— J'ai peur de ce qui pourrait sortir de ma bouche.

— Je ne vois pas pourquoi vous m'en voulez. Je vous ai laissé le choix. Et je ne fais que mon travail.

— Pardon ? Trouver le tueur du désert, ça serait ça, votre travail. Ce que vous faites là, c'est uniquement par vengeance, parce que votre amour-propre a été blessé.

— Vous avez pris quelque chose sur ma scène de crime.

— Que je voulais faire analyser avec l'espoir de dégager un profil ADN. Et, ajouta-t-il, j'allais partager les résultats avec vous.

— Et je dois vous croire sur parole ?

— Maintenant que vous m'avez tiré dessus avec ce fichu truc, continua-t-il, comme si elle n'avait rien dit, vous pouvez toujours vous brosser.

— Je vous conseille de changer de ton.

— Ou quoi ? Vous utilisez votre Glock, la prochaine fois ?

— Pourquoi pas ?

Il secoua la tête.

— Vous êtes folle.

— Quel est cet indice que vous avez pris ?

— Un mégot de cigarette, d'accord ? Avec un peu de chance, on y trouvera de l'ADN.

Elle était donc passée à côté ?

Comment était-ce possible ?

Elle était pourtant persuadée d'avoir mené une fouille minutieuse. Mais elle était perturbée par l'appel du maire. Elle avait aussi essayé de faire vite afin d'avoir terminé avant l'arrivée de Lindstrom. Et puis, elle était déjà très satisfaite d'avoir les douilles et ne s'attendait pas à autre chose. Dans le passé, le tueur n'avait jamais laissé ce genre de pièces à conviction.

— Vous n'auriez pas dû interférer, insista-t-elle.

— Je vous ai dit que j'étais venu vous aider.

— Et moi, je vous ai dit que je ne voulais pas de votre aide. La décision m'appartient. Un civil ne peut pas intervenir dans une enquête de police. J'étais dans mon droit.

— C'est ce que nous verrons.

— C'est tout vu.

Elle prit le Taser et fit un pas vers lui, tenant ses vêtements.

Il ne bougea pas tandis qu'elle approchait, ne cilla pas, mais quand il parla, elle comprit qu'il serrait les dents.

— Si vous tirez encore une fois, je vous jure...

— Si vous faites quoi que ce soit pour me mettre en danger, je n'hésiterai pas à tirer. C'est compris ?

— Oh ! je ne vais pas vous toucher. Je vais laisser votre hiérarchie s'occuper de vous.

— Vous pensez que vous pouvez me faire renvoyer ?

— J'ai l'intention de tout mettre en œuvre pour ça.

— Alors, il faudra attendre votre tour dans la file d'attente, parce que vous n'êtes pas le premier.

Elle se pencha et lui tint le boxer pour qu'il puisse y glisser les jambes, mais la situation avait quelque chose de terriblement gênant, et il lui fut difficile de garder son sang-froid quand elle dut étirer la taille élastique au-dessus d'une certaine partie de son anatomie.

— Pour votre information, je ne m'attendais pas à ce que vous soyez nu, marmonna-t-elle.

— Pour votre information, je considère ça comme une agression sexuelle !

— Vous avez enfreint la loi. Mon travail est de vous arrêter.

— Je me fiche de votre travail.

— Si vous jouez le jeu, ça va très bien se passer.

Sophia l'aïda à enfiler son bermuda et déposa ses claquettes devant ses pieds. Ne voulant pas prendre le risque de lui enlever ses menottes pour le laisser enfiler son T-shirt, elle décida de l'emporter et de le lui donner quand il serait derrière les barreaux.

— Après vous, dit-elle avec une politesse exagérée, tout en lui désignant la porte.

* * *

Il y avait deux cellules au fond des locaux. Sophia s'en servait généralement pour les ivrognes, et pour les cas de trouble à l'ordre public. Il était rare qu'elle ait à incarcérer des criminels dangereux. La patrouille de la frontière s'occupait des clandestins causant problème. L'ATF et la DEA prenaient en charge une grande partie des infractions concernant la drogue et les armes, et la police du comté se chargeait du reste.

— Vous avez droit à un appel, dit-elle à Roderick. Vous voulez vous en servir ?

Il lui lança un regard noir, avant d'enfiler le T-shirt qu'elle venait de lui passer à travers les barreaux.

— A votre avis, qui est-ce que je vais pouvoir joindre, à cette heure-ci ?

— Dans ce cas, ça attendra demain matin.

Ayant prévu de travailler une heure dans son bureau, avant de partir en patrouille, elle se dirigeait vers la porte, quand Roderick la héla.

— Hé, au cas où ça vous intéresserait, Leonard Taylor a une photo de vous dans sa salle de bains, avec les mots « Crève, salope » écrits en travers de votre visage.

Elle l'ignorait, à vrai dire. Elle était allée chez Leonard pour essayer de lui parler des meurtres, mais il lui avait ordonné de quitter sa propriété. Et comme elle n'avait pas de mandat de perquisition — et qu'elle n'en obtiendrait pas sans avoir une preuve qu'il était lié à cette affaire —, elle n'avait eu d'autre choix que d'obtempérer.

— Ça ne me surprend pas, dit-elle en passant une main lasse sur son visage.

Ce qui la surprenait, c'était que Roderick le sache. Il n'était en ville que depuis une journée, et il avait déjà fouillé la maison de Leonard ? Il ne perdait pas de temps, elle pouvait au moins lui reconnaître cette qualité.

— On dirait que vous n'êtes plus aussi populaire qu'au lycée, dit-il, en se laissant tomber sur le banc.

— Je n'envisage pas de me présenter comme déléguée de classe, répondit-elle, pince-sans-rire.

— Dommage que l'argent de papa ne puisse pas arranger ça.

Il pensait la connaître, ainsi que sa situation. Mais il n'en avait pas la moindre idée. Il la jugeait sur des faits et des impressions qui remontaient à quatorze ans.

— Votre opinion de moi fait un peu cliché, objecta-t-elle.

— Je me trompe ?

— Si vous croyez être le seul à avoir souffert, vous devriez mieux regarder autour de vous.

— C'est-à-dire que je devrais *vous* regarder ? La jolie petite fille riche qui a toujours eu tout ce qu'elle voulait ?

— *Une fille riche* ? Apparemment, vous ne vous êtes pas tenu au courant. Mon père est mort, Rod. Il a fait faillite l'année où vous êtes parti. Il s'est mis à boire, et il est parti à Phoenix. Il était quasiment SDF. Il a été renversé par une voiture, alors qu'il traversait l'autoroute. Ma mère n'avait pas supporté la perte de statut entraînée par la faillite et elle avait divorcé presque toute de suite, ce qui, je crois, a précipité la déchéance de mon père. Elle s'est empressée d'épouser un type qu'elle avait rencontré par petites annonces. Gary O'Connor avait de l'argent, il s'est installé en ville et a acheté le magasin de matériel agricole. Il a mis un toit sur ma tête et de la nourriture sur la table, mais...

Elle s'interrompit. Elle n'avait jamais parlé de ce qui s'était passé à personne. A l'exception de sa mère. Et de Starkey.

— Mais ? insista-t-il.

Elle éprouvait le besoin de rabattre son caquet à Rod, et cela lui semblait plus important que de garder son secret.

— Il pensait que je lui devais certaines choses en échange de sa générosité.

— Comment ça ?

Roderick semblait à présent moins sûr de lui. Elle avait réussi à le surprendre.

— Disons que je devais m'assurer de ne jamais être seule avec lui. J'avais tellement peur qu'il rentre dans ma chambre, la nuit, que je ne pouvais pas dormir. Quand j'ai commencé à perdre du poids, d'abord cinq, puis dix kilos, ma mère a dit que je devenais anorexique pour concurrencer les autres filles du lycée.

Elle eut un petit rire amer, ne comprenant toujours pas, aujourd'hui, comment sa mère avait pu vivre dans un tel déni.

— J'ai essayé de lui expliquer ce qui se passait, mais elle ne voulait pas me croire. Elle s'était donné du mal pour trouver un homme acceptant de l'entretenir. Elle n'allait pas tuer la poule aux œufs d'or.

L'expression de Roderick était indéchiffrable.

— Qu'avez-vous fait ?

— Comme vous. Je suis partie.

— C'est à ce moment-là que vous avez emménagé avec Starkey ?

— Oui. Mais chez lui, ce n'était pas non plus un havre de paix.

— Il faisait déjà partie des Hells Angels. Vous ne le saviez pas ?

— Si. Mais sa réputation et ses contacts m'ont protégée de Gary.

— Et quand vous n'avez plus eu besoin de sa protection ?

— Je ne me suis pas servie de lui, si c'est ce que vous sous-entendez. A l'époque, je croyais être amoureuse de lui, assez pour renoncer à une vie rangée. Mais quand j'ai compris les sacrifices que ça supposait, j'ai senti que je devais me débrouiller toute seule. Alors, excusez-moi si je n'ai pas envie de vous offrir la pitié que vous croyez mériter.

Sur ces mots, elle disparut de l'autre côté de la porte.

* * *

De la pitié ? Surtout pas. Mais Rod comprenait mieux, maintenant, pourquoi Sophia avait mal interprété ses actes et ses paroles. Il avait été dur avec elle, depuis son retour. Peut-être trop.

Marmonnant un juron, il se redressa sur le banc. D'habitude, il savait rester objectif, et faire fi des idées toutes faites pour évaluer une situation. Mais il fallait croire qu'il avait trop de rancœur envers Sophia pour y arriver.

Ils étaient ridicules de s'affronter ainsi, décida-t-il après une courte réflexion. Cela faisait le jeu du meurtrier, et des ennemis politiques de Sophia.

Il se leva.

— Hé, Sophia !

Etait-elle partie ? Comme il n'avait pas vu d'agent, il supposait qu'elle allait travailler toute la nuit.

Elle apparut quelques secondes après, portant un gobelet de café.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Appuyant une épaule contre les barreaux, il essaya de paraître aussi innocent que possible.

— Vous voulez vraiment continuer à gaspiller votre énergie à me combattre, au lieu de lutter contre vos ennemis ?

— Je pensais que vous faisiez partie de mes ennemis.

Elle but une gorgée de café, avant de reprendre :

— Je n'ai pas beaucoup d'amis dont le seul but est de me faire virer.

— J'étais sous le choc quand j'ai dit ça.

— Vous voulez dire que vous ne le pensiez pas ?

— Pas complètement.

— Qu'est-ce que ça change à notre situation ?

— Je me demande ce qui nous empêche de nous allier professionnellement. Vous avez besoin d'aide, et je peux vous en apporter.

— Sauf que ça ne m'intéresse pas.

— Donnez-moi une bonne raison.

— Rien qu'une ?

— C'est tout ce que je demande.

Un petit sourire apparut au coin des lèvres de Sophia.

— Eh bien... ça pourrait devenir gênant.

— Pourquoi ?

— Rappelez-vous que je vous ai vu tout nu.

Etait-elle en train de flirter avec lui ? S'il s'était agi d'une autre femme, Rod n'aurait pas hésité à répondre que oui. Mais pas Sophia. Qu'était-elle en train de mijoter ? Il n'en avait pas la moindre idée, mais il était assez intrigué pour le découvrir.

— Nous pourrions égaliser le score, suggéra-t-il.

— C'est-à-dire ?

— Vous pourriez retirer vos vêtements... me donner la même opportunité.

— Et en quoi est-ce que ça me serait profitable ?

— Vous ne seriez plus la seule à être embarrassée quand nous nous croiserions.

— Donc, vous me rendez service ?

Il fit mine d'y réfléchir, et hocha la tête.

— En gros.

— Comme c'est aimable à vous !

— Contrairement à ce que vous semblez penser, je suis un type bien.

— Permettez-moi d'en douter.

— Vous semblez persuadée que j'essaierai de vous nuire si vous me donnez une chance.

— Vous en êtes capable !

— Vous êtes tentée par ma proposition, avouez-le.

— Non.

— Il n'y a aucune raison pour que nous nous sautions à la gorge. Nous avons des combats plus importants à mener.

— C'est vrai, admit-elle.

— Donc...

Sophia posa son gobelet sur une petite table à proximité.

— Je vous propose un marché, dit-elle.

— J'écoute.

— Je vous laisse partir, si...

— Si ?

— Si vous quittez la ville demain. Pour de bon.

Levant les bras pour saisir les barreaux au-dessus de sa tête, il se pencha contre la grille.

— Ce n'est pas le genre de marché que j'espérais.

Son intonation était délibérément basse, intime, et il perçut un changement dans l'attitude de Sophia, tandis qu'il la fixait intensément.

— Je m'en doute, dit-elle, d'un ton beaucoup moins assuré qu'auparavant.

Quelque chose dans la qualité de l'atmosphère avait changé. Au-delà de l'animosité, le courant passait, entre eux. Indéniablement, l'attirance était là...

Au même moment, une voix retentit depuis l'accueil.

— Sophia ? Ohé ? Vous êtes là ?

La porte séparant la partie accessible au public de la partie prison s'ouvrit, et Stuart Dunlap passa la tête dans l'entrebâillement.

Sophia sentit son visage s'empourprer violemment. Elle n'avait rien fait de mal — du moins pas encore —, mais elle en avait terriblement envie.

Le regard de Stuart fit l'aller-retour entre elle et Roderick.

— Que se passe-t-il ?

— Rien. J'échangeais quelques mots avec mon détenu. Récupérant son gobelet de café sur la table, elle s'avança vers la porte.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-elle.

Stuart ne répondit pas. Il ne bougea pas non plus. Il était trop occupé à dévisager Rod.

— Stuart ? insista-t-elle.

Il se décida enfin à détourner le regard.

— Je suis tombé sur Harris au billard. Il m'a dit qu'il était passé devant le motel, et qu'il vous avait vu embarquer un type sur la banquette arrière. Je suis passé voir si tout allait bien.

Sophia n'éprouva pas le besoin de le remercier, sachant que Stuart n'était pas vraiment inquiet pour sa sécurité.

En réalité, il était passé voir si l'homme en question était bien son demi-frère honni. Mais il ne pouvait se féliciter de l'arrestation de Rod comme il l'aurait voulu, car il avait perçu qu'il se passait quelque chose entre eux.

Et Stuart était terriblement possessif, même s'il n'avait aucun droit sur elle.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, dit-elle. Je suis une grande fille. Je sais me défendre.

Il eut un signe de tête méprisant dans la direction de Rod, qui s'était reculé au fond de la cellule et s'asseyait sur le banc.

— Qu'est-ce qu'il a fait pour se retrouver en cage ?

— Ça ne vous regarde pas.

Sophia commençait à regretter d'avoir arrêté Rod. Certes, elle était dans son droit, mais cet épisode l'avait vidée de toute son énergie. Ils s'étaient tous deux laissé submerger par le passé, créant un problème là où il n'y aurait pas dû y en avoir.

— Je l'ai arrêté parce qu'il traversait la rue en dehors du passage pour piétons, dit-elle.

— Harris m’a dit qu’il ne portait pas de chemise.

— Et alors ? C’est un crime, par ici ? demanda Rod.

— Si tu causes des problèmes à ma nana, alors oui.

Rod se leva d’un bond.

— Ta nana ?

— Je ne suis la nana de personne, protesta Sophia. Et je refuse d’avoir cette conversation. Venez, Stuart, sortons d’ici.

Elle essaya de lui prendre le bras, mais il se libéra et s’approcha de la grille.

— Qu’est-ce que tu fais en ville, Rod ? Personne n’a envie de te voir par ici. Tu es aussi indésirable que le jour de ta naissance.

Rod répondit d’un ton las, mais Sophia devina qu’il prenait sur lui, et que cette remarque odieuse réveillait de vieilles blessures.

— Tu n’auras qu’à voir ça avec ton père. C’est lui qui m’a demandé de venir.

— Et tu t’es rué ici, en espérant qu’il finirait par t’accepter.

— Stuart, ça suffit ! intervint Sophia.

— Il m’a invité à m’installer au ranch, figure-toi.

Rod bâilla, comme si cette conversation était loin de le passionner.

— Je me demande si je ne vais pas accepter, finalement.

— Il faudra enjamber mon cadavre !

— Rien ne me ferait plus plaisir !

— Tu me menaces de mort ? Vous avez entendu ça, Sophia ?

Avec un soupir d’agacement, Sophia le poussa vers la porte.

— Il est temps pour vous de partir.

Il la repoussa néanmoins et s’adressa de nouveau à son demi-frère.

— Le vieux à l’air de croire que tu es devenu quelqu’un.

Rod haussa les épaules.

— Vu à quel point tu l’as déçu, on peut comprendre qu’il reporte ses espoirs ailleurs.

— Espèce de pouilleux !

— Ça suffit ! cria Sophia.

Elle essaya de lui barrer le passage, mais Stuart la bouscula, faisant tomber à terre son gobelet de café.

Rod s’était de nouveau levé et avait empoigné les barreaux.

— Je te conseille de sortir d’ici, avant que je m’énerve vraiment.

— Et qu’est-ce que tu vas faire, depuis ta cage ?

Sophia sortit de sa poche son trousseau de clés, et l’agita sous le nez de Stuart.

— Si vous ne partez pas, je le libère, et nous verrons ce qui se passera.

La surprise, sur le visage de Stuart, apprit à Sophia qu’il ne s’attendait à cette réaction.

Mais, c’était sa prison, et elle ne le laisserait pas maltraiter un prisonnier qui se trouvait placé sous sa responsabilité. D’autant que Rod avait

suffisamment connu ce genre de mauvais traitement dans son enfance.

— Qu'est-ce qui vous arrive, bon sang ? Vous prenez son parti ?

— Il n'y est pour rien. C'est vous qui avez commencé.

— C'est du grand n'importe quoi ! s'exclama Stuart, avant de s'en aller d'une démarche furieuse.

Dans le silence qui suivit, Rod retourna s'asseoir et la regarda comme s'il lui en voulait.

— Je n'ai pas besoin que vous preniez ma défense.

— Oh ! ça, je sais, vous n'avez besoin de personne. Mais puisque vous avez envoyé ma pièce à conviction à un labo, je n'ai plus de raison de vous garder ici.

Déverrouillant la grille, elle ajouta :

— J'espère que ça vous aura servi de leçon. Allons-y.

— Où ?

— Je vous reconduis à votre motel.

Il n'y eut pas de réponse.

— Vous venez, ou pas ?

— Vous resterez avec moi ? demanda-t-il, avec une lueur enflammée dans le regard.

Sa capacité de passer de la colère au désir faillit déstabiliser Sophia.

— Certainement pas !

Il s'avança vers elle, avec l'économie de gestes d'une personne qui n'utilisait qu'une fraction de sa force.

— Vous avez déjà couché avec mon demi-frère ?

Sophia grommela intérieurement. Elle n'en avait jamais eu la tentation, mais elle ne put résister à l'envie de le provoquer.

— Tous les week-ends.

— Vous mentez !

— De toute façon, ça ne vous regarde pas. Je ne veux pas que vous me mêliez à vos querelles familiales.

— Nous avons tous les deux envie de vous. Ça veut dire que vous êtes déjà impliquée.

« Nous avons tous les deux envie de vous... »

Ces mots provoquèrent une brutale accélération de son pouls. Elle aussi le désirait, sur un plan purement instinctif. C'était comme si le sentiment inconfortable qu'il avait fait naître en elle, quatorze ans plus tôt — entre curiosité, crainte et rejet — s'était transformé en une attirance incroyablement puissante.

— Vous n'avez pas envie de moi, corrigea-t-elle. Vous voulez punir Stuart, et tous ceux que vous considérez comme responsables de la vie misérable que vous aviez ici.

— Et vous êtes l'arme de ma vengeance, c'est ça ?

— C'est ce que je pense.

Tandis qu'il baissait les yeux vers elle, Sophia fut obligée d'admettre qu'il

était encore plus attirant de près.

— Pauvre petite Sophia, murmura-t-il.

Et, comme elle ne bougeait pas, il approcha ses lèvres des siennes.

Sophia savait qu'elle devait l'arrêter.

Ce baiser n'était manifestement, aux yeux de Rod, qu'une façon d'évaluer son avantage sur Stuart. Une fois qu'il aurait eu sa réponse, elle ne l'intéresserait plus. Il serait même capable de se vanter de sa conquête dès le lendemain.

Elle n'avait pas envie qu'il la fasse passer pour une idiote désespérée. D'autant qu'elle avait assez de détracteurs comme ça...

Mais l'occasion ne lui était pas donnée si souvent d'embrasser un bel homme à l'allure sauvage et mystérieuse, et qui, finalement, était presque un inconnu.

— Qu'est-ce que vous croyez ? Que Stuart va revenir et nous surprendre ? murmura-t-elle contre ses lèvres.

— Sûrement pas ! Ça ruinerait toutes mes chances de passer à l'étape suivante.

Elle voyait bien qu'il plaisantait, mais la tension sensuelle entre eux était suffisante pour lui faire comprendre qu'il y pensait néanmoins.

— Vous n'avez d'ores et déjà aucune chance ! répliqua-t-elle.

Mais elle ne protesta pas quand il l'attira contre lui.

Glissant dans ses épais cheveux noirs la main qui ne tenait pas les clés, elle ferma les yeux tandis qu'il écartait ses lèvres. Quand la langue de Rod toucha la sienne, elle sentit ses genoux flancher.

Elle savait bien qu'elle jouait avec le feu. Mais comment lutter contre l'émotion qui la submergeait, alors qu'il y avait si longtemps qu'un homme ne l'avait pas embrassée ?

La dernière fois, c'était un an plus tôt, avec Dick. Et encore, ça lui semblait plus vieux encore, parce que Dick était loin d'embrasser aussi bien. La force de Rod, les contours de son corps ferme, sa façon incroyablement sensuelle de remuer les lèvres et la langue... C'était tout simplement renversant, et elle commençait à se liquéfier de désir.

Seul le vacarme provoqué par la chute accidentelle des clés lui fit comprendre qu'elle se laissait emporter trop loin.

Dans un sursaut de volonté, elle s'écarta et ramassa le trousseau.

— Je vous reconduis à votre motel.

— Du moment que vous prenez vos menottes, répliqua-t-il, une intonation séductrice dans la voix et une lueur brûlante dans le regard.

* * *

Il n'aurait pas dû la toucher.

Rod pensait qu'il lui suffirait de l'embrasser pour calmer cette faim qui le torturait depuis ses quinze ans. Mais c'était l'inverse qui s'était produit. Le

contact de ses lèvres, de son corps plaqué contre le sien, n'avait fait que l'inciter à une plus grande intimité.

Il savait maintenant qu'il ne serait pleinement satisfait qu'après lui avoir fait l'amour.

Peut-être était-ce pour narguer ses demi-frères blancs, comme elle l'avait dit. Mais c'était surtout parce qu'elle représentait le point culminant de ses fantasmes d'adolescent, le trophée qui lui avait été refusé.

Et, s'il pouvait la posséder ne serait-ce qu'une fois, il était presque certain de pouvoir refermer définitivement ce terrible chapitre de sa vie.

Pour cette seule raison, ce voyage à Bordertown valait la peine. Ça valait la peine d'affronter Bruce, Patrick, et même Stuart. *Surtout* Stuart. Il était quasiment certain que ce dernier n'était pas parvenu à ses fins avec Sophia. S'il y avait eu quelque chose entre eux, elle ne se serait pas laissé embrasser.

— Alors, tu vas me laisser t'aider, pour l'enquête ? demanda-t-il, revenant au tutoiement de l'adolescence, tandis qu'ils roulaient vers le motel.

— Je vais vraiment me faire remonter les bretelles par le gouverneur, si je ne le fais pas ?

— C'est possible.

La radio de bord grésillait, et elle baissa le volume.

— Donc, même si je refuse, tu ne partiras pas ?

— Non.

— Ça te surprend que je n'en sois pas ravie ?

— Maintenant que nous avons *sympathisé*, je ne vois pas pourquoi tu voudrais te débarrasser de moi. Tu avais l'air de bien m'apprécier, il y a quelques minutes.

— J'apprécie ton corps, reconnut-elle avec franchise. Pour le reste, je ne te connais pas assez.

— Ça me va.

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout. Je ne te demande pas de t'engager avec moi pour la vie.

Elle s'arrêta à un feu.

— Même une seule nuit serait une erreur. Et j'en ai déjà assez fait dans ma vie, pour ne pas t'ajouter à la liste.

— Tu envisages ça trop sérieusement. Je serais... ton coup d'un soir. Tu ne serais même pas obligée de me présenter à tes amis.

— Merci pour la proposition, mais... je ne coucherai pas avec toi.

— C'est ce qu'on verra !

— C'est ça, ta réponse ?

Il prit un air innocent.

— Quoi ? Elle ne te plaît pas ?

— Tu ne la trouves pas un peu arrogante ?

— Nous n'avions pas décidé d'être honnêtes l'un envers l'autre ?

Il désigna le feu.

— C'est vert.

— C'est bon, j'ai vu, grommela-t-elle, en accélérant.

— Quand on vit dans une petite ville, on est souvent en manque de sexe, remarqua-t-il.

— Qu'est-ce que tu en sais, si je suis ou non en manque de sexe ?

— Il suffit de procéder par élimination. Tu n'es pas mariée, et tu n'as pas de petit ami.

— Et alors ? Ça ne veut rien dire.

— Tu ne peux pas remédier à ce besoin en multipliant les rencontres. Le chef de la police doit protéger sa réputation.

Elle esquissa un sourire.

— Là, tu commences à comprendre.

— Personne n'est obligé de savoir, pour moi. A condition que nous puissions faire réparer la porte que tu as cassée.

— Le problème est réglé. J'ai appelé Leland après t'avoir bouclé. Je ne voulais pas être responsable, en cas de vol de tes affaires. Il a fait l'échange avec la serrure de la porte de la laverie, en attendant que je prenne en charge les réparations.

— Leland est le responsable du motel ?

— On ne dirait pas, hein ?

— Non, mais c'est sympa de nous rendre ce service. Ça veut dire que nous aurons toute l'intimité nécessaire.

— Jusqu'à demain, quand tu en auras parlé à tout le monde.

Il voulut l'interrompre, mais elle ne le laissa pas faire.

— Je ne vois pas pourquoi tu garderais le secret, alors que tu as tellement de bonnes raisons de vouloir que les autres soient au courant, et en particulier Stuart.

Pour rien au monde il ne ferait une chose pareille, mais elle ne pouvait pas le savoir.

— Tu me prêtes des intentions horribles.

— Bon, admettons que tu ne dises rien. L'intimité est une notion inconnue, à Bordertown. Tu devrais, plus que quiconque, le savoir.

Elle s'engagea dans le parking du Mother Lode, et se gara devant l'accès à sa chambre.

— De plus, nous avons un tueur à traquer, ce qui veut dire que nous n'avons pas de temps à perdre avec autre chose. Le travail d'abord.

— Ça ne peut pas attendre demain ?

— Non. Et je te rappelle que c'est toi qui as insisté pour travailler avec moi.

— Et maintenant, tu vas me sortir le couplet sur l'éthique professionnelle ?

— Exactement.

— Dommage. Moi qui envisageais de tourner une *sex tape* !

Elle leva les yeux au ciel.

— Tu sais comment parler aux filles.

— Je fais de mon mieux.

— Revenons aux choses sérieuses. A quel labo as-tu envoyé le mégot ?

— Ils se trouvent à San Diego, et leur réputation est excellente. S'il y a un ADN, ils le trouveront.

— Et tu me feras connaître le résultat ?

— Bien sûr. Je te l'ai déjà dit.

— Très bien. Bonne nuit.

Rod ne descendit pas de voiture. Il avait abandonné l'idée de la convaincre de l'accompagner dans sa chambre, mais il avait encore des questions à poser.

— Quelle est ton intuition, à propos de Leonard Taylor ? C'est lui qui tuerait ces gens pour se venger de la femme qui l'a dénoncé ?

— Cette idée m'a traversé l'esprit. Il peut aussi s'agir d'un agent du CBP, ou d'un éleveur. Mais Taylor reste mon suspect numéro un. Il ne faut pas oublier qu'il a tout perdu dans cette histoire.

— Comment s'appelait sa victime ?

— Rosita Flores.

— Et quel âge avait-elle ?

— A peine dix-huit ans.

Il se souvint de ce que son père lui avait dit à propos du dernier petit ami de Sophia.

— Ça a dû vous rappeler quelque chose.

— De quoi parles-tu ?

— Je dis qu'il était en position d'autorité, et qu'il a profité d'une adolescente sans défense, comme le pasteur avec qui tu sortais.

— Qui t'a parlé de Dick ?

— Bruce Dunlap.

— Tu veux dire ton père.

— *Bruce.*

— Oui, eh bien, il aurait pu s'abstenir de colporter des ragots...

— Il t'aime bien. Il voudrait que tu épouses Stuart, apparemment.

Elle eut un rire incrédule.

— Ça ne risque pas d'arriver !

— Tu es sûre ? Il sera très riche, un jour.

Elle le dévisagea, visiblement choquée qu'il puisse la croire vénale.

— Sors de ma voiture !

— Encore une question. Qu'est-ce que le pasteur avait pour te plaire que Stuart n'a pas ?

— Pour commencer, je pensais qu'il avait une conscience. Il était pieux. Il dégageait une sorte de sagesse et de sérénité... J'ai dû penser que l'herbe serait plus verte de l'autre côté, comme on dit.

— Mais il t'a trompée et t'a brisé le cœur.

— C'est à peu près ça. Merci de me le rappeler.

— En fait, ce que j'ai envie de savoir, c'est si tu as tourné la page...

Elle ne regrettait pas Dick, n'avait pas la moindre envie qu'il revienne, mais cette expérience avait certainement laissé des traces.

— J'y arrive, petit à petit.

— Tu recommences à rencontrer des hommes ?

— Ça s'est produit une ou deux fois. Pourquoi ?

— Je suis curieux, c'est tout.

— A propos de ma vie amoureuse ?

— Je me demandais si ce baiser dans la cellule était ton premier depuis le pasteur.

— C'est important ?

— Si la réponse est oui, tu dois être en manque.

Elle leva les yeux au ciel.

— On en revient toujours à la même chose. Tu ne peux pas changer de disque ?

— Et alors ? insista Rod.

— Alors, quoi ?

— C'est oui ?

Elle soupira.

— C'est une petite ville. Il n'y a pas beaucoup d'opportunités.

— D'opportunités *discrètes*. Et, justement, je t'en propose une.

— J'essaierai de m'en souvenir, dit-elle en riant.

Il ouvrit la portière.

— Encore une chose...

Elle repoussa une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Quoi ?

— Est-ce que ton beau-père a réussi à... tu sais bien... Parce que, si c'est le cas, je vais lui démolir la mâchoire.

— Ne te donne pas cette peine. Il ne s'est rien passé.

— Je peux quand même lui démolir la mâchoire pour avoir essayé ?

Il s'attendait à ce qu'elle proteste, par égard pour sa mère, à défaut d'une autre raison. Mais, quand il vit des larmes briller dans ses yeux, il mesura à quel point elle avait dû se sentir seule, à l'époque.

Elle s'éclaircit la gorge et regarda ailleurs.

— Assez parlé du passé pour ce soir. Je dois y aller.

Il faillit lui presser l'épaule pour la réconforter, mais il ne voulait pas qu'elle pense qu'il avait pitié d'elle.

Il savait d'expérience que la pitié était pire que tout. Alors, il se contenta de descendre de voiture et de la laisser partir.

Sophia ignorait ce qui l'avait poussée à parler à Rod de son beau-père.

En dehors de Starkey et de sa mère, personne n'était au courant. Elle n'avait pas voulu se confier à son frère Tyler, qui se serait senti trop coupable de ne pas avoir été là pour la protéger. A l'époque, elle ne pouvait pas non plus chercher refuge auprès de son père. Après le divorce, il avait sombré dans la dépression, et elle n'avait pas voulu lui briser un peu plus le cœur.

Alors, pourquoi livrer ce secret à Roderick Guerrero ?

Et pourquoi le passé semblait-il aussi présent, ce soir ?

Elle avait presque oublié ces terribles dix-huit mois. Son beau-père et elle entretenaient aujourd'hui des relations polies. Lorsqu'elle se rendait chez sa mère pour les fêtes de fin d'année, elle discutait avec lui comme si de rien n'était.

Qu'elle ait éprouvé ce soir le besoin de déterrer le passé n'avait aucun sens.

Mais l'attrance qu'elle éprouvait pour Rod n'avait pas davantage de sens. Certes, il était beau. Et alors ? Elle avait déjà croisé des hommes aussi beaux qui ne lui avaient fait aucun effet.

Etait-elle attirée par lui parce qu'il pouvait comprendre cette douleur qu'elle devait taire ? Parce qu'ils avaient tous les deux un compte à régler avec cette ville et ses habitants ? Ou parce qu'elle voulait réparer le tort qu'elle lui avait causé involontairement ?

C'était peut-être un mélange de toutes ces raisons.

Perdue dans ses pensées, et dans le souvenir encore brûlant du baiser de Rod, elle faillit ne pas remarquer le pick-up garé devant le restaurant mexicain, de l'autre côté de la rue. Même après l'avoir vu, elle n'y pensa plus jusqu'à ce que les phares s'allument. Elle s'aperçut alors qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur, et eut l'étrange impression que ce quelqu'un la guettait.

Bien qu'elle n'eût pas reconnu le véhicule que Stuart conduisait ordinairement, elle fit demi-tour pour vérifier s'il s'agissait de lui. A plusieurs reprises, alors qu'elle sortait d'un endroit ou d'un autre, elle l'avait repéré, assis dans sa voiture, semblant attendre quelque chose ou quelqu'un, et elle avait eu la nette impression qu'il la suivait.

Les feux arrière de la voiture étaient à présent dans son champ de vision. Si le conducteur avait compris qu'elle était derrière lui, il n'en tenait aucun compte, roulant trop vite, et franchissant allègrement un feu au rouge.

Espérant qu'il ne s'agissait que d'un chauffard ordinaire, elle actionna le gyrophare et vérifia la circulation avant de franchir le carrefour.

Le pick-up était trop vieux et en trop mauvais état pour appartenir aux Dunlape. Ces derniers avaient de l'argent, et ils tenaient à l'afficher.

Lorsqu'elle fut suffisamment près pour relever le numéro d'immatriculation, elle l'entra dans son ordinateur afin d'accéder au fichier des cartes grises, et découvrit que le véhicule était enregistré au nom de Dwight Smith.

Ce nom ne lui disait rien.

Au cas où Dwight Smith aurait été trop ivre pour remarquer les lampes rouges et bleues derrière lui, elle actionna la sirène, et colla à son pare-chocs.

La voiture ralentit, et finit par se ranger sur le bas-côté.

Les lumières de la ville étaient loin derrière eux, et Sophia ne pouvait rien distinguer au-delà du halo des phares. Ce n'était pas pour la rassurer, mais son travail l'exigeait.

Saisissant sa torche de la main gauche, elle laissa la droite sur la crosse de son arme, et s'approcha prudemment du pick-up.

— Sortez lentement de la voiture, en levant les mains, ordonna-t-elle.

— Un problème, *chef* ?

Sophia ne distinguait pas encore le visage du conducteur, mais elle reconnut la voix. Il ne s'agissait pas du dénommé Dwight Smith, mais de Leonard Taylor.

Il avait baissé sa vitre, mais il restait dans la voiture.

— Je vous ai demandé de sortir.

La portière ne s'ouvrit toujours pas.

— J'ai fait quelque chose de mal ?

— Sortez !

— Est-ce vraiment nécessaire ? demanda-t-il, en soupirant.

Puis la portière rouillée grinça sur ses gonds.

Sophia ignora son agacement — et sa question.

— Où avez-vous eu ce véhicule ?

Le bouc poivre et sel qu'il avait laissé pousser depuis qu'il avait quitté la police renforçait sa ressemblance avec Kenny Rogers — le chanteur de musique country. Ils avaient la même corpulence, les mêmes yeux très bleus contrastant avec un visage tanné. Leonard ne manquait pas de charme ; c'était sa personnalité que Sophia ne supportait pas.

— C'est une voiture d'entreprise fournie par mon employeur, Dwight Smith. Mais vous le savez déjà, n'est-ce pas ? Vous avez eu le temps de vérifier. Procédure standard et tout le tintouin.

— Ça ne le dérange pas que vous l'utilisiez pour un usage personnel ?

— Il sait que je n'ai pas le choix. Lorna a pris la voiture quand elle est

partie.

Son ton accusateur suggérait qu'il lui reprochait le comportement de sa femme. Mais ce n'était pas une surprise. Sophia savait déjà qu'il la tenait pour responsable de tout.

— Vous avez abusé de votre pouvoir, et vous avez trompé votre femme, Leonard.

D'après la rumeur, ce n'était pas la première fois qu'il lui était infidèle. Il aimait jouer du prestige de l'uniforme. Il lui avait même fait des avances quand ils avaient commencé à travailler ensemble.

— Pourquoi n'assumez-vous pas vos responsabilités ? demanda-t-elle.

— C'est facile à dire, pour vous. Ce n'est pas comme si vous aviez déjà été tentée de vous envoyer en l'air avec qui que ce soit. Vous êtes la Reine des glaces.

Il baissa la voix.

— Tu es probablement tellement frigide que tu ne saurais pas quoi faire avec une queue...

— Ça suffit !

Au lieu de reculer, il fit un pas en avant.

— Non, ça ne suffit pas. Tu te prends pour une championne. Tu crois que tes propres petits secrets ne sortiront jamais. Mais laisse-moi te dire qu'aucun secret n'est en sécurité à Bordertown.

— De quoi parlez-vous ?

— Je parle de la raison qui te fait détester les hommes.

— Vous ne savez rien de moi !

— Je sais que ton beau-papa aimait bien te cajoler. Ce n'est pas rien, ça, hein ?

Sophia ouvrit la bouche pour nier, mais aucun son ne sortit.

— Ta mère est venue me voir, un jour, poursuivit-il avec un sourire triomphal. Elle pleurait.

Sa mère avait donc entendu ce qu'elle essayait de lui dire. Et, apparemment, elle l'avait crue. Mais alors, pourquoi n'avait-elle rien fait ?

— Vous voulez me faire croire que ma mère s'est confiée à vous ?

— C'est la vérité.

Mais si Leonard en était aussi sûr qu'il le prétendait, il ne le lui dirait pas. Il aurait déjà répandu la nouvelle dans toute la ville, en laissant entendre que c'était elle qui avait séduit Gary. S'il la suivait partout, s'il l'espionnait, c'est qu'il soupçonnait quelque chose, mais qu'il n'avait aucune certitude.

Ce qui signifiait que ce que sa mère lui avait confié laissait une place au doute.

— C'est ridicule, dit-elle, en affectant l'indifférence. Si ma mère s'était imaginé, pour je ne sais quelle raison, que j'avais une relation inappropriée avec son mari, elle ne serait pas venue vous en parler.

— En fait, elle était venue voir le Bernstein. Mais j'étais le seul au poste, ce jour-là, et elle avait désespérément besoin d'un conseil. Elle voulait que je

lui dise, *vu ma grande expérience du métier de policier*, si j'avais déjà rencontré une situation où une adolescente aurait faussement accusé son beau-père d'agression sexuelle. Elle pensait que tu mentais pour attirer l'attention, ou pour te débarrasser de Gary.

Il baissa encore la voix, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un murmure.

— Mais tu ne mentais pas, n'est-ce pas ?

Comment sa mère avait-elle pu la trahir de cette façon ? Comment avait-elle pu être à ce point égoïste ?

Ne laissant rien paraître, Sophia se redressa de toute sa taille et toisa froidement son ancien collègue.

— Si elle vous a vraiment dit ça, c'était de la paranoïa. A une époque, elle pensait que Gary ne lui accordait pas assez d'attention. Mais il n'y avait rien entre nous.

Leonard afficha un petit sourire rusé.

— Je pourrais peut-être te croire, s'il n'y avait pas ce truc que ton beau-père trimballe dans son portefeuille.

Sophia sentit son sang se glacer mais, une fois encore, elle essaya de donner le change.

— Comment savez-vous ce qu'il y a dans le portefeuille de mon beau-père ?

— Il se trouve que Gus était au Firelight, ce soir.

Gus était un des employés de son père. Il était en charge des locations de matériel agricole.

— Et qu'est-ce que Gus en sait ?

— Juste ce qu'il a vu de ses propres yeux.

— C'est-à-dire ?

— Que Gary a une photo de toi.

Elle avait de plus en plus de mal à respirer.

— Beaucoup de gens ont des photos de leurs enfants dans leur portefeuille.

— Sur celle-ci...

Il eut un sourire ravi, se repaissant par avance de ce qu'il allait dire.

— Tu es *nue*.

Sophia réfléchit à toute allure. Quand Gary aurait-il pu prendre cette photo ? Elle ne s'était jamais déshabillée devant lui, ne s'était jamais montrée en maillot de bain. Elle faisait très attention à se dévoiler le moins possible, portant des manches longues, des pantalons, et des chemisiers boutonnés jusqu'au cou. Elle se refusait même à prendre une douche quand il se trouvait dans la maison.

— C'est impossible ! répondit-elle d'un ton assuré.

— Gus a juré sur la Bible.

— Je crois que je vais devoir vous soumettre à un alcootest.

— Quoi ?

Il paraissait médusé de ne pas l'avoir déstabilisée comme il l'espérait.

— Vous divaguez. Mon beau-père ne peut pas posséder une telle photo, car je n'ai jamais été nue devant lui. J'en déduis donc que vous êtes ivre.

— Pas du tout !

— Dans ce cas, vous ne verrez pas d'inconvénient à me le prouver.

Une lueur de haine passa dans le regard de Leonard.

— T'es vraiment une salope !

Il se tourna pour monter en voiture, mais elle retint sa portière pour l'empêcher de la refermer, et sortit son arme.

— Si vous refusez de vous soumettre à un alcootest, je vais être obligée de vous arrêter. Je ne peux pas vous laisser reprendre la route en état d'ivresse, au risque de mettre les autres usagers en danger.

Il ricana.

— Très bien. Je vais le faire, ton fichu test. Mais ne crois pas que tu vas t'en tirer comme ça.

— Vous me menacez ?

— Je m'assure simplement que tu ne me confondes pas avec un de tes amis.

— Ça ne risque pas.

* * *

Bon sang, il n'en revenait pas ! Elle avait failli lui coûter aussi ce travail-là. Pendant quelques minutes, la nuit dernière, il avait eu la main. Il avait pris plaisir à exercer son pouvoir. Et puis cette garce avait failli le foutre en taule. S'il n'avait pas soufflé dans le ballon, elle l'aurait bouclé et aurait saisi sa voiture. Elle ne s'était quand même pas privée de lui coller deux amendes, une pour franchissement d'un feu au rouge, l'autre pour excès de vitesse.

Enfin, ça aurait pu être encore pire, si elle avait saisi le pick-up et découvert le récepteur qui lui permettait de l'espionner.

En rentrant chez lui, il était tellement énervé qu'il n'avait pas pu dormir. Il avait fini par sombrer à l'aube, et n'avait pas entendu le réveil. Il avait prévenu Dwight qu'il serait un peu en retard, prétendant ne pas se sentir très en forme ce matin.

— ¿*Qué quiere que hagamos ?*

Leonard sursauta. Saul, un des immigrants qui travaillaient au ranch, venait de s'approcher, lui demandant ce que les employés devaient faire.

Abaissant le rebord de son chapeau pour protéger son visage d'un soleil brûlant, il répondit en espagnol car aucun des hommes qui travaillaient avec lui ne comprenait l'anglais.

— Déplacez les poulets du hangar numéro 1 au hangar numéro 2. Il est temps de nettoyer les fientes.

Celles-ci étaient ensuite revendues à une société de fertilisants, mais les employés n'avaient pas besoin de le savoir. Ils avaient juste besoin de faire le sale boulot et de le laisser se charger de ce qui nécessitait un cerveau.

Saul passa le mot aux autres, et ils s'en allèrent vers le hangar numéro 1, vêtus de leurs casquettes de base-ball tachées de sueur et de leurs vêtements raides de crasse.

Au moins, ils étaient obéissants, songea Leonard. Et ils travaillaient dur. Leurs femmes étaient méritantes, aussi. Celles qu'il avait rencontrées savaient cuisiner et faire le ménage. Elles savaient comment s'occuper d'un homme...

Dwight n'allait pas tarder à arriver pour voir comment se passait le transfert, et il allait devoir se joindre à l'équipe. Mais aujourd'hui, il n'avait pas l'énergie de surmonter le dégoût que lui inspiraient de si basses besognes.

Dire qu'en ce moment il aurait pu se balader dans Bordertown, à bord d'une voiture climatisée, provoquant l'envie des hommes et l'admiration des femmes...

Ses pensées s'envolèrent vers les armes qu'il avait stockées dans son mobile home. Il y pensait beaucoup, ces temps-ci. De temps en temps, il songeait à faire un carnage dans Bordertown, tuant Sophia, les membres du conseil municipal qui la soutenaient, et Bruce Dunlap, ce gros hypocrite. Bruce lui avait retiré son soutien dès qu'il avait appris cette histoire avec la Mexicaine, puis il avait appelé son bâtard pour résoudre un crime que Sophia était incapable d'élucider toute seule.

Ils avaient même un mégot de cigarette dont ils espéraient tirer un profil ADN. Et ça, ce n'était pas une bonne nouvelle. Ça pourrait même contrarier ses plans...

Mais, même s'il rêvait de liquider tout le monde, il ne passerait pas à l'acte. Ce n'était pas comme ça qu'on gagnait. S'il tuait ses ennemis, il irait en prison jusqu'à la fin de ses jours, et ça ne réglerait rien.

Non, il voulait la détruire petit à petit, en commençant par récupérer son job. Et il le ferait sans que personne puisse prouver que ça venait de lui.

Il avait enfin les outils nécessaires pour assurer son succès. Au cours des dernières semaines, il avait réussi à poser des micros chez elle, dans sa voiture, et même au poste de police.

Elle ne progresserait pas dans son enquête parce qu'il serait au courant de tout ce qu'elle ferait, et qu'il aurait toujours une longueur d'avance.

Ce qu'il avait appris de sa relation avec son beau-père, tandis qu'il écoutait sa conversation avec Roderick, n'était qu'un simple bonus...

L'après-midi était bien avancé quand Sophia se réveilla. Du fait de la pression qu'elle subissait, elle n'avait que très peu dormi ces derniers jours, et elle avait fini par prendre un somnifère.

Elle avait été inconsciente pendant huit bonnes heures. Mais la première chose à laquelle elle avait pensé en ouvrant les yeux, c'était la même que celle qui l'avait obsédée avant de s'endormir : sa conversation avec Leonard Taylor.

Et s'il disait vrai ? Si son beau-père avait réellement une photo d'elle nue, dans son portefeuille ?

Elle ne voyait pas, cela dit, comment la chose pouvait être possible. Et, de toute façon, Gary n'aurait jamais pris le risque que sa mère puisse tomber dessus. Anne avait beau se voiler la face, ce genre de preuves ne pouvait pas être ignoré. Même par elle.

Et ce n'était pas la seule partie de l'histoire de Leonard qui lui paraissait suspecte. Il avait prétendu qu'Anne s'était rendue au poste de police pour lui demander conseil. Mais sa mère n'avait jamais apprécié Leonard. Il avait essayé de sortir avec elle quand ils étaient jeunes et célibataires, et Anne avait été choquée qu'il puisse se croire assez bien pour elle. Certains de ses cousins avaient de l'argent, mais pas lui. De plus, Anne avait sa fierté. Jamais elle n'aurait pu garder la tête haute dans Bordertown si les gens avaient su que son mari avait agressé sexuellement sa fille.

Alors, où Leonard avait-il appris cela ?

Et n'était-il pas curieux qu'il en parle juste après sa révélation à Rod ?

Un coup frappé à la porte la tira soudain de ses réflexions.

— Tu es là ?

C'était Rod, qui l'appelait depuis le perron. Elle avait reconnu sa voix, mais elle n'était pas certaine d'avoir envie de le voir.

Elle l'avait embrassé la nuit dernière, et elle avait même envisagé de faire bien plus. Ce qui, à la lumière du jour, semblait complètement fou. Ils se connaissaient à peine.

D'un autre côté, cela ne servait à rien de le laisser tambouriner à sa porte. Il faudrait bien qu'elle l'affronte à un moment ou à un autre.

S'extirpant du lit, elle enfila un short coupé dans un vieux jean, un des

débardeurs qu'elle portait généralement à la maison, et alla ouvrir.

* * *

Le tatouage de Sophia causa un choc à Roderick. Il l'avait connue *cheerleader* et bonne élève. Un symbole aussi évident de rébellion semblait incongru sur elle. Mais, comme il avait pu le découvrir, elle avait quelque peu changé, depuis qu'il avait quitté Bordertown.

— Ça fait beaucoup d'encre, remarqua-t-il, pince-sans-rire.

Elle baissa les yeux vers son bras.

— Un souvenir de mes années Starkey.

— Tu n'as jamais envisagé de le faire effacer ?

— Tu n'aimes pas ?

— Je n'en suis pas encore sûr.

Cela dit, il aimait tout le reste : l'absence de soutien-gorge, les jambes galbées... Elle était beaucoup plus séduisante sans son uniforme. Ce qui ne changeait rien à la décision qu'il avait prise la nuit dernière, après son départ : même s'il en avait très envie, il ne se passerait rien entre eux. Ils avaient tous deux besoin d'un maximum de concentration pour mener à bien leur enquête.

— De toute façon, je m'en fiche, que tu aimes ou pas, répliqua-t-elle. Quoi de neuf ?

— Je viens de parler à Milt.

— Qui est Milt ?

— Mon patron.

Elle repoussa les cheveux qui lui tombaient dans les yeux.

— Il va demander au gouverneur de m'appeler ?

— Je lui ai dit que ça ne serait pas nécessaire. Il a été ravi d'apprendre que tu m'apprécies, maintenant.

Elle croisa son regard.

— Qui a dit que je t'appréciais ?

Il sourit.

— Je le vois bien.

— Comment ça ?

— Tu n'as pas ton Taser.

— A quoi bon ? Rien ne réussira à me débarrasser de vous.

— Et puis, il y a eu ce baiser.

— Un bisou de rien du tout.

— Tu as fondu comme neige au soleil.

— Ça doit vouloir dire que j'étais en manque. C'est toi qui l'as souligné, tu t'en souviens ? Et toi qui m'as aussi proposé un coup d'un soir.

— A ce propos, l'offre ne tient plus. Tu as laissé passer ta chance.

Elle croisa les bras sous sa poitrine et, même si ce n'était pas intentionnel, le geste attira l'attention de Rod sur son décolleté, largement mis en valeur par le débardeur.

— Tu veux dire que tu ne veux plus de moi ? demanda-t-elle.

Ce qu'il voulait ou pas n'avait rien à voir là-dedans.

— Non. Plus depuis que je t'ai vue sans maquillage.

Elle fit mine de se vexer.

— Merci pour le coup porté à mon ego.

— Il était temps que je te renvoie l'ascenseur, répondit-il en riant. Après tout, tu as sacrément blessé mon ego, il y a quinze ans.

Il voulait plaisanter, mais elle redevint aussitôt sérieuse.

— Je suis désolée, Rod. A l'époque, je n'étais qu'une gamine trop gâtée, mais je me suis sentie vraiment mal après cette histoire, et j'aurais voulu m'excuser. Quand Starkey m'a dit qu'il t'avait vu en ville, j'espérais ne pas avoir à te croiser, tellement j'avais honte.

Il ne s'attendait pas à un aveu aussi honnête. Du coup, il se sentait un peu puéril de lui en avoir voulu pendant si longtemps. Pour autant, il n'avait pas assez de noblesse d'âme pour s'abstenir de jouer sur sa culpabilité.

— Et alors ? Qu'est-ce que tu vas faire pour te faire pardonner ?

— Que veux-tu que je fasse ?

Le ton était suspicieux, mais elle souriait.

Il entra, envahissant tout l'espace, et elle recula pour lui faire place.

— Je voudrais voir si tu as d'autres tatouages.

— Je n'en ai pas.

La porte se referma dans un discret cliquetement.

— Prouve-le.

Il vit l'effort qu'elle faisait pour déglutir.

— Comment ?

— En enlevant ton débardeur.

— Ici ? Maintenant ?

— Arrête de tergiverser. Tu m'as déjà vu entièrement nu. Tu as une dette envers moi.

— Je croyais que nous étions quittes.

— Loin s'en faut.

Elle recula de nouveau d'un pas.

— Je t'ai laissé sortir de prison.

— Tu n'aurais pas dû m'arrêter, au départ.

— Ce n'est pas tout à fait vrai.

— Tu te cherches des excuses. Tu as peur ?

Sa poitrine se souleva tandis qu'elle prenait une profonde inspiration.

— Je rassemble mon courage.

Rob n'en revint pas. *Elle allait vraiment le faire ?*

— Tu as besoin d'aide ?

— Absolument pas.

Il leva les sourcils.

— Alors, qu'est-ce que tu attends ?

Lentement, elle commença à soulever son débardeur, dénudant sa taille.

— Très bien, murmura-t-il.

Il repéra un ravissant petit grain de beauté sur sa cage thoracique, et remarqua à quel point sa peau semblait douce et soyeuse. Mais, lorsqu'elle exposa ses seins magnifiquement ronds et pleins, il sentit tout son sang affluer vers son sexe, et il se figea, le souffle coupé, les pensées embrumées.

Comme il ne réagissait pas, la confusion et l'incertitude assombrirent le regard de Sophia.

Elle devait croire qu'il n'aimait pas ce qu'il voyait. Et il comprit, à la façon dont elle rabattait brusquement son débardeur, qu'elle était vexée.

Il fallait qu'il dise quelque chose, mais il était trop occupé à lutter contre lui-même.

D'un côté, il avait envie de la séduire, de glisser les mains sous ce débardeur et de les arrondir en coupe sur ses seins. Il était presque sûr qu'elle le laisserait faire. Elle était seule, avide d'être comblée physiquement, et aussi vulnérable qu'elle l'était quatorze ans plus tôt.

La roue avait tourné exactement comme il en avait rêvé.

Mais l'homme d'honneur qu'il était envers et contre tout ne pouvait s'autoriser à profiter d'elle. Il se refusait à un tel égoïsme, à un tel manque de cœur.

Cherchant son souffle, il haussa les épaules d'un air indifférent.

— Pas mal.

Cette réponse était comme une gifle au visage, et telle était son exacte intention. Son manque d'enthousiasme avait suffisamment piqué Sophia pour qu'elle soit de nouveau sur la défensive, se refusant à lui faire confiance. Il préférerait décidément la voir en colère contre lui. Ainsi, il serait plus facile pour lui de garder ses distances.

Elle croisa les bras sur sa poitrine, même si le débardeur avait retrouvé sa place.

— Que le spectacle t'ait plu ou non, j'ai fait ce que tu m'avais demandé. Alors... tu me pardonnes ?

— Evidemment. Tu as pris la bonne décision, à l'époque. Celui que tu as choisi à ma place pour aller danser t'a sûrement invitée, ensuite, à aller déguster du homard. Moi, j'avais à peine de quoi payer une pizza.

Sophia parut vexée qu'il ramène le malheureux épisode à une question d'argent.

— Ce n'est pas pour ça que je l'ai fait, protesta-t-elle.

Se reprochant soudain d'abuser du pouvoir que lui donnait la contrition de Sophia, il grommela.

— Oui, bon, laisse tomber. Je m'en suis remis, tu sais. Tu n'étais quand même pas si importante que ça, à mes yeux.

Elle cilla.

— Par moments, tu es vraiment un sale type. Tu le sais, ça ?

— Il vaut mieux que tu le découvres maintenant.

— C'est-à-dire ?

— La leçon pourrait être plus rude.

Elle ricana.

— Ne te vante pas autant.

— Milt m'a appelé pour me dire que le FBI avait enfin formé l'équipe que vous réclamiez à cor et à cri, dit-il en donnant à la conversation le tour professionnel qu'elle aurait dû avoir depuis le départ.

— Ils auront mis le temps.

— Ils devaient remplacer deux agents seniors. Ils n'ont pas dit pourquoi, mais ils ont fait quelques transferts, et ils sont maintenant prêts à intervenir. Le coordinateur veut nous rencontrer dans une heure.

— « Nous » ?

Il savait qu'elle avait plus que jamais envie de se débarrasser de lui. Il l'avait convaincue de se laisser aller, de faire preuve d'audace, puis il le lui avait fait regretter.

— Nous répéta-t-il.

— Et c'est toi qu'on appelle, alors que je suis le chef de la police locale ?

— Je t'ai dit que j'avais des amis haut placés.

— Où a lieu le rendez-vous ?

— A l'antenne locale de Sierra Vista. Mais c'est ridicule de prendre deux voitures. Nous pouvons y aller ensemble.

— Sauf que j'ai des courses à faire.

— Comme tu voudras. On se retrouve dans une heure.

Elle attendit poliment qu'il sorte. Elle lui fit même un petit signe de la main, comme s'il ne l'avait pas embarrassée.

Quand il entendit tourner le verrou, il comprit qu'elle ne le lui fermait pas seulement la porte de sa maison.

* * *

Non mais, quelle idiote ! Qu'est-ce qui lui avait pris ?

Elle avait montré ses seins à Roderick Guerrero, et il n'avait eu l'air ni impressionné, ni même intéressé. Impossible d'imaginer situation plus humiliante.

Elle évitait généralement tout ce qui pouvait la rendre vulnérable. Pourquoi avait-elle pris un tel risque ? Qu'espérait-elle obtenir ?

Le pardon.

Sur ce point, elle s'était montrée sincère. Et, en dépit du fait qu'elle avait la loi de son côté, elle regrettait d'avoir fait irruption dans sa chambre, et de ne pas lui avoir laissé le temps de s'habiller.

Mais quand même, il fallait être stupide pour lui offrir délibérément le moyen d'assouvir sa vengeance !

Et il ne lui avait fallu, pour cela, qu'un regard. *Ou, plutôt, une absence de regard.* Son visage était totalement impassible.

A l'évidence, elle n'était plus elle-même.

Roderick était beau, excitant, et il lui avait offert une diversion à ses inquiétudes et à ses doutes. Sans doute avait-elle voulu se prouver qu'elle était encore désirable, après le coup que le comportement de Dick avait porté à son estime de soi.

Elle tâcha néanmoins de se raisonner. Certes, elle avait commis une erreur... Mais ce n'était pas catastrophique.

Roderick avait voulu qu'ils soient à égalité, et elle s'était pliée à son caprice. C'était terminé. Elle avait autre chose à faire que de passer son temps à se lamenter sur un épisode anodin. Après tout, Roderick vivait en Californie, le paradis de la chirurgie esthétique. Et, à force de voir des seins refaits sur les plages, il ne devait plus être à même d'apprécier la beauté naturelle.

Décidée à se remuer, elle appela Lindstrom pour lui parler de la réunion. Puis elle se dirigea vers la salle de bains.

Mais le téléphone sonna avant qu'elle ait eu le temps d'ouvrir l'eau de la douche.

Sur l'écran s'affichait un numéro qu'elle ne pouvait pas ignorer.

Un numéro qu'elle n'avait cessé d'appeler.

Celui qu'elle avait trouvé dans la chaussette de José.

— Allô ?

Son interlocuteur avait le même accent très prononcé que Sophia avait entendu sur l'annonce d'accueil du répondeur.

— Vous m'avez laissé un message ?

— Oui. Je suis Sophia St. Claire. Je dirige la police de Bordertown, dans l'Arizona. Qui êtes-vous ?

— Je préfère ne pas le dire.

Elle devina qu'il n'avait pas de papiers et redoutait d'être expulsé. Dans ces conditions, c'était un miracle qu'il ait appelé.

— Vous vouliez me parler de José Sanchez, dit-il.

— Oui.

— Que se passe-t-il ? Il a fait quelque chose de mal ?

L'homme n'avait manifestement pas entendu parler des meurtres. Ce qui voulait dire qu'il n'avait pas été récemment en contact avec les familles de José et Benita, car le consulat mexicain devait maintenant les avoir prévenus.

— J'ai peur d'avoir de très mauvaises nouvelles.

— Ils sont morts ?

— Oui.

— C'est pour ça qu'ils ne m'ont pas appelé.

La note de fatalité, dans sa voix, révélait qu'il était préparé à un événement de ce genre.

— Comment c'est arrivé ? Ils se sont perdus ? Ils ont manqué d'eau ?

— On leur a tiré dessus.

— La patrouille ?

— Non, c'était un acte de violence aveugle. Nous recherchons toujours le coupable.

— Je lui avais promis que tout irait bien..., murmura-t-il, presque pour lui-même.

— Vous l'avez encouragé à traverser ?

— Il était déjà décidé. Il voulait amener sa femme ici. Je lui ai dit que je l'aiderais à démarrer.

— Donc, ils devaient vous retrouver quelque part ?

— Ils devaient vivre avec moi jusqu'à ce qu'ils trouvent un travail et

puissent se loger.

Elle regarda l'heure. Les minutes filaient, mais elle n'osait pas demander à cet homme si elle pouvait le rappeler plus tard, de crainte qu'il ne change d'avis.

— Pouvez-vous me dire quelque chose qui m'aiderait à retrouver les gens qu'ils ont pu croiser ?

— Je leur avais parlé d'un bon coyote, et d'une planque pour les sans-papiers à Bordertown.

Ayant découvert leur coyote, elle devait se concentrer sur la seconde partie.

— Je voudrais parler aux personnes qui tiennent cet endroit. Pouvez-vous me dire comment les trouver ?

— Je ne peux pas.

— Je ne vais pas essayer de le faire fermer. Ce n'est pas mon travail, de toute façon. Moi, ce que je veux, c'est retrouver l'assassin de José et Benita. J'ai l'impression que vous êtes un ami, ou un parent. Vous souhaitez certainement que justice leur soit rendue. La personne qui les a tués a déjà tué dix autres personnes. Il faut que nous l'arrêtions avant qu'il recommence.

— Mais, je pourrais avoir des ennuis, si je parle trop.

— Vous craignez les gens qui tiennent la planque ?

— Oui. Je pense que la mafia mexicaine pourrait être derrière.

Elle eut l'impression qu'il avait travaillé pour la mafia, peut-être pour le transport de drogue.

— Je dirai que j'ai trouvé l'adresse sur le cadavre de José. Ils ne pourront plus rien lui faire.

Il soupira.

— Vous me demandez d'être déloyal, d'aider la *policia*.

— Je ne suis pas votre ennemie. J'essaie de résoudre cette histoire de meurtres.

Pas de réponse.

— Faites-le pour José, insista-t-elle.

— C'est au 2944, Dugan Drive.

— Merci.

— J'espère que vous trouverez le coupable, et qu'il ira en prison pour le reste de sa vie.

Un clic résonna dans l'oreille de Sophia, et il ne fut plus là.

* * *

— Madame St. Claire ?

Sophia sourit poliment à l'agent spécial Charles Van Dormer.

Elle était entourée de Roderick, Lindstrom, Sean Carver et Glen Billerbeck, les deux autres agents du FBI assignés à la nouvelle unité de travail. Elle leur avait déjà appris tout ce qu'elle savait sur les meurtres. A part

l'information qu'elle venait d'obtenir sur la planque. Elle n'était pas certaine de vouloir partager ce « détail » avec tant de monde. Son envie de faire confiance au FBI le disputait à sa méfiance envers Lindstrom.

— Oui ?

— Le laboratoire de la police criminelle vous a-t-il dit quand vous auriez les résultats ?

Sophia lança un regard à Rod. Quand il était entré dans la pièce, elle avait choisi un siège le plus loin possible de lui. Toutefois, il avait eu la bonté de ne pas révéler qu'il avait découvert le mégot *après* qu'elle eut fouillé la scène de crime. Elle n'avait pas menti. Elle avait simplement présenté les faits de façon générale, parlant de ce qui avait été découvert, mais sans préciser comment ni quand.

— Ce n'est pas le labo de la crim, dit-elle.

— Ah bon ? Et pourquoi ?

— J'ai recommandé un labo avec lequel j'ai l'habitude de travailler à San Diego, expliqua Rod.

Van Dormer tiqua.

— Qui a autorisé ça ?

— Personne, répondit Rod. Mais ils sont fiables et beaucoup plus rapides que les labos de la police.

— Si vous n'avez pas obtenu d'autorisation, l'Etat pourrait rechigner à payer.

— Je le prendrai en charge, déclara Rod.

— Si ça vous amuse, dit Van Dormer, avec un haussement d'épaules.

Puis il commença à évoquer les différentes façons possibles de contribuer à l'enquête en cours. Il parla de quadriller les armureries et les boutiques de prêteurs sur gages, et d'interroger tous les éleveurs de la zone...

Tout au long de la réunion, Sophia fit mine de ne pas remarquer l'hostilité de Lindstrom. Mais, tandis que les autres se rassemblaient pour étudier une carte topographique, Lindstrom vint se placer à côté d'elle.

— Un mégot ? chuchota-t-elle. Vous m'avez parlé de douilles, pas d'un mégot.

— Un simple oubli, prétendit Sophia, qui ne se voyait pas lui avouer la vérité.

— Vous êtes ahurissante ! Je commence à en avoir plus qu'assez de vos méthodes.

Elle n'eut pas le temps de répondre. Van Dormer s'était penché sur la carte, et désignait une parcelle.

— A qui appartient celle-ci ?

Sophia reconnut immédiatement la propriété. Elle possédait une carte similaire, et l'avait si souvent étudiée qu'elle en connaissait les détails par cœur.

— A Kevin et Alma Simpson, répondit-elle. Ce sont des éleveurs de bétail. Ils ont un fils, James, qui vit avec eux. J'y suis allée, il y a quelques

jours.

— Et ? Que vous ont-ils dit ? demanda Van Dormer.

Malgré son air un peu guindé, l'agent coordinateur paraissait assez sympathique à Sophia. Dix ans de plus qu'elle, les cheveux grisonnants aux tempes, de beaux yeux noisette et une mâchoire carrée. Non seulement il était séduisant, mais il avait l'air professionnel, et d'une aimable compagnie.

Les deux autres agents n'étaient pas aussi agréables à regarder. Sean commençait à devenir chauve, il avait de la bedaine, et des jambes courtaudes. Glen était grand et maigre, avec une cravate ringarde, une mauvaise coupe de cheveux et des cicatrices d'acné. Ils portaient tous des alliances.

— Les Simpson haïssent les clandestins, dit-elle. Et ils ne s'en cachent pas.

— Au point de les tuer ?

— C'est possible. Ou alors, un seul membre de la famille a craqué, et a décidé de faire quelque chose pour protéger les autres de ce qu'il considère comme une menace.

— Si vous deviez en choisir un, ce serait lequel ?

— Le père. Il n'en peut plus de la situation, et il n'a aucune espèce de pitié pour les migrants. On dirait qu'il ne les considère même pas comme des êtres humains.

— C'est bon à savoir. L'instinct joue un grand rôle dans nos métiers.

Il désigna un autre endroit sur la carte.

— Et cette parcelle ?

— Elle appartient à Charlie Stumper. J'essaie de le joindre, mais je n'ai aucun retour.

— Je connais Charlie, dit Roderick. C'était un ami de mon père, et il venait souvent au ranch.

Sophia devinait que le mot « père » lui laissait un goût amer dans la bouche, mais qu'il l'avait employé pour faciliter l'explication.

— Il est probablement dans le Wyoming, continua Rod. Je crois savoir qu'il y passe une partie de l'été à travailler.

— Plus maintenant, dit Sophia. Il est trop âgé pour ça. Je crois plutôt qu'il est chez sa fille, à Yuna. Je suis tombée sur lui au café, il y a quelque temps, et il m'a dit qu'il envisageait de lui rendre une petite visite. Il ne devrait pas être absent trop longtemps.

— Vous savez ce qu'il pense des clandestins ?

— Depuis qu'un éleveur de ses amis a été tué près de Portal, apparemment par un clandestin, il ne cache pas sa haine.

— C'est une piste à creuser, dit Van Dormer.

Il désigna d'autres parcelles, et Sophia lui communiqua des informations sur les propriétaires. Elle avait parlé à presque tous les éleveurs de bétail, en l'espace de six mois, y compris Charlie, mais il faudrait de nouveau les interroger, maintenant qu'il y avait de nouvelles victimes.

— Vous pensez faire appel à un profileur ? demanda-t-elle, après qu'il eut

réparti le travail par zone géographique et donné à chacun son ordre de mission.

Van Dormer eut une moue dubitative.

— Ça ne fonctionne que si vous en savez beaucoup sur le tueur, ou s'il a une signature unique. A défaut, ça vous entraîne sur trop de mauvaises pistes.

Se massant pensivement le menton, il ajouta :

— Mais pourquoi pas ? Voyons déjà ce que nous pouvons nous mettre sous la dent, et retrouvons-nous après-demain.

Ils convinrent d'une heure, puis tout le monde se leva.

Sophia était sur le point de partir sans parler du refuge pour les sans-papiers. Elle n'avait pas envie que Lindstrom prévienne Leonard avant qu'elle ait eu le temps d'aller y faire un tour. Elle préférait en discuter plus tard avec Van Dormer. Sauf qu'elle devrait expliquer pourquoi elle n'avait pas partagé l'information avec le groupe. Et lui faire part de ses soupçons à l'égard de Lindstrom risquait de la faire passer pour une paranoïaque.

A la réflexion, elle devait parler devant tout le monde. Il restait à espérer que l'implication du FBI inciterait Lindstrom à un minimum d'honnêteté.

— Une dernière chose, dit-elle.

Tous les yeux se tournèrent vers elle.

— J'ai reçu un appel du numéro que j'ai trouvé sur le corps de José Sanchez.

Van Dormer s'interrompit dans le pliage de la carte qu'il essayait de domestiquer.

— Le correspondant ne veut pas révéler son identité, ajouta-t-elle. Mais il m'a parlé d'un refuge accueillant des sans-papiers, où José et Benita étaient supposés passer la nuit.

— Et c'est maintenant que vous le dites ? protesta Lindstrom. Ça ne va pas marcher, si vous continuez à cacher des choses à tout le monde !

Elle se tourna vers Van Dormer.

— Elle fait ça pour tout. Elle ne m'avait même pas parlé du mégot de cigarette. Et ça fait un mois que nous travaillons ensemble !

Van Dormer regarda sévèrement Lindstrom, n'appréciant visiblement pas la délation, et Sophia estima qu'elle n'avait pas à se justifier.

— D'après mon informateur, la planque pourrait être aux mains de la mafia, précisa-t-elle.

— Vous avez exploité la piste ?

— Oui, la maison appartient à une association, Cochise Partners, mais ça pourrait être un prête-nom pour la mafia.

Il y eut encore quelques crissemments de papier, tandis qu'il finissait de replier la carte.

— Vous connaissez la ville mieux que nous, madame St. Claire. Que suggérez-vous ?

— J'aimerais y faire un tour ce soir. Quelqu'un attendait l'arrivée de José et Benita. Je voudrais bien savoir où était cette personne à l'heure des

meurtres. Il est également possible que des informations ou des soupçons circulent sous le manteau. Si nous pouvions savoir ce qui se dit du côté mexicain, ça pourrait nous aider.

— Je suis d'accord. Mais vous prévoyez de faire ça toute seule ?

— Il n'en est pas question ! intervint Rod, avant que Sophia ait eu le temps de répondre.

Sophia planta ses mains sur ses hanches et le toisa.

— Pardon ?

— Tu es beaucoup trop blanche et... bien trop femme pour le travail.

— Tu penses que tu devrais t'en charger ?

— En un mot : oui.

Van Dormer ne s'en mêla pas. Son regard se tourna vers Sophia, comme s'il attendait sa réponse.

— Mais c'est moi qui ai trouvé la piste !

— Je m'en fiche ! Tu ne te rends pas compte à quel point c'est dangereux.

— J'ai mon Glock.

— Ce qui pourrait te faire tuer plus vite que prévu. Ils ne te laisseront pas franchir la porte avec.

— Alors, je resterai sur le seuil.

Il désigna le tatouage qui dépassait de quelques centimètres de la manche courte de sa chemisette.

— Tu penses que le fait d'exhiber ton tatouage te donnera l'air d'une dure-à-cuire ?

— Ça n'a rien à voir avec l'origine ethnique ou le fait d'avoir l'air d'une dure-à-cuire.

— Bien sûr que si ! Ils ne te respecteront pas. Ils refuseront de te renseigner parce qu'ils ne te craindront pas. Si tu penses que la culture américaine peut être sexiste, attends de découvrir le machisme mexicain.

— J'en sais déjà quelque chose. Je suis en train de l'expérimenter en ce moment ! rétorqua-t-elle. Et ce n'est pas parce que tu as la peau mate que ça te donne un avantage.

— Mais je parle couramment espagnol. Et toi ?

— Assez pour me débrouiller.

— Ça veut dire non.

Rod se tourna vers Van Dormer.

— A l'évidence, je suis le seul candidat valable pour cette mission. Non seulement je peux me fondre dans la masse, mais je sais me défendre, avec ou sans arme.

Sophia fit un pas en avant.

— En tant qu'homme, il sera davantage perçu comme une menace, plaidait-elle.

Van Dormer se mordit la lèvre, comme s'il hésitait entre les deux.

— Laissons faire Guerrero, décida-t-il.

Sophia le dévisagea avec incrédulité. Ces hommes ne comprenaient pas.

Elle n'avait pas envie de se cacher derrière eux. Son expérience à Naco lui avait donné confiance en elle, et elle était certaine de pouvoir affronter n'importe quelle situation.

— Et si j'accompagnais *monsieur* Guerrero, suggéra Sophia, en insistant bien sur le « monsieur » pour montrer qu'il n'avait aucune légitimité.

— Inutile que vous soyez deux à prendre des risques, trancha le coordinateur, d'un ton qui ne souffrait pas de contestation.

* * *

Rod essaya de rattraper Sophia avant qu'elle ne parte, mais Van Dormer l'intercepta pour lui poser quelques questions sur sa formation et son expérience.

Le temps qu'il se libère et jaillisse de l'immeuble en courant, Sophia était déjà sur sa moto, le moteur en marche.

— Où est ton casque ? cria-t-il.

Jouer les parents inquiets n'était peut-être pas la meilleure façon de lui montrer qu'il n'était pas le trouble-fête qu'elle croyait, mais il avait eu connaissance de trop d'accidents pour se sentir rassuré de la laisser partir ainsi.

— C'est à moi que tu parles ? cria-t-elle.

Puis elle fit rugir le moteur pour noyer sa réponse.

Il n'avait jamais vu une personne de sa taille manipuler une si grosse moto, mais elle avait l'air de savoir ce qu'elle faisait.

— Pourquoi es-tu en colère ? Tu sais que je suis le mieux placé pour visiter la planque, cria-t-il, en essayant de se faire entendre.

Elle secoua la tête, chaussa ses lunettes, et releva la béquille.

— Désolée, je ne t'entends pas, rétorqua-t-elle, avant de démarrer en trombe.

Rod envisagea de sauter dans sa voiture et de la poursuivre.

Elle n'avait aucune raison d'être à ce point furieuse. Peut-être l'avait-il embarrassée, quelques instants plus tôt, en allant trop loin avec l'épisode du débardeur ? Mais elle lui avait fait pire en l'obligeant à se tenir nu devant elle, les mains menottées dans le dos.

Dans ce cas, pourquoi se sentait-il si frustré, si désireux d'améliorer l'opinion qu'elle avait de lui ?

Il sortit sa clé, mais fut interrompu par Lindstrom.

— Quel dommage que ce soit elle qui s'occupe de cette enquête, marmonna l'inspectrice. Elle ne fait qu'attirer les ennuis.

— Vous n'avez pas l'air de l'apprécier.

— Elle prend la mouche si facilement. En plus, elle n'en fait qu'à sa tête, et elle est incapable de déléguer.

— Elle ne vous aime pas beaucoup non plus.

— Je ne comprends pas pourquoi. Je fais tout mon possible pour

m'entendre avec elle. Non, elle n'est tout simplement pas faite pour ce métier.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Vous avez bien vu, non ? Elle croit pouvoir débarquer comme une fleur au refuge et obtenir des réponses.

— Elle a du cran. Vous pouvez au moins lui accorder ça.

— Non. Elle est folle. Cette affaire serait déjà résolue si elle avait été menée par quelqu'un comme Leonard Taylor.

— Vous êtes amie avec lui ?

— Je le suis avec sa sœur. C'est honteux ce que Sophia a fait à ce pauvre homme.

— De quoi parlez-vous ?

— Vous n'êtes pas au courant ? Elle a bidonné un témoignage pour le discréditer et lui prendre le poste qui aurait dû lui revenir.

— C'est elle qui vous a raconté ça ?

— Tout le monde le sait.

— Tout le monde sauf Rosita Flores.

Elle mit sa main en visière pour se protéger de l'éclat du soleil, et le regarda.

— Qui ?

— La jeune Mexicaine qu'il a menacé d'expulser si elle ne couchait pas avec lui.

Lindstrom se rembrunit.

— Vous avez rencontré cette femme ?

Cette question surprit Rod.

— Non.

— C'est bien ce que je pensais, dit-elle avec un sourire supérieur, tout en actionnant la télécommande de sa voiture.

Son beau-père était toujours au magasin, mais il y avait encore un de ses employés avec lui. Il ne s'agissait pas de Gus, mais de Tony, un jeune de dix-neuf ans.

Sophia s'était changée après son rendez-vous avec le FBI, troquant son uniforme contre un jean et un T-shirt blanc. Assise sur la selle de sa moto, à l'arrière du parking, elle avait l'impression de cuire sous les rayons brûlants du soleil.

Elle attendait que Tony s'en aille. Elle savait que son beau-père s'occupait toujours de la fermeture, car il ne faisait confiance à personne pour compter la recette du jour.

Il serait bientôt seul. Mais aurait-elle le courage de l'affronter ?

Elle aurait préféré laisser ces douloureux souvenirs-là où ils étaient enfouis depuis quatorze ans. Mais si Gary possédait une photo d'elle nue, elle devait s'assurer que celle-ci serait détruite.

Wally Deloit, le dernier client à sortir du magasin, la remarqua tandis qu'il se dirigeait vers sa voiture.

— Bonjour, dit-il en lui faisant un signe de main. Quoi de neuf ?

— Pas grand-chose, Wally. Comment allez-vous ?

— Chaudement. Je crois que je vais faire comme les oiseaux migrateurs, et ne venir vivre en Arizona que l'hiver.

L'écran de la moustiquaire protégeant l'entrée de service claqua.

Tony était sorti avec une fourche pour charger une botte de foin sur le plateau du pick-up de Wally. Il fit également un signe à Sophia, mais ne s'arrêta pas pour discuter. Gary n'aimait pas que ses employés bavassent durant leur temps de travail.

— Ça ne vous plairait pas, d'aller vivre ailleurs, dit-elle à Wally. Vous avez cet endroit dans le sang.

— Vous avez probablement raison.

Il sortit un grand mouchoir à carreaux de sa poche et s'essuya le visage.

— Vous avez du nouveau sur les meurtres ?

— Pas encore, mais j'y travaille.

— Vous avez vu tout ce monde en ville ? Leland Jennings et sa mère sont aux anges. Ça faisait des années qu'ils n'avaient pas sorti le panneau

« Complet ». Mais moi, ça ne me plaît pas beaucoup d'attendre mon tour au café.

Jusqu'à présent, Sophia avait réussi à éviter les équipes de tournage envoyées par les chaînes de télévision. Joe Fitzer, l'agent de service jusqu'à 8 heures, l'avait appelée pour la prévenir qu'une horde de reporters avait débarqué.

Pour le moment, ils ne l'avaient pas encore localisée.

Et, dans cette tenue, elle ne ressemblait pas vraiment au chef de la police locale. Surtout avec sa Harley.

— J'ai l'intention de boucler l'enquête rapidement pour qu'ils rentrent chez eux, dit-elle.

Wally lui sourit.

— Je vous crois. Oui, vraiment. Vous montrerez à cette ville de quoi vous êtes capable.

Elle lui lança un sourire de gratitude pour son soutien, avant qu'il ne se mette au volant et s'éloigne.

Puis elle se retrouva seule au pied d'une rangée de tracteurs et de moissonneuses que son beau-père louait, en plus de son activité de vente d'aliments pour le bétail.

Cherchant à échapper au soleil, elle descendit de moto et alla se mettre à l'abri de l'auvent qui surplombait l'arrière du bâtiment.

Dix minutes plus tard, Tony sortit, d'une démarche guillerette annonçant qu'il avait fini sa journée. Occupé à passer un appel sur son portable, il ne fit pas attention à elle.

Après son départ, elle hésita encore quelques instants, essayant de rassembler son courage, puis elle entra dans le magasin par la porte de service.

Son beau-père était occupé à compter la recette.

En entendant des pas derrière lui, il se retourna, l'air aimable, mais il se rembrunit quand il la découvrit.

Elle venait rarement hors des heures d'ouverture. Si elle le faisait, c'était à la demande de sa mère — pour prendre une botte de foin pour le cheval d'Anne, ou déposer le repas de Gary —, mais même ces visites étaient rares.

— Bonjour, dit-il, avec un sourire un peu crispé.

Se tenant à bonne distance, elle entra dans le vif du sujet.

— J'ai une question à te poser.

Il regarda la monnaie dans sa main, et la remit dans la caisse enregistreuse.

Le ton de Sophia indiquait qu'il s'agissait d'une question difficile, et elle vit qu'il s'y préparait mentalement.

— Pas de problème. Je peux m'occuper de ça plus tard.

Il ferma le tiroir.

— Que puis-je faire pour toi ?

— Je voudrais voir ton portefeuille.

Il cilla.

— Pardon ?

— Ton portefeuille. Donne-le-moi.

— C'est un hold-up ? essaya-t-il de plaisanter.

Mais Sophia ne fit pas l'effort de sourire.

Elle commençait à avoir l'estomac noué. Elle avait tellement peur de découvrir une photo d'elle nue qu'elle parvenait à peine à maîtriser le tremblement de sa voix.

— Je suis sérieuse.

Gary afficha une mine surprise, qui pouvait passer pour sincère.

Mais il était tellement doué pour le mensonge qu'elle ne pouvait se fier à ses protestations d'innocence. N'avait-il pas dit à Anne, devant elle, qu'il n'était jamais entré dans sa chambre, et qu'il n'avait jamais essayé de la toucher ?

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il.

— En effet. Et je pense que tu sais de quoi il s'agit.

Il hésita, parut réfléchir, et finit par secouer la tête.

— Non, je suis désolé.

— Gus a dit à Leonard que tu avais une photo de moi dans ton portefeuille.

Il parut tout à coup soulagé.

— C'est vrai. Elle est un peu cornée et fanée par les années, mais nous sommes tous les trois dessus.

Il sortit son portefeuille et lui montra la photo.

— C'est le dernier Noël que tu as passé à la maison, tu te souviens ?

— Ce n'est pas de celle-ci dont je parle.

Gary laissa retomber sa main.

— Je n'en ai pas d'autres, Sophia. Et je ne vois pas comment Gus pourrait savoir ce que j'ai dans mon portefeuille. Je n'ai pas l'habitude de le laisser traîner.

— Tu permets que je vérifie ?

A sa grande surprise, son beau-père lui tendit le portefeuille.

Elle vérifia tous les compartiments, mais ne trouva rien.

Gary avait un peu de monnaie, plusieurs cartes de crédit, quelques reçus — ce que la plupart des hommes transportaient dans leur portefeuille. Mais il n'y avait pas d'autre photo que celle qu'il lui avait montrée.

Sophia n'en éprouva pour autant aucun soulagement.

Pourquoi Leonard avait-il prétendu ça ? La photo en question avait-elle été retirée ? Ou bien avait-il inventé de toutes pièces cette histoire pour essayer de la brouiller avec sa famille ?

— Que se passe-t-il ? demanda Gary, en rempochant son portefeuille.

— Comme je te l'ai dit, Gus raconte partout que tu as une photo de moi dans ton portefeuille.

— Oui, et alors ?

Elle ne le regarda pas. Elle ne voulait pas voir son expression quand elle lui dirait ce qui la préoccupait tellement.

— Une photo où je suis nue.

— Quoi ? Mais, c'est ridicule ! Quand Gus t'a-t-il dit ça ?

— Ce n'est pas à moi qu'il l'a dit. Il l'a confié à Leonard, hier soir, au Firelight.

— C'est impossible ! Gus est à Flagstaff pour suivre un stage d'agent immobilier. Il envisage de changer d'orientation. Ça fait trois jours que je suis en sous-effectif à cause de ça.

— Quoi ?

— Gus n'est pas en ville. Il ne pouvait pas être au Firelight hier soir.

— Mais alors, d'où Leonard tient-il cette information ?

— Je n'en sais rien. De toute façon, je n'ai jamais eu ce genre de photo.

Jurant entre ses dents, Sophia faisait demi-tour, quand il la héla.

— Sophia ?

Elle s'arrêta, la main sur la moustiquaire.

— Je regrette que tu aies mal interprété mes intentions, à l'époque.

— Ah oui, vraiment ? dit-elle en pivotant sur ses talons. Et quelles étaient tes intentions, Gary ?

— Je ne te voulais aucun mal. J'essayais juste de t'apporter de l'amour et du réconfort, comme un père l'aurait fait. Tu étais une petite fille malheureuse, qui avait besoin qu'on s'occupe d'elle...

Il soupira.

— Tes accusations m'ont fait beaucoup de mal. Mais je ne t'en veux pas. Tu étais tellement perturbée...

Sophia sentit la rage monter en elle.

S'il avait admis ce qu'il avait fait, s'il avait accepté d'assumer ses responsabilités, même en privé, elle aurait pu lui pardonner.

Mais il essayait de réécrire l'histoire, de se donner le beau rôle...

Et il la traitait de menteuse, niant toute la souffrance, la peur et le sentiment d'insécurité qu'il avait causés.

— Tu n'as rien fait, parce que je ne t'ai pas laissé faire ! répliqua-t-elle. Mais, ne crois pas que j'oublierai un jour que tu as essayé.

Elle claqua l'écran de la moustiquaire en sortant.

— Sophia, attends !

Il rouvrit la porte battante, et se tint sur le seuil.

— Cette rancœur que tu entretiens... ça rend ta mère malade.

Elle lui fit face de nouveau.

— Parce que c'est ma faute, ce qui est arrivé ?

— Je ne dis pas ça...

Il adopta un ton conciliant.

— Tournons la page, d'accord. J'en ai assez que tu me fasses passer pour une ordure. Ce n'était quand même pas bien grave.

Comment osait-il minimiser ce qu'il avait fait, ou se faire passer pour la

victime ?

— J'étais prête à croire que tu avais une photo de moi nue. Tu vois à quel point ça m'a semblé grave ?

Aspirant à la solitude pour évacuer les émotions qui la ravageaient, et les souvenirs que cette confrontation avait réveillés, Sophia remonta sur sa moto et sortit du parking.

Il n'y avait rien de tel qu'une bonne pointe de vitesse sur une route déserte pour se vider la tête.

Mais elle venait de bifurquer vers Center Street, avant de filer vers la campagne, quand un camion de reportage la prit en chasse.

* * *

Tandis qu'il roulait vers le centre-ville, Rod essayait de chasser Sophia de son esprit.

Il était officiellement sur l'enquête avec la vague étiquette de « consultant ». Et l'agent spécial Van Dormer avait plus ou moins pris les commandes, ce qui faisait qu'il n'avait plus besoin de l'approbation ou de la coopération de Sophia.

Et pourtant, il continuait de penser à elle.

Lorsqu'il la vit sur le parking de Denny's, encerclée par les reporters, il faillit s'arrêter.

Avec la chaleur et la poussière, ce rassemblement de camionnettes lui faisait penser à une réunion pour le marquage du bétail. Sophia était le veau au milieu de l'arène, pattes liées, attendant de recevoir le fer rouge.

Elle s'attendait évidemment à subir une forte pression, et ils avaient évoqué, lors de la réunion, ce qu'ils devaient dire et ne pas dire si l'un d'entre eux se faisait coincer par un journaliste, mais elle n'avait pas l'air très à l'aise. Elle ne cessait de reculer pour leur échapper, essayant de retourner à sa moto.

Tenté de lui porter secours, Rod resta si longtemps arrêté au feu que le conducteur de la voiture derrière lui le klaxonna.

Il tâcha, avant de redémarrer, de se persuader qu'elle allait très bien s'en sortir.

De toute façon, vu la tournure que prenait leur relation, il avait tout intérêt à ne pas s'en mêler.

Comme Van Dormer leur avait demandé d'enregistrer les interrogatoires, il fit un arrêt au supermarché pour voir s'ils avaient des dictaphones, et faillit heurter Edna qui en sortait.

— Excusez-moi.

Il lui tint la porte, comme il l'aurait fait pour n'importe quelle femme, mais tourna la tête pour ne pas avoir à regarder l'épouse de son père.

A son grand regret, elle ne se contenta pas de son geste de politesse.

— C'est tout ce que tu as à me dire ?

Il serra les dents. Apparemment, les Dunlap n'étaient pas aussi disposés à

l'ignorer qu'il l'aurait voulu.

— Que voulez-vous que je dise d'autre ?

— Bruce m'a dit que tu allais séjourner chez nous pendant quelques semaines. Tu pourrais au moins me saluer.

A quoi jouait Bruce ? Il n'avait pas la moindre intention de s'installer au ranch, et s'était montré clair à ce sujet.

— Votre mari se trompe. Je ne viendrai pas chez vous. Jamais.

Curieusement, Edna ne manifesta pas le soulagement auquel il s'attendait de sa part.

— Combien de temps resteras-tu en ville ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Pourquoi es-tu aussi dur ? Tu dois bien comprendre que ce n'est pas facile pour mes enfants et pour moi de savoir que le... fils illégitime de mon mari se trouve en ville, et que ça alimente la rumeur et les ragots. Depuis que tu es arrivé, il n'y a pas un jour où on ne me parle pas de toi.

— Pardonnez-moi de ne pas être sensible à votre malaise, mais je ne m'en irai que lorsque je l'aurai décidé.

Et, sur ces mots, il entra dans le magasin, laissant la porte se refermer sur lui.

Mais, au lieu de s'en aller, Edna lui emboîta le pas.

— Il a déjà deux fils ! cria-t-elle. Il n'a pas besoin de toi.

Rod se tourna et la regarda si durement qu'elle recula d'un pas.

— Vous avez raison. Et je n'ai pas besoin de lui. Ni de vous.

Retrouvant très vite son aplomb, elle lui enfonça l'index dans le torse.

— Je voudrais tellement que tu ne sois pas né !

Elle avait baissé la voix, sans doute pour éviter d'être entendue par des oreilles indiscretes, mais Rod ne pouvait rester insensible à ces mots venimeux.

— Vous l'avez fait savoir dès le début.

— Il était *marié*.

— Et alors ? Je n'y suis pour rien, si vous n'avez pas su le satisfaire !

Elle faillit s'étouffer. Sans doute ne s'attendait-elle pas à ce qu'il ait autant de ré pondant.

Enfant, il faisait profil bas quand il la croisait. Il ne voulait surtout pas provoquer sa colère et courir le risque qu'elle exige le renvoi de sa mère. Mais il avait cessé d'avoir peur d'Edna. Caroline n'était plus là, et la femme de Bruce ne pouvait plus s'en prendre à elle.

— Tu crois être devenu quelqu'un ? Mais tu resteras toujours pour moi un minable petit Mexicain ! s'exclama-t-elle, comme on crache son venin.

— Ce ne sont pas mes origines mexicaines qui me font honte !

L'abandonnant sur place, il partit à la recherche du dictaphone qu'il était venu acheter.

Il aurait aimé se sentir soulagé, après avoir enfin exprimé ce qui lui pesait sur le cœur, mais ce n'était pas le cas.

Jamais il ne trouverait la paix, avec les Dunlap.

Il pouvait masquer sa blessure à la curiosité d'autrui, mais elle le ferait toujours souffrir comme un vieux rhumatisme par temps de pluie.

* * *

Roderick passa le reste de l'après-midi et de la soirée à rendre visite aux éleveurs et aux différents propriétaires occupant la zone qui lui avait été assignée.

Sa dernière audition se termina à 22 heures, mais il avait bouclé son programme et n'aspirait plus qu'à rentrer au motel pour vérifier ses e-mails et dormir.

Il n'y avait plus un emplacement de libre. Après avoir fait deux fois le tour du parking, il gara finalement le Hummer sur un terre-plein tout au bout du terrain, non loin d'une camionnette de la chaîne ABC News.

Puis il se dirigea vers sa chambre, en longeant une rangée de distributeurs de soda et de machines à glaçons.

Comme il réfléchissait encore à ses auditions, il ne remarqua rien d'anormal avant d'arriver tout près.

Il vit alors que sa porte — celle que le gérant avait réparée après que Sophia eut fracassé la serrure — était ouverte.

Il était absolument certain, pourtant, de l'avoir verrouillée avant de partir.

Ce fut Leland Jennings, le gérant du motel, qui appela Sophia, peu après qu'elle eut regagné son bureau.

Lorsqu'elle arriva, Leland se tenait sur le seuil, tandis que Rod, assis sur le lit, observait d'un air renfrogné le chaos qui régnait autour de lui.

Tous ses vêtements avaient été sortis du sac et tailladés. Son ordinateur portable gisait au sol, brisé. Les murs étaient couverts d'inscriptions racistes, et une odeur d'essence flottait dans la pièce. Si le vandale avait prévu d'y mettre le feu, quelque chose l'en avait empêché.

— Rude soirée ? demanda-t-elle, tandis que Leland s'écartait pour la laisser passer.

Rod releva la tête.

— Quelqu'un s'est amusé, mais ce n'est pas moi.

— Il attire les ennuis, se plaignit Leland, en secouant la tête. Je viens de changer la serrure, et elle est de nouveau cassée. Vous savez bien que j'avais fait l'échange avec celle de la porte de la laverie, en attendant que vous en rachetiez une.

— Et j'ai toujours l'intention de payer la réparation de la porte que j'ai fracturée par erreur, répondit Sophia. Pour ce qui est de celle-ci, eh bien, je suppose que vous êtes assuré contre les cambriolages ?

Sortant son carnet de sa poche de poitrine, elle s'adressa à Rod.

— Des témoins ?

— Non. J'ai réveillé l'équipe de tournage d'ABC, qui occupe les deux chambres voisines, mais ils disent n'avoir rien remarqué.

— Ils ont quand même bien dû entendre du bruit ?

— Dans une des chambres, les gars écoutaient la télé si fort qu'ils ne m'ont pas tout de suite entendu frapper. Dans l'autre, j'ai réveillé une femme qui avait pris un somnifère et portait des bouchons d'oreille. Il faudra attendre demain pour aller voir les autres occupants.

— Bon, c'est bien gentil tout ça, dit Leland, mais je n'ai pas d'autre chambre disponible. J'ai bien peur que M. Guerrero ne doive déménager jusqu'à ce que j'aie pu réparer la porte. Et ça risque de prendre un certain temps. Si encore j'avais eu une serrure de rechange... Mais il va falloir que j'aille à la quincaillerie...

Un pli soucieux s'était formé entre les sourcils de Roderick.

— Et où voulez-vous que j'aille ?

Interrompu dans son monologue, Leland fit la grimace, tout en se balançant d'avant en arrière.

— Il y aurait bien le Sundower, de l'autre côté de la ville...

— Et ils ont quoi ? demanda Rod, d'un ton impatient. Huit chambres ?

Leland semblait dans ses petits souliers, et Sophia le comprenait aisément. Rod pouvait être très intimidant quand il était en colère, et elle en savait quelque chose.

— Euh... Oui, c'est ça.

— Et vous ne pensez pas qu'avec l'afflux de journalistes, ils risquent d'être aussi au complet ?

Leland recula prudemment vers la porte.

— Eh bien... vous pourriez essayer à Douglas, ou à Sierra Vista, suggéra-t-il.

— Il n'est pas question que je quitte la ville.

Sophia décida que c'était le bon moment pour intervenir.

— Il manque quelque chose dans tes affaires ? demanda-t-elle à Rod.

— Non.

— Tu as vérifié ?

— Evidemment !

— Donc, c'était uniquement pour te transmettre un message. As-tu une idée de qui il peut s'agir ?

La barbe de Rod crissa tandis qu'il passait la main sur son visage, d'un air las.

— De la personne à qui tu penses.

— Stuart ?

— Qui d'autre ?

Il y avait de fortes chances, en effet, qu'il s'agisse de son demi-frère. De l'un des deux, en tout cas. Sophia ne voyait personne à Bordertown qui puisse en vouloir suffisamment à Rod pour agir ainsi.

— Je vais demander à un de mes agents de venir relever les empreintes.

— Tu ne veux pas t'en occuper toi-même ? demanda Rod, étonné.

— Et te laisser affronter seul Stuart ? Pas question. J'ai déjà assez vu le médecin légiste pour cet été.

Elle ne précisa pas lequel des deux hommes, d'après elle, sortirait vivant de l'altercation.

Mais pour Rod, cela ne faisait aucun doute. Stuart n'était pas de taille face à lui.

* * *

— Ça a vraiment été une journée de merde, déclara Rod.

Il avait insisté pour conduire son Hummer, et il avait le pied un peu lourd

sur l'accélérateur, mais Sophia ne fit pas de commentaire.

Il était tard, il n'y avait aucune circulation sur la route, et elle comprenait son impatience à mettre la main sur Stuart.

Ils étaient d'abord passés chez lui, mais il n'y avait personne. Ils avaient donc sonné chez son frère, et Patrick leur avait immédiatement ouvert.

Après s'être remis de sa surprise de voir Rod à sa porte, il avait affirmé qu'il n'était pas au courant, pour la chambre d'hôtel, et qu'il n'avait pas vu Stuart depuis qu'ils s'étaient séparés à la fin de leur journée de travail, pour rentrer dîner chacun de son côté.

Sophia l'avait cru, et Rod semblait l'avoir cru aussi, car il était retourné à sa voiture, sans attendre que Patrick fasse venir sa femme, pour qu'elle puisse témoigner qu'il n'avait pas bougé de la soirée.

Ils avaient quitté le ranch sans s'arrêter à la maison principale. Toutes les fenêtres étaient noires, suggérant que les Dunlap senior étaient déjà couchés.

À présent, ils se dirigeaient vers le Firelight, le bar préféré de Stuart.

— Je ne peux pas dire non plus que la journée ait été paradisiaque pour moi, fit remarquer Sophia.

Après avoir quitté le magasin de son beau-père, et affronté une horde de journalistes, qui avaient tout essayé pour lui arracher une information inédite, elle était rentrée chez elle et avait essayé de se reposer.

Au lieu de quoi, elle s'était torturé l'esprit à essayer de savoir si elle devait interroger sa mère, à propos de l'histoire que lui avait racontée Leonard.

Si Anne était vraiment allée voir la police, cela voulait dire que sa mère l'avait crue, mais qu'elle n'avait rien fait pour la protéger. Dans le cas contraire, elle aurait sorti leur plus terrifiant squelette du placard pour rien.

Elles avaient eu tant de mal, toutes les deux, à apaiser leurs relations après ce que Gary avait fait...

Si imparfaite que fût Anne, elle constituait plus ou moins la seule famille qui lui restait — son frère lui rendait visite de temps en temps, mais son travail le retenait sur la côte Est.

En tout cas, Gary ne possédait pas de photo d'elle nue.

Il était donc raisonnable de penser que Leonard avait aussi menti à propos de la visite d'Anne.

Cela n'expliquait toujours pas comment il avait pu deviner que Gary avait eu un comportement harcelant avec elle.

— Sophia ? Tu es toujours avec moi ?

Revenant au présent, elle détacha les yeux du faisceau lumineux qui perçait l'asphalte devant eux.

— Quoi ?

— Je te demandais ce qui s'était si mal passé.

Par quoi pourrait-elle commencer ?

Par l'appel du conseiller Fedorko l'informant que son temps était compté ?

Par la gêne d'avoir montré ses seins à Rod et de l'avoir vu se rétracter ?
Par l'hostilité de l'inspectrice Lindstrom durant la réunion avec le FBI ?
Ou par la confrontation qu'elle avait eue avec son beau-père, durant laquelle il avait nié toute responsabilité ?

Pour finir, elle haussa les épaules et resta dans le vague.

— Plein de trucs.

— Mais encore ?

Apparemment, il n'allait pas la lâcher, et elle décida de lui livrer une fraction de la vérité.

— Après t'avoir déposé à ton motel, hier soir, j'ai surpris Leonard Taylor en excès de vitesse.

— Et tu l'as intercepté ?

— Evidemment.

Rod la surprit en jurant.

— Quoi ?

— Tu n'aurais pas pu fermer les yeux, pour une fois ? Merde, Sophia, tu essaies de te faire tuer, ou quoi ? Il est peut-être l'auteur de douze meurtres !

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je suis le chef de la police. En tout cas, pour le moment, ajouta-t-elle un ton plus bas. Ça fait partie de mon travail de faire respecter le Code de la route.

— Ta sécurité passe avant ce fichu Code de la route !

Elle se redressa sur son siège.

— Ralentis !

Il ne changea rien à sa conduite, mais sembla comprendre qu'il allait trop loin en lui reprochant de faire son travail.

— Qu'est-ce que Leonard t'a dit ?

Sophia n'avait pas envie de poursuivre cette conversation. Elle n'avait pas du tout apprécié ce soudain éclat de colère.

— Tu vas me le dire, ou pas ? insista Rod.

— Il n'a pas dit grand-chose.

Quittant un instant la route des yeux, il la dévisagea.

— Si tu en as parlé, c'est que tu avais une raison.

Elle prit une profonde inspiration.

— Je voulais te dire qu'il s'est montré ouvertement agressif, et qu'il m'a menacée. Voilà ! Tu es content ?

— La prochaine fois que tu le croiseras en ville, fiche-lui la paix.

— Même s'il enfreint la loi ?

— Sauf si la vie de quelqu'un est en danger, attends d'avoir des renforts.

Elle croisa les bras.

— Tu es comme les autres, au fond. Tu penses que je suis incapable de faire ce travail.

Il fit une grimace, hésita, et finit par soupirer.

— Je ne le pensais pas comme ça. Simplement... Ce n'est pas la peine de mettre ta vie en danger pour une contravention, c'est tout.

Elle n'eut pas l'occasion de répondre. Ils étaient arrivés devant le Firelight, et Rod était déjà en train de descendre de voiture.

* * *

Rod cherchait la bagarre.

Il n'essayait même pas de se convaincre du contraire. Quelque part, il devait espérer, depuis son retour à Bordertown, que Patrick ou Stuart le provoqueraient et lui offriraient l'occasion de réagir agressivement.

Les dégâts causés à ses affaires dans la chambre de motel lui donnaient une bonne excuse, mais Stuart semblait introuvable.

Sophia et lui avaient interrogé les clients du Firelight, et la réponse était restée la même : on ne l'avait pas vu, ce soir.

— Où est-ce que ce petit crétin a pu aller ? marmonna Rod.

Sophia se tenait à côté de lui, près du comptoir, surveillant la salle.

— Je ne sais pas. Il est presque minuit, et il est censé travailler tôt, demain. Tout est fermé, en ville. S'il n'est pas chez lui, il devrait être ici. A moins...

Rod se pencha vers elle à cause de la musique très forte qui provenait d'un vieux juke-box.

— A moins que quoi ?

— A moins qu'il ne soit avec une prostituée. Je soupçonne Trudy Dilsbeth, la coiffeuse à domicile, de ne pas uniquement couper les cheveux des hommes qu'elle reçoit chez elle.

— Si c'est le cas, nous perdons notre temps.

— Nous pourrions aller jusque chez Trudy pour vérifier si le pick-up de Stuart se trouve dans les parages.

— Et ensuite ? On attend qu'il sorte ? On le tire hors du lit ?

Rod secoua la tête.

— Plutôt que de perdre mon temps ici, il vaudrait mieux que j'aille faire un tour du côté du refuge pour les sans-papiers. A cette heure-ci, il devrait y avoir un peu d'activité.

— Tu veux faire ça maintenant ?

Il parvint à hausser les épaules, malgré la colère qui lui nouait les muscles.

— Et pourquoi pas ? Un meurtre est quand même plus important que quelques vêtements déchirés.

— Il a aussi détruit ton ordinateur portable.

— Merci de me le rappeler.

Le sourire de Sophia lui apprit qu'elle prenait un malin plaisir à l'agacer.

— Quoi qu'il en soit, le portable et les vêtements peuvent se remplacer. Je suis prêt à me rendre au refuge.

— Eh bien, allons-y.

Il était sur le point de lui dire qu'il avait prévu de la déposer à sa voiture, qu'il n'était pas utile qu'elle l'accompagne et se mette encore une fois en

danger, quand un homme aux cheveux blond cendré s'approcha, les yeux rivés sur Sophia.

— Hé, ça fait longtemps !

Même dans l'ambiance tamisée du bar, Rod pouvait voir que sa peau était d'une blancheur presque maladive, ce qui signifiait qu'il ne s'agissait pas d'un agriculteur.

— Dick ! s'exclama Sophia, avec un peu de nervosité dans la voix.

Rod comprit que c'était le pasteur avec qui elle avait eu une liaison, celui qui avait engrossé une mineure. Il devait être aux toilettes quand ils étaient entrés, car ils ne l'avaient pas vu.

Tout sourires, le pasteur la prit par le coude, et donna une intonation charmeuse à sa voix.

— Comment vas-tu ?

Il était évident que Sophia n'avait pas envie qu'il la touche. Elle essaya de rompre le contact et se cogna contre Rod.

— Bien. Et toi ?

— Bof, je fais aller... J'ai essayé de t'appeler deux ou trois fois, mais je ne sais pas si tu as eu mes messages. Tu ne m'as jamais refait signe.

— J'étais occupée, répliqua-t-elle avec désinvolture. Tu voulais me dire quelque chose en particulier ?

Il se rapprocha.

— Non. Mais ça fait longtemps que je ne t'ai pas vue au temple.

— C'est pour ça que tu appelais ? Pour savoir pourquoi je ne venais plus aux offices ?

— Je voulais m'assurer qu'il n'y avait pas entre nous...

Il jeta un coup d'œil à Rod, et baissa un peu plus la voix.

— ... de ressentiment qui t'empêcherait de faire tes dévotions avec moi le dimanche.

— Je n'ai pas envie de faire mes dévotions avec toi, Dick.

Une expression peinée assombrît le regard du pasteur.

— Pourquoi ? Je t'ai présenté mes excuses, Sophia. Je ne vois pas ce que je peux faire de plus.

— Vous pourriez commencer par cesser de l'appeler et la laisser tranquille, intervint Rod.

— Pardon ? demanda Dick.

— Vous avez très bien entendu.

Dick redressa le menton.

— Je ne crois pas que nous nous soyons déjà rencontrés.

— Rod Guerrero.

— Ah, oui... J'ai entendu parler de vous. Bruce Dunlap est votre...

— Mon géniteur, oui. Mais, vous savez ce qu'on dit. On ne choisit pas sa famille.

Ne sachant quoi ajouter, Dick se tourna vers Sophia.

— Et... tu sors avec lui ?

— Non. Je suis même en train de songer à lui retirer mon amitié.

— Ne l'écoutez pas, dit Rod, en passa un bras autour des épaules de Sophia. Elle est follement amoureuse de moi.

— Si seulement j'avais emporté mon Taser, marmonna-t-elle.

Il l'attira contre lui, en un geste complice.

— Les menottes suffiront pour ce soir, mon cœur.

Dick parut de plus en plus désorienté.

— Mais... n'êtes-vous pas arrivé récemment en ville ?

— Il y a deux jours, oui.

— C'est bien ce que je pensais.

— Et il s'en ira dès que nous aurons résolu l'affaire des meurtres des clandestins, précisa Sophia. Ce qui me fait penser... Tu n'aurais pas vu Stuart Dunlap, par hasard ?

— Si, je l'ai vu un peu plus tôt dans la soirée, qui sortait du Mother Lode Motel. Pourquoi ?

Rod laissa retomber le bras qu'il avait passé autour de Sophia.

— Quelle heure était-il ?

— Je dirais vers... 20 h 30.

Peu avant que Rod ne rentre de ses auditions.

— Je le sais, se crut obligé d'expliquer Dick, parce que j'étais en route pour venir ici, et je me disais que je n'avais qu'une heure et demie pour m'amuser avant de rentrer à la maison.

Rod sortit son téléphone portable de sa poche pour vérifier l'heure qui s'affichait sur l'écran.

— Je suis navré de vous informer que vous avez largement dépassé le couvre-feu.

— Je suis rentré, mais la vie conjugale n'est pas toujours... facile, vous comprenez. Surtout que ma femme n'est vraiment pas marrante à vivre. Alors, je suis venu noyer mon chagrin ici...

Il soupira, cherchant le regard de Sophia, comme s'il s'attendait à ce qu'elle lui fasse part de sa sympathie. Mais elle resta de marbre.

— Stuart était seul ? demanda Rod.

— Oui, et il roulait comme s'il avait le feu aux fesses. Il a failli percuter ma voiture. Et quand j'ai klaxonné, il m'a ignoré. Il n'avait pas l'air de réaliser qu'il aurait pu nous tuer tous les deux...

Parce que c'était le dernier de ses soucis, de toute évidence. Ce qu'il voulait, c'était filer avant le retour de Rod.

Ils avaient des empreintes.

L'officier Noyes avait appelé pour prévenir Sophia qu'il en avait relevé plusieurs sur la poignée de la porte, et sur l'ordinateur de Rod.

Il restait à faire analyser ces empreintes pour savoir à qui elles appartenaient, mais Sophia n'était pas très optimiste quant à la possibilité qu'elles incriminent Stuart.

Elle ne l'imaginait pas se livrer à ce saccage sans porter des gants. Sans être supérieurement intelligent, il n'était pas non plus le dernier des idiots. Selon toute vraisemblance, les empreintes étaient celles de Rod, de Leland, ou de la femme de ménage.

Mais il fallait rassembler tous les éléments de preuves possibles, au cas où. Et le témoignage de Dick corroborait leurs soupçons.

Demain matin, elle demanderait à Grant de rechercher d'autres témoins, même si elle ne pouvait pas mobiliser longtemps son équipe sur une simple affaire de vandalisme.

D'autant qu'elle avait d'autres soucis en tête.

Comme, par exemple, le fait que Rod était entré dans la maison depuis un quart d'heure et n'en était toujours pas ressorti.

Après qu'il l'eut déposée à sa voiture, elle avait attendu un peu avant de le suivre, pour ne pas se faire repérer, et elle était arrivée pile au moment où il entrait.

Elle s'attendait à ce qu'il ressorte presque tout de suite, mais les choses ne s'étaient pas passées ainsi.

Et chaque minute qui passait aggravait sa nervosité.

Elle avait tellement baissé le volume de sa radio de bord qu'elle l'entendait à peine.

Elle se trouvait dans un quartier défavorisé, peuplé de vieilles maisons menaçant ruine, de trottoirs défoncés et de jardins remplis de mauvaises herbes. La plupart des gens qui habitaient ici avaient leurs petits secrets à protéger, et il valait mieux qu'ils ne remarquent pas la présence d'une voiture de police dans leur rue.

Rod n'avait pas voulu de renforts. Il avait dit ne pas en avoir l'habitude, car les agents infiltrés comme lui ne travaillaient pas de cette façon. Cela ne

signifiait pas pour autant qu'il était à l'épreuve des balles.

Et, d'après elle, il aurait déjà dû ressortir depuis un moment.

Combien de temps devait-elle encore attendre comme ça ?

— Bon sang ! marmonna-t-elle cinq minutes plus tard.

Il fallait vraiment qu'elle aille voir ce qui se passait. Quelque chose avait peut-être mal tourné.

Et s'il s'était fait tirer dessus ? Ou assaillir par un groupe d'hommes ?

Si elle n'allait pas lui porter secours, il ne s'en sortirait peut-être pas...

Espérant que Grant était toujours éveillé, après avoir collecté les empreintes, elle lui téléphona.

— « ... lô ? » marmonna-t-il.

Sa voix ensommeillée apprit à Sophia qu'il était déjà couché.

— Grant ?

— Que se passe-t-il, chef ?

— Désolée de te déranger encore. J'enquête sur un refuge pour les sans-papiers, et je voulais que quelqu'un sache où je me trouve.

— Un refuge ?

— Une planque, si tu préfères. Elle appartient peut-être en sous-main à la mafia mexicaine. C'est au 2944 Dugan Drive.

— D'accord.

— Tu as noté ?

— Ah, vous vouliez que je l'écrive ?

Grant était jeune et débutait dans le métier, et il avait besoin qu'on lui explique tout. Sophia s'efforça donc de contenir son irritation.

— Ce serait une bonne idée.

— C'est en rapport avec le vandalisme d'hier ?

Il semblait confus, mais plus alerte, comme s'il s'était assis.

— Non. Je travaille sur les meurtres de clandestins.

— Vous voulez que je vienne en renfort ?

— Inutile.

Grant n'était pas très expérimenté. S'il venait, elle s'inquiéterait aussi pour lui, et elle n'avait pas besoin de ça.

— En fait, j'assure moi-même le renfort d'un consultant. Je voulais que tu connaisses ma position en cas de problème.

— D'accord. Ecoutez, je vous propose un truc. Si je n'ai pas de nouvelles dans quinze minutes, je rapplique.

— Parfait.

Elle raccrocha, chercha à repérer un mouvement ou un signe d'activité dans les autres maisons, et descendit de voiture.

Elle ferma doucement la porte et la verrouilla. Il n'aurait plus manqué qu'elle se fasse voler son fusil !

Il n'y avait aucune lumière derrière les fenêtres du 2944. Mais il y avait trois voitures garées devant l'immeuble, en plus du Hummer de Rod.

Que fabriquaient-ils, là-dedans ?

Ils pouvaient très bien avoir un laboratoire de méthamphétamines dans la cuisine. L'odeur écœurante de produits chimiques qui saturait l'air, semblable à celle d'une pêche en voie de pourrissement, le suggérait, en tout cas. Elle savait combien ces composants étaient instables, et avec quel facilité un labo de méth pouvait exploser.

Cette seule éventualité rendait une approche dangereuse. Et, parfois, les types qui prenaient du crack ne sentaient pas la douleur, ce qui les rendait difficiles à neutraliser. Même par un Navy SEAL largement expérimenté.

Comme elle atteignait le jardin, elle fut tentée de sortir son Glock et de faire le tour de la bâtisse pour vérifier les différents accès.

Mais si les gens qui vivaient là étaient vraiment impliqués dans divers trafics, ils s'étaient probablement équipés d'un système de surveillance pour protéger leurs agissements. Du fait de l'obscurité, elle ne pouvait pas distinguer de caméras, mais elle était prête à parier qu'il y en avait.

Plutôt que de risquer de se faire repérer en train de fouiner en uniforme, son arme à la main, elle décida de se présenter à la porte d'entrée, comme s'il s'agissait d'une visite de routine.

Affichant une expression neutre, pour le cas où on la surveillerait de l'intérieur, elle sonna.

Personne ne répondit.

Après quelques instants, elle se mit à tambouriner à la porte.

La lumière du porche s'alluma.

Un Mexicain vêtu tout en noir apparut sur le seuil. Ses bras et son cou étaient couverts de tatouages. De gros diamants brillaient à ses deux oreilles, et son crâne rasé luisait de sueur.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, peu aimablement.

Au moins, il parlait anglais, et elle allait pouvoir s'expliquer avec lui.

— Je cherche le conducteur du Hummer blanc, qui est garé juste devant.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Il est suspecté d'un crime.

— Je ne sais pas à qui est cette voiture. Ce n'est pas quelqu'un qui vit ici.

Elle recula, prétendant chercher le numéro de la maison.

— C'est bien le 2944 ?

— Oui ?

— C'est l'adresse qu'on m'a donnée. Quelqu'un m'a appelée pour me prévenir que le conducteur du Hummer était entré dans cette maison.

L'homme hésita.

— Mon frère a de la visite. Je vais voir si le Hummer ne serait pas à cette personne.

La porte se referma, et Sophia attendit sur le seuil, se demandant si elle avait fait une erreur, ou si elle venait de sauver la vie de Rod.

Au bout de quelques minutes, n'y tenant plus, elle frappa de nouveau.

Le même homme vint ouvrir, mais il était cette fois accompagné de Rod. Lorsque celui-ci s'avança, la lumière du porche révéla des traces de coups sur

son visage.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda-t-il, dédaigneux et agressif, jouant les inconnus.

Sortant son arme, elle adopta une posture de défense.

— Vous allez devoir me suivre. Vous êtes en état d'arrestation.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

Il était tellement convaincant qu'il aurait pu être acteur. Sophia espérait tenir aussi bien son rôle.

— Vous avez été vu en train de fuir une scène de cambriolage. Avec une arme.

Elle n'était pas sûre que l'homme aux tatouages les laisserait partir. Mais, lorsqu'elle agita le canon de son arme pour indiquer que Rod devait la précéder, il ne fit rien pour s'interposer.

— Et ma voiture ? demanda discrètement Rod, en s'avancant vers le trottoir.

— J'enverrai le camion de la fourrière demain matin.

Tenant toujours Rod en joue, Sophia le suivit jusqu'à la voiture de patrouille, et le plaqua rudement contre le capot pour lui passer les menottes. Puis elle le fit monter à l'arrière.

Elle n'avait pas osé se retourner, mais elle était persuadée que l'homme n'avait pas quitté le seuil, la surveillant tandis qu'elle chargeait son prisonnier.

Mais, lorsqu'elle se mit au volant et jeta un coup d'œil vers la maison, elle vit que la porte était déjà refermée.

— Ça va ? demanda-t-elle, un peu essoufflée.

— Je survivrai. Mais je suis content de te revoir.

* * *

La nuque contre l'appui-tête, Rod ferma les yeux, et écouta Sophia appeler Grant, l'agent qui avait relevé les empreintes au motel, pour lui dire que tout allait bien, et qu'il pouvait se recoucher.

Il avait mal à la mâchoire, une méchante coupure à l'intérieur de la joue, et on l'avait frappé si rudement à l'estomac qu'il ne pouvait pas inspirer sans éprouver une forte douleur.

Mais si Sophia n'était pas intervenue, il aurait sûrement compté davantage de blessures — l'une d'elles aurait d'ailleurs pu lui être fatale.

— Que s'est-il passé ? demanda Sophia, tandis qu'ils sortaient du quartier.

Il était tellement concentré sur sa douleur qu'il ne répondit pas.

— Rod ?

Ouvrant les yeux, il rencontra son regard inquiet dans le rétroviseur.

— Ces types n'étaient pas ravis de me voir débarquer.

— Quels types ?

— Les six qui m'ont tabassé.

— Que faisaient-ils à ton arrivée ?

— Ils distribuaient de la nourriture à des clandestins qui venaient d'arriver. Le responsable a décidé que j'avais besoin d'un encouragement pour parler.

— Que voulait-il savoir ?

Rod, avant de répondre, explora du bout de la langue la profondeur de sa blessure à la bouche.

— Comment j'étais au courant, pour la planque.

— Tu n'as pas dit que tu tenais l'info de José et Benita Sanchez ?

— J'ai mentionné leur nom, mais ils ne les connaissaient pas. Je n'aurais pas dû débarquer là-bas sans une sérieuse recommandation. J'ai voulu gagner du temps, et c'était une erreur.

— Une erreur ? Tu as failli te faire tuer.

— Ce n'est pas faux, admit-il.

— Et tu prétends être bon dans ton travail ?

Il haussa un sourcil narquois.

— Ça, tu vas me le payer. Mais quand j'aurai moins mal à la tête.

— Imagine que je t'aie écouté, et que je sois restée tranquillement dans la voiture.

— Comme je l'ai dit, j'étais content de te revoir. J'ai une dette envers toi. Si ça te dérange de clamer : « Je te l'avais bien dit ! », vas-y, qu'on puisse passer à autre chose...

— Je n'ai pas envie de dire ça.

— Quoi, alors ? Que tu aurais dû y aller à ma place ?

— Non plus. Je ne sais pas... Je suis énervée, et j'ai envie de crier ou de taper sur quelque chose. J'ai eu tellement peur qu'il te soit arrivé quelque chose de grave !

— Je n'en menais pas large non plus. Mais tout va bien, maintenant. Tu peux te détendre.

Elle prit un virage un peu vite, et la voiture tangua, le faisant grimacer tandis qu'il était ballotté sans pouvoir prendre appui quelque part.

— Tu pourrais peut-être t'arrêter et me retirer les menottes ?

— Oh ! c'est vrai...

La voiture ralentit, et les pneus crissèrent sur les gravillons du bas-côté.

Quelques instants après, la portière s'ouvrit, et elle le poussa en avant. Avec sa douleur à l'estomac, ce n'était pas une position confortable, mais il n'avait pas envie de descendre de voiture.

Il réprima un grognement tandis qu'elle le libérait, puis il se cala contre le dossier et se massa les poignets.

— C'est passé près, dit-il.

— Beaucoup trop près.

Elle tourna son visage vers le plafonnier de l'habitacle, et eut un claquement de langue réprobateur.

— Tu devrais voir ta tête.

— J'ai l'air d'un dur-à-cuire ? essaya-t-il de plaisanter.

— On dirait plutôt que tu as été heurté par un bus.
— Tu as suffisamment pitié de moi pour me prendre avec toi ?
— Comment ça ?
— Je n'ai pas d'endroit où dormir, rappelle-toi. Je n'ai même pas de vêtements de rechange.

Il grimaça, afin de paraître encore plus pitoyable.

— Et j'ai vraiment besoin de m'étendre.

Elle se mordilla la lèvre inférieure.

— Nous n'avons pas vérifié l'autre motel. Ils ont peut-être une chambre.

— Tu m'abandonnerais comme ça ?

Il la vit se radoucir un peu.

— Tu as raison. Tu devrais peut-être voir un médecin.

— Je n'ai pas besoin de médecin. Il me faut seulement du repos.

— Mais, je n'ai qu'un seul lit.

— Je prendrai le canapé.

Elle repoussa ses cheveux pour examiner une coupure qu'il avait à la tête.

— J'espère seulement que tu n'as pas une commotion cérébrale.

— Pourquoi ? Je dis des choses incohérentes ?

— Non, mais...

Il renonça à jouer.

— Je vais bien, Sophia. J'ai uniquement besoin de sommeil, je t'assure.

Elle relâcha son souffle et se redressa.

— D'accord, je t'emmène à la maison. Mais c'est uniquement parce que je suis soulagée que tu t'en sois sorti.

— J'aurais dû te dire qu'ils sont magnifiques, murmura-t-il.

— Pardon ?

— Quand tu as soulevé ton débardeur...

Il ferma les paupières.

— Je ne pense plus qu'à ça.

Finalement, Sophia n'eut pas le cœur de faire dormir Rod sur le canapé. Il était trop mal en point pour qu'elle lui impose cette nouvelle épreuve.

Elle l'aida à nettoyer le sang sur son visage, à appliquer de l'antiseptique sur ses coupures, puis le guida jusqu'à la chambre, où il ôta tous ses vêtements sauf son boxer, et tomba sur le lit.

Sophia était de garde jusqu'à 4 heures, et elle devait retourner au poste. Puisqu'elle ne serait pas là, elle ne voyait pas la nécessité de faire dormir un blessé sur son inconfortable canapé de cuir. Surtout quelqu'un d'aussi grand que Rod.

Elle verrait où dormir plus tard.

Elle venait d'ouvrir la porte pour sortir de la maison, quand une ombre plana sur elle.

Surprise, elle saisit son arme, avant de s'apercevoir qu'il s'agissait de Starkey.

— Oh ! dit-il en levant les mains. Du calme, cow-boy.

Gênée, Sophia rengaina son arme.

Elle avait l'habitude d'entendre arriver la moto de Starkey, mais il l'avait démolie quelques semaines plus tôt, et il empruntait des véhicules à droite et à gauche. Une vieille Camaro était garée dans la rue, le moteur en marche. Elle eut l'impression qu'il y avait quelqu'un au volant, mais elle ne vit pas le conducteur.

— Désolée, je suis un peu à cran, ce soir.

— C'est à cause de ces meurtres ?

— Entre autres, oui.

Au lieu de l'inviter à entrer, elle sortit de la maison et ferma la porte derrière elle.

Elle préférait qu'il ne sache pas que Rod allait passer la nuit chez elle.

Elle ne savait pas pourquoi. Ou plutôt si, elle le savait. Starkey en serait jaloux, même si ça ne le regardait pas.

Il n'avait pas voulu changer son style de vie, mais répétait qu'il avait fait une bêtise de la laisser partir. Sophia avait le sentiment qu'en prenant de l'âge, il commençait à aspirer à une vie plus stable, et qu'il regrettait de ne pas avoir été davantage présent pour son fils.

— Quoi d'autre ? demanda-t-il, en l'accompagnant à sa voiture, garée dans l'allée.

— La chambre de motel de Roderick Guerrero a été vandalisée cette nuit. Tu n'aurais pas entendu parler de quelque chose ?

— Non. Pourquoi est-ce que je saurais quelque chose ?

Parce que Starkey et sa bande étaient toujours les premiers informés de ce qui se passait à Bordertown. Il gardait généralement la bouche cousue, ne voulant pas saper son image de dur en renseignant les flics, mais elle arrivait parfois à lui soutirer quelques informations utiles.

Elle était arrivée à sa voiture, mais elle s'arrêta pour aller au bout de cette conversation.

— J'espérais que quelqu'un se serait vanté.

— Quelqu'un comme Stuart ?

Elle leva les sourcils.

— Tu n'as pas eu à réfléchir longtemps.

— Demande à vingt personnes différentes, et tu auras la même réponse. Ce n'est pas un secret que Stuart déteste Rod. Ça a toujours été le cas, d'ailleurs.

— D'accord, mais tu sembles bien sûr de toi. Tu as entendu quelque chose, n'est-ce pas ?

— J'entends Stuart raconter des horreurs à travers la ville depuis que Rod est revenu. C'est tout.

— Tu es sûr ?

Il s'approcha, au point qu'elle put sentir l'odeur d'alcool et de cigarette dans son haleine.

— Est-ce que je t'ai déjà menti ?

— Quand ça servait tes intérêts, oui.

Il rit, et ce fut comme un aveu.

— Reviens avec moi, et je ne te mentirai plus jamais, dit-il d'une voix enjôleuse. Je changerai. Je prendrai un vrai travail et je deviendrai respectable.

Peut-être le ferait-il...

S'il ne se faisait pas tuer d'abord.

Il avait peut-être l'intention sincère de changer, mais la rupture n'était pas facile. Son goût pour l'alcool et la drogue le ramenait toujours en arrière.

Elle soupira.

— Qu'est-ce que je dois répondre à ça ?

— Tu pourrais dire oui.

— Ça ne marcherait pas, et tu le sais très bien. Je ne comprends pas que tu veuilles de nouveau vivre avec moi. Ça fait neuf ans que nous sommes séparés. Nous ne sommes plus les mêmes personnes.

— Tout ce que je sais, c'est que je ne peux pas t'oublier.

Elle recula quand il tendit la main pour la toucher.

— Starkey, je t'en prie. J'ai passé une mauvaise soirée.

Il soupira.

— Ouais, bon, d'accord...

— C'est pour ça que tu es venu ? Pour essayer encore une fois de me persuader ?

— Non. Je ne sais même pas pourquoi je suis passé. J'avais envie de te voir, j'imagine.

Il poussa un nouveau soupir.

— Parfois, je te vois, et je mesure à côté de quoi je suis passé...

— Tu peux très bien changer de vie sans moi. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Ouais, peut-être...

Il ne paraissait pas particulièrement convaincu.

— Au fait, j'ai une information sur un type qui vend des silencieux dans son garage.

— Son nom ?

— Jackson Riollo. Il vit à Sierra Vista.

— Il en a vendu un à quelqu'un de Bordertown, dans les six derniers mois ?

— Je ne sais pas encore. J'ai rendez-vous avec lui. Je me suis fait passer pour un client.

— Quand dois-tu le rencontrer ?

— Demain soir.

— Bien. Tu me diras comment ça s'est passé.

Elle monta en voiture, mais Starkey retint sa portière avant qu'elle puisse la fermer.

— J'ai une question.

Il se pencha tandis qu'elle insérait la clé dans le contact.

— Quoi ?

— C'est vrai ?

Elle chercha une indication sur son visage, mais ne comprit pas où il voulait en venir.

— Quoi donc ?

— Ce que j'ai entendu au Firelight ce soir.

La mention du bar la rendit nerveuse. On en parlait beaucoup, dernièrement.

— Qu'as-tu entendu ?

— Que tu avais une liaison avec ton beau-père.

— Quoi ? Mais qui a pu dire ça ? J'étais justement au Firelight, tout à l'heure, et je n'ai rien entendu de tel.

— C'était juste avant la fermeture. Alors, c'est vrai, ou pas ?

Comment pouvait-il le croire ? Il savait ce qu'elle avait vécu, et à quel point elle haïssait Gary.

— Starkey, il n'y a jamais rien eu entre mon beau-père et moi. Même quand j'étais ado, il n'est pas parvenu à ses fins.

— D'accord. C'est bien. Je voulais savoir. Leonard faisait passer une photo à tout le monde, et je me suis posé des questions.

— Quel genre de photo ? Tu l'as vue ?

Il hocha la tête.

— Tu étais nue.

— Quoi ?

Leonard avait prétendu que c'était Gary qui avait la photo. Était-ce la même ? Si oui, comment s'était-elle retrouvée en sa possession ?

— Tu es sûr que c'était moi ?

— Certain. Il y avait ton tatouage, et tout.

Sophia sentit son estomac se nouer.

— Mais quand a-t-elle été prise, et dans quelles circonstances ?

Elle ne s'était fait tatouer qu'après son départ de la maison, car sa mère ne l'aurait jamais toléré. D'ailleurs, elle détestait son tatouage et ne manquait pas une occasion de le faire remarquer.

— Difficile à dire. Je pense que c'était dans une chambre.

— Ça n'a aucun sens. Comment Leonard se la serait-il procurée ?

— Il a dit que c'était quelqu'un qui travaille chez ton beau-père qui la lui a donnée. Il n'a pas voulu donner le nom du mec pour qu'il n'ait pas d'ennuis.

— Ça me rend malade !

Son esprit fonctionnait à plein régime, mais aucune explication plausible ne lui venait.

— Mais... tu es sûr que c'est moi ?

— Oui.

Il parut hésiter.

— Et il n'y a pas que ça.

— Quoi encore ?

— Liz Torres était au bar, ce soir.

— La conseillère municipale ? Qu'est-ce qu'elle faisait là-bas ? Elle ne boit pas.

— Elle était avec des amis de passage en ville.

— Impossible. Liz n'irait jamais dans un bar. Surtout si tard.

— Et pourtant, si. Elle était là.

— Ne me dis pas qu'elle a entendu.

— Elle a vu la photo. Tout le monde en parlait et la faisait circuler. Elle ne pouvait pas la manquer.

— Je n'ai jamais couché avec Gary ! Je ne me suis jamais déshabillée devant lui.

— J'espère pour toi que c'est vrai. Parce que j'ai le sentiment que la ville est sur le point de lyncher quelqu'un...

Et il n'avait pas à préciser l'identité de la victime.

* * *

Au lieu de patrouiller du côté des ranchs comme elle l'avait prévu, Sophia se dirigea vers l'endroit où vivait Leonard.

Elle devait voir à tout prix cette photo. L'idée que toute la ville l'ait vue nue, et croie dur comme fer à cette histoire choquante de liaison avec Gary la rendait littéralement malade.

Et si le conseil la renvoyait sans même une lettre de recommandation ?

Que deviendrait-elle ? Comment retrouverait-elle du travail ?

Et que dirait sa mère ? Sans doute Anne ne croirait-elle pas à une liaison, car elle savait que Sophia avait toujours profondément détesté Gary. Mais les ragots l'embarrasseraient. Ils pourraient briser son mariage. Ou alors Anne blâmerait Sophia et prendrait le parti de Gary, comme elle l'avait déjà fait une fois.

Une fois sur place, Sophia resta aux abords du terrain, observant le mobile home plongé dans l'obscurité.

Elle savait que Rod n'apprécierait pas qu'elle y soit venue seule. Il dirait que c'était trop dangereux. Mais elle avait pris d'autres risques qui s'étaient avérés payants, comme aller à Naco et au refuge pour les sans-papiers.

Et puis, elle n'avait pas vraiment le choix. Elle devait défendre son emploi, sa réputation, et sa fragile relation avec sa mère.

S'armant de courage, elle coupa le moteur et descendit de voiture.

Une brise légère fit courir un frisson sur sa peau tandis qu'elle s'approchait de la porte. Jusqu'à cet instant, elle n'avait pas senti qu'elle transpirait, mais cela n'avait rien d'étonnant. Il avait fait si chaud, ces derniers jours, avec des températures avoisinant les quarante-cinq degrés dans la journée et ne descendant pas au-dessous de trente la nuit...

Les cigales étaient muettes, ce soir. Le désert s'étendait dans toutes les directions, calme et silencieux... jusqu'à ce qu'elle s'approche et que le rottweiler de Leonard commence à aboyer.

Sophia sursauta quand il bondit contre la clôture, mais elle serra les dents et continua à avancer vers le perron.

Elle entendit à peine sa main heurter le bois de la porte. Mais elle ne s'inquiétait pas d'avoir été entendue. Le vacarme que faisait le chien était suffisant pour attirer Leonard de ce côté.

La main posée sur la crosse de son arme, elle recula et se déplaça sur le côté pour attendre.

Il ne se passa rien.

— Leonard ?

Elle tambourina de nouveau.

— C'est Sophia St. Claire. Je dois vous parler. Ouvrez !

Elle vérifia sa montre. Presque 3 heures. Le Firelight fermait à 2 heures. C'est pourquoi elle était venue directement ici, sans aller vérifier au bar.

— Leonard ? appela-t-elle encore une fois.

Puis elle essaya d'actionner la poignée.

La porte n'était pas verrouillée.

Leonard n'en revenait pas de sa chance.

Il l'avait cherchée dans toute la ville, et elle était là. Chez lui. Il pouvait voir sa voiture de patrouille garée à quelques mètres.

Un frisson d'excitation le parcourut, le premier qu'il éprouvait depuis un bout de temps. S'il la surprenait à l'intérieur, il pourrait lui tirer dessus. La légitime défense et le droit de défendre sa propriété s'appliquaient, dans cet Etat. Il dirait qu'elle l'avait tiré d'un sommeil profond, et qu'il avait pensé qu'il s'agissait d'un cambrioleur.

Mais il fallait qu'il se trouve à l'intérieur, et il devait se glisser discrètement dans le mobile home pendant qu'elle était en train de fouiller.

Garant le pick-up de son employeur à distance, pour que le bruit du moteur ne l'alerte pas, il récupéra son arme sous le siège et sortit. Puis, prévoyant de passer par la porte de derrière, il décrivit un grand cercle. Il n'avait pas à craindre d'alerter le chien. Caesar le connaissait et n'aboierait pas.

Elle allait avoir ce qu'elle méritait.

Ce n'était pas tout à fait ce qu'il avait prévu. Au début, il voulait la dépouiller de tout ce à quoi elle tenait, et la voir tomber de son piédestal. Mais il fallait savoir s'adapter aux opportunités qui se présentaient.

Et c'était une opportunité en or.

La lumière était allumée dans sa chambre. Il l'imagina fouillant dans ses affaires, cherchant la photo qu'il avait montrée au bar.

Peut-être même espérait-elle découvrir des preuves le liant aux meurtres des clandestins. Mais la seule chose qu'elle trouverait, c'était la coupure de journal collée à la porte de sa salle d'eau.

Est-ce qu'elle aurait peur en lisant ce qu'il avait écrit sur son visage ? Ou bien cette découverte la mettrait-elle en colère ?

La porte grinça en s'ouvrant.

Il marqua une pause pour guetter des bruits de pas, mais il n'entendit rien l'intérieur, d'autant que Caesar était en train d'aboyer.

Foutu clébard ! Il avait dû le garder, ainsi que le chat, car les animaux n'étaient pas autorisés dans l'immeuble où s'était installée sa femme. Il aurait bien tiré une balle dans la tête du chien, s'il n'avait pas continué à espérer que sa famille reviendrait. Caesar appartenait à Millie, sa fille aînée, et il n'osait pas s'en débarrasser. Ce serait déjà un drame si elle découvrait qu'il le laissait dehors. Il en avait marre des poils, de la bave, de l'odeur, et de l'obligation de le sortir régulièrement.

Son arme à la main, il passa par le petit sas qui faisait office de buanderie, et se glissa dans le couloir.

Sophia ne s'attendrait pas à le voir débarquer. Repérant la voiture de patrouille depuis la route, il avait fait le tour et s'était arrêté suffisamment loin pour qu'elle ne voie pas les phares.

S'accordant quelques instants pour calmer sa nervosité, il réfléchit à ce qu'il allait faire.

S'il tirait sur elle en entrant dans la chambre, il devrait prétendre qu'il s'était endormi dans la chambre d'amis. Sinon, la reconstitution de la scène ne collerait pas. C'était là qu'il stockait ses armes, et cela pouvait paraître cohérent. Il dirait qu'il voulait les nettoyer, et qu'il s'était écroulé comme une masse, épuisé par son travail de forçat chez Dwight.

Il suffirait d'appuyer sur la détente pour régler tous ses problèmes.

Une fois le poste vacant, le conseil le réintégrerait forcément. Il pourrait convaincre sa femme que Sophia avait menti. Que sa présence chez lui était la preuve qu'elle le harcelait depuis le début...

Et il retrouverait sa vie d'avant.

Il avait tellement hâte de quitter ce mobile home immonde, de dire à Dwight d'aller se faire voir, avec son foutu élevage de poulets...

Son pouls s'accéléra tandis qu'il risquait un coup d'œil dans la pièce.

Il ne voyait pas Sophia, mais la lumière était aussi allumée dans la salle d'eau.

« Allez, sors de là, montre-toi », chantonna-t-il dans sa tête.

Le sol craqua sous ses pieds tandis qu'il avançait dans la chambre. Mais il ne se souciait pas du bruit. Il avait vu l'ombre de Sophia dans la salle d'eau.

Elle était coincée.

Mais quand il fut suffisamment près de l'accès à la salle d'eau, il comprit son erreur.

L'ombre n'appartenait pas à Sophia, ni à quelqu'un d'autre. C'était le reflet, dans le miroir, de la serviette de bain bleu marine qu'il avait suspendue à la patère.

Exaspéré à l'idée qu'il ne connaissait même pas la configuration de son propre intérieur, il était sur le point de se retourner vers la chambre, quand Sophia apparut derrière lui, pressant un objet froid et dur sur sa nuque.

— Posez votre arme, ou je vous fais exploser la tête !

Leonard s'immobilisa, mais il n'abaissa pas son arme.

Il ne croyait pas que Sophia mettrait sa menace à exécution. Elle n'avait pas assez de cran pour ça.

C'était en partie pour cette raison qu'il avait été si contrarié par la décision du conseil de lui donner le poste qu'il convoitait.

Le maire, les conseillers municipaux... tout ce beau monde prétendait qu'elle avait les épaules pour assumer cette responsabilité, mais elle ne pouvait pas le concurrencer. Etre flic, c'était prendre des risques, mettre les mains dans le cambouis...

Il en avait marre du politiquement correct.

Mais les supporters de Sophia allaient le payer. Il allait leur mettre le nez dans leur erreur.

— Si tu tires, tu vas en prison, dit-il. C'est vraiment ce que tu veux ?

— Je n'irai pas en prison. J'ai appelé mon portable depuis votre téléphone fixe, il y a quinze minutes.

Elle n'avait pas besoin d'expliquer pourquoi. Il savait. Elle dirait qu'il l'avait appelée. A son arrivée, il l'avait attaquée. Et ce ne serait pas difficile à croire. Vu qu'il passait son temps à déblatérer sur elle, tout le monde croirait à la version de cette garce.

— Comment tu as deviné que j'étais là ?

Il s'était pourtant montré prudent.

— Tu m'as entendu dans le couloir ?

— J'ai tout entendu depuis le moment où vous avez ouvert la porte. Je vous guettais. Je savais bien que vous finiriez par rentrer.

Elle lui enfonça le canon de son Glock dans le crâne.

— Et maintenant, jetez votre arme.

Elle allait peut-être tirer, finalement.

Elle le haïssait au point d'avoir détruit son mariage, sa réputation et sa carrière.

En tout cas, la situation devenait trop risquée. Il n'avait qu'à revenir à son plan de départ. Il finirait bien par arriver à ses fins. Il lui suffisait d'être patient.

Il plia lentement les genoux pour poser son arme à terre, et elle l'envoya

dans la salle d'eau d'un coup de pied, hors de sa portée.

— Où étiez-vous ce soir, Leonard ?

Si seulement elle savait ce qu'il avait fait durant les vingt-quatre dernières heures !

Domage que les micros qu'il avait placés dans sa voiture, sa maison et son bureau ne fonctionnent que lorsqu'il était à proximité. Impatient de se rattraper depuis la dernière fois qu'il s'était branché, il avait essayé de la trouver après avoir quitté le bar. Mais il n'y était pas parvenu. Elle avait dévié de sa routine habituelle : maison, poste de police, tours de surveillance.

Et pour cause, vu qu'elle était en train de fouiner chez lui !

— C'est pas tes oignons ! fulmina-t-il.

— Ça va l'être si vous étiez dans le désert en train de tuer des clandestins.

Il ricana.

— Désolé, ma jolie. Ce n'est pas moi qui descends les *wetbacks*. Mais, si tu veux mon avis, je trouve que le mec qui fait ça mérite une médaille.

— Vous êtes vraiment tordu ! Mais, allez savoir pourquoi, ça ne me surprend pas.

— Tu es tellement sûre que c'est moi que tu passes à côté de l'évidence.

— C'est-à-dire ?

— Ah non, alors !

Il secoua la tête.

— Tu vas devoir trouver ça toute seule. Ne compte pas sur moi pour t'aider.

Elle abaissa son arme, de façon à ne plus le viser directement, mais elle ne la rengaina pas.

— Je n'ai pas besoin de votre aide, Leonard. Ce n'est pas pour ça que je suis venue.

Il s'assit sur le rebord du lit, jambes écartées.

— Non ?

— C'est la photo qui m'intéresse.

Il eut un sourire narquois.

— Bien sûr...

— Où est-elle ?

Impatient de voir sa réaction, il bascula sur une fesse pour sortir la photo de sa poche arrière. Puis il la tourna vers elle, mais en la tenant à distance pour qu'elle ne puisse pas s'en emparer.

Demain matin, toute la ville saurait qu'elle avait une liaison avec son beau-père. La photo avait atteint son but, mais il ne fallait pas y regarder de trop près.

Il avait passé un temps fou sur Photoshop pour qu'elle ait l'air authentique. Mais si elle pouvait tromper son monde dans la lumière tamisée d'un bar, ou même ici, dans la chambre, elle ne supporterait pas une inspection approfondie. Surtout par celle qui en était le sujet.

A sa grande satisfaction, il vit Sophia blêmir.

— Où avez-vous eu ça ?

— A ton avis ?

— Pas par Gary, en tout cas. Elle est trop récente pour qu'il puisse l'avoir prise.

N'ayant pas trouvé de photos de Sophia, en dehors de celles prises à Lake Powell, durant un week-end de détente organisé par l'ancien chef de la police, Leonard avait dû ajuster son histoire. Mais des ragots concernant une liaison en cours seraient encore plus préjudiciables à Sophia.

La conseillère Torres n'avait pas du tout aimé ce qu'elle avait vu. Et elle était pourtant un des plus fervents soutiens de Sophia.

— Je suppose que j'ai mal compris, dit-il. Je pensais que Gus parlait d'une vieille histoire. Mais quand il a apporté cette photo au bar, hier soir, j'ai réalisé qu'elle avait été prise récemment.

— Gus n'a pas pu l'apporter au bar. Il n'est pas en ville en ce moment. Il se trouve à Flagstaff.

Leonard l'ignorait quand il avait décidé de se servir du nom de Gus. Il le croisait de temps en temps au Firelight, mais il n'avait pas vraiment de contacts avec lui.

Il haussa les épaules.

— Alors, c'est quelqu'un d'autre qui a dû me la donner.

— Ou alors, c'est un photomontage. Si ça se trouve, vous avez trafiqué une photo de moi en maillot de bain, prise à Lake Powell.

Elle avait vite compris, même s'il s'était donné un mal de chien pour changer l'environnement de la photo.

Mais ça n'avait pas d'importance. Le mal était fait, à présent.

Trop de gens avaient vu la photo et, même si elle leur expliquait qu'il s'agissait d'un faux, certains penseraient qu'il n'y avait pas de fumée sans feu. D'autant qu'il y avait déjà eu des rumeurs à propos de Gary et elle, au moment où elle avait quitté le lycée, juste avant l'obtention de son diplôme de fin d'études.

— Tu ne le sauras jamais !

Avec un rire sarcastique, il sortit son briquet de sa poche.

Les seins qu'il avait superposés sur son haut de bikini étaient superbes. Sans doute plus que les vrais. Il avait pris soin de choisir un modèle approchant la forme et la taille des siens.

Mais, si satisfait qu'il pût être de son travail, il fallait maintenant le détruire.

Comprenant ce qu'il allait faire, elle leva de nouveau son arme.

— Oh non ! Surtout pas !

— Vas-y. Tire, lui lança-t-il d'un ton de défi.

Et il enflamma le bord de la photo.

Sophia posa son arme à la hâte et plongea sur lui pour l'empêcher de continuer. Il la bloqua d'un bras, mais il était assis sur le lit, ce qui le désavantageait.

Il dut lâcher la photo, mais, par chance, elle continua à brûler au sol. Il suffisait qu'il retienne Sophia jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

— Et voilà, il n'y a plus de preuve, murmura-t-il à son oreille. Tu as de la chance que je t'aie fait paraître bien foutue. J'aurais pu utiliser une photo d'une chirurgie esthétique ratée. Ça aurait sacrément déçu les gars qui rêvent de te sauter.

Si elle avait pu atteindre son arme, elle lui aurait peut-être tiré dessus. Il ne l'avait jamais vue se battre avec autant de virulence et de colère.

Mais elle n'était pas de taille face à lui.

Il ne restait plus rien de la photo quand il la libéra et se leva, pour éteindre le feu qui commençait à s'attaquer à la descente de lit.

Sophia avait l'air totalement dépité, et ça le rendait plus heureux qu'il ne l'avait été depuis des mois.

La victoire. Enfin !

Il avait hâte qu'elle voie ce qu'il avait en magasin pour la suite.

* * *

Lorsque Sophia arriva chez elle, elle se sentait totalement vidée, physiquement et émotionnellement.

Elle savait maintenant, sans qu'aucun doute ne subsiste, que Leonard s'était fixé pour mission de la détruire. Il en avait fait une affaire personnelle.

Mais le fait qu'elle soit au courant ne changeait rien. Sa vie était en train de s'effondrer comme un château de cartes. Elle continuait à chercher un moyen d'arrêter sa chute, mais elle n'avait rien pour se rattraper.

Une part d'elle-même regrettait de ne pas l'avoir abattu. Il avait tout fait pour la pousser à bout. Mais elle était flic, et ça signifiait quelque chose à ses yeux. Ça voulait dire qu'elle ne pouvait pas abuser de son droit de porter une arme, qu'elle ne pouvait pas abuser de son pouvoir de quelque façon que ce soit. Sans quoi elle se transformerait en un être aussi méprisable que Leonard.

Elle essaya de se raisonner. Ce qu'il avait fait n'était pas la fin du monde, après tout. Cette photo était un faux grossier, comme aurait pu en fabriquer un adolescent stupide. Elle allait nier énergiquement, faire tout ce qu'elle pouvait pour étouffer les rumeurs, et tenter d'oublier son humiliation.

Quel autre choix avait-elle, de toute façon ?

Mais rien ne serait facile. Les gens qu'elle rencontrerait se demanderaient si c'était bien vrai. Sa mère allait piquer une crise et lui faire d'amers reproches. Peut-être même ne voudrait-elle plus lui parler...

Et cette histoire pourrait avoir des répercussions sur son travail. Liz Torres avait vu la photo, ce qui donnerait plus de poids à la rumeur que les vantardises de quelques types avinés.

Traînant les pieds, elle s'avança dans son allée, en ayant l'impression de porter le poids du monde sur ses épaules.

Elle devait s'accorder un peu de temps pour rassembler ses pensées. Mais

une question la taraudait : Comment Leonard avait-il pu être au courant, au sujet de Gary ?

Elle doutait que sa mère lui en ait parlé, comme il l'avait prétendu. Gary avait dû se confier à quelqu'un récemment, laissant entendre qu'elle avait été réceptive à ses avances. Et Leonard avait dû l'entendre au Firelight, d'où partaient presque toutes les rumeurs de Bordertown. C'était la seule explication logique...

Elle entra dans sa chambre, avant de se rappeler qu'elle avait proposé à Rod d'y passer la nuit. Jusqu'à cet instant, elle avait été trop perturbée pour y penser. Elle comprit alors qu'elle n'avait pas de lit dans lequel se laisser tomber d'épuisement.

Tandis qu'elle se tenait au milieu de la pièce, essayant de décider si elle devait demander à Rod d'aller dormir sur le canapé, ou si elle allait y coucher elle-même, il se redressa sur un coude.

— Salut, murmura-t-il d'une voix endormie. Il était temps que tu rentres. Tu viens te coucher ?

Apparemment, il ne voyait pas pourquoi ils ne pouvaient pas partager le même lit. Et soudain, Sophia ne vit rien non plus qui s'y opposait.

Même si les blessures de Rod étaient plus apparentes que les siennes, elle souffrait aussi. Quel mal y avait-il à se blottir l'un contre l'autre ?

— Pourquoi pas ? répondit-elle.

Et elle emporta un short en maille et un T-shirt dans la salle de bains pour se changer.

Après avoir soigneusement suspendu son uniforme sur un cintre, elle traversa la chambre et se glissa à la place qu'il lui avait libérée.

La chaleur résiduelle de son corps offrait un contraste agréable avec l'air frais qui soufflait dans la pièce grâce au climatiseur, réglé au maximum.

Il ne bougea pas, ne chercha pas à la toucher.

Elle était si sûre qu'il s'était rendormi qu'elle se rapprocha de lui, cherchant le réconfort qu'elle avait l'impression de ne pouvoir trouver ailleurs. Le simple fait de l'écouter respirer avait déjà sur elle un effet apaisant.

Il dut sentir son geste, comprendre qu'elle voulait se blottir contre lui, car il se retourna pour l'attirer dans ses bras, comme s'ils avaient toujours dormi ensemble.

Constatant qu'il était partiellement réveillé, elle songea qu'il chercherait peut-être à l'embrasser.

Elle ne s'y opposerait pas. Elle avait même fait en sorte de lui faire comprendre qu'elle était consentante en passant une jambe au-dessus des siennes.

Mais il ne bougea pas.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Oui, mentit-elle. Et toi ?

— Mieux, maintenant.

Et il s'endormit.

C'était bon d'être dans les bras d'un homme. Tellement bon que Sophia ne voulait pas s'endormir, malgré la fatigue qui pesait sur elle.

Elle lutta longtemps pour rester consciente, savourant le contact de son épaule sous sa tête, de son torse sous son bras.

Puis elle commença à avoir envie de quelque chose de moins platonique.

* * *

Rod sentit la main de Sophia voyager sur son torse, alors qu'il dormait encore à moitié.

Il se dit d'abord qu'elle était simplement en train de bouger pour trouver une position plus confortable. Ou alors, elle était endormie, et ne se rendait pas compte que ses gestes étaient à ce point sensuels...

Mais, l'instant d'après, il sentit qu'elle posait les lèvres dans le creux de son épaule, et comprit qu'elle agissait délibérément.

Devait-il accepter son invitation ?

Sans doute pas.

Assurément pas.

Il s'était promis qu'il n'y aurait rien entre eux. Mais il avait tellement fantasmé à son sujet, quand il était plus jeune, qu'il aurait fallu un homme plus vertueux que lui pour refuser. Il était déjà dur comme un roc. Il pensait déjà au moment où elle s'ouvrirait pour l'accueillir.

Décidé à prendre son temps et à savourer chaque instant, il fit remonter sa main le long du T-shirt de Sophia, et commença à lui masser le dos.

— Je croyais que ton offre était caduque, murmura-t-elle.

Il sourit.

— Et je croyais que tu devais protéger ta réputation.

— Il semblerait que je n'aie plus grand-chose à perdre, répondit-elle avec un soupir.

— Il s'est passé quelque chose, ce soir ? demanda-t-il, vaguement inquiet.

— Rien dont j'aie envie de parler.

Devait-il insister ?

Pas maintenant. Il tenait dans ses bras la femme dont il avait toujours rêvé, et elle était enfin réceptive.

Ils auraient bien le temps de discuter plus tard.

Pour le moment, il préférerait communiquer avec les mains.

Elle laissa échapper un petit gémississement quand il emprisonna un sein dans sa main.

— Tu es sûre que tu n'es pas en manque de sexe ? demanda-t-il. Parce que c'est l'impression que tu me donnes.

— Si je ne l'étais pas avant, je le suis maintenant.

L'honnêteté de sa réponse le fit sourire.

Sa peau était incroyablement douce et souple sous ses doigts, et il

éprouvait une exaltation proche de l'ivresse à l'idée qu'elle serait bientôt toute à lui.

Mais, avant d'aller plus loin, il tenait à lui dire qu'elle pouvait lui faire confiance.

— Je n'en parlerai à personne, Sophia. C'est entre toi et moi.

— D'accord.

— Tu me crois ?

— Oui.

— Ça, c'est ma petite chérie ! dit-il en guise d'approbation.

Puis il se demanda ce qui lui avait pris de dire une chose pareille. Ces mots étaient un peu trop possessifs. Mais ils lui avaient échappé, et il décida de ne pas y prêter davantage attention.

Soulevant son T-shirt, il s'écarta pour la regarder.

Il faisait un peu trop sombre, dans la pièce, pour qu'il puisse admirer ce qu'elle lui avait si audacieusement montré plus tôt. Mais c'était sans importance.

Il y avait quelque chose d'incroyablement érotique à devoir se fier à ses autres sens. Il pouvait se perdre en lui faisant l'amour, sans se soucier de ce que son expression pourrait révéler. Il pouvait baisser la garde, sans que cela ait de conséquences.

Cette liberté lui semblait vitale avec Sophia, alors qu'il n'y avait jamais pensé avec une autre femme. C'était peut-être à cause de ce qu'elle était, de ce qu'elle représentait vis-à-vis de son passé.

S'agenouillant au-dessus d'elle, il s'inclina pour faire courir les lèvres sur son ventre. Il sentait l'odeur fruitée de son lait hydratant, et la sensation lui plaisait infiniment.

Lorsqu'elle enfonça les doigts dans ses cheveux, il lui prit les poignets et maintint ses bras relevés au-dessus de sa tête, tandis qu'il remontait de son ventre à ses seins, traçant avec sa langue un chemin humide sur sa peau.

Lorsqu'il posa sa bouche sur la sienne, elle frissonna, et il se laissa emporter. Tout ce qui comptait, soudain, c'était le goût de ses lèvres, et le fait qu'elle avait envie de lui.

La fille qui lui avait posé un lapin au bal de fin d'année du lycée, celle qui avait regardé de haut le sang-mêlé qu'il était... Cette fille-là était en train de trembler sous ses caresses.

Le mouvement rythmique des lèvres de Rod répandait une douce chaleur dans le ventre de Sophia.

Elle aimait ses caresses, mais elle était surprise de la façon dont il traitait son corps. Il n'agissait pas à la va-vite, comme si c'était une étape obligée pour arriver à ses fins.

Il lui donnait l'impression d'être à l'écoute de ses réactions, à l'affût des points sensibles, des frémissements incontrôlés, des murmures fiévreux par lesquels elle exprimait son plaisir.

Tous les problèmes qui menaçaient de la submerger s'étaient envolés. Ou alors c'était elle qui partait en voyage vers un monde de sensations enivrantes...

Elle retint son souffle quand les doigts de Rod glissèrent sous la ceinture élastique du short.

Ce n'était pas un homme qui pourrait lui apporter ce qu'elle souhaitait sur le long terme. Elle le savait depuis le début.

Mais, pour le moment, il lui apportait exactement ce dont elle avait besoin.

Elle souleva les hanches pour lui permettre de faire glisser le short le long de ses cuisses.

— Tu es parfaite, dit-il.

Elle sursauta quand il effleura le point sensible entre ses cuisses.

— Regarde un peu ce que j'ai trouvé ! s'exclama-t-il, en riant doucement.

— Mais est-ce que tu sais au moins quoi en faire ? plaisanta-t-elle.

— Je vais essayer de deviner.

Sous ses caresses habiles, des aiguillons de plaisir la transpercèrent, et elle s'arquait contre sa main.

— On dirait que ça marche, reprit-il. J'ai l'impression que ça te plaît.

Il introduisit deux doigts en elle et commença à la caresser.

— Tu es si chaude. Si... humide.

Elle perçut, au son de sa voix, la tension qui montait en lui, et ses efforts pour se contrôler.

Il avait commencé lentement, comme s'il avait prévu d'y consacrer des heures, mais elle devinait qu'il éprouvait maintenant le besoin d'atteindre la

plénitude.

— Viens, murmura-t-elle. Prends-moi. Fort et vite.

Elle n'eut pas besoin de l'encourager davantage.

La pénétrant avec rudesse, profondément, comme elle le lui avait demandé, il ne tarda pas à lui imposer un rythme rapide et puissant.

— C'est ça... ah, c'est ça..., balbutia-t-elle, cherchant son souffle.

Elle se trouvait à bord d'un train filant à toute allure dans la nuit, et jamais elle n'avait connu de voyage plus exaltant.

* * *

Son micro était trop loin pour tout entendre.

Mais Leonard n'avait pas besoin de percevoir distinctement chaque gémissement pour savoir ce qui se passait dans la maison.

Etouffés ou non, les sons étaient assez évidents.

Le chef de la police était en galante compagnie, et il ne fallait guère d'efforts pour deviner de qui il s'agissait.

Avec un sourire, il fit démarrer son pick-up.

Ils lui rendaient la tâche presque trop facile.

* * *

C'était le matin. Quand Rod souleva la tête, le soleil filtrait à travers les stores. Mais Sophia dormait encore.

Il bougea doucement pour ne pas la réveiller, étudia son visage endormi, ses seins magnifiques, et soupira d'aise.

L'expérience avait été délicieuse, épanouissante... plus intense que tout ce qu'il avait pu imaginer.

Elle faisait l'amour aussi librement, passionnément et avec autant de hardiesse qu'elle faisait tout le reste : conduire sa Harley, le poursuivre à travers la ville avec sirène et gyrophare, défoncer sa porte et le menotter...

— Qu'est-ce qui te fait sourire ? murmura-t-elle d'une voix endormie.

Mais elle rabattit tout de même sur ses seins le bras qu'elle avait levé au-dessus de sa tête, comme si elle avait conscience de l'examen dont elle était l'objet.

— Je ne souris pas, répondit-il. C'est une grimace de fureur parce que tu m'as empêché de dormir toute la nuit.

Elle écarquilla les yeux.

— Parce que c'est moi qui ai voulu faire l'amour trois fois, peut-être ?

Laissant courir un doigt le long de son tatouage, il sourit. Il ne l'avait pas du tout apprécié, la première fois qu'il l'avait vu. A présent, il trouvait que ce motif lui correspondait.

— Oh ! pardon, tu n'étais pas là ? Excuse-moi, comme il faisait noir dans la chambre, j'ai dû confondre.

Elle leva les yeux au ciel

— Tu sais très bien que c'était moi. Tu t'es sans doute imaginé que nous étions revenus au temps du lycée, et que nous le faisons dans la cabine d'un pick-up, après le bal. Peut-être même que Stuart nous a surpris.

Elle n'était pas si loin de la vérité. Il n'avait pas eu besoin de prétendre qu'ils étaient au lycée, mais il avait éprouvé une vive satisfaction à obtenir enfin ce qu'il avait toujours désiré, et cette pensée le fit rire.

Se hissant sur un coude, il lui caressa le cou de ses lèvres.

— Et si tu mettais ta vieille tenue de *cheerleader* ?

Elle afficha une mine sévère.

— Je me demandais quand nous en arriverions là.

— Avec la petite culotte, ajouta-t-il.

— Tu fantasmes sur les culottes des *pom-pom girls* ?

— Uniquement la tienne. Moi, de mon côté, je pourrais mettre un chapeau de cow-boy et jouer les riches fermiers, faire comme si j'étais quelqu'un d'assez bien pour toi.

Elle sursauta comme s'il l'avait giflée, et il regretta aussitôt cette remarque mesquine. Il ne savait même pas pourquoi il avait dit une chose pareille.

— Il faut que je me lève, marmonna-t-elle.

Et elle s'écarta de lui en emportant le drap.

— Je ne le pensais pas, dit-il.

— Mais si, tu le pensais. Tu m'en veux toujours. Tu veux toujours me punir pour la façon dont je t'ai traité autrefois. Pour toi, je ne suis pas différente de Bruce, ou Stuart, ou n'importe quel Dunlap.

— Sophia...

— Ne t'en fais pas pour ça. Tu me voulais, et je t'ai repoussé. Aujourd'hui, tu as pris ta revanche. Il ne te reste plus qu'à aller narguer Stuart, en lui disant que tu as obtenu ce que lui n'aura jamais.

— Je t'ai dit que je n'en parlerai à personne, et j'ai bien l'intention de tenir parole.

— Mais vas-y, ne te gêne pas. Je n'ai plus grand-chose à perdre, de toute façon.

— De quoi parles-tu ?

La sonnette les interrompit avant qu'il ait eu sa réponse.

Sophia tourna les yeux vers la pendulette sur la table de chevet.

— 7 h 10. C'est trop tôt pour une visite de courtoisie, dit-elle, avant de laisser tomber le drap pour enfiler à la hâte des vêtements.

Elle n'eut pas besoin d'en dire plus. Rod savait ce qu'elle pensait : encore un meurtre.

* * *

Bruce Dunlap se tenait sur le seuil de Sophia.

Comme à son habitude, il était vêtu d'un jean, d'un polo et de bottes de cow-boy. Il affichait également une expression soucieuse.

C'était la dernière personne qu'elle s'attendait à voir chez elle. Jamais il ne lui avait rendu visite. Elle imaginait plutôt se trouver face à l'officier Fitzer, venu lui délivrer en personne une nouvelle trop horrible pour être annoncée au téléphone.

De quoi s'agissait-il ? Qu'est-ce que Bruce Dunlap pouvait bien lui vouloir ?

Lissant ses cheveux, elle jeta un coup d'œil vers la porte de la chambre, qu'elle avait fermée derrière elle.

Rod se trouvait de l'autre côté. Elle n'aurait pas dû lui proposer de passer la nuit chez elle.

Et, surtout, elle n'aurait pas dû faire l'amour avec lui.

Elle savait très bien qu'il était revenu à Bordertown pour prouver qu'il était meilleur que tous ceux qui l'avaient autrefois rejeté ou méprisé. Et il la mettait dans le même sac.

Mais elle n'allait pas le laisser se réjouir de lui avoir brisé le cœur. Parce que son cœur n'avait rien à voir là-dedans. Elle avait pris ce qu'il avait à offrir, durant la nuit, voilà tout.

Elle n'allait pas se torturer avec des regrets, ni prêter à cette aventure éphémère plus d'importance qu'elle n'en avait.

Se demandant ce que Bruce Dunlap pouvait lui vouloir, elle ouvrit la porte, mais resta dans l'encadrement pour le dissuader d'entrer.

— Bruce, que puis-je faire pour vous ?

— Désolé de vous déranger, Sophia, mais je suis passé au poste, et l'officier Fitzer m'a suggéré de vous parler.

Joe n'avait sûrement pas voulu dire qu'il devait la tirer du lit, mais elle passa outre.

— A propos de quoi ?

— Il m'a dit que vous étiez en équipe de nuit, hier soir.

— Oui...

Il prit une profonde inspiration, tout en se massant le cou.

— Vous n'auriez pas croisé Stuart, par hasard ?

Elle pensa à la chambre de motel vandalisée, et se demanda si Bruce en avait entendu parler. Mais elle n'y fit pas allusion, voulant voir où cette conversation allait les mener.

— Non.

Et pourtant, ce n'était pas faute de l'avoir activement cherché.

— Pourquoi ? ajouta-t-elle.

— Il n'est pas venu travailler ce matin. Nous préparons les sols pour les futures plantations. Il devait conduire le tracteur.

— A quelle heure ?

— 6 heures. Nous devons nous retrouver dans le champ, mais il n'était pas là. C'est la première fois qu'il fait ça.

— Vous avez vérifié chez lui, je suppose ?
— Bien sûr. Apparemment, il n'est pas rentré, la nuit dernière.
— C'est inhabituel ?
— Très.
— Il avait peut-être trop bu, et il est en train de caver dans un coin.
— Où ? J'ai fait le tour de la ville, en espérant au moins repérer sa voiture, mais on dirait qu'il a disparu.
— Il ne pourrait pas être avec une femme ?
— Vous êtes la seule dont il parle.
— Je ne pensais pas forcément à quelqu'un avec qui il voudrait s'engager.
— Vous voulez dire... une prostituée ?
— Peut-être quelqu'un à Douglas, ou à Sierra Vista. Ou même Trudy.
Sophia savait que Stuart lui rendait parfois visite.
— En admettant que ce soit le cas, ce serait la première fois qu'il agirait comme ça. Il ne répond même pas au téléphone.
— Il est encore tôt.
— Ecoutez, Patrick m'a dit quelque chose qui nous inquiète un peu, sa mère et moi.
— De quoi s'agit-il ?
— Roderick est passé chez lui, hier soir. Il cherchait Stuart, mais il n'a pas voulu dire pourquoi. Il avait l'air en colère et perturbé.
— Vous suggérez que Rod a quelque chose à voir dans la disparition de Stuart ?

Bruce garda quelques secondes le silence, en fixant le sol.

— Non, je ne peux pas le croire... Je n'aurais pas demandé à Rod de revenir, si j'avais cru que quelque chose de ce genre pouvait se produire. Mais je sais qu'ils se détestent. Et Edna...

Il soupira.

— Edna ? insista Sophia.

Il se passa la main sur le visage.

— Elle est persuadée que Rod est le diable incarné. Elle refuse de lui accorder une chance. Elle ne l'a jamais voulu. Je pensais qu'en le faisant revenir, nous pourrions... je ne sais pas... réparer nos torts. Il n'a jamais vraiment eu de famille. Je me sens coupable de ça...

Il fit un geste de la main, comme pour balayer ce qu'il venait de dire.

— Mais j'étais peut-être stupide de penser que notre relation pourrait être différente maintenant que le temps a passé. Edna est plus amère que jamais. Ce qui s'est produit il y a trente ans est comme une épine dans son pied, qui la fait encore boiter.

C'était une confession d'importance pour Bruce, et Sophia devinait qu'il ne l'aurait pas faite s'il n'avait été aussi perturbé. Et, même s'il s'était retenu de dire qu'Edna était devenue impossible à vivre, elle avait l'impression qu'ils s'étaient disputés.

Visiblement, Bruce était tiraillé entre ses obligations envers sa famille

légitime et le regret d'avoir négligé Rod.

— Si ça peut vous aider, je sais pourquoi Rod cherchait Stuart, dit-elle.

Bruce jouait nerveusement avec la petite monnaie dans sa poche, mais cette information le fit s'arrêter net.

— C'est vrai ?

— Quelqu'un a vandalisé sa chambre de motel, hier soir. Il voulait interroger Stuart à ce sujet.

— Pourquoi Stuart aurait-il fait ça ?

Le téléphone portable de Sophia vibra à cet instant. Elle pouvait l'entendre tressauter sur le comptoir de la cuisine, où elle l'avait déposé pour le recharger. Mais elle n'esquissa pas un geste pour prendre l'appel. Elle tenait absolument à terminer sa conversation avec Bruce.

— Je crois que vous le savez.

— Mais vous êtes sûre que ce n'était pas une tentative de cambriolage ?

— Rien n'a été volé, Bruce. Quelqu'un a tailladé les vêtements de Rod, écrit des obscénités sur les murs, et cassé son ordinateur.

— Je suis désolé de l'apprendre. Je voulais qu'il se sente le bienvenu. Il est toujours au Mother Lode ?

— Non. Sa chambre devait être nettoyée, et la serrure de la porte changée.

— La porte semblait en parfait état quand je suis passé devant le motel, il y a cinq minutes. Son Hummer n'était pas sur le parking, mais j'ai quand même frappé pour m'assurer qu'il n'était pas là.

Leland avait fait incroyablement vite pour réparer la porte. Il devait savoir depuis le début que ce n'était pas grand-chose à faire. Mais il avait préféré se débarrasser de Rod pour louer la chambre à quelqu'un qui n'attirerait pas les ennuis. Sans compter qu'il pouvait maintenant demander un prix plus élevé, compte tenu de la pénurie d'hébergements.

— En tout cas, la serrure était fracturée quand j'y suis passée hier à 22 heures.

— Vous ne sauriez pas où est Rod ?

Plutôt que de mentir, Sophia esquaiva la question.

— Vous avez essayé son portable ?

— Au moins dix fois. Il ne répond pas.

— En tout cas, je suis sûre qu'il n'a pas rencontré Stuart, si c'est ce que vous voulez lui demander. Nous sommes allés ensemble contrôler un refuge pour sans-papiers, qui pourrait avoir un lien avec les meurtres de clandestins, et nous y sommes restés jusque tard dans la nuit.

— Mais quelqu'un doit bien savoir où se trouve Stuart...

Le téléphone fixe de Sophia était en train de sonner, et elle tourna la tête. Cette interruption était plus difficile à ignorer que la précédente, car elle n'était pas la seule à l'entendre.

— Excusez-moi un instant, dit-elle, avant d'aller répondre.

Comme elle avait laissé la porte ouverte, Bruce s'avança dans le salon. Elle eut un instant de panique en songeant que Rod était tout à côté.

— Allô ?

— Chef ?

Elle eut un mauvais pressentiment. C'était Joe, et son intonation était inquiète.

— Oui ?

— Nous avons un autre meurtre sur les bras.

— Un seul ?

— Oui.

— Un clandestin ?

— Pas cette fois.

Tournant la tête, elle croisa le regard de Bruce, qui la fixait avec un mélange de curiosité et d'anxiété.

— Qui, alors ? demanda-t-elle à Joe.

— Stuart Dunlap. On lui a tiré une balle dans la tête.

Rod ne savait comment réagir. Toujours ceint du drap qu'il avait enroulé autour de sa taille pour aller écouter à la porte, il se laissa tomber sur le lit.

Il avait encore du mal à assimiler ce que Sophia venait d'apprendre à Bruce. Le long cri de bête blessé que Bruce avait poussé quand il avait appris que son plus jeune fils était mort l'avait fait grincer des dents.

Tout au long de son enfance, Rod n'avait cessé de se répéter qu'il haïssait les Dunlap. Parfois, il était tellement submergé par l'amertume qu'il souhaitait leur mort.

Mais aujourd'hui, il n'éprouvait aucune satisfaction à apprendre que Stuart avait été assassiné. Au contraire, il se sentait coupable.

Mais de quoi ? D'avoir toujours haï Stuart ? Par moments, sa haine était si violente qu'il aurait été capable de n'importe quoi.

Fermant les yeux, il laissa la vérité l'envahir — cette vérité qu'il avait toujours niée. Il n'éprouvait pas vraiment de haine envers Stuart. Ses sentiments à son égard étaient virulents, mais ils avaient plus à voir avec la jalousie qu'avec la haine.

Sophia entra et s'approcha du lit. Arraché à ses pensées, il sursauta.

— Tu as entendu ? murmura-t-elle.

— Oui.

Il devait sortir de là. Il ne voulait pas qu'elle voie à quel point il était affecté. Il jouait les durs quand il s'agissait des Dunlap, et il se sentait tout à coup vulnérable, exposé émotionnellement...

— Hé, ça va ?

Elle posa la main sur son dos nu. Ses doigts étaient frais, délicats. Il se rappela qu'elle les avait entrelacés aux siens pendant qu'il faisait l'amour. Il s'était dit alors que Stuart aurait donné n'importe quoi pour être à sa place.

C'était pour cette raison qu'il avait passé la nuit avec elle ? Pour punir son demi-frère ? Si c'était le cas, il était complètement tordu.

— Je dois y aller.

— Où ?

Il n'en savait rien. Il avait soudain envie de quitter la ville, et de faire comme s'il n'y était jamais revenu, comme si la mort de Stuart n'avait pas eu lieu.

— Il faut que j'aille acheter une brosse à dents et des vêtements. Ensuite, j'étudierai les meurtres de clandestins. C'est peut-être lié.

Les bras croisés, Sophia s'appuya contre le mur et le regarda s'habiller.

— Evidemment, tu sais qu'il pense que c'est toi, Rod.

Elle n'eut pas besoin de préciser qui était ce « il ».

— Pour lui, Stuart n'a pas d'autre ennemi. Tu reviens en ville. Ta chambre de motel est saccagée. Tu pètes les plombs, tu pars à la recherche du seul coupable possible à tes yeux, et cette personne est retrouvée morte. Que dirais-tu d'aller sur la scène de crime et de chercher des preuves susceptibles de te disculper ?

Il secoua la tête en signe de dénégation.

Il n'avait pas envie de voir le cadavre de Stuart. Pas plus qu'il ne voulait être le témoin de la détresse de Bruce.

— Quelqu'un essaie peut-être de te piéger, poursuivit Sophia. Est-ce que tu t'en rends compte ?

Il n'y avait pas pensé jusqu'à maintenant, à vrai dire. Il était trop occupé à se dépêtrer de sa panique.

— Je n'aurais jamais dû revenir ici..., marmonna-t-il.

— Mais tu l'as fait. C'est arrivé. Et tu dois t'assurer que le vrai coupable soit puni.

Rod ne savait pas comment décrire ce qu'il ressentait à l'idée que Bruce puisse le soupçonner.

Pendant toutes ces années, il s'était dit qu'il se moquait que son père soit ou non fier de lui. Que Bruce perdait son temps à espérer son pardon. Et, aujourd'hui, il découvrait que c'était faux. Sans doute avait-il rejeté les tentatives de réconciliation de son père parce qu'il avait peur de lui accorder sa confiance.

Plus que tout, il voulait éviter de se voir comme il se voyait lorsqu'il était enfant : inutile, délaissé, tellement moins bien que ses demi-frères blancs.

— Si je vais là-bas, ça pourrait mal tourner. Bruce et Patrick pourraient ressentir ma présence comme une provocation.

— Ils ne savent pas encore où est le corps. Et s'ils l'apprenaient et débarquaient, il faudra que tu fasses un effort pour te contrôler. Si tu prenais la fuite, ils auraient encore plus de raisons de penser que c'est toi qui l'as fait.

Elle marquait un point. Maintenant qu'il était passé du stade de la réaction à la réflexion, il savait qu'il devait y aller.

Il *voulait* y aller. Et il ne comprenait pas pourquoi il avait d'abord pensé le contraire.

Il ne se souciait pas des Dunlap. Comment avait-il pu l'oublier ?

L'indifférence était la seule façon de survivre.

— Très bien. Allons-y.

Le silence régnait dans la voiture que conduisait Sophia.

Rod avait pris place du côté du passager. Il serait sans voiture tant que la fourrière n'aurait pas remorqué le Hummer, mais ce n'était pas le moment de s'en préoccuper.

Sophia faisait tout pour ne pas penser au fait que Stuart Dunlap, un homme qu'elle avait connu toute sa vie, était mort. C'était déjà assez difficile d'aborder une scène de crime qui concernait un complet inconnu. Elle ne savait pas si elle allait tenir le coup en découvrant le corps de Stuart.

Malgré l'heure matinale, il faisait déjà trente degrés.

Elle défit un deuxième bouton à la chemise de son uniforme, et augmenta la climatisation. Puis elle jeta un coup d'œil à Rod. Il était raide comme un piquet, et regardait fixement devant lui. Un hématome violacé s'épanouissait sur sa joue gauche, et il avait au front une coupure toujours un peu enflée.

Mais elle savait que c'était le cadet de ses soucis. Il se débattait avec quelque chose de plus profond, qu'il n'avait pas envie de partager. Il s'était complètement retiré en lui-même.

Sophie comprenait, mais il était difficile pour elle de ne pas essayer de le reconforter.

— Ça va ? demanda-t-elle.

Il se contenta de tourner vers elle un regard vide.

— D'accord, marmonna-t-elle. C'est bon à savoir.

Un kilomètre passa avant qu'il ne se décide à parler.

— Je me demande qui a pu faire ça. Tu lui connaissais des ennemis ?

— A priori non. Il était populaire auprès des hommes, parce qu'il fréquentait assidûment le Firelight et payait de nombreuses tournées. Il avait une Harley et se mêlait occasionnellement aux Hells Angels. En fait, il était admis dans à peu près tous les groupes. Naturellement, les femmes célibataires rêvaient de lui mettre le grappin dessus car c'était un beau parti. Même les couples et les familles l'aimaient bien, grâce à la respectabilité de sa famille. En conclusion, il ne dérangeait personne.

A part elle-même. Il l'appelait sans cesse pour l'inviter à dîner, et elle ne savait plus comment lui faire comprendre qu'il ne l'intéressait pas.

Mais, décidément, elle ne voyait pas qui aurait pu vouloir sa mort.

— Il ne s'agit peut-être pas d'un ennemi, suggéra-t-elle. Il a peut-être été tué parce qu'il a vu quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir.

— Tu penses qu'il a surpris le tueur de clandestins ?

— Pourquoi pas ? Il est mort de la même façon que les sans-papiers, en pleine nuit, et son corps a été trouvé sur le ranch des Simpson, dans le désert.

— Un appel radio l'interrompit.

— Ici l'officier Fitzer.

Elle décrocha le micro et pressa le bouton.

— Qu'avez-vous pour moi, Joe ?

— Je voulais vous prévenir que le rapport balistique que vous attendiez est arrivé.

— Qu'est-ce que ça dit ?

— Les douilles que vous avez trouvées sur la scène Sanchez correspondent à la balle logée dans la colonne vertébrale de la victime numéro trois, l'homme non identifié.

C'était une bonne chose. Ça liait les meurtres entre eux, ce qui pèserait lourd en cas de procès.

Mais cela ne lui donnait pas pour autant le nom du suspect.

— Une idée sur le type d'arme ?

— Oui, c'est assez précis. Attendez.

Elle entendit un bruit de pages qu'on tournait.

— Ah, voilà ! « Ce type de déformation, commença-t-il à lire, se produit fréquemment avec des Glock.45 utilisés avec des munitions de piètre qualité. »

— Bien. Et l'autopsie des Sanchez ? Ça avance ?

— Rien pour le moment. Vonnegut a la grippe. Enfin, c'est ce que ma mère m'a dit. Elle est amie avec sa femme.

— La grippe en cette saison ? Ça m'a tout l'air d'une maladie diplomatique. Essayez de le relancer.

— D'accord.

— Merci, Joe.

Elle était sur le point de couper la transmission, quand il ajouta :

— Encore une chose, chef.

— Oui ?

— Lindstrom est passée, il y a quelques minutes.

— Vous l'avez prévenue, pour Stuart Dunlap ?

— Non. Je ne savais pas si vous vouliez qu'elle le sache.

Au moins, son équipe était loyale. A ce stade, ils semblaient les seuls à être de son côté.

— Merci. Je vais l'appeler.

— Elle a dit quelque chose qui m'a paru bizarre.

— Quoi ?

— Elle ne s'adressait pas à moi. Elle a reçu un appel sur son portable pendant que je lui faisais une copie du rapport balistique. Je ne sais pas à qui elle parlait, mais elle a dit qu'elle devait prendre le petit déjeuner avec Stuart chez Bailey, et qu'elle tiendrait son interlocuteur au courant. Comme je venais de recevoir l'appel concernant la mort de Stuart Dunlap, le prénom m'a frappé. Je me suis demandé si c'était la même personne.

— Elle a dit autre chose ?

— Non. Elle a commencé à murmurer, comme si elle avait peur que je l'entende, puis elle a dit qu'elle devait y aller. C'est tout. Ce n'est peut-être rien, mais ça m'a laissé une drôle d'impression.

Sophia comprenait pourquoi. A sa connaissance, Stuart et Lindstrom ne se connaissaient pas. Lindstrom ayant au moins six ans de plus que lui, ils n'avaient pu aller au lycée ensemble.

Que pouvaient-ils avoir à faire l'un avec l'autre ? Comment leurs chemins s'étaient-ils croisés ?

— C'était quand, Joe ?

— Elle vient de sortir, il y a moins de cinq minutes.

Ils avaient dépassé Bailey depuis un kilomètre. Sophia avait hâte de rejoindre la scène de crime, mais sa curiosité avait été suffisamment piquée pour qu'elle fasse demi-tour. Ça pouvait être lié à la mort de Stuart, ou leur apporter une information qui les aiderait dans leur enquête.

* * *

Lindstrom était bien chez Bailey. Sophia repéra aussitôt sa voiture sur le parking. Et lorsqu'elle entra, accompagnée de Rod, elle trouva l'inspectrice assise au fond de la salle, vêtue d'une robe fourreau grise, ses cheveux roux tirés en un strict chignon, comme à son habitude. Elle était seule et consultait un menu.

— Vous attendez quelqu'un ? demanda Sophia, dès que Lindstrom la repéra.

Elle les toisa sévèrement.

— Je dois déjeuner avec un ami. En quoi est-ce que ça vous concerne ?

— En rien, répondit Rod. Sauf si c'est ami s'appelle Stuart Dunlap.

Le regard de l'inspectrice s'étrécit.

— Ça ne vous regarde pas.

— Vous ne voulez pas nous en parler ? demanda Sophia.

— Non.

— Alors, vous pouvez continuer à attendre.

Avec un haussement d'épaules, elle se tourna vers Rod, et ils commencèrent à se diriger vers la sortie.

— Et si j'avais rendez-vous avec Stuart ? lança Lindstrom dans leur dos. Que diriez-vous ?

Sophia pivota lentement, revint vers la table, et baissa la voix pour que tout le restaurant n'apprenne pas la nouvelle.

— Je dirais que vous pourriez commencer sans lui. Stuart Dunlap est mort.

Kevin Simpson, l'homme qui avait découvert le corps de Stuart, les attendait sur place.

Le terrain étant impraticable par d'autres moyens, ils avaient rejoint la scène de crime en quad. Sophia se trouvait derrière James, qui ouvrait la marche. Lindstrom était montée avec Rod.

Bien que Fitzer eût confirmé que Vonnegut avait été prévenu, et qu'il était totalement remis de sa grippe, le légiste n'était pas encore arrivé, et il n'y avait qu'eux cinq sur les lieux.

Pour éviter la présence de Bruce et Edna, Sophia avait refusé de leur dire où était mort leur fils, et qui avait découvert son corps. Elle avait besoin de temps pour examiner la scène et collecter d'éventuelles pièces à conviction.

Mais, pour le moment, elle ne savait pas grand-chose. D'après ce que leur avait dit James, lorsqu'il les avait accueillis au ranch, Kevin s'était levé de bonne heure pour faire le tour de la propriété, et avait découvert le pick-up de Stuart dans un petit ravin.

Un pneu était crevé, suggérant qu'il avait rencontré un obstacle sur le terrain particulièrement accidenté. Mais peut-être avait-on tiré dedans pour immobiliser sa voiture...

— C'est exactement comme ça que vous l'avez trouvé ? demanda Lindstrom, en descendant du quad.

Pour Sophia, il était évident que le corps n'avait pas été manipulé, mais elle ne dit rien. Une querelle avec Lindstrom était la dernière chose dont elle avait envie.

Kevin cracha sur le sol.

— J'ai ouvert la portière, mais c'est tout.

Sophia sentit ses jambes flageoler quand elle découvrit Stuart. James poussa un juron. C'était apparemment une découverte pour lui aussi. Rod ne dit rien, ne manifesta aucun signe apparent de détresse, mais elle eut l'impression de sentir les émotions qui le traversaient.

Stuart était affalé sur le volant. Du sang coulait le long de la portière, et de la matière cérébrale avait éclaboussé la vitre. Avec la vague de chaleur, qui ne cédait pas un pouce de terrain, même la nuit, le cadavre dégageait une odeur effroyable qui retourna l'estomac de Sophia. Des mouches bleues couraient

sur le corps, attirées par les zones humides des yeux, de la bouche et du nez, où elles aimaient déposer leurs œufs. Sophia avait peur d'y regarder de trop près, redoutant d'y trouver déjà des vers.

— Donc, vous ne l'avez pas touché, même pour vérifier s'il était encore en vie ? demanda Lindstrom.

Elle faisait de son mieux pour paraître professionnelle, mais sa voix tremblait.

— Pas la peine, répondit Kevin. Ça se voyait qu'il était mort.

— Celui qui a fait ça l'a pris par surprise, fit remarquer Rod.

— Il ne l'a pas vu venir, il n'a pas essayé de sortir, confirma Sophia. Mais pourquoi est-il venu jusqu'ici ?

— Il avait peut-être rendez-vous, suggéra James.

Lindstrom secoua la tête.

— Il n'y a pas de traces d'un autre véhicule.

— C'est dur, de voir des traces sur ce genre de sol, objecta James.

— Mais il y a de la végétation écrasée, fit remarquer Sophia.

— Avec les clandestins qui piétinent tout, ce n'est pas étonnant, dit Kevin. Je n'arrête pas de dire qu'ils saccagent ma propriété, mais tout le monde s'en moque.

— On dirait une exécution, commenta Rod. Il participait peut-être à un trafic de drogue, et ses complices l'ont éliminé. Ou alors, il a surpris quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir.

— A moins que ce ne soit lui, le meurtrier que nous recherchons, suggéra Sophia. Dans ce cas, ce serait une vengeance des Mexicains...

— Je n'y crois pas, protesta Lindstrom. Il m'a appelée hier soir vers 23 heures. Il voulait me rencontrer pour me donner des informations sur les meurtres. S'il avait été coupable, je ne pense pas qu'il l'aurait fait.

Sophia se demanda pourquoi il ne l'avait pas appelée, elle. Parce qu'il lui en voulait ? Ou parce qu'il n'avait pas réussi à la joindre ? Cela correspondait plus ou moins au moment où elle était entrée dans la planque pour secourir Rod. Mais elle avait son téléphone sur elle, et n'avait pas remarqué d'appel manqué.

— Il vous a donné une indication sur la nature de cette information ?

— Non. Il semblait un peu parano. Il ne voulait pas en parler au téléphone.

Lindstrom se tourna vers Kevin.

— Est-ce que le moteur tournait, quand vous avez découvert la voiture ?

— Non. Et il n'y avait pas d'autre voiture dans les parages.

— Comment l'avez-vous découverte ? demanda Rod.

— J'ai vu quelque chose de rouge depuis la colline, là-haut, alors que le soleil se levait.

Il pointa le doigt vers sa gauche.

— J'ai utilisé mes jumelles, pour ne pas prendre de risques. C'est peut-être ma propriété, mais je me méfie des gens qu'on peut rencontrer dans le

coin. Quand j'ai vu ça, j'ai utilisé mon talkie-walkie, vu qu'il n'y a pas de relais pour le téléphone portable, ici, et j'ai prévenu ma femme qu'on avait un problème.

Un problème... Si seulement Sophia n'en avait eu qu'un seul.

— J'espère que les fédéraux vont prendre le relais, murmura-t-elle, à l'attention de Rod.

Puis, se demandant où Vonnegut était passé, elle se tourna vers James. Le légiste ne voyait peut-être aucune urgence à se déplacer quand il s'agissait d'un clandestin, mais ils étaient confrontés, cette fois, au meurtre d'un citoyen de premier plan.

— Vous avez eu des nouvelles du Dr Vonnegut ?

James consulta sa montre.

— Dès que mon père nous a prévenus, je l'ai signalé à la police. L'officier Fitzer nous a rappelés peu après pour nous informer qu'il vous avait prévenus, ainsi que le Dr Vonnegut. Il ne devrait plus tarder. Ma mère me préviendra par talkie-walkie dès qu'il sera arrivé au ranch, et j'irai le chercher avec le quad.

— Comment allons-nous transporter le corps ? demanda Lindstrom.

— Ce n'est pas aussi compliqué que vous le pensez, répondit Kevin. Il suffit d'accrocher une remorque au quad. C'est comme ça que nous apportons la nourriture pour le bétail.

Sophia sortit de l'étui l'appareil photo numérique suspendu à son cou. Maintenant qu'elle avait eu quelques minutes pour se remettre du choc, elle devait s'activer.

Et, cette fois, elle ne passerait pas à côté d'un mégot de cigarette. Ou de quoi que ce soit d'autre.

Elle venait à peine de prendre sa première photo que Rod la héla.

— C'est quoi, ça ?

Elle tourna la tête.

— Quoi donc ?

Il se tenait derrière elle, restant en dehors de son chemin pour qu'elle puisse faire son travail.

— Ce truc dans le vide-poches, dit-il.

Comment avait-il pu voir ça ?

Prenant garde à ne rien déranger, elle se pencha dans l'habitacle.

— C'est un pense-bête adhésif.

— Tu peux lire le logo ?

— Ça ressemble à... « Department 6 ».

Comprenant ce que cela signifiait, elle tourna vers lui un regard médusé.

— Avec mon ordinateur en pièces par terre, je n'ai pas pensé à vérifier mes notes. Mais en quoi est-ce que ça pouvait l'intéresser ? Que croyait-il trouver dans mes dossiers de travail ?

— Je ne sais pas. Ça a pu être mis là par le tueur. Ou alors, il espérait trouver des informations plus personnelles sur toi. Ce qui prouverait qu'il était aussi curieux que contrarié de ta présence.

Cet après-midi-là, Rod était assis sur une banquette en alcôve du drive-in Rockin'Rooster.

Le sac contenant les articles de toilette et les vêtements qu'il venait d'acheter était posé à côté de lui. Et il pouvait voir son Hummer garé en face de la vitrine. En revanche, il n'avait pas encore de chambre. Le Sundowner était complet et, avec ce nouveau rebondissement que constituait la mort de Stuart, les journalistes n'étaient pas près de lever le camp.

Il prit une profonde inspiration, repoussa le plateau qui avait contenu son double cheeseburger, et étendit ses jambes.

Quelques journalistes avaient débarqué chez les Simpson, pendant que les employés de la morgue chargeaient le cadavre de Stuart. Heureusement, le ranch était vaste, la scène de crime était éloignée et difficilement accessible, et ils n'avaient pas réussi à établir sa situation exacte, même s'ils s'étaient branchés sur la fréquence de la police pour essayer d'obtenir des informations.

En tout cas, Rod n'était pas mécontent d'avoir pu échapper à une confrontation avec Bruce. Il avait entendu Sophia discuter au téléphone avec lui, tandis qu'ils se rendaient à la fourrière pour récupérer le Hummer.

Bruce était furieux qu'elle ne lui ait pas donné de nouvelles plus tôt. Il semblait croire qu'il avait le droit d'être informé en temps réel de tout ce qui se passait. Mais Sophia lui avait fermement répliqué qu'il devait la laisser se concentrer et faire son travail, s'il voulait qu'elle puisse arrêter le meurtrier de son fils.

Rod finit de boire son milkshake. Il n'était pas pressé de partir. A cette heure-ci, il n'y avait plus grand monde dans la salle, et l'occasion était propice pour réfléchir aux derniers événements et à leur signification.

Les deux jeunes femmes qui travaillaient au comptoir gloussèrent, détournant momentanément son attention, mais elles discutaient simplement entre elles, et il se replongea dans ses pensées.

Stuart avait deux blessures par balle à la tête. L'une était entrée par la tempe et ressortie de l'autre côté, où elle avait frappé la vitre sans la faire exploser, ce qui était pour le moins étrange, avant de tomber au sol. L'autre avait pénétré par la mâchoire et il ne semblait pas y avoir de plaie de sortie, pour celle-là.

Les deux entrées étaient rondes, sans trace de résidus qui auraient indiqué que les tirs avaient eu lieu à bout touchant.

Le tueur devait se trouver à quelques pas, ce qui incitait Rod à penser qu'il n'était pas assis dans la voiture, comme l'inspectrice Lindstrom l'avait initialement suggéré.

Si le tueur était venu avec Stuart, il était sorti et s'était retourné pour se débarrasser de lui.

Et il avait récupéré ses douilles, comme le tueur de clandestins l'avait fait lors de ses premiers meurtres... Heureusement, il y avait la balle tombée sur

le plancher de la voiture, et celle qui était restée fichée dans le corps de Stuart, et que le Dr Vonnegut devrait extraire.

La porte s'ouvrit soudain, et Rod releva machinalement la tête, avant de se figer.

Edna et Patrick venaient d'entrer, et ils n'avaient pas l'air d'avoir envie de commander un hamburger.

— Est-ce que c'est toi qui as fait ça ?

Les yeux d'Edna, gonflés et injectés de sang, étaient rivés sur Rod. Elle paraissait dix ans de plus que lorsqu'il l'avait vue au supermarché.

Elle semblait terriblement amoindrie et vulnérable, comme si elle ne pouvait pas s'en sortir sans l'aide de son fils aîné.

Un bras passé sous celui d'Edna, Patrick soutenait sa mère, en évitant de regarder Rod. Lui aussi semblait l'ombre de l'homme qu'il était. Le choc causé par la mort de son frère l'avait apparemment vidé de toute envie de se battre.

Rod se redressa sur son siège.

— Que me demandez-vous ?

— Tu le sais très bien !

Médusés par la scène, les employés du drive-in s'étaient tus. Tout le monde connaissait Edna. En temps normal, elle était vêtue élégamment, souriant et agitant la main, comme une sorte de reine de la parade faisant le tour de la ville sur son char. Ce soir, elle ressemblait à un épouvantail.

— Je n'en ai pas la moindre idée, rétorqua Rod.

— Est-ce que tu l'as tué ? Est-ce que tu as tué mon fils ?

Un muscle joua dans la mâchoire de Rod. Il savait très bien que les choses se passeraient ainsi, s'il restait à Bordertown. Mais il n'avait pas le choix. Il devait affronter ces accusations, sans quoi elles le suivraient éternellement.

— Bien sûr que non. La douleur vous fait dire n'importe quoi.

— Tu étais jaloux de lui.

Le venin dans la voix d'Edna le mit mal à l'aise, mais il ne pouvait réfuter l'accusation. Il avait été jaloux de Stuart et de Patrick depuis le début. Ils possédaient tout, et ils avaient pris un malin plaisir à le lui agiter sous le nez.

— Rentrez retrouver votre mari, Edna, et laissez la police faire son travail.

— La police ? Tu veux dire *Sophia* ?

— C'est elle qui dirige l'enquête.

— Comme si elle risquait de te considérer comme un suspect !

Rod n'aimait pas beaucoup le sous-entendu. Glissant hors de la banquette, il se leva.

— Calmez-vous. Ce n'est pas la peine d'impliquer d'autres personnes

dans cette conversation.

— Me calmer ? cria-t-elle. Mon fils est mort ! Et je sais que c'est toi qui l'as tué. Et je n'obtiendrai jamais justice, vu que tu couches avec la chef de la police !

Rod éprouva un choc. Comment savait-elle qu'il était devenu intime avec Sophia ? Ils avaient souvent été vus ensemble, depuis son arrivée, mais ils n'avaient jamais rien laissé paraître.

— Ce que je fais de ma vie privée ne vous regarde pas.

— Au contraire ! C'est Stuart qui me l'a dit. Il avait compris que tu voulais lui prendre la fille qui l'intéressait, dans le seul but de le faire souffrir.

Était-ce ce qu'il avait fait ? Il espérait bien que non. Mais dans l'état où il se trouvait aujourd'hui, complètement désorienté et indifférent à tout, il n'en savait plus rien.

— Je ne suis de retour que depuis quelques jours, dit-il, plutôt que de nier franchement. Sophia et moi venons à peine de refaire connaissance.

— Ça ne change rien.

— Peu importe ! En tout cas, je n'ai pas tué Stuart.

— C'est ce que tu prétends. Mais je prouverai le contraire !

Edna tira sur le bras de Patrick.

— Dis-lui... Dis-lui ce que tu m'as raconté.

Patrick passa sa main libre dans ses cheveux, faisant rebiquer les pointes, ce qui ajouta à son air ahuri. Si sa mère avait vieilli depuis qu'elle avait appris la nouvelle, il semblait être redevenu un petit garçon.

— Je lui ai dit que tu cherchais Stuart, hier soir.

— Et alors ? Il n'était pas là, et je suis reparti. Tu lui as dit ça aussi ?

Edna ne laissa pas son fils répondre.

— Qu'est-ce que tu lui voulais ?

— Quelqu'un avait mis à sac ma chambre d'hôtel, tailladé mes vêtements, écrit des obscénités sur les murs, détruit mon ordinateur. Je voulais savoir si c'était lui.

Elle eut une petite moue pincée, tandis qu'elle secouait la tête.

— Il n'aurait jamais fait une chose pareille. C'était un bon garçon, un citoyen respectable... Il n'aurait pas perdu son temps avec des bêtises pareilles.

— Dick Callahan, le pasteur, l'a vu quitter le Mother Lode peu avant mon arrivée. C'est pour ça que je voulais discuter avec lui. Connaissez-vous une autre raison qui l'aurait conduit à se rendre au motel ?

— Où es-tu allé après être parti de chez Patrick ? demanda-t-elle, sans répondre.

— Au Firelight. Mais Stuart n'y était pas non plus. Je ne l'ai jamais trouvé.

— Et tu imagines que je vais te croire ? Tu l'as poursuivi dans le désert, et tu l'as tué !

— Non.

— Alors, où es-tu allé après avoir quitté le Firelight ? Où as-tu passé la nuit ?

Il se trouvait avec Sophia. Elle était son alibi. Mais il ne pouvait pas en parler, sans quoi elle pourrait bien perdre son poste.

— Ecoutez, vous vous trompez. Ce n'est pas moi.

Elle s'avança, comme si elle voulait le frapper, mais Patrick la tira en arrière.

— Viens maman, allons-nous-en.

— Laissez la police s'en charger, dit Rod. Il y aura une enquête. Je serai interrogé...

— Tu te crois malin ! gronda-t-elle.

Comme il ne répondait pas, elle détailla les bleus et les coupures sur son visage.

— Où t'es-tu fait ça ?

— Je me suis cogné dans une porte.

— Dis plutôt que tu as agressé mon fils.

Il refusa de baisser les yeux tandis qu'elle le toisait.

— *Je te hais*, proféra-t-elle entre ses dents.

Ce n'étaient que des mots, mais leur malveillance l'enveloppa comme un brouillard épais et oppressant. Il avait perçu l'animosité d'Edna depuis le début, l'avait souvent sentie dans sa manière d'agir avec Carolina et lui. Mais, jusqu'à aujourd'hui, elle ne l'avait jamais exprimée. Pas en face de lui, en tout cas.

— Je le sais, dit-il. Vous m'avez toujours détesté.

Patrick commença à l'entraîner vers la sortie.

— Viens, maman... Il faut partir. S'il a tué Stuart, nous engagerons quelqu'un pour trouver les preuves. Mais nous n'allons pas résoudre ça maintenant.

— Je veux qu'il sache, riposta-t-elle, je veux qu'il sache que je n'aurai pas de répit tant qu'il ne sera pas six pieds sous terre comme mon fils.

Patrick tira sur sa chemise, visiblement mal à l'aise.

— Ne parle pas comme ça.

Cette fois, Edna accepta de quitter les lieux.

Pestant entre ses dents pour s'être laissé convaincre de revenir à Bordertown, Rod empila les reliefs de son repas sur le plateau.

Mais, avant qu'il ait pu atteindre la poubelle, la porte se rouvrit.

Cette fois, c'était Sophia. Elle n'était pas en uniforme, et portait un joli chemisier, une jupe et des sandales. Mais elle avait les yeux cernés, le visage blême et crispé.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il, pris d'une soudaine inquiétude.

L'entraînant à l'extérieur, où ils ne pourraient être entendus, elle lui montra le morceau de papier qu'elle tenait à la main.

— C'est toi qui as écrit ça ?

Le front plissé, il le prit et lut ce qui y était inscrit.

— Oui. La nuit dernière. Je ne voulais pas l'oublier.

Puis il la regarda avec étonnement, ne comprenant pas où était le problème.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que tu trafiques avec mon beau-père ?

— Quoi ?

— Pourquoi as-tu son numéro ?

— Mais, je ne... Attends une seconde... Tu me dis que ce numéro est celui de ton beau-père ? Je ne vois pas comment c'est possible.

— Pourquoi ? Ce n'est pas lui qui te l'a donné ?

— Non. Je ne l'ai même jamais rencontré.

— Mais alors, comment...

— Je l'ai vu sur le frigo, à la planque, sur un morceau de papier maintenu par un aimant. Il n'y avait pas de nom, mais je me suis dit que ça pourrait nous servir, et je l'ai mémorisé.

* * *

Sophia se creusait désespérément la tête pour établir un lien. Son beau-père connaissait-il les hommes qui avaient tabassé Rod ? Était-il impliqué dans une filière d'immigration clandestine ?

C'était la dernière personne qu'elle aurait vue dans ce rôle. Il devait y avoir une autre explication. Mais, pour le moment, elle n'en voyait pas.

— Mon beau-père n'avait jamais exprimé d'opinion sur les problèmes d'immigration, fit-elle remarquer.

— Les gens qui font passer des clandestins ne le font pas pour des raisons politiques. C'est uniquement une question d'argent, et tu le sais.

Bien sûr, mais... Où son beau-père aurait-il trouvé des contacts ? Pourquoi prendrait-il un tel risque ?

Elle pensa à la belle et grande maison où vivait sa mère. Gary gagnait-il aussi bien sa vie en vendant des aliments pour le bétail et en louant des tracteurs ? Ou bien menait-il en toute discrétion une activité beaucoup plus lucrative ?

— Je vais essayer de soutirer des informations à ma mère, avant qu'il se doute que nous sommes sur sa piste.

Elle savait d'instinct qu'Anne protégerait Gary, refusant de croire qu'il se livrait au trafic d'êtres humains — comme elle avait refusé de croire que son mari entraînait la nuit dans la chambre de sa fille.

— Je n'en parlerai à personne, promit Rod.

Reprenant le papier, elle s'apprêta à regagner sa voiture, mais Rod la prit par le coude.

— Je n'ai pas d'endroit où dormir, cette nuit...

— Et tu crois que je vais de nouveau t'inviter chez moi ?

Ne lui avait-il pas clairement fait comprendre que ce qui s'était passé

entre eux ne signifiait pas grand-chose, à ses yeux ?

Pourquoi, dans ces conditions, serait-elle assez sotte pour accepter de renouveler l'expérience ?

Rod baissa les yeux vers le trottoir, avant de la regarder de nouveau. Elle sentait qu'il avait envie de comprendre ce qui se passait dans sa propre tête, mais qu'il ne parvenait pas à faire le tri dans ses sentiments.

— Tu vas répondre ?

— Je suis désolé.

— Ça ne change rien.

Il hocha lentement la tête.

— Je n'aurais pas dû te le demander. Mais je pensais qu'une seule fois serait suffisante, tu comprends ?

— Suffisante pour quoi ?

— Pour me débarrasser de mon obsession pour toi, répondit-il, avant de tourner les talons.

* * *

La maison d'Anne était semblable à un mausolée. Chère. Stérile. Remplie de tableaux et de sculptures. La seule chose qui bougeait, à part les ventilateurs dans l'extension vitrée donnant sur le jardin, c'était Dolly, le caniche nain.

Remuant fébrilement la queue, Dolly s'assit sur son fessier parfaitement toileté, et mendia un morceau de la nourriture de Sophia.

— Tu as déjà eu ta part, mon bébé, susurra Anne, en se penchant pour prendre le petit chien sur ses genoux. Laisse Sophia déguster son dîner. C'est si rare qu'elle me rende visite...

Sophia perçut le reproche dans la voix de sa mère. Elle savait qu'Anne aurait voulu la voir plus souvent. Elle avait toujours un nouveau bibelot, ou un tableau, ou un meuble ancien à montrer. Et le court de tennis était terminé, avait-elle fièrement précisé tandis qu'elle lui réchauffait un plat. Il y avait toujours tellement de choses à faire, à la Casa Nueva, disait-elle.

Sophia trouvait un peu arrogant qu'elle ait donné un nom à sa maison, mais ce n'était certainement pas ce que sa mère avait fait de plus prétentieux.

— Le jardin n'est-il pas magnifique ? demanda Anne, avant que Sophia ait pu souligner, une fois de plus, qu'elle était très occupée par son travail.

— Ravissant, répondit-elle. Comme toujours.

— J'ai une nouvelle variété de dahlia.

Anne souriait fièrement, tout en caressant Dolly.

— Importé du Danemark, précisa-t-elle. Il faudra que je te le montre quand tu auras fini de dîner.

— Avec plaisir.

Ajustant ses lunettes de soleil Dolce & Gabbana, Anne se cala contre le dossier de sa chaise, détendue et à l'aise dans son pantalon de lin blanc, sa

blouse de soie pêche et ses sandales en cuir tressé fauve et turquoise. Un large bandeau blanc retenait en arrière ses cheveux blond platine coupés aux épaules.

Sophia suspectait qu'elle s'était fait faire un lifting l'année précédente, mais Anne ne l'aurait jamais avoué. Elle voulait que tout le monde s' imagine qu'elle combattait les années sans aucune aide. A part ça, elle était très élégante, avec ses ongles des pieds et des mains vernis dans le même ton pêche que sa blouse, et toujours très séduisante à cinquante-cinq ans.

— Comment va ton travail ? demanda-t-elle.

— Bien.

Sophia n'avait aucune envie de se laisser entraîner dans une discussion sur les meurtres de clandestins. Cela risquait de prendre du temps, et elle savait que son beau-père devait rentrer dans quarante-cinq minutes — à supposer qu'il respecte la routine habituelle.

— Gary m'a appelée tout à l'heure pour me parler de ce qui était arrivé à Stuart Dunlap, murmura Anne, avec un petit frisson. Je suis désolée. Je sais que c'était un de tes amis.

Pas un ami aussi proche que sa mère l'aurait voulu...

— Je suis triste pour sa famille, déclara sobrement Sophia.

— Moi aussi. Je ne sais pas comment Edna va pouvoir surmonter ça.

— Ce ne sera pas facile.

— Tu as une idée du coupable ?

— Pas encore, mais je cherche.

— Et les autres meurtres ?

— J'y travaille.

— Est-ce que tu penses à prendre un peu de temps pour toi, au moins ?

A l'évidence, Anne n'avait pas la moindre idée de ce qu'impliquait une enquête criminelle.

— J'essaie.

— Et ta vie amoureuse ?

Anne adressa à Sophia un sourire de conspirateur.

— Il paraît qu'il y a un nouvel homme en ville, et qu'il est splendide.

Sophia leva les yeux au ciel.

— Ne rêve pas, maman.

— J'ai pourtant entendu dire que vous passiez beaucoup de temps ensemble.

— Peut-être, mais je ne l'intéresse pas.

— C'est de ta faute, aussi. Je t'ai répété cent fois que les hommes n'aimaient pas les femmes qui ont des armes et des tatouages, et qui conduisent des motos. C'est trop intimidant pour eux. Ils préférèrent les femmes douces et fragiles qui leur donnent l'impression de détenir du pouvoir.

Anne correspondait parfaitement au stéréotype qu'elle venait de décrire.

— Je ne vais pas prétendre être fragile pour flatter l'ego d'un homme. Surtout pas celui-là. Il est déjà assez imbu de lui-même comme ça.

— Tu sais qu’il a eu une enfance difficile, Sophia.

— Oui, et alors ? Ce n’est pas une raison.

— Et il paraît qu’il a de l’argent, maintenant.

Ah, c’était donc cela... Elle comprenait mieux, à présent, l’intérêt de sa mère pour l’enfant illégitime de Bruce Dunlap.

— Je n’en sais rien, et ça ne m’intéresse pas. De toute façon, je n’ai pas envie de parler de Rod Guerrero.

Elle avait déjà assez de mal à le sortir de son esprit. Il lui avait demandé de passer la nuit chez elle, et elle était terriblement tentée de l’appeler pour lui dire qu’elle avait changé d’avis, et qu’il pouvait venir.

— Tu vois quelqu’un d’autre ?

— Pas en ce moment.

En ayant terminé avec la nourriture, qu’elle avait avalée uniquement pour qu’Anne se sente une bonne mère, elle repoussa son assiette.

— Dis-moi, reprit-elle, j’ai vu un article dans le journal à propos de Gary, et de la façon dont il avait développé son commerce. C’était plutôt élogieux.

Sa mère parut surprise qu’elle aborde le sujet, mais en fut suffisamment ravie pour ne pas se poser de questions.

— Très élogieux.

— Donc, ses affaires marchent bien ?

— Mieux que jamais.

— Qui aurait pu penser qu’il y avait autant à gagner dans l’alimentation animale ?

— Il y a aussi la location de matériel agricole.

— Pourtant, l’ancien propriétaire avait du mal à s’en sortir.

— Il n’était pas aussi intelligent que Gary.

— C’est vrai.

Sophia prit le temps de boire une gorgée de thé glacé, afin de ne pas éveiller les soupçons de sa mère en se montrant trop curieuse.

— Il doit consacrer de longues heures à son travail, j’imagine...

— Trop.

— Mais au moins, il passe ses soirées avec toi.

— Pas toujours. Et même quand il est à la maison, il reste debout jusqu’à des heures impossibles.

— Ah bon ? Mais qu’est-ce qu’il fait ?

— Je n’en sais rien. Il est toujours sur son ordinateur. Il a commencé à boursicoter, il y a quelques années, et il s’est vraiment pris au jeu. C’est sûrement ça qui l’occupe aussi tard.

Ella agita la main avec nonchalance.

— Tu sais, je ne m’occupe pas de toutes ces questions d’argent.

— Pourtant, je me souviens qu’autrefois tu pointais les relevés bancaires, les factures de téléphone...

— Quand j’étais avec ton père. Mais Gary est tellement plus doué pour gérer tout ça... Je n’ai pas vu un relevé bancaire ou une facture depuis des

siècles. Tout arrive directement au magasin.

Anne semblait enchantée de n'avoir à s'occuper de rien, mais Sophia avait plutôt l'impression que Gary s'était organisé pour lui dissimuler tout un pan de sa vie.

— Mais alors, comment fais-tu, pour l'argent ? Si tu veux t'acheter quelque chose, par exemple ?

— Il me verse une allocation.

Anne se rengorgea.

— Une allocation *très* généreuse.

Sophia lui adressa un sourire entendu, comme si, pour elle aussi, il était important d'avoir un riche mari. Puis elle regarda sa montre. 18 h 30. Le magasin fermait à 18 heures. A quelle heure Gary rentrait-il à la maison ? Cela faisait trop longtemps qu'elle ne vivait plus avec eux pour en être sûre.

— Tu m'excuses une minute ? demanda-t-elle. Je dois aller aux toilettes.

— Bien sûr.

Anne se leva pour prendre son assiette, et l'emporta dans la cuisine.

Sophia se dirigea vers la salle de bains d'invités, s'arrêta pour s'assurer que sa mère était bien occupée à laver son assiette, puis se faufila dans le hall dallé de marbre, longeant l'escalier pour gagner le bureau de son beau-père.

Une double porte moulurée ouvrait sur une pièce avec des lambris de chêne clair, une moquette ivoire et de grandes baies vitrées, donnant sur une pelouse si verte et si bien tondue qu'on aurait dit celle d'un golf. A la Casa Nueva, rien ne rappelait la chaleur extérieure : pas de paysage désertique, pas de décoration ethnique, aucune trace du stucco beige qui était si courant à proximité de la frontière. Sa mère considérait tout cela comme « ordinaire », et « sans classe ».

L'épaisse moquette étouffait le bruit de ses pas tandis qu'elle se déplaçait à travers la pièce. Elle déplaça la souris sur le bureau pour sortir l'ordinateur de veille, espérant accéder à l'historique Internet de Gary, mais la page qui s'afficha à l'écran réclamait un mot de passe. Elle commença alors à fouiller ses tiroirs.

Dans le premier, elle trouva de l'argent, et s'étonna qu'il ne l'ait pas mis dans un coffre, d'autant qu'il y avait presque cinq mille dollars. C'était une grosse somme à garder en espèces, mais ce n'était pas incriminant en soi.

Le tiroir suivant contenait des fournitures de bureau. Dans un autre, il y avait des talons de chèquiers, quelques photos — pas d'elle, Dieu merci — et autres bricoles. Le dernier contenait du papier pour l'imprimante.

Elle s'attaqua ensuite à l'armoire contenant les dossiers... et y trouva une arme.

Il s'agissait d'un Glock. Mais était-il du même calibre que celui qu'on avait utilisé dans les meurtres de clandestins ?

Elle venait juste de le prendre sur l'étagère, quand un bruit à la porte la fit se retourner.

Gary se tenait sur le seuil.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Sophia réfléchit à toute allure pour trouver une excuse plausible.

— Qu'est-ce que tu cherches ? insista Gary, en s'avançant dans la pièce.

Même si elle avait été prise la main dans le sac, Sophia ne pouvait révéler la vérité.

Après avoir reposé le Glock sur l'étagère, elle plaça un doigt sur ses lèvres, et désigna le couloir d'un signe du menton, pour indiquer à son beau-père qu'il ferait mieux de baisser la voix.

— Qu'est-ce que je cherche, à ton avis ? demanda-t-elle.

Au grand soulagement de Sophia, son expression suspicieuse se transforma en irritation.

— Ne me dis pas que tu espères trouver cette photo que tu m'accuses de posséder.

— Quoi d'autre ?

— Mais tu es folle, Sophia ! Je t'ai permis de fouiller dans mon portefeuille, au magasin. Mais là, tu vas trop loin. Qu'est-ce qui t'en donne le droit ?

— Les ragots que Leonard répand partout, pour commencer ! répondit-elle en haussant le ton.

Ce fut au tour de Gary de paraître s'inquiéter qu'Anne puisse entendre.

— Ne parle pas si fort.

— Il est en train de détruire ma réputation.

— Mais je n'ai pas cette photo !

— Alors, comment sait-il qu'il s'est passé quelque chose d'inapproprié entre nous, quand j'avais seize ans ? Et pourquoi prétend-il que j'ai une liaison avec toi aujourd'hui ?

La dureté dans le regard de Gary lui fit comprendre qu'il n'appréciait pas son insistance à lui rappeler ses torts.

— Je n'en sais rien. Il te déteste, c'est tout.

Sophia eut l'impression que c'était aussi le cas de Gary. Elle savait qu'il le nierait, si elle l'en accusait. Anne espérait toujours qu'ils finiraient par former une famille unie mais, tant que Sophia persisterait à vouloir faire assumer ses responsabilités à son beau-père, les choses ne changeraient pas.

— Leonard essaie peut-être de faire tout ce qu'il peut pour te rendre la vie impossible, dit-il. Mais il ment à propos de moi. Et je ne comprends pas que tu ne veuilles pas me croire. Bon sang, je ne suis même pas attiré par toi...

Ce commentaire apprit à Sophia qu'il n'avait pas changé. Il ressemblait à un adolescent qui essayait maladroitement de se disculper, pas à un beau-père.

— Pourtant, tu l'étais, autrefois.

— Tu te trompes. Tu n'as pas compris mes intentions. Tu n'as rien compris du tout.

Lassée d'entendre toujours les mêmes excuses, elle revint à la raison pour laquelle elle était venue rendre visite à sa mère.

— Depuis quand possèdes-tu une arme ? demanda-t-elle.

Il tourna les yeux vers l'armoire qu'elle venait de refermer.

— Pourquoi ?

— Tu n'en as jamais parlé.

— Je n'ai jamais parlé de grand-chose avec toi.

— Où l'as-tu achetée ?

Il se renfrogna.

— Ça ne te regarde pas.

— Gary ? appela Anne depuis le couloir. Tu es rentré ?

— Je ne veux plus parler de cette vieille affaire, se dépêcha de dire Gary.

Jamais. C'est mon dernier avertissement.

Avertissement ?

Sophia se rapprocha.

— Ou sinon... quoi ?

L'arrivée d'Anne la priva de sa réponse.

— Ah, tu es là, chéri...

S'apercevant que Sophia se trouvait également dans le bureau, et non dans la salle de bains, elle les regarda tour à tour, l'air surpris.

— Que se passe-t-il, ici ?

Le masque que Gary portait toujours en présence d'Anne reprit sa place, et Sophia frissonna de le voir endosser si facilement son personnage de mari attentionné.

— Rien, dit-il en souriant. Je montrais discrètement à Sophia ton cadeau d'anniversaire.

Anne rougit de plaisir.

— Oh ! Qu'est-ce que c'est ?

Il passa un bras autour de sa taille.

— Je ne dirai rien.

Anne lança un regard à Sophia.

— Toi, tu me le diras, n'est-ce pas ?

— Sûrement pas. Tu devras attendre.

— N'est-ce pas un mari extraordinaire ? demanda-t-elle, émerveillée.

— Le meilleur, marmonna Sophia, en refrénant une envie de vomir.

Gary embrassa Anne, un peu trop passionnément pour une démonstration

publique. Apparemment, il avait encore du mal, aujourd'hui, à distinguer ce qui était approprié et ce qui ne l'était pas. Mais il avait réussi à distraire Anne, ce qui était probablement son intention.

— C'est affreux, ce qui est arrivé à Stuart, dit-il.

— Horrible, renchérit Anne.

Sophia jouait avec un presse-papiers sur le bureau, taradée par l'envie de le lancer.

— Tu ne vois personne qui aurait pu souhaiter sa mort ? demanda-t-elle.

Gary ne réfléchit pas longtemps.

— Il y a deux possibilités : soit les Mexicains, soit Roderick Guerrero.

Elle secoua la tête.

— Non.

— C'est ce que dit le shérif, pourtant, remarqua Gary.

Sophia prit aussitôt la mouche.

— Que vient faire le shérif là-dedans ? C'est une enquête de police.

— Le shérif Cooper est le cousin d'Edna, expliqua Anne.

Ici, tout le monde semblait être parent ou avoir des liens quelconques. Et, dans le cadre d'une enquête criminelle, ce n'était pas une bonne chose.

— Et alors ? demanda Sophia.

— Roderick a toujours détesté Stuart. Et, comme par hasard, on le retrouve mort moins d'une semaine après le retour en ville de Roderick.

— On ne poursuit pas les gens pour de simples coïncidences, dit-elle. Heureusement.

* * *

L'inspectrice Lindstrom était venue chercher Rod pour l'interroger au gîte rural où il avait trouvé refuge. Comme les chambres faisaient partie d'un coûteux package incluant un séjour d'une semaine, des randonnées à cheval, un marquage de bétail, un dîner dans un campement, avec un chariot-cantine et une nuit à la belle étoile, et que peu de gens avaient envie de passer toute la journée à cheval par quarante-cinq degrés, ils avaient fermé pour réaliser quelques travaux. Mais le responsable avait eu la gentillesse de louer néanmoins une chambre à Rod.

Bien qu'il fût assis dans la salle d'interrogatoire depuis quinze minutes, essayant de faire comprendre au shérif Cooper et à l'inspectrice Lindstrom qu'il n'avait rien à voir avec le meurtre de Stuart, ils ne l'écoutaient pas.

Comme ils s'apprêtaient à le passer vraiment au gril, un adjoint aux cheveux encore plus roux que Lindstrom glissa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Shérif, j'ai un appel pour vous.

— Prenez le message.

Concentré sur sa tâche, Cooper rapprocha sa chaise de celle de Rod.

— Ce serait plus facile pour tout le monde si tu nous disais la vérité, mon

petit gars.

Le côté débonnaire et rustique était sûrement calculé pour donner à Cooper une allure de brave type en qui on pouvait avoir confiance.

— Je ne suis pas votre « petit gars », répondit-il. Et je n'ai rien à dire. Soit vous m'inculpez pour meurtre, soit je m'en vais.

— N'allez pas souhaiter plus d'ennuis que vous en avez déjà. A votre place...

— Shérif ?

L'irritation creusa de profonds sillons dans le visage tanné de Cooper, quand il s'aperçut que son adjoint était toujours là.

— Quoi encore, Phil ?

— C'est cet appel téléphonique, monsieur.

— Eh bien ?

— Mme St. Claire dit qu'elle doit vous parler tout de suite. Ça concerne le meurtre de Stuart Dunlap.

— Elle a dit de quoi il s'agissait ?

— Non, monsieur.

Marmonnant que ça avait intérêt à être important, le shérif souleva sa masse imposante et sortit de la pièce.

Croisant les bras et les jambes, Lindstrom reprit où ils en étaient restés.

— Le procureur serait plus conciliant avec vous si vous disiez la vérité.

Penché en avant, les avant-bras posés sur les cuisses, Rod fixa obstinément le sol, et elle comprit qu'il ne dirait rien.

Quelques minutes plus tard, la porte se rouvrit, et le shérif entra, l'air aussi déçu qu'un gamin venant de se faire voler son panier de bonbons de Halloween.

— C'est fini, annonça-t-il. Vous pouvez y aller.

— Pardon ? dit Rod.

— Vous avez entendu. Lindstrom va vous ramener à votre hébergement.

— Mais, pour quelle raison ? demanda l'inspectrice. Qu'est-ce qui a changé ?

— D'après le coroner, Stuart a été tué à 4 h 30.

— Et ?

— Rod a un alibi.

— Où était-il ?

— Dans le lit de Sophia St. Claire.

* * *

L'appel était arrivé bien plus vite que Sophia l'avait imaginé. Elle regrettait maintenant de ne pas l'avoir ignoré, laissant le répondeur se déclencher. Elle se serait épargné l'humiliation d'affronter le maire, Wayne Schilling, et les autres membres du conseil, alors qu'elle croulait déjà sous les problèmes. Mais elle n'aurait probablement pas été plus en état le lendemain

ou les jours suivants.

Quoi qu'il en soit, elle avait décroché le téléphone et elle s'était rendue à la convocation, persuadée qu'elle essuierait un sermon en règle.

— Madame St. Claire, commença Wayne Schilling, merci d'être venue. Je vous en prie, venez nous rejoindre.

Prenant une profonde inspiration, elle obligea ses jambes à la porter jusqu'à la table de conférence, où elle s'assit parmi les nombreux fauteuils vides.

Malgré la politesse dont faisait preuve le maire, il y avait dans ses manières quelque chose de glacial qu'elle n'avait jamais vu. Si on ajoutait à cela le fait que personne ne la regardait dans les yeux, l'affaire ne paraissait pas très bien engagée.

Elle allait vraisemblablement prendre un bon savon. Ils lui diraient que ses agissements, en tant que fonctionnaire, étaient constamment décortiqués, et qu'ils attendaient qu'elle se comporte en toutes circonstances comme une vraie professionnelle.

Puis ils exigeraient, une fois de plus, une résolution rapide de l'affaire de meurtres. Et elle leur expliquerait tout ce qu'elle avait fait, tous les efforts déployés, espérant les convaincre qu'elle remplissait bien les critères du poste.

La conseillère Torres agita les papiers devant elle, puis les assembla en une pile bien nette.

— Madame St. Claire, dit-elle d'un ton pincé. C'est avec le plus grand regret que je dois vous dire à quel point vous nous avez déçus. C'était la première fois qu'une femme était nommée à ce poste, et j'en étais personnellement ravie. Je pensais que vous feriez du bon travail, que vous vous monteriez honnête...

— Mais c'est le cas ! l'interrompt Sophia.

— Quoi qu'il en soit, nous avons eu la preuve d'un comportement incompatible avec une fonction officielle comme la vôtre.

Sophia bondit sur ses pieds.

— Si vous parlez de la photo qu'on vous a montrée au...

La conseillère Torres leva la main.

— Laissez-moi terminer.

Ravalant les protestations qui lui obstruaient la gorge, Sophia se rassit.

— Nous avons longuement délibéré sur la décision à prendre face à votre comportement. Tout l'après-midi, en fait. Et c'est avec une grande tristesse que je dois vous informer d'un changement nécessaire.

Cela ne ressemblait pas du tout aux autres avertissements. Personne n'intervenait pour réorienter la conversation, exprimer son désaccord, ajouter un détail...

Tout le monde, à part Torres — que Sophia identifiait à présent comme son « exécutrice » —, restait assis sans broncher.

— De quoi s'agit-il ? demanda Sophia. Je suis renvoyée ?

— Nous vous donnons un préavis de trente jours. Nous allons recevoir

très rapidement d'autres candidats pour le poste.

Le cœur battant à tout rompre, Sophia redressa les épaules. Elle avait tellement à dire... Et, cependant, une question semblait plus importante que les autres.

— Est-ce que Leonard Taylor fait partie de ces candidats ?

— Si M. Taylor souhaite postuler, nous traiterons sa candidature comme toutes les autres.

— Il a violé une femme !

— Une grave accusation, c'est certain, mais qui n'a jamais été prouvée. Rien ne nous dit que son accusatrice n'a pas menti. Ou vous-même...

— C'est une plaisanterie ?

— Je ne veux pas y croire, mais nous ne pouvons ignorer que vous aviez une sérieuse motivation.

— C'est n'importe quoi !

— C'est tout pour aujourd'hui. Nous vous adresserons formellement nos griefs par lettre.

— Et pourquoi pas maintenant ?

Le regard de Sophia fit le tour de la table.

— Pourquoi ne pas me le dire en face ?

Richard Lantus toussa dans sa main. Il savait, ainsi que d'autres conseillers, qu'ils se servaient des ragots qui couraient sur elle comme d'un motif pour la renvoyer. Sa jeunesse, et le fait qu'elle soit une femme, étaient les véritables raisons de son renvoi. De la même façon que ces éléments avaient fait débat lors de son embauche. Passe encore qu'elle mette des amendes et s'occupe des ivrognes... Mais quand il était question d'enquêter sur un meurtre, même Paul Fedorko lui retirait son soutien. Et, même si Liz se vantait de défendre les droits des femmes, elle se souciait davantage de punir Sophia pour le péché de fornication que d'œuvrer pour le féminisme. Elle était récemment devenue une ardente fidèle de son église, et semblait déterminée à en imposer les préceptes à tout le monde.

— Bien, dit-elle. Si vous tenez à le savoir, nous avons recueilli le témoignage de l'inspectrice Lindstrom...

— Qui est une amie fidèle de Leonard Taylor ! l'interrompt Sophia.

— Elle n'est pas la seule à se plaindre de vous. Le Dr Vonnegut aussi. *Tout le monde* a des problèmes avec vous. Et aujourd'hui, l'un des nôtres est mort, paix à son âme.

— Vous me reprochez ça aussi ?

— Bien sûr que non. Mais, nous ne pouvons pas nous empêcher de penser que si nous avions quelqu'un qui prenait son travail plus au sérieux...

La virulence avec laquelle Sophia repoussa la chaise vide à côté d'elle fit taire Liz.

— Plus au sérieux que de travailler jour et nuit ? s'écria-t-elle.

— Je ne pense pas que vous étiez en train de travailler la nuit dernière, remarqua Neil Munoz, d'un ton doux.

Il soutenait Leonard Taylor depuis le début, et son sourire narquois apprit à Sophia qu'il attendait ce moment depuis longtemps.

— J'ai eu une relation sexuelle consentie avec un homme de mon âge, dans l'intimité de mon domicile, répliqua-t-elle. Je ne vois pas en quoi cela affecte mon travail.

Liz revint à la charge.

— Ça ne fait pas très bon genre, pour un chef de la police. Vous devriez avoir un peu plus de tenue. Il y a d'abord eu cette photo de vous nue qui a circulé en ville, puis des rumeurs de liaison avec votre beau-père...

— Tout cela est faux ! La photo est un montage grossier pour me piéger. Et il n'y a jamais rien eu entre mon beau-père et moi. Je n'ai couché qu'avec Rod.

Liz pinça les lèvres.

— Tout de même !

— Tout de même, quoi ? Personne n'est parfait, madame Torres. N'avez-vous pas été chassée de votre église quand vous vous êtes retrouvée enceinte sans être mariée ?

Les yeux de Liz faillirent lui sortir de la tête.

— Comment osez-vous ?

— Et vous, comment osez-vous ?

— Ça veut dire que vous démissionnez ? demanda Neil d'un ton plein d'espoir.

Sophia se dit alors qu'en laissant sa colère prendre le dessus, elle détruirait toute chance de faire carrière dans la police.

Avec autant de dignité et de calme qu'elle pouvait en rassembler, elle se tourna vers Neil.

— Non, je ne démissionne pas. Je dois aux habitants de cette ville de les protéger le mieux possible durant la transition à venir. Vous avez peut-être oublié ce qui se passe ici, mais pas moi. Nous avons au moins un tueur dans la nature. Et, à mon humble avis, il pourrait bien s'agir de Leonard Taylor. Vous ferez bien d'y penser quand vous le recevrez pour le poste de chef de la police, parce qu'il se joue de vous. Il se joue de nous tous.

Pivotant sur ses talons, elle traversa la pièce à grandes enjambées, et sortit en claquant la porte.

En rentrant chez elle, Sophia découvrit que Rod l'attendait. Assis dans son Hummer, dont il avait reculé le siège au maximum pour pouvoir relever les jambes sur le tableau de bord, il lisait le journal.

Il était relativement tard — 20 h 15, d'après la pendule du tableau de bord —, mais le soleil ne s'était pas encore couché.

Elle ne savait pas combien de temps Rod était resté garé là, mais c'était la dernière personne qu'elle avait envie de voir.

Tournant le rétroviseur vers elle, elle vérifia rapidement son apparence.

Verrait-il qu'elle avait pleuré ? Oui, évidemment... Des yeux rouges et un visage bouffi lui faisaient face. Même son nez était écarlate, tant elle l'avait mouché depuis son départ de la mairie.

Il ouvrit sa portière tandis qu'elle rassemblait son sac et d'autres effets.

— Je suis passé au poste, dit-il, mais tout était fermé. Que se passe-t-il ?

Brièvement protégée par le rideau de ses cheveux, tandis qu'elle penchait la tête, elle glissa la clé de sa voiture dans son sac.

— Le bureau du shérif prend le relais ce soir.

— Pourquoi ?

Elle saisit ses lunettes de soleil et les chaussa avant de relever la tête.

— Nous avons un accord avec eux pour assurer les patrouilles quand nous avons besoin d'aide. De toute façon, tous les appels d'urgence passent déjà par eux.

— Donc, tu es libre ce soir.

— Si on veut.

— Mais... tu vas bien ? Tu as l'air bizarre.

— Non, ça va.

— Tu ne répondais pas au téléphone.

— Je l'avais éteint.

— Et s'il y avait un nouvel élément dans l'enquête ?

— Quelle enquête ?

— N'importe laquelle.

— Il aurait fallu de la chance, et je n'en ai pas beaucoup en ce moment.

Elle essaya un petit rire, mais il ne parut pas très convaincant.

— Ce n'est pas encore terminé, objecta Rod. Nous allons finir par trouver

le ou les coupables. Il faut que tu sois patiente. Ça prend du temps.

C'était un luxe qu'elle ne pouvait plus s'offrir, à présent.

Dans quatre semaines, quelqu'un prendrait la relève. Que ferait-elle ensuite ? Où irait-elle ? Avant que ces pauvres victimes dans le désert ne l'aient forcée à remettre en question ses capacités, elle était persuadée d'avoir trouvé sa voie.

— Nous verrons.

Elle voulut le contourner pour gagner la maison, mais il lui bloqua le passage et lui prit le menton pour lever son visage vers lui.

— Que s'est-il passé ?

— Rien.

Délicatement, il lui enleva ses lunettes.

— Sophia...

Elle lui arracha les lunettes des doigts et s'écarta.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Que tu résolves ou non cette affaire de meurtres, tu t'en iras et tu retrouveras ta vie d'avant. Bordertown cessera d'exister pour toi. Tu continueras à aller de l'avant sans te soucier de ce qui se passe ici, et tu n'auras pas à subir les conséquences.

Comme elle s'éloignait d'un pas décidé, il la rattrapa.

— Tu crois que je vais pouvoir oublier que Stuart a été assassiné ? Et que mon père me soupçonne d'être le coupable ?

— Je croyais que tu te moquais de ce que pensait ton père, lança-t-elle par-dessus son épaule.

— Je ne suis peut-être pas aussi indifférent que je voudrais le croire. Tu y as déjà pensé ?

— Non.

Il était plus sécurisant pour elle ne pas y penser. Sinon, elle pourrait commencer à se dire que, malgré les apparences, il tenait peut-être à elle.

Il la suivit dans la maison, et referma la porte derrière lui d'un coup de pied.

— Qu'est-ce qui s'est passé, aujourd'hui ?

— Ils m'ont renvoyée, d'accord ? J'ai trente jours. Le temps qu'ils auditionnent des remplaçants possibles.

Il faillit trébucher.

— C'est une plaisanterie ?

— Ce n'est pas l'idée que je me fais d'une bonne blague. Remarque, ça pourrait être drôle, si c'est Leonard Taylor qui me remplace...

— Ils ne sont quand même pas stupides à ce point.

— Tu veux parier ? Il raconte partout qu'il aurait pu résoudre cette affaire de meurtres depuis des semaines, que Stuart ne serait pas mort s'il avait occupé le poste...

— C'est facile à dire, quand on n'a pas à le prouver.

— Peu importe que ce ne soient que des paroles en l'air, si c'est ce qu'ils ont envie d'entendre. Le conseil est tellement désespéré qu'il se cherche un

sauveur, et c'est exactement comme ça qu'il se présente.

— Ce qui donne l'opportunité à ses supporters de reprendre le pouvoir.

— Exactement. Mais c'est bien pour toi, non ?

Il plissa les yeux.

— Que veux-tu dire ?

— Ta vengeance est complète. Non seulement tu as mis dans ton lit la fille qui t'avais rejeté au lycée, mais tu assistes maintenant à la ruine de sa carrière.

Il se rembrunit.

— Ce n'est pas ce que je voulais. Et puis, je n'ai rien dit à personne. C'est toi qui en as parlé.

Elle se laissa tomber sur une chaise.

— Je sais, dit-elle d'un ton misérable.

— Pourquoi as-tu fait ça ?

— Ce n'est pas évident ? Je ne pouvais pas continuer à les laisser enquêter sur toi, alors que je savais que tu étais innocent.

— Mais si, tu aurais pu. Ils n'auraient pas réussi à me coller le meurtre de Stuart sur le dos.

Se pinçant l'arête du nez entre le pouce et l'index, elle secoua la tête.

— Les prisons sont pleines d'innocents, Rod. Pourquoi prendre le risque ?

L'expression impassible qu'il affichait presque en permanence se fissura, laissant apparaître l'homme plus accessible, peut-être plus vulnérable, avec qui elle avait fait l'amour la nuit précédente.

— Parce que, contrairement à ce que tu penses, je ne voulais pas être responsable de ce qui est en train d'arriver.

Elle abaissa sa main pour pouvoir le regarder, et admit que, même maintenant, après l'effondrement de son petit monde, elle avait envie de le toucher.

Et elle le désirait plus encore que la veille au soir.

— Quelle ironie..., murmura-t-elle.

Les sourcils de Rod se rejoignirent en une expression perplexe.

— Quoi donc ?

— Rien.

En vérité, c'était un ensemble de choses diverses. Pendant des années, elle n'avait pas éprouvé beaucoup de passion pour les hommes avec qui elle sortait. Elle n'avait pas compris que c'était justement la passion qui manquait à sa vie.

Avant que Rod ne revienne dans son existence, elle n'avait jamais ressenti aussi fort ce besoin d'être avec quelqu'un.

Elle était finalement tentée d'aimer la seule personne qui pouvait la faire souffrir le plus.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda-t-elle. Qu'est-ce que tu me veux ?

Il s'avança jusqu'à l'endroit où elle était assise, et s'accroupit devant.

— Me faire pardonner.

Levant la main, elle caressa son visage, éprouvant sous ses doigts le

contact ferme de sa mâchoire, la rugosité de sa barbe, et enfin la douceur de sa bouche.

Il avait fermé les yeux tandis qu'elle le touchait.

— Tu es tellement beau..., murmura-t-elle.

Entrouvrant les lèvres, il passa la langue contre son pouce, et il n'en fallut pas davantage pour que le désir la submerge.

— Et tu es dangereux, ajouta-t-elle.

Il glissa les mains derrière son cou, et attira sa bouche vers la sienne, lui donnant le plus délicat et le plus doux des baisers.

— Je suis sans défense, dit-il.

Puis sa langue caressa celle de Sophia et, cinq minutes plus tard, elle se retrouvait entièrement nue sur le sol du salon.

* * *

Rod ne voulait pas penser à ce qu'il faisait, ni réfléchir aux conséquences.

Il savait qu'il n'aurait pas dû nouer de liens avec Bordertown. Son but, depuis le début, était de s'en libérer. Il n'était revenu que par devoir envers le peuple de sa mère, et aussi pour célébrer le fait de s'en être aussi bien sorti.

Au lieu de quoi, il s'abandonnait dans les bras de la fille qui l'avait toujours fait fantasmer. Pourquoi était-il incapable de lui résister ?

Ce n'était pas, comme il l'avait pensé au début, parce qu'il avait quelque chose à prouver à Stuart. D'ailleurs, Stuart n'était plus là. La compétition entre eux n'avait plus lieu d'être.

Il ne pouvait pas non plus prétendre qu'il cherchait à accomplir un vieux rêve longtemps hors de portée. Il avait obtenu la veille au soir ce qu'il désirait depuis toujours.

Alors, à quoi diable jouait-il ?

Sophia appartenait à son passé et, pourtant, quand il lui faisait l'amour, il oubliait toutes les raisons pour lesquelles il ne devait pas s'attacher à elle.

Dehors, le soleil se couchait, mais la lumière était encore suffisante pour qu'ils puissent se voir, et il en était ravi. La nuit précédente, il avait accueilli avec soulagement l'obscurité parce qu'elle lui permettait de cacher ce qu'il ressentait. Cette fois, il n'éprouvait pas le même besoin.

Il ne savait pas ce que Sophia représentait pour lui, mais, indéniablement, elle représentait quelque chose. Et il n'avait pas peur qu'elle le sache.

Même si l'aventure ne devait pas durer, il voulait se montrer honnête.

— Tu me fais oublier..., murmura-t-il dans son cou.

Elle rejeta la tête en arrière pour le regarder.

— Oublier quoi ?

— Tout.

Elle esquissa un sourire.

— Et toi, tu me fais me rappeler.

— Quoi ?

— Tout.

Il ne savait pas trop ce qu'il devait en penser, mais il ne lui demanda pas de s'expliquer.

Ce qui palpitait entre eux était trop récent pour se laisser définir. Ils le ressentait tous les deux, et c'était suffisant.

— Bien. J'espère que tu te rappelleras ça aussi.

Et il prit de nouveau ses lèvres avec fièvre.

* * *

Il faisait nuit, dehors, mais Sophia était toujours étendue sur le sol du salon, dans les bras de Rod. Elle était trop épuisée pour bouger, même jusqu'à sa chambre.

Elle avait toujours eu conscience de subir une forte pression, mais il avait fallu qu'elle perde son travail pour mesurer à quel point il était un poids pour elle.

Les meurtres de clandestins deviendraient bientôt le problème de quelqu'un d'autre. Elle n'avait plus à se battre contre des moulins à vent.

Peut-être irait-elle vivre ailleurs. Elle pouvait tout vendre et partir sur sa Harley, en suivant la route au hasard...

— A quoi penses-tu ? murmura Rod.

Il s'était assoupi une demi-heure plus tôt, tandis qu'elle lui caressait paresseusement les cheveux, en regardant les ombres que la lune dessinait sur les murs.

— Au Montana, répondit-elle.

Il redressa la tête.

— Au *Montana* ?

— Je me demandais si j'aimerais y vivre.

— Tu envisages de déménager ?

— Après ce qui s'est passé, je ne sais pas si j'ai envie de rester ici.

Son cœur se serra quand elle pensa à Rafe. Il aurait sans doute envie de la revoir, au retour de son excursion avec son ami Chase. Et qu'aurait-elle à lui annoncer ? Qu'il ne lui restait plus que quelques semaines à passer en ville ?

Non, davantage que quelques semaines, corrigea-t-elle. Il fallait qu'elle mette sa maison en vente. Elle ne pouvait pas déménager tout de suite. Mais elle allait devoir prendre rapidement une décision. Elle n'avait pas assez d'économies pour tenir très longtemps...

S'efforçant de penser à autre chose, elle ferma les yeux.

Il ne servait à rien d'esquiver la vérité. Elle ne pourrait quitter Bordertown sans avoir le sentiment d'abandonner Rafe, alors qu'elle s'était fait la promesse de ne jamais le faire.

Et pourtant, elle ne pourrait plus jamais être heureuse parmi ces gens qui l'avaient traitée aussi mal, brisant une carrière en laquelle elle avait placé tous ses espoirs.

— Il fait beaucoup plus froid, dans le Montana, fit remarquer Rod.

— Justement. Ce serait peut-être plus agréable à vivre que ces températures infernales.

— Ça ne te ferait rien de quitter ta mère ?

— Notre relation est... compliquée. Un peu comme celle que tu as avec Bruce.

— Nous n'avons pas de relation.

— Mais tu n'as pas dit que tu n'étais pas aussi indifférent que tu en donnais l'impression ?

— Je ne faisais pas référence à lui.

Ce qu'impliquaient ces mots la fit sourire, tandis qu'elle continuait à passer les doigts dans ses épais cheveux.

— En tout cas, s'il y en a un qui ne me manquera pas, c'est mon beau-père.

— Tu as trouvé pourquoi son numéro se trouvait dans cette planque ?

— Non. Mais j'ai prévu de fouiller son bureau, au magasin.

Elle lui parla de sa visite à sa mère, de l'échec de ses recherches, et termina en disant :

— Tous ses relevés bancaires et ses documents administratifs se trouvent au magasin. Si quelque chose peut permettre d'établir un lien avec la planque, je suppose que ce sera là-bas.

— Et l'arme que tu as trouvée ?

— Eh bien ?

— On devrait l'examiner.

— Tu penses que Gary pourrait être le tueur qu'on recherche ?

— Après tout ce que tu m'as raconté sur lui, je n'en serais pas étonné.

— Les détraqués sexuels ne se transforment pas automatiquement en meurtriers.

— Mais ça prouve un manque d'intégrité. Et nous avons trouvé son numéro à la planque. En plus, l'arme du crime est du même modèle que la sienne. Un expert balistique devrait y jeter un coup d'œil.

— Il n'est pas raciste.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Il aime le Mexique, les gens, la culture. Il a appris l'espagnol tout seul, et il ne veut aller en vacances que là-bas. Il parle déjà d'un séjour à Rocky Point pour Noël.

— Il n'empêche qu'il faudrait regarder son arme de plus près.

Elle y réfléchit, en faisant une petite moue.

— On pourrait lui demander de nous la remettre volontairement, mais ça m'étonnerait qu'il accepte. Il s'en servirait pour montrer à ma mère que je le harcèle, et que je suis prête à tout pour lui nuire.

— On pourrait obtenir un mandat.

— Il n'est pas illégal de détenir un Glock. Il suffit d'avoir un permis de port d'arme, et je suis sûre qu'il en a un. Et puis, on ne peut pas dire que le

jugé soit sensible à notre cause.

— Si l'agent spécial Van Dormer en faisait la demande, ça deviendrait une affaire fédérale, et il ne pourrait plus s'y opposer.

En proie à une nouvelle vague de frustration, Sophia ne répondit pas.

Au moment où elle pensait renoncer et s'abandonner à son destin, filant à moto vers l'inconnu, elle s'apercevait tout à coup qu'elle ne voulait pas voir ses jours à Bordertown se terminer de façon si négative.

Elle avait une nature de battante. Et puis, elle ne pouvait vraiment pas abandonner Rafe. Ce qui lui était arrivé, avec le décès brutal de son père, avait laissé des traces trop profondes pour qu'elle fasse subir la même chose à l'adolescent.

Rod se hissa sur un coude.

— Tu es toujours avec moi, Soso ? demanda-t-il.

— « Soso » ?

Seuls sa mère et Rafe l'appelaient ainsi.

— C'est un terme affectueux. Tu n'aimes pas ?

— Ça ne me dérange pas, si ça ne te dérange pas, *Roro*.

Il rit et lui lança un coussin. Puis il bloqua les coups de poing qu'elle voulut lui donner dans les côtes.

— Eh bien, quelle hostilité !

— Tu le mérites ! Tu m'as fait perdre mon job.

Elle savait que ce n'était pas entièrement vrai. La nouvelle de sa relation avec Rod n'avait été que la fameuse « goutte d'eau », mais cela lui faisait du bien de pouvoir imputer la faute à quelqu'un.

Il lui effleura un sein, provoquant un frisson au passage.

— Non, répliqua-t-il, c'est le fait que tu ne puisses pas me résister qui t'a coûté ton travail.

— De quoi parles-tu ? Je suis parfaitement capable de te résister.

— Si je me souviens bien, c'est toi qui as fait le premier pas.

— Une fois que tu avais stratégiquement pris place dans mon lit.

— « Stratégiquement » ?

Il fit mine d'être choqué.

— J'étais blessé.

Elle leva les yeux au ciel.

— Dis la vérité. Tu n'étais pas si mal en point que ça. Tu espérais coucher avec moi.

— Exact. Mais je n'imaginai pas que ce plan fonctionnerait aussi bien, ajouta-t-il en riant. En tout cas, ne t'inquiète pas, je vais t'aider à récupérer ton job.

— Et tu comptes t'y prendre comment ?

— Nous allons résoudre l'affaire avant la fin de ton préavis de trente jours. Ensuite, même s'ils refusent de revenir sur leur décision, tu te sentiras fière de ce que tu auras accompli. Qu'en penses-tu ?

Elle repoussa la main qu'il avait posée sur son sein. Il l'exaspérait, mais il

la rendait heureuse, aussi. Ce qui était étrange, car elle aurait dû se sentir au fond du trou, après la perte de son emploi. Mais quand elle était avec Rod, elle ne pensait qu'à ce qu'il lui faisait éprouver, et à quel point elle appréciait sa compagnie.

— Je crois que tu rêves, rétorqua-t-elle.

— Pas forcément.

— Pas forcément ? Mais, qu'avons-nous, jusqu'ici ? Des éleveurs en colère qui ne supportent plus le saccage de leur propriété ? Des agents du CBP qui n'en peuvent plus d'expulser des clandestins qu'ils voient revenir quelques jours plus tard ? Des racistes constitués en milice privée ? Des ennemis politiques prêts à tout pour me discréditer ?

Elle soupira.

— Je ne sais même pas par où commencer.

— Je crois au contraire que tu le sais.

— Leonard devrait déjà être en prison. Au lieu de quoi, il affûte son CV dans l'espoir de récupérer mon poste.

— Il n'a pas encore ton poste. Alors, reste concentrée. Nous savons que le tueur est libre de se déplacer la nuit, qu'il vit en ville ou tout à côté. C'est peut-être un fumeur, il déteste les Mexicains, et il utilise un .45 avec un silencieux.

— Ça pourrait être la moitié de la ville.

L'allusion de Rod à un silencieux rappela à Sophia que Starkey avait une piste à propos d'un homme qui vendait des silencieux dans son garage.

Elle le mentionna, et ajouta :

— Il doit le rencontrer ce soir.

— Et ensuite il t'appellera ?

— Je pense.

— Il a l'air d'un ami loyal.

Elle se demanda s'il essayait de lui faire expliquer sa situation avec Starkey, ou s'il faisait simplement un constat.

— Ce n'est pas un mauvais bougre... pour un Hell's Angel, dit-elle simplement.

Rod roula sur le dos.

— Van Dormer m'a laissé un message. A toi aussi, probablement. Mais puisque tu as éteint ton téléphone, tu ne l'as peut-être pas eu.

— Pas encore.

— Les autopsies sont prévues pour demain.

Maintenant que Rod ne la touchait plus, elle avait l'impression que toute la chaleur et le soulagement qu'elle avait éprouvés s'étaient envolés.

— Les Sanchez, ou..., commença-t-elle.

— Stuart aussi. Tu n'es pas la seule à subir de la pression. Vonnegut s'est fait remonter les bretelles pour avoir autant traîné.

— Stuart a été le dernier tué, mais je suis sûr qu'il sera le premier à être autopsié.

— Evidemment. Bruce est un ami de Schilling.

— En tout cas, je ne vois pas comment le tueur de clandestins pourrait être responsable de la mort de Stuart. Il n'a pas le profil des victimes. Et ça ne ressemble pas à des représailles. Si encore il avait été un éleveur... Mais là, ça ressemble plutôt à un guet-apens.

— Et pourtant, j'ai le sentiment que tout est lié.

Sophia approuva.

— Oui, mais comment ? Nous n'avons que quelques pièces éparses qui refusent de s'assembler.

— Patience. Il y a forcément une réponse. Il y en a toujours une.

— Mais est-ce que nous la trouverons avant que je perde mon job et déménagement pour le Montana ?

— Tu ne te plairas pas, là-bas.

Elle avait déjà compris qu'elle ne pouvait quitter Bordertown tant que Rafe n'était pas sorti de l'adolescence. Mais il était réconfortant de penser qu'elle pourrait larguer les amarres si elle en avait envie.

— Tu n'en sais rien.

— Peut-être pas. Mais je sais que tu auras plus de chance de garder ton job si nous nous remettons au travail.

Il se leva doucement et lui tendit la main.

— Viens. Habillons-nous et allons faire une visite au magasin de ton beau-père.

— Maintenant ?

— Pourquoi pas ? Il fait nuit, et il se trouve que la police locale n'est pas en service. C'est le moment idéal pour une effraction.

— Ce ne sera pas nécessaire de fracturer la serrure.

— Ah bon ?

— Non.

Après avoir fermé les rideaux et allumé une lampe, elle alla récupérer son sac et en sortit la clé qu'elle avait glissée dans son porte-monnaie, un peu plus tôt.

— J'ai ça.

— C'est la clé du magasin ?

— Si on en croit l'étiquette plastifiée accrochée dessus, c'est bien ça. Heureusement, mon beau-père est très maniaque. Ses clés de secours sont parfaitement rangées dans un petit coffret fixé au mur de la cuisine, exactement comme quand je vivais à la maison. Je l'ai récupérée quand ma mère avait le dos tourné, et elle ne s'est rendu compte de rien.

Rod lui donna une petite tape sur les fesses.

— Bien joué, championne ! Tu vois, ce n'est pas encore terminé.

La main de Leonard tremblait d'impatience et d'anxiété tandis qu'il composait le numéro de Gary O'Conner depuis sa voiture.

Il savait que Gary ne serait pas très bien disposé à son égard. Dans sa détermination à détruire Sophia, il en avait peut-être fait un peu trop, égratignant au passage la réputation de Gary.

Mais ce qu'il avait à lui dire ne manquerait pas d'améliorer leurs rapports.

Le portable sonna plusieurs fois avant de basculer sur la messagerie. Gary était-il déjà endormi ? Il se levait tous les matins à 5 heures pour ouvrir le magasin à 6 heures et accueillir les éleveurs de bétail, dont la journée commençait très tôt, et qui composaient l'essentiel de sa clientèle.

Raccrochant sans laisser de message, Leonard vérifia l'heure au tableau de bord.

22 h 30. Pouvait-il se risquer à appeler sur le téléphone de la maison ?

Il devait absolument lui dire que Sophia avait l'intention de se rendre au magasin.

Il essaya de nouveau le portable de Gary, tomba encore sur la messagerie, et se résigna à appeler la maison.

Espérant qu'Anne ne décrocherait pas — il savait combien Gary prenait soin d'éviter tout ce qui pourrait éveiller sa curiosité —, il laissa s'égrener trois sonneries.

Il allait renoncer, quand il entendit enfin une voix d'homme.

— Allô ?

— Gary ?

— Ouais ?

— C'est Leonard.

— Ah, salut Mac... Attends une seconde, tu veux ?

Mac était le frère de Gary et vivait quelque part au Texas. Leonard ne le connaissait pas, mais il en avait entendu parler, et il comprit que Gary inventait une excuse pour Anne.

Il y eut un peu de bruit, et une discussion en fond sonore, puis Gary reprit l'appareil.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il d'un ton contrarié. Pourquoi est-ce que tu m'appelles ici ?

Leonard coupa l'appareil qui lui avait permis d'entendre la conversation de Sophia et Rod — ainsi que les gémissements et les cris passionnés qui l'avaient précédée. Qui aurait cru que cette fille, que tout le monde à Bordertown trouvait froide et coincée, pouvait être aussi dévergondée ? Pour un peu, il aurait été jaloux de Rod.

— J'ai essayé ton portable. Tu n'as pas décroché.

— Parce qu'il est presque 23 heures. Nous sommes couchés. Ça ne t'est pas venu à l'idée ?

— Désolé, mais ça ne pouvait pas attendre.

— Je suis sûr que si. D'autant que je n'ai aucune envie de discuter avec toi. Qu'est-ce qui t'a pris de montrer partout cette photo de Sophia, en disant que c'était moi qui l'avais prise ? Depuis, elle me tourne autour comme une volée de mouches autour d'une bouse de vache. Et si la rumeur arrive aux oreilles de ma femme, je te prie de croire...

— Il fallait que je le fasse ! l'interrompit Leonard. Il fallait que je ternisse la réputation de Sophia.

— Sa réputation ? Et la mienne, espèce d'idiot ?

— Calme-toi. Les mecs en ville te considèrent comme un sacré veinard. Ils rêvent tous de la sauter.

— Et ma femme ?

— Tu n'as rien à craindre. Anne ne croira jamais ces rumeurs. Elle t'aime. Elle a confiance en toi. Et puis, ça a marché. Neil m'a appelé tout à l'heure. Ils l'ont virée.

— C'est pas vrai ?

— Comme je te le dis, mon vieux. Et, si tu m'aides à récupérer son job, je te promets que ta vie sera plus facile.

Leonard savait que Gary serait trop tenté par l'argent qu'il pourrait se faire, une fois que Sophia ne ferait plus partie du paysage.

— C'est une sacrée nouvelle, marmonna-t-il.

— Exactement ce que nous espérions, mon pote.

— Et ? C'est pour ça que tu m'as appelé ?

— Non. Ça aurait pu attendre demain.

— Et alors, que se passe-t-il ?

— Sophia est partie au magasin. Rod s'est rendu à la planque, et il a trouvé ton numéro de téléphone. Ils essaient de comprendre ce qu'il faisait là-bas.

— Merde ! C'est ça qu'elle cherchait.

— Quand ?

— Tout à l'heure. Je l'ai surprise dans mon bureau. Ici, à la maison.

— Oui, je l'ai entendue en parler. Elle a aussi trouvé ton flingue. Tu ferais peut-être bien de t'en débarrasser.

— Je sais qu'elle l'a trouvé. Mais comment es-tu au courant ? Comment est-ce que tu l'as « entendue » ?

— Peu importe. Je fais ce pour quoi tu me paies. C'est tout ce que tu as

besoin de savoir.

— Et maintenant, tu me dis qu'elle se rend au magasin ?

— Exact. Elle essaie de comprendre ce qui te relie à la planque. Le bâtard de Bruce est avec elle.

— Merde ! On fait quoi, maintenant ?

— Comment ça, « on fait quoi » ? C'est pourtant clair. Tu dois l'arrêter.

— Comment ?

— En l'empêchant de trouver les preuves qu'elle recherche.

— Elle ne renoncera jamais. Je la connais.

— Dans ce cas, il faudrait peut-être envisager quelque chose de plus... permanent.

— Tu me prends pour qui ?

— Quelqu'un qui passera le reste de sa vie en prison s'il n'agit pas très vite.

Quelques secondes d'un silence tendu passèrent.

— Je la hais, grinça Gary entre ses dents. Elle me pourrit l'existence depuis des années.

— Dans ce cas, aie le courage de régler le problème ! Débarrasse-toi d'elle.

— Ça t'arrangerait bien, hein ? Tu la détestes encore plus que moi.

— Au moins, moi, j'aurais les tripes de faire ce qu'il faut faire.

— Tu crois vraiment que tu serais capable de lui mettre une balle dans la tête ?

Depuis des mois, Leonard ne rêvait que de ça.

— Sans la moindre hésitation. Par contre, si tu veux que je m'en occupe, il faudra allonger le fric. Et ça va te coûter un max, parce qu'il faudra aussi que je règle son compte à Rod.

— Tu es tellement trivial, remarqua Gary avec amertume. Est-ce que c'est toi qui as tué Stuart ? Tu lui as tiré une balle dans la tête, comme tu parles de le faire pour Sophia ?

Leonard crispa les doigts autour de son téléphone portable.

— Non. Pourquoi tu parles de ça ?

— Parce que je crois que tu l'as tué. Et c'était ton ami.

— Je te dis que ce n'est pas moi. Mais on ne parle pas d'amitié, ici. On parle de business.

Il y eut un autre silence, révélateur du dilemme que vivait Gary.

— Nous n'avons pas toute la journée, lui rappela Leonard.

— On parle de ma belle-fille. Ça demande réflexion.

— C'est elle ou toi. Réfléchis plutôt à ça.

— Tu es sûr que tu peux le faire sans te faire prendre ? Si ma femme découvre...

— Détends-toi. Je serai bientôt chef de la police. Ça me sera facile de couvrir tout ce que je veux.

— Mais si tu transformes le magasin en scène de crime, la police va tout

passer au peigne fin. Je ne peux pas prendre ce risque.

— Qu'est-ce qu'il y a là-bas ?

— Tous mes dossiers.

— Ce n'est rien. Je t'appellerai quand j'aurai terminé, et tu passeras prendre ce dont tu as besoin. Je suis obligé de le faire là-bas. Je n'aurai peut-être pas d'autre opportunité.

— Tu veux que j'aille au magasin, et que j'enjambe deux cadavres pour récupérer mes dossiers ?

— Tu as une meilleure idée ?

Gary eut un lourd soupir.

— Tu ne peux pas les emmener dans le désert et les tuer là-bas ?

— Ils sont deux. Et il y en a un qui est un ancien SEAL. Il faut que j'agisse par surprise.

— Je ne veux pas d'un carnage.

— Il vaut mieux un carnage qu'une condamnation à perpétuité.

Gary resta muet.

— Allez, mon vieux, décide-toi. Elle t'a relié à la planque. Ça menace toute l'opération.

— Très bien. Fais-le.

* * *

— Tu t'en sors ?

Rod se tenait penché au-dessus de Sophia, à la porte de service du magasin.

Ils étaient venus avec le Hummer, mais Rod l'avait garé à proximité du Firelight, pour éviter qu'on le remarque sur le parking du magasin de Gary.

— Mouais...

La clé s'insérerait sans problème. Une seconde après, la porte s'ouvrit, mais un bip les prévint qu'ils avaient à peu près soixante secondes pour déconnecter l'alarme.

— Tu savais qu'il avait un système de sécurité ? demanda Rod.

— Non.

— Aide-moi à trouver le panneau avec le clavier pour saisir le code. Je peux peut-être l'arrêter.

Ils promènèrent en tous sens le faisceau lumineux de leur torche.

— Comment vas-tu faire ?

— Je connais certains modèles...

— Là ! s'exclama Sophia, en désignant le pan de mur derrière le comptoir.

Rod coupa les fils quelques secondes après le déclenchement de l'alarme. Puis ils guettèrent une réaction venue de l'extérieur.

Rien ne se passa, et Sophia relâcha son souffle.

— Tu crois que tu as réussi à couper l'alarme avant que le signal soit envoyé à la société de télésurveillance ?

— J'en doute. J'ai arrêté la sirène pour éviter d'attirer l'attention dans la rue. Mais...

Il examina le système.

— C'est un modèle récent et cher. Beaucoup plus haut de gamme que ce qu'on pourrait s'attendre à trouver à Bordertown.

— C'est d'autant plus bizarre qu'il n'y a rien de vraiment intéressant à voler ici, fit remarquer Sophia.

Au même moment, le téléphone sonna.

— Allons-nous-en, dit Rod, en lui prenant la main.

— Non, attends ! protesta Sophia en se libérant. Il doit bien y avoir une raison pour qu'il installe un tel système. Il faut fouiller partout.

— Nous n'avons pas le temps. Ils vont signaler l'effraction au shérif.

Le téléphone avait déjà sonné trois fois.

Sophia se rua vers l'appareil et décrocha.

— Allô ?... Non, ce n'est rien... Sophia St. Claire. Je dirige la police de Bordertown. J'ai reçu un appel me signalant un rôdeur avec une lampe-torche. C'est le magasin de mon beau-père, et j'ai la clé... Tout a l'air normal... Je ne connais pas le code, mais ce n'est pas la peine de le réveiller. Je vais vous donner mon numéro d'insigne pour que vous puissiez vérifier mon identité auprès du régulateur du comté.

Elle donna son numéro, et ajouta :

— Heureusement que j'étais dans le coin... Oui, c'est ça... Mmm... Merci.

— Alors ? demanda Rod, dès qu'elle eut raccroché. Ils ont mordu à l'hameçon ?

— Je crois. La fille n'a pas trouvé bizarre que je lui propose de prendre mon numéro. Si ça se trouve, elle ne vérifiera même pas.

Le faisceau de sa torche la précéda tandis qu'elle se dirigeait vers le bureau, situé entre la partie commerciale et la zone de stockage.

— Et si elle le fait ?

— Tout ira bien. Ils diront que le numéro est bien le mien.

— Et si elle appelle quand même Gary ? Après tout, il est leur client.

Sophia ferma la porte, avant d'allumer le plafonnier.

— Je m'en tiendrai à mon histoire.

— Tu n'es même pas de service, ce soir.

— Et alors ? Je reste un officier de police. Mon devoir est de protéger Bordertown jour et nuit.

Tandis que Rod se dirigeait vers les classeurs métalliques contenant les dossiers, Sophia s'assit au bureau et commença à fouiller les tiroirs.

* * *

Leonard éteignit ses phares, avant de s'avancer lentement dans la ruelle qui desservait, entre autres, la zone de livraison du magasin d'aliments pour

bétail.

Il gara son pick-up derrière le salon de coiffure de Trudy Dilspeth, au-dessus duquel se trouvait son appartement. Mère célibataire, avec quatre enfants de pères différents, dont aucun ne s'était attardé dans les parages, Trudy faisait ce qu'elle pouvait pour survivre. Avec toute cette marmaille, elle devait être couchée, à cette heure-ci, et les rideaux tirés sur ses fenêtres semblaient le confirmer.

Même si elle ne dormait pas, c'était quelqu'un en qui il pouvait avoir confiance. Il lui rendait visite depuis des années, à raison d'une fois par mois. Il passait dans le salon pour se faire couper les cheveux, puis elle l'entraînait dans l'arrière-boutique où se pratiquaient certains massages...

Il lui avait envoyé quelques clients, et elle lui était trop redevable pour se mêler d'une situation qui ne la concernait pas.

En outre, elle détestait Sophia. Dès son installation en ville, elle avait en effet jeté son dévolu sur Stuart, et n'appréciait pas du tout qu'il tourne autour de celle qu'elle surnommait « la sainte-nitouche ». Un jour, elle avait même laissé entendre qu'elle était enceinte de lui. Mais il n'y avait jamais eu d'enfant. Stuart avait probablement insisté pour qu'elle se fasse avorter. Un type de son milieu ne pouvait pas avoir un enfant avec la prostituée de la ville.

La radio country qu'il écoutait se tut quand il coupa le moteur. Il resta assis dans le silence durant quelques minutes, prenant un moment pour apprécier la paix nocturne. Il aimait les nuits d'été. Elles lui rappelaient l'époque où il prenait un verre sur la terrasse avec sa femme, appréciant le retour au calme une fois les filles couchées — elles avaient semé le chaos dans la maison en hurlant comme des sauvages.

Il attendait tant de la vie... Tellement plus que ce qu'il avait reçu.

Mais il n'était pas trop tard. Le licenciement de Sophia annonçait le retour de la chance. Il avait déjà deux conseillers municipaux dans sa poche. Avec Gary et quelques éleveurs derrière lui, il réussirait son grand retour.

Sortant son fusil de sous le siège, où il avait caché plusieurs armes, il enfonça son chapeau de cow-boy sur sa tête, et alluma une cigarette.

Il fumait rarement. Seulement quand il voulait jouer un personnage à la Clint Eastwood. Et seulement quand il avait besoin des effets calmants de la nicotine.

Après quelques bouffées, il laissa la cigarette pendre entre ses lèvres, et se dirigea vers l'entrée de service du magasin.

Il allait attendre sur le parking, dissimulé entre les tracteurs et les moissonneuses, et surprendre Sophia et Rod quand ils sortiraient. Ils n'étaient pas stupides au point de sortir par la porte principale, où on pourrait les voir depuis la rue.

Deux cadavres sur un parking, ce serait mieux que deux cadavres dans un magasin. Ce serait plus facile pour nettoyer, et Gary serait content. Plus tard, quand il occuperait le poste tant convoité de chef de la police, il arrangerait ça à son idée.

Quant à l'enquête sur les meurtres de clandestins, heureusement que le FBI avait pris les choses en main. Il avait fait trop de promesses qu'il ne pourrait pas tenir, quand il avait affirmé pouvoir trouver le coupable. Il bluffait, provoquant Sophia et tous ceux qui s'opposaient à lui, en prétendant qu'il serait plus efficace.

Mais il n'était pas trop inquiet. Le FBI trouverait ce salaud. Et si ça n'allait pas assez vite, il pourrait toujours prétendre que les fédéraux lui mettaient des bâtons dans les roues.

Il sourit en songeant à ce que lui réservaient les semaines à venir.

Sophia serait punie pour tout ce qu'elle lui avait fait. Sa femme et ses filles reviendraient. Il se rapprocherait de la ville et achèterait une belle et grande maison. Il pourrait même fréquenter les Dunlap, et les Fedorko. Ils l'avaient toujours regardé de haut, mais ils lui mangeraient dans la main quand il aurait gagné le respect de la communauté. A ce stade, même le maire deviendrait son ami.

C'était pour bientôt.

Quand Sophia serait morte, et qu'il aurait la charge de faire régner l'ordre dans Bordertown, plus personne ne se mettrait en travers de son chemin.

Les affaires seraient florissantes, pour lui et pour tous ceux qui le soutenaient.

Sophia trouva ce qu'elle cherchait dans un classeur métallique qu'elle avait réussi à ouvrir, car elle connaissait les habitudes de son beau-père.

Maniaque de l'organisation, Gary devait identifier clairement chaque clé qu'il possédait, à la maison comme dans son entreprise.

Elle avait fouillé tous les tiroirs, jusqu'à ce qu'elle trouve la boîte en plastique contenant toutes les clés des différents engins agricoles, et en avait sorti la seule qui n'avait pas d'étiquette.

Remarquant qu'elle avait cessé de fureter, Rod releva la tête.

— Tu as trouvé quelque chose ?

Elle se laissa tomber dans le fauteuil de son beau-père sans répondre.

— Sophia ?

— Il n'y a pas de doute, dit-elle d'une voix blanche. Il a quelque chose à voir avec la planque.

— C'est-à-dire ?

— Ce n'est pas la mafia mexicaine qui en est propriétaire.

Elle lui tendit les documents qui apportaient la preuve du lien qu'ils cherchaient à établir.

— Ça alors ! Gary O'Connor est l'actionnaire majoritaire de l'entreprise dont la maison est le siège social.

— Ça veut dire que c'est lui qui dirige les opérations, non ?

— Probablement.

— Pourquoi a-t-il pris le risque de rassembler autant de gens ?

— Pour une question de capital. Ça coûte cher de faire tourner une entreprise. Il a sûrement vu grand, et il n'avait pas l'argent pour démarrer.

— Je me demande si ses associés savent qu'ils ont investi dans une entreprise qui enfreint la loi.

Rod feuilleta les documents, jusqu'à ce qu'il trouve une liste des actionnaires.

— Neil Munoz est impliqué aussi.

— Tu plaisantes ? Il est conseiller municipal.

— Et Charlie Stumper.

— Dans ce cas, les actionnaires ne sont pas au courant. Charlie déteste les clandestins. Il ne participerait pas à une filière qui facilite leur entrée sur le

territoire.

— Ou alors, il est fatigué de lutter contre ce problème et il a décidé d'en tirer parti.

Sophia ne pouvait l'imaginer.

De tous les éleveurs, Charlie était celui qui se plaignait le plus de l'immigration clandestine. Elle avait prévu d'aller faire un tour chez lui, ce soir. Même s'il était tard, et qu'il n'était pas à son domicile, elle devait y jeter un coup d'œil. Elle avait laissé un message à sa fille, mais celle-ci n'avait pas rappelé. Où pouvait-il bien être passé ?

— Qui y a-t-il d'autre sur la liste ? demanda-t-elle, en regardant par-dessus son épaule.

— Joel Lawson, Newt Woods et...

Comme il s'était interrompu, elle lut le nom elle-même.

— Carmelita Dunlap.

— Ne me dis pas que c'est la femme de Patrick.

— Si. Elle possède...

— L'institut de beauté, je sais.

— Joel et Newt sont aussi des commerçants. Joel est propriétaire du fast-food à la sortie nord de la ville. Newt a un magasin de pneus.

Rod se massa le menton, essayant de comprendre quelque chose à cette information.

— Leurs affaires sont-elles aussi florissantes que celles de ton beau-père ?

— Je ne sais pas. Mais ils ne s'en sortent pas trop mal, malgré la crise économique.

— C'est peut-être ça l'explication. C'est peut-être la crise qui les incite à enfreindre la loi.

C'était une possibilité que Sophia ne pouvait négliger.

— Je comprends mieux, maintenant, le train de vie de Gary et de ma mère.

— A mon avis, le magasin n'est qu'une façade et l'a toujours été. Il doit gagner au moins cinq fois plus avec ses activités illégales.

Rod chercha la date sur l'acte de propriété.

— Il possède la maison de Dugan Drive depuis un peu plus de trois ans. Ça ne veut pas dire qu'il ne trafiquait pas déjà auparavant, mais cette activité-là est plus récente.

— Mais, que font-ils au juste ? Le nom de la société, Cochise Partners, est plutôt obscur...

Tout en parlant, Sophia fouillait dans d'autres documents.

— Regarde ça ! Ils sont supposés faire du commerce équitable et importer du café du Mexique...

— Alors, ses associés ignorent peut-être la vérité.

— Tu veux dire que ce serait un arnaqueur, en plus du reste ?

— On le dirait bien.

— Ma mère va être tellement humiliée...

On entendit des froissements de papiers tandis que Rod fourrageait dans la pile de documents.

— Tu ne veux pas plutôt dire qu'elle aura le cœur brisé ?

— Ç'a déjà été embarrassant pour elle, quand mon père a fait faillite, et que son mariage s'est soldé par un divorce. Mais voir son second mari jeté en prison...

Les lèvres pincées, Sophia secoua la tête.

— Son amour-propre risque d'avoir du mal à s'en remettre. Son image a toujours compté beaucoup plus que tout le reste. Moi y compris.

Rod posa la main sur son épaule, comme s'il comprenait ce qu'elle ressentait face à l'égoïsme de sa mère. Et, compte tenu de ce qu'il avait vécu, c'était sans doute le cas.

Mais, conscient du temps qui passait, il ne fit pas de commentaire.

— Tu peux faire une copie de tout ça pendant que je remets tout en ordre ? demanda-t-elle.

Son beau-père était si tatillon qu'il remarquerait que quelqu'un était entré dans son bureau, si tout n'était pas absolument à sa place. Elle devait tout replacer comme elle l'avait trouvé.

Ce faisant, elle ne put s'empêcher de se demander comment elle allait révéler à Anne ce qu'ils avaient découvert.

Que dirait-elle ?

Rien, songea-t-elle aussitôt. Le fait de posséder la maison et un agrément l'autorisant à importer du café ne faisait pas de Gary un coupable. Elle devait garder le silence jusqu'à ce qu'ils aient pu placer sous surveillance la maison de Dugan Drive et noter ce qui s'y passait. Il faudrait obtenir des témoignages des clandestins qui payaient sans doute le prix fort pour être logés là, interroger les voisins pour savoir qui étaient les hommes qui avaient tabassé Rod...

Alors, Anne admettrait peut-être que Gary trempait dans des trafics peu reluisants.

Ou pas. Tant qu'il resterait un espoir, elle s'y accrocherait, et affirmerait que sa fille cherchait à faire accuser Gary depuis le début.

— Quelle sale histoire ! dit-elle. Je voulais partir sur un coup d'éclat, mais faire emprisonner mon beau-père n'était pas exactement ce que j'avais en tête.

Rod avait fini de photocopier les documents, et il essayait de voir à l'extérieur, à travers le store de l'unique fenêtre.

— Ce qui m'ennuie, c'est que nous soyons tombés sur ça alors que nous enquêtons sur des meurtres de clandestins, dit-il.

— Pourquoi ?

— Je ne crois pas beaucoup aux coïncidences. Mais nous en parlerons plus tard.

Il glissa les photocopies dans une grande enveloppe en papier brun, afin de les transporter plus facilement, et tendit les originaux à Sophia.

— Il va falloir y aller sans tarder.

Sophia remit la chemise dans le caisson accueillant les dossiers suspendus. Elle s'apprêtait à le refermer quand elle remarqua un petit carnet brun, posé à plat sous l'accordéon que formait la série de chemises cartonnées suspendues sur les tringles.

— Je crois que j'ai trouvé autre chose, dit-elle.

Tournant les pages, elle vit qu'il s'agissait d'une sorte de carnet de comptes.

— Rod ?

Il était toujours posté devant la fenêtre, à surveiller l'extérieur.

— Quoi ?

— Viens voir.

Comme il ne bougeait pas, elle regarda de nouveau dans sa direction, et remarqua qu'il était sur le qui-vive.

— Quelque chose ne va pas ?

— Je ne suis pas sûr.

Il changea d'angle de vision.

— Qu'est-ce que ton beau-père conduit, comme voiture ?

— Un 4x4 Cadillac.

— Quel modèle ?

— Un Escalade gris perle. Pourquoi ?

— Un véhicule correspondant à cette description est passé deux fois au ralenti.

Sophia sentit son pouls s'accélérer.

— Ce n'est pas bon signe. Il est tard, et ce n'est pas un oiseau de nuit. De toute façon, tout est fermé à cette heure-ci, à part le bar. Qu'est-ce qu'il fait, à ton avis ?

— J'ai l'impression qu'il se doute de quelque chose.

— Pourquoi n'entre-t-il pas vérifier ?

— C'est ce que je ne comprends pas. On dirait qu'il attend quelqu'un.

— Peut-être le shérif ?

Plaqué contre le mur, Rod surveillait toujours.

— Non. Il a beaucoup trop de choses à cacher. Il n'appellerait pas le shérif.

— Qui, alors ?

Le regard que Rod lui lança effraya Sophia.

— Pourquoi pas un tueur à gages ? suggéra-t-il. Un des types qui m'a si bien accueilli à la planque.

— Gary ne nous ferait pas exécuter, voyons.

— Tu en es sûre ? Il sait ce que nous sommes venus chercher, et combien il a à perdre.

Un frisson courut dans le dos de Sophia. Elle n'avait jamais aimé son beau-père, ne l'avait jamais respecté, mais... était-il capable de la faire éliminer ?

— Tu vois sa voiture ? demanda-t-elle.

— Non.

— Comment allons-nous sortir de là ?

— Très prudemment, répondit-il, en sortant son arme de sa ceinture.

— Je dois faire une copie de ça, avant.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une sorte de carnet de comptes.

— Laisse tomber. Ça ne vaut pas que tu risques ta vie.

— Mais il contient sûrement des réponses, des preuves. Je n'en ai pas pour longtemps.

Elle pensait qu'il allait argumenter, mais il n'en fit rien. Tandis que le copieur ronronnait, il se glissa hors de la pièce.

Elle crut l'entendre aller vers la réserve. Pourquoi ? Elle n'en avait aucune idée. L'endroit était réservé au stockage, et il n'y avait pas de vue sur l'extérieur.

Lorsqu'elle eut fini, elle glissa les copies dans l'enveloppe avec les autres et remit le carnet à sa place. Puis elle éteignit les lampes et rejoignit Rod, en se dirigeant grâce à sa lampe-torche.

Il entrebâilla la porte de service, et se tint aux aguets.

— J'ai tout, chuchota-t-elle.

Il leva la main pour la faire taire.

— Qu'est-ce que qu'il y a ? La voiture de Gary est sur le parking ?

— Non.

Fermant les yeux, il inspira.

— Tu ne sens pas ?

— Quoi ?

— La fumée de cigarette.

Au moment où il le dit, elle perçut elle aussi l'odeur. Il ne lui en fallut pas plus pour lui rappeler le mégot de cigarette trouvé sur le lieu où José et Benita Sanchez avaient été assassinés.

Ses jambes se mirent alors à flageoler.

Refermant très doucement la porte, Rod la prit par le bras et la poussa vers l'avant du magasin.

— Qu'allons-nous faire ?

— Sortir par la porte principale.

— Mais elle ouvre sur la rue, et Gary est déjà passé deux fois. Il pourrait nous voir.

— Je préfère l'affronter, plutôt que celui qui se trouve dans la ruelle.

A cause de cette odeur de cigarette, Sophia ne pouvait qu'approuver.

Lorsqu'ils atteignirent la partie commerciale, Rod voulut se placer devant elle pour inspecter l'une des deux vitrines. Mais elle était officier de police, pas une civile effrayée. Elle le contourna pour aller se poster de l'autre côté, en se plaquant contre le mur.

— Tout à l'air normal, dit-elle. On peut y aller.

— Je n'aurais pas dû accepter que tu m'accompagnes, dit-il.

— Arrête. On va s'en sortir. Et...

Elle inspecta de nouveau la rue et ne vit personne.

— C'est le moment.

Il hocha la tête et tourna le verrou.

— Surtout, reste derrière moi. Dès que nous serons dehors, traverse immédiatement la rue, et dirige-toi vers la voiture.

— Ça va, je sais comment faire.

— Et s'il m'arrive quelque chose, surtout ne te retourne pas et continue à courir.

Une scène au ralenti se déroula soudain dans son esprit, montrant Rod qui se faisait abattre dans la rue et s'effondrait sur la chaussée.

Sans réfléchir, elle jeta les bras autour de lui et le serra de toutes ses forces, se moquant de ce qu'il pensait, ou de ce qu'elle révélait de ses véritables sentiments.

— Tu n'as pas intérêt à ce qu'il t'arrive quelque chose. Mais sache que je m'arrêterai. Je ne m'en irai pas sans toi.

L'expression de Rod se radoucit tandis qu'il lui caressait la joue.

— Je n'aurais vraiment pas dû t'amener ici, répéta-t-il.

— Tu n'avais pas le choix.

Ils ne tombèrent pas sous une pluie de balles, comme Rod s'y attendait à moitié. Personne ne les poursuivit, ne tira un coup de feu ou leur ordonna de s'arrêter. Ils ne virent même pas le 4x4 de Gary.

Ils marchèrent d'un pas vif, longeant les boutiques et profitant de leur auvent qui faisait écran à la lumière des réverbères, jusqu'à ce qu'ils atteignent le parking du Firelight.

Alors que Rod actionnait la télécommande du Hummer, Bruce sortit d'un véhicule garé non loin de là et s'approcha.

— Te voilà enfin, dit-il.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda Rod, étonné.

— Comme je ne t'ai pas trouvé à l'intérieur, et que je ne savais pas où chercher, je me suis dit que tu finirais bien par revenir à ta voiture.

— Que voulez-vous ?

Le regard de Bruce dériva vers Sophia, méfiant.

— Je peux te parler ?

— Je n'ai pas tué Stuart.

— Je sais. Et je ne suis pas là pour ça. Enfin, si, mais de façon indirecte...

En fait, j'ai découvert quelque chose que je voudrais que tu voies.

Rod fut surpris. Il ne comprenait rien à la démarche de son père. Et il avait du mal à reconnaître le riche propriétaire terrien respecté de tous, dans ce vieil homme aux épaules voûtées et à l'air pitoyable.

— De quoi s'agit-il ?

Bruce regarda autour d'eux, et s'exprima à voix basse.

— Je ne veux pas en parler ici.

Son regard se posa sur Sophia, qui s'était installée dans la voiture. Lui tournant le dos, il baissa encore la voix.

— Je ne peux le dire qu'à une personne de confiance.

Rod ne se serait jamais imaginé que son père lui faisait confiance. Bruce n'était-il pas toujours du même avis que sa femme ?

— Et c'est moi, cette personne ?

— Oui, c'est toi. Malgré tout ce qui a pu se passer, tu es mon fils. Mon sang. Je sais que je n'ai aucun droit de te demander ça, mais... j'ai besoin de toi. J'ai besoin que tu...

Sa voix se brisa.

— ... que tu m'aides à traverser cette épreuve.

Son visage était ravagé par la souffrance et, en dépit de tous ses griefs envers cet homme, Rod ne put s'empêcher d'éprouver de la compassion ?

— Que voulez que je fasse ?

— Voudrais-tu m'accompagner ?

— Maintenant ?

— S'il te plaît.

Rod avait toujours souhaité l'amour de son père, même une fraction de ce qu'il donnait à ses demi-frères, mais Bruce n'en avait jamais été capable. Dès lors, il ne lui devait rien.

Mais, si Bruce était sincère, peut-être quelque chose de positif pourrait-il émerger de la tragédie que constituait la mort de Stuart.

Peut-être pourraient-ils faire la paix avec le passé, et établir au moins une relation cordiale.

— D'accord. Donnez-moi une seconde pour parler à Sophia.

Rod regarda Bruce retourner à sa voiture, d'une démarche traînante, puis il ouvrit la portière du Hummer, et se pencha dans l'habitacle.

— Que se passe-t-il ?

Sous la lumière du plafonnier, les yeux de Sophia brillaient de curiosité.

— Ça ne t'ennuie pas de rester seule un moment ?

Puisque personne ne les avait accostés tandis qu'ils sortaient du magasin, Rod avait tendance à penser qu'il avait réagi avec exagération en voyant cet Escalade gris perle.

Gary et Anne s'étaient peut-être disputés, et Gary était sorti rouler un peu pour se détendre. Ou alors, ce n'était pas sa voiture. Avec le branle-bas de combat médiatique engendré par les meurtres, il y avait beaucoup plus de monde en ville que d'habitude.

— Pas du tout, répondit-elle. Pourquoi ? Où vas-tu ?

— Bruce a quelque chose à me montrer.

— Quoi ?

— Il ne veut pas le dire. Mais je t'appelle dès que je sais de quoi il s'agit.

Elle hocha la tête, puis lui prit brièvement la main.

— Sois prudent.

— Toi aussi.

Il lui donna la clé de contact et commença à se diriger vers la voiture de Bruce, avant de se raviser.

Il la rejoignit alors qu'elle faisait le tour de la voiture pour changer de place.

— Un problème ? demanda-t-elle.

— Pas vraiment.

Il hésitait seulement à la quitter. Elle était flic, elle avait une arme, et elle avait réussi à se débrouiller toute seule pendant des années. Mais ce qu'ils avaient découvert au magasin était dangereux. Et avec tous ces meurtres...

— Je me demandais si tu me ferais une faveur.

Elle le scruta quelques secondes.

— Quel genre de faveur ?

— Est-ce que tu accepterais de rester au Boot and Spur, en attendant mon retour ?

— Le gîte rural ?

— C'est ça. J'y ai loué une chambre, mais personne ne le sait. Je ne pense pas qu'on viendra te chercher dans un endroit aussi reculé. D'autant que le gîte est fermé pour travaux, et que je ne dois qu'à la gentillesse du responsable de pouvoir y séjourner.

— Tu penses que c'est trop dangereux pour moi de rentrer à la maison ?

— Ça pourrait être dangereux d'aller partout où tu as l'habitude d'aller.

Elle hocha la tête, comprenant la logique de sa pensée.

— Quel est ton numéro de chambre ? demanda-t-elle.

Il sortit la clé de sa poche et la lui tendit.

— Quinze.

— Très bien. Je vais d'abord passer chez Charlie Stumper, et on se retrouve là-bas après.

Il aurait préféré qu'elle aille directement au gîte. Mais, comme Charlie était absent, personne ne s'attendrait non plus à ce qu'elle aille chez lui. Et, de toute façon, elle n'y resterait pas longtemps, surtout à cette heure de la nuit.

— D'accord, dit-il.

Posant les mains sur ses épaules, il lui donna un baiser furtif.

Elle cilla, comme si son élan l'avait surprise. Et il comprenait pourquoi. Lui aussi était surpris. D'habitude, il n'aimait pas les démonstrations publiques d'affection. Mais ce baiser avait été spontané et il ne le regrettait pas.

— A tout à l'heure, dit-il.

Et il l'entendit démarrer tandis qu'il tournait les talons.

* * *

— Où es-tu ? demanda Gary.

— Sur le parking, derrière le magasin.

Leonard avait calé son portable entre l'épaule et l'oreille, tandis qu'il écrasait sa cinquième cigarette dans la poussière.

— Alors, tu l'as fait ?

— Non.

Il y eut un silence.

— Tu plaisantes ?

Rejetant la tête en arrière, Leonard soupira tout en regardant le ciel étoilé.

— Non.

— Mais... que s'est-il passé ?

Leonard se massa les tempes pour apaiser un mal de tête naissant.

Il était trop obsédé par le désir de retrouver son ancienne vie pour ralentir la cadence et dormir, et son corps n'appréciait pas la situation. Il n'allait pas pouvoir continuer longtemps à ce rythme : travailler toute la journée dans une chaleur infernale, et surveiller Sophia la nuit. Mais il était tellement sûr que tout serait bientôt terminé...

— J'ai attendu, mais ils ne sont jamais sortis.

— Alors, s'ils sont toujours là, il n'est pas trop tard pour agir.

— Non, il n'y a personne. J'ai vérifié.

La bordée de jurons qui s'échappa de la bouche de Gary surprit Leonard. Gary ne l'avait pas habitué à un langage ordurier. Mais il est vrai que les enjeux étaient importants.

— Tu as dit que tu pouvais régler le problème ! Que je pouvais compter sur toi !

Leonard se mit à faire les cent pas.

— Ce n'est pas de ma faute. Comment est-ce que je pouvais savoir qu'ils allaient sortir par l'entrée principale, au vu et au su de tout le monde ?

— Je suis fichu ! Elle va m'avoir, cette fois. Il n'y a pas moyen de l'éviter. Tu sais ce qu'il y a dans mon bureau ? Absolument tout. Et si je tombe, tu tombes avec moi, je peux te l'assurer !

— Ce n'est pas encore fini. Si ça se trouve, ils ne sont pas venus.

— Bien sûr que si. J'ai appelé la société de télésurveillance qui gère mon alarme. Ils m'ont dit que le système avait été déclenché à 23 h 14 par ma belle-fille.

— Comment peuvent-ils savoir que c'était ta belle-fille ?

— Parce qu'ils ont appelé le magasin pour vérifier si c'était une fausse alerte. Elle a décroché, et s'est identifiée comme ma belle-fille *et* comme le chef de la police. Tu imagines un peu ?

— Il faut reconnaître qu'elle a du cran.

— J'ai essayé de te prévenir, mais tu ne décrochais pas ton fichu téléphone.

Leonard n'apprécia pas le reproche dans la voix de Gary.

— J'ai été obligé de l'éteindre, gros malin ! Je ne voulais pas qu'il sonne pendant que j'essayais de les surprendre.

— Ne parle pas si fort.

Il n'y avait pas âme qui vive aux alentours, mais Gary avait raison. Il réagissait avec excès.

Il fallait qu'il contienne ses émotions, qu'il trouve le moyen de sortir de cette situation avant qu'elle ne tourne vraiment au cauchemar.

— Ecoute, ils ont peut-être trouvé des preuves pour étayer leurs soupçons, mais ils ne pourront pas s'en servir contre toi.

— Comment ça ?

— Ils n'avaient pas de mandat. Ce ne sera pas recevable.

— Mais ils peuvent en parler, attirer l'attention d'autres gens.

— Ils ne le feront pas, car ils ne voudront pas éveiller tes soupçons. Et le

temps qu'ils réussissent à te piéger, nous aurons trouvé une solution.

— Tu ne sais pas ce qu'ils feront. Il faut les neutraliser tout de suite. Ce soir.

Leonard était d'accord. Ils pouvaient encore régler le problème, s'ils agissaient vite. Mais que devait-il faire ? Il se sentait à court d'idées.

Il avait placé des micros dans la maison de Sophia, au poste de police et dans sa voiture, mais il n'avait pas eu accès au Hummer de Rod. Et c'était ce véhicule qu'ils avaient emprunté pour se rendre au magasin.

— Ils sont peut-être retournés chez elle, suggéra-t-il. Je vais vérifier, et je te tiens au courant.

— Je serai au magasin. J'y suis passé deux fois, mais je n'ai rien vu. On ne peut pas distinguer la lumière dans mon bureau, depuis la rue, et je n'ai pas osé trop m'approcher.

— Tu n'es pas chez toi ? Et Anne ?

— Je lui ai dit que l'alarme s'était déclenchée au magasin, que c'étaient probablement des vandales, mais que je devais aller voir si tout allait bien.

Leonard était en train de regagner sa voiture.

— Très bien. Attends-moi au magasin. Je t'appelle dès que j'ai réglé le problème. Occupe-toi de faire disparaître tes dossiers, en attendant.

— Tu es sûr que tu peux t'en occuper ?

Leonard n'était plus sûr de rien.

Maintenant que Sophia était avec Rod, elle n'était plus aussi vulnérable, et ses agissements étaient beaucoup moins prévisibles. Mais ils ne pouvaient pas être loin. Par chance, la ville de Bordertown n'était pas si grande que ça.

— Je contrôle la situation, affirma-t-il.

— Tu as intérêt.

— Et qu'est-ce qui est arrivé à ta conscience ? demanda Leonard d'un ton narquois.

— Je veux simplement que tout ça soit terminé. Pour de bon.

* * *

Tandis qu'elle quittait le parking du Firelight, Sophia ne pensait pas aux meurtres. Elle souriait béatement, comme une adolescente amoureuse pour la première fois. Le baiser de Rod était dénué de toute intention sexuelle, mais c'était précisément cela qui la rendait heureuse.

La façon légèrement possessive dont il avait saisi ses épaules, et son inquiétude pour sa sécurité, l'incitaient à penser qu'il tenait à elle, comme elle-même commençait à tenir à lui.

N'était-ce pas de la folie de prendre un tel risque avec lui ? Elle avait toujours réussi à se remettre de ses chagrins d'amour, mais elle savait que les plus grands sommets entraînaient les plus grandes chutes. Et puis, il fallait considérer l'aspect pratique. Même si Rod parvenait à la dissocier des douleurs de son passé, elle ne voyait pas comment ils pourraient rester

ensemble.

Quoi qu'il arrive, il quitterait Bordertown. Il détestait cet endroit. Sa vie, son travail, se trouvaient à Los Angeles. Et elle ne pouvait pas quitter l'Arizona tant que Rafe aurait besoin d'elle.

Son sourire commença à fléchir, et elle décida de ne plus penser à ces dures réalités. Elle aurait tout le temps de s'en occuper plus tard. Serait-il si terrible d'oublier sa prudence, pour changer, et d'accepter ce qui se présentait ?

Elle ne s'aperçut que le feu était passé au vert qu'en entendant klaxonner derrière elle. Embarrassée, elle accéléra et prit la direction du ranch de Charlie.

Il était tard, et elle se sentait fatiguée. Sa seule envie était d'aller tout droit au Boot and Spur, et d'y attendre Rod. Elle avait eu son content de révélations déstabilisantes pour ce soir. Elle aurait préféré s'accrocher le plus longtemps possible à cette euphorie qu'on éprouve quand on tombe amoureux.

Mais, pendant encore trente jours, elle était en charge de la police de cette ville, et elle ne laisserait pas Gary s'en tirer comme ça. Son arrestation serait son cadeau de départ à Bordertown.

Elle allait tourner dans Roadrunner Way, quand son portable vibra dans sa poche. Elle l'avait mis sur silencieux avant d'entrer dans le magasin de son beau-père.

Pensant qu'il s'agissait de Rod, elle répondit sans consulter l'écran.

— Allô ?

— Sophia ?

Elle reconnut aussitôt la voix de Rafe.

— Quoi de neuf, champion ? Tu es rentré de ton excursion ?

— Ouais. Je suis rentré ce matin.

— Quelque chose ne va pas ? Tu as une drôle de voix...

Elle regarda l'heure sur le tableau de bord, et maudit silencieusement Starkey de laisser son fils veiller aussi tard. Il était plus de 1 heure du matin.

— Non, tout va bien. T'es où ? Je suis passé au poste, mais c'était fermé. Et il n'y a personne chez toi.

Elle ralentit et s'arrêta sur le bas-côté.

— Comment le sais-tu ? Où es-tu ?

— Dans ton salon.

Elle lui avait montré où elle cachait sa clé de secours, lui expliquant qu'il pouvait l'utiliser en cas de besoin. Elle voulait qu'il sache qu'il aurait toujours un endroit sûr où se réfugier.

— Où est ton père ?

— A une de ses fichues soirées.

— Il sait que tu es chez moi ?

— Non.

— Tu ne l'as pas prévenu ?

— Il s'en fiche, de toute façon. Je suis parti pendant une semaine, et il ne

peut même pas rester un soir à la maison. Tout ce qui l'intéresse, c'est de boire, et de se droguer, et de faire des conneries.

Sophia aurait pu le réprimander de parler aussi mal de son père, mais Starkey méritait l'accusation.

— Et il t'a laissé seul pour aller faire la fête ?

— Comme d'habitude. Mais c'est pas ça, le problème.

— C'est quoi ?

Il n'y eut pas de réponse.

— Rafe ?

— Il ne m'aime pas.

L'amertume et la tristesse dans la voix de l'adolescent brisèrent le cœur de Sophia.

— C'est faux, voyons. Je sais qu'il tient beaucoup à toi.

— Mais non. Et il ne t'aime pas non plus. Il prétend que si, il dit qu'il aimerait bien qu'on forme une famille, mais...

Sa voix s'était brisée, et Sophia soupçonna qu'il luttait contre les larmes.

Elle prit alors une profonde inspiration. Au cours des dernières années, elle avait envisagé de s'occuper de Rafe à plein temps. Mais était-ce le bon moment ? Elle allait perdre son travail dans quelque temps...

Mais peu importait, au fond. Elle en avait assez. Soudain, elle se sentait prête à prendre des risques qu'elle avait soigneusement évités par le passé.

— Tu crois que ton père accepterait que tu viennes vivre chez moi ?

— Tu voudrais bien ?

L'excitation qui vibrait dans sa voix lui fit regretter de ne pas l'avoir proposé plus tôt.

— J'en serais ravie.

— Alors, il a intérêt à accepter. Sinon, je vais voir une assistante sociale, je déballe tout, et je demande à aller dans un foyer.

— Mais tu veux vraiment rompre complètement les ponts avec ton père ?

Sa question ne rencontra que le silence. Comme elle le pensait, Rafe était perturbé, mais il ne voulait pas cesser toute relation avec son père.

— Je tiens à lui, mais je ne sais vraiment pas quoi faire... S'il n'arrête pas, il va finir en prison, un de ces jours. Ou mort.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Je ne peux pas te le dire. Mais c'est dangereux et illégal.

Sophia avait assez de soucis pour ce soir, et n'avait pas besoin que Rafe lui fasse la liste des lois que Starkey avait enfreintes récemment.

— Je vais lui parler. On va trouver une solution.

— En tout cas, je ne veux pas retourner chez lui.

C'était une décision importante. Rafe n'en était jamais arrivé à ce point, auparavant.

— Qu'est-ce qui a changé ?

— Je veux une autre vie. Je veux être normal. Comme Chase.

Apparemment, Chase LaBrequé n'avait pas une aussi mauvaise influence

qu'elle l'avait craint.

— On va en parler avec ton père, promet-elle.

— T'es où ?

Elle enclencha la boîte automatique sur la position « Drive », et fit demi-tour.

— Attends-moi. J'arrive.

— Tu me rapportes quelque chose à manger ? Je n'ai pas dîné. Il n'achète jamais rien à manger. Il ne pense qu'à prendre de la bière.

— Il n'y a plus rien d'ouvert, à cette heure-ci, mais il y a ce qu'il faut dans le frigo. Fais-toi un sandwich. Je suis là dans quelques minutes.

— Je ne t'empêche pas de travailler, au moins ? Ou de voir quelqu'un ? Sinon, je peux attendre.

Sophia jeta un coup d'œil à l'enveloppe sur le siège passager. Elle avait du travail, mais elle ne pouvait pas laisser Rafe seul chez elle. Avec ce qui s'était passé récemment, elle n'était pas sûre que tout danger soit exclu.

— J'ai deux trois choses à régler, mais je passe d'abord te chercher.

— Je peux dormir sur le canapé, et on se voit demain. C'est pas un problème, tu sais... J'ai l'habitude d'être seul. Je veux pas que tu penses que je suis un chieur.

Sophia ne prit pas la peine de corriger son langage. Si Starkey autorisait Rafe à s'installer chez elle, elle aurait le temps de régler ce problème avec lui, de veiller à ce qu'il aille tous les jours à l'école, qu'il fasse ses devoirs, et qu'il ne sorte pas le soir avec n'importe qui.

— Non, j'ai envie de te voir. Tu m'as manqué. Et nous n'allons pas rester à la maison, ce soir.

— Ah bon ? On va où ?

— Au Boot and Spur.

— C'est quoi, ce truc-là ?

— Un gîte rural.

— Y aura des chevaux ?

— Oui, mais je ne pense pas que nous pourrions les monter. Normalement, le gîte est fermé pour travaux.

Rafe semblait calmé, à présent. Plus tard, avec un peu de chance, elle pourrait peut-être lui faire dire ce qui l'avait perturbé au point de l'appeler à la rescousse.

— Ferme bien la porte, en attendant que j'arrive.

— T'es flic. Qui serait assez stupide pour cambrioler ta maison ?

— Tu as entendu parler des meurtres, quand même ?

— Ouais, mais je ne suis pas un clandestin.

Apparemment, il n'était pas au courant, pour Stuart Dunlap, et elle n'avait pas envie d'en parler maintenant.

— Il peut y avoir des fusillades n'importe où. Fais ce que je te dis. Ferme tout, et n'ouvre à personne.

— Ouais, ouais.

Rafe avait l'air de trouver cette recommandation bizarre. Il traînait à sa guise dans les rues sans s'inquiéter de sa sécurité, et son père ne fermait jamais sa maison.

— S'il te plaît, Rafe.

— D'accord. Je le fais tout de suite.

— Très bien. Je ne vais pas tarder.

Sophia déposa son téléphone sur le siège passager, et dut s'arrêter à deux feux de signalisation, avant d'arriver dans son quartier.

Elle allait droit où Rod lui avait dit de ne pas aller. Mais elle ne pouvait laisser Rafe tout seul à la maison.

En imaginant que celui qui avait tué Stuart soit impliqué dans les trafics de son beau-père... S'il pensait qu'elle était sur sa trace, ou ne tarderait pas à l'être, il pourrait avoir envie de régler le problème.

Et il y avait fort à parier qu'il tirerait avant de savoir que ce n'était pas elle qui se faisait un sandwich dans la cuisine.

Leonard osait à peine croire à sa chance.

Au moment où il s'engageait dans le quartier de Sophia, il avait repéré Rafe Robinson qui roulait à vélo quelques mètres devant lui, et deviné qu'ils se rendaient au même endroit.

Il l'avait suivi jusqu'à la maison, s'était arrêté le long du trottoir pour le saluer, et avait même insisté pour qu'il se dépêche de rentrer car « ce n'était pas prudent de traîner seul dans les rues aussi tard ».

Puis il avait fait le tour du pâté de maisons et s'était garé à un endroit où il pouvait capter ce qui se disait à l'intérieur.

Peu après, il avait entendu Rafe parler au téléphone avec Sophia, et avait eu la confirmation que celle-ci allait venir chercher l'adolescent. Puisqu'ils utilisaient le Hummer de Rod, il en avait déduit que ce dernier l'accompagnerait.

Boosté par l'adrénaline, il avait envoyé un texto à Gary, et il avait vérifié ses armes. Puis son excitation était retombée, et il avait compris qu'il ne serait pas facile de se débarrasser d'eux ici.

Et puis, le gamin constituait un obstacle imprévu.

Que faire ? Devait-il attendre qu'ils soient couchés pour les surprendre ? Non. Il était apparemment question qu'ils dorment ailleurs, dans un gîte situé à l'ouest de la ville. Ils ne resteraient sans doute pas longtemps à la maison. Mais ça risquait d'être un peu compliqué de se retrouver confronté à trois personnes...

Il était préférable d'entrer maintenant, de se débarrasser du gosse, et d'attendre Sophia et Rod. Ils ne s'attendraient certainement pas à tomber dans une embuscade, et la surprise jouerait en sa faveur.

* * *

D'après l'heure affichée par le téléphone de Rod, cela faisait maintenant quinze minutes que Bruce s'était garé devant le ranch Dunlap et lui avait demandé d'attendre dans la voiture.

N'ayant pas d'autre véhicule pour retourner en ville, Rod était sur le point d'entrer dans la maison, pour voir ce que diable il pouvait bien fabriquer,

quand son père en sortit enfin, l'air encore plus épuisé et inquiet que lorsqu'il y était entré.

— Désolé d'avoir autant tardé, marmonna-t-il, en se mettant au volant.

— Est-ce que ça va ?

Bruce eut un signe de dénégation.

— C'est Edna. Elle... eh bien... elle est fidèle à elle-même. Je ne voulais pas qu'elle sache que tu étais là, c'est pour ça que je ne t'ai pas fait entrer. Ce serait trop pour elle, après...

Il ne termina pas sa phrase.

— Bref, il a fallu que je la calme. Elle s'est mise dans un de ces états...

Il eut un lourd soupir.

— Elle le vit très mal, évidemment.

Bruce aussi, mais il s'efforçait de ne pas le laisser paraître. Mais Rod voyait combien il était fragilisé, rien qu'à sa façon prudente et un peu mécanique de se déplacer et de parler, comme s'il risquait, faute de se contrôler, de voler en éclats.

Rod savait qu'il serait plus sain pour lui d'évacuer sa colère et son chagrin. Et cependant, il comprenait pourquoi son père ne pouvait pas se le permettre. Edna était littéralement en morceaux. Il fallait qu'il soit fort pour deux.

— Désolé, dit de nouveau Bruce.

Puis il prit la direction des champs, où le matériel agricole attendait que le soleil se lève sur une journée différente de toutes celles qui l'avaient précédée, car il n'y aurait plus, désormais, que deux hommes de la famille à se réveiller à la ferme.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, dit Rod.

— J'ai finalement réussi à lui faire prendre un sédatif. Je pense que ça l'aidera à passer la nuit.

Il en parlait comme s'il s'agissait d'une victoire majeure, ou, à défaut, une information qui intéressait Rod. Mais on voyait bien qu'il n'attendait pas de réponse. C'était plutôt de l'auto-persuasion, comme les petites phrases qu'il avait scandées jusqu'ici. « Nous allons tenir le coup. » « Nous allons nous en sortir. » « Nous ne sommes pas la seule famille à connaître un deuil. »

— Pourquoi est-ce qu'on s'est arrêtés au ranch ? demanda Rod.

— J'avais besoin des clés.

— Quelles clés ?

— Celles de la maison de Stuart.

Ils se rendaient donc chez son défunt frère ?

— Où est Patrick ?

— Chez lui, avec sa femme. Enfin, je suppose. Je ne lui ai pas parlé ces deux dernières heures. J'espère qu'ils sont tous au lit. Ils ont besoin de sommeil.

— Est-ce que Patrick sait ce que vous voulez me montrer ?

— Non. Je ne lui en ai pas parlé. Et je ne crois pas que je le ferai.

— Pourquoi pas ?

— Tu verras.

Rod avait presque peur de découvrir de quoi il s'agissait. Bruce semblait tellement désenchanté que son attitude ne présageait rien de bon.

— C'est en rapport avec ce que Patrick et Edna m'ont dit pendant que j'étais au Rockin'Rooster ?

Ils avaient dépassé les champs et roulaient dans la direction opposée aux bungalows du personnel.

— Non. Je suis désolé pour ça aussi. A première vue, tu semblais le coupable idéal, je suppose. Et Edna se cherchait une cible. C'est plus facile d'être en colère que de céder au chagrin.

— Et Patrick ? Il est en colère, lui aussi ?

— Il défend sa mère. En tant qu'aîné, il essaie de la protéger. Il pense que ce serait déloyal de sympathiser avec toi.

Les lèvres pincées, Bruce secoua la tête.

— Le plus fou, c'est que tout est de ma faute, et pourtant c'est toi qu'ils ont toujours blâmé. Pourquoi ne m'ont-ils jamais fait de reproches ?

— Ils vous aimaient.

L'ombre d'un sourire flotta sur les lèvres de Bruce.

— Je suppose. Edna m'aimait aussi, autrefois. Aujourd'hui, je pense que nous nous détruisons mutuellement.

Il avait essayé d'énoncer cette phrase comme un simple constat, mais Rod se rendait compte que la faillite de son mariage l'affectait presque autant que la perte de son fils.

Il avait toujours cru qu'il serait heureux de voir s'effondrer le monde « parfait » des Dunlap, mais il ne ressentait rien de tel.

En quatorze ans, sa rancune avait peut-être fini par s'estomper sans qu'il s'en rende compte... Ces gens étaient aussi humains et faillibles que lui. Ils avaient eu peur de lui, peur de ce qu'il pourrait devenir pour Bruce, et ils avaient réagi avec virulence pour protéger ce qui leur appartenait.

— Vous avez envisagé de rencontrer un conseiller conjugal ? demanda-t-il.

— Non. Tu crois que ça pourrait aider ?

— Ça ne coûte rien d'essayer, vous ne croyez pas ?

Rod n'aurait jamais imaginé faire un jour une telle suggestion à son père. Et pourtant, il le pensait. Quel bien cela lui ferait-il, de voir Bruce et Edna divorcer ? Surtout après si longtemps...

Soudain, il eut envie que les Dunlap redeviennent tels qu'il les avait toujours connus. Que Stuart soit en vie, qu'Edna retrouve ses grands airs supérieurs, et que Bruce fasse de son mieux pour qu'ils soient heureux, même s'il devait pour cela négliger le bâtard qu'il avait accidentellement conçu.

Parce que lui, il était capable de le supporter. Son passé l'avait rendu fort. Il ne pouvait pas en dire autant des Dunlap, et doutait de leur capacité à surmonter le changement.

— Il y a quelque chose que tu dois savoir, déclara-t-il soudain.

Sans l'avoir prémédité, il venait d'abandonner le vouvoiement distant qu'il avait toujours employé pour s'adresser à son père. Mais le temps était révolu où il lui disait « Monsieur Dunlap », et n'employait que son prénom pour l'évoquer.

Aujourd'hui, ce vieil homme pour qui il n'éprouvait plus ni haine ni mépris était tout simplement son père. Et le moment était venu de le lui dire. Ils n'auraient peut-être plus l'occasion de se retrouver seuls. L'opportunité ne se représenterait peut-être pas.

Bruce donna un coup de volant pour éviter un nid-de-poule qu'il avait dû contourner mille fois, et ajusta la climatisation.

— Quoi donc ?

— Je te pardonne. Et je le fais sans arrière-pensée. Ça ne te coûtera rien. Ni le sacrifice de ton mariage, ni la relation que tu as avec Patrick, ni un arpent de ta ferme. C'est gratuit.

Bruce arrêta brusquement la voiture.

— Ecoute, tu auras ta part de l'héritage. Je l'ai déjà décidé, et rien de ce que pourra dire Edna ne me fera changer d'avis.

— Je sais que tu es sincère, et que tu as envie de le faire pour moi, répliqua Rod.

Et c'était vrai. Il croyait aux remords de son père.

— Mais tu dois aussi tenir compte de ce que je souhaite, poursuivit-il. Et justement, je ne veux rien. Je suis très bien comme ça. Il n'y a qu'une seule chose qui me ferait plaisir...

— Quoi donc ?

— Je voudrais que tu te pardonnes à toi-même.

Des larmes se mirent à couler sur les joues du vieil homme. Embarrassé, il tourna la tête et essaya de les essuyer du bout des doigts. Mais, à présent que le vernis avait craqué, il ne parvenait plus à contrôler ses émotions.

— Ah, je suis une vraie loque..., marmonna-t-il dans sa main.

— Tu viens de perdre un fils. Je crois que tu en as le droit.

— Tu es un bon garçon, dit Bruce en lui pressant l'épaule.

Pour la première fois de sa vie, Rod venait de recevoir un geste d'affection de son père.

* * *

Comme Sophia était pressée, elle ne descendit pas du Hummer, et appela son téléphone fixe pour dire à Rafe de sortir.

Après quatre sonneries, le répondeur se déclencha. Elle ne perdit pas de temps à laisser un message. La lumière était allumée dans le salon. Et elle avait parlé à Rafe cinq minutes plus tôt. Pourquoi ne répondait-il pas ? Où était-il passé ?

Il était peut-être aux toilettes... Elle attendit deux minutes et rappela.

Toujours pas de réponse. Peut-être pensait-il que c'était son père qui l'appelait. Essayait-il d'éviter une confrontation avec Starkey ?

Elle coupa le moteur, sortit de la voiture, et la verrouilla pour protéger les preuves qu'elle avait récupérées dans le bureau de son beau-père.

Elle était à mi-chemin de la maison quand elle décida de ne pas laisser l'enveloppe traîner dans le Hummer, et fit demi-tour pour la prendre. En revanche, elle ne savait pas trop où la cacher. Quiconque la chercherait penserait inévitablement à sa maison. Mais elle serait plus en sécurité avec elle que sans surveillance dans une voiture. Même pour quelques minutes.

Elle s'apprêtait à ouvrir la portière du côté passager quand une voiture apparut au coin de la rue. Dans la lumière des phares, elle distingua une vieille Ford Ranchero datant des années soixante-dix. Elle ne savait pas à qui elle appartenait, et les vitres teintées empêchaient de voir le conducteur.

Redoutant qu'il ne s'agisse d'un tueur à gages, elle s'accroupit à côté du Hummer, s'en servant comme d'un bouclier. Elle n'avait pas envie de courir vers la maison et de se faire abattre en traversant le jardin.

La Ford Ranchero s'arrêta de l'autre côté de la rue. La portière du conducteur s'ouvrit et se referma, et de lourds pas masculins s'approchèrent.

Sophia sortit son arme et se tint prête, tandis qu'elle risquait un coup d'œil vers l'avant du Hummer.

Elle relâcha alors son souffle.

Ce n'était pas un tueur à gages. C'était Starkey. Elle aurait reconnu sa silhouette n'importe où. Où avait-il été dénicher cette vieille voiture ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Mais, depuis que sa moto avait été accidentée, il semblait ne jamais utiliser deux fois le même véhicule.

Il ne l'avait pas remarquée, et se dirigeait tout droit vers la maison, avec la détermination d'une personne en colère, et qui se sentait le droit de l'être.

Pas vraiment pressée de se disputer avec lui, Sophia replaça son arme dans son holster. Elle avait toujours à régler le problème des pièces à conviction dans sa voiture. Autant qu'elle s'en occupe tout de suite, en les cachant dans le garage. Après quoi elle irait apporter son soutien à Rafe.

On entendit alors deux coups de feu à l'intérieur de la maison.

Starkey se précipita et ouvrit la porte. Sophia eut à peine le temps de se demander pourquoi elle était ouverte qu'un troisième coup de feu retentit.

Pendant un instant, elle eut l'impression de voir la scène de très loin. Sans doute parce qu'elle savait qu'elle n'arriverait pas assez vite jusqu'à Starkey. C'était comme un de ces rêves où on court, court, court encore, sans jamais avancer. Elle ne savait même pas si elle avait crié son nom. Le cri avait peut-être retenti dans sa tête.

Tout sembla s'arrêter le temps de trois ou quatre battements de cœur, juste assez pour qu'elle comprenne ce qui s'était passé. Puis les choses allèrent très vite, comme dans un film qu'on ferait défiler en accéléré.

Starkey avait été touché. Elle l'avait entendu pousser un cri de douleur, avant de tomber en arrière.

S'accroupissant de nouveau derrière le Hummer, elle essaya de rassembler ses pensées.

Starkey était-il mort ? Et Rafe ? Il y avait eu deux coups de feu avant celui qui avait touché Starkey.

S'exhortant à ne pas céder à la panique, elle composa le 911 sur son portable, demanda au régulateur du comté de lui envoyer des renforts et une ambulance. Puis elle se mit au volant et fit avancer le Hummer dans le passage entre le garage et la clôture de la maison voisine. Là, il serait impossible de la voir depuis la maison, quand elle sortirait de la voiture.

Après avoir caché sous le siège les photocopies, elle ferma la voiture et se rua vers la porte latérale du garage.

Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle trouverait à l'intérieur mais, que le tireur se trouve encore ou non dans la maison, elle devait entrer. Si Rafe était en train de se vider de son sang, elle pouvait peut-être le sauver avant qu'il ne soit trop tard...

Entrebâillant la porte, elle tendit l'oreille. Aucun bruit ne lui parvint. Elle se glissa à l'intérieur, contournant les cartons de décorations de Noël et les vêtements à trier qu'elle avait stockés là en se promettant de les ranger plus tard.

Pour le moment, elle était seule. Mais elle n'était pas encore entrée dans la maison.

La porte de communication avec la cuisine était fermée, mais, heureusement, elle avait ses clés dans sa poche.

Elle l'ouvrit prudemment, attentive au moindre son, au moindre mouvement, puis se glissa dans la cuisine.

De pâles rayons de lune filtraient par la fenêtre au-dessus de l'évier, et elle vit que tout était resté dans l'état où elle l'avait laissé. Rafe n'avait pas eu le temps de se faire un sandwich.

Au-delà du comptoir de séparation avec le salon, elle pouvait voir le canapé, le téléviseur, et son tableau favori accroché au mur d'en face.

Et elle savait déjà ce qu'elle découvrirait si elle s'avavançait suffisamment pour faire face à la porte d'entrée : Starkey.

Le tireur était-il toujours là, tapi quelque part ?

Le tintement d'un carillon à vent la fit sursauter. Analysant la situation, elle comprit que la porte-fenêtre de la terrasse était ouverte. Le tireur était-il sorti par là, ou bien voulait-il le lui faire croire pour la piéger ?

Elle s'avança prudemment, se dissimulant derrière son antique secrétaire, puis le long de sa bibliothèque...

Jetant un coup d'œil vers la porte, elle vit que Starkey tenait bon. Les mains pressées sur son torse pour contenir l'hémorragie, il se concentrait sur sa survie. Elle aurait voulu l'aider, ou au moins lui dire quelques mots de réconfort, mais elle ne voulait pas signaler sa présence. D'abord, elle devait trouver Rafe.

Que faisait donc cette fichue ambulance ? Pourquoi ne l'entendait-elle

pas ?

Après s'être assurée que la voie était libre, elle se dirigea vers la chambre, qu'elle trouva tout aussi vide que les autres pièces.

Il ne restait plus que la salle de bains à vérifier. La porte avait deux impacts de balles et la serrure était verrouillée.

— Rafe ? appela-t-elle. Tu es là ?

— Sophia ?

Elle crut presque qu'elle avait rêvé quand elle entendit sa réponse.

— Oui, c'est moi. Tu peux sortir, maintenant. Tout va bien.

Tandis qu'elle rengainait son arme, la clé tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit lentement. Ce ne fut qu'en la découvrant que Rafe oublia toute prudence et se jeta dans ses bras.

— Qu'est-ce que je suis content de te voir ! dit-il.

— Ça va ? Tu n'as rien ?

Elle le repoussa à bout de bras pour l'examiner d'un regard anxieux.

— Quelqu'un a essayé d'entrer, expliqua-t-il.

— Qui était-ce ? Tu l'as vu ?

— Leonard Taylor.

— Tu es sûr ?

Rafe hocha la tête.

— Il m'a parlé, un peu avant ça. Quand je suis arrivé à la maison. Il était derrière moi en voiture, et il s'est arrêté pour discuter avec moi. Il était tout sympa, comme si c'était un ami de mon père. Et ensuite, il est revenu. Il trifouillait dans la serrure. Il avait dû me voir remettre la clé sous la grenouille en céramique. La serrure coinçait, et il a dû la secouer et taper dessus.

— Et tu l'as entendu.

— Ouais... Je me suis enfermé dans la salle de bains, mais il a commencé à frapper à la porte, en me disant que tu avais eu un accident, et que je devais venir avec lui. Mais si c'était vrai, il aurait déjà pu le dire quand il était à la porte d'entrée. Et puis, il aurait pu sonner, avant d'utiliser la clé. J'ai eu un doute. Du coup, il s'est énervé. Il a d'abord donné des coups de pied dans la porte. Et ensuite, il a tiré.

Sophia entendit enfin les sirènes et soupira de soulagement.

— Comment se fait-il que tu n'aies pas été blessé ?

— Je me suis couché dans la baignoire.

— Bien joué. Tu es vraiment malin.

Sa débrouillardise n'avait rien d'étonnant, chez un adolescent livré à lui-même. Mais devait-elle le laisser voir son père ?

Starkey risquait de mourir. Ce serait violent pour un garçon de quatorze ans d'assister à ce genre de drame. Mais il avait aussi le droit de lui dire au revoir...

Sophia venait juste de se décider à lui apprendre la mauvaise nouvelle, quand elle entendit le parquet grincer, et aperçut une ombre dans le miroir.

Repoussant Rafe dans la salle de bains, elle se retourna et découvrit

Leonard dans le couloir. Il avait dû se cacher dans le jardin, entendre qu'elle avait réussi à convaincre Rafe de sortir de sa cachette, et il était revenu pour finir le travail.

— Leonard, écoutez... Ne soyez pas stupide. Vous entendez les sirènes ? Un adjoint du shérif va arriver d'une minute à l'autre. Si vous nous tuez, vous risquez la peine de mort

Sans un mot, il leva son arme et visa.

Sophia s'attendait à être frappée par une balle d'une seconde à l'autre, mais il y eut une détonation juste derrière Leonard. Touché à l'épaule, il se tourna et fit feu une deuxième fois sur Starkey, qui avait réussi à se traîner jusque-là et à tirer.

Cette diversion laissa le temps à Sophia de sortir son arme de service et de tirer.

A trois reprises.

Il n'était pas question que Leonard se relève et s'en prenne une nouvelle fois à eux, se dit-elle avec une froide détermination.

Et il ne se releva pas.

L'intérieur de la maison de Stuart semblait tout droit sorti d'un épisode de la série télé *Bonanza*, avec ses boiseries sombres, ses papiers peints aux motifs chargés et sa moquette bordeaux. Les tableaux encadrés de lourdes moulures sculptées représentaient tous des chevaux ou des scènes de la vie au ranch. Disposées ici et là sur des consoles, des sculptures en bronze représentaient des taureaux de rodéo, des chevaux cabrés...

Ce n'était pas du goût de Rod, mais il était évident que Stuart avait dû dépenser beaucoup d'argent pour sa décoration, et qu'il en était fier. Et, malgré leurs relations tendues, il ne put s'empêcher de sentir un pincement au cœur en songeant que son frère ne reviendrait plus jamais dans sa maison.

Bruce surgit de l'arrière de la maison. Après avoir fait entrer Rod dans le salon, il était parti chercher ce qu'il tenait tant à lui montrer, et il revenait avec une grande boîte de rangement en carton.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Rod.

— Je l'ai trouvée dans un placard, dans le bureau de Stuart.

— Quand ?

— Il y a quelques heures.

— Que faisais-tu dans son bureau ? J'ai entendu Sophia te dire de ne pas y aller avant que les experts du FBI l'aient inspecté.

Bruce posa le carton sur la table basse du salon.

— J'avais peur, admit-il.

— De quoi ?

— De ce qu'ils pourraient trouver.

Rod haussa un sourcil.

— Comme quoi ?

— Il avait un comportement bizarre, ces derniers temps. Il était très secret, et il restait dehors tard, bien après la fermeture du bar. Au début, j'ai pensé qu'il avait une petite amie, ou qu'il allait voir une prostituée. J'ai essayé de me dire que ça ne me regardait pas, que c'était un grand garçon. Mais il détestait tellement les Mexicains...

Bruce avait marqué une hésitation sur la fin de la phrase, comme s'il comprenait tout à coup à qui il parlait. Ce n'était pas une surprise pour Rod. Stuart avait pris en grippe les Mexicains à cause de lui et de sa mère, et de ce

que signifiait leur présence dans sa vie. Par ailleurs, le mépris des migrants était assez répandu chez les éleveurs.

— Tu as pensé qu'il aurait pu être le tueur de clandestins ?

Bruce soupira.

— C'est un crève-cœur pour moi de l'admettre, mais j'avais des soupçons. Et, quand j'ai entendu où son corps avait été découvert, je me suis dit qu'il était peut-être parti en chasse dans le désert. Il n'y avait pas d'arme dans sa voiture, mais elle a peut-être été volée. J'ai voulu voir si toutes ses armes étaient bien ici. Et surtout, je ne voulais pas que sa mère souffre encore plus en apprenant que son fils avait tué douze personnes. Comme il ne pouvait plus faire de mal à qui que ce soit, j'ai décidé de me débarrasser des preuves.

— Et tu es venu fouiller ici.

— Exact. Ses armes sont toutes là, mais j'ai trouvé ce carton. Et maintenant, je ne crois plus du tout à sa culpabilité. Je crois qu'il avait découvert qui était le vrai tueur, et c'est pour ça qu'il est mort.

Bruce désigna les morceaux de papier, les enveloppes et les photos dans la boîte.

— Regarde.

Rod s'assit sur le canapé et prit une enveloppe remplie de photos.

— Tu vois cette Ford blanche ? demanda Bruce.

Rod hocha la tête.

— Elle appartient à Charlie Stumper

— Comment le sais-tu ? Cette photo a été prise de trop loin.

— C'est écrit derrière.

Rod retourna le cliché et vit qu'on avait écrit : « Charlie Stumper, 1 h 23 du matin. »

— C'est l'écriture de Stuart ?

— Absolument. Et il y a un agrandissement de la voiture. Cherche plus loin.

Les autres photos montraient la maison de Charlie sous différents angles.

— Où est passée cette photo ? marmonna Bruce, en fouillant dans le carton jusqu'à ce qu'il la retrouve. La voilà ! Tu vois ? On aperçoit une partie de la plaque d'immatriculation. CFF432. C'est bien la voiture de Charlie.

— Mais qu'est-ce que prouve cette photo ? Que Charlie se baladait dans le désert le...

Rod regarda le marquage horaire sur le cliché

— ... le 21 juin ?

— Ça prouve que sa voiture n'était pas chez lui la nuit où le couple Sanchez a été tué.

— Ça ne veut pas dire que c'est Charlie qui les a tués.

— Oui, mais il aurait pu. Regarde les autres photos.

Rod s'exécuta, mais ne vit rien de probant.

— Oui, et alors ? Ce sont des clichés de sa maison et de sa voiture.

— Stuart surveillait le ranch de Charlie et suivait ses déplacements.

Une étincelle se fit dans l'esprit de Rod.

— Tu crois qu'il suivait Charlie ?

— Oui. Et je pense que Charlie s'en est rendu compte et l'a tué.

Rod eut une moue dubitative.

— Je n'en suis pas si sûr. Charlie est parti en voyage depuis quelques jours, et nous n'arrivons pas à le joindre.

— Pas d'après ça.

Bruce sélectionna une autre photo de la voiture de Charlie. On le voyait bifurquer au bout de son allée. La surprise venait de la date. Le cliché avait été pris deux jours plus tôt, alors que Charlie était censé être parti.

— Intéressant, murmura Rod. Je vais y jeter un coup d'œil. Mais il est préférable que ça reste entre nous, pour le moment.

— Bien sûr.

Bruce chercha son regard.

— Tout ce que je te demande, c'est d'arrêter le salaud qui a tué Stuart.

— C'est promis.

Son père le dévisagea longuement.

— J'aurais aimé que les choses soient différentes entre toi et moi.

— N'en parlons plus. Dis-moi plutôt comment je vais rentrer. Tu me reconduis ?

— Non. Edna a besoin de moi ce soir. Je vais te ramener au ranch et te donner la clé d'un de nos véhicules. J'enverrai deux employés le récupérer demain matin. Où loges-tu ?

— Au Boot and Spur.

Rod commença à se diriger vers la porte, puis quelque chose lui revint à l'esprit.

— Au fait, est-ce que Charlie fume ?

— Comme une cheminée.

* * *

— Tu crois qu'il va s'en sortir ? demanda Rafe, le visage pâle et crispé.

Sophia ne savait pas quoi lui dire. La situation ne semblait pas encourageante, et les médecins restaient réservés sur les chances de survie de Starkey, même s'ils faisaient leur possible pour le sauver.

Il avait en effet reçu deux balles. L'une avait manqué son cœur de justesse, l'autre lui avait perforé un rein. Aucune des deux blessures ne s'était avérée immédiatement fatale, mais il avait perdu beaucoup de sang.

— Je l'espère, répondit-elle.

Il leur avait sauvé la vie à tous les deux.

Où avait-il donc trouvé la force d'intervenir ? Elle ne le savait pas. Il semblait si faible, quand elle l'avait vu étendu sur le seuil... Il avait dû l'entendre appeler Rafe et constater que son fils était toujours en vie, mais qu'il mourrait s'il ne faisait pas quelque chose.

— Il est fort, dit-elle. Il l'a toujours été.

Assise à l'écart, le visage ravagé par l'inquiétude, la mère de Starkey ne participait pas à la conversation. Elle ne leur avait quasiment pas adressé la parole depuis son arrivée, mais Sophia ne s'attendait pas à ce qu'elle se montre amicale. Selon elle, son fils aurait eu une existence beaucoup plus saine et respectable si Sophia l'avait épousé, et elle lui en voulait beaucoup de l'avoir quitté.

— Le type qui a tiré sur lui est mort, n'est-ce pas ? demanda Rafe.

Sophia hocha la tête. Elle l'avait tué. Le département du shérif avait débarqué pendant que les secouristes chargeaient Starkey dans l'ambulance, et l'enquête était désormais entre leurs mains. Il était probable que le FBI s'en mêlerait, ainsi que l'inspection générale des services. En tout cas, elle aurait bien aimé savoir quelles conclusions ils allaient tirer des premières constatations.

L'usage du téléphone portable n'étant pas autorisé dans l'enceinte de l'hôpital, elle se leva, prévoyant d'appeler Rod pour lui expliquer ce qui s'était passé, mais Rafe lui prit le bras.

— Où tu vas ? demanda-t-il d'un ton anxieux. Tu ne pars pas, hein ?

Il n'aimait pas beaucoup sa grand-mère, qui paraissait quatre-vingts ans alors qu'elle en avait soixante-cinq, et marmonnait souvent dans son coin. Lisant la panique sur son visage, elle n'eut pas le cœur de l'abandonner, même quelques minutes.

— Viens avec moi, si tu veux.

Il secoua la tête.

— Non. Et si une infirmière venait ?

Comprenant qu'il ne bougerait pas, Sophia décida finalement d'attendre qu'ils aient des nouvelles de Starkey. Cependant, elle était ennuyée de ne pas avoir pu joindre Rod. Elle avait essayé une fois dans l'ambulance, était tombée sur son répondeur, et n'avait pas laissé de message parce qu'elle prévoyait de le rappeler très vite. Mais elle avait été prise dans un tourbillon, et n'avait pas eu une minute, jusqu'à maintenant.

Elle regarda la pendule au mur. Il était presque 3 heures du matin. Rod avait probablement commencé à la chercher. Il avait dû passer chez elle, tomber sur le shérif ou sur Van Dormer, et apprendre ce qui s'était passé.

Replaçant son téléphone dans son sac, elle glissa son bras sous celui de Rafe. Elle devait se concentrer sur lui et l'aider à surmonter cette épreuve. Rod l'attendait probablement au Boot and Spur.

* * *

Le moteur de la camionnette faisait un vacarme d'enfer tandis que Rod le poussait au maximum sur la route du ranch de Charlie.

Il avait manqué un appel de Sophia, et ne comprenait pas comment il n'avait pas entendu son téléphone sonner. Il avait essayé de la rappeler à

plusieurs reprises, mais il tombait immédiatement sur la messagerie, comme si elle l'avait éteint.

Après ce que Bruce lui avait appris, et sachant que Sophia avait prévu de se rendre chez Charlie, il se sentait terriblement inquiet. Sophia ne considérait pas Charlie comme dangereux. Quand elle avait vu son nom sur la liste des actionnaires de son beau-père, elle avait voulu continuer à croire à son innocence. A l'évidence, elle avait de l'affection pour lui. Et Rod redoutait qu'elle ne soit pas aussi prudente qu'elle aurait dû l'être.

Le tueur de clandestins pouvait être n'importe qui.

Le ranch de Charlie apparut alors sur sa droite. Il ralentit et s'engagea dans le chemin de terre battue, puis il baissa la vitre, à l'affût du moindre bruit.

Lorsqu'il émergea de la végétation qui empêchait de voir la maison, il constata que le Hummer n'était pas là. Mais, bizarrement, la Ford blanche de Charlie ne s'y trouvait pas non plus.

Cela n'avait aucun sens. Comment cette voiture avait-elle pu être photographiée deux jours plus tôt, si Charlie l'avait utilisée pour rendre visite à sa fille à Yuma ?

Rod sortit de la camionnette et glissa son arme dans sa ceinture. La lune éclairait la pelouse fraîchement tondue et l'air sentait l'herbe coupée. Quelqu'un s'était également occupé de l'arrosage. Et pourtant, malgré le chant des grillons, il se dégageait des lieux une étrange solitude.

Rod se précipita vers la porte et sonna. Il se moquait de l'heure. Si Charlie était chez lui, il voulait lui parler.

Il essaya la poignée, la trouva verrouillée, et fit le tour. Tout était bouclé. Sauf en cassant un carreau, il était impossible d'entrer. A moins que...

Rod y regarda de plus près. Il y avait une légère coupure sur la moustiquaire. Etait-ce une coïncidence qu'elle se trouve aussi près de la poignée ?

Il ne croyait pas aux coïncidences.

Glissant la main dans la fente, il souleva le crochet et ouvrit le battant. Il découvrit alors que la porte de service était simplement tirée contre le bâti, comme si la dernière personne à être sortie de la maison ne l'avait pas claquée.

La chaleur accumulée à l'intérieur frappa Rod comme celle qui se serait échappée d'un four. C'était une preuve de plus que Charlie était absent depuis plusieurs jours. Personne ne pouvait tolérer de vivre dans une telle fournaise.

Immobile dans le sas d'entrée, qui tenait lieu de vestiaire, il écouta les bruits de la vieille maison. Puis, rassuré sur le fait qu'il était seul, il s'avança vers la cuisine.

Actionnant l'interrupteur le plus proche, il découvrit une pièce propre mais datée. Le mobilier était simple et vieillissant, et il avait dû être choisi par la femme de Charlie, morte une vingtaine d'années plus tôt.

Repérant un calendrier accroché à un simple clou dans le mur, il s'en

approcha. La page était celle du mois en cours. Une ligne avait été tirée en travers de la semaine précédente, et s'étendait jusqu'aux trois jours suivants. Au-dessus était inscrit, d'une écriture tremblotante : « Réunion de famille ».

Il comprenait mieux, à présent, pourquoi Charlie n'avait pas répondu aux messages que Sophia avait laissés pour lui, chez sa fille. Cette dernière n'était pas non plus chez elle, car toute la famille avait dû aller camper quelque part, ou naviguer sur le lac Powell.

Rod vérifia son téléphone pour s'assurer qu'il n'avait pas manqué un autre appel de Sophia, vit que ce n'était pas le cas, et se rendit dans le salon. Là aussi, il faisait très sombre.

Il cherchait une lampe à tâtons, quand des phares éclairèrent la baie vitrée.

Espérant qu'il s'agissait de Sophia, il jeta un coup d'œil dehors. Mais ce n'était pas le Hummer.

Quelqu'un conduisait la voiture blanche qu'il avait vue sur les photos.

L'ambulance qui hurlait à travers la ville donna de l'espoir à Gary.

Prévoyant de déplacer ses dossiers compromettants dans un endroit plus sûr, il était en train de fourrer à la hâte les documents dans des cartons.

Il s'arrêta en entendant la sirène. C'était bon signe. Sophia et Rod devaient être morts.

Mais pourquoi diable Leonard n'appelait-il pas ?

Maudissant ce dernier de le laisser sur des charbons ardents, il se déplaça à l'avant de son magasin, là où il pouvait voir la rue. Leonard était peut-être dehors, à vérifier que tout s'était passé comme prévu...

N'y tenant plus, il appela son portable. Il sonna plusieurs fois, avant de basculer sur messagerie.

Que se passait-il ? Il détestait ne pas savoir.

De plus en plus agité, il allait réessayer quand Leonard l'appela enfin.

— Ce n'est pas trop tôt, marmonna-t-il, en pressant le bouton. Tu l'as fait ? demanda-t-il plus fort. C'est fini ?

Celui qui répondit n'était pas Leonard. Au début, il ne le reconnut pas. Il parlait trop bas. Puis il comprit que c'était le shérif Cooper.

— Leonard est mort.

— Quoi ?

— Sophia l'a abattu.

— Et Rod ?

— Je ne sais pas où il est.

— Où est-ce que je peux les trouver ?

Il se fichait bien du sort de Leonard. La seule chose qui le tourmentait, c'est que cet imbécile n'avait pas atteint son but. A présent, il allait devoir s'assurer que Sophia et Rod ne risqueraient pas de détruire tout ce qu'il avait eu tant de mal à mettre sur pied.

— Je ne peux pas le dire, répondit son interlocuteur. Je vais vous rendre un service et détruire ce téléphone. Si quelqu'un réclame des relevés téléphoniques, je m'arrangerai pour les truquer. Si vous avez une preuve quelque part des sommes que je vous ai versées, détruisez-la.

Et, sur ces mots, le shérif raccrocha.

Le bras gauche de Gary se mit à le picoter, et la pression qu'il ressentait

dans la poitrine s'amplifia, jusqu'à ce qu'il ait l'impression qu'un éléphant était assis dessus.

Redoutant d'être victime d'une crise cardiaque, il s'assit sur le sol et étira ses jambes.

« Calme-toi, s'encouragea-t-il. Ça va aller. Respire profondément. Tout n'est pas fini. Tu vas les retrouver, et tout va rentrer dans l'ordre... »

La douleur commençait à décroître, et il se sentait à présent l'esprit un peu plus clair.

Se rappelant que le shérif Cooper allait détruire le téléphone de Leonard, il songea aux textos que celui-ci lui avait envoyés, et les relut.

Taylor : Pas de problème. Ils reviennent ici.

Gary : Comment tu le sais ?

Taylor : J'ai de grandes oreilles.

Gary : Tu as mis un mouchard chez elle ?

Taylor : Au bureau et dans sa voiture. L'info est sûre. Fais-moi confiance.

Gary : Il nous faut les deux.

Taylor : Je sais. Je m'en occupe. Si je les rate ici, je sais où ils vont passer la nuit.

Gary : Où ?

Taylor : au Boot and Spur.

Gary avait demandé à Leonard s'il parlait bien du gîte situé à cinq kilomètres à l'ouest de la ville, car il lui semblait que celui-ci, en ce moment, était fermé pour travaux. Il n'avait jamais reçu de réponse. Mais peu importait. Il irait jeter un coup d'œil à tout hasard.

* * *

James Simpson ne reconnut pas la camionnette garée devant la maison de son voisin.

Il savait, en tout cas, que ça ne pouvait pas être Charlie. Ils s'étaient parlé au téléphone le matin même. James lui avait dit qu'il avait irrigué les champs et tondu la pelouse, et Charlie lui avait confirmé qu'il ne rentrerait pas avant trois jours.

Qui cela pouvait-il être ?

Patrick Dunlap, peut-être. Avant de mourir, Stuart avait dû ouvrir sa grande gueule et lui faire part de ses soupçons. Du coup, Patrick s'était mis en quête du meurtrier de son frère.

C'était pénible, à la fin... Pourquoi les gens ne se mêlaient-ils pas de leurs propres affaires ?

James vérifia le Glock.45 qu'il avait acheté à Phoenix quelques années auparavant. L'arme n'avait pas de numéro de série et ne pouvait donc être tracée. Ce qui était une bonne chose, car il allait une fois de plus devoir s'en servir. Avec le silencieux qu'il avait acheté en même temps.

La portière grinça quand James l'ouvrit, et il sortit à regret de la voiture.

Il n'avait pas envie de tuer Patrick. Pas plus qu'il n'avait eu envie de tuer Stuart, d'ailleurs. Mais il n'avait pas eu le choix. Stuart n'arrêtait pas de fourrer son nez partout. Nuit après nuit, il rôdait autour du ranch. James ne pouvait pas continuer à le laisser faire. Stuart aurait fini par voir ou par entendre quelque chose. Et, si Kevin haïssait les clandestins au moins autant que lui, il ne serait peut-être pas ravi d'apprendre que c'était son fils qui avait pris sur lui d'employer les grands moyens.

Si seulement Charlie ne s'était pas soûlé au Firelight, et n'avait pas dit des choses qui avaient conduit Stuart à le soupçonner de vouloir venger la mort d'un autre éleveur !

C'était de là que tout était parti. Mais le problème n'avait pas pris fin avec la mort de Stuart.

Prenant un couteau sous son siège, il se dirigea vers la camionnette et creva les quatre pneus.

Le visiteur, quel qu'il soit, ne quitterait pas tout de suite le ranch de Charlie. Il faudrait pour cela attendre le lendemain, ou un peu plus tard. Et, quand il s'en irait, ce serait dans une housse mortuaire.

* * *

Rod s'était caché dans la penderie de l'entrée. Il ne savait pas si le nouvel arrivant était animé ou non d'intentions hostiles. De la façon dont il s'était garé, il n'avait pas pu le voir quand il était descendu de voiture. En tout cas, s'il utilisait la voiture de Charlie pour sortir la nuit, c'est qu'il ne tenait pas à se faire repérer dans son propre véhicule.

Ce qui incitait Rod à croire que ce type ne fabriquait rien de très honnête.

Était-il sur le point d'être confronté au tueur de clandestins ?

En entendant des bruits de pas dans la cuisine, il entrebâilla la porte du placard. Il avait choisi cette cachette sachant que l'intrus allait devoir passer devant lui. Il pourrait alors l'attaquer par-derrière et le désarmer.

La chaleur gênait sa respiration. Cillant pour chasser la sueur dans ses yeux, il essaya d'apercevoir un filet de lumière, mais c'était impossible. Il avait éteint quand la voiture était arrivée et, avec les volets fermés, il ne voyait même pas sa propre main devant son visage.

Il s'était attendu à ce que le visiteur allume, mais celui-ci semblait parfaitement à l'aise dans l'obscurité.

De qui pouvait-il s'agir ? De quelqu'un qui connaissait assez bien Charlie, en tout état de cause, pour connaître ses projets et son emploi du temps.

Les bruits de pas cessèrent à l'entrée du hall.

« Allez, viens..., l'exhorta silencieusement Rod. Viens par ici. Tu ne m'as pas encore trouvé. »

L'individu se remit en marche. Il avançait d'un pas assuré. Rod n'entendait pas sa main frotter contre le mur pour se guider.

On aurait dit qu'il voyait dans le noir. Mais par quel moyen ?

La réponse lui vint presque en même temps que la question. *Des jumelles à vision nocturne*. Evidemment. La patrouille en possédait. Et peut-être aussi les éleveurs.

Encore quatre pas, et l'intrus serait exactement là où Rod voulait qu'il soit.

Il frotta sa main droite sur la jambe de son pantalon pour en essuyer la sueur. Il lui fallait une prise ferme sur la crosse de son arme.

Il était prêt.

Trois pas de plus...

Deux...

Et, soudain, son téléphone sonna.

L'homme jura et se rua sur la porte du placard pour l'ouvrir.

* * *

Dès que Sophia s'arrêta sur le parking du gîte, le responsable vint l'accueillir. Il lui demanda si elle était Sophia St. Claire, et la prévint que Rod avait essayé de la contacter. Surprise d'apprendre qu'il n'était pas dans sa chambre, elle essaya de le joindre sur son portable, mais il ne répondit pas.

Elle s'était sentie tellement soulagée en quittant Douglas. Les médecins avaient réussi à stabiliser l'état de Starkey, ce qui relevait du miracle. Elle avait même pu lui parler. Rafe avait décidé de rester avec sa grand-mère dans un motel proche de l'hôpital, afin de pouvoir passer du temps au chevet de son père.

Elle pensait qu'elle en avait fini avec les drames pour la nuit, et qu'elle allait pouvoir se mettre au lit, se blottir contre Rod et prendre un repos bien mérité.

A présent, voilà que l'inquiétude la taraudait de nouveau.

Où était passé Rod ? Était-il toujours avec Bruce ?

Elle décida d'appeler le ranch.

Ce fut Edna qui répondit.

La femme de Bruce semblait fragile, et mal en point. Ce qui n'avait rien d'étonnant. Elle avait perdu Stuart le jour même. Sophia se sentait terriblement incivile de la déranger dans son deuil, et à une heure aussi tardive, mais elle devait absolument trouver Rod.

Serrant les doigts autour du téléphone, elle surmonta sa répugnance à s'identifier.

— Edna, c'est Sophia St. Claire. Je suis terriblement désolée de vous déranger, mais... pourrais-je parler à Bruce ?

— Vous avez vu l'heure ?

— Oui, je sais. Excusez-moi. Mais c'est important.

— Pas plus important que de laisser mon pauvre mari dormir. Appelez demain matin.

— C'est une affaire de police. Je dois absolument lui parler. Je suis prête à venir chez vous, s'il le faut.

— Vous avez arrêté le meurtrier de mon fils ?

— Je fais tout mon possible pour le retrouver.

Quelqu'un en arrière-plan interrompit Edna, puis le téléphone changea de mains, et Bruce parla.

— Qui est-ce ?

— Sophia St. Claire. Je n'arrive pas à localiser Rod, et je suis très inquiète. Savez-vous où il est ?

— Non. Il est parti d'ici il y a une heure.

— Comment ? C'est moi qui ai sa voiture.

— Je lui ai prêté un véhicule.

— Il a dit où il allait ?

— Au Boot and Spur, j'imagine. C'est là qu'il loge.

— Je m'y trouve en ce moment. Le responsable m'a dit qu'il ne l'avait pas vu.

— Eh bien, je ne sais pas quoi vous dire... sauf que...

— Quoi ?

— Il pourrait être allé chez Charlie Stumper.

— Merci. Je vais vérifier.

Elle attrapa la clé de la voiture et courut vers la porte.

En relevant les yeux, elle s'aperçut qu'elle ne pourrait aller nulle part. L'Escalade de son beau-père bloquait le Hummer de Rod.

Elle fit demi-tour, espérant avoir le temps de retourner s'enfermer dans sa chambre... et tomba nez à nez avec Gary.

Tandis qu'il s'emparait d'elle et essayait de l'entraîner, elle lui donna un coup de tête. Il desserra un peu son étreinte, mais le choc avait été plus douloureux que ce à quoi elle s'attendait, la laissant un peu étourdie.

Le temps qu'elle essaie d'attraper son arme, elle avait quasiment perdu son avantage, d'autant que son Glock était attaché à son mollet, ce qui le rendait difficilement accessible. Elle avait à peine soulevé sa jambe de pantalon qu'il lui saisissait les cheveux.

Elle hurla « A l'aide ! », mais il n'y eut pas de réaction du côté du bureau.

Gary la frappa si violemment au visage que les larmes lui montèrent aux yeux.

Puis il dégaina une arme, et la pointa sur elle.

— Tu vas me suivre à la voiture, tu m'entends ?

Sophia ne pouvait se résoudre à lui obéir. Elle savait ce qu'il avait en tête. Il voulait l'emmener dans le désert pour la tuer. Ainsi, il n'aurait pas besoin de transporter un corps sanglant. Il n'aurait qu'à l'abandonner aux éléments et aux bêtes sauvages.

Comme le meurtrier de clandestins le faisait avec ses victimes.

Et si c'était lui ?

Elle imagina brièvement l'inspectrice Lindstrom débarquant sur les lieux

et souriant de satisfaction au moment d'identifier le corps.

Cela suffit à raviver sa détermination. Elle ne serait pas la prochaine victime. Elle ne se laisserait pas tuer. Surtout par son beau-père.

Elle se fit lourde contre lui, traînant les pieds et lui faisant supporter la plus grande partie de son poids.

— Marche, bon sang...

Quand il lui lâcha les cheveux pour prendre son bras, elle pivota et lui assena un coup de genou à l'entrejambe.

Il grogna et se mit à vaciller, ce qui lui laissa juste le temps de lui échapper.

L'écurie était l'endroit le plus proche où se réfugier.

Tout en courant, elle pressa la touche de numérotation abrégée du shérif Cooper.

S'il ne tardait pas trop à répondre, elle avait une chance de survivre.

* * *

Rod avait été touché à la cuisse, ce qui lui faisait un mal de chien, mais la blessure ne lui semblait pas très grave.

Ignorant la douleur, il continuait à tenir le panneau fermé. Quand son agresseur essaya de nouveau de l'ouvrir, il fournit assez de résistance pour l'inciter à tirer plus fort. Puis il lâcha tout.

Déséquilibré, l'homme alla heurter le mur opposé. Rod se rua sur lui, le désarma et, posant un bras en travers de sa gorge, pointa l'arme sur sa tête.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Je... Vous..., balbutia l'homme, d'un ton effrayé. Il s'agit d'une erreur.

— Quel genre d'erreur ?

— Je suis James Simpson, un ami de Charlie. C'est moi qui m'occupe de son ranch. J'ai cru que vous étiez un cambrioleur, ou le meurtrier de clandestins.

— Bien essayé.

— C'est vrai !

— Pourquoi conduisez-vous la voiture de Charlie ?

— Il a dit que je pouvais. Il me laisse m'en servir comme je veux.

Gardant toujours son arme pointée vers sa tête, Rod le tira par le col pour le relever. Mais il dut faire face à la douleur qui irradiait dans sa jambe.

Pendant un moment, il eut du mal à trouver son équilibre. Il vacilla, eut l'impression qu'il allait s'évanouir, et serra les dents. Puis il tâtonna et trouva enfin un interrupteur.

Les jumelles à vision nocturne de James gisaient par terre. Il n'en avait plus besoin, de toute façon. Son regard passa de l'arme que tenait Rod à sa jambe.

— Il faut faire quelque chose pour cette blessure, dit-il d'un ton affolé. Je suis vraiment désolé. Je vous ai pris pour le tueur. Laissez-moi appeler une

ambulance.

Il donnait assez bien le change, mais Rod n'était pas convaincu. Grimaçant pour simuler une forte douleur, il vacilla un peu, cligna des yeux comme s'il avait dû mal à accommoder sa vision, et abaissa légèrement son arme. Il fallait qu'il paraisse faible, vulnérable, pour inciter James à se dévoiler.

— Ça fait un mal de chien..., marmonna-t-il.

— Je suis désolé.

— Allez-y, appelez.

James glissa la main dans la poche de son jean, mais Rod vit que son attention était ailleurs. L'homme avait repéré l'arme qu'il avait abandonnée en bondissant hors du placard. Elle était presque à portée de main.

James pressa trois touches, et commença à parler.

— Allô ? Je voudrais signaler une blessure par balle. Je m'appelle James Simpson, et je suis au 1184 White Rock Road...

Prétendant lutter contre un malaise, Rod ferma les yeux et s'affala contre le mur.

Lui lançant son téléphone à la tête, James plongea vers le placard. Mais Rod avait dévié la trajectoire du téléphone, et il lui tira dans la fesse.

James hurla et tomba face contre terre.

— Vous m'avez tiré dessus..., gémit-il. Vous m'avez piégé, espèce de salaud !

— Ce n'est pas grave. Vous avez appelé une ambulance, non ?

Se penchant avec précaution pour ne pas faire saigner davantage sa jambe, il ramassa son arme, qui se trouvait encore trop proche de James pour qu'il se sente en sécurité. Puis il récupéra le téléphone, que la chute, étonnamment, n'avait pas endommagé.

— Oh ! non, attendez ! Vous vous êtes trompé de numéro. Ce n'est pas 4-5-6 pour appeler les secours.

Prenant appui contre le mur pour soulager sa jambe, Rod sortit son propre téléphone de sa poche. L'appel arrivé à un moment peu propice émanait bien de Sophia.

Gardant un œil sur James, il la rappela.

Elle répondit à la première sonnerie.

— Rod, aide-moi..., murmura-t-elle. Il est là.

Rod n'avait pas la moindre idée de l'identité de l'homme dont elle parlait. Mais peu importait. Elle avait peur, et elle avait besoin de lui.

— Où ça ?

— Au Boot and Spur.

— J'arrive.

Redoutant de ne pas arriver à temps, il essaya de joindre le responsable du gîte, mais le téléphone sonna et sonna encore, sans que personne ne décroche. Il appela alors son patron en Californie, et lui demanda d'envoyer Van Dormer ou un autre agent fédéral aussi vite que possible au Boot and Spur,

ainsi que quelqu'un pour s'occuper de James.

Après avoir noué un torchon à vaisselle autour de sa blessure pour stopper l'hémorragie, il claudiqua jusqu'à la camionnette, et découvrit que les quatre pneus avaient été crevés.

Serrant les dents, il retourna à l'intérieur de la maison pour prendre à James les clés de la voiture de Charlie.

Il savait que ce n'était pas prudent de forcer ainsi. Il perdait trop de sang.

Mais il avait enfin retrouvé la fille dont il avait toujours rêvé. Et leur histoire ne s'arrêterait pas là.

Plaquée contre la paroi de la sellerie, Sophia se risqua à jeter un coup d'œil à l'extérieur, pour essayer de repérer son beau-père.

Elle ne savait pas du tout où il avait pu passer. Heureusement, elle avait pu joindre le shérif Cooper, qui était en route. Elle devait simplement échapper à Gary le temps que Cooper ou Rod arrive.

Au cas où elle n'en sortirait pas vivante, elle envoya un texto à l'officier Fitzer.

Preuves trafic êtres humains par Gary O'Connor dans Hummer de Rod. Les transmettre au FBI.

Soudain, elle entendit du bruit dans l'écurie, et les chevaux se mirent à hennir. Ils paraissaient nerveux. Cela signifiait-il que Gary la cherchait dans les box ?

Elle se demanda si elle avait le temps de sortir de la sellerie avant qu'il la trouve, et décida de tenter sa chance. Entrebâillant la porte, elle constata qu'il n'y avait personne dans le couloir, et courut vers la grande porte métallique coulissante qui donnait vers l'extérieur.

Gary jaillit derrière elle et la poussa au sol.

— C'est terminé, tu comprends ?

Penché au-dessus d'elle, il la retourna brutalement, son arme pointée vers sa tête.

— Tu essaies encore une fois de t'enfuir, et je te tue.

Elle n'en doutait pas, à vrai dire. Il était assez près pour qu'elle puisse lire la détermination sur son visage.

— Calme-toi.

Elle leva une main en signe de reddition, et prit appui sur l'autre pour se mettre en position assise.

— Tu le regretteras si tu me fais quelque chose. Tu passeras le reste de ta vie en prison. C'est ça que tu veux ? Tout perdre ? Et maman ? Tu n'y as pas pensé ?

— Tu as fini par me pousser trop loin. Pourquoi as-tu fait ça ? Tu essaies de me coincer depuis le début...

— Non, tu te trompes. Mais, tu ne t'en sortiras pas si tu me tues. J'ai des

preuves, et d'autres personnes sont déjà au courant. Il est trop tard.

— Tu bluffes.

— Non. J'ai fait des copies de ce que j'ai trouvé au magasin. Charlie, la femme de Patrick, le maire... Ils gagnent de l'argent en investissant dans une société qui sert de couverture à tes trafics.

— Ils n'en savent rien. Ils pensent que nous importons du café du Mexique. Et que nous aidons des associations locales. Quant à tes preuves...

Il ricana.

— Le shérif Cooper s'en chargera. Pour le bon prix, évidemment.

Sophia eut l'impression, à ces mots, de recevoir un coup de poing à l'estomac. Elle avait toujours eu confiance en Cooper.

Cela signifiait qu'il n'allait pas venir. Ou alors, pour aider Gary. Elle aurait mieux fait d'appeler Van Dormer. Mais elle n'y avait pas pensé.

— Et tu as qui d'autre, dans ta manche ? Lindstrom ?

— Non, pas elle. Je ne la connais même pas.

— Et Stuart ? Ne me dis pas qu'il travaillait aussi pour toi ?

— Non. Et je n'ai rien à voir avec sa mort. Bon, maintenant, ça suffit. Rentre là-dedans...

Il agita son arme pour désigner la sellerie.

— ... et enlève tes vêtements.

Le cœur de Sophia se mit à battre à tout rompre.

— Pourquoi ?

— Au point où j'en suis, autant que j'obtienne ce que j'ai toujours voulu.

— Tu vas me violer ?

— A moins que tu te laisses faire.

— Jamais ! De toute façon, tu vas me tuer quand même.

— C'est vrai. Mais il y a deux façons de mourir. L'une est rapide et peu douloureuse : une balle dans la tête. Et c'est ainsi que ça se passera si tu prétends aimer ça. Si tu me compliques la tâche, tu finiras quand même par me donner ce que je veux, et je t'attacherai nue à un arbre dans le désert, où tu mourras brûlée et déshydratée, ce qui peut prendre plusieurs jours.

Il la scruta attentivement.

— A toi de choisir.

* * *

Rod vit l'Escalade gris perle garée derrière le Hummer dès qu'il entra dans le parking, et laissa échapper un soupir de soulagement.

Si les véhicules étaient là, Sophie devait être encore sur les lieux. Il vérifia les deux voitures, les trouva vides, et se rendit jusqu'à la chambre. Il n'y avait personne non plus, et tout semblait exactement dans l'état où il l'avait laissé.

Espérant que le responsable pourrait lui en dire plus, il claudiqua jusqu'au bureau, d'où provenait le son d'un téléviseur réglé assez fort. Il entra, et trouva l'homme inconscient.

Sophia était couchée sur le dos, fixant l'ampoule nue qui pendait au plafond, et que Gary avait allumée quand il l'avait traînée jusqu'à la sellerie. Son chemisier était ouvert, exposant son soutien-gorge.

Elle se raccrochait à la conviction que Rod n'allait pas tarder à arriver. Cela faisait un bon moment, à présent, qu'elle l'avait appelé.

A ce stade, il était son seul espoir. Cooper n'était toujours pas là, et ne viendrait probablement pas. Il laisserait Gary s'occuper d'elle. Et ensuite, ils décideraient de nommer quelqu'un d'autre à son poste, afin que le nouveau chef de la police serve au mieux leurs intérêts.

— Dépêche-toi d'enlever ce pantalon, dit Gary, trouvant qu'elle mettait trop de temps à se déshabiller.

Tandis qu'elle abaissait la fermeture à glissière le plus lentement possible, elle l'imagina rentrant à la maison, une fois son forfait accompli, et retrouvant sa mère. Il prendrait une douche pour laver le sang qui aurait giclé sur lui au moment où il lui aurait tiré une balle dans la tête. Il se glisserait dans le lit conjugal. Sa mère se tournerait pour le prendre dans ses bras... Cette idée lui donna envie de vomir.

— Et maintenant, la culotte, exigea Gary.

Elle ne pouvait pas. C'était au-dessus de ses forces. Elle resta sans bouger, regardant obstinément le plafond. Curieusement, il ne la brutalisa pas. Il était trop occupé à ôter sa ceinture et à baisser son pantalon.

— Je vais te montrer ce que tu as raté pendant toutes ces années, dit-il, en s'exposant fièrement.

Sophia comprit que deux choix s'offraient à elle : laisser sa répulsion prendre le dessus, et alors elle mourrait. Ou retourner le répugnant désir de Gary contre lui.

Déterminée à survivre coûte que coûte, elle parvint à dissocier son esprit de son corps, et commença à le caresser.

— Oh ! bon sang, ce que c'est bon..., murmura-t-il.

Il ne tarda pas à gémir, et la main qui tenait le pistolet à proximité de sa tempe commença à trembler.

Si elle pouvait s'emparer de l'arme et la retourner contre lui, ce serait terminé.

Est-ce qu'elle voulait vraiment prendre ce risque ? Un geste brusque et il risquait d'appuyer sur la détente.

Mais il commençait à essayer de glisser la main dans sa culotte, et elle sut qu'elle n'avait plus le choix.

Rod n'avait jamais rien vécu de pire que d'entendre ce coup de feu, et de découvrir Sophia gisant sur le sol de la sellerie, à moitié dénudée, le visage

couvert de sang.

— Rod ?

Il entendit sa voix inquiète, mais ne pouvait détacher les yeux de Gary.

— Lève-toi, dit-il.

Mais l'homme en était incapable. Le pantalon baissé, il roulait d'un côté à l'autre, hurlant de douleur. C'était lui qui était blessé, pas Sophia. La balle l'avait touché à l'épaule, et ce salaud allait s'en sortir.

Fou de rage, Rod dirigea son arme vers lui, prêt à faire feu.

— Je devrais te tuer, espèce de salopard !

— Non, protesta Sophia. Je veux qu'il soit jugé et qu'il aille en prison.

— Est-ce qu'il l'a fait ? Est-ce qu'il a réussi à...

— Non. J'ai tiré avant. Et je vais bien. Tu m'entends ? Je vais bien. Donne-moi cette arme, maintenant.

* * *

Le soleil entrait par la fenêtre de la chambre d'hôpital où Rod commençait à se réveiller. On lui avait retiré la balle, logée au-dessus du genou, et il avait reçu une transfusion.

Sophia avait été examinée, ses égratignures avaient été désinfectées, mais on n'avait pas jugé bon de la garder en observation pour la nuit. Elle était restée, cependant, pour veiller sur Rod.

— Hé, qu'est-ce que tu fais là ? marmonna-t-il, en ouvrant paresseusement les yeux.

Elle lui offrit un sourire fatigué.

— Je me fais du souci pour toi.

— Ce n'est pas utile de t'inquiéter. Je suis capable de survivre à tout.

Se déplaçant sur le bord du lit, il tapota la place à côté de lui. Elle s'y installa, et il passa un bras autour d'elle.

— Qu'est-il arrivé à Gary ? demanda-t-il, en jouant avec ses cheveux.

La chaleur de son corps qui l'enveloppait procurait à Sophia un bonheur proche de l'ivresse.

— Tu ne t'en souviens pas ?

— Je sais que je voulais le tuer. Je l'ai fait ?

— Non. J'ai appelé Grant et il s'en est occupé. Gary et James sont à l'hôpital de Tucson, sous surveillance policière. Leonard est mort.

— Ah, c'est lui que j'ai tué, alors ?

— Non, c'est moi qui l'ai fait.

Elle sentit les lèvres de Rod sur sa tempe.

— Alors, je suis sûr qu'il le méritait.

— Je l'ai fait pour sauver la vie de Starkey. Et celle de Rafe.

— Starkey a survécu ?

— Oui, et c'est un miracle. Il est aussi dans cet hôpital.

— Au moins, nous faisons en sorte que ce soit pratique pour toi de nous

rendre visite.

— Tu vas sortir ce soir, ou demain matin. Il va rester ici un peu plus longtemps.

L'attirant plus étroitement contre lui, Rod soupira.

— Tu te rends compte que c'est fini ?

— J'avoue que j'ai du mal. Je suis contente, bien sûr, mais je le serais encore plus si tu ne devais pas partir.

Il lui releva le menton pour pouvoir la regarder.

— Et si je t'emmenais avec moi ?

Elle aurait adoré, mais elle ne pouvait abandonner tous ceux qui avaient besoin d'elle.

— J'aimerais pouvoir accepter.

— Mais...

— Les prochains mois ne vont pas être faciles pour ma mère. Et il y a un garçon de quatorze ans qui compte sur moi. En fait, il me fait un peu penser à toi au même âge. Un peu rebelle, et obligé de ne compter que sur lui.

— Tu m'avais caché que tu avais un fils.

— Non, c'est le fils de Starkey. Je m'en suis beaucoup occupée, durant les trois ans que nous avons passés ensemble. Et depuis, je fais ce que je peux pour l'aider. A part son père, je suis pour ainsi dire sa seule famille. Je ne peux pas le laisser tomber.

Les doigts repliés, Rod fit courir ses jointures sur le côté de son visage, et elle eut l'impression qu'il réfléchissait, évaluant les choix possibles.

— Et puis, il y a Bordertown, continua-t-elle. Avec James qui va aller en prison pour les meurtres des clandestins, la mort de Stuart, le shérif qui a été démis de ses fonctions pour corruption, on a besoin de moi, ici.

— Je vois.

— Tu pourrais aussi leur être utile, dit-elle d'un ton plein d'espoir.

— Tu veux que je reste ?

Elle croisa son regard.

— J'ai trente ans, et je viens enfin de tomber amoureuse, répondit-elle.

Il lui embrassa le front, les joues, puis les lèvres.

— Heureusement qu'il ne manque pas de travail dans le coin.

— Tu acceptes de rester ?

— Je crois que je vais réussir à tenir le coup ici jusqu'aux dix-huit ans de Rafe.

Elle prit son visage entre ses mains.

— Ce ne sont pas les sédatifs qui te font réagir comme ça ?

Il ne put s'empêcher de rire.

— Ça n'a rien à voir.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que j'ai trente ans, et que je suis amoureux depuis que j'en ai quinze.

Epilogue

La réunion du conseil municipal attirait beaucoup plus de monde que d'habitude. En uniforme, un peu nerveuse, Sophia était assise au premier rang, face à quatre des cinq conseillers qui l'avaient licenciée.

Paul Fedorko souriait d'un air penaud. Liz Torres rougissait chaque fois que leurs regards se croisaient. Richard Lantus avait l'air sévère et préoccupé, comme d'ordinaire. Mais ce n'était pas une réunion ordinaire.

En une semaine, depuis que Gary et James avaient été arrêtés, ils avaient enterré Stuart Dunlap et Leonard Taylor. Elle avait retiré les micros implantés par ce dernier dans son salon, son bureau et sa voiture — ils en avaient découvert l'existence grâce à un texto trouvé dans le téléphone de Gary.

Le shérif du comté et deux membres du conseil, Neil Munoz et le maire, Wayne Schilling, avaient été cités comme suspects dans une affaire de corruption. Si Neil Munoz rasait les murs et s'était fait porter pâle aujourd'hui, le maire présidait la séance comme si de rien n'était, espérant convaincre ses concitoyens que ces accusations étaient fausses.

— Silence, s'il vous plaît, déclara le maire. Nous aimerions commencer.

Des équipes de reportage d'ABC News et CNN se trouvaient dans la salle, et Sophia voyait bien que leur présence dérangeait Schilling. Quant à elle, depuis cette nuit terrifiante au Boot an Spur, elle avait passé beaucoup de temps à donner des interviews, où elle répétait à quel point elle était heureuse que cette histoire ait pris fin.

Le refuge pour les sans-papiers, qui n'était en réalité qu'une vaste arnaque orchestrée par Gary, avait été fermé. Un des hommes qui s'en occupait avait réussi à s'échapper. Etant lui-même un clandestin, il était probablement retourné au Mexique.

Il ne restait plus qu'un point à régler, et non des moindres. C'était aujourd'hui qu'elle serait fixée sur son sort.

Reprenant son souffle, elle se tourna pour voir où était Rod, et le découvrit au fond de la salle, sa jambe blessée étendue dans l'allée. Elle savait qu'il avait encore du mal à la plier, mais il avait insisté pour venir. Bruce était assis à côté de lui. Au cours des derniers jours, ils avaient commencé à forger le début d'une amitié. La veille, Bruce avait emmené Rod à la pêche. Rod avait prétendu qu'il n'y avait pas de quoi en faire un plat, mais elle sentait à

quel point il en était secrètement excité.

Malheureusement, Edna et Patrick n'étaient pas dans les mêmes dispositions, mais Sophia espéraient qu'ils finiraient par mettre de l'eau dans leur vin. La femme de Patrick comptait parmi les investisseurs dans la société fantôme de Gary, et ferait l'objet d'une enquête comme tous les autres.

Lorsque Sophia croisa le regard de Rod, il lui fit signe de regarder sur sa gauche. Elle vit alors Rafe, qui était venu avec sa grand-mère. Starkey était toujours à l'hôpital, mais son état s'était grandement amélioré. Il avait affirmé que ce qu'il venait de vivre lui avait ouvert les yeux, et qu'il allait radicalement changer, et devenir enfin un bon père. Sophia attendait de le voir pour y croire.

— Et ce soir, nous tenons à récompenser notre héroïne...

Après une entrée en matière insipide, que Sophia n'avait écoutée que d'une oreille, le maire avait marqué une pause, pour donner à ses paroles un éclat théâtral :

— Madame St. Claire, voulez-vous vous lever, je vous prie ?

Si elle espérait qu'ils reconsidéreraient son licenciement, Sophia ne s'attendait pas à une distinction.

Elle se leva sous un tonnerre d'applaudissements. Paul Fedorko lut son laïus d'un ton monocorde, conclut en la remerciant pour les services qu'elle avait rendus à la ville, et lui remit une plaque. Puis il lui tendit le micro.

— Ça veut dire que je garde mon poste ? demanda-t-elle.

Tout le monde rit, et Paul hocha la tête.

— Bien sûr. Je suis certain que nous dormons tous mieux la nuit, avec un chef de la police aussi capable. N'est-ce pas, les amis ?

Il y eut une nouvelle salve d'applaudissements.

Sophia leva la main pour demander le silence.

— Merci. Je suis très flattée.

Tout en parlant, elle remarqua que l'inspectrice Lindstrom faisait la tête, visiblement agacée de la voir ainsi honorée. Mais, pour tout dire, elle s'en montrait royalement.

— Je peux vous assurer que le pire est derrière nous, conclut-elle à l'issue de son discours improvisé.

Son regard se posa sur Rod, qui souriait avec fierté.

— Et enfin, je voudrais remercier Rod Guerrero, sans qui je n'aurais jamais réussi. C'est à lui qu'aurait dû revenir cet honneur.

La foule applaudit, Bruce étant celui qui faisait le plus de bruit, mais Rod voulut intervenir.

— Tu plaisantes ? cria-t-il. J'ai reçu exactement ce que je voulais.

— Quoi ? cria quelqu'un dans la foule, en entrant dans son jeu.

— J'ai eu la fille, répondit Rod.

Et la foule se déchaîna.

Bien plus tard, étendu à côté d'elle dans le lit, Rod entrelaça ses doigts à ceux de Sophia et lui demanda :

— Voudrais-tu m'accompagner quelque part, demain ?

— Où ça ?

— Au cimetière. Il est temps que j'aie présenter mes respects à ma mère.

— Bien sûr.

Il se blottit contre elle.

— Elle t'aurait aimée, tu sais...

Sophia laissa passer un silence, avant de s'inquiéter.

— Tu es vraiment d'accord pour rester à Bordertown ? Tu crois que tu pourras y être heureux ?

— Je crois que ma place est ici.

— Et le Department 6 ? Ça m'ennuie que tu quittes ton travail.

— J'en ai discuté avec Milt. Je ne démissionne pas. Je vais ouvrir une filiale de l'agence ici.

Il lui adressa un clin d'œil.

— Et j'espère bien réussir à convaincre le chef de la police de rejoindre mon équipe.

Le sourire aux lèvres, Sophia ne put s'empêcher de l'embrasser, heureuse de l'avenir radieux qui s'annonçait.

* * *

Si vous avez aimé ce roman,
découvrez le précédent tome de la série

« American Danger » :

Le danger invisible, de Brenda Novak

Disponible dès à présent sur www.harlequin.fr

TITRE ORIGINAL : BODY HEAT

Traduction française : CAROLE PAUWELS

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

BEST-SELLERS®

est une marque déposée par Harlequin

© 2010, Brenda Novak, Inc.

© 2016, Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Femme : © EBRU SIDAR / ARCANGEL IMAGES

Réalisation graphique couverture : A. DANGUY DES DESERTS

Tous droits réservés.

Publié par MIRA®

ISBN 978-2-2803-5802-6

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr



Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :

Amour + suspense =
Black Rose.



Les Historiques :
Réveillez la lady
qui est en vous !



Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



Sexy :

Osez
la romance érotique !



Nocturne :

Succombez à
la morsure interdite...



HARLEQUIN
www.harlequin.fr

**RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR**

www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone
et tablettes avec nos applications gratuites



BRENDA NOVAK

Que nul n'entre ici

Douze meurtres perpétrés en pleine nuit. Douze clandestins, abattus froidement et laissés à l'endroit même où ils sont tombés...

Sophia St. Claire, chef de police à Bordertown, a bien du mal à gérer l'agitation qui s'est emparée de cette petite ville de l'Arizona depuis une dizaine de jours. Qui peut bien se livrer à des crimes aussi gratuits ? Un rancher sans scrupule, qui craint pour sa propriété ? Un citoyen trop zélé, qui a décidé de rendre lui-même la justice ? Sophia ne peut également s'empêcher de soupçonner Taylor, un policier douteux qui lui voue une rancune féroce depuis qu'elle a obtenu le poste qu'il convoitait. Et si, sous couvert de crimes de haine, cette affaire était bien plus personnelle qu'il n'y paraît ?

A PROPOS DE L'AUTEUR

Depuis son premier livre, publié en 1999, Brenda Novak a régulièrement figuré parmi les auteurs sélectionnés dans le cadre de prestigieux prix littéraires. Ses romans, empreints selon *Publishers Weekly* d'une forte intensité dramatique, se caractérisent par des personnages superbement dépeints, un style fluide et élégant.